Université Paris Cité

École doctorale 131 Histoire, Langue, Littérature et Images : civilisations et sciences humaines (domaines francophones, anglophones et d'Asie orientale)

Laboratoire Centre d'Études et de Recherches Interdisciplinaires de l'UFR Lettres, Arts et Cinéma (LAC)

L'EXPÉRIENCE GÉOGRAPHIQUE D'ARTHUR RIMBAUD : ARCHIVES, TEXTES, IMAGES

Par **Xu YANG**

Thèse de doctorat en Littérature, arts et philosophies

Dirigée par **Éric MARTY**

Présentée et soutenue publiquement le 08/01/2026

Devant un jury composé de :

Céline FLÉCHEUX Professeure HDR, Université Paris 8	Rapporteuse
Olivier BELIN Professeur HDR, Sorbonne Université	Rapporteur et Président du jury
Laurent ZIMMERMANN Maître de conférences, Université Paris Cité	Examinateur
Éric MARTY Professeur émérite, Université Paris Cité	Directeur de thèse

L'expérience géographique d'Arthur Rimbaud : archives, textes, images

Résumé :

Cette thèse, qui s'articule autour du rapport entre Arthur Rimbaud (1854-1891) et la géographie, propose de regarder sa vie et son œuvre sous un jour nouveau, en croisant les archives (textuelles et iconographiques) avec ses écrits littéraires et non-littéraires (poèmes, correspondance, ainsi que des publications consacrées au commerce et à la géographie). Dans un premier temps, nous cherchons à situer notre étude un cadre à la fois historique et biographique. En partant de la géographie scolaire du XIXe siècle, nous analysons la manière dont cette géographie « racontée à la jeunesse » a influencé la perception de Rimbaud sur la matière elle-même, avant de nous concentrer sur ses expériences géographiques, abondamment transcrites dans ses poèmes de manière explicite comme implicite. Dans un second temps, nous continuons d'examiner l'ensemble de l'œuvre poétique de Rimbaud, à travers laquelle se révèle une sensibilité remarquable à l'égard géographie, dépassant largement les limites de l'enseignement scolaire et constituant un véritable champ de réflexion pour celui qui deviendra plus tard explorateur. Finalement, nous étudions comment cette fascination pour le lointain finit par façonner la vie de Rimbaud, le conduisant à adopter une posture de géographe « en herbe » dans un contexte bien différent. En définitive, cette recherche contribue à enrichir nos connaissances sur l'œuvre et la vie d'Arthur Rimbaud, reconnu à titre posthume par la Société de Géographie comme explorateur pour ses contributions à la géographie moderne.

Mots-clés : Arthur Rimbaud, espace, exploration, géographie, topographie, voyage

Arthur Rimbaud's geographical experience: archives, texts, images

Abstract:

This dissertation, which focuses on the relationship between Arthur Rimbaud (1854-1891) and geography, proposes to look at his life and work in a new light, by cross-referencing archives (textual and iconographic) with his literary and non-literary writings (poems, correspondence, as well as publications devoted to commerce and geography). First, we seek to situate our study within both a historical and biographical framework. Starting with 19th-century school geography, we analyse how this geography "taught to young people" influenced Rimbaud's perception of the subject itself, before focusing on his geographical experiences, which are extensively transcribed in his poems, both explicitly and implicitly. Secondly, we turn to Rimbaud's poetic works, which reveal a remarkable geographical sensibility that extends well beyond the confines of formal schooling, constituting a genuine filed of reflection for the man who would later become an explorer. Finally, we study how this fascination with distant lands ultimately shaped Rimbaud's life, leading him to adopt the role of an "aspiring" geographer in a very different context. Ultimately, this research contributes to enriching our knowledge of the work and life of Arthur Rimbaud, who was posthumously recognised by the Société de Géographie (French Geography Society) as an explorer for his contributions to modern geography.

Keywords: Arthur Rimbaud, space, exploration, geography, topography, travel

REMERCIEMENTS

À maintes reprises, aux moments de fatigue et de frustration pendant la rédaction, je suis retournée vers ces deux pages emplies de sentiments et d'émotions, auxquelles je ne cesse d'ajouter des noms : ce ne serait pas d'exagérer de qualifier les remerciements de l'une de mes parties préférées, champ libre de toute contrainte formelle où je me permets, avant d'être une « jeune chercheuse », une simple admiratrice du poète nommé Arthur Rimbaud.

Je tiens tout d'abord à remercier Monsieur Éric MARTY, professeur émérite de l'Université Paris Cité, directeur de la présente thèse qui a également dirigé mes deux mémoires de Master : qu'il soit aussi remercié pour sa gentillesse, sa patience et les moments de bonheur rimbaldiens partagés. Je remercie également Madame Céline FLÉCHEUX, Monsieur Laurent ZIMMERMANN et Monsieur Olivier BELIN, que j'ai l'honneur de compter parmi les membres de mon jury de thèse.

Merci infiniment à ma famille, qui m'a toujours soutenue dans la poursuite de mes rêves depuis ma plus tendre enfance.

J'adresse mes sincères remerciements à mes amis et camarades, rimbaldiens comme non rimbaldiens, surtout Naomie, Arthur, Xiaoxuan, Salomé, Santiago, Gevorg, Julie, Athena, Valérie, Paul et Marie, qui comprennent parfaitement ma passion et qui m'ont soutenue et encouragée tout au long de cette aventure.

Merci aux Amis de Rimbaud dont je fais partie depuis quelques années, notamment à : Monsieur Alain BORER, président et « capitaine » ; Monsieur Alain TOURNEUX, ex-président qui reste pour moi le « Père Noël » de la « Rimbaldie ». Une pensée pour feu Madame Jacqueline TEISSIER-RIMBAUD, véritable gardienne de la mémoire d'Arthur dont je garde précieusement le dernier message électronique.

Ma recherche et mes engagements rimbaldiens ont fait de moi une Carolomacérienne et une Ardennaise « de cœur ».

Merci à Messieurs Yanny HUREAUX et Michel TAMINE, spécialistes de la région qui partagent ma passion pour notre poète chéri.

Merci à l'équipe des Musées (Musée Arthur Rimbaud, Maison des Ailleurs, Musée de l'Ardenne) pour les renseignements précieux concernant le poète et sa vie. Merci à l'équipe de la Médiathèque Voyelles, notamment à Madame Élise NICOLAS de l'espace patrimoine

pour sa patience et pour sa bienveillance. Merci à Madame Nathalie REBOLLO, que j'ai eu la chance de rencontrer avant sa retraite et avec qui j'ai une relation amicale et littéraire. Merci aux propriétaires du Bar de l'Univers et du restaurant Au Dernier Sou pour les images et les informations fournies par eux sur les quartiers de Charleville. Merci aux propriétaires des librairies Arch'libris et Page 17 pour les bons moments livresques partagés.

Merci aux établissements rémois et parisien qui m'ont aidée à trouver des inspirations, notamment la Bibliothèque Carnegie de Reims, la Bibliothèque de la Maison Victor Hugo à Paris, la Société de Géographie à Paris (dont je fais également partie). Merci à l'équipe de la British Library et du British Museum, pour votre accueil et votre aide lors de mon passage à Londres pendant l'été 2023.

Mes derniers remerciements vont à Monsieur Arthur RIMBAUD, « compagnon fidèle » depuis 2014, pour qui j'ai appris la langue française, et sans qui cette thèse n'aurait jamais vu le jour. Née jour pour jour cent quarante-deux ans après lui, je me permets humblement de le saluer comme sa « sœur jumelle » du XIXe siècle : que notre dialogue se poursuive au-delà du temps et de l'espace.

Mélodie Xu YANG[1].
Le 20 octobre 2025, à Anglet,
En face de l'Océan Atlantique.

[1] Nom complet choisi en vue de la naturalisation française (démarche en cours).

À ARTHUR RIMBAUD, POUR TOUJOURS

« Chaque action est un acte de création ! / Je ris face aux pertes et au chagrin, / Pour la première fois, je pense au-delà de demain ». [2]

[2] MIRANDA, Lin-Manuel. Extrait de la comédie musicale *Hamilton*.
Version originale en anglais :
« Every action's an act of creation! / I'm laughing in the face of casualties and sorrow, / For the first time, I'm thinking past tomorrow. »

TABLE DES MATIÈRES

REMERCIEMENTS **3**

À ARTHUR RIMBAUD, POUR TOUJOURS **5**

TABLE DES MATIÈRES **6**

TABLE DES ILLUSTRATIONS **12**

INTRODUCTION **17**

PREMIÈRE PARTIE ***30***

LA GÉOGRAPHIE ET L'EXPÉRIENCE GÉOGRAPHIQUE ***30***

CHAPITRE PREMIER **31**

LA GÉOGRAPHIE RACONTÉE À LA JEUNESSE **31**

I. La géographie dans les livres destinés à la jeunesse **31**

A. L'enseignement de la géographie au XIXe siècle **31**

1. Le rôle du Ministère de l'Instruction publique dans l'enseignement de la géographie 31
2. Étude comparative de trois manuels scolaires du XIXe siècle 34
3. La géographie scolaire : entre transmission des savoirs et idéologies coloniales 47

B. La géographie dans les autres publications destinées à la jeunesse **57**

1. La presse pour enfants et adolescents 57
2. Les romans d'aventure 60

II. Rimbaud et la géographie du XIXe siècle **64**

A. Points de convergence **64**

1. Une grande sensibilité géographique manifestée dans son œuvre 64
2. Un intérêt prononcé pour l'exotisme 64

B. Points de divergence **66**

1. Un regard critique sur les idéaux nationalistes 66
2. Questionnement sur la colonisation 68
3. Question de la race vue par Rimbaud 69

CHAPITRE II **73**

RIMBAUD ET LES EXPÉRIENCES GÉOGRAPHIQUES 73

I. La géographie et la littérature au XIXe siècle 73

A. L'espace vécu au présent dans l'écriture du quotidien 73

1. Dans le journal intime 74
2. Dans la correspondance 77

B. L'espace vécu au passé 78

1. Dans la mémoire 78
2. Récits de voyage : documenter l'espace traversé 78

II. Rimbaud : « l'humanité se déplace, simplement » 79

A. La marche : point de départ essentiel 80

1. La marche comme motif littéraire au XIXe siècle 80
2. La marche selon Rimbaud 83

B. Le voyage, figure multiple 87

1. Le voyageur comme héros romanesque 87
2. Le voyage comme quête spirituelle 92
3. Le voyage moderne : entre fascination et désenchantement 93

C. Le vagabondage et la flânerie : tension et continuité 95

1. Le vagabondage : entre pratique subversive et quête de liberté 95
2. La flânerie : pratique artistique et littéraire 98

D. Partir / revenir : entre rupture et continuité 99

1. Partir 99
2. Revenir 101

III. Des lieux traversés aux lieux transcrits 103

A. France 103

1. Les Ardennes : point de départ 103
2. Douai 131
3. Paris 135

B. Belgique 140

1. Charleroi 142
2. Bruxelles 146
3. Bouillon 156

C. Angleterre 159

1. L'Angleterre, pays industriel « au centre du monde » 159
2. Londres, capitale anglaise 160
3. L'Angleterre et sa culture comme sources d'inspiration 172

DEUXIÈME PARTIE *186*

ESPACES GÉOGRAPHIQUES : *186*

REFLET DE LA SENSIBILITÉ GÉOGRAPHIQUE DE RIMBAUD *186*

CHAPITRE III **187**

ESPACES NATURELS ET HUMAINS DANS L'ŒUVRE POÉTIQUE DE RIMBAUD **187**

I. Espaces naturels **187**

A. La nature, espace de douceur et de mélancolie **187**

1. La nature comme figure maternelle 187
2. La nature, espace de tranquillité 189
3. La nature comme (ultime) refuge 190
4. La nature, espace de mélancolie et de désenchantement 192

B. La nature, espace merveilleux **193**

1. La nature comme espace de contemplation et de rêverie 193
2. La nature et l'imaginaire mythologique 198
3. La nature, espace aux résonances bibliques 200

C. La nature : l'appel de l'inconnu **203**

D. Les facettes sombres de la nature **204**

1. Le ciel, spectateur sans pitié 204
2. Les côtés sombres de l'eau 205
3. Le désert : entre la rêverie et l'épreuve 207

II. Espaces humains **207**

A. La campagne **207**

1. La campagne, espace d'ennui et d'enfermement 207
2. *Mauvais sang* : « le travail fleuri de la campagne » 211
3. *Métropolitain* : « les autres fantasmagories – la campagne » 212
4. *Ornières* : la campagne ardennaise ? 212

B. La ville **213**

1. Petite ville, petite bourgeoisie 213
2. Grande ville : entre fascination et désenchantement 215
3. Les villes entre réel et imaginaire 217

III. La saison et la saisonnalité **218**

A. Le printemps **219**

B. L'été **220**

C. L'automne **221**

D. L'hiver **221**

CHAPITRE IV **224**

ESPACES GÉOGRAPHIQUES COMME TÉMOIN DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE **224**

I. Perspectives microgéographiques : l'espace comme miroir des réalités sociales **224**

A. Inégalités sociales **225**

1. *Les Étrennes des orphelins* 225
2. *Les Effarés* 226
3. *Les Pauvres à l'église* 227

B. Guerres et conflits **229**

1. La Révolution française (1789-1799) 229
2. La guerre franco-prussienne (1870) 231
3. La Commune de Paris (1871) 237

II. Espaces géographiques comme reflets des expériences personnelles **243**

A. Rimbaud et les Ardennes : une relation complexe **243**

1. Le rejet des origines ? 243
2. Les Ardennes comme repère identitaire : étude du régionalisme rimbaldien 244

B. Espaces géographiques comme miroir de l'état intérieur **249**

1. Espaces et émotions dans la littérature 249
2. Espaces et émotions chez Rimbaud 250

TROISIÈME PARTIE ***256***

DU RÊVE GÉOGRAPHIQUE À L'EXPLORATION ***256***

CHAPITRE V **257**

ENTRE RÉEL ET IMAGINAIRE : **257**

ICI ET AILLEURS SELON RIMBAUD **257**

1. Les « ailleurs » comme espaces de danger 257
2. Une curiosité non sollicitée pour l'« Autre » 259

B. L'exotisme à travers une perspective ethnographique **261**

1. La voix ethnographique dans le contexte colonial 261

2. Les déclinaisons de l'exotisme 263
II. La cartographie imaginaire de Rimbaud 267
A. Rimbaud et la synthèse géographique 267
B. L'Europe : point de départ pour Rimbaud 268
C. L'Asie : entre enchantement et condescendance 272
1. Échos à la géographie sacrée 272
2. L'Asie comme terre de rêveries 275
3. Préjugés raciaux à l'égard de des peuples asiatiques 279
D. L'Arabie : un « Orient » fantasmé 279
E. L'Afrique selon Rimbaud poète 282
F. L'Amérique : le « Nouveau monde » 285
1. Les toponymes « exotiques » dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* 286
2. L'Amérique et le rêve du lointain 288
3. Les peuples indigènes de l'Amérique 289
CHAPITRE VI 293
RIMBAUD NÉGOCIANT-EXPLORATEUR ET LA GÉOGRAPHIE 293
I. L'exploration à l'ère coloniale 293
A. Cartes et récits d'exploration au service de l'expansion coloniale 293
1. La cartographie : connaître pour conquérir 293
2. L'exploration : thème récurrent dans les presses du XIXe siècle 295
B. Les figures d'exploration au XIXe siècle 297
1. Les explorateurs curieux : pour connaître la « terra incognita » 297
2. Les militaires : explorer pour conquérir 301
3. Les négociants-explorateurs : le gain économique comme motivation 302
II. Rimbaud négociant-explorateur et la géographie 304
A. Le parcours professionnel comme source d'apprentissage 305
1. 1878-1880 : le début d'une carrière non-littéraire 305
2. 1880-1885 : employé commercial à Aden et à Harar 309
3. 1885 – 1886 : trafiquant d'armes 320
4. 1887 : de nouveau en Égypte 331
5. 1888 – 1891 : comptoir commercial à Harar 332
B. Correspondance familiale (1878-1891) : témoignage d'un observateur du terrain 332

1. Une relation épistolaire surprenante 332
2. Une attention accordée à la géographie physique et humaine 334
3. Quand l'ailleurs devient ici : le désenchantement de Rimbaud explorateur 336

C. Écrits professionnels (1883-1891) : une sensibilité géographique au service des activités professionnelles 339

1. Lettre au directeur du *Bosphore égyptien* 340
2. *Notice sur l'Ogadine* 341

D. Les épreuves photographiques : traces visuelles des expériences vécues 346

1. Autoportraits : Rimbaud « abyssin » 346
2. Photographies « ethnographiques » et le regard sur l'« Autre » 349

III. Arthur Rimbaud : explorateur et « géographe en herbe » 353

A. Les qualités d'explorateur de Rimbaud négociant 353

1. Un goût d'aventure hérité du père 353
2. Les qualités d'explorateur d'Arthur Rimbaud 359

B. De la rupture à la réconciliation : Rimbaud explorateur et le monde savant 366

1. L'écriture et le désir de publication : du poète à l'explorateur 366
2. Rimbaud et la Société de Géographie 368

CONCLUSION 376

BIBLIOGRAPHIE 384

ANNEXE 1 400

PRINCIPAUX TOPONYMES ÉVOQUÉS PAR RIMBAUD DANS SES POÈMES 400

ANNEXE 2 417

TOUS LES TEXTES DE RIMBAUD CITÉS 417

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Pages du *Dictionnaire géographique de la Meurthe* (1860). 34
Moniteur de l'instruction primaire du Nord (1864) et les ouvrages de géographie qui y sont recommandés. 35
Extraits de la table des matières de la *Nouvelle géographique méthodique.* 39
Cours de géographie (1864). 41
Premières pages de la *Géographie sacrée* (1848). 44
Table des matières de la *Géographie sacrée* 46
Extrait des listes des livres recommandés dans le *Moniteur de l'Instruction primaire du Nord* (1868) 48
Couverture des *Œuvres complètes* de J. Fenimore Cooper (1827). 50
Couverture de la neuvième édition de *Notre France* de Jules Michelet (1907). 51
Couverture de *L'Histoire de France : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants* de François Guizot (1872). 52
Couverture du livre *Le tour de la France par deux enfants : Devoir et Patrie* (1878). 53
Pages du *Journal de la Jeunesse* (1875), avec deux textes intitulés « Les navires cuirassés » et « Un nouveau Robinson Crusoé ». 59
Nellie Bly, journaliste américaine et pionnière du journalisme d'investigation. 61
Une illustration dans *Aventures de Robinson Crusoé* (1719) intitulée « Vendredi fut épouvanté de nouveau ». 63
Représentation de l'analogie entre l'homme et l'animal dans *An Universal System of Natural History* du médecin britannique Ebnezer Sibly (1795) 70
Le lavoir de Roche (aujourd'hui Chuffilly-Roche). 76
Jean Valjean illustré par Gustave Brion (1862) 82
« Je voyageai un peu. J'allai au nord... » dans les brouillons manuscrits de Rimbaud. 91
Le Juif-errant, image d'Épinal (1896). 97
Pourtrait de la neuve et incomparable ville de Charleville assize sur le bord de la Meuze dans la principaute souveraine d'Arches (1625) 104
Plan de la Ville de Charleville par Jean Hubert (1854) 105

Photo datant du XXe siècle où l'on voit la plaque commémorative apposée près de maison natale d'Arthur Rimbaud 106
La rue Bourbon, rue « ouvrière » très animée à l'époque de Rimbaud. 107
Cours d'Orléans à l'époque de Rimbaud. 108
Rue Forest, proche de la gare. 109
La rue Forest indiquée sur le plan de la ville. 110
Quai de la Madeleine (aujourd'hui Quai Arthur Rimbaud). 111
Photo de classe de l'Institution Rossat où figurent les frères Rimbaud (1864). 112
Charleville. - Place du Sépulcre. 113
Charleville. - Le Kiosque de la gare. 116
Salle de lecture de la Bibliothèque municipale de Charleville, vers 1880, après les travaux suite à l'incendie de 1876. 118
Couverture du *Catalogue des Livres composant la Bibliothèque publique de la Ville de Charleville* (1840) 119
Extrait de la table des matières du *Catalogue des Livres composant la Bibliothèque publique de la Ville de Charleville (1840)*. 120
Mézières avant la démolition des fortifications. 122
Plan de Mézières représentant encore une ville bien fortifiée (1773). 123
Le Bois d'amour à l'époque de Rimbaud, que nous ne trouvons plus aujourd'hui à Charleville-Mézières. 124
Mézières. – La rue Saint-Julien, après le bombardement du 31 décembre 1870 et du 1er janvier 1871. 126
Plan du hameau de Roche, encre sur calque, Robert Lanz (1896-1965). 128
Ferme de Vitalie Rimbaud à Roche pendant la guerre 14-18, photographie d'époque 129
Dimanche au village, dessin de Rimbaud. 130
L'église dans le village de Méry, située dans l'actuelle commune de Chuffilly-Roche. 131
Ancienne carte postale de la rue de l'Abbaye-des-Prés [*sic*], où habitent les Gindre. 133
Ancienne carte postale : Paris. – La Rue Nicolet. 137
Nouvelle carte de la Belgique par P. Van der Maelen (1859). 141
Plan général de la ville de Charleroi (1880). 143
Charleroi. – Rue de la Station. – Hôtel de l'Espérance. 146

Plan général de la ville de Bruxelles (1853) 148
Gare du Nord de Bruxelles. 150
Vue panoramique de la ville de Bruxelles. 150
Vue générale de la Grand'Place, ... 152
Plates-bandes d'amaranthes..., manuscrit autographe de Rimbaud. 153
Hôtel des Ardennes à Bouillon. 157
Hôtel de la Poste. 158
Plan de Londres : *London towards the close of the 19th century*. 161
« Arrival of the Workmen's Penny Train at the Victoria Station », *The Illustrated London News*, 22 avril 1865. 163
La Reading Room telle que l'ont connue Arthur Rimbaud et Germain Nouveau. 170
Livre des signatures des lecteurs de la British Museum Library 171
Mésopotamie.Vue des jardins de Semiramis (1683) 177
Queen Anne's Mansions dans le quartier de Westminster à Londres (1905). 178
La noyade d'Ophélie représentée par le peintre anglais John Everett Millas (1852). 182
Scene from *A Midsummer Night's Dream*. Titania and Bottom, par Edwin Landseer (1851). 184
Cybele in her chariot drawn by two lions (1530-1560). 189
Les frères Rimbaud lors de leur Première Communion 208
Louis XVI avoit mis le Bonnet rouge, il avoit crié vive la nation, il avoit bu a la santé des fans-culotte 230
Plan de la bataille de Sedan. 233
Jardinet derrière la maison où Rimbaud a passé une grande partie de son adolescence, ... 252
Le fléau algérien *258*
Amazones, guerriers et féticheurs dahoméens 261
Les Paï-Pi-Bri au Jardin d'Acclimatation 261
Beauté orientale par Émile Vernet-Lecomte (1869). 266
Chevalier en armure, visière levée, sur un cheval qui se cabre (1658). 270
Norvège, Suède et Danemark par Félix Delamarche (1828). 271
Gravure Nabab de la côte du Coromandel (circa 1797). 277
Page de l'opéra-comique *Le Nabab* (1853). 279

Victoria Embankment, Londres, vers 1890. 281
Almée – Collection « Nouveautés Fatinitza », Atelier Nadar. 282
Un groupe de personnes Khoïkhoï photographié dans leurs tenues traditionnelles. 285
Ligne de chemin de fer dans les monts Allegheny par Frederick Gutekunst (1875). 289
Deux photos dans Peaux-Rouges, album de 41 photos d'Indiens d'Amérique du Nord en 1884. 291
Extrait de la table des matières du troisième tome du *Bulletin de la Société de Géographie* (1825)..... 297
Antoine d'Abbadie d'Arrast, géographe, circa 1830..... 298
Arnauld d'Abbadie d'Arrast, géographe. 298
Alexandra David-Néel en costume tibétain en 1933. 299
Isabelle Eberhardt en 1895. 300
Page Internet consacrée aux expéditions militaires, sur le site « Mémoire des Hommes ». 302
Alfred Bardey en 1883. 303
Somal, Harar et pays des Gallas par Alfred Bardey (1897). 304
Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dépendances (1884)..... 306
Alexandrie, Itinéraire de l'Orient (1892). 307
Stanford's map of Cyprus showing the adminstrative divisions and the identified ancient sites, par Edward Stanford (1878). 308
Carte du Royaume d'Yémen dans l'Arabie heureuse par Guillaume Delisle (1715). 311
Vue d'Aden, photo prise par Auguste Bartholdi (1834-1904). 313
Carte de l'Abyssinie par MM. Ferret et Galinier (1842). 315
Une rue à Harar, photographie prise par Joseph Édouard Bidault de Glatigné (1889)..... 317
La maison Bardey à Aden. 320
Carte de la Côte française des Somalis dressée par A. Meunier (1908)..... 322
Vieille mosquée de Tadjourah, photo prise par Claude Dethève (1867-1936). 323
Port d'Obock et possessions françaises sur la Mer Rouge par Henri Mager (1885). 325
Carte du Voyage de Mr Rochet d'Héricourt dans la Mer Rouge, l'Océan Indien, le Pays des Adels et le Royaume de Choa pendant les Années 1842, 1843 et 1844. 326
Ménélik II vers la fin de sa vie. 328

M. Ilg, ministre du négus Ménélik 329
Action de la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopien (14 décembre 1899) portant signature d'Alfred Ilg. 330
Carta dei possedimenti e zona d'influenza dell'Italia in Africa (1896). 343
Rimbaud « debout sur une terrasse de la maison » 347
Rimbaud « les bras croisés dans un jardin de bananes ». 348
Marché de Harar, photo prise par Rimbaud en 1883 351
Une série de photos prises par Rimbaud représentant la vie quotidienne de la région telle qu'il la connaît 352
Une autre série de photos prises par Rimbaud où figurent des personnes locales 352
Détail des services de Frédéric Rimbaud (1814-1878), père d'Arthur Rimbaud. 354
« Bibliothèque africaine » de Rimbaud 360
Rapport sur l'Ogadine publié dans le *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale* (1884) 370
Plaque commémorative apposée devant la maison natale de Rimbaud à Charleville-Mézières. 371
Objets divers ayant appartenu à Rimbaud durant ses années de négociant-explorateur. ... 373
Page 101 de la bande dessinée *L'incroyable histoire de la géographie : 200 ans d'exploration du monde* 375

INTRODUCTION

La géographie : élément essentiel dans la vie de Rimbaud

L'étude minutieuse de la biographie de Rimbaud met en lumière un aspect largement négligé par la recherche : son rapport à la géographie, généralement associé à sa future carrière de négociant-explorateur, mais qui s'enracine en réalité dès ses premières œuvres poétiques.

Le jeune poète entretient avec la géographie une relation ambivalente, oscillant entre attirance et rejet.

D'une part, malgré ses bonnes notes à l'école, la matière elle-même est présentée sous un jour défavorable dans son cahier de brouillons en 1865 : « Dieu merci je ne serai pas journaliste pourquoi apprendre et de l'histoire et de la geographie ? »[3], remettant déjà en question l'utilité de l'apprentissage de l'histoire et de la géographie pour sa future carrière.

D'autre part, son mécontentement envers l'enseignement n'effacera ni sa profonde sensibilité face au monde qui l'entoure, ni son désir d'en apprendre plus. Lecteur et admirateur de Baudelaire, le jeune poète ne peut non plus s'échapper de son influence, notamment de son recueil *Les Fleurs du mal*, publié en 1861 et dans lequel figure des poèmes évoquant le lointain et l'inconnu : *Bohémiens en voyage* (« Devant ces voyageurs, pour lesquels est ouvert / L'empire familier des ténèbres futures »)[4], *L'Homme et la mer* (« Homme libre, toujours tu chériras la mer »), *Le Voyage* (« Pour l'enfant, amoureux de cartes et d'estampes, / L'univers est égal à son vaste appétit »)[5], *À une dame créole* (« Au pays parfumé que le soleil caresse »)...

Devenu négociant, la curiosité intellectuelle de Rimbaud persiste. Toujours prêt à mieux connaître la situation géographique des régions qu'il s'apprête à parcourir, Rimbaud développera même un intérêt sans précédent pour une institution que l'ex-poète ne saurait

[3] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009. p.393.
[4] En ce qui concerne le titre : voir *Ma Bohême* de Rimbaud. La figure de « Cybèle », Déesse mère mentionnée par Baudelaire dans son poème (« Cybèle, qui les aime ») sera également reprise par Rimbaud dans *Soleil et chair*, hymne à la nature sauvage des temps antiques (« Je regrette les temps de la grande Cybèle »).
[5] Il est important de souligner l'influence de ce poème sur Rimbaud, que nous pouvons lire *dans Les poètes de sept ans*, un des rares textes rimbaldiens présentant un aspect quasi explicitement autobiographique. La citation nous invite notamment à penser aux vers suivants de Rimbaud : « À sept ans, il faisait des romans, sur la vie / Du grand désert, où lui la liberté ravie, / Forêts, soleils, rives, savanes ! - Il s'aidait / De journaux illustrés ».

que dédaigner : la Société de Géographie, à qui il envoie des textes en vue de la publication, et qui reconnaît enfin, à titre posthume, la qualité de Rimbaud en tant qu'explorateur.

À partir de ces observations premières, nous souhaitons donc proposer une lecture de Rimbaud à travers un regard tourné décidément vers la géographie, champ encore peu exploré par les études rimbaldiennes. La géographie étant une discipline multi-facette, nous avons opté pour l'angle qui nous semble le plus pertinent dans le cadre d'un travail en sciences humaines, celui de l'« expérience géographique » : matière déjà explorée par les recherches portant sur d'autres auteurs de l'époque de Rimbaud, comme Théophile Gautier[6] ou Pierre Loti.

Dans notre travail, nous nous intéressons notamment à la manière dont Rimbaud vit et écrit la géographie, « sa » géographie. Comment les connaissances géographiques agissent-elles la perception de Rimbaud sur le monde qui l'entoure ? En quoi les expériences concrètes – à savoir ses nombreux déplacements – façonnent-elles la création poétique de Rimbaud ? Comment l'écriture et la lecture lui donnent, à leur tour, envie de mieux connaître le monde ? Finalement, de quelle manière l'expérience géographique vécue par Rimbaud se reflète-t-elle dans son écriture des deux périodes très différentes l'une de l'autre dans sa vie ? Ce sont des questions auxquelles nous souhaitons explorer au fil de notre recherche.

Afin d'avoir une vision globale sur le sujet traité, nous avons choisi pour corpus principal l'ensemble de l'écriture de Rimbaud, issue de ses deux périodes résolument différentes et intrinsèquement liées. D'une part, les textes poétiques et la correspondance de sa vie littéraire, trop rapidement abandonnée ; d'autre part, les écrits produits durant sa carrière de négociant, notamment une riche correspondance entretenue avec sa famille et ses collaborateurs, mais aussi quelques publications non littéraires dont la valeur géographique est aujourd'hui reconnue par la Société de Géographie.

En croisant les écrits du poète et ceux de l'homme d'affaires, nous cherchons à mieux saisir la manière dont l'expérience géographique de Rimbaud se construit et se manifeste dans l'ensemble de son œuvre. Si les chercheurs soulignent souvent la rupture entre la première et la seconde vie de Rimbaud, nous espérons pouvoir mettre en lumière, à partir de notre corpus, un aspect rarement exploré, celui d'une continuité – discrète mais significative

[6] GUYOT, André. MOUSSA, Sarga. *La géographie de Gautier : Mémoire et création*. Nîmes : Lucie Éditions, 2022.

– entre ces deux périodes de son existence : en fin de compte, la période dite « africaine » de Rimbaud apparaît pour nous comme une sorte de concrétisation de ses projets de jeunesse, étape charnière où les rêves « géographiques » se transforment en actions concrètes.

Quant au corpus secondaire, nous avons cerné les traces laissés par quelques personnages ayant côtoyé Rimbaud de son vivant, notamment : Ernest Delahaye, ami d'enfance du poète et à qui le négociant continuait d'écrire ; Georges Izambard, professeur de rhétorique au collège de Charleville et confident de son élève le plus apprécié ; Vitalie Rimbaud, sœur cadette du poète ayant suivi son frère jusqu'en Angleterre ; mais aussi Paul Verlaine, avec qui Rimbaud a arpenté les rues parisiennes, londoniennes et bruxelloises ; et Alfred Bardey, qui ne connaîtra qu'après la mort de son employé son passé poétique mouvementé. Ces témoignages, tirés des sources variées, nous permettront de mieux appréhender la complexité de la figure rimbaldienne que nous cherchons à comprendre dans la présente étude.

Contexte historique : la géographie comme matière scientifique XIXe siècle

La notion de la géographie est intrinsèquement liée à l'expérience humaine. Le terme, qui trouve ses racines dans les langues grecque et latine, signifie l'« écriture de la Terre »[7] : l'homme est placé dès le début au cœur de la production et de la transmission des connaissances géographiques.

Portée par de nombreux précurseurs, la géographie est reconnue au XIXe siècle comme une discipline scientifique légitime :

> Au cours de la Troisième République la géographie devient une discipline à part entière, notamment grâce aux travaux de Paul Vidal de la Blache puis de tous les géographes qui travaillèrent autour de lui, essentiellement dans le milieu universitaire, au premier rang desquels Emmanuel de Martonne. Ces géographes formèrent ce qu'on a appelé l'Ecole de géographie française. D'autres, comme Élisée Reclus popularisèrent au même moment la géographie, dans une optique toutefois différente.[8]

[7] « Géographie », Glossaire sur le site Géoconfluences, ressource de géographie pour les enseignants proposée par la Direction générale de l'enseignement scolaire et par l'École Normale Supérieur de Lyon : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/geographie, page consultée le 17/06/2025.

[8] « Naissance de la géographie française : 1870-1948 », Gallica : file:///Users/melorimbe/Desktop/Ch0%20Introduction%20&%20conclusion/0-Gallica%20-Naissance%20de%20la%20géographie%20française%20:%201870-1948.webarchive, page consultée le 27/06/2025.

En même temps, la cartographie voit également son essor, grâce à l'émergence des nouvelles techniques et technologies. En 1828, un département des Cartes et plans a été créé au sein de la Bibliothèque royale (aujourd'hui Bibliothèque nationale) avec l'appui d'un ingénieur-géographe :

> Les collections cartographiques de la Bibliothèque nationale de France sont réunies en un département depuis 1828 grâce à Edme François Jomard, ingénieur géographe et ancien membre de l'expédition d'Égypte. Pour favoriser le développement des sciences géographiques, il voulut que soit réunie en un lieu unique et largement ouvert au public une collection d'atlas, de globes et de cartes et plans de toutes époques, manuscrits, imprimés, en feuilles ou reliés, sur parchemin ou sur papier. Cet effort inaugural de collecte, de signalement et d'accueil du public, n'a cessé de s'amplifier tout au long des décennies.[9]

Or, à cette époque, la géographie est loin d'être une matière purement scientifique. Fondamentalement, elle est indissociable du contrôle de l'État et de la diffusion des idéologies dominantes de l'époque, dont l'eurocentrisme et le colonialisme établissant une hiérarchie fictive plaçant les « Blancs » au-dessus des autres races. Ces influences sont clairement perceptibles dans les ouvrages de géographie, y compris les plus prestigieux et les mieux documentés, comme la *Géographie universelle et complète* de Conrad Malte-Brun[10] que nous citerons abondamment. De nos jours, les chercheurs reconnaissent amplement cette relation entre la géographie et l'entreprise coloniale :

> Dans *L'Orientalisme* (1978) puis dans *Culture et impérialisme* (1993), Edward Saïd présente la colonisation comme une opération spatiale de domination au sein de laquelle la géographie est largement engagée. Michael Heffernan (1994) montre à quel point les géographes français sont au cœur de l'entreprise coloniale en mobilisant leur discipline à la fois comme représentation du monde et de son organisation, comme connaissance nécessaire et comme pratique spatiale définissant l'acte même de coloniser. Dans le texte introductif

---

[9] « Les collections du département des Cartes et plans » : https://www.bnf.fr/fr/les-collections-du-departement-des-cartes-et-plans, page consultée le 06/07/2025.

[10] MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle ou Descriptions de toutes les parties du monde sur un plan nouveau* (tome 6). Paris : Eugène et Victor Penaud frères, éditeurs, 1855.

Un des exemples très parlants provient du chef-d'œuvre de Malte-Brun, lorsqu'il décrit la présence de l'Europe dans « toutes les parties du monde » :

> L'Europe est présente dans toutes les parties du monde ; un continent entier n'est peuplé que de nos colonies : la barbarie, les déserts, les feux du soleil ne soustrairont pas longtemps l'Afrique à nos actives entreprises ; l'Océanie semble appeler nos arts et nos lois ; l'énorme masse de l'Asie est presque traversée par nos conquêtes ; bientôt l'Inde britanique [*sic*] et la Russie asiatique se toucheront, et l'immense, mais faible empire de la Chine, ne saurait résister à notre influence s'il échappe à nos armes. L'Océan tout entier est le domaine exclusif des Européens ou des colons de l'Europe ; tandis que même les nations les plus policées des autres parties du monde n'osent s'éloigner de leurs rivages, nos hardis navigateurs suivent d'un pôle à l'autre les routes que leur traça du fond de son cabinet un de nos géographes.

> de *Territoires impériaux* (2011), Hélène Blais, Florence Deprest et Pierre Singaravélou exposent la densité des relations entre les « savoirs sur l'espace » et le « fait colonial », densité qui dépasse très largement le cadre de la « géographie », la relativise – mais la mobilise – en croisant les pratiques vernaculaires, les savoirs construits par les savants autochtones, les discours des voyageurs ou les expertises des géographes de la puissance coloniale.1 La violence faite aux sociétés autochtones est centrale dans ces relations[11].

Quant à la géographie scolaire, elle était encore loin de celle que nous connaissons aujourd'hui :

> En France, la géographie est couplée avec l'histoire dès 1802 (Clerc, 2014) et ce binôme, plutôt exceptionnel, est resté très stable dans le temps jusqu'à aujourd'hui.
> [...]
> La géographie scolaire a longtemps pâti d'une réputation de discipline rébarbative se résumant à l'apprentissage de nomenclatures, parmi lesquelles la liste des départements (avec préfectures et sous-préfectures) ou celles des fleuves (et leurs affluents) font office de lieu commun. La géographie scolaire actuelle s'est construite en réaction à cette critique, formulée au moins depuis les années 1960-70.[12]

En dehors de la transmission de la culture générale – qui se faisait surtout par la mémorisation - la vraie mission est de former des citoyens en accord complet avec les idées de l'époque, elle véhicule encore davantage de stéréotypes et des préjugés raciaux, formulés souvent de manière radicalement simplifiée.

« Il était une fois, dans un pays lointain ». Si le début des contes de fée nous dit quelque chose, c'est que l'histoire – « récit des faits » mais aussi « récit de quelques aventures particulières »[13] – se déroule toujours quelque part. En réalité, la géographie a toujours été reliée à l'art de raconter. Si l'on tient au sens premier du terme, il s'agit, avant l'ère de la géographie scientifique, de raconter le monde tel qu'ils le connaissaient et percevaient :

> La Géographie est sans doute aussi vieille pour l'homme que l'aptitude de penser. Avant même de réfléchir, il a accumulé des observations sur le « milieu » dans lequel il vivait : le courant des rivières, les vagues de la mer, la pluie, le froid et la chaleur, le jour et la nuit, les saisons, les migrations des animaux dont il se nourrissait. Puis peu à peu, il se découvrit d'autres horizons. [...] Cependant ces exodes en masse, poursuivis de tous les temps et jusqu'aux limites de l'œkoumène, n'apporte guère à l'humanité que des observations fragmentaires, difficilement transmissibles, sauf par les récits de voyages, vite convertis, par l'affabulation, en légendes.

---

[11]CLERC, Pascal. « La 'géographie coloniale' en France » in *Terra Brasilis* : http://journals.openedition.org/terrabrasilis/2043, page consultée le 02/11/2023.
[12] « Géographie scolaire », Géoconfluences : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/geographie-scolaire, page consultée le 28/06/2025.
[13] « Histoire », définition dans le dictionnaire Littré : https://www.littre.org/definition/histoire, page consultée le 06/07/2025.

> Pour transmettre les connaissances sur le monde, il fallait découvrir un moyen d'expression : la *carte*[14].

Même les écrits géographiques du XIXe siècle ne sont pas exempts de subjectivité et du sensible. D'un côté, certains auteurs témoignent d'un attachement profond à certains lieux, souvent leur pays natal, au point que cet amour imprègne et influence leur écriture, dans l'espoir de transmettre ce sentiment à leurs lecteurs : « C'est cette intensité de flamme pour les choses de l'intelligence et du cœur qu'il faudrait donner à nos enfants », comme le dit Albert Dumont, alors directeur de l'enseignement supérieur, à propos de *Notre France* de Jules Michelet.[15]

D'un autre côté, les biais raciaux et les préjugés – que nous avons déjà abordés – relèvent par défaut du registre affectif : au lieu d'être de simples distorsions ou d'erreurs méthodologiques, ces jugements sont davantage le reflet de perceptions sensibles portées sur les lieux et les populations concernées.

Méthodologie

Dans sa préface aux *Saisons de Rimbaud*, Michel Murat évoque un débat essentiel aux études rimbaldiennes :

> Pendant une longue période le débat a été dominé par la querelle entre partisans de ce qu'on peut appeler une approche internaliste, esthétique et textuelle, et ceux d'une approche externaliste, idéologique et politique. Les deux, strictement entendues, ont montré leurs limites ; on a constaté en particulier, ce qui était prévisible, que la pertinence de l'approche idéologique s'affaiblissait après 1872, et qu'elle n'était pas en mesure de fournir pour les *Illuminations* la clé d'une lecture systématique.[16]

C'est dans cette tension que s'inscrit la présente thèse, en assumant une orientation référentielle qui pourrait sembler à l'écart des méthodes de l'analyse textuelle classique, sans pour autant s'en détourner complètement.

---

[14] JOURNAUX, André. « Introduction à la géographie physique : les moyens d'investigation » in *Géographie générale*, volume publié sous la direction d'André Journaux, Pierre Deffontaines et Mariel Jean-Brunhes Delamarre. Paris : Gallimard, Encyclopédie de la Pléiade, 1966.

[15] MICHELET, Jules. *Notre France : sa géographie, son histoire* (préface par Athénaïs Michelet, née Mialaret). Paris : C. Marpon, et E. Flammarion, 1886.

[16] MURAT, Michel. « Avant-propos : Du nouveau sur Rimbaud ? » in *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Les éditions Hermann, 2021.

Dans notre recherche, nous sommes aussi attentifs au texte qu'au hors-texte, à l'histoire qu'à l'autobiographie.

D'une part, nous accordons une attention particulière au contexte historique, en considérant non seulement l'histoire de son époque, mais également son histoire personnelle et sa géographie « intime », qui précèdent et nourrissent sa production littéraire : D'où vient-il, où a-t-il habité et où a-t-il voyagé ? Dans cette optique, le travail iconographique, notamment à partir des ressources archivistiques et géographiques, occupe une place indéniable dans notre démarche. Ces documents visuels ne se limite pas à éclairer certains aspects biographiques de l'auteur étudié, mais participent aussi à une volonté d'inviter le lecteur à parcourir avec nous les chemins de notre réflexion.

Compte tenu de la sensibilité qu'éprouve Rimbaud pour le monde qui l'entoure – attestée par non seulement sa poésie mais aussi par sa riche correspondance – nous adoptons dans notre travail une approche résolument humaniste, privilégiant la compréhension de son œuvre et de son parcours dans sa globalité. Autrement dit, au lieu de fournir un examen strictement formel de ses écrits, nous les considérons comme parties intégrantes de l'existence d'un être sensible, dont l'âge et le vécu ont façonné la pensée, et dont l'expérience personnelle contribue pleinement à la compréhension de son œuvre.

Parallèlement, nous avons fait le choix d'élargir certaines notions sur des éléments « périphériques », toujours dans l'objectif d'inviter le lecteur à réfléchir avec nous, en faisant, s'il le souhaite, le lien avec ses propres expériences uniques et singulières. Un de ces exemples se trouvera dans le deuxième chapitre, où nous discuterons de la marche comme mouvement essentiel reliant l'expérience humaine à son environnement.

Limites de la recherche

Une telle recherche consacrée à Arthur Rimbaud, rigoureuse telle qu'elle est, ne peut exister sans ses limites.

Au premier abord, l'approche adoptée dans le travail privilégie les ancrages historiques, biographiques et iconographiques, ce qui limiterait une lecture plus approfondie centrée sur l'analyse textuelle : champ d'étude que de futures recherches pourraient explorer afin d'apporter des éclairages complémentaires.

En second lieu, la complexité de l'écriture de Rimbaud est, dès le début des études « rimbaldiennes », à l'origine des difficultés d'interprétation de son œuvre. Notre recherche ne sera certainement pas épargnée par cette difficulté, notamment en raison de la diversité du corpus et de l'expérience hors du commun de l'auteur étudié : le poète adolescent (1868-1873), talentueux soit-il, n'est pas du tout à confondre avec un homme littéraire mûri et expérimenté ; tandis que le négociant-explorateur (1878-1891) n'est pas dépourvu d'un passé poétique, bien qu'il n'en mentionne jamais à ses collaborateurs.

En troisième lieu, aborder l'« expérience » géographique d'un auteur du XIXe siècle implique la confrontation avec des éléments souvent difficiles à cerner. Si notre démarche demeure résolument humaniste, nous ne prétendons pas pour autant avoir accès au registre intime ou aux non-dits de Rimbaud qui, malgré sa propre modernité, vit dans un contexte historique et culturel très éloigné du nôtre.

En fin de compte, si notre recherche – située à l'intersection de la littérature, de l'histoire et de la géographie – se veut résolument pluridisciplinaire, elle ne revendique pas pour autant une expertise en histoire ou en géographie : celles-ci enrichissent notre recherche sans toutefois constituer le cœur disciplinaire voulu de notre travail. Autrement dit, il s'agit d'ouvrir un champ d'investigation pour les études consacrées à Rimbaud, tout en demeurant ancré dans une approche littéraire.

Organisation des chapitres

Le présent travail s'organise en trois parties, composées chacune de deux chapitres.

Dans *De la Terre aux Hommes : La géographie comme vision du monde*, le géographe Paul Claval nous éclaircit sur la géographie comme « expérience de l'espace et des lieux », à travers deux aspects de l'expérience géographique, celui de « habiter » et celui de « voyager » :

> Vivre, c'est évoluer entre des murs ou se trouver en plein air ; c'est en contact avec l'environnement par tous ses sens, la vue, l'ouïe, l'odorat, le toucher.
> [...]
> Se déplacer réserve de multiples surprises : des rencontres heureuses ou désagréables, des gens accueillants, mais aussi des tire-laine, des voleurs, des gredins. [...] Le voyage offre le meilleur et le pire : c'est pour cela, dit-on, qu'il forme la jeunesse.[17]

[17] CLAVAL, Paul. *De la Terre aux Hommes : La géographie comme vision du monde*. Paris : Armand Colin, 2012.

C'est à partir de l'ouvrage de Claval que s'est construite l'organisation de la première partie, « La géographie et l'expérience géographique ». Dans cette partie, nous explorons les fondements de la sensibilité géographique de Rimbaud poète, indissociable de son expérience en tant qu'adolescent français – et surtout ardennais - durant la deuxième moitié du XIXe siècle. En d'autres termes, en examinant attentivement la biographie du poète, nous saurons que son expérience ne serait pas la même que celle d'un adulte ou d'un géographe expérimenté : des premiers jours scolaires aux derniers déplacements avant son départ définitif de l'Europe, c'est-à-dire des années 1860 au milieu des années 1870, l'expérience géographique de Rimbaud relève à la fois d'une acquisition progressive des connaissances grâce aux cours de géographie à l'école et à ses lectures, et d'un apprentissage « sur le terrain » grâce à ses nombreux voyages.

Ainsi, dans le premier chapitre, « La géographie racontée à la jeunesse : point de départ essentiel », nous invitons le lecteur à nous suivre dans l'exploration d'une source géographique importante, celle de la géographie « racontée à la jeunesse », notamment dans les manuels de géographie, ouvrages essentiels à la géographie scolaire ; mais aussi dans les livres de lecture destinés aux enfants et aux adolescents (romans d'aventure, albums, magazines et journaux pour les jeunes, etc.). Si le XIXe siècle, qualifié par les historiens de « grand siècle de la jeunesse », voit fleurir de nombreuses publications conçues pour la jeunesse, elles jouent aussi un rôle de propagande au-delà de son rôle purement instructif. À travers les informations diffusées - parfois erronées ou imprégnées de valeurs que nous ne partageons plus de nos jours – elles véhiculent souvent des stéréotypes raciaux et une vision de la supériorité blanche, voire un complexe du sauveur blanc, idéologie selon laquelle il reviendrait à l'« Occident » de « sauver » l' « Orient » de leurs misères. Quant à Rimbaud, s'il adhère encore à certaines valeurs de son époque, n'en est pas complètement partisan : pour un jeune homme de son temps, il a été réellement celui qui tient à sa propre promesse, « il faut être absolument moderne »[18].

« L'humanité se déplace, simplement », écrit Rimbaud dans *L'Impossible* (*Une saison en enfer*).[19]

[18] RIMBAUD, Arthur. « Une saison en enfer » in *Œuvres complètes. Op.cit.* p.243.
[19] RIMBAUD, Arthur. *Ibid.* p.271.

Des journaux intimes aux récits de voyage, en passant par les correspondances familiales ou amicales, au XIXe siècle, les passionnés de voyage au témoignent en abondance de leurs expériences géographiques par écriture. Le jeune poète ardennais rejoint ses compatriotes – tels que Hugo ou Chateaubriand – sur cette attention portée sur les lieux qu'il a parcourus, mais aussi sur les manières dont le déplacement dans l'espace s'effectue.

Dans le deuxième chapitre, nous nous pencherons plus en détail sur les expériences géographiques de Rimbaud, telles qu'elles se manifestent dans les écrits nourris par ses propres déplacements.

Dans un premier temps, il s'agit de connaître le concept même du déplacement selon Rimbaud, qui se manifeste sous diverses formes : la marche, le voyage, le vagabondage et la flânerie. À ces figures concrètes s'ajoute une dynamique incontournable qu'est celle entre le départ et le retour, récurrente déjà dans ses poèmes et préfigurant, d'une certaine manière, le destin de Rimbaud après son adieu à la poésie.

Dans un second temps, nous nous intéresserons à ce que nous appelons les « lieux biographiques », et à la manière dont ils sont représentés dans les poèmes de Rimbaud : les Ardennes, notamment Charleville, ville natale du poète qu'il semble rejeter (« Ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province », écrit Rimbaud dans une lettre à son professeur de rhétorique, Georges Izambard[20]), mais qui occupe une place remarquable dans son œuvre ; Paris, capitale littéraire où Rimbaud rencontre Paul Verlaine ; Londres, Bruxelles, ou encore d'autres villes européennes que les « deux spectres joyeux »[21] – selon l'expression de Verlaine – arpenteront ensemble.

La deuxième partie, « Espaces géographiques : reflet de la sensibilité géographique de Rimbaud », se propose d'apporter une lecture à propos des espaces naturels et humains représentés dans l'ensemble de l'œuvre poétique de Rimbaud. Nous allons voir comment, au lieu de fournir des descriptions de paysage « à la parnassienne »[22], le poète utilise les espaces géographiques comme un vecteur d'expression de sa sensibilité face au monde qui l'entoure, en mobilisant des connaissances variées en histoire, géographie, littérature ou encore en religion.

[20] Lettre de Rimbaud à Izambard du 25 août 1870. *Œuvres complètes. Op.cit*. p.326.
[21] VERLAINE, Paul. *Laeti et Errabundi.*
[22] En poésie, le mouvement parnassien est un courant littéraire du XIXe siècle fondé sur le souci de la forme plutôt que celui du fond.

Le troisième chapitre, intitulé « Espaces naturels et humains dans l'œuvre de Rimbaud », adoptera délibérément une perspective éloignée d'une étude micron-analytique de chaque occurrence géographique dans sa poésie. En privilégiant une approche centrée sur les impressions que ces espaces – naturels comme humains – éveillent chez Rimbaud, mais aussi sur la manière dont elles sont transposées par l'écriture, nous chercherons à saisir la dimension sensible de la géographie poétique rimbaldienne : un même espace, comme nous allons voir dans le chapitre, pourrait aussi susciter une pluralité de sentiments, d'un poème à l'autre.

Dans le quatrième chapitre, « Espaces géographiques comme témoin de l'humanité », nous entendons par « humanité » son sens premier selon le *Dictionnaire de l'Académie Française* : « La nature propre de l'homme, ce qui caractérise l'espèce humaine ; la condition d'homme », au lieu de son sens couramment utilisé dans la littérature comme au quotidien, celui qui renvoie à la « bonté, sensibilité, compassion pour les malheurs d'autrui »[23] : choix justifié par une volonté de penser l'espace géographique comme scène où se déploient les réalités humaines dans sa matérialité.

Dans un premier temps, nous allons voir comment, chez Rimbaud, les espaces géographiques deviennent miroir des inégalités sociales et témoin de violence (notamment les guerres et conflits de son époque). Sans se positionner comme poète tout à fait « engagé », Rimbaud possède en lui cette sensibilité qui lui permet de voir – sans doute sous une certaine influence hugolienne – la manière dont l'humanité habite et transforme l'espace, pour le meilleur ou pour le pire : une posture assez touchante et mature pour son âge.

Dans un second temps, nous tourneront notre regard vers un autre aspect non négligeable de l'humanité, celui de la question identitaire. Pour Rimbaud, ce sont les Ardennes françaises qui, loin d'être son endroit préféré au monde, se révèlent très présentes dans son œuvre, notamment à travers un régionalisme à la fois textuel (scènes de vie régionales) et linguistiques (expressions régionales).

Finalement, nous nous intéressons à quelques émotions exprimées dans les textes où le poète utilise la première personne. Sans prétendre avoir accès aux parties les plus intimes de

[23] « Humanité », *Dictionnaire de l'Académie Française* : https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A9H1098, page consultée le 17/06/2025.

sa pensée, nous tenterons de comprendre comment ces émotions se construisent et s'expriment à travers les espaces évoqués.

La troisième et dernière partie de notre recherche, « Du rêve géographique à l'exploration », se propose de relier les deux « vies » qu'il mène au cours de son existence, par un seul rêve, celui d'explorer des horizons inconnus : celle d'un poète, jeune, idéaliste et non-conformiste, songeant constamment au départ ; et celle d'un négociant-explorateur, jeune encore, plus réaliste et plus laborieux, rêvant toujours de grands voyages mais borné par les contraintes de la réalité.

Le cinquième chapitre, « Entre réel et imaginaire : ici et ailleurs selon Rimbaud », traitera d'une tension omniprésente chez Rimbaud, celle entre l'« ici » et l'« ailleurs ».

Dans ce chapitre, nous proposerons tout d'abord une analyse critique du motif des « ailleurs » dans la littérature européenne du XIXe siècle, essentiel pour la suite de l'étude. À l'époque de Rimbaud, ce sont des espaces considérés comme à la fois fascinants et effrayants : fascinants parce qu'ils sont encore relativement méconnus des Européens, et effrayants, paradoxalement, pour la même raison. Nous aborderons également quelques notions essentielles pour comprendre cette période, marquée à la fois par une ouverture au monde et une persistance de l'eurocentrisme : la « voix ethnographique », un ton narratif qui, en cherchant à représenter la culture « observée », la rend plus « étrange » que nécessaire et renforce ainsi les idées reçues ; l'exotisme, un intérêt prononcé pour ce qui est « exotique » qui est fondamentalement un reflet d'une position de pouvoir ; mais aussi l'orientalisme, décliné de l'exotisme et centré sur les régions désignées par les « Occidentaux » comme l' « Orient »[24], souvent en sexualisant les femmes « orientales ». En faisant attention à ces notions, nous assumons également une posture profondément humaine, sensible au lien entre les régions représentées et les peuples qui y habitent.

Nous étudierons, après ces réflexions nécessaires, la « cartographie imaginaire » de Rimbaud. Si le poète critique déjà dans *Ce qu'on dit à propos des fleurs*[25]l'esthétique

[24] Si ces dénominations renvoient à une forme de l'eurocentrisme « neutre » géographiquement parler, tout comme « Proche-Orient », « Moyen-Orient » ou encore « Extrême-Orient », nous pouvons s'interroger sur la légitimité de ces utilisations à l'échelle mondiale. Pourquoi continue-t-on à désigner, par exemple, certaines régions d'Asie de l'Ouest comme « Moyen-Orient », alors qu'elles pourraient très bien être qualifiée de « Moyen-Occident » depuis d'autres aires géographiques, comme l'Asie de l'Est (où plusieurs pays utilisent encore la dénomination héritée de la perspective européenne) ?

[25] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit.* p.149.

parnassienne reposant très souvent sur des éléments « exotiques » superficiels, il ne rejette pas complètement ce que nous pouvons désigner comme « synthèse géographique », où il semble associer délibérément les toponymes qui n'ont pas forcément de lien entre eux. Sous la plume de Rimbaud, les régions du monde se transforment en espaces fascinants, souvent teintés de l'exotisme propre à son temps.

Dans le sixième et dernier chapitre, « Rimbaud négociant-explorateur et la géographie », nous tournons complètement notre regard vers ce Rimbaud qui, au lieu de s'occuper de la versification, se positionne comme commercial et ensuite explorateur : rien d'étonnant pour une époque où l'une des motivations importantes pour conduire des études géographiques – notamment cartographiques – a été l'ouverture de nouvelles routes commerciales.

Dans le cas d'Arthur Rimbaud, il a pour exemple une personne dont le chemin a à peine croisé le sien : son père, le capitaine Frédéric Rimbaud, qui abandonne le foyer à la naissance de la sœur cadette du poète, Isabelle. Militaire et linguiste, autrefois chef du bureau arabe[26] de Sebdou, il est auteur d'importants rapports sur la région qu'il « administrait » (que Rimbaud n'a hélas pas connus), et laisse chez sa femme et ses enfants de nombreuses notes d'apprentissage de l'arabe et du Coran : « papiers » que récupéra plus tard son deuxième fils pour sa propre utilisation.

Si ses écrits durant cette période (1878-1891) se caractérisent par un style souvent « neutre », voire « sec » selon certains lecteurs, ils témoignent néanmoins d'une posture sensible géographie, perceptible dans sa correspondance et d'autres écrits, notamment ceux à caractère professionnel. D'une part, la précision des informations géographiques fournies, la capacité de synthèse et de vulgarisation (notamment dans les lettres adressées à sa famille), mais aussi sa curiosité sincère pour les régions traversées (comme en témoigne sa brève carrière de photographe), font de lui un bon géographe-ethnographe amateur. D'autre part, malgré son style d'écriture, nous pouvons y voir comment les émerveillements face aux « ailleurs », jadis éprouvés par le poète, laissent progressivement leur place aux désenchantements du négociant.

En somme, à travers la présente recherche, nous espérons comprendre comment la géographie, dans ses différentes dimensions, agit à la fois sur la vie et l'œuvre de Rimbaud dans sa globalité.

[26] Administration coloniale imposée par la France aux pays colonisés.

PREMIÈRE PARTIE

LA GÉOGRAPHIE ET L'EXPÉRIENCE GÉOGRAPHIQUE

CHAPITRE PREMIER

LA GÉOGRAPHIE RACONTÉE À LA JEUNESSE

> La géographie parle de l'environnement : elle nous fait découvrir des climats, des formations végétales, des paysages inconnus ; elle nous emmène dans des milieux extrêmes. Mais les tableaux qu'elle dresse et qui nous fascinent, ce sont ceux qu'ont devant leurs yeux les habitants de ces contrées lointaines, ou ceux des milieux dont la rudesse défie depuis toujours leurs initiatives.
>
> − CLAVAL, Paul.
> *De la Terre aux hommes : la géographie comme vision du monde*

I. La géographie dans les livres destinés à la jeunesse

A. L'enseignement de la géographie au XIXe siècle

1. Le rôle du Ministère de l'Instruction publique dans l'enseignement de la géographie

En France, si la géographie est enseignée dès avant la Révolution, son enseignement reste modeste jusqu'à la deuxième moitié du XIXe siècle :

> Bien que les réformes d'Émile Levasseur (1872) aient alors joué un grand rôle dans sa promotion, la géographie est enseignée avant la Révolution par les Jésuites et après la Révolution, son enseignement gagne en importance, grâce aux lois Guizot (1833) et au premier programme publié en 1852. L'enseignement demeure cependant modeste jusque dans les années 1870, moment où, suite à la défaite de Sedan, on perçoit l'importance stratégique et patriotique de l'enseignement de la géographie. Les cartes entrent dans les salles de classe et les horaires s'étendent [LEFORT, 1992][27].

À l'époque de Rimbaud, c'est le Ministère de l'Instruction publique qui gère, tout comme le Ministère de l'Éducation nationale d'aujourd'hui, l'enseignement public dans sa globalité.

« L'idée d'une prise en main par l'État des affaires d'enseignement a été évoquée dès 1789 », confirme le site du Ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports[28]. Si le but a été de « doter de la République d'un réseau destiné à instruire toutes les classes de la société », ce réseau s'est révélé durant l'Empire « insuffisant pour assurer la formation des cadres dont il avait besoin »[29]. Il fallait donc « une structure forte, stable et centralisée », d'où

[27] CIATTONI, Annette et VEYRET, Yvette (direction). *Les fondamentaux de la géographie* (4e édition). Paris : Armand Colin, 2018.
[28] Site du Ministère de l'Éducation nationale, de la Jeunesse et des Sports :https://www.education.gouv.fr/le-ministere-de-l-education-nationale-de-1789-nos-jours-41534, page consultée le 09/01/2022.
[29] *Ibid.*

la création en 1808 de l'Université impériale, avec le Grand-maître à sa tête, nommé par l'Empereur[30].

La Restauration voit en 1815 le remplacement du Grand-maître par une Commission de l'Instruction publique dépendant du Ministère de l'intérieur. L'Instruction publique devient en 1828 un ministère à part entière : le terme « disparaîtra officiellement en 1850, mais restera longtemps une sorte de 'titre de courtoisie' pour le ministre »[31].

Nous nous intéressons davantage aux arrêtés publiés aux alentours des années 1860, période proche de la scolarité de Rimbaud.

Les textes que nous citerons sont signés « Rouland » : il s'agit de Gustave Rouland (1806-1878), ministre de l'Instruction publique et des cultes de 1856 à 1863. Sa double fonction illustre de manière significative l'imbrication, à cette époque, entre l'éducation et la religion : une association qui, loin d'être accidentelle, se manifeste également dans les manuels scolaires que nous analyserons plus tard.

En 1859-1860, le Ministère de l'Instruction publique accorde une importance croissante à l'enseignement de la géographie. Le 20 août 1859 voit un envoi d'instructions « aux présidents des Sociétés savantes pour la rédaction d'un *Dictionnaire géographique de la France* », qui sera publié « en 86 livraisons, représentant chacune un département ». Les instructions données par le ministre sont très précises : elles définissent non seulement le contenu (« les noms fourmis par la géographie physique », « les noms de lieux habités » et « les noms se rapportant à la géographie historique ») mais aussi les règles à respecter au niveau de l'orthographe, de l'abréviation, etc.

[30] *Ibid.*
[31] *Ibid.*

DICTIONNAIRE

GÉOGRAPHIQUE

DE LA MEURTHE

rédigé

D'APRÈS LES INSTRUCTIONS DU COMITÉ DES TRAVAUX HISTORIQUES ET DES SOCIÉTÉS SAVANTES,

et publié sous les auspices de

LA SOCIÉTÉ D'ARCHÉOLOGIE LORRAINE,

PAR HENRI LEPAGE,

Président de la Société.

AVEC UNE CARTE DU DÉPARTEMENT AU Xe SIÈCLE.

NANCY,
L. WIENER, LIBRAIRE-ÉDITEUR, RUE DES DOMINICAINS, 53.

1869.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

DICTIONNAIRE GÉOGRAPHIQUE

DE LA MEURTHE

AVERTISSEMENT.

Le *Dictionnaire géographique de la Meurthe*, rédigé d'après les instructions du Comité des travaux historiques et des Sociétés savantes, pour faire partie du *Dictionnaire géographique de la France* qui va être publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction publique, est tout à la fois un résumé et un complément de ma *Statistique* et de mes *Communes*. On y trouvera beaucoup d'indications qui ne sont ni dans l'un ni dans l'autre de ces ouvrages, ou qui n'y forment point d'article particulier. De nouvelles recherches, soit dans des recueils de diplômes que je n'avais pas interrogés, soit dans une foule de documents originaux dont je m'étais borné à prendre la substance dans des inventaires; ces recherches m'ont fait faire de précieuses découvertes, principalement touchant les noms anciens des lieux et les divisions de notre pays pendant la période gallo-romaine et au moyen âge, et elles m'ont permis de rectifier bien des erreurs dont les unes m'appartiennent en propre, dont les autres proviennent des auteurs que j'ai consultés. J'ai introduit, en outre, dans ce travail, une liste très-exacte des hameaux,

Illustrations 1 et 2 :
Pages du *Dictionnaire géographique de la Meurthe* (1860).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

L'ambition du *Ministère de l'Instruction publique* par rapport à la description du pays ne s'arrête pas au *Dictionnaire géographique de la France*. Le 1er juin 1860, Rouland écrit aux présidents des sociétés savantes à propos d'un projet d'ouvrage sous le titre de *Description scientifique de la France* :

> Décrire la France d'une manière exacte, mais sommaire, sous les rapports géologiques, zoologique, botanique, météorologique et statistique, tel est l'objet général de l'ouvrage qui aura pour titre : Description scientifique de la France. J'ai décidé de prendre pour base de division de ce livre les départements de l'Empire français, cette division géographique répondant aux habitudes générales de notre société, aussi bien qu'à l'état politique et administratif du pays. D'après ce système, il y aura donc à décrire successivement chaque département sous les différents rapports énumérés plus haut, c'est-à-dire aux points de vue géologique, zoologique, botanique, météorologique et statistique[32].

Pour Rouland, cet ouvrage deviendra monumental :

> Ce grand ouvrage, qu'aucune nation n'a encore entreprise, formera, j'ose le dire, un véritable monument élevé à la science française, non-seulement parce qu'on y trouvera la description scientifique de la France, mais encore parce qu'il présentera dans un faisceau, dans un foyer commun, la réunion de tous les talents, de toutes les intelligences, de tous les honorables dévouements de notre patrie[33].

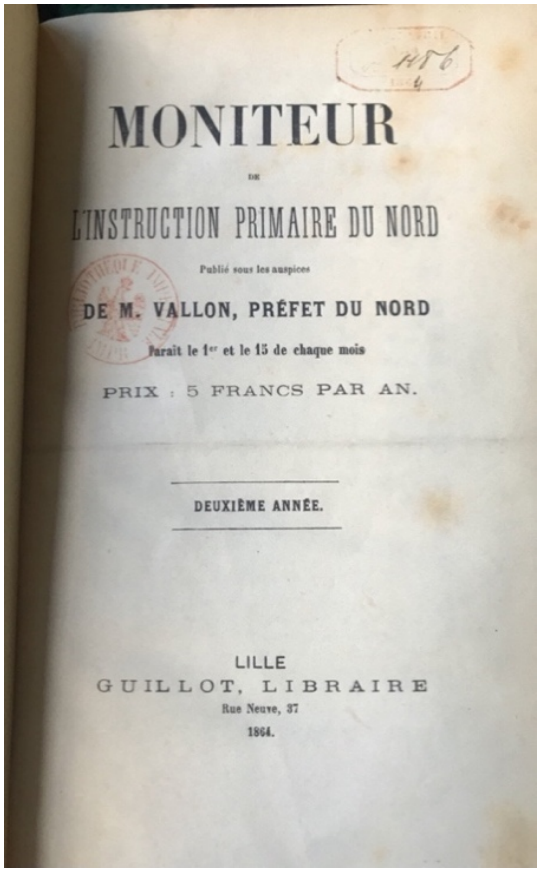
La notion de « patrie » est un concept très important dans la géographie scolaire du XIXe siècle : nous en parlerons un peu plus tard.

2. Étude comparative de trois manuels scolaires du XIXe siècle

À l'époque de Rimbaud, les enseignants de géographie peuvent choisir parmi les titres proposés par le *Moniteur de l'instruction primaire du Nord*[34] pour utiliser dans leurs cours.

---

[32] ROULAND, Gustave. « Instructions aux présidents des sociétés savantes pour la préparation d'une description scientifique de la France », in Bulletin administrative de l'instruction publique (1860), document en ligne : https://education.persee.fr/doc/baip_1254-0714_1860_num_11_126_9445, page consultée le 19/01/2024.
[33] *Ibid.*
[34] *Moniteur de l'instruction primaire du Nord*. Publié sous les auspices de M. Vallon, préfet du Nord. Lille : Guillot Librairie, 1864.



MONITEUR

DE

L'INSTRUCTION PRIMAIRE DU NORD

Publié sous les auspices

DE M. VALLON, PRÉFET DU NORD

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX : 5 FRANCS PAR AN.

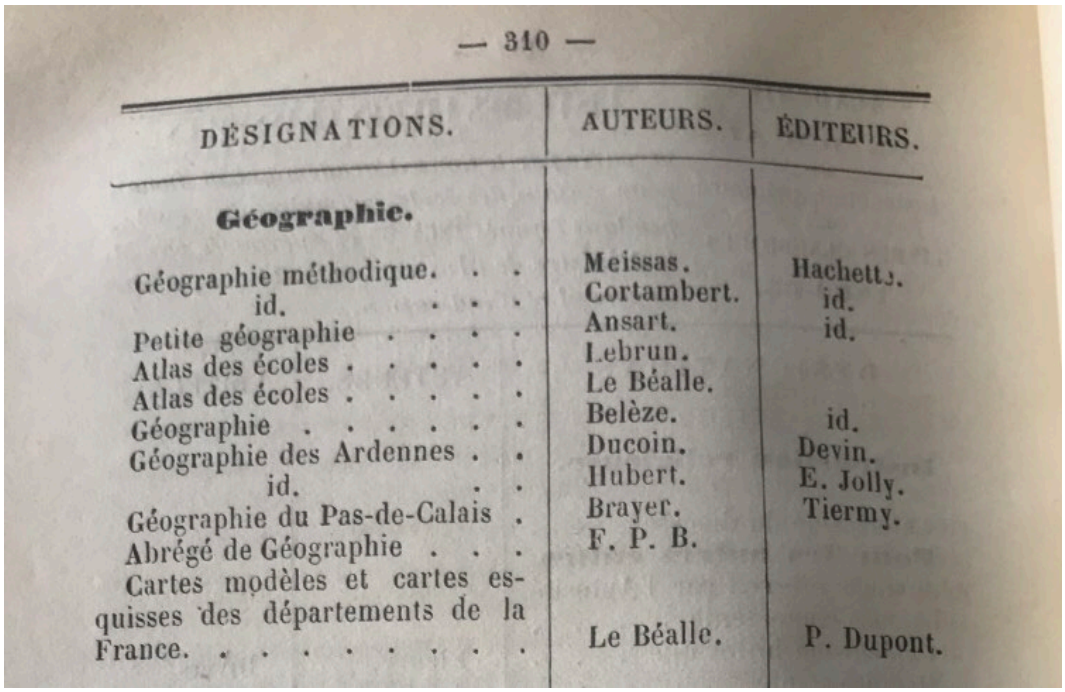
DEUXIÈME ANNÉE.

LILLE

GUILLOT, LIBRAIRE

Rue Neuve, 37

1864.



— 310 —

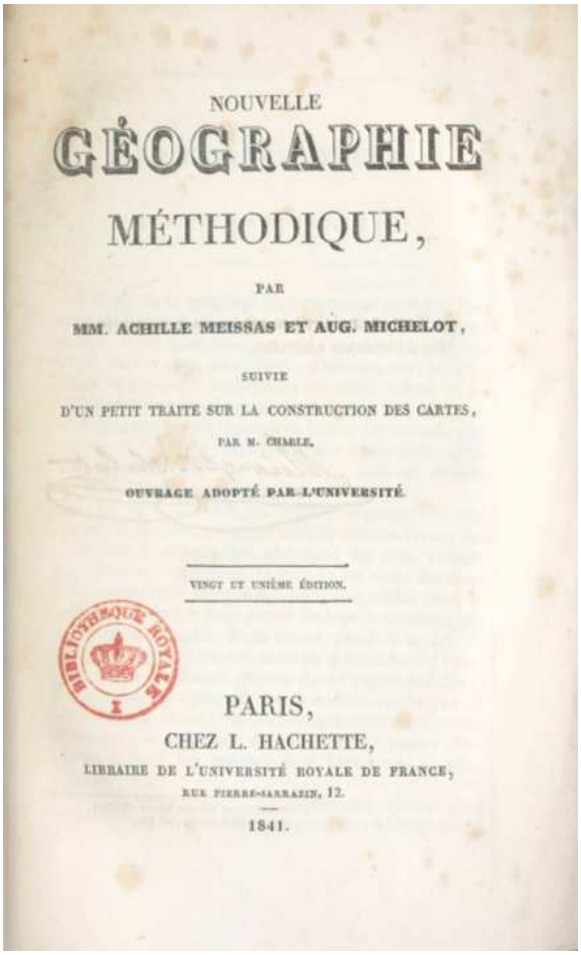
DÉSIGNATIONS.	AUTEURS.	ÉDITEURS.
Géographie.		
Géographie méthodique. . .	Meissas.	Hachette.
id. . . .	Cortambert.	id.
Petite géographie	Ansart.	id.
Atlas des écoles	Lebrun.	
Atlas des écoles	Le Béalle.	
Géographie	Belèze.	id.
Géographie des Ardennes . .	Ducoin.	Devin.
id. . .	Hubert.	E. Jolly.
Géographie du Pas-de-Calais .	Brayer.	Tiermy.
Abrégé de Géographie . . .	F. P. B.	
Cartes modèles et cartes esquisses des départements de la France.	Le Béalle.	P. Dupont.

Illustrations 3 et 4 :
Moniteur de l'instruction primaire du Nord (1864) et les ouvrages de géographie qui y sont recommandés.
Une attention particulière est accordée à la connaissance des régions en France.

Source :
Bibliothèque nationale de France.

2.1 *Nouvelle géographie méthodique* (1841)

Nous avons trouvé, grâce à la base de données de la Bibliothèque nationale de France, la *Nouvelle géographie méthodique* (soit, une nouvelle version de la *Géographie méthodique* présente dans la figure ci-dessus) d'Achille Meissas (1799-1874) et Auguste Michelot (1792-1854), publiée chez Hachette en 1841.


NOUVELLE

GÉOGRAPHIE

MÉTHODIQUE,

PAR

MM. ACHILLE MEISSAS ET AUG. MICHELOT,

SUIVIE

D'UN PETIT TRAITÉ SUR LA CONSTRUCTION DES CARTES,

PAR M. CHARLE.

OUVRAGE ADOPTÉ PAR L'UNIVERSITÉ.

VINGT ET UNIÈME ÉDITION.

BIBLIOTHÈQUE ROYALE

PARIS,

CHEZ L. HACHETTE,

LIBRAIRE DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE,

RUE PIERRE-SARRAZIN, 12.

1841.

Illustration 5 :
Couverture de la *Nouvelle géographie méthodique* (1841).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

2.1.1 Le contenu de l'enseignement

Le but du manuel est présenté dès le début du livre, dans « Avertissement » :

> L'étude de la géographie, longtemps négligée, est aujourd'hui regardée comme une des plus importantes. Il est donc nécessaire de rendre cette étude facile, attrayante, en offrant, d'une manière simple, claire et guidée, les notions les plus exactes et les plus utiles sur la géographie physique et politique, ainsi que sur la cosmographie[35].

Ce manuel de trois cent soixante-huit pages est divisé en trois parties. La première, « mise à la portée des plus jeunes enfants », renferme « tout ce qui est nécessaire pour servir de base à un enseignement plus complet »[36]. Des notions de base, telles que la mer, la montagne et l'île sont abordées dans cette partie ; la présentation des pays y trouve aussi sa place pour donner à l'élève une idée générale du monde.

La deuxième partie est consacrée aux élèves plus avancés et présente de manière détaillée de chaque contrée, en six sous-parties :

> 1° La population et la superficie ;
> 2° Une courte notice historique ;
> 3° Une description générale du pays, qui fait connaître les bassins auxquels il appartient, son aspect physique, son climat, les productions naturelles et fabriquées qui les distinguent, et
> les principaux objets de son commerce ;
> 4° Les divisions administratives, trop nombreuses pour entrer dans la première partie ;
> 5° Des notices sur les villes remarquables ; où l'on indique leurs productions les plus estimées,
> les faits historiques et les noms des hommes qui les ont illustrées ;
> 6° Les particularités de géographie physique, moins importantes que celles de la première partie, mais qu'il est cependant nécessaire de savoir[37].

Nous avons dans cette deuxième partie un bon équilibre entre la géographie humaine et la géographie physique, avec une légère tendance à valoriser la géographie humaine (cette dernière est pourtant aussi présentée dans la troisième partie). Nous voyons ici comment la géographie et l'histoire sont deux disciplines étroitement liées, avec l'accent mis sur les faits historiques.

La troisième partie, quant à elle, « donne les éléments de la cosmographie et de la géographie physique », et « indique ensuite les procédés employés pour construire les cartes »[38].

---

[35] MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Nouvelle géographie méthodique*. Paris : Hachette, 1841.
[36] *Ibid.*
[37] *Ibid.*
[38] *Ibid.*

Telles sont, en toute évidence, les connaissances géographiques qu'un élève de l'époque de Rimbaud est censé maîtriser : nous verrons plus tard qu'il est bien le cas pour l'élève exemplaire qu'est Arthur Rimbaud.

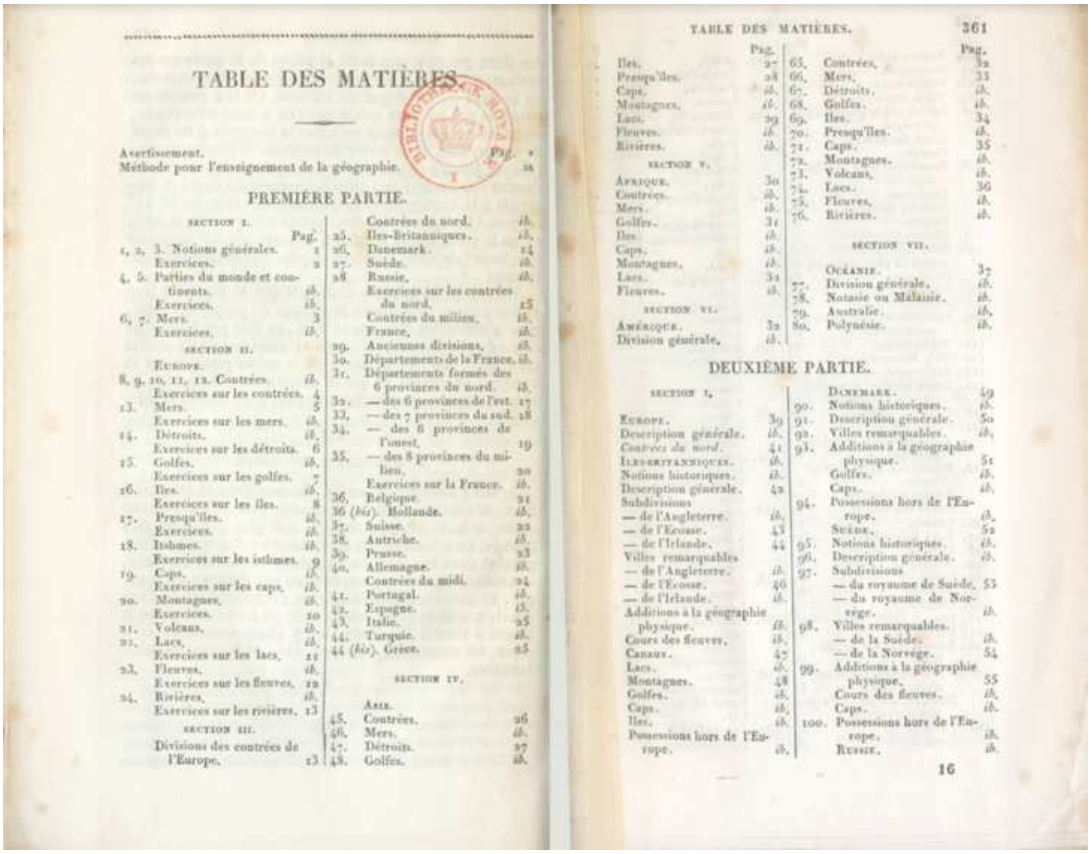


TABLE DES MATIÈRES.

Avertissement. Pag. v
Méthode pour l'enseignement de la géographie. ix

PREMIÈRE PARTIE.

SECTION I.

Pag.
1, 2, 3. Notions générales. 1
Exercices. 2
4, 5. Parties du monde et continents. ib.
Exercices. ib.
6, 7. Mers. 3
Exercices. ib.

SECTION II.

EUROPE.
8, 9, 10, 11, 12. Contrées. ib.
Exercices sur les contrées. 4
13. Mers. 5
Exercices sur les mers. ib.
14. Détroits. ib.
Exercices sur les détroits. 6
15. Golfes. ib.
Exercices sur les golfes. 7
16. Iles. ib.
Exercices sur les îles. 8
17. Presqu'îles. ib.
Exercices. ib.
18. Isthmes. ib.
Exercices sur les isthmes. 9
19. Caps. ib.
Exercices sur les caps. ib.
20. Montagnes. ib.
Exercices. 10
21. Volcans. ib.
22. Lacs. ib.
Exercices sur les lacs. 11
23. Fleuves. ib.
Exercices sur les fleuves. 12
24. Rivières. ib.
Exercices sur les rivières. 13

SECTION III.

Divisions des contrées de l'Europe. 13
Contrées du nord. ib.
25. Iles-Britanniques. ib.
26. Danemark. 14
27. Suède. ib.
28 Russie. ib.
Exercices sur les contrées du nord. 15
Contrées du milieu. ib.
France. ib.
29. Anciennes divisions. ib.
30. Départements de la France. ib.
31. Départements formés des 6 provinces du nord. ib.
32. — des 6 provinces de l'est. 17
33. — des 7 provinces du sud. 18
34. — des 6 provinces de l'ouest. 19
35. — des 8 provinces du milieu. 20
Exercices sur la France. ib.
36. Belgique. 21
36 (bis). Hollande. ib.
37. Suisse. 22
38. Autriche. ib.
39. Prusse. 23
40. Allemagne. ib.
Contrées du midi. 24
41. Portugal. ib.
42. Espagne. ib.
43. Italie. 25
44. Turquie. ib.
44 (bis). Grèce. 25

SECTION IV.

ASIE.
45. Contrées. 26
46. Mers. ib.
47. Détroits. 27
48. Golfes. ib.

TABLE DES MATIÈRES. 361

Pag.
Iles. 27
Presqu'îles. 28
Caps. ib.
Montagnes. ib.
Lacs. 29
Fleuves. ib.
Rivières. ib.

SECTION V.

AFRIQUE. 30
Contrées. ib.
Mers. ib.
Golfes. 31
Iles. ib.
Caps. ib.
Montagnes. ib.
Lacs. 32
Fleuves. ib.

SECTION VI.

AMÉRIQUE. 32
Division générale. ib.
63. Contrées. 32
64. Mers. 33
65. Détroits. ib.
66. Golfes. ib.
67. Iles. 34
68. Presqu'îles. ib.
69. Caps. 35
70. Montagnes. ib.
71. Volcans. ib.
72. Lacs. 36
73. Fleuves. ib.
74. Rivières. ib.

SECTION VII.

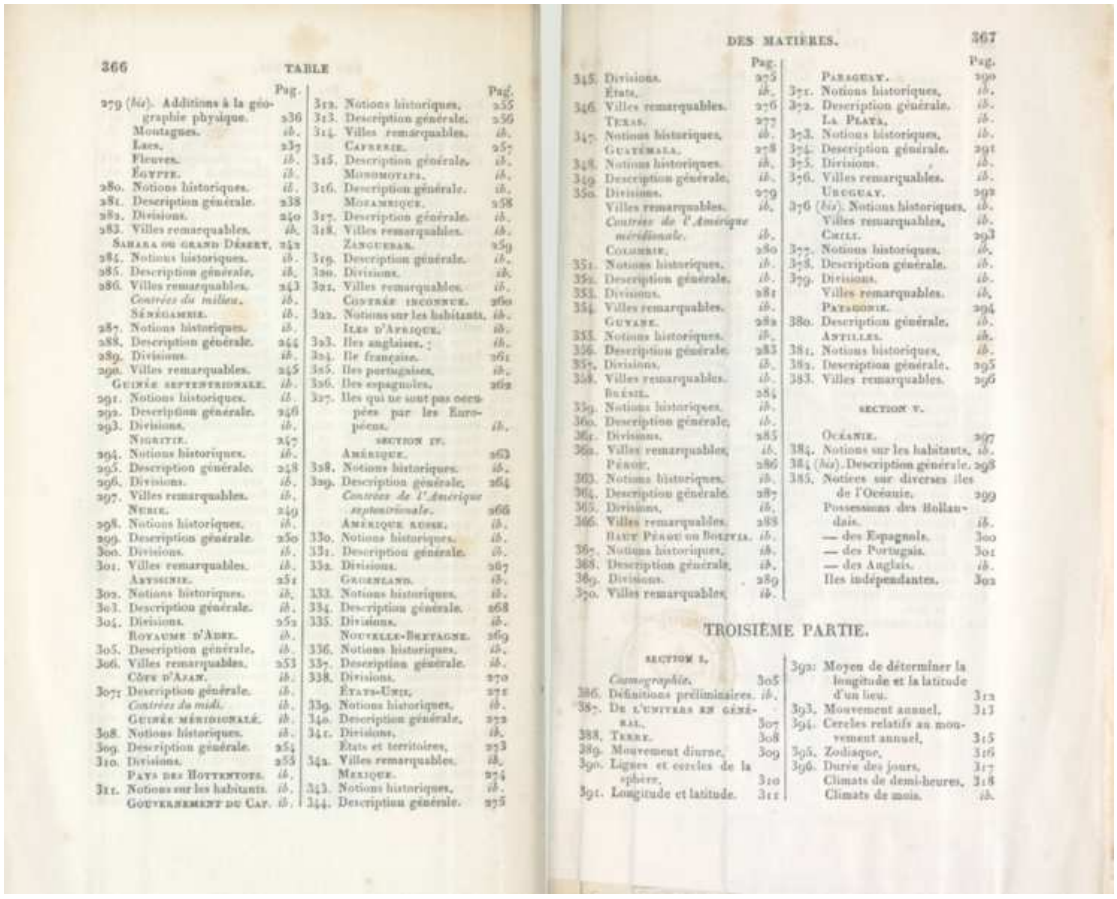
OCÉANIE. 37
75. Division générale. ib.
76. Notasie ou Malaisie. ib.
77. Australie. ib.
78. Polynésie. ib.

DEUXIÈME PARTIE.

SECTION I.

DANEMARK. 49
90. Notions historiques. ib.
91. Description générale. 50
92. Villes remarquables. ib.
93. Additions à la géographie physique. 51
Golfes. ib.
Caps. ib.
94. Possessions hors de l'Europe. ib.
SUÈDE. 52
95. Notions historiques. ib.
96. Description générale. ib.
97. Subdivisions
— du royaume de Suède. 53
— du royaume de Norvége. ib.
98. Villes remarquables.
— de la Suède. ib.
— de la Norvége. 54
99. Additions à la géographie physique. 55
Cours des fleuves. ib.
Caps. ib.
100. Possessions hors de l'Europe. ib.
RUSSIE. ib.

16



366 TABLE

	Pag.
279 (*bis*). Additions à la géographie physique.	236
Montagnes.	*ib.*
Lacs.	237
Fleuves.	*ib.*
Égypte.	*ib.*
280. Notions historiques.	*ib.*
281. Description générale.	238
282. Divisions.	240
283. Villes remarquables.	*ib.*
Sahara ou grand Désert.	242
284. Notions historiques.	*ib.*
285. Description générale.	*ib.*
286. Villes remarquables.	243
Contrées du milieu.	*ib.*
Sénégambie.	*ib.*
287. Notions historiques.	*ib.*
288. Description générale.	244
289. Divisions.	*ib.*
290. Villes remarquables.	245
Guinée septentrionale.	*ib.*
291. Notions historiques.	*ib.*
292. Description générale.	246
293. Divisions.	*ib.*
Nigritie.	247
294. Notions historiques.	*ib.*
295. Description générale.	248
296. Divisions.	*ib.*
297. Villes remarquables.	*ib.*
Nubie.	249
298. Notions historiques.	*ib.*
299. Description générale.	250
300. Divisions.	*ib.*
301. Villes remarquables.	*ib.*
Abyssinie.	251
302. Notions historiques.	*ib.*
303. Description générale.	*ib.*
304. Divisions.	252
Royaume d'Adel.	*ib.*
305. Description générale.	*ib.*
306. Villes remarquables.	253
Côte d'Azan.	*ib.*
307. Description générale.	*ib.*
Contrées du midi.	*ib.*
Guinée méridionale.	*ib.*
308. Notions historiques.	*ib.*
309. Description générale.	254
310. Divisions.	255
Pays des Hottentots.	*ib.*
311. Notions sur les habitants.	*ib.*
Gouvernement du Cap.	*ib.*
312. Notions historiques.	255
313. Description générale.	256
314. Villes remarquables.	*ib.*
Capverde.	257
315. Description générale.	*ib.*
Monomotapa.	*ib.*
316. Description générale.	*ib.*
Mozambique.	258
317. Description générale.	*ib.*
318. Villes remarquables.	*ib.*
Zanguebar.	259
319. Description générale.	*ib.*
320. Divisions.	*ib.*
321. Villes remarquables.	*ib.*
Contrée inconnue.	260
322. Notions sur les habitants.	*ib.*
Iles d'Afrique.	*ib.*
323. Iles anglaises.	*ib.*
324. Ile française.	261
325. Iles portugaises.	*ib.*
326. Iles espagnoles.	262
327. Iles qui ne sont pas occupées par les Européens.	*ib.*
SECTION IV.	
Amérique.	263
328. Notions historiques.	*ib.*
329. Description générale.	264
Contrées de l'Amérique septentrionale.	266
Amérique russe.	*ib.*
330. Notions historiques.	*ib.*
331. Description générale.	*ib.*
332. Divisions.	267
Groenland.	*ib.*
333. Notions historiques.	*ib.*
334. Description générale.	268
335. Divisions.	*ib.*
Nouvelle-Bretagne.	269
336. Notions historiques.	*ib.*
337. Description générale.	*ib.*
338. Divisions.	270
États-Unis.	272
339. Notions historiques.	*ib.*
340. Description générale.	272
341. Divisions.	*ib.*
États et territoires.	273
342. Villes remarquables.	*ib.*
Mexique.	274
343. Notions historiques.	*ib.*
344. Description générale.	275

DES MATIÈRES. 367

	Pag.
345. Divisions.	275
États.	*ib.*
346. Villes remarquables.	276
Texas.	277
347. Notions historiques.	*ib.*
Guatémala.	278
348. Notions historiques.	*ib.*
349. Description générale.	*ib.*
350. Divisions.	279
Villes remarquables.	*ib.*
Contrées de l'Amérique méridionale.	*ib.*
Colombie.	280
351. Notions historiques.	*ib.*
352. Description générale.	*ib.*
353. Divisions.	281
354. Villes remarquables.	*ib.*
Guyane.	282
355. Notions historiques.	*ib.*
356. Description générale.	283
357. Divisions.	*ib.*
358. Villes remarquables.	*ib.*
Brésil.	284
359. Notions historiques.	*ib.*
360. Description générale.	*ib.*
361. Divisions.	285
362. Villes remarquables.	*ib.*
Pérou.	286
363. Notions historiques.	*ib.*
364. Description générale.	287
365. Divisions.	*ib.*
366. Villes remarquables.	288
Haut Pérou ou Bolivia.	*ib.*
367. Notions historiques.	*ib.*
368. Description générale.	*ib.*
369. Divisions.	289
370. Villes remarquables.	*ib.*
Paraguay.	290
371. Notions historiques.	*ib.*
372. Description générale.	*ib.*
La Plata.	*ib.*
373. Notions historiques.	*ib.*
374. Description générale.	291
375. Divisions.	*ib.*
376. Villes remarquables.	*ib.*
Uruguay.	292
376 (*bis*). Notions historiques.	*ib.*
Villes remarquables.	*ib.*
Chili.	293
377. Notions historiques.	*ib.*
378. Description générale.	*ib.*
379. Divisions.	*ib.*
Villes remarquables.	*ib.*
Patagonie.	294
380. Description générale.	*ib.*
Antilles.	*ib.*
381. Notions historiques.	*ib.*
382. Description générale.	295
383. Villes remarquables.	296
SECTION V.	
Océanie.	297
384. Notions sur les habitants.	*ib.*
384 (*bis*). Description générale.	298
385. Notices sur diverses îles de l'Océanie.	299
Possessions des Hollandais.	*ib.*
— des Espagnols.	300
— des Portugais.	301
— des Anglais.	*ib.*
Iles indépendantes.	302

TROISIÈME PARTIE.

	Pag.
SECTION I.	
Cosmographie.	305
386. Définitions préliminaires.	*ib.*
387. De l'univers en général.	307
388. Terre.	308
389. Mouvement diurne.	309
390. Lignes et cercles de la sphère.	310
391. Longitude et latitude.	312
392. Moyen de déterminer la longitude et la latitude d'un lieu.	313
393. Mouvement annuel.	313
394. Cercles relatifs au mouvement annuel.	315
395. Zodiaque.	316
396. Durée des jours.	317
Climats de demi-heures.	318
Climats de mois.	*ib.*

Illustrations 6 et 7 :
Extraits de la table des matières de la Nouvelle géographique méthodique. Il s'agit d'un manuel très complet destiné à donner aux élèves de bonnes bases en géographie.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

2.1.2 Les méthodes d'enseignement

Dans le manuel, la partie « Avertissement » est suivi par une « Méthode pour l'enseignement de la géographie ».

L'accent est d'abord mis sur « l'usage des cartes et la manière de reconnaître les différents objets qu'elles représentent »[39]. Il s'agit d'envisager des situations pratiques et non pas de la simple mémorisation : pour l'élève, il faut que « partout où il se trouve, dans une chambre ou au milieu d'un champ, dès qu'on lui indique un des points cardinaux, il puisse

[39] *Ibid.*

désigner les trois autres » ; pour l'enseignant, « jamais il ne leur permettra d'apprendre par cœur un chapitre avant qu'ils l'aient bien étudié sur la carte »[40].

Si l'introduction des cartes dans l'enseignement publique sert à « graver » dans la mémoire des enfants « toutes les positions géographiques »[41] et est en soi une méthode innovante, il ne faut pas négliger l'aspect politique de la cartographie, comme l'explique le géographe américain Yi-Fu Tuan dans son livre *Space and Place* (même s'il parle ici des manuels de géographie de notre époque) :

> Maps in school atlases and history books show nation-states as sharply bounded units. Small-scale maps encourage people to think of their countries as self-sufficient, discrete entities. Visible limits to a nation's sovereignty, such as a row of hills or a stretch of river, support the sense of the nation as place. [...] Cartography can clearly be made to serve a political end[42].

Nous allons voir un peu plus tard la fonction « politique » de la géographie scolaire au XIXe siècle.

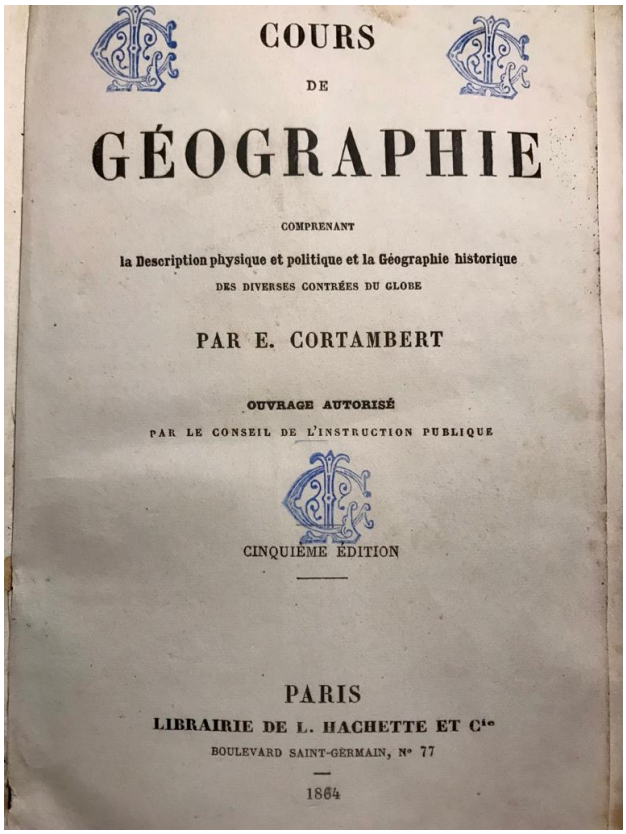
Les auteurs du manuel expliquent comment utiliser les exercices, tout en donnant de nombreux exemples de questions. La révision est aussi un point clé pour bien apprendre. Mais au-delà de ces répétitions, « afin que les élèves ne reviennent pas toujours sur les mêmes sujets », les auteurs conseillent de coller « sur des jetons dans une boîte ou dans un sac », pour qu'à chaque leçon, les élèves « en tirent au hasard un certain nombre, qui font l'objet d'un exercice particulier »[43]. Cette méthode, avec les procédés survis « avec succès depuis plusieurs années », ne prétend pourtant pas être la seule manière d'enseignement : les auteurs laissent « aux professeurs le soin de modifier ces procédés selon qu'ils le jugeront utile dans leurs classes »[44].

2.2 *Cours de géographie* (1864)

Nous avons d'Eugène Cortambert[45] un autre manuel de géographie plus proches en date des années scolaires de Rimbaud, le *Cours de géographie* publié en 1864.

---

[40] *Ibid.*
[41] MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Géographie sacrée*. Paris : Hachette, 1848.
[42] TUAN, Yi-Fu. *Space and Place : The Perspective of Experience*. Minneapolis (États-Unis) : University of Minnesota Press, 2001.
[43] MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Nouvelle géographie méthodique*. Paris : Hachette, 1841.
[44] *Ibid.*
[45] Secrétaire général de la Société de géographie dès 1853, Cortambert est auteur de nombreux ouvrages destinés l'enseignement autorisés par le Conseil de l'Instruction publique.



COURS

DE

GÉOGRAPHIE

COMPRENANT

la Description physique et politique et la Géographie historique

DES DIVERSES CONTRÉES DU GLOBE

PAR E. CORTAMBERT

OUVRAGE AUTORISÉ

PAR LE CONSEIL DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE

CINQUIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, N° 77

1864

Illustration 8 :
Cours de géographie (1864).
Source :
Collection personnelle.

La première partie de l'ouvrage est consacrée aux « notions générales », à savoir :

I. Cosmographie.
Système solaire.
Étoiles.
Forme de la Terre.
Mouvements de la Terre.
Points cardinaux ; moyens de s'orienter.
Cercles et zones de la Terre.
Saisons.
Moyens de déterminer sur la Terre la situation des lieux.
Cartes.

II. Généralités de géographie physique.
Grandes divisions naturelles du globe.
Dénominations données aux terres.
Dénominations données aux eaux.
Aspects et climats des parties du monde.
Montagnes principales du globe.

Fleuves principaux, et mers où ils se jettent.
Lacs principaux.
Principales productions du globe.

III. Classification des hommes.
Races d'hommes.
Religions.
Réunions d'hommes, travaux, habitations, gouvernements.

IV. Aperçu sommaire des connaissances géographiques des anciens.
Géographie des Hébreux.
Systèmes géographiques des anciens.
Divisions générales et limites du monde connu au temps de Ptolémée.

Dans la deuxième partie du livre, « Géographie générale des parties du monde », nous lisons les informations générales à propos des cinq continents, en cinq sous-parties. Les présentations suivent à peu près le même schéma, à savoir :

Description physique.
1. Situation, Limites, Étendues et Côtes.
2. Aspect physique, Climat.
3. Montagnes.
4. Fleuves et Lacs.
5. Productions.

Description politique.
1. Contrées et Villes principales.
2. Habitants, Civilisation, Gouvernements, Religions, Langues.

Géographie ancienne.
1. Limites, Côtes.
2. Montagnes.
3. Fleuves.
4. Divisions[46].

Il s'agit, dans la troisième partie, « Géographie particulière », de présenter les principaux pays des cinq continents. Sont faites pour chaque pays une description physique, une description politique, et une géographie historique.

Les deux méthodes de géographie, comme nous le voyons, couvrent des sujets très similaires : ce qui est logique puisqu'ils suivent tous les deux les recommandations de l'Instruction publique en termes d'enseignement.

[46] CORTAMBERT, Eugène. *Op.cit.*

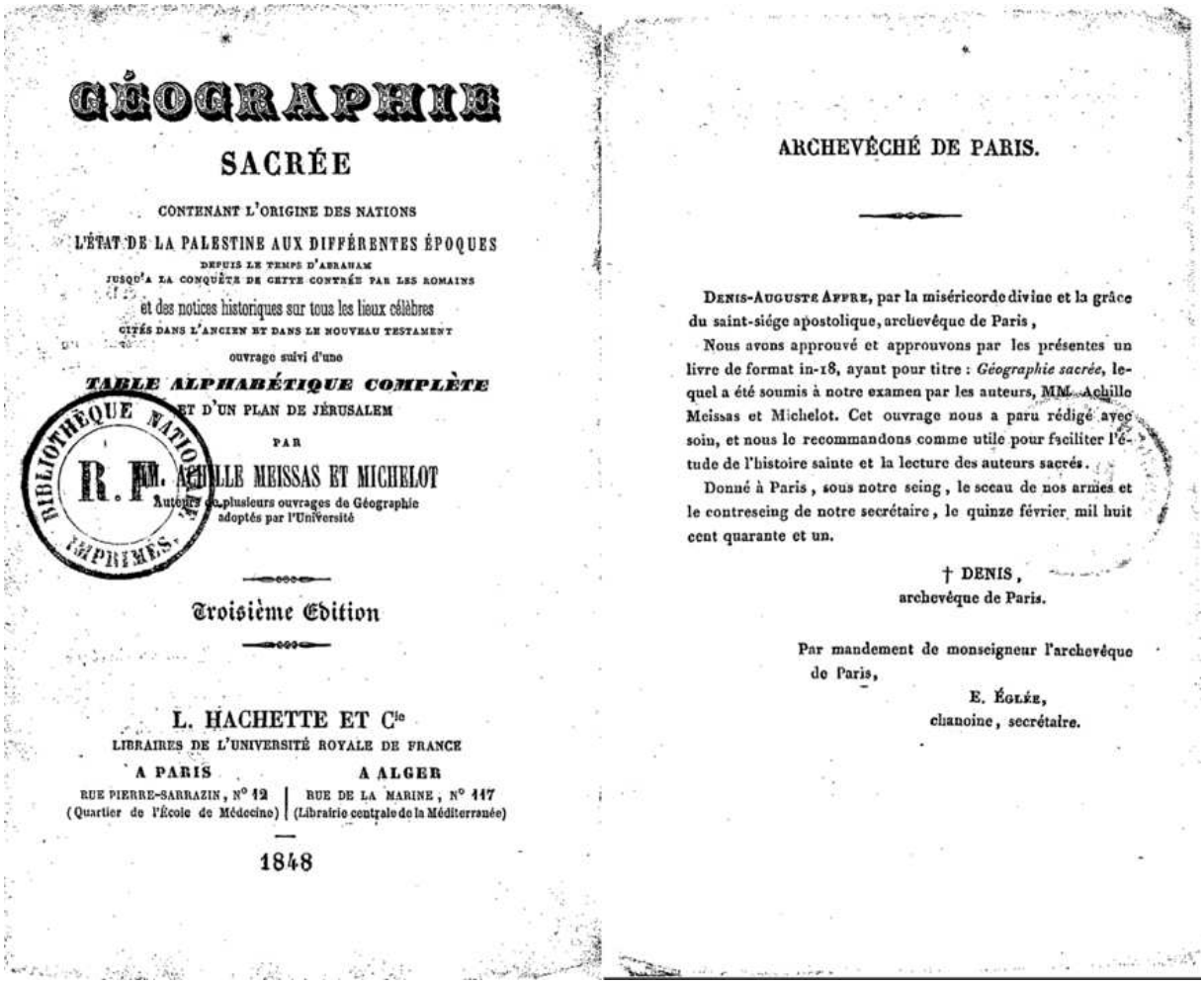
2.3 *Géographie sacrée* (1848)

L'une des spécificités de l'enseignement de la géographie avant l'époque de la laïcité de l'éducation en France, c'est la présence de la « géographie sacrée » dans le programme. Selon la classification établie par le département des cartes et plans de la Bibliothèque royale (créé en 1821 par Edme-François Jomard, ingénieur-géographe), la géographie sacrée appartient à la branche de la géographie historique :

> **V - Géographie historique**
> A - Géographie biblique et sacrée
> B - Géographie ancienne et comparée (avec la géographie numismatique et la mythologie)
> C - Théâtre des guerres : manœuvres, batailles, sièges, expéditions militaires, combats de terre
> et de mer
> D - Cartes et atlas de voyages
> E – Cartes des voyages et monuments de la géographie (X^{e} – XVIe siècles).[47]

La Bibliothèque nationale de France conserve sur son site Internet une copie du manuel Géographie sacrée (1848) par Achilles Meissas (auteur de la *Nouvelle géographie méthodique*, que nous avons vu précédemment) et Auguste Michelot. Le contenu du livre est présenté tout d'abord dans son titre complet : « Géographie sacrée contenant l'origine des nations – L'État de la Palestine aux différentes époques depuis le temps d'Abraham jusqu'à la conquête de cette contrée par les Romains et des notices historiques sur tous les lieux célèbres cités dans l'Ancien et dans le Nouveau Testament, ouvrage suivi d'une table alphabétique complète et d'un plan de Jérusalem ».

[47] RICHARD, Hélène. « La création du département des Cartes géographiques de la Bibliothèque royale », in *Naissance de la géographie moderne (1760-1860)*, ouvrage publié sous la direction de Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun. Lyon : ENS Éditions, 2010.



GÉOGRAPHIE

SACRÉE

CONTENANT L'ORIGINE DES NATIONS

L'ÉTAT DE LA PALESTINE AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES

DEPUIS LE TEMPS D'ABRAHAM

JUSQU'A LA CONQUÊTE DE CETTE CONTRÉE PAR LES ROMAINS

et des notices historiques sur tous les lieux célèbres

CITÉS DANS L'ANCIEN ET DANS LE NOUVEAU TESTAMENT

ouvrage suivi d'une

TABLE ALPHABÉTIQUE COMPLÈTE

ET D'UN PLAN DE JÉRUSALEM

PAR

MM. ACHILLE MEISSAS ET MICHELOT

Auteurs de plusieurs ouvrages de Géographie adoptés par l'Université

Troisième Edition

L. HACHETTE ET Cie

LIBRAIRES DE L'UNIVERSITÉ ROYALE DE FRANCE

A PARIS — RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 12 (Quartier de l'École de Médecine)

A ALGER — RUE DE LA MARINE, N° 117 (Librairie centrale de la Méditerranée)

1848

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R. F. IMPRIMÉS

ARCHEVÊCHÉ DE PARIS.

DENIS-AUGUSTE AFFRE, par la miséricorde divine et la grâce du saint-siége apostolique, archevêque de Paris,

Nous avons approuvé et approuvons par les présentes un livre de format in-18, ayant pour titre : *Géographie sacrée*, lequel a été soumis à notre examen par les auteurs, MM. Achille Meissas et Michelot. Cet ouvrage nous a paru rédigé avec soin, et nous le recommandons comme utile pour faciliter l'étude de l'histoire sainte et la lecture des auteurs sacrés.

Donné à Paris, sous notre seing, le sceau de nos armes et le contreseing de notre secrétaire, le quinze février mil huit cent quarante et un.

† DENIS,
archevêque de Paris.

Par mandement de monseigneur l'archevêque de Paris,

E. ÉGLÉE,
chanoine, secrétaire.

Illustration 9 :
Premières pages de la *Géographie sacrée* (1848). L'archevêque de Paris recommande fortement la lecture du l'ouvrage : « Cet ouvrage nous a paru rédigé avec soin, et nous le recommandons comme utile pour faciliter l'étude de l'histoire sainte et la lecture des auteurs sacrés ».
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Approuvé par l'Archevêché de Paris, la *Géographie sacrée* est « spécialement destinée à « faciliter l'étude de l'histoire sainte et la lecture des auteurs sacrés »[48]. Avec « constamment la Bible sous les yeux », les auteurs ont voulu « rappeler à la jeunesse les lieux et les faits les plus intéressants qu'on remarque en lisant les livres saints »[49].

[48] MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Géographie sacrée*. Paris : Hachette, 1848.
[49] *Ibid.*

L’ouvrage est organisé en deux parties, « Partie historique » et « Description de la Palestine ». Nous voyons dans les deux figures suivantes le contenu de ces dix-huit chapitres au total :

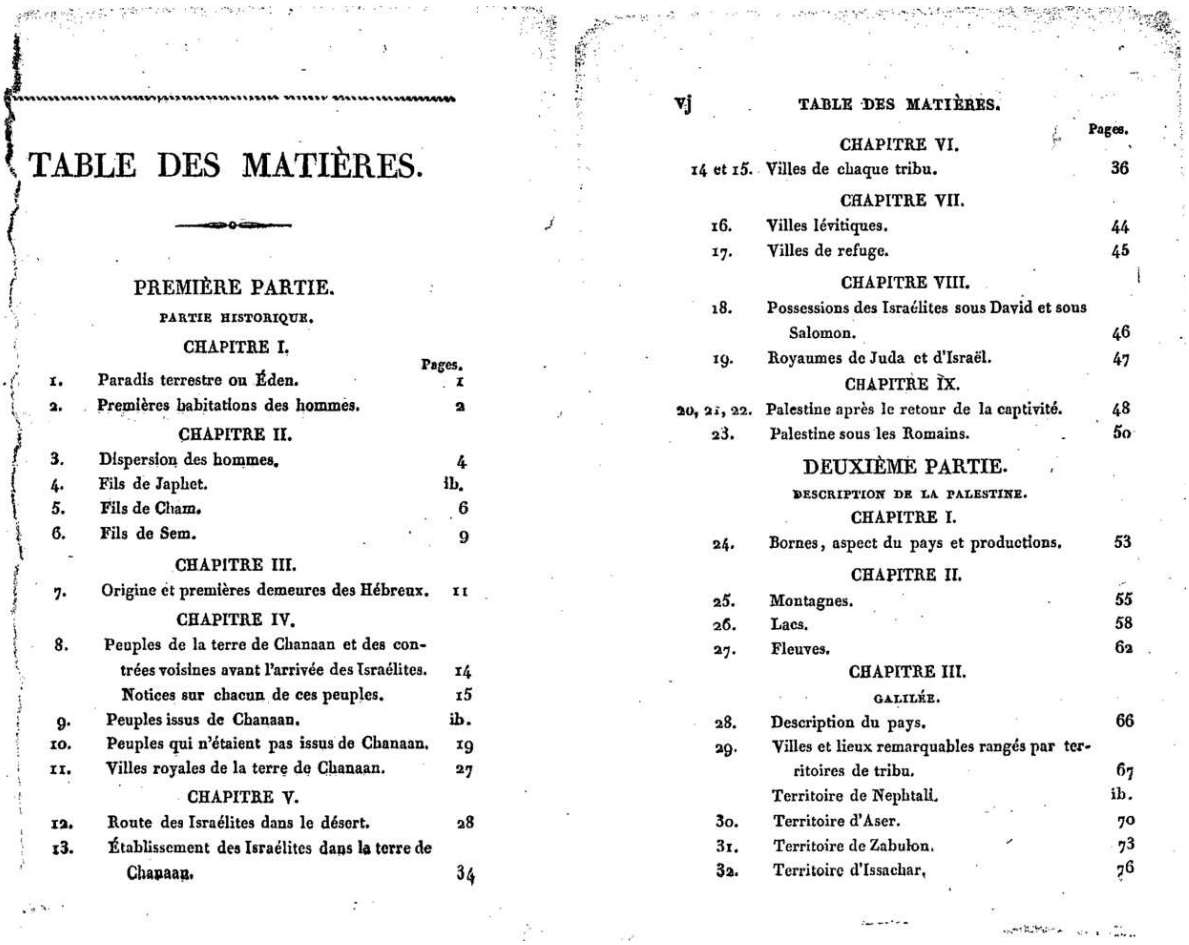


TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

PARTIE HISTORIQUE.

CHAPITRE I.

		Pages.
1.	Paradis terrestre ou Éden.	1
2.	Premières habitations des hommes.	2

CHAPITRE II.

3.	Dispersion des hommes.	4
4.	Fils de Japhet.	ib.
5.	Fils de Cham.	6
6.	Fils de Sem.	9

CHAPITRE III.

7.	Origine et premières demeures des Hébreux.	11

CHAPITRE IV.

8.	Peuples de la terre de Chanaan et des contrées voisines avant l’arrivée des Israélites.	14
	Notices sur chacun de ces peuples.	15
9.	Peuples issus de Chanaan.	ib.
10.	Peuples qui n’étaient pas issus de Chanaan.	19
11.	Villes royales de la terre de Chanaan.	27

CHAPITRE V.

12.	Route des Israélites dans le désert.	28
13.	Établissement des Israélites dans la terre de Chanaan.	34

CHAPITRE VI.

		Pages.
14 et 15.	Villes de chaque tribu.	36

CHAPITRE VII.

16.	Villes lévitiques.	44
17.	Villes de refuge.	45

CHAPITRE VIII.

18.	Possessions des Israélites sous David et sous Salomon.	46
19.	Royaumes de Juda et d’Israël.	47

CHAPITRE IX.

20, 21, 22.	Palestine après le retour de la captivité.	48
23.	Palestine sous les Romains.	50

DEUXIÈME PARTIE.

DESCRIPTION DE LA PALESTINE.

CHAPITRE I.

24.	Bornes, aspect du pays et productions.	53

CHAPITRE II.

25.	Montagnes.	55
26.	Lacs.	58
27.	Fleuves.	62

CHAPITRE III.

GALILÉE.

28.	Description du pays.	66
29.	Villes et lieux remarquables rangés par territoires de tribu.	67
	Territoire de Nephtali.	ib.
30.	Territoire d’Aser.	70
31.	Territoire de Zabulon.	73
32.	Territoire d’Issachar.	76

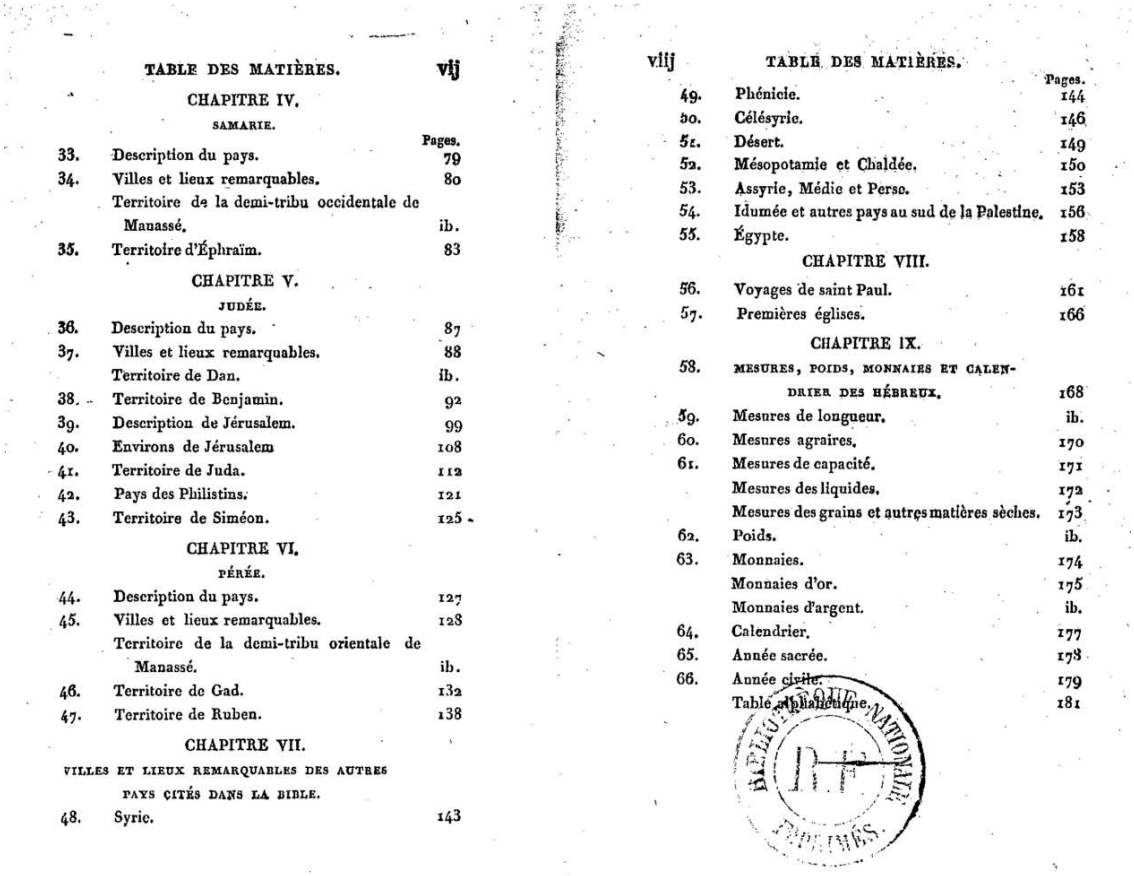


TABLE DES MATIÈRES. vij

CHAPITRE IV.

SAMARIE.

		Pages.
33.	Description du pays.	79
34.	Villes et lieux remarquables.	80
	Territoire de la demi-tribu occidentale de Manassé.	ib.
35.	Territoire d'Éphraïm.	83

CHAPITRE V.

JUDÉE.

36.	Description du pays.	87
37.	Villes et lieux remarquables.	88
	Territoire de Dan.	ib.
38.	Territoire de Benjamin.	92
39.	Description de Jérusalem.	99
40.	Environs de Jérusalem	108
41.	Territoire de Juda.	112
42.	Pays des Philistins.	121
43.	Territoire de Siméon.	125

CHAPITRE VI.

PÉRÉE.

44.	Description du pays.	127
45.	Villes et lieux remarquables.	128
	Territoire de la demi-tribu orientale de Manassé.	ib.
46.	Territoire de Gad.	132
47.	Territoire de Ruben.	138

CHAPITRE VII.

VILLES ET LIEUX REMARQUABLES DES AUTRES PAYS CITÉS DANS LA BIBLE.

48.	Syrie.	143

		Pages.
49.	Phénicie.	144
50.	Célésyrie.	146
51.	Désert.	149
52.	Mésopotamie et Chaldée.	150
53.	Assyrie, Médie et Perse.	153
54.	Idumée et autres pays au sud de la Palestine.	156
55.	Égypte.	158

CHAPITRE VIII.

56.	Voyages de saint Paul.	161
57.	Premières églises.	166

CHAPITRE IX.

58.	MESURES, POIDS, MONNAIES ET CALENDRIER DES HÉBREUX.	168
59.	Mesures de longueur.	ib.
60.	Mesures agraires.	170
61.	Mesures de capacité.	171
	Mesures des liquides.	172
	Mesures des grains et autres matières sèches.	173
62.	Poids.	ib.
63.	Monnaies.	174
	Monnaies d'or.	175
	Monnaies d'argent.	ib.
64.	Calendrier.	177
65.	Année sacrée.	178
66.	Année civile.	179
	Table alphabétique.	181

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Illustrations 10 et 11 :
Table des matières de la *Géographie sacrée.*
Avant la laïcité, il est demandé aux élèves de mémoriser les lieux bibliques en plus des lieux « ordinaires ».
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Le manuel se distingue par un registre de langage singulier. D'un côté, de belles descriptions, comme celle de l'Éden dans le premier chapitre, font de ce livre presque une littérature « ordinaire »[50] :

> Dès le commencement, Dieu plaça Adam et Ève dans un jardin délicieux, qu'on appelle communément *Paradis terrestre* ou *Éden*.
> Ce jardin était orné de toutes sortes d'arbres beaux à la vue, et dont les fruits étaient agréablement au goût. Au milieu du Paradis était l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.
> Dans ce lieu de délices, il sortait de la terre un fleuve qui se divisait en quatre canaux : le premier, le *Phison*, qui coule tout autour du pays d'Hévilath où l'on trouve de l'or ; le

[50] Pour ne pas dire « naïve ».

deuxième s'appelle *Géhon*, il coule tout autour du pays de Chus ; le troisième s'appelle le *Tigre*, qui se répand vers les Assyriens ; l'*Euphrate* est le quatrième de ces fleuves[51].

D'un autre côté, le vocabulaire utilisé s'inscrit bien dans un registre géographique : « ville », « territoire », « pays », « monnaie », etc.

Si nous ne sommes pas certains de l'utilisation d'un tel manuel au collège de Charleville à l'époque de Rimbaud, nous avons raison de croire qu'à l'époque avant la laïcité, il n'était pas rare d'apprendre la géographie sacrée aux élèves partout en France. Autrement dit, rien ne nous étonnerait si le poète, fils d'une mère sévère et particulièrement croyante, avait dès très jeune une connaissance étendue de la géographie sacrée, notamment avec les nombreuses références bibliques dans son œuvre que nous allons étudier dans un chapitre ultérieur.

3. La géographie scolaire : entre transmission des savoirs et idéologies coloniales

3.1 Les apports pédagogiques

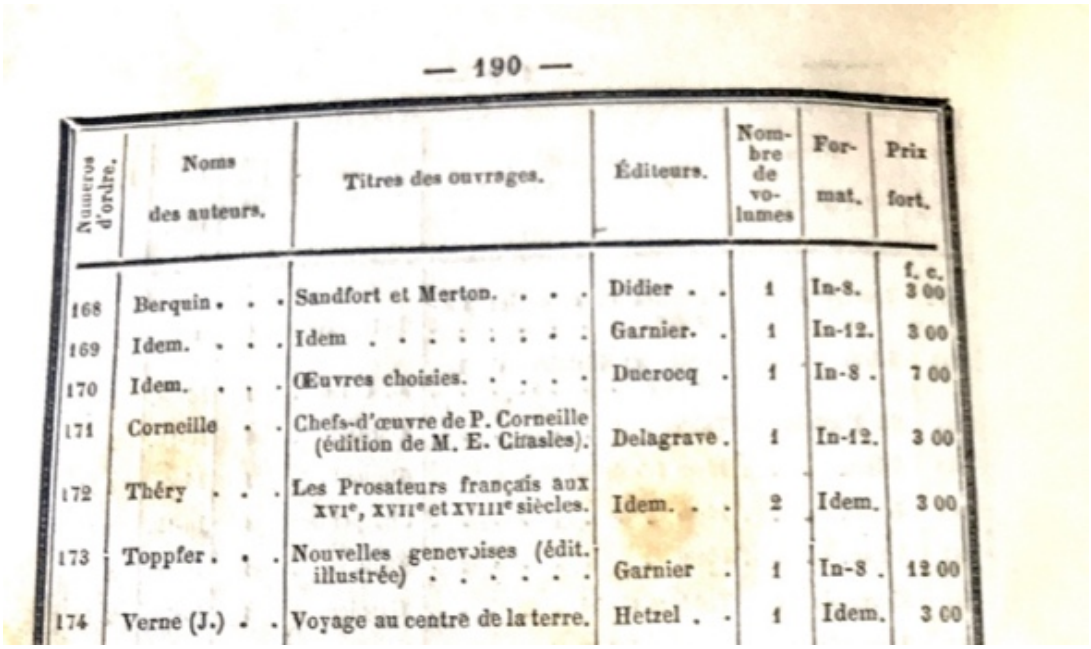
3.1.1 La vulgarisation des connaissances géographiques

L'un des apports de la géographie scolaire du XIXe siècle se réside déjà dans sa fonction première : la diffusion et la vulgarisation des savoirs géographiques.

À une époque où le voyage demeure encore inaccessible pour une grande majorité de la population, les manuels de géographie, accompagnés de cartes ou non, constituent bien souvent le seul moyen de connaître le reste du monde pour beaucoup d'élèves, notamment ceux qui n'habitent pas dans la capitale française. Ces supports pédagogiques, malgré toutes leurs imperfections, offrent aux jeunes personnes la possibilité de situer leurs communes dans leur pays et leur pays dans l'espace mondial, les encourageant à être curieux envers des lieux qu'ils n'ont pas encore eu l'occasion de découvrir concrètement.

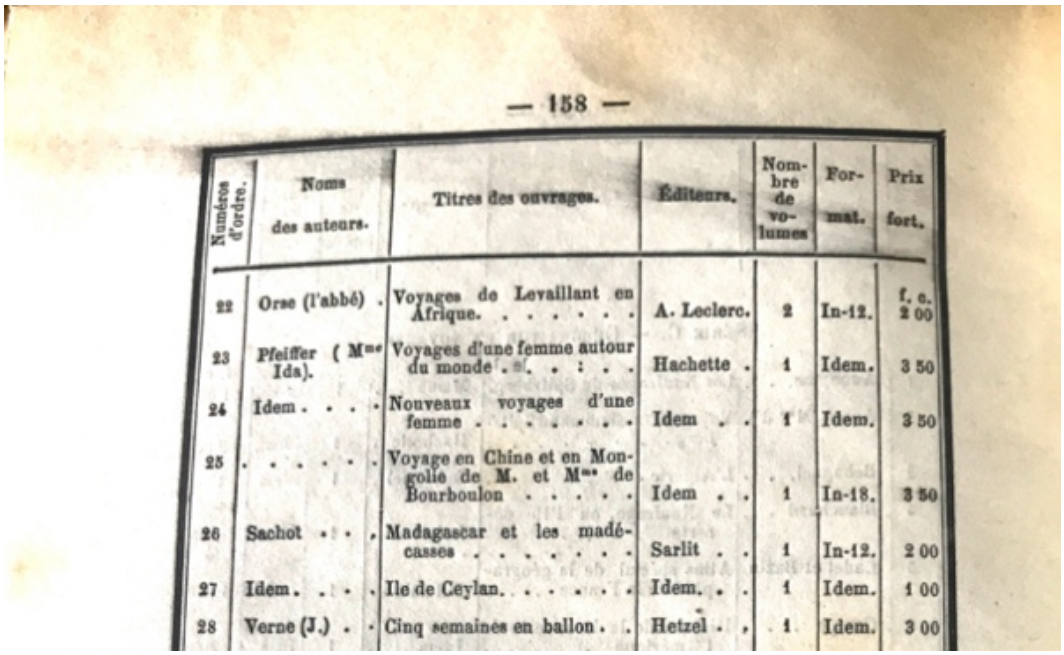
En dehors des heures de cours, l'Instruction publique proposent également aux élèves et à leurs familles des ouvrages à lire à la maison, dont beaucoup de titres en lien avec la géographie ou l'aventure (réelle comme imaginaire), comme le montrent les deux figures ci-dessous : *Voyages de Levaillant en Afrique*, *Voyages d'une femme autour du monde*, *Madagascar et les madécasses*, *Cinq semaines en ballon*, *Voyage au centre de la terre*, etc.

[51] *Op.cit.*



— 190 —

Numéros d'ordre.	Noms des auteurs.	Titres des ouvrages.	Éditeurs.	Nombre de volumes	Format.	Prix fort.
						f. c.
168	Berquin . . .	Sandfort et Merton. . . .	Didier . .	1	In-8.	3 00
169	Idem. . . .	Idem	Garnier. .	1	In-12.	3 00
170	Idem. . . .	Œuvres choisies.	Ducrocq .	1	In-8 .	7 00
171	Corneille . .	Chefs-d'œuvre de P. Corneille (édition de M. E. Chasles).	Delagrave .	1	In-12.	3 00
172	Théry . . .	Les Prosateurs français aux XVIe, XVIIe et XVIIIe siècles.	Idem. . .	2	Idem.	3 00
173	Toppfer . . .	Nouvelles genevoises (édit. illustrée)	Garnier .	1	In-8 .	12 00
174	Verne (J.) . .	Voyage au centre de la terre.	Hetzel . .	1	Idem.	3 00



— 158 —

Numéros d'ordre.	Noms des auteurs.	Titres des ouvrages.	Éditeurs.	Nombre de volumes	Format.	Prix fort.
						f. c.
22	Orse (l'abbé) .	Voyages de Levaillant en Afrique.	A. Leclerc.	2	In-12.	2 00
23	Pfeiffer (Mme Ida).	Voyages d'une femme autour du monde	Hachette .	1	Idem.	3 50
24	Idem . . .	Nouveaux voyages d'une femme	Idem . .	1	Idem.	3 50
25	. . . . .	Voyage en Chine et en Mongolie de M. et Mme de Bourboulon	Idem . .	1	In-18.	3 50
26	Sachot . . .	Madagascar et les madécasses	Sarlit . .	1	In-12.	2 00
27	Idem. . . .	Ile de Ceylan.	Idem. . .	1	Idem.	1 00
28	Verne (J.) . .	Cinq semaines en ballon . .	Hetzel . .	1	Idem.	3 00

Illustrations 12 et 13 :
Extrait des listes des livres recommandés dans le *Moniteur de l'Instruction primaire du Nord* (1868).
Jules Verne, écrivain et membre de la Société de Géographie, est parmi les auteurs les plus recommandés par l'Instruction publique.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Que lisait-on donc au collège municipal de Charleville ? Selon Ernest Delahaye, camarade de classe devenu biographe de Rimbaud, il arrive au professeur de lire devant la classe du cinquième les œuvres de Jules Verne, mais aussi d'un auteur américain, James Fenimore Cooper (connu pour ses romans sur la frontière américaine) : « Nous nous retrouvâmes en classe de cinquième latine, professeur M. Roulliez [*sic*][52], un blond à moustache de Gaulois, que ses élèves obligeaient souvent à se mettre en colère, et qui leur lisait du Jules Verne ou du Fenimore Cooper, quand ils avaient été sages »[53].

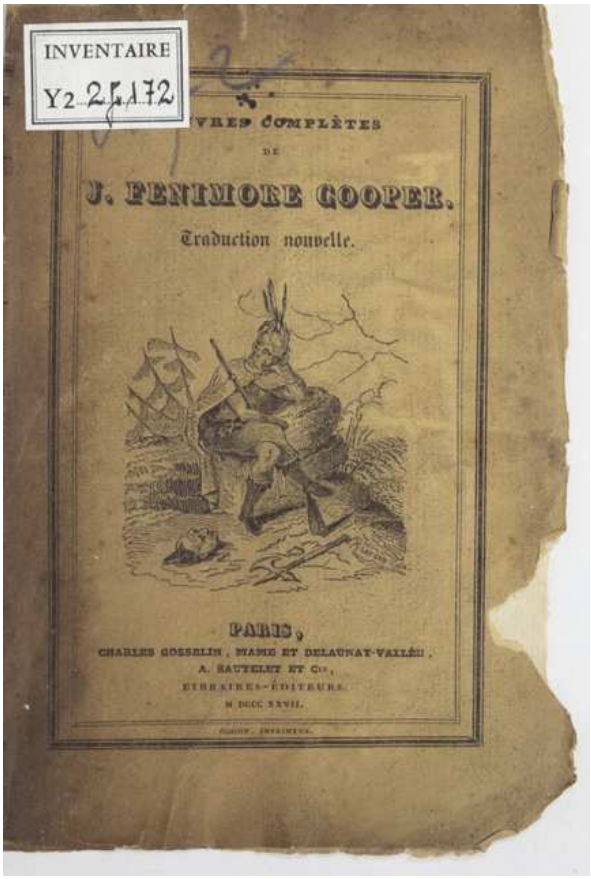


Illustration 14 :

[52] Il s'agit d'Astère-Émile Roullier : Delahaye a fait ici une faute d'orthographe.
[53] EIGELDINGER, Frédéric. GENGRE, André. *Delahaye témoin de Rimbaud*. Neuchâtel (Suisse) : À la Baconnière, 1974. p.65.

Couverture des *Œuvres complètes* de J. Fenimore Cooper (1827).
Cooper a été marin dans sa vie : de 1806, l'année suivant son expulsion de l'Université Yale pour des raisons d'inconduite, à 1811, l'année où il épouse Susan Augusta De Lancey : cette expérience a inspiré ses romans sur la mer, tels que *Le Pilote* (1824), *L'Écumeur de Mer* (1830), etc. [54]
Source :
Bibliothèque nationale de France.

3.1.2 La promotion de la fierté nationale et de la citoyenneté

Si la géographie se veut au XIXe siècle une vraie discipline scientifique, il convient de ne pas négliger sa dimension décidément politique.

Dans un article publié les *Cahiers de Narratologie*, le professeur Jean-Pierre Chevalier cite le géographe espagnol Horacío Capel, afin d'établir un lien entre « l'institutionnalisation de la géographie » et « le mouvement des nationalités » :

> Le développement du nationalisme européen durant le dix-neuvième siècle est en lien avec d'innombrables facteurs [...] Il est néanmoins évident que cet accroissement du nationalisme coïncide aussi, surtout après 1848, avec les intérêts d'une bourgeoisie européenne grandissante, à un moment où les marchés nationaux furent unifiés et où la bourgeoisie commençait à démanteler les structures de l'ancien régime, moment de rationalisation et d'homogénéisation de leurs territoires d'influence respectifs. [...] Aussi, la géographie eut-elle le privilège d'être l'une des sciences favorisées par les tenants de la réforme de l'instruction et de sa généralisation[55].

La fierté nationale dont parlent Chevalier et Capel ne s'arrête pas aux discours officiels. Au contraire, nombreux sont les historiens, géographes ou encore pédagogues qui expriment, à travers leurs travaux, un amour et un attachement profonds à leur pays.

Jules Michelet, considéré généralement comme le « père de l'histoire de France » en raison de ses nombreux ouvrages à propos de la France et de son peuple, figure parmi les auteurs dont l'œuvre constitue un véritable vecteur de patriotisme.

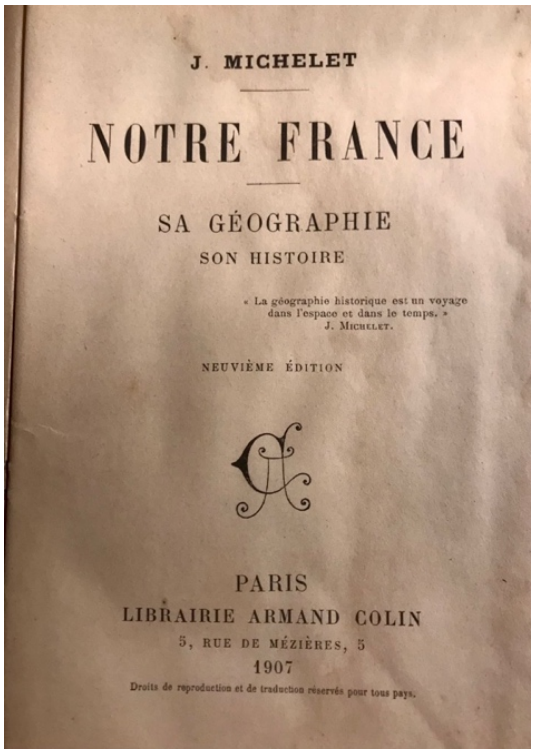
L'épouse de l'historien, Athénaïs Michelet, cherche à prolonger l'élan patriotique de son mari même après sa mort. Dans la préface à *Notre France*, la préfacière met l'accent sur les fonctions d'une « bonne Géographie historique » et déplore le manque de gratitude des Français face à la beauté qu'offre leur pays :

---

[54] J. F. Cooper Society : https://jfcoopersociety.org, page consultée le 11/09/2025. L'expérience de Cooper a-t-elle sans doute eu quelque influence sur le jeune homme, qui s'engagera en 1876 dans l'armée coloniale des Indes Orientales et Occidentales Néerlandaises ?

[55] CHEVALIER, Jean-Pierre. « La géographie scolaire, discipline politique (France XIXe, début XXe) », in *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 2021.

Une bonne Géographie historique est donc à la fois un livre d'*instruction* et de *patriotisme*. Rien de meilleur pour rattacher les Français à la France, cette France à laquelle, ingrats que nous sommes, nous tournons invariablement le dos quand reviennent les beaux jours. Semblables aux moutons de Panurge, nous passons par troupeaux la frontière, nous allons chez nos voisins en quête de paysages bien souvent inférieurs en beauté à ceux que nous offre la France. Où trouver dites-moi, un air plus pur que celui de nos montagnes : Hautes Alpes, Cévennes, Jura, Vosges, Auvergne, Pyrénées ? Nous n'avons que l'embarras du choix[56].


J. MICHELET

NOTRE FRANCE

SA GÉOGRAPHIE
SON HISTOIRE

« La géographie historique est un voyage dans l'espace et dans le temps. »
J. Michelet.

NEUVIÈME ÉDITION

PARIS
LIBRAIRIE ARMAND COLIN
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5
1907
Droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

Illustration 15 :
Couverture de la neuvième édition de *Notre France* de Jules Michelet (1907).

Source :
Collection personnelle.

Pour beaucoup d'auteurs de cette époque, il est primordial de faire connaître les jeunes l'histoire de leur pays. C'est le cas par exemple pour François Guizot, auteur de *L'Histoire de France : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants*, qui a pour l'ambition de « faire vraiment comprendre notre histoire » à ses « petits-enfants » :

[56] MICHELET, Jules. *Notre France* (préface par Athénaïs Michelet). Paris : Librairie Armand Colin, 1907.

C'était de mes petits-enfants, et d'eux seuls, que je me préoccupais. J'avais à cœur de leur faire vraiment comprendre notre histoire, et de les y intéresser en satisfaisant à la fois leur intelligence et leur imagination, en la leur montrant à la fois claire et vivante[57].

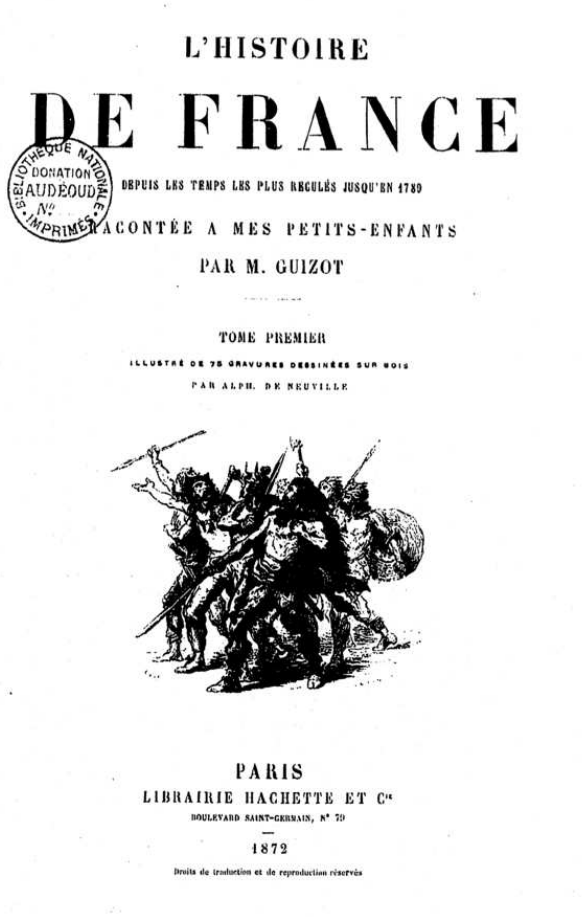


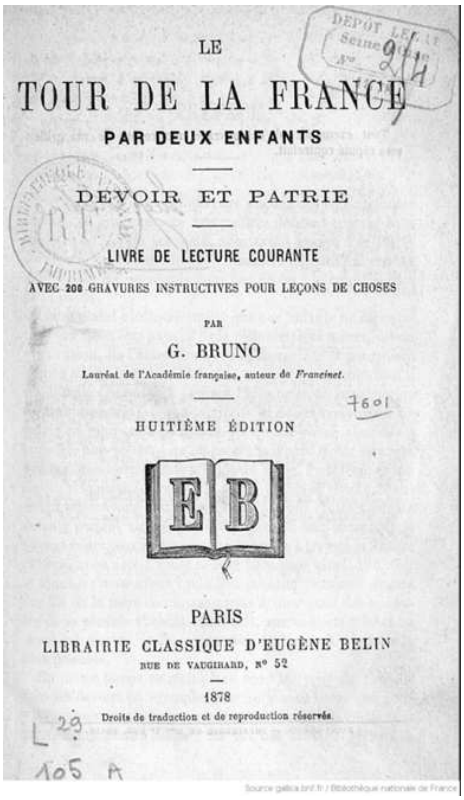
Illustration 16 :
Couverture de *L'Histoire de France : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants* de François Guizot (1872).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

G. Bruno (pseudonyme d'Augustine Fouillée), auteure *du Tour de la France par deux enfants*, rejoint les propos de Guizot dans son manuel de lecture courante encore très connu aujourd'hui. Sous-titré « Devoir et patrie », l'ouvrage possède une dimension moralisatrice non négligeable, que son auteure assume pleinement dès le début :

La patrie ne représente pour l'écolier qu'une chose abstraite à laquelle, plus souvent qu'on ne croit, il peut rester étranger pendant une assez longue période de la vie. Pour frapper son esprit, il faudrait lui rendre la patrie visible et vivante. Dans ce but nous avons essayé de

[57] GUIZOT, François. *L'Histoire de France : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants.* Paris : Librairie Hachette, 1872.

mettre à profit l'intérêt que les enfants portent aux récits de voyages. En leur racontant le voyage courageux de deux jeunes Lorrains à travers la France, [...] En groupant ainsi toutes les connaissances morales et pratiques autour de l'idée de la France, nous avons voulu présenter aux enfants la patrie sous ses traits les plus nobles, et la leur montrer grande par l'honneur, par le travail, par le respect religieux du devoir et de la justice.[58]


LE

TOUR DE LA FRANCE

PAR DEUX ENFANTS

DEVOIR ET PATRIE

LIVRE DE LECTURE COURANTE

AVEC 200 GRAVURES INSTRUCTIVES POUR LEÇONS DE CHOSES

PAR

G. BRUNO

Lauréat de l'Académie française, auteur de *Francinet*.

HUITIÈME ÉDITION

PARIS

LIBRAIRIE CLASSIQUE D'EUGÈNE BELIN

RUE DE VAUGIRARD, N° 52

1878

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Illustration 17 :
Couverture du livre *Le tour de la France par deux enfants : Devoir et Patrie* (1878).
À la fois pédagogue et moralisateur, il connaît de nombreuses rééditions depuis sa publication.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

3.2 Les limites et biais idéologiques

Au XIXe siècle, la géographie est indissociable des idéologies dominantes de l'époque.

3.2.1 Le colonialisme : entre normalisation et glorification

À cette époque, être Français signifie être bénéficiaire des fruits de la colonisation, notamment sur le plan économique et politique. Au lieu de condamner le colonialisme, comme nous le faisons aujourd'hui, les ouvrages de géographie présentent plutôt les actions coloniales comme des moyens naturels pour « la race blanche » d'« occuper » le reste du

[58] FOUILLÉE, Augustine. *Le tour de la France par deux enfants*. Paris : Librairie classique d'Eugène Belin, 1878.

monde, comme montre l'exemple fourni par Eugène Cortambert dans la citation ci-dessous :

> La race blanche [...] Elle occupe l'O. de l'ancien continent[59], c'est-à-dire l'Europe, la moitié occidentale de l'Asie et le N. de l'Afrique ; elle a formé de nombreuses colonies dans les deux autres parties du globe, surtout dans l'Amérique.[60]

Les idées coloniales sont présentes aussi dans les ouvrages de lecture destinés à la jeunesse, comme *L'Histoire d'Algérie racontée à la jeunesse* (1848), où son auteure parle dès l'introduction de « conquête » et de « colonisation civilisatrice », et des peuples qui sont « presque nos compatriotes » :

> Il n'est aucun d'entre vous, mes jeunes amis, qui n'ait souvent entendu parler d'Algérie, et ce pendant il n'en est aucun, peut-être, qui connaisse l'histoire de cette portion de l'Afrique, désormais française, grâce à notre conquête et à nos efforts patients de colonisation civilisatrice. Or, c'est cette histoire que j'entreprends de dérouler à vos yeux, heureuse de contribuer à votre instruction et aussi à vos plaisirs : car je suis sûre que vous éprouverez un vrai bonheur à connaître l'histoire, les mœurs, les usages si différents des nôtres, de ces peuples qui sont presque nos compatriotes, puisque la plupart d'entre eux sont déjà soumis à notre gouvernement[61].

3.2.2 La construction des stéréotypes raciaux

Influencés par la mentalité de l'époque qui place les peuples blancs au-dessus des autres, il arrive aux géographes du XIXe siècle de proposer des interprétations tachées du racisme.

Dans la troisième sous-partie du *Cours de géographie*, « Classification des hommes », l'auteur écrit à propos de la race blanche qu'elle est « active, entreprenante, ambitieuse, et les peuples placés à la tête de la civilisation lui appartiennent »[62]. Dans le même ouvrage, les

[59] Un exemple de l'eurocentrisme géographique de l'époque : il faut comprendre « ancien continent » comme « point de départ » et « point de référence » pour les Européens, et non pas dans le sens d'un continent formé plus tôt que les autres.
[60] CORTAMBERT, Eugène. *Description particulière de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie.* Paris : Librairie Hachette, 1873.
[61] DROHOJOWSKA, Antoinette-Joséphine-Françoise-Anne. *L'histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse*. Paris : A.Allouard, 1848.
[62] CORTAMBERT, Eugène. *Op.cit.*

races asiatique et noire africaine - désignées comme races « jaune »[63] et « nègre »[64] - sont soumises aux descriptions beaucoup moins flatteuses.

À propos des peuples asiatiques, l'auteur du livre n'hésite pas à écrire :

> Plusieurs des peuples jaunes[65] sont d'une civilisation très-ancienne, et ils ont connu, avant les blancs, un grand nombre d'arts ingénieux ; mais ils sont restés stationnaires, et la race blanche les surpasse beaucoup aujourd'hui[66].

Si Cortambert affirme déjà subtilement la supériorité des Blancs, il ne cache pas du tout ses préjugés à l'égard des peuples noirs : « Cette race est moins civilisée et paraît moins intelligente que les deux premières »[67], écrit l'éducateur dans son livre destiné aux jeunes Français blancs.

Souvent, il manque, même aux ouvrages de géographie plus complets, un regard neutre à propos des races humaines. Dans *Géographie complète et universelle* de Conrad Malte-Brun, par exemple, le géographe deux peuples d'Afrique de manières assez différentes. Les

---

[63] Si les voyageurs européens désignent encore les Asiatiques (de l'Asie de l'Est) comme une race blanche durant leurs premières rencontres, ils abandonnent au fur et à mesure cette description[63], pour les désigner comme une race jaune (au XIXe siècle, l'adjectif « jaune » possède, pour les Européens, une connotation négative liée à la maladie (TOURNIER, Maurice. « Les jaunes : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle » in Mots. Les langages du politique.Version en ligne : https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1984_num_8_1_1143, page consultée le 20/02/2024.)

[64] Le terme, qui vient du latin « niger » et désigne à l'origine la couleur noire, sera vite indissociable de la colonisation, de l'esclavage et du racisme vis-à vis aux peuples noirs. En 1762, la quatrième édition du *Dictionnaire de l'Académie française* (version en ligne : https://www.dictionnaire-academie.fr/article/A4N0123, page consultée le 20/02/2024) donne comme définition : « NÈGRE, ESSE. s. Ce mot ne se met point ici comme un nom de Nation, mais seulement parce qu'il entre dans cette façon de parler. *Traiter quelqu'un comme un nègre,* pour dire, Traiter quelqu'un comme un esclave ».

[65]Si les premiers voyageurs européens considèrent encore les peuples de l'Asie de l'Est comme une race blanche, leurs successeurs abandonnent au fur et à mesure cette description, pour les désigner comme une race inférieure à la race blanche, conformément aux idéologies coloniales.
KEEVAK, Michael. *Becoming Yellow: A Short History of Racial Thinking*. Princeton (États-Unis): Princeton University Press, 2011:

> In their earliest encounters with Asia, Europeans almost uniformly characterized the people of China and Japan as white. This was a means of describing their wealth and sophistication, their willingness to trade with the West, and their presumed capacity to become Christianized. But by the end of the seventeenth century the category of whiteness was reserved for Europeans only
> (Traduction réalisée avec DeepL : Lors de leurs premières rencontres avec l'Asie, les Européens ont presque uniformément qualifié les peuples de Chine et du Japon de blancs. C'était un moyen de décrire leur richesse et leur sophistication, leur volonté de commercer avec l'Occident et leur capacité présumée à se christianiser. Mais à la fin du XVIIe siècle, la catégorie de la blancheur était réservée aux Européens.)

Voir également : TOURNIER, Maurice. « Les *jaunes* : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle » in *Mots. Les langages du politique* (1984). Version en ligne : https://www.persee.fr/doc/mots_0243-6450_1984_num_8_1_1143, page consultée le 20/02/2024.

[66] CORTAMBERT, Eugène. *Op.cit.*

[67] CORTAMBERT, Eugène. *Ibid.*

Maures, l'un des peuples africains, sont décrits comme « une belle race » qui est « semblable par la taille, la physionomie, les cheveux, aux nations les mieux constituées de l'Europe et de l'Asie occidentale, seulement brunies par les ardeurs du climat » ; à propos de la population noire, l'auteur écrit tout simplement que « la seconde race est celle des *Nègres*, dont le caractère général est connu de tout le monde », d'un ton assez ironique et surtout péjoratif. Une chose est claire : pour le géographe, plus un peuple présente des traits physiques proches de ceux des Européens, plus il est civilisé.

En affirmant aux élèves la supériorité supposée des Européens, ces livres de géographie contribuent davantage à justifier et embellir les actions coloniales que pratiquent les Européens depuis des siècles.[68]

3.2.3 Le « complexe du sauveur blanc » avant l'heure

Définissons d'abord le « complexe du sauveur blanc », concept inventé à notre époque qui illustre pourtant très bien la mentalité de beaucoup de Français (Européens) au XIXe siècle. Venant de l'anglais, « white savorism », le terme désigne une pensée où les personnes blanches, souvent bien intentionnées, « prétendent venir sauver les personnes non blanches de la pauvreté et du 'sous-développement', indépendamment des besoins des et de la volonté de ces dernières ».

Autrement dit, le « complexe du sauveur blanc » se distingue du racisme à proprement parler mais est en même temps aligné avec celui-ci. Pour les « sauveurs » autoproclamés, leurs actions sont presque justifiées par l'amour plutôt que par la haine ou encore le mépris : puisque les peuples de certaines régions du monde sont « encore plongés dans la barbarie » (*Nouvelle géographie méthodique*, p.232), c'est aux personnes blanches de venir, à la manière de Jésus Christ, les sauver de leurs misères et les guider vers le chemin de la gloire (de manière violente, par exemple à travers les guerres, comme de manière relativement douce, c'est-à-dire par l'assimilation). Ainsi, les auteurs de l'époque se considèrent tout à fait légitime d'écrire des phrases telles que « grâce à nos efforts patients de colonisation

[68] Alors que les Européens se montrent souvent nostalgiques d'un passé avant la Révolution industrielle, alors qu'ils chantent dans la littérature la belle nature sauvage, les termes comme « naturel » ou « sauvage » sont utilisés de manière péjorative pour parler des populations qui vivent en paix avec la nature, voire vivent *dans* la nature : une hypocrisie flagrante qui continue d'influencer la façon dont on perçoit le monde aujourd'hui.

civilisatrice » ou encore « ces peuples qui sont presque nos compatriotes », que nous avons vues un peu plus haut[69].

B. La géographie dans les autres publications destinées à la jeunesse

1. La presse pour enfants et adolescents

Digne de l'appellation de « grand siècle de la jeunesse », le XIXe siècle voit un essor dans la presse pour ce public qui commence à gagner de l'attention dans tous les aspects de la vie du quotidien.

Fondée par Louis Hachette, éditeur originaire de Rethel dans les Ardennes, la maison d'édition Hachette occupe déjà à l'époque une place importante en matière de publication de livres de jeunesse. En 1857, elle lance *Semaine des Enfants*, sous-titrée *Magasin d'images et de lectures amusantes et instructives*), dont le but est présent dès son premier numéro[70] :

> La *Semaine des Enfants*, destinée à amuser ses jeunes lecteurs en les instruisant, excitera vivement leur curiosité par des récits intéressants et par de belles gravures, et fera ainsi tourner leur ardeur pour le plaisir au profit d'un enseignement ; très-élémentaire sans doute, mais utile pour le présent et fécond pour l'avenir[71].

Seize ans plus tard, en 1873, le *Journal de la Jeunesse* voit le jour chez le même éditeur. Destiné aux enfants un peu plus âgés que les lecteurs de la *Semaine des Enfants*, il couvre des thèmes tels que la nature, l'aventure et le voyage, l'histoire, la religion, etc.

[69] L'histoire moderne nous donne d'autres exemples où les Européens justifient leurs actions par leur supériorité autoproclamée : les missionnaires dit « Pères blancs » en Afrique ou en Asie ayant pour but d'évangéliser les peuples indigènes, mais aussi les Pensionnats pour Autochtones en Amérique (dont le dernier n'a fermé ses portes qu'en 1996).
[70] *La Semaine des Enfants*. Paris : Ch. Lahure, 1857 (livre numérique du site Gallica).
[71] *Ibid.*

LES NAVIRES CUIRASSÉS

Un grand nombre de nos lecteurs ont pu voir dans nos ports militaires quelques-uns des navires qui représentent aujourd'hui ce qu'on nomme la marine cuirassée. Mais tous ne connaissent point l'origine de cette marine, qui ne remonte pas bien loin cependant. Elle date des perfectionnements apportés, il y a une vingtaine d'années environ, par le général Paixhans dans le domaine de l'artillerie.

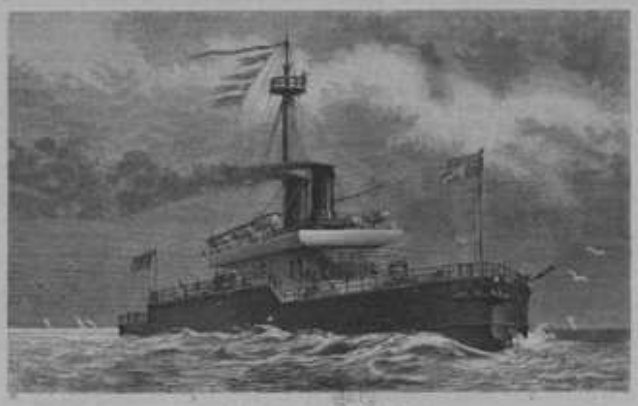
Ces perfectionnements consistent surtout à lancer horizontalement d'énormes projectiles creux avec autant de précision que des boulets pleins. Il en résulte qu'un seul obus, logé dans la coque d'un navire, à hauteur et au-dessous de sa ligne de flottaison (dans ses œuvres vives, comme dirait un marin), peut en éclatant produire une voie d'eau impossible à *aveugler*, c'est-à-dire couler ledit navire.

Nos vaisseaux en firent l'expérience lorsqu'ils attaquèrent les forts de Sébastopol. La façon dont ils furent maltraités engagea notre gouvernement à aviser au moyen de mettre désormais les coques de bois à l'abri de l'effet désastreux du boulet Paixhans. C'est de ce désir que sont nées la *Dévastation*, la *Lave* et la *Tonnante*, batteries flottantes fort lourdes, fort gauches, peu maniables, mais qui, en réduisant Kinburn, ont ouvert la voie où allaient bientôt s'engager à notre suite toutes les grandes marines.

Mais la solution du problème ce fut surtout la *Gloire*, frégate cuirassée de 900 chevaux, qui la fournit. Navire aussi propre à la défense qu'à l'attaque, et doué en outre de toutes les qualités nautiques que réclame un bâtiment de combat, la *Gloire* doit être considérée comme le premier navire d'escadre cuirassé digne de ce nom que la mer ait porté.

La *Gloire* lancée, et par elle le défi porté au canon, ce qui devait se produire ne manqua pas d'arriver. Les artilleurs vaincus se remirent à l'œuvre, et bientôt se présentèrent de nouveau dans l'arène armés de canons pour lesquels les plaques de 11 à 12 centimètres de la *Gloire* ne furent plus que des feuilles de papier.

Les ingénieurs accrurent l'épaisseur de leurs cuirasses ; les artilleurs, à leur tour, augmentèrent la puissance de leurs canons.



La *Dévastation*. (P. 347 col. 1.)

Cette lutte explique comment de 18 centimètres, qui était le calibre de l'artillerie de la *Gloire*, le canon a atteint au moment où nous écrivons, c'est-à-dire après trente années seulement, celui de 32 centimètres, juste le double de ce qu'il était en 1859, tandis que la cuirasse passait successivement d'une épaisseur de 18 et 12 centimètres, à 15, 18, 20 et 22 centimètres. Quelques parties de certains navires, de la *Dévastation* anglaise entre autres, ont même jusqu'à 25 centimètres.

Cependant, s'il est toujours possible de placer des canons du plus fort calibre sur un navire, et pesant comme ceux de la *Dévastation* 25 000 kilogrammes, ce navire ne fût-il qu'une simple caserne, il est moins aisé d'imposer à tous les bâtiments, si vastes qu'ils soient, des cuirasses dépassant 1 million 500 000 kilogrammes, tir telles charges n'exigent pas seulement chez les navires qui les portent des

l'avant et vers l'arrière, autrement dit en chasse et en retraite. Les types les plus remarquables de ce genre de navires sont, en France, l'*Océan* et le *Marengo*; en Angleterre, l'*Hercules* et le *Sultan*; en Prusse, le *Kœnig-Wilhelm*.

Quant à la troisième classe de navires, elle est représentée chez nous par les types *Bellipuane*, *Alma*; en Angleterre, par la *Blonde*, l'*Inconstant*, etc. C'est le *croiseur*, navire aussi rapide que possible, légèrement quoique suffisamment cuirassé, portant peu de canons, mais de fort calibre, et dont la mission est, en temps de paix, d'apparaître partout où l'honneur du pavillon l'exige, et en temps de guerre, de courir sus aux navires de commerce de l'ennemi, de renouveler en un mot les prouesses qui, pendant la guerre de la sécession américaine, ont rendu l'*Alabama* si célèbre et si redoutable.

Tels sont les navires sur lesquels comptent aujourd'hui les grandes puissances maritimes au cas où un conflit viendrait à surgir. Nous nous hâtons d'en donner le croquis, car la science marche maintenant d'un pas égal à celui du temps, et personne ne saurait dire si demain ces fiers chevaliers de la mer n'auront pas disparu à leur tour, comme ont disparu les flottes de Tourville et celles de Nelson, hier encore les merveilles de l'Océan!

LÉON BERNARD.

COMMERCE DE LA VOLAILLE

EN FRANCE.

Les quelques chiffres qui suivent donnent une idée de l'importance que possède dans notre pays une industrie bien humble en apparence, l'élevage de la volaille.

La France nourrit 40 millions de poules, qui, au prix moyen de 2 fr. 50, représentent une valeur de 100 millions de francs. On tue tous les ans une cinquième de ce nombre, soit 8 millions de poules, ce qui produit une somme de 20 millions de francs.

Ces 40 millions de poules pondent chacune en moyenne 100 œufs par an, ce qui donne un total de 4 milliards d'œufs, valant 6 centimes pièce, soit 240 millions de francs.

De ces poules naissent en outre annuellement au moins 400 millions de poulets, sur lesquels il convient d'en prendre 10 millions pour remplacer les poules qui ont été sacrifiées. Il faut encore réduire la quantité de 10 millions à cause des accidents et des maladies. Nous restons donc en face de 80 millions de poulets, qui, vendus à un prix minimum de 1 fr. 50 c. la pièce, donnent encore un produit de 120 millions de francs.

Il faut compter maintenant que 5 millions de coqs sont également livrés à la consommation chaque année et fournissent une somme que l'on peut évaluer à au moins 5 millions de francs.

A ces chiffres, il importe d'ajouter, comme résultat de la plus-value des chapons et poulardes, une somme de 6 millions de francs par an.

En additionnant ces sommes, nous voyons que le commerce pur et simple de la volaille et des œufs produit en France chaque année une somme supérieure à 394 millions de francs, plus du tiers d'un milliard!

UN NOUVEAU ROBINSON CRUSOÉ

Dans le courant de 1871, le schooner *le Franklin*, commandé par le capitaine Holmes, partit de New-London, ville des États-Unis, pour aller pêcher le veau marin dans les îles Shetland du Sud. Ce groupe d'îles est situé tout à fait à l'extrémité méridionale du continent américain, par 64 degrés de latitude et à environ dix jours de navigation du cap Horn.

Le *Franklin* atteignit, après un voyage de quatre mois, l'île Winden, une des îles de cet archipel. Le lendemain de l'arrivée, le capitaine envoya une embarcation à terre, avec quatre hommes d'équipage, sous le commandement du contre-maître James King. Ce petit détachement était chargé de faire la chasse dans cette île, pendant que le navire irait opérer sur un autre point du groupe. Les hommes qui le composaient emportaient avec eux des provisions pour sept jours, et de gros bâtons avec lesquels on tue les veaux marins en les frappant sur la tête. Il avait été entendu entre eux et le capitaine que le navire viendrait les reprendre au bout d'une semaine.

Cela fait, le *Franklin* mit à la voile, et les hommes restés sur l'île Winden commencèrent à massacrer tous les veaux marins qu'ils purent rencontrer. Ces animaux abondent tellement dans ces régions, et sont si inoffensifs, qu'à la fin du cinquième jour nos six hommes en avaient tué plusieurs milliers.

La chasse étant terminée sur ce point, le contre-maître King proposa à ses compagnons d'utiliser les trois jours qui leur restaient avant le retour du navire, à explorer l'île Saint-Georges, située à proximité, et où l'on distinguait un grand nombre de phoques. Ils réunirent donc leur butin sur la plage, à l'endroit convenu avec le capitaine, et y placèrent une planche avec ces mots écrits à la craie : « Nous partons pour Saint-Georges; venez nous y chercher. »

Quand le *Franklin* revint à la fin de la semaine, il trouva les peaux de veau marin et l'inscription, et il se dirigea aussitôt vers l'île Saint-Georges, mais il croisa inutilement devant l'île pendant plusieurs jours; on n'aperçut ni les hommes, ni l'embarcation. Le temps était très-mauvais et la glace commençait à se former; aussi le capitaine, ne pouvant prolonger son séjour sans danger, pensa que les cinq hommes

Illustrations 18 et 19 :
Pages du *Journal de la Jeunesse* (1875), avec deux textes intitulés « Les navires cuirassés » et « Un nouveau Robinson Crusoé ».
La presse pour la jeunesse, qui capte l'attention des jeunes lecteurs par les illustrations et les textes fascinants, est parmi les moyens les plus efficace de leur faire découvrir le monde sans sortir de chez eux.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

2. Les romans d'aventure

2.1 Romans d'aventure : du Moyen Âge au XIXe siècle

C'est à la fin du XIIIe siècle qu'apparaît l'expression de « roman d'aventure », dans un fabliau intitulé « Des deux bordeors ribauz », où il est question du cycle de la Table Ronde : « Ge sai des romanz d'aventure, De cels de la réonde Table, Qui sont à oïr delitable (vers 82-84) »[72].

Publié en 1699, *Les Aventures de Télémaque* de Fénelon est le premier roman en langue française destiné à un enfant (Louis de France)[73], dans lequel l'auteur raconte le parcours incroyable du fils d'Ulysse. Dans ce livre, nous voyons très clairement une prolongation des idées moyenâgeuses par rapport à l'aventure, qui est avant tout un parcours orienté, une « quête » :

> Mais l'aventure, c'est aussi un parcours orienté, sinon balisé, dont les difficultés, les pièges font fifure d'épreuves comme pour une initiation. Le roman arthurien élabore un type de parcours qui résume la notion de *quête*, notion qui contredit l'idée d'aventure vide que pourrait évoquer l'errance du chevalier. Le héros qui part à l'aventure cherche quelque chose. L'image du Graal, cas privilégié de quête, illustre dans le célèbre roman en prose de la *Queste del Saint Graal* cette polarisation de l'errance[74].

Au XIXe siècle, la connotation merveilleuse et mythique du roman d'aventure s'est peu à peu effacée : il ne s'agit désormais plus des héros au centre du récit, mais des gens ordinaires – y compris des jeunes – ayant l'esprit aventurier. Considéré comme plus divertissant qu'éducatif, le roman d'aventure est placé sous la catégorie de littérature populaire : nous sommes donc très loin de son origine chevaleresque.

2.2 Romans d'aventure : fonctions et limites

2.2.1 Romans d'aventure : entre imagination et connaissances géographiques

Au XIXe siècle, le rôle des romans d'aventure est double.

D'une part, il s'agit d'un genre littéraire relativement accessible dans lequel l'imagination occupe une place centrale, offrant ainsi aux lecteurs la possibilité de s'échapper dans un monde qu'ils ne connaissent pas encore dans la vraie vie, voire purement imaginaire.

---

[72] DE MONTAIGLON, Anatole. RAYNAUD, Gaston. *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles* (tome 1). Paris : Librairie des bibliophiles, 1872-1890.
[73] *Op. cit.* : « Littérature de l'enfance et de jeunesse ».
[74] *Ibid.*

D'autre part, les romans d'aventure bien documentés en matière de géographie contribuent largement à la popularisation des connaissances géographiques. C'est surtout le cas pour les romans de Jules Verne, membre de la Société de Géographie dont la contribution est reconnue par le président de la Société lors de son discours prononcé le 27 avril 1866 :

> La présence d'un romancier aussi populaire que Jules Verne au sein de cette Société est fortement encouragée. Le 27 avril 1866, le président Chasseloup-Laubat clôt son discours d'ouverture de l'assemblée générale en remerciant tous ceux « qui ont pour mission de vulgariser, de populariser ces connaissances [géographiques] qui, sous leur plume et leur burin, ont toujours tant d'attraits ». Le clin d'œil au romancier est évident : il reconnaît et légitime la place de Jules Verne au sein de cette société savante en soulignant l'utilité de son œuvre romanesque dans la transmission du savoir géographique[75].

Parfois, l'influence des romans d'aventure dépasse le domaine purement intellectuel. Le *Tour du monde en quatre-vingts jours* de Jules Verne, par exemple, a inspiré de véritables tours du monde chez les plus courageux, notamment Nellie Bly, journaliste américaine et pionnière du journalisme d'investigation : du 14 novembre 1889 au 25 janvier 1890, Bly a complété son voyage en soixante-douze jours (soit plus rapidement que le protagoniste dans le roman de Verne, Phileas Fogg), durant lequel elle a été reçue par Jules Verne et sa femme Honorine chez eux à Amiens.



Illustration 20 :
Nellie Bly, journaliste américaine et pionnière du journalisme d'investigation.
Bly a complété son voyage en soixante-douze jours et reçue par Jules Verne dans sa maison en France.

[75] DUPUY, Lionel. « Jules Verne et la géographie française de la deuxième moitié du XIXe siècle » in *Annales de géographie*, n°679(3), 2011. Version en ligne : https://shs.cairn.info/revue-annales-de-geographie-2011-3-page-225?lang=fr#, page consultée le 23/01/2025.

Source :
France Culture[76].

2.2.2 Transmission des valeurs coloniales

Sans avoir nécessairement de vocation pédagogique, les romans d'aventure participent activement à la transmission des valeurs coloniales. En réalité, le regard biaisé de ce genre littéraire est presque inné, car il s'agit souvent des histoires où nous suivons les « aventures » d'un protagoniste blanc dans des contrées occupées par des populations « sauvages » qui, du point de vue européen, nécessite une « conquête » européenne qui les rendront plus « civilisée ».

Parmi les romans d'aventure les plus connus, un passage dans les *Aventures de Robinson Crusoé* (1719) de Daniel Defoe illustre particulièrement bien ce « fantasme » colonial qui veut la soumission des « Autres » aux Européens :

> Pendant tout ce temps, je lui souriais aussi gracieusement qu'il m'était possible. Enfin, étant arrivé près de moi, il se jette à mes genoux, baise la terre, prend un de mes pieds et le pose sur sa tête, pour me faire comprendre sans doute qu'il me jurait fidélité, et qu'il me rendait hommage en qualité d'esclave.[77]

[76]SINARD, Alisonne. *Nellie Bly : mieux que Phileas Fogg, un tour du monde en 72 jours* : https://www.radiofrance.fr/franceculture/nellie-bly-mieux-que-phileas-fogg-un-tour-du-monde-en-72-jours-8610682, page consultée le 23/01/2025.
[77] DEFOE, Daniel. *Aventures de Robinson Crusoé.* Paris : Théodore Lefèvre, Éditeurs, 1878.

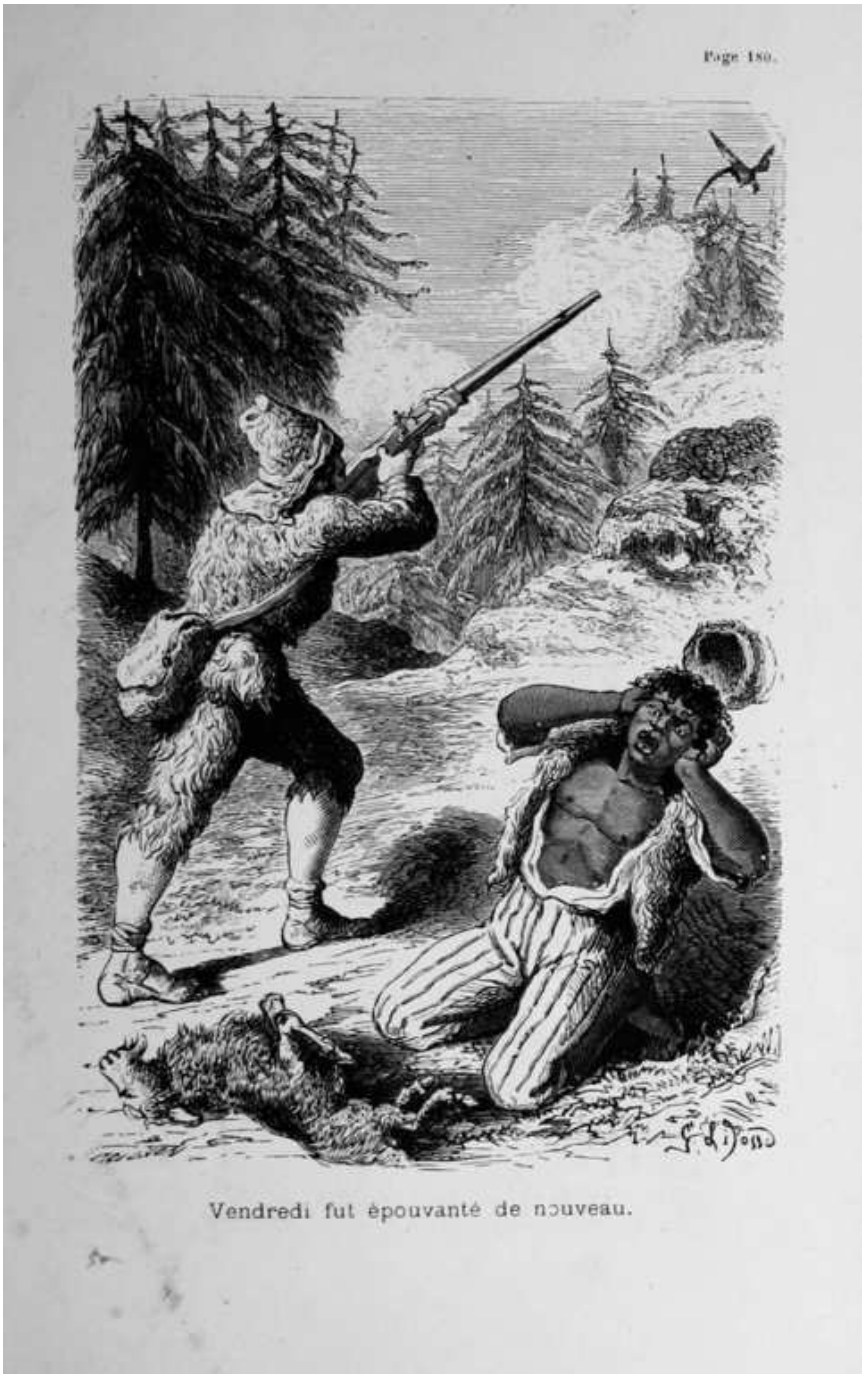


Illustration 21 :
Une illustration dans *Aventures de Robinson Crusoé* (1719) intitulée « Vendredi fut épouvanté de nouveau ».
Cette image illustre bien la relation entre l'esclave noir et le maître blanc : à genoux, Vendredi a peur de l'arme moderne avec laquelle les blancs ont « conquis » des territoires qui ne leur appartiennent pas à l'origine.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Dans l'histoire de Robinson Crusoé et de Vendredi, nous trouvons déjà les valeurs de « mission civilisatrice » prônée par les puissances coloniales du XIXe siècle, selon laquelle les Européens ont pour mission de « civiliser » les populations « sauvages », c'est-à-dire, peuples aux origines non européennes.

II. Rimbaud et la géographie du XIXe siècle

A. Points de convergence

1. Une grande sensibilité géographique manifestée dans son œuvre

La fonction première de l'enseignement de la géographie, de nos jours comme à l'époque de Rimbaud, est de faire connaître les élèves le monde qui nous entoure, de comprendre l'environnement dans lequel nous vivons et les sujets qui nous touchent tous.

Adolescent, Rimbaud a un bon bagage géographique : au collège municipal de Charleville, c'est lui qui reçoit en seconde le premier prix en « Histoire et géographie »[78]. Mais son intérêt pour la matière ne s'arrête pas au banc du collège. Nous voyons dès les premiers poèmes de Rimbaud une grande sensibilité vis-à-vis à la géographie, une sensibilité qui se traduit par de nombreux éléments de la géographie physique et humaine dans ses poèmes, que nous allons étudier plus tard. Sans être géographe de profession, le jeune homme possède déjà une bonne connaissance dans la matière, qui lui servira aussi plus tard dans sa vie de négociation et explorateur.

2. Un intérêt prononcé pour l'exotisme

L'adjectif « exotique » vient du latin « exoticus » et du grec ancien « ἐξωτικός » (*exôtikós*, « étranger »), qui vient encore de ἔξω, *éxô*, qui signifie « au dehors »[79]. Être « exotique », dans son sens neutre, est donc d'appartenir à un endroit lointain, par exemple, à un pays étranger. S'agissant du nom dérivé, « exotisme », le Centre national de Ressources textuelles et lexicales (CNRTL) propose deux définitions : la première, « caractère de ce qui est exotique », reste neutre, tandis que la seconde, « goût pour ce qui est exotique », porte en elle un jugement de valeur[80].

---

[78] MATARASSO, Henri et PETITFILS, Pierre (réunion et commentaire des iconographies). *Album Rimbaud.* Paris : Éditions Gallimard, 1967. p.32.
[79] « Exotique » : https://fr.wiktionary.org/wiki/exotique, page consultée le 04/11/2024.
[80] « Exotisme » : https://www.cnrtl.fr/definition/exotisme, page consultée le 04/11/2024.

La géographie, tout comme la littérature du XIXe siècle (que nous allons voir plus tard dans notre étude), n'est pas épargnée par le goût pour l'exotisme. Dans les ouvrages scientifiques de géographie, cet intérêt se manifeste souvent par une voix « ethnographique »[81] dans la description, approche cherchant à représenter les cultures des « autres » de manière documentée et rigoureuse, mais qui peut aussi renforcer les idées reçues, dû à la distance créée entre l'observateur et l'observé (ce qui est souvent le cas chez Conrad Malte-Brun, auteur de la *Géographie complète et universelle* qui décrit souvent de manière extrêmement minutieuse les autres parties du monde et leurs peuples).

L'exotisme occupe aussi une place importante dans l'ensemble des œuvres poétiques de Rimbaud. La lecture (scolaire et extrascolaire) donne au jeune homme non seulement une base de géographie solide, mais aussi la capacité d'imaginer des endroits lointains où les vies sont tellement différentes de la sienne : cette capacité se traduira très vite par ses propres écritures, de véritables scènes de théâtre peuplées de personnages et de couleurs « exotiques » : « Peaux-rouges » (*Le Bateau ivre*), « almée » (danseuse orientale, *Est-elle almée ?*), « Chinois, Hottentots, bohémiens » (*Parade*) ... Ces « ailleurs » imaginés sont pour le jeune poète un moyen d'échapper à sa réalité ordinaire, avant que le grand départ ne devienne possible pour le futur explorateur.

[81] Nous empruntons le terme « voix ethnographique » aux créateurs du cours « Aborignial Worldviews and Education » (« Les visions du monde autochtones et l'éducation ») de l'Université de Toronto (Canada). À la fin de la première session du cours, les élèves sont invités à rendre un devoir intitulant « Rendre étrange ce qui est familier ». Les instructions précisent : « Le monde occidental a appris à connaître les peuples autochtones en grande partie à travers l'objectif des ethnographes et des anthropologues qui considèrent ce qu'ils voient comme étrange, exotique et étranger. Bien souvent, les chercheurs projettent leurs propres peurs et préjugés eurocentriques sur les personnes qu'ils observent. L'objectif de cette mission est d'examiner la vision du monde qui sous-tend les actions, les institutions et les contextes quotidiens où se déroule l'apprentissage. Un autre aspect consiste à remarquer l'impact de la voix ethnographique sur la construction des connaissances et des identités ».
Le regard ethnographique a ses limites : les géographes et les ethnographes insistent souvent sur la dimension « exotique » de l'autre, en créant une barrière entre l'observateur et l'observé qui peut empêcher une vraie empathie.

B. Points de divergence

1. Un regard critique sur les idéaux nationalistes

Dans son œuvre, Rimbaud propose un regard assez critique sur les idéaux nationalistes et remet constamment en question les sentiments propagés par l'État, notamment dans le contexte de la guerre de 1870.

Rédigé au mois de septembre, *Morts de Quatre-vingt-douze...* est une réponse directe aux propos tenus par les Cassagnac père et fils le 16 juillet dans le journal bonapartiste *Le Pays*, cités par Rimbaud au début du texte : « ... Français de soixante-dix, bonapartistes, républicains, souvenez-vous de vos pères en 92, etc. » :

> Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize,
> Qui, pâles du baiser fort de la liberté,
> Calmes, sous vos sabots, brisiez le joug qui pèse
> Sur l'âme et sur le front de toute humanité ;
>
> Hommes extasiés et grands dans la tourmente,
> Vous dont les cœurs sautaient d'amour sous les haillons,
> Ô Soldats que la Mort a semés, noble Amante,
> Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons ;
>
> Vous dont le sang lavait toute grandeur salie,
> Morts de Valmy, Morts de Fleurus, Morts d'Italie,
> Ô Million de Christs aux yeux sombres et doux ;
>
> Nous vous laissions dormir avec la République,
> Nous, courbés sous les rois comme sous une trique :
> − *Messieurs de Cassagnac* nous reparlent de vous !

Ce qui indigne Rimbaud, c'est qu'on « ait recours aux morts de quatre-vingt-douze pour justifier la guerre de soixante-dix »[82], : « - Messieurs de Cassagnac nous reparlent de vous ! », écrit Rimbaud au dernier vers d'un ton satirique, attitude qui rejoint celle dans sa lettre à Izambard du 25 août, où il exprime son mépris pour le patriotisme démesuré :

> Parce qu'elle est à côté de Mézières, - une ville qu'on ne trouve pas, - parce qu'elle voit pérégriner dans ses rues deux ou trois cents de pioupious, cette benoîte population gesticule, prudhommesquement spadassine, bien autrement que les assiégés de Metz et de Strasbourg. C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! C'est épatant, comme ça a du chien, les notaires, les vitriers, les percepteurs, les menuisiers, et tous les Ventres, qui,

[82] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres* (sommaire biographique, introduction, notices, relevés de variantes et notes par Suzanne Bernard). Paris : Garnier Frères, 1960. p.371.

chassepot au cœur, front du patrouillotisme aux portes de Mézières ; ma patrie se lève ! ... moi, j'aime mieux la voir assise ; ne remuez pas les bottes ! c'est mon principe.[83]

En octobre, Rimbaud revisite la victoire de Napoléon III à Sarrebruck survenue au mois d'août (succès mineur qui avait pourtant suscité une avalanche d'éloges dans la presse française[84]), en écrivant *L'Éclatante victoire de Sarrebrück* :

L'Éclatante victoire de Sarrebrück,
Remportée aux cris de vive l'Empereur !
Gravure belge brillamment coloriée, se vend à Charleroi, 35 centimes.

Au milieu, l'Empereur, dans une apothéose
Bleu et jaune, s'en va, raide, sur son dada
Flamboyant ; très heureux, – car il voit tout en rose,
Féroce comme Zeus et doux comme un papa.

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours dorés et des rouges canons,
Se lèvent gentiment, Pitou remet sa veste,
« Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms !

---

[83] Lettre de Rimbaud à Izambard du 25 août 1870. *Op.cit.*

[84] La victoire de l'Empereur le 2 août 1870 à Sarrebruck donne lieu aux éloges dans la presse, malgré son insignifiance dans le contexte de la guerre :

> Malgré la force de la position ennemie, quelques-uns de nos bataillons ont suffi pour enlever les hauteurs qui dominent Sarrebrück, et notre artillerie n'a pas tardé à chasser l'ennemi de la ville.
> [...]
> L'Empereur assistait aux opérations, et le Prince Impérial, qui l'accompagnait partout, a reçu, sur le premier champ de bataille de la campagne, le baptême du feu.
> Sa présence d'esprit, son sang-froid dans le danger ont été dignes du nom qu'il porte.
> [...]
> Vive la France !
> Une heureuse nouvelle, une nouvelle impatiemment attendue, est venue faire palpiter de joie et d'enthousiasme les cœurs de tous les Français[84].
> (*Le Petit Journal* du 3 août 1870)

> Ah ! vous vouliez, messieurs les Prussiens, nous affamer de ce bon pain de l'industrie et de la vapeur, qu'on appelle la houille.
> Eh bien ! nous avons Sarrebruck, nous avons les houillères de la Sarre avec un canal tout neuf pour en transporter les charbons jusqu'au Logelbach et à Mulhouse. Nous les avons, ces gîtes précieux, et s'il le plaît à Dieu, nous les garderons.
> Nous les garderons, parce qu'ils sont à nous, et parce que la nature, dans sa sollicitude pour notre beau pays de France, les avait mis là, en réserve, pour nos besoins et pour ceux de nos enfants. Nous les garderons, parce que le sol qui les recèle a fait, de tout le temps, partie intégrante de la terre gauloise ! Nous les garderons, parce que vous ne les avez accaparés, en 1815, qu'en vertu de la plus odieuse violation des traités ![84]
> (*L'Opinion nationale* du 4 août 1870)

La guerre sera gagnée par les troupes prussiennes, malgré la propagande française au tout début du conflit. Quant à la ville de Sarrebruck, elle connaîtra d'importantes mutations : redevenue allemande jusqu'à la Première Guerre mondiale, elle sera française pour la dernière fois en 1909, avant de voter son propre rattachement à l'Allemagne en 1935.

En bas, les bons Pioupious qui faisaient la sieste
Près des tambours dorés et des rouges canons,
Se lèvent gentiment. Pitou remet sa veste,
Et, tourné vers le Chef, s'étourdit de grands noms

À droite, Dumanet, appuyé sur la crosse
De son chassepot sent frémir sa nuque en brosse,
Et : « Vive l'Empereur !! » – Son voisin reste coi…

Un schako surgit, comme un soleil noir… – Au centre,
Boquillon, rouge et bleu, très naïf, sur son ventre
Se dresse, et, – présentant ses derrières « De quoi ? … »

Octobre 1870.

Une atmosphère naïve domine l'ensemble du texte, portée par un vocabulaire délibérément enfantin (« dada » et « papa ») et les personnages aux traits caricaturés (« l'Empereur », « Pioupious », Dumanet et Bouquillon, etc.). Cette image d'Épinal où une victoire française est illustrée, ne se vend qu'à 35 centimes, dans une ville belge : autant dire que cet épisode de la guerre de 1870 ne représente, pour la plupart des Français, que bien peu de chose.

Porté par des désillusions, Rimbaud remet en question l'existence de sa propre race dans *Une saison en enfer* : « J'ai de mes ancêtres gaulois l'œil bleu blanc, la cervelle étroite, et la maladresse dans la lutte. Je trouve mon habillement aussi barbare que le leur » (*Mauvais sang*).

2. Questionnement sur la colonisation

Beaucoup sont les écrivains du XIXe siècle qui ont un regard ambigu à l'égard de la colonisation. Du côté de Hugo, il défend la « conquête » « par l'idée » :

> Pour justifier la colonisation de l'Algérie, Hugo invoqua l'argument de la mission civilisatrice, une mission que la France avait le devoir moral d'accomplir auprès des « peuples dans la nuit » : « Comment ! [...], je crois que notre nouvelle conquête est chose heureuse et grande. C'est la civilisation qui marche sur la barbarie. C'est un peuple éclairé qui va trouver un peuple dans la nuit [...] » (*Œuvres complètes*, t.VI, 1343). C'est bien plus tard, et seulement après la défaite d'Abdelkader en 1847 et la Révolution de 1848, que sa pensée évoluera dans le sens de l'antimilitarisme et de l'humanisme en prêchant une sorte de « concordat » entre nations dominantes et peuples dominés. Ainsi, à l'annexion militaire, Hugo, dans sa maturité, prônera « l'intelligence annexée » : « Les conquêtes par l'épée, qui

> en vaut ? Personne, les peuples ont des patries. Les conquêtes par l'idée, qui en veut ? Tout le monde. Les peuples ont l'humanité » (*Œuvres complètes*, t. VI, 1343).

Quant à Rimbaud, il questionne la légitimité de la colonisation du haut de ses quatorze ans. Dans *Jugurtha*, par exemple, il rapproche la résistance de Jugurtha (110 av. J.-C.) face aux envahisseurs romains, à celle de l'émir Abdelkader face à une France colonisatrice, comme le remarque Hédi Abdel-Jaouad dans *Rimbaud et l'Algérie* :

> On trouve en effet, au cœur de son fantasme algérien, un superbe poème de première jeunesse peu connu, *Jugurtha*, du nom du roi berbère devenu héros de légende, symbole de la résistance aux envahisseurs romains. Dans une autre résistance, celle de l'émir Abdelkader en lutte contre les Français ! Du haut de ses quatorze ans ; Rimbaud prend le parti de l'Algérie contre la France. Il y malmène, comble d'ironie, en latin, le double mythe de l'Afrique romaine et de l'Algérie française avec un humour larvé mais féroce. Tout en s'appuyant sur la poétique traditionnelle, celle de Salluste et Virgile notamment, Rimbaud tente déjà, dans *Jugurtha*, une poésie visuelle-visionnaire, prémices de sa théorie de la Voyance.[85]

3. Question de la race vue par Rimbaud

Il n'est pas possible de parler du XIXe siècle sans parler de la question de la race.

En 1853, le diplomate français Arthur de Gobineau (1816-1882) publie *Essai sur l'inégalité des races humaines*, dans lequel il juge certains groupes humains inférieurs aux autres : « Les races humaines sont intellectuellement inégales », « L'histoire n'existe que chez les nations blanches. Pourquoi presque toutes les civilisations se sont développées dans l'occident du globe », affirme-t-il dans les titres des chapitres (Chapitre XIII, Livre premier ; Chapitre I, Livre quatrième)[86]. Si nous nous rendons compte aujourd'hui de la dimension pseudo-scientifique du livre, des théories similaires ont été très répandues à l'époque.

[85] ABDEL-JAOUAD, Hédi. *Rimbaud et l'Algérie.* Paris : Paris Méditerranée, 2004.
[86] DE GOBINEAU, Arthur. *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Paris : Éditions Pierre Belfond, 1967. Version en ligne : https://nacaomestica.org/blog4/wp-content/uploads/2017/02/essai_inegalite_races_1.pdf, page consultée le 26/10/2024. Aujourd'hui, Arthur de Gobineau est généralement considéré comme fondateur des théories racistes.



Illustration 22 :
Représentation de l'analogie entre l'homme et l'animal dans An Universal System of Natural History du médecin britannique Ebnezer Sibly (1795) : « Au siècle des Lumières l'homme est placé à la fois dans la nature et dans une histoire des civilisations ; l'homme 'civilisé' s'éloigne du 'sauvage', qui reste assimilé à l'animal »[87].
Cette illustration participe à l'idéologie coloniale de l'époque.
Source :
Revue *L'Histoire* (numéro 493, mars 2022)

Chez les écrivains, notamment ceux qui accorde une grande importance à la charité et à l'humanité, nous trouvons souvent des attitudes assez ambigües. Prenons l'exemple de Victor Hugo : celui compare le peuple noir au gorille dans *L'Art d'être grand-père* (« Dieu défait et refait, ride, éborgne/ Exagère le nègre, hélas, jusqu'au gorille »)[88] est aussi celui qui

[87] Revue *L'Histoire* (numéro 493), avec dossier spécial « La Fabrique des races ». Paris : Éditions Croque Futur, 2022.
[88] HUGO, Victor. *L'Art d'être grand-père*. Paris : Calmann-Lévy, éditeurs, 1877. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Hugo_-_L%27Art_d%27être_grand-père,_1877.djvu/72, page consultée le 21/10/2024.

lutte en faveur des esclaves dans l'affaire John Brown[89]. Pour Claude Millet, auteure du *Dictionnaire Victor Hugo*, l'attitude de l'écrivain s'expliquerait par la distinction qu'il établit entre les « races » et les « peuples » :

> Hugo ne parle pas de races, mais de peuples [...] Cette relative, mais réelle imperméabilité de Hugo au racialisme et au racisme de son temps tient en partie au fait de son hostilité aux théories de Darwin. Plus globalement, elle tient à sa conception unitaire et universelle de l'humanité, et à sa méfiance (pas constante, mais néanmoins profonde) à toute naturalisation des faits sociaux.[90]

Chez Rimbaud, la situation se révèle toujours aussi complexe.

Ainsi, le mot « nègre », issu du latin et longtemps utilisé par les Occidentaux pour désigner les peuples noirs, apparaît dans *Une saison en enfer* (recueil que Rimbaud envisageait d'intituler *Livre païen* ou *Livre nègre*). Or, Rimbaud n'adopte pas de regard péjoratif dans son texte : au contraire, il se réapproprie le terme dans *Mauvais sang*, où il écrit « Je suis une bête, un nègre ». Par cette identification, Rimbaud se veut écarter des valeurs chrétiennes qui ne lui correspondent plus, tout en célébrant une forme de « pureté » qu'il attribue aux peuples encore épargnés par la corruption de l'Occident.

Or, il s'agit d'un regard assez lyrique sur un peuple qu'il ne connaît pas encore. Une dizaine d'années plus tard, lorsqu'il s'établit en Éthiopie, ce sentiment se changera en une colère et une déception profondes : « obligé de parler leurs baragouins, de manger leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité », écrit-il à sa famille le 4 août 1888 depuis le Harar en associant ses malheurs aux peuples indigènes[91].

Au XIXe siècle, de nombreux écrivains se montrent particulièrement sensibles à la géographie, notamment aux espaces qui les entourent et les enchantent. Dans le deuxième chapitre, nous proposons donc, après une brève présentation du lien non négligeable entre

---

[89] « Hugo, défenseur des grandes causes : John Brown », site du Sénat : https://www.senat.fr/connaitre-le-senat/lhistoire-du-senat/dossiers-dhistoire/bicentenaire-de-la-naissance-de-victor-hugo/hugo-defenseur-des-grandes-causes-john-brown.html, page consultée le 21/10/2024.
Dans *Lettre aux États-Unis*, Hugo écrit en faveur de la lutte de John Brown à côté des esclaves :

> Il y a des esclaves dans les États du Sud, ce qui indigne, comme le plus monstrueux des contresens, la conscience logique et pure des États du Nord. Ces esclaves, ces nègres, un homme blanc, un homme libre, John Brown, a voulu les délivrer. […] John Brown, abandonné, a combattu ; avec une poignée d'hommes héroïques, il a lutté ; il a été criblé de balles, ses deux jeunes fils, saints martyrs, sont tombés morts à ses côtés, il a été pris. […] John Brown, pris, vient d'être jugé avec quatre des siens, Stephens, Copp, Green et Coplands.

[90] MILLET, Claude et CHARLES, David (direction). *Dictionnaire Victor Hugo.* Paris : Classique Garnier, 2023.
[91] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.656.

l’espace géographique et l’écriture, de nous focaliser sur ce que nous désignons comme les « expériences géographiques » de Rimbaud.

CHAPITRE II

RIMBAUD ET LES EXPÉRIENCES GÉOGRAPHIQUES

Nous allions – vous en souvient-il,
Voyageur où ça disparu ? –
Filant légers dans l'air subtil,
Deux spectres joyeux, on eût cru !
[...]
Des paysages, des cités
Posaient pour nos yeux jamais las ;
Nos belles curiosités
Eussent mangé tous les atlas.

– VERLAINE, Paul. *Laeti et Errabundi.*

I. La géographie et la littérature au XIXe siècle

A. L'espace vécu au présent dans l'écriture du quotidien

En géographie, la notion d'« espace vécu » a été popularisée par Armand Frémont :

> Le concept d'espace vécu a été popularisé par Armand Frémont (1933–2019) en 1976 grâce à l'ouvrage *La région, espace vécu*. Selon Frémont, l'espace a non seulement une réalité « physique » mais il est également « vécu », approprié, ressenti quotidiennement par ses habitants qui ont une pratique de ces lieux, des cheminements préférentiels, une mémoire de ces lieux.
> [...]
> Selon ce courant, l'espace vécu comprend l'espace des pratiques quotidiennes (l'espace de vie) et l'espace des interrelations sociales (l'espace social) en tant qu'objets de la perception et de la représentation mentale qu'un individu ou un groupe puisse se construire. La notion de territoire implique nécessairement une dimension « vécue » : espaces de vie, espace proche, habitant, habiter...[92]

De cette perspective, l'espace « vécu » obtient son nom parce que l'espace a été « vécu », tant sur le plan physique que sur le plan mental, par les humains. Ainsi, l'espace vécu, profondément ancré dans les expériences personnelles, devient matériau privilégié de l'« écriture autobiographique », où l'expression de soi occupe une place centrale.

La correspondance constitue une autre forme de l'écriture quasi-autobiographique. D'une part, autonome et libre, l'épistolier écrit ce qu'il a envie de raconter. D'autre part, tout

[92] « Espace vécu », Géoconfluences (ressource de géographie pour les enseignants) : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/espace-vecu, page consultée le 16/01/2025.

comme l'autobiographie, la lettre est destinée à être lue et s'inscrit dans une dynamique relationnelle par le lien avec le destinataire.

1. Dans le journal intime

Le « journal » n'a, à l'origine, rien d'« intime » :

> Le mot, apparu au Moyen Âge comme adjectif, subsiste comme tel dans livre journal, registre où un commerçant inscrit quotidiennement ses comptes. Journal se substantive au XIVe siècle pour signifier le « livre d'enregistrement des actes » (1319) et le « livre de prières quotidiennes » (1371). Nous sommes ainsi conduits dès les prémices de la Renaissance au sens de « relation quotidienne des actes de chaque jour ».[93]

L'histoire littéraire attribue souvent le rôle du premier journal personnel au *Journal* d'un marin anglais, Samuel Pepys, dans lequel il documente les grands évènements de son temps mais aussi les traces authentiques de sa vie privée :

> Commencé le 1er janvier 1660 alors que Pepys est âgé de 27 ans, il est abandonné le 31 mai 1669. Document sur Londres et les travaux et divertissements des diverses classes sociales, description de la cour de Charles II, évocation de l'épidémie de peste de 1665 et du grand incendie de 1666, ce *Journal* fort riche conduit au for privé. Pepys fait preuve d'une grande liberté de parole, ayant recours à un langage crypté qui le met à l'abri de la curiosité de ses proches.[94]

C'est au XIXe siècle, grand siècle de l'écriture du soi, que le journal intime à proprement parler connaît un véritable essor, grâce aux conditions assez favorables à cette pratique :

> À une période de fracture où la société monarchique et féodale se désintègre sous la poussé de l'individualisme libéral, la relation du moi à la société peut être vécue sur un mode problématique : ceux qui éprouvent une sensation de discordance entre les aspirations de la personne et l'avènement de l'industrialisme bourgeois ne sont pas rares. Le repli sur le moi s'impose alors comme l'ultime recours.[95]

Du point de vue littéraire, dans un article publié dans la *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, l'écrivain Jean-Pierre Jossua considère le journal intime comme un moyen permettant « l'inscription d'un itinéraire psychologique, existentiel, intellectuel ou spirituel » :

---

[93] SIMONET-TENANT, Françoise. *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire.* Paris : Téraèdre, 2004.
[94] *Ibid.*
[95] *Ibid.*

> Qu'est-ce qu'un journal, en littérature ? En première approximation, c'est une forme d'écrit autobiographique. Si l'on considère la définition de l'autobiographie par Philippe Lejeune « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur l'histoire de sa personnalité », on comprend que ces traits sont pertinents pour le journal, sauf l'aspect rétrospectif car il est essentiel au journal d'être écrit au présent. Notons dès maintenant qu'un temps long ponctué par des moments d'écriture permet l'inscription d'un itinéraire psychologique, existentiel, intellectuel ou spirituel ainsi que sa reprise réflexive en vue d'une interprétation et d'une vérification.[96]

Dans la plupart des cas, le journal intime, comme son nom le suggère, n'est guère destiné à la publication : il suffit d'avoir la volonté d'écrire. Pratique littéraire profondément individuelle, il ne connaît, en général[97], pas de hiérarchie : des écrivains illustres aux gens ordinaires, presque tout le monde – c'est-à-dire ceux qui savent lire et écrire – peut être auteur de son propre journal, dans une démarche particulièrement sincère où le soi se trouve littéralement au centre de l'expression.

De manière générale, l'espace vécu est documenté dans le journal intime avec un faible décalage temporel, le diariste écrivant au fil des événements afin de capturer ses propres émotions face à l'environnement qui l'entoure. Le jeune Vitalie, sœur d'Arthur Rimbaud, pratique elle-même l'art du journal intime, dans lequel elle décrit de manière authentique ses séjours à Roche, chez sa famille maternelle :

> Roches [*sic*] est je crois le village le plus agréable que j'ai connu pendant le temps que je l'ai habité, quoique peu grand ; il y avait treize maisons de quelque importance ; environ cent dix à cent vingt habitants ; mais, je ne sais si c'est la disposition des maisons ou le caractère des personnes ou l'habitude du séjour, mais Roches s'est toujours conservé aussi agréablement que possible dans mon esprit.[98]

---

[96] JOSSUA, Jean-Pierre. « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie. » in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Tome 87 (4). Version en ligne : https://shs.cairn.info/revue-des-sciences-philosophiques-et-theologiques-2003-4-page-703?lang=fr#, page consultée le 14/01/2025.

[97] La pratique, comme toute pratique littéraire, exclut ceux qui ne savent pas écrire ou qui n'ont pas de temps pour écrire.

[98] RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits.* Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006.



Illustration 23 :
Le lavoir de Roche (aujourd'hui Chuffilly-Roche).
Source :
Photo prise par l'auteure.

Mais aussi des passages détaillant son voyage en Angleterre, accompagnée par sa mère et guidée par son frère :

> Il nous a fait visiter les bords de la Tamise et, de ces bords, nous avons très bien vu l'hôpital de Saint-Martin composé etc... – Vu la caserne des gardes de la Reine et vu ces beaux gardes si luxueusement habillés. Naturellement, c'est Arthur qui nous a guidées partout et nous a fait remarquer les monuments et toutes les choses merveilleuses que nous avons vues.[99]

Adolescente d'une douceur et d'une sensibilité remarquables, Vitalie écrit jusqu'à sa disparition prématurée à l'âge de dix-sept ans. Publié à titre posthume par le Musée Rimbaud, son journal est devenu non seulement un témoignage précieux de la vie d'une jeune fille ardennaise au XIXe siècle, mais aussi repère important pour les rimbaldiens souhaitant en connaître plus sur la vie de du poète.

[99] RIMBAUD, Vitalie. *Ibid.*

2. Dans la correspondance

Que ce soit dans le sphère professionnel ou personnel, la correspondance a surtout pour but d'informer : en écrivant, l'épistolier tient à donner des nouvelles à son destinataire. Ce dernier, qui recevra et lira la lettre qui lui est destinée sera par la suite au courant de ce qui se passe, avec un certain décalage temporel.

La pratique épistolaire a longtemps été réservée aux élites de la société, en raison de l'alphabétisation très inégale, certes, mais aussi des coûts associés (papier, encre, plume, enveloppe, timbre, etc.) :

> Les lettres circulent alors essentiellement au sein d'univers sociaux restreints, notamment dans les milieux étroits des diplomates, des philosophes ou des savantes.
> [...]
> Il faut attendre une innovation industrielle – la mécanisation – et l'utilisation du bois pour que se développe la production de papier à plus grande échelle, induisant une baisse de son prix de vente, désormais accessible au plus grand nombre.

Au XIXe siècle, la démocratisation de la pratique épistolaire coïncide avec celle du voyage. La logique est simple : l'éloignement incite souvent les voyageurs à prendre la plume pour donner des nouvelles à ses proches (où ils sont, les nourritures et coutumes locales, etc.). Écrites par des gens ordinaires et destinés à leurs semblables, ces lettres constituent l'un des principaux vecteurs de partage de l'expérience du voyage, et demeurent aujourd'hui des témoins précieux du temps passé. La jeune Vitalie Rimbaud, par exemple, fut une excellente épistolière : ses lettres de 1874 destinées à Isabelle, dotées d'un style plus ou moins raffiné, furent un cadeau précieux pour sa sœur cadette qui n'a jamais connu l'immense ville de Londres.

Au-delà de leur fonction première, celle de documenter les expériences de la personne qui écrit, les journaux intimes et la correspondance offrent souvent un éclairage précieux sur la vie des proches de l'auteur. En ce qui concerne Rimbaud, c'est en grande partie grâce aux écrits de sa sœur Vitalie, mais aussi de ceux de Paul Verlaine, que nous avons pu reconstituer une image de ses séjours londoniens, malgré le peu de traces écrites qu'il nous a laissées durant ces périodes.

B. L'espace vécu au passé

1. Dans la mémoire

Si le journal intime est un travail réalisé au jour le jour, la mémoire récapitule tardivement toute une vie ou au moins d'une période d'une vie.

Souvent, le décalage temporel suscite chez le mémorialiste des sentiments nostalgiques, l'amenant à décrire les paysages et les impressions d'autrefois à travers un « filtre » nostalgique, comme Chateaubriand qui évoque avec émotion les endroits qui ont marqué son enfance (le « mugissement des vagues » à Saint-Malo, le château de Combourg à l'origine d'une « joie effrayée » ...[100]).

Si Rimbaud n'a pas laissé de mémoire derrière lui, les biographes du poète doivent beaucoup à ses proches qui ont, eux, livré leurs souvenirs par le biais de l'écriture : Georges Izambard se souvient de son expérience en tant que professeur au collège de Charleville dans *Rimbaud tel que je l'ai connu* (Mercure de France, 1947) ; tandis qu'Ernest Delahaye multiplie les descriptions nostalgiques de sa région natale dans ses *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud* (Albert Messein, 1925).

2. Récits de voyage : documenter l'espace traversé

Genre littéraire émergé vers le XIIIe siècle, le récit de voyage est, comme son nom l'indique, est une narration écrite au fil d'un voyage :

> Sa forme primitive, qui survivra jusqu'au XIXe siècle, est le récit de pèlerinage. Il se présente, dès les premiers siècles de l'ère chrétienne, comme un itinéraire fortement codifié, voire comme une simple énumération toponymique qui s'inscrit dans une géographie sacrée. Voyager, dans ce contexte, c'est retrouver et vérifier la Bible, c'est localiser dans l'espace les sites de l'Ancien et du Nouveau Testament.[101]

Si les récits de voyage se présentent jusqu'au XIXe siècle essentiellement comme des récits de « pèlerinage », des « sous-genres » à caractère non religieux se développent dès la Renaissance :

---

[100] CHATEAUBRIAND, François-René de. *Mémoires d'outre-tombe.* Paris : Garnier, 1910. Version numérique : https://fr.wikisource.org/wiki/Mémoires_d'outre-tombe, page consultée le 16/01/2025.
[101] MOUSSA, Sarga. « Le récit de voyage, genre 'pluridisciplinaire'. À propos des Voyages en Égypte au XIXe siècle » in *Sociétés & Représentations,* n° 21(1) : https://shs.cairn.info/revue-societes-et-representations-2006-1-page-241?lang=fr, page consultée le 16/01/2025.

> Explorateurs, missionnaires, commerçants, diplomates, autant de nouvelles catégories de voyageurs qui diversifient le genre viatique en même temps que la carte du monde s'agrandit. L'âge des Lumières voit apparaître les grandes entreprises collectives à visée scientifique : voyages en Amérique du Sud, en Arabie, mais aussi dans les Alpes, ou encore voyages de circumnavigation illustrés par Cook et Bougainville. Le XVIIIe siècle coïncide aussi avec les commencements de l'archéologie, avec les voyages d'artistes (en Italie, en Grèce, en Orient…), ou encore avec la mode anglaise du Grand Tour.[102]

Au XIXe siècle, les voyages se démocratisent davantage avec le développement des réseaux de transport : les longs voyages, jadis réservés aux classes sociales les plus aisées, sont devenus de plus en plus accessibles pour les gens ordinaires. Du côté des écrivains, nombreux sont ceux qui, poussés par une passion infatigable pour le voyage, ont laissé de précieux témoignages de leurs périples : Théophile Gautier avec *Le Voyage en Espagne*, *Voyage en Russie* et bien d'autres récits de voyage ; François-René de Chateaubriand avec son *Voyage en Amérique*, mais aussi Pierre Loti, auteur de *Madame Chrysanthème* et d'*Aziyadé*, qui se distingue par une œuvre où se mêlent harmonieusement les voyages réels et l'imagination.

II. Rimbaud : « l'humanité se déplace, simplement »

« L'humanité se déplace, simplement », écrit Rimbaud dans *L'Impossible* (*Une saison en enfer*).

Depuis la nuit des temps, l'homme ne cesse de « se déplacer », d'aller vers de nouveaux horizons, que ce soit par nécessité – déménagements, migrations, exils – ou pour des raisons plus complexes, telles que les guerres ou les entreprises coloniales. Ces mouvements, volontaires ou non, traduisent un symbolisme fort propre à l'humanité : le déplacement sert de moyen efficace pour relier les hommes dispersés à travers le monde et tisser des liens entre eux.

De ce constat, la notion du déplacement rejoint naturellement celle de la géographie, qui signifie avant tout « dessiner la Terre » selon son étymologie. Se déplacer revient ainsi à laisser des empreintes sur le globe : grâce à ces parcours, les êtres humains « dessinent » le monde avec leurs pieds et avec leurs corps. De cette perspective, les déplacements incarnent des expériences géographiques fondamentales, permettant à l'homme de mieux appréhender le monde qui nous entoure.

[102] MOUSSA, Sarga. *Ibid.*

Chez Rimbaud, le déplacement se décline en plusieurs formes, que nous examinerons par la suite.

A. La marche : point de départ essentiel

1. La marche comme motif littéraire au XIXe siècle

Si tous les marcheurs ne sont pas géographes, ils sont souvent sensibles à leur environnement : cette sensibilité se traduit notamment par l'observation des éléments présents dans les espaces géographiques parcourus, mais aussi par la mémorisation des nombreux éléments de ces espaces. Tous les sens peuvent être mobilisés dans la marche, permettant à une meilleure compréhension de l'espace géographique dans lequel se trouve le marcheur : la vue (le marcheur voit ce qu'il entoure), l'ouïe (il perçoit les sons de son environnement), l'odorat (le il est sensible aux odeurs présentes autour de lui), le goût (moins fréquent mais possible, par exemple, si le marcheur s'arrête pour goûter un mets local), et le toucher (le marcheur peut souvent entrer en contact avec les éléments qui suscitent sa curiosité, par exemple le tronc d'un arbre lors d'un promenade en forêt).

Au XIXe siècle, la marche est considérée comme « la parfaite représentation allégorique de l'écriture », explique l'universitaire Alain Vaillant dans *Ire et ambire : la marche et l'écriture au XIXe siècle*, chapitre consacré à la marche dans son livre *La Crise de la littérature : Romantisme et modernité* :

> Car le marcheur, dont le corps se déplace linéairement dans l'espace, est également à égale distance intérieure de lui-même et du monde et il éprouve, dans son corps et son esprit, le plaisir de ce partage. En outre, la vacuité intérieure que crée la marche non finalisée du promeneur en fait une circonstance privilégiée pour que celui-ci prenne conscience de son humanité : aussi est-elle, par excellence, le mouvement qui accompagne la pensée spéculative du philosophe, la songerie alanguie de l'amoureux, la méditation esthétique de l'artiste. Pour bien des raisons, la marche constitue donc, au XIXe siècle, la parfaite représentation allégorique de l'écriture. Elle évite à l'auteur l'immobilité contemplative et réprobatrice où s'abîme, par exemple, Alfred de Vigny. Locomotrice, elle lui laisse cependant le choix de l'itinéraire, le droit d'infléchir le cheminement selon que le besoin s'en fait sentir en cours de route. Énergétique, elle fait éprouver le plaisir de la force, indépendamment de toute visée pratique et sans l'obligation de prouver son utilité : la marche déplace l'homme à la surface du monde comme fait l'écriture à fleur de mots[103].

[103] VAILLANT, Alain. *La Crise de la littérature : Romantisme et modernité*. Grenoble : UGA Éditions, 2019. Version en ligne du chapitre : https://books.openedition.org/ugaeditions/3911, page consultée le 26/10/2024.

En effet, la marche et les marcheurs sont souvent objets des éloges chez les littéraires du XIXe siècle. Honoré de Balzac qui publie en 1835 *Théorie de la démarche*, dans lequel il qualifie la marche du « résultat et la manifestation physique de la volonté, qui réunit en un même concept la pensée, le « Verbe » (la littérature), l'action du corps »[104] :

> N'est-il pas réellement bien extraordinaire de voir, que, depuis le temps où l'homme marche, personne ne se soit demandé pourquoi il marche, comment il marche, s'il marche, s'il peut mieux marcher, ce qu'il fait en marchant, s'il n'y aurait pas moyen d'imposer, de changer, d'analyser sa marche : questions qui tiennent à tous les systèmes philosophiques, psychologiques et politiques dont s'est occupé le monde […] Sans autre secours que celui de l'intuition qui nous a valu plus de conquêtes que tous les sinus et les cosinus de la science, et sans m'inquiéter ni des preuves, ni du qu'en diras-tu, je décidai que l'homme pouvait projeter en-dehors de lui-même, par tous les actes dus à son mouvement, une quantité de force qui devait produire un effet quelconque dans sa sphère d'activité […] Pour moi, dès lors, le MOUVEMENT comprit la Pensée, action la plus pure de l'être humain ; le Verbe, traduction de ses pensées ; puis la Démarche et le Geste, accomplissement plus ou moins passionné du Verbe […] Sous ce rapport, la connaissance approfondie de la Démarche *devenait une science complète*.[105]

Victor Hugo, l'un des écrivains les plus célèbres du XIXe siècle, fait dans son œuvre d'innombrables références à la marche :

> Hernani est une « force qui va », Jean Valjean un « passant ». À eux seuls, *Les Misérables* constituent, de l'entrée du bagnard à Digne (I, II, 1) jusqu'au pas hébété du vieillard qui attend la mort (V, VIII, 4), un extraordinaire roman de la marche : il y a l'avancée solitaire après le pardon de l'évêque, qui rythme, chez le récidiviste, l'illumination progressive de la conscience (I, II, 13), la promenade dans la compagne autour de Montreuil-sur-Mer (I, V, 3), la traversée de la forêt de Montfermeil (II, II, 6), la course zigzagante dans le labyrinthe parisien (II, V, 1), l'effrayante échappée hors des égouts de Paris (V, III, 1-9). À chaque fois, Hugo fait ressentir au lecteur, de façon élémentaire, le poids du corps, l'effort musculaire, la macération de la pensée dans l'ambiance ouatée que créent la solitude ou, au contraire, le regard de l'autre. N'étant de nulle part, Jean Valjean marche, partout et toujours, de son allure régulière et résignée. Ce roman polyphonique, qui enchevêtre une multitude de vies et d'histoires, ne cesse de laisser entendre le rythme d'un pas familier : ce qui prouve, une nouvelle fois, qu'un texte autobiographique est lové au cœur du récit populaire et social[106].

---

[104] VAILLANT, Alain. *Op.cit.*
[105] BALZAC, Honoré de. *Théorie de la démarche.* Paris : Éditions Bossard, 1922. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Traité_de_la_vie_élégante/Théorie_de_la_Démarche, page consultée le 06/11/2024.
[106] VAILLANT, Alain. *Op.cit.*



Illustration 24 :
Jean Valjean illustré par Gustave Brion (1862).
Tout au long du roman de Victor Hugo, Jean Valjean est celui qui est toujours « sur la route », que ce soit pour fuir la police ou pour protéger Cosette. « Jean Valjean avait repris sa marche et ne s'était plus arrêté », comme le dit Hugo dans le Tome V de son livre portant le nom de l'ancien forçat (nous lisons dans cette phrase un double sens, celui de la marche physique et celui de la marche symbolique).
Source :
Paris Musées[107].

[107] Paris Musées : https://www.parismuseescollections.paris.fr/fr/maison-de-victor-hugo/oeuvres/jean-valjean-1, page consultée le 09/11/2024. La section « Commentaire historique » nous donne des précisions concernant le contexte de la création de cette représentation, tout en confirmant sa « qualité et la justesse » selon l'auteur même du roman :

> Victor Hugo souhaitait que la première édition de ses œuvres ne soit pas illustrée. Aussi, en 1862, devant le succès des « Misérables », Gustave Brion eut l'idée de réaliser une illustration indépendante. Il produisit ainsi vingt-cinq dessins, entre avril et juillet, qu'il fit reproduire en photographies, s'associant avec Faucheur et Danelle. Vendues à la pièce ou en album, elles furent tirées et montées sur carton, en trois formats différents, dont les deux plus petits correspondaient à ceux des éditions belges et françaises – comme pour cette planche – permettant aux amateurs de les faire relier dans leurs volumes. S'arrachant à des milliers d'exemplaires, leur succès suscita la convoitise de l'éditeur du roman qui obtint un intéressement à l'affaire sous menace de la faire interdire. De son côté, Victor Hugo loua la qualité et la justesse des dessins de Brion (à l'exception des portraits

2. La marche selon Rimbaud

Rimbaud est un marcheur infatigable, comme le décrit très justement le *Dictionnaire Rimbaud* de Jean-Baptiste Baronian :

> S'il y a une continuité dans la vie de Rimbaud, par-delà le silence et les continents, c'est bien la marche. Toute sa vie, il aura marché, été ce « piéton de la grand-route » qu'évoque la partie III d'*Enfance*, dans les *Illuminations*. Un dessin d'Ernest Delahaye le montre avec des jambes gigantesques, enjambant les paysages, parcourant les kilomètres, en route déjà pour d'autres voyages.[108]

Dans son œuvre, la marche apparaît comme un motif récurrent, aussi bien dans ses poèmes en vers que dans ses poèmes en prose.

2.1 La marche comme quête de la « liberté libre »

Rimbaud forge l'expression de la « liberté libre » dans sa lettre du 2 novembre 1870 à son professeur Georges Izambard :

> Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre, et ... un tas de choses que « ça fait pitié », n'est-ce pas ! [...] et je voudrais repartir encore bien des fois – Allons, chapeau, capote, les deux poings dans les poches et sortons !

Dans *Ma Bohême* et *Sensation*, deux poèmes très proches en thème, la marche incarne la quête de cette « liberté libre » :

> Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées[109]
> Mon paletot aussi devenait idéal ;
> J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
> Oh ! là ! là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !
> (*Ma Bohême*)

> Par les soirs bleus d'été, j'irai dans les sentiers,
> [...]
> Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
> Par la Nature, – heureux comme avec une femme.
> (*Sensation*)

---

de Fantine et de Javert). Cette première illustration créa véritablement les types visuels des personnages qui furent très souvent et durablement repris par la suite.

[108] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud.* Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.

[109] « Les poings dans mes poches crevées » : voici le parallèle avec « les deux poings dans les poches » de la lettre à Izambard.

Dans les deux poèmes, que ce soit le temps utilisé (le passé ou le futur), le protagoniste « en route » se laisse guider par la nature, sans but ni destination.

Finalement, dans *Enfance* (*Illuminations*), le « piéton » est encore une fois portée par le désir de « la grande doute » :

> Je suis le piéton de la grand-route par les bois nains ; la rumeur des écluses ouvre mes pas. Je vois longtemps la mélancolique lessive d'or du couchant.[110]

2.2 La marche et le cheminement spirituel

Chez Rimbaud, la marche est aussi associée au cheminement spirituel, notamment dans *Une saison en enfer*.

Dans *Nuit de l'enfer*, Rimbaud oppose Satan qui « court » à Jésus qui « marche », tout en faisant une allusion à un passage de l'Évangile dit de Saint Jean (VI, 19) :

> Que de malices dans l'attention de la campagne ... Satan, Ferdinand, court avec les graines sauvages...Jésus marche sur les ronces purpurines, sans les courber... Jésus marchait sur les eaux irritées.
> (*Nuit de l'enfer*)

> Après avoir ramé environ vingt-cinq ou trente stades, ils virent Jésus marchant sur la mer et s'approchant de la barque. Et ils eurent peur.[111]
> (*Évangile dit de Saint Jean*, VI, 19)

Ici, la marche symbolise une attitude affirmée, guidée par la foi, même face aux « eaux irritées ».

Quant à la marche évoquée dans *Délires I* par le « compagnon d'enfer », elle prend une dimension complètement différente et suggère une démarche inquiétante portée par les vices :

> Les nuits, souvent, ivre, il se poste dans des rues ou dans des maisons, pour m'épouvanter mortellement. – « On me coupera vraiment le cou ; ce sera dégoûtant. » Oh ! ces jours où il veut marcher avec l'air du crime !

2.3 La marche comme moyen d'engagement et de désengagement

[110] Rimbaud écrit dans sa lettre à Paul Demeny du 28 août 1871 : « Je suis un piéton, rien de plus ».
[111] Version en ligne de la Bible : https://saintebible.com/john/6-19.htm, page consultée le 12/11/2024.

Nous entendons par « engagement » et « désengagement » avant tout une attitude, plutôt qu'une position strictement politique : l'« engagement » comme attitude liée au changement et au progrès, et le « désengagement » comme une forme de retrait.

2.3.1 *Mauvais sang* : la marche hésitante

Si la marche est liée au progrès dans la deuxième section du poème, elle deviendra porteuse de questions existentielles dans la quatrième :

> La science, la nouvelle noblesse ! Le progrès. Le monde marche ! Pourquoi ne tournerait-il pas ? (*Mauvais sang*, *I*)

> Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l'ennui et la colère.
> À qui me louer ? Quelle bête faut-il adorer ? Quelle sainte image attaque-t-on ? Quels cœurs briserai-je ? Quel mensonge dois-je tenir ? – Dans quel sang marcher ?
> (*Mauvais sang*, *II*)

Dans la cinquième section, le narrateur se souvient du parcours du « forçat intraitable » (Jean Valjean des *Misérables* ?), personnage qu'il admirait « encore tout enfant ». Il semble même marcher au côté du « forçat » : « sur les routes, par des nuits d'hiver », « je me voyais devant une foule exaspérée ».

S'il y a du mouvement (symbolique ou non) dans la sixième (« les blancs débarquent ») et la septième section (« ma vie n'est pas assez pesante, elle s'envole et flotte loin au-dessus de l'action »), il faut attendre la huitième et dernière partie pour que l'auteur parle de nouveau de la marche :

> Assez ! Voici la punition. – *En marche* !
> Ah ! les poumons brûlent, les tempes grondent ! la nuit roule dans mes yeux, par ce soleil ! le cœur ... les membres ...
> Où va-t-on ? au combat ? Je suis faible ! les autres avancent. Les autels, les armes ... le temps !
> Feu ! feu sur moi ! Là ! où je me rends. – Lâches ! – Je me tue. Je me jette aux pieds de chevaux !
> Ah ! ...
> - Je m'y habituerai.
> Ce serait la vie française, le sentier de l'honneur.

Dans cette section, la marche serait une « punition » qui ferait souffrir le « je » : « les poumons brûlent, les tempes grondent » ; « le cœur » et « les membres » n'échapperaient sans doute non plus à la souffrance. Se déclarant « faible », le protagoniste a peur du

« combat » tandis que « les autres avancent ». Or, dans sa vision la plus effrayante, il est obligé à cause du « feu » de se jeter « aux pieds de chevaux », vraisemblablement « chevaux de guerre ». Le manque de choix l'obligera à se convaincre par rapport à cette marche en guise de punition, en prononçant à la fin du texte « Je m'y habituerai. Ce serait la vie française, le sentier de l'honneur » : sauf que le désespoir l'emporte déjà à la fierté « française ». Dans sa conférence *Rimbaud en marche*, le professeur Pierre Brunel associe également « l'en-marche » rimbaldien à la « marche militaire » dont le poète-négociant aura peur jusqu'à la fin de sa vie, en proposant une lecture de cette section comme une « contre-Marseillaise » :

> Il n'est sans doute pas nécessaire de rappeler le refrain de notre hymne national, *La Marseillaise* : « Marchons, marchons... », mais le souvenir en est présent assurément dans les « En marche » rimbaldiens.
> [...]
> L'« en marche » militaire de *La Marseillaise* est une évocation de ce qui a été une phobie toute sa vie : le service militaire.
> En octobre 1875, il a fui le service militaire. Même malade et infirme, il redoute toujours le rappel de cette obligation.
> Cette section d'*Une saison en enfer* peut être perçue comme une contre-Marseillaise, un contre « Marchons, marchons ... ».[112]

2.3.2 *Matin* et *À une Raison* : la marche et l'espoir

L'avant-dernier texte d'*Une saison en enfer* est presque un « adieu » à l'enfer :

> Pourtant aujourd'hui, je crois avoir fini la relation de mon enfer.
> [...]
> Quand irons-nous, par-delà les grèves et les monts, saluer la naissance du travail nouveau, la sagesse nouvelle, la fuite des tyrans et des démons, la fin de la superstition, adorer – les premiers ! Noël sur la terre !
> Le chant des cieux, la marche des peuples ! Esclaves, ne maudissons pas la vie.

Ayant « fini la relation » avec son enfer (psychique), le narrateur se projette dans l'avenir, en s'interrogeant : « Quand irons-nous », question marquant un tournant décisif et ouvrant la voie au « travail nouveau » et à la « sagesse nouvelle ». À la fin du passage, « la marche des peuples » s'inscrit dans une démarche décidément collective, suggérant un espoir pour un monde nouveau qui se créera en avançant.

[112] BRUNEL, Pierre. « Rimbaud en marche (conférence du 18/11/2017 à la Société des Poètes français, transcrite par Carole GALTIER) » in *Rimbaud vivant* (numéros 56-57, années 2017-2018). Paris / Charleville-Mézières : Les Amis de Rimbaud, 2018.

Dans *À une Raison*, un des textes des *Illuminations*, Rimbaud revient sur ce même symbolisme de la marche : « C'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche ».

B. Le voyage, figure multiple

Le thème du voyage a été largement exploré dans la poésie du XIXe siècle. Baudelaire par exemple, nous laisse des textes comme *Le Voyage* et *L'Invitation au voyage*, dans lesquels il célèbre le voyage et les « vrais voyageurs » :

> Mais les vrais voyageurs sont ceux-là seuls qui partent
> Pour partir ; cœurs légers, semblables aux ballons,
> De leur fatalité jamais ils ne s'écartent,
> Et sans savoir pourquoi, disent toujours : Allons !
> [...]
> Étonnants voyageurs ! quelles nobles histoires
> Nous lisons dans vos yeux profonds comme les mers !
> Montrez-nous les écrins de vos riches mémoires,
> Ces bijoux merveilleux, faits d'astres et d'éthers.
> (*Le Voyage*[113])

> Vois sur ces canaux
> Dormir ces vaisseaux
> Dont l'humeur est vagabonde ;
> C'est pour assouvir
> Ton moindre désir
> Qu'ils viennent du bout du monde.
> (*L'Invitation au voyage*[114]).

Pour Baudelaire, ce qui compte dans le voyage, c'est le départ, la volonté et le désir de partir : idée qui trouvera ses échos dans l'œuvre de Rimbaud.

1. Le voyageur comme héros romanesque

Au XIXe siècle, une distinction se dessine déjà entre le voyageur et le touriste. Alors que les premiers « guides du voyageur » paraissent à cette époque, ceux-ci, étouffés de descriptions et de conseils, s'adressent avant tout aux touristes soucieux de suivre des

[113] BAUDELAIRE, Charles. *Le Voyage.* Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fleurs_du_mal_(1861)/Le_Voyage, page consultée le 10/11/2024.
[114] BAUDELAIRE, Charles. *L'Invitation au voyage.* Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fleurs_du_mal_(1861)/L'Invitation_au_voyage, page consultée le 10/11/2024.

itinéraires bien tracés, plutôt qu'aux véritables voyageurs qui, presque à la manière des flâneurs, recherchent l'imprévu :

> Le touriste qui quitte son domicile avec son guide acquiert les valeurs de la prévoyance : prévoir « le budget de voyage », préparer son itinéraire, connaître à l'avance les curiosités sélectionnées, etc., canalise l'attention et rend la visite moins improvisée ou moins brouillonne.
> [...]
> Le tourisme se définit ainsi comme une ascèse et remplit une fonction culturelle. La visite du « site panoramique » ou du « Saut du diable » entre dans un rituel. De belvédères en tables d'orientation, le périple se contracte en une succession de visites, minutées par le guide qui banalise le pittoresque. Il est vrai que le tourisme ne s'improvise pas : les guides jouent un rôle capital dans l'information des touristes.[115]

En tant que poète, Rimbaud est conscient de cette distinction, ce qui explique la formule « touriste naïf » dans *Soir historique* :

> En quelque soir, par exemple, que se trouve le touriste naïf, retiré de nos horreurs économiques, la main d'un maître anime le clavecin des prés ; on joue aux cartes au fond de l'étang, miroir évocateur des reines et des mignonnes, on a les saintes, les voiles, et les fils d'harmonie, et les chromatismes légendaires, sur le couchant.
> Il frisonne au passage des chasses et des hordes. La comédie goutte sur les tréteaux de gazon.
> Et l'embarras des pauvres et des faibles sur ces plans stupides !

Dans son commentaire[116], Pierre Brunel voit dans « nos horreurs économiques » un écho à Karl Marx qui utilise l'expression « les misères économiques » dans sa première adresse sur la guerre franco-allemande du 23 juillet 1870[117]. Pour Kristin Ross, « Rimbaud est peut-

---

[115] RAUCH, André. « Le voyageur et le touriste » in *In Situ, Revue des Patrimoines. Le patrimoine des guides : lecture de l'espace urbain européen* (n°15, 2011). Version en ligne : https://journals.openedition.org/insitu/533, page consultée le 02/02/2025.
[116] BRUNEL, Pierre. *Éclats de la violence.* Paris : José Corti, 2004.
[117] MARX, Karl. « Première adresse du Conseil général sur la guerre franco-allemande », sur le site de l'Association Internationale des Travailleurs (https://www.marxists.org/francais/ait/1870/07/km18700723.htm, page consultée le 02/02/2025) :

> La classe ouvrière anglaise tend une main fraternelle aux travailleurs de France et d'Allemagne. Elle se sent profondément convaincue que, quelque tournure que prenne l'horrible guerre qui s'annonce, l'alliance des ouvriers de tous les pays finira par tuer la guerre. Tandis que la France et l'Allemagne officielles se précipitent dans une lutte fratricide, les ouvriers de France et d'Allemagne échangent des messages de paix et d'amitié. Ce fait unique, sans parallèle dans l'histoire du passé, ouvre la voie à un avenir plus lumineux. Il prouve qu'à l'opposé de la vieille société, avec ses misères économiques et son délire politique, une nouvelle société est en train de naître, dont la règle internationale sera la *Paix,* parce que dans chaque nation régnera le même principe : le *travail!* Le pionnier de cette nouvelle société, c'est l'Association internationale des travailleurs.

être celui qui a le mieux saisi combien étaient futiles les tentatives des touristes bourgeois pour fuir un univers qu'ils avaient eux-mêmes créé, futilité si bien exprimée ».

Souvent, le voyageur est représenté dans l'œuvre de Rimbaud comme une sorte de héros romanesque.

Dans *Comédie de la Soif*, le poète se souvient avec nostalgie d'une escapade de 1870 durant les « grandes vacances » :

> Et si je redeviens
> Le voyageur ancien
> Jamais l'auberge verte
> Ne peut bien m'être ouverte.

Dans le cas de Rimbaud, la figure du voyageur se voit confondre avec celle du vagabond, voire de fugueur : après avoir été obligé de retourner chez lui depuis Douai, il reprend aussitôt la route pour aller jusqu'à Charleroi.

Dans *Délires I*, c'est « nous », c'est-à-dire Rimbaud et Verlaine dans la vision du jeune homme, qui partiront en voyage, « sans soins, sans peines » :

> Par instants, j'oublie la pitié où je suis tombée : lui me rendra forte, nous voyagerons, nous chasserons dans les déserts, nous dormirons sur les pavés des villes inconnues, sans soins, sans peines. Ou je me réveillerai, et les lois et les mœurs auront changé, - grâce à son pouvoir magique, - le monde, en restant le même, me laissera à mes désirs, joies, nonchalances. Oh ! la vie d'aventures qui existe dans les livres des enfants, pour me récompenser, j'ai tant souffert, me la donneras-tu ?

Dans son commentaire, Suzanne Bernard s'intéresse à ces visions dignes des « livres des enfants » :

> On songe aux lectures de Rimbaud enfant : livres de prix (*L'Habitation du désert*, par Mayne Reid ; Les Robinsons français, etc.) ou récits d'aventures du *Magasin pittoresque* ; mais Verlaine dira lui aussi dans *Laeti et errabundi* :
>
> > *Nos belles curiosités*
> > *Eussent mangé tous les atlas ...* [118]

Le narrateur de *Délires II* rêve des « voyages de découvertes » :

[118] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres*. *Op.cit.* p.467.
Pour nous, « pour me récompenser » renvoie sans doute à ces livres que Rimbaud aurait reçus en récompense de ses réussites scolaires.

> Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations, républiques sans histoires, guerres de religion étouffées, révolutions de mœurs, déplacements de races et de continents : je croyais à tous les enchantements.
> [...]
> Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau. Sur la mer, que j'aimais comme si elle eût dû me laver d'une souillure, je voyais se lever la croix consolatrice. J'avais été damné par l'arc-en-ciel. Le Bonheur était ma fatalité, mon remords, mon ver : ma vie serait toujours trop immense pour être dévouée à la force et à la beauté.

Au premier regard, les voyages sont dans ce texte liés à la rêverie (« Je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations »), mais ont aussi une utilité que l'on peut qualifier de « thérapeutique » (« Je dus voyager, distraire les enchantements assemblés sur mon cerveau »). Les deux occurrences de « voyage » ont, semble-t-il, des fonctions quasi opposées : nous nous demandons si les « enchantements » auxquels le voyageur croyait (« je croyais à tous les enchantements ») soient précisément ceux qu'il cherchait à s'écarter de son esprit.[119] Or, comme souvent chez Rimbaud, une dimension ambigüe, voire ironique, se dissimule derrière ces rêveries : le « Bonheur » avec un grand « B » se trouve paradoxalement associé aux éléments négatifs (« fatalité », « remords », « ver »), révélant ainsi une illusion derrière la façade de l'espoir.

Dans les brouillons d'*Une saison en enfer*, Rimbaud semble répondre à sa propre question dans la *Comédie de la soif* : « Choisirai-je le Nord / Ou le Pays des Vignes ? ».

> Je voyageai un peu. J'allai au nord : je [rappelai au *biffé*] [me *[un mot non déchiffré biffé] corrigé en* fermai mon] cerveau. [Je voulus reconnaître là *add. interl*.] toutes mes odeurs féodales, bergères, sources sauvages.

[119] Dans son commentaire, Suzanne Bernard pense à *Mauvais sang* mais aussi à un poème de Baudelaire : « Certains termes de ce paragraphe rappelle Mauvais sang : Rimbaud cherche en somme le dépaysement dans l'espace et dans le temps, mais plus encore, ainsi que le Baudelaire du *Voyage*, ' l'inconnu' ».

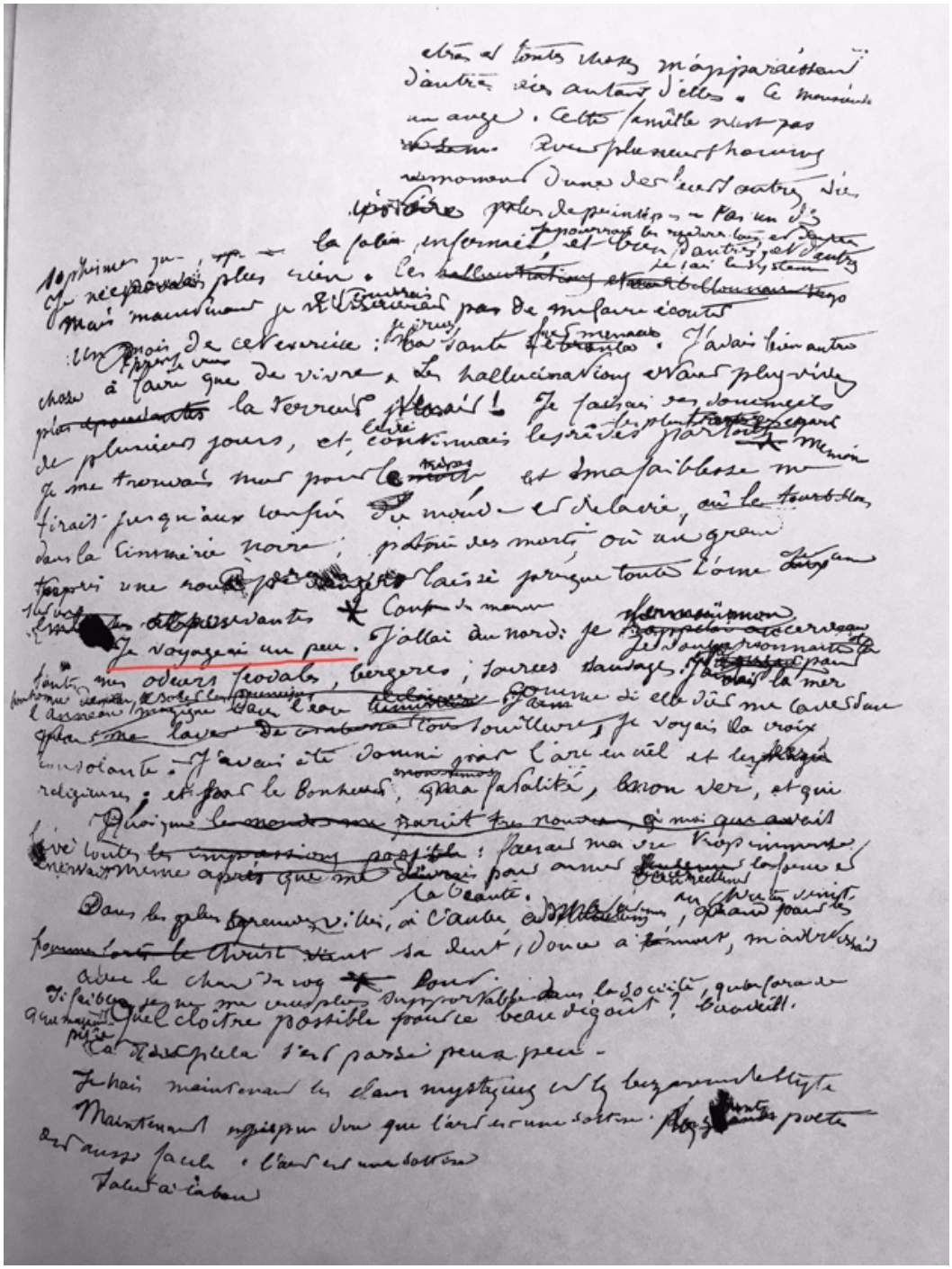


Illustration 25 :
« Je voyageai un peu. J'allai au nord... » dans les brouillons manuscrits de Rimbaud.
Source :
Les Manuscrits d'Arthur Rimbaud : l'intégrale (Textuel, 2012).

Finalement, dans *Génie*, Rimbaud fait de son Génie un voyageur (un voyageur « étrange », certes, car il semble avoir besoin d'un rappel de son voyage) :

> Et nous nous le rappelons et il voyage... Et si l'Adoration s'en va, sonne, sa Promesse, sonne : « Arrière ces superstitions, ces anciens corps, ces ménages et ces âges. C'est cette époque-ci qui a sombré ! »
> Il ne s'en ira pas, il ne redescendra pas d'un ciel, il n'accomplira pas la rédemption des colères de femmes et des gaîtés des hommes et de tout ce pêché : car c'est fait, lui étant, et étant aimé.[120]

Les commentateurs ne sont pas toujours d'accord sur l'identité du « Génie ». Certains d'entre eux rapprochent ce texte à la Bible : Ernest Delahaye l'interprète comme « souvenir évident du Christ »[121], tandis que Margaret Davies suggère d'y voir un écho à l'Esprit un passage de Jean 3 : 8 : « L'Esprit souffle où il veut, tu ne peux pas savoir ni d'où il vient ni où il va »[122]. D'autres, comme Suzanne Bernard ou encore André Dhôtel, opposent le texte de Rimbaud aux éléments bibliques :

> Il faut reconnaître en effet que des formules telles que *il ne redescendra pas d'un ciel*, *il n'accomplira pas la rédemption*, opposent cet être surnaturel au Christ : ce n'est pas en se sacrifiant, comme le Christ, mais c'est par l'amour universel qu'il donne et qu'il réclame, que ce Génie fera le bonheur des hommes et les libérera des *agenouillages anciens*. Cette interprétation se rapprocherait de celle de Dhôtel, qui pense que ce Génie n'est rien d'autre que la vie universelle, laquelle « possède des vertus merveilleuses par le seul fait qu'elle est la vie ».[123]

2. Le voyage comme quête spirituelle

Rimbaud écrit dans *Mauvais sang* :

> Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Église. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi mille féeries profanes. – Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. – Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.

Le vocabulaire utilisé est étroitement lié à l'histoire et à la religion : « la France fille aînée de l'Église », « le voyage de terre sainte », « des vues de Byzance », « des remparts de Solyme », « le culte de Marie », « le crucifié », etc. Dans ce passage, le « voyage en terre

---

[120] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Ibid.* p.315.
[121] Cité par Suzanne Bernard.
[122] Citée par Alain Bardel : http://abardel.free.fr/petite_anthologie/genie_commentaire.htm, page consultée le 15/11/2024.
DAVIES, Margaret. « Génie, Autour de '*Ville(s)*' et de *Génie* » in *Revue des Lettres Modernes*, série Rimbaud n°4 (p.47-65). Paris : Éditons Minard, 1980.
[123] Commentaire par Suzanne Bernard. *Op.cit.*

sainte » renvoie, tout comme les « remparts de Solyme » [124], aux croisades moyenâgeuses qui sont des expéditions militaires organisées afin de mener le pèlerinage des chrétiens en Terre sainte. L'emploi du terme « manant » – c'est-à-dire une personne qui n'est pas issue de la noblesse – attire notre attention : le narrateur se considère, même dans une autre vie antérieure à son époque (« j'aurais fait »), toujours comme de « race inférieure » (comme il l'annoncé au début de *Mauvais sang*). Ainsi, nous pouvons dire que le « voyage » en question est une quête doublement spirituelle : par la nature même des croisades, mais aussi par le statut « inférieur » du « manant » sur lequel Rimbaud met l'accent (le « voyage de terre sainte » devient donc moyen de réalisation de soi à travers la spiritualité).

À la fin de *Dévotion*, texte obscur aux allures quasi-religieuses, Rimbaud parle des « voyages métaphysiques » : « À tout prix et avec tous les airs, même dans des voyages métaphysiques. – Mais plus *alors* ». Pour Suzanne Bernard, ces voyages en question s'opposent aux voyages réels :

> Ce dernier paragraphe est particulièrement mystérieux. Ces *voyages métaphysiques* semblent en tout cas s'opposer aux voyages réels : ce sont des voyages dans l'inconnu, comme celui que Baudelaire réclame à la fin du *Voyage*, et qu'il demande à la Mort :
>
> > Plonger au fond du gouffre, Enfer ou Ciel, qu'importe ?
> > Au fond de l'Inconnu pour trouver du nouveau ![125]

3. Le voyage moderne : entre fascination et désenchantement

Rimbaud écrit dans *Promontoire* :

> Leurs railways flanquent, creusent, surplombent les dispositions de cet Hôtel, choisies dans l'histoire des plus élégantes et des plus colossales constructions de l'Italie, de l'Amérique et de l'Asie, dont les fenêtres et les terrasses à présent pleines d'éclairages, de boissons et de brises riches, sont ouvertes à l'esprit des voyageurs et des nobles.

L'anglicisme « railway » renvoie clairement aux souvenirs londoniens et aux voyages en train que Rimbaud avait fait en compagnie de Verlaine pendant cette période. L'hôtel, dont les dispositions sont « choisies dans l'histoire des plus élégantes et des plus colossales constructions », dans lequel on trouve « pleines d'éclairages, de boissons et de brises

[124] Suzanne Bernard note dans son commentaire : « Rimbaud décrit le trajet de la première croisade, celle des manants sous la conduite de Pierre l'Ermite ; Solyme est le nom biblique de Jérusalem ».
[125] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.535.

riches », est ouvert « à l'esprit des voyageurs et des nobles » : le luxe et le confort modernes sont donc à la disposition des voyageurs qui peuvent se permettre un tel séjour.

Le poème *Mouvement* évoque un voyage en train :

> Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve,
> Le gouffre à l'étambot ;
> La célérité de la rampe ;
> L'énorme passade du courant,
> Mènent par les lumières inouïes
> Et la nouveauté chimique
> Les voyageurs entourés des trombes du val
> Et du storm.
>
> Ce sont les conquérants du monde
> Cherchant la fortune chimique personnelle ;
> Le sport et le comfort voyagent avec eux ;
> Ils emmènent l'éducation
> Des races, des classes et des bêtes, sur ce Vaisseau.
> Repos et vertige
> À la lumière diluvienne
> Aux terribles soirs d'étude.[126]

Ce voyage est rendu possible grâce à la révolution industrielle, qui commence d'abord en Angleterre où Rimbaud a effectué plusieurs séjours de durées variées (raison pour laquelle qu'il écrit « comfort » au lieu de « confort »). Chaque voyageur se positionne en conquérant « du monde », tout en cherchant la fortune « personnelle » : le « collectif » et le « personnel » sont ainsi mis en opposition. « Le sport et le comfort » et « l'éducation des races, des classes et des bêtes » évoquent, quant à eux, le mode de vie britannique et les progrès réalisés par les scientifique anglais. À travers cette strophe, Rimbaud exprime, avec une certaine ironie et une critique sous-jacente, la mentalité et la valeur (selon lui) des citoyens du pays alors le plus industrialisé au monde.

Finalement, nous lisons dans *Solde* :

> – À vendre les Corps, les voix, l'immense opulence inquestionable ! ce qu'on ne vendra jamais. Les vendeurs ne sont pas à bout de solde ! Les voyageurs n'ont pas à rendre leur commission.

Un des commentateurs de Rimbaud, Alain Bardel, propose tout simplement d'interpréter les « voyageurs » comme des « commis-voyageurs », c'est-à-dire des « voyageurs de

[126] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p. 312.

commerce » : comme « les vendeurs ne sont pas à bout de solde », ils « n'ont pas à rendre leur commission ».[127]

C. Le vagabondage et la flânerie : tension et continuité

1. Le vagabondage : entre pratique subversive et quête de liberté

Dans *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*, Kristin Ross dénonce les clichés liés à Rimbaud et à ses vagabondages, en insistant sur l'occurrence fréquente du vagabondage chez les jeunes de son époque :

> Que Rimbaud se soit enfui de chez lui à seize ans vaut pour preuve de la nature irrépressible et singulière de son génie, du besoin spécifique au « poète » de s'éloigner des tyrannies mesquines de la province et de sa mère. En réalité, rien ne montre moins l'originalité ou la singularité de Rimbaud : en France, entre 183à et 1896, les condamnations pour vagabondage ont été multipliées par sept ; en 1889, 600 000 enfants – un onzième de la population scolarisable – avaient abandonné l'école.[128]

Pour le gouvernement, les jeunes vagabonds constituent, par leur insoumission et leur oisiveté apparentes, de potentiels dérangeurs de l'ordre établi :

> Charles Portales écrit un livre sur ce thème en 1854 : « Bientôt l'oisiveté et la débauche jetèrent [...] dans les villes des millions d'hommes corrompus qui menacèrent la propriété. » Vers le milieu du siècle, divers éducateurs, directeurs de prison et réformateurs sociaux traitent du vagabondage comme problème social. [...] Éduard Ducpétiaux, inspecteur général des prisons en Belgique, met en garde contre l'équivalent masculin de la prostitution, sur le ton caractéristique des pamphlets de l'époque :
>
> > Le vagabondage signale d'ordinaire le premier pas fait dans la carrière qui aboutit à la prison, parfois à l'échafaud ; le vagabondage est, pour l'apprenti, ce que la prostitution est pour la jeune ouvrière ; c'est une sorte de proclamation d'indépendance, c'est un premier défi porté à l'ordre social.

Pour Kristin Ross, l'aspect troublant du vagabondage réside dans l'ambiguïté du statut de vagabond : « On est vagabond quand on est arrêté. [...] Leur 'mode de vie' suppose une *éventuelle* violation des lois : les vagabonds sont toujours des hors-loi potentiels, par anticipation ».

Les interprétations de Kristin Ross jettent une lumière unique sur les vagabondages de Rimbaud. En effet, la singularité de Rimbaud ne se trouve pas dans l'action de vagabonder,

---

[127]Commentaire par Alain Bardel : http://abardel.free.fr/petite_anthologie/solde_commentaire.htm, page consultée le 15/11/2024.

[128] ROSS, Kristin. *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*. Paris : Les Prairies ordinaires, 2020.

qui est déjà pratiquée par d'autres jeunes de son temps, mais plutôt dans ce qu'il en tire lui-même.

Par ailleurs, la notion de vagabondage dépend souvent du point de vue adopté : celui qui est perçu comme un vagabond par un autre, il peut très bien se considérer lui-même comme « voyageur », « flâneur » ou encore « exilé », selon la manière dont il vit son errance.

Le vagabondage en tant que lui-même est peu mentionné par Rimbaud dans ses poèmes, même si la figure du vagabond se confond de temps en temps avec celles du voyageur ou encore de l'exilé.

Dans *Comédie de la soif*, il évoque les « Juifs errants de Norwège », faisant ainsi écho à la légende de « Juif errant » :

> À ses débuts, la légende n'est en effet qu'un canevas qui sollicite l'imagination populaire, d'où elle est sortie. En effet, dès son apparition, au XIIIe siècle, le Juif errant (mentionné dans *Flores historiarum* de Roger de Wendover et dans *Chronica maiora* de Matthieu Paris) reçoit des attributs hétérogènes et pittoresques : il est décrit sous les traits d'un homme éternellement triste, converti et pieux qui, attendant en Arménie le retour du Christ, témoigne de la passion aux pèlerins en qualité d'ancien portier de Ponce Pilate. Cette version atténuée précède chronologiquement celle où un cordonnier juif est condamné à l'errance perpétuelle pour avoir refusé un instant de repos au Christ portant la croix. Il parcourt donc le monde, son corps se renouvelle à chaque siècle, pareil aux cinq sous qu'il peut dépenser à la fois et qu'il retrouve toujours[129].

[129] « Juif errant » : Encyclopædia Universalis : https://www.universalis.fr/encyclopedie/mythe-du-juif-errant/, page consultée le 08/03/2024.



Illustration 26 :
Le Juif-errant, image d'Épinal (1896).
Source :
Wikimedia Commons.

Dans la deuxième partie de *Mauvais sang*, le narrateur, tourné décidément vers le présent, rejette les vagabondages d'autrefois : « Qu'étais-je au siècle dernier : je ne me retrouve qu'aujourd'hui. Plus de vagabonds, plus de guerres vagues ».

Dans une « illumination » intitulée « Vagabonds », Rimbaud revit les moments de la dernière période de sa vie commune avec Verlaine :

> Que d'atroces veillées je lui dus ! « Je ne me saisissais pas fervemment de cette entreprise. Je m'étais joué de son infirmité. Par ma faute nous retournerions en exil, en esclavage. » Il me supposait un guignon et une innocence très-bizarres, et il ajoutait des raisons inquiétantes.
> Je répondais en ricanant à ce satanique docteur, et finissais par gagner la fenêtre. Je créais, par-delà la campagne traversée par des bandes de musique rare, les fantômes du futur luxe nocturne.
> Après cette distraction vaguement hygiénique, je m'étendais sur une paillasse. Et, presque chaque nuit, aussitôt endormi, le pauvre frère se levait, la bouche pourrie, les yeux arrachés, – tel qu'il se rêvait – et me tirait dans la salle en hurlant son songe de chagrin idiot.
> J'avais en effet, en toute sincérité d'esprit, pris l'engagement de le rendre à son état primitif de fils du soleil, – et nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule.

« Nous errions, nourris du vin des cavernes et du biscuit de la route, moi pressé de trouver le lieu et la formule » : cette citation nous fait penser notamment à un passage de *Délires I*, où Rimbaud évoque ses envies de voyage (avec Verlaine) : « nous voyagerons, nous chasserons dans les déserts, nous dormirons sur les pavés des villes inconnues, sans soins, sans peines ».

2. La flânerie : pratique artistique et littéraire

Contrairement au vagabondage, qui connaît une perception assez négative par la société, la flânerie des artistes et des écrivains semble plus acceptable, malgré les similitudes entre ces deux pratiques.

Charles Baudelaire célèbre dans ses écrits l'art de la flânerie. Pour lui, le flâneur est avant tout un observateur très attentif à son environnement, au monde qui l'entoure et qui l'enchante :

> Pour le parfait flâneur, pour l'observateur passionné, c'est une immense jouissance que d'élire domicile dans le nombre, dans l'ondoyant, dans le mouvement, dans le fugitif et l'infini. Être hors de chez soi, et pourtant se sentir partout chez soi ; voir le monde, être au centre du monde et rester caché au monde, tels sont quelques-uns des moindres plaisirs de ces esprits indépendants, passionnés, impartiaux, que la langue ne peut que maladroitement définir. L'observateur est un *prince* qui jouit partout de son incognito. L'amateur de la vie fait du monde sa famille, comme l'amateur du beau sexe compose sa famille de toutes les beautés trouvées, trouvables et introuvables ; comme l'amateur de tableaux vit dans une société enchantée de rêves peints sur toile[130].

[130] BAUDELAIRE, Charles. *Le Peintre de la vie moderne.* Paris : Calmann-Lévy, 1885.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/L'Art_romantique/Le_Peintre_de_la_vie_moderne.

Rimbaud, surnommé « l'homme aux semelles de vent » par Verlaine, incarne la figure du flâneur tant par sa biographie (marquée par d'interminables errances) que par son œuvre (où se mêlent observations et imagination). Or, il ne semble pas se soucier de telles catégorisations, ne mentionnant jamais explicitement les flâneries dans ses écrits. De cette perspective, Rimbaud est celui qui comprend l'enjeu de la flânerie, qu'il se considère comme flâneur ou pas : cet art d'errance libre, dès qu'elle est revendiquée, risque de perdre son caractère insaisissable.

D. Partir / revenir : entre rupture et continuité[131]

En tant qu'expériences géographiques, le départ et le retour structurent l'espace en créant des repères qui transforment la manière dont l'homme perçoit son environnement.

1. Partir

1.1 Les enjeux du départ

Dans son essence, le départ est une action tournée vers le futur, inscrite dans la dynamique du futur.

Si le départ ouvre la voie aux découvertes et aux nouvelles connaissances, il n'est pas toujours facile. Tout départ, volontaire comme involontaire, planifié comme non planifié, enchaîne toujours une rupture avec les lieux du passé. Ce détachement, parfois brutal, implique non seulement un abandon des repères familiers, mais impose aussi une nécessité de s'adapter à un environnement inconnu qui réserve des choses inattendues.[132]

1.2 Le départ selon Rimbaud

Souvent, chez Rimbaud, la destination n'est pas primordiale : ce qui compte, c'est l'acte de partir, de quitter « ici » pour aller à un « ailleurs », quoique indéfini, serait *sûrement* meilleur qu'ici.

---

[131] Section inspirée par le séminaire de Mme. Céline Flécheux à l'Université Paris Cité, « Partir/Revenir ».

[132] L'enjeu du départ se trouve aussi dans le retour, qui peut avoir lieu ou non. Bien souvent, celui qui part laisse derrière quelqu'un qui espère (ou pas) son retour. Cette tension entre le départ et le retour est très bien illustrée chez Rimbaud et Verlaine en 1873, lorsque Verlaine, en cherchant à se réconcilier avec sa femme, écrit le 3 juillet depuis la mer à Rimbaud pour lui annoncer qu'il devait « absolument partir ». En réponse à cette lettre, Rimbaud lui écrit, un ou deux jours plus tard, en le suppliant de retourner à Londres : « Reviens, reviens, cher ami, seul ami, reviens ».

La nécessité du départ se dessine déjà dans deux poèmes en vers, *Sensation et Ma Bohême.* Dans le premier poème, le « je » aspire à un départ prochain : « j'irai loin, bien loin, comme un bohémien ». Dans le deuxième, dont le titre reflète cette aspiration bohémienne, il dit tout simplement « Je m'en allais ». Mais pour aller où ? « Sous le ciel » : une destination indéfinie.

Le départ constitue également un élément essentiel dans *Une saison en enfer*, recueil qui peut très bien être interprété comme un récit commençant par un « séjour » en enfer et finissant par le départ de l'Enfer (« Et allons » dans *Adieu*).

Dans *Mauvais sang*, le narrateur se trouve dans une indécision profonde par rapport au départ. Dans la troisième section du texte, impatient, il décide de quitter l'Europe, s'imaginant ses prochaines aventures maritimes :

> Me voici sur la place armoricaine. Que les villes s'allument dans le soir. Ma journée est faite ; je quitte l'Europe. L'air marin brûlera mes poumons ; les climats perdus me tanneront. Nager, broyer l'herbe, chasser, fumer surtout ; boire des liqueurs fortes comme du métal bouillant, – comme faisaient ces chers ancêtres autour des feux.

Au début de la quatrième section, il renonce au départ (« On ne part pas »), avant de proclamer dans la huitième et dernière partie : « En marche ! ». Après avoir étudié le brouillon d'*Une saison en enfer*, Suzanne Bernard nous fait savoir dans son commentaire que cette dernière section y suivait immédiatement la quatrième, accentuant ainsi l'hésitation fondamentale de la démarche : partir ou rester.

Dans *Délires I*, le départ est pour le « compagnon d'enfer » une obligation, une aspiration cruciale : « Parce qu'il faudra que je m'en aille, très loin, un jour » (la formulation fait d'ailleurs penser à celle dans *Sensation*, « Et j'irai loin, bien loin »). Finalement, dans *Adieu*, « Et allons » affirme une position résolument tournée vers l'avenir, marquant un départ anticipé.

Dans les *Illuminations*, un passage d'*Après le Déluge* retient particulièrement notre attention en ce qui concerne le thème du départ :

> Madame*** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célèbrent aux cent mille autels de la cathédrale.
> Les caravanes partirent. Et le Splendide-hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.

Dans cet extrait, le poète écrit tout simplement « Les caravanes partirent », sans nous donner plus d'informations : D'où vient ces caravanes et à qui appartiennent-elles ? Elles « partirent », mais pour aller où ?, etc. Nous sommes même tentés, en raison de la phrase qui suit, d'interpréter ces caravanes comme étant remplies des matériaux pour bâtir le « Splendide-hôtel » (« identifié » par certains commentateurs comme un hôtel situé à Paris, et considéré comme allégorique par d'autres). Dans tous les cas, cette petite phrase inattendue produit à l'intérieur du poème un effet similaire de celui du « cinématographique », en contribuant au changement d'un décor vers un autre.

Toujours dans le même recueil, nous lisons dans un court texte intitulé « Départ » :

> Assez vu. La vision s'est rencontrée à tous les airs.
> Assez eu. Rumeurs des villes, le soir, et au soleil, et toujours.
> Assez connu. Les arrêts de la vie. – Ô Rumeurs et Visions !
> Départ dans l'affection et le bruit neufs !

Ici, le sujet (« je » ?) a assez « vu », « eu » et « connu » : raison pour laquelle qu'il tient absolument au départ, qui symbolisera pour lui la nouveauté. Encore une fois, le départ est associé au désir de l'inconnu et de la liberté jadis manifesté dans *Sensation* et dans *Ma Bohème.*

En dehors de sa poésie, Rimbaud est saisi jusqu'à ses derniers moments par une irrépressible soif de départ. Le 9 novembre 1891, un jour avant sa disparition, il dicte à sa sœur une lettre à un directeur de compagnie maritime : « dites-moi à quelle heure, je dois être transporté à bord ».

2. Revenir

2.1 Les enjeux du retour

Deux œuvres emblématiques illustrent particulièrement les enjeux du retour : la Parabole dite du fils prodigue (Luc 15 : 11-32), et *L'Odyssée* d'Homère qui retrace le parcours d'Ulysse, roi de l'île d'Ithaque, après la guerre de Troie.

La *Parabole du fils prodigue* raconte un retour non volontaire mais obligé :

> Et il dit : Un homme avait deux fils ; et le plus jeune d'entre eux dit à son père : Père, donne-moi la part du bien qui me revient. Et il leur partagea son bien. Et peu de jours après, le plus jeune fils, ayant tout ramassé, s'en alla dehors en un pays éloigné ; et là il dissipa son bien en vivant dans la débauche. [...] Et étant revenu à lui-même, il dit : combien de mercenaires

> de mon père ont du pain en abondance, et moi je péris ici de faim ! Je me lèverai et je m'en irai vers mon père.

À son retour, le père éprouve une telle joie de voir son deuxième fils que l'aîné se met en colère. En réponse à cette réaction, le père dit : « Il fallait faire bonne chère et se réjouir ; car celui-ci, ton frère, était mort, et il est revenu à la vie ; il était perdu, et il est retrouvé ». [133] De ce point de vue, il ne s'agit pas d'un simple retour physique, mais d'une véritable retrouvaille porteuse de réconciliation pour celui qui attend.

Le retour d'Ulysse dans *L'Odyssée*, au contraire, a été retardé de vingt ans à cause de nombreux obstacles rencontrés : colère de Poséidon, maladresse de ses hommes, détentions par les nymphes Circé et Calypso, etc. Même le retour final tant attendu ne marque pas la fin des difficultés : au retour d'Ulysse, seul son chien Argos reconnaît le roi vieillissant, tandis que sa cour est envahie par les prétendants de sa femme Pénélope. Ainsi, ce retour est, loin d'être de simples retrouvailles ou encore un « retour » à l'identique, une véritable épreuve où le « revenant » est confronté à un environnement jadis familier qui ne l'est plus.[134]

2.2 Le retour selon Rimbaud

Si le départ et le retour semblent opposés en apparence, ils sont fondamentalement complémentaires : sans l'un pour mettre l'autre en perspective, ils ne seraient que des déplacements d'un point à un autre.

Dans la troisième partie de *Mauvais sang*, celui qui prépare le départ anticipe déjà son retour :

> Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre, l'œil furieux : sur mon masque, on me jugera d'une race forte. J'aurai de l'or : je serai oisif et brutal. Les femmes soignent ces féroces infirmes retour des pays chauds. Je serai mêlé aux affaires politiques. Sauvé.

« Je reviendrai, avec des membres de fer, la peau sombre » rappelle le père imaginé par Rimbaud dans son cahier de brouillon, « grand, maigre, chevelure noire, barbe, yeux, peau de même couleur » : Rimbaud pense-t-il sans doute à son père en écrivant ce passage ?

---

[133] La Bible : https://www.bible.com/fr/bible/compare/LUK.15.11-32, page consultée le 20/11/2024.

[134] Même le sens premier du mot « revenant », c'est-à-dire un esprit que l'on suppose revenir de l'au-delà, illustre l'enjeu du retour : celui qui revient semble toujours marqué par une dimension irréelle en décalage avec le monde qui a continué sans lui.

Dans *L'Impossible*, le narrateur cherche à retourner à « l'Orient » et « à la sagesse première et éternelle » :

> J'envoyais au diable les palmes des martyrs, les rayons de l'art, l'orgueil des inventeurs, l'ardeur des pillards ; je retournais à l'Orient et à la sagesse première et éternelle. — Il paraît que c'est un rêve de paresse grossière !

Finalement, dans *Vagabonds*, le narrateur se culpabilise et imagine un retour en « exil » voire en « esclavage » par sa faute : « Par ma faute nous retournerions en exil, en esclavage[135] » : un exil qui rappelle celui dans *Délires I*, « nous voyagerons, nous chasserons dans les déserts ».

III. Des lieux traversés aux lieux transcrits

Étant donné la multitude des lieux parcourus par le poète en France et en Europe, il est impossible de les examiner tous dans un seul chapitre : nous nous focalisons ainsi uniquement sur les lieux qui ont aussi inspiré ses œuvres. Une liste de tous les « lieux biographiques » de Rimbaud sera dressée et fournie en annexe, pour donner une idée aux lecteurs du parcours du poète.

A. France

1. Les Ardennes : point de départ

1.1 Charleville

1.1.1 Charleville, cité idéale d'un prince italien

Charleville doit sa naissance à un prince italien, Charles Ier de Gonzague (1580-1637), d'où le nom (« la ville de Charles », Charleville), fils de Louis IV de Gonzague (1539-1595) et d'Henriette de Clèves (1542-1601). À l'âge de vingt-six ans, en 1606, il entreprend le projet de bâtir ce qui va devenir sa propre ville idéale. Le lieu choisi est situé dans son duché de Rethel, proche de la citadelle de Mézières.

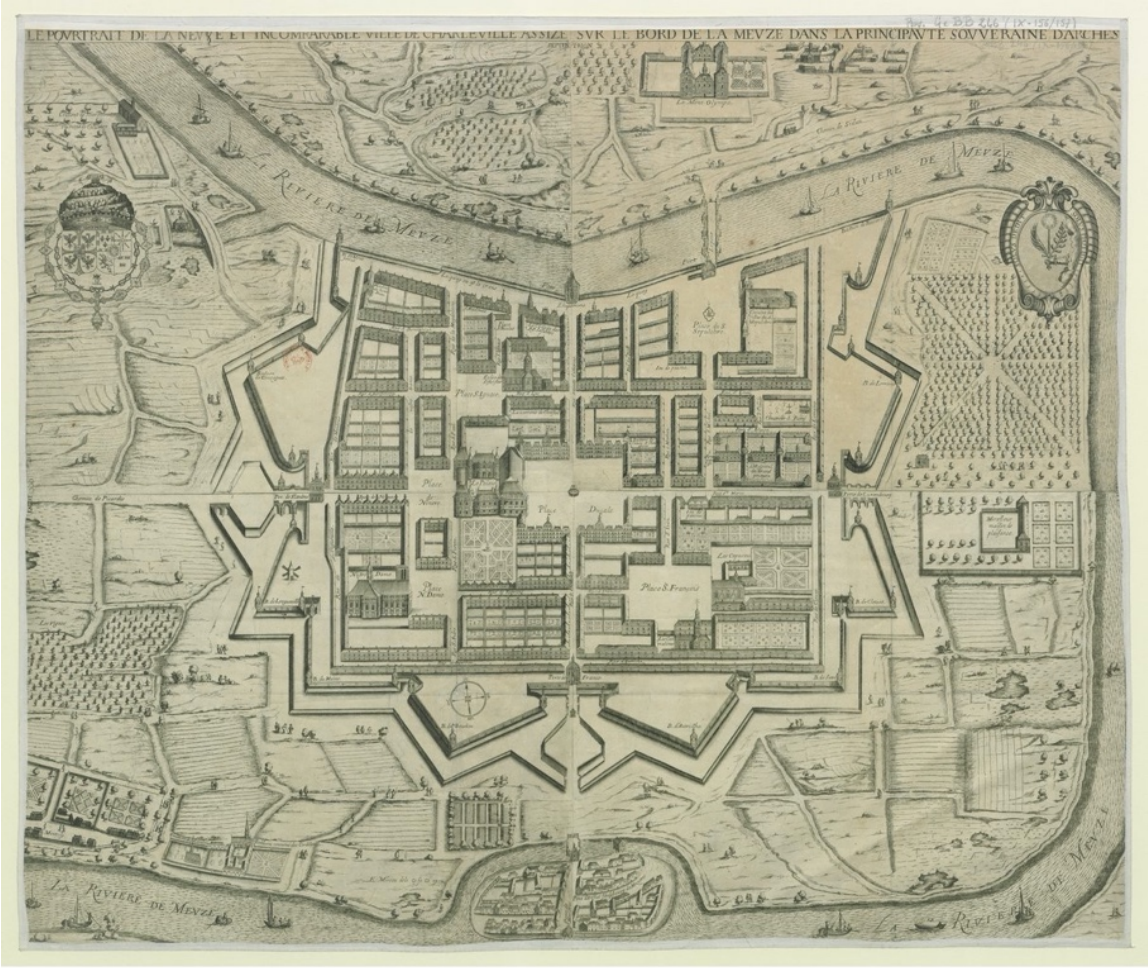
Le plan de la nouvelle ville est « simple et élégant » :

> Le plan de la nouvelle ville était simple et élégant. Au centre, une grande place quadrangulaire à laquelle venaient aboutir les quatre principales rues divisant la ville en quatre quartiers égaux ; trois autres places réparties dans ces divers quartiers ; des rues tirées

[135] Toujours obsédé par la « race inférieure à laquelle il pense appartenir, Rimbaud exagère son désespoir jusqu'au point de s'imaginer en « esclavage », condition imposée historiquement aux populations noires par les Blancs.

au cordeau, des constructions régulières, tel était le dessin primitif auquel le temps, le luxe et des besoins nouveaux ont fait subir des modifications nombreuses, sans l'altérer toutefois dans ses dispositions essentielles. Un palais, un hôpital, des églises, un moulin devaient compléter l'ensemble de la ville[136].

La ville de Charleville-Mézières conserve aujourd'hui au Musée de l'Ardenne la copie d'une gravure réalisée par le graveur Edmé Moreau. Il ne s'agit pas, selon la présentation donnée par le musée, « d'une vue de la réalité de la ville à la fin des années 1620 mais bien d'une projection de la ville achevée, parfaite ». De fait, « certains bâtiments représentés ne seront jamais terminés, comme la cathédrale ou le palais ducal » [137].

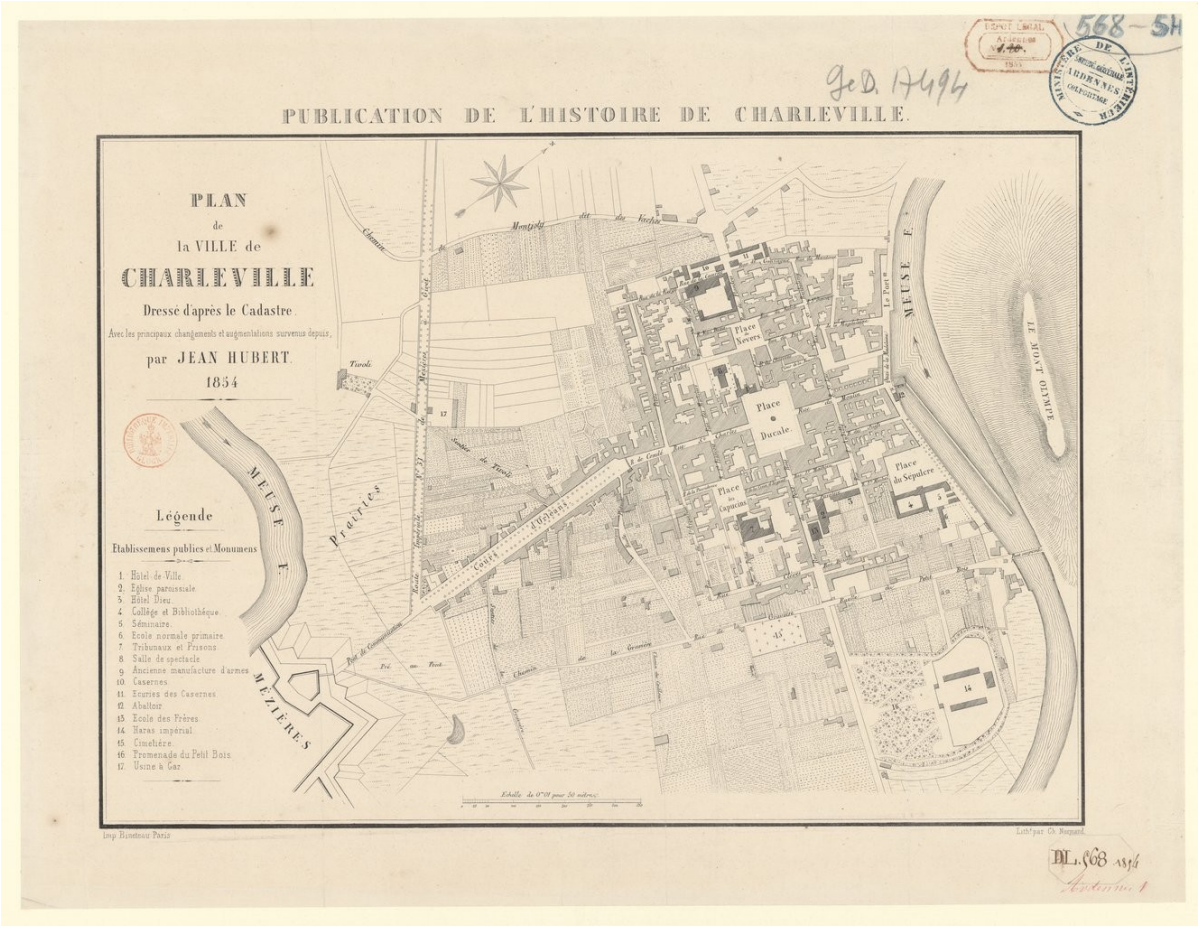


Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 27 :
Pourtrait de la neuve et incomparable ville de Charleville assize sur le bord de la Meuze dans la principaute souveraine d'Arches (1625).
Source :

[136] *Ibid.* p.59.
[137] Musée de l'Ardenne.

Bibliothèque nationale de France.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 28 :
Plan de la Ville de Charleville par Jean Hubert (1854*)*.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

1.1.2 Rimbaud à Charleville

Né à Charleville le 20 octobre 1854 d'une mère paysanne et d'un père militaire, au numéro 12 de la rue Napoléon (aujourd'hui rue Bérégovoy) « quartier Notre Dame », Arthur Rimbaud grandit avec sa mère, un frère aîné et deux sœurs cadettes (trois, en réalité, si nous prenons en compte une autre sœur morte à l'âge de quelques mois seulement).



Illustration 29 :
Photo datant du XXe siècle où l'on voit la plaque commémorative apposée près de maison natale d'Arthur Rimbaud (aujourd'hui 16 Rue Pierre Bérégovoy, Charleville-Mézières).
Source :
Archives départementales des Ardennes.

Les Rimbaud vivent dans cet appartement jusqu'en 1860, quand Arthur avait six ans. Ils séjournent quelques jours au Grand Hôtel du Lion d'argent, au 4 rue Napoléon, à côté de l'ancien appartement, avant d'emménager au 73 rue Bourbon :

> La rue Bourbon, qui croisait la rue Napoléon, n'était pas une des plus reluisantes de la ville. Berrichon la décrit comme une rue « ouvrière » dont nombre d'habitations étaient de véritables taudis. L'ancien anar, qui avait fait du chemin, déplore même la « promiscuité avec le monde ouvrier » que devait subir la famille Rimbaud[138].

[138] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.42 : « L'institution Rossat et le collège de Charleville ».



Illustration 30 :
La rue Bourbon, rue « ouvrière » très animée à l'époque de Rimbaud.
Source :
Archives départementales des Ardennes.

À la Saint-Jean de décembre 1862, madame Rimbaud décide de quitter cet appartement pour emménager au 13 cours d'Orléans (aujourd'hui cours Briand), quartier reliant Charleville à Mézières :

> Un quartier chic, cette fois. Comme ils s'y promenaient volontiers, les habitants de Charleville avaient surnommé « les Allées » cette longue et large avenue, qui reliait Charleville à Mézières. Toute plantée de grands marronniers – cent onze, d'après le journal de la jeune Vitale Rimbaud-, elle était bordée par de petits hôtels particuliers, par des jardins et même par des terrains vagues : pour des raisons de stratégie militaire – les canons de la forteresse de Mézières devaient avoir le champ libre -, les constructions étaient proscrites en certains endroits : seules des baraques en bois pouvaient y être édifiées. En haut des Allées, une grille fermant la rue Napoléon – quoiqu'elle fût toujours ouverte – venait d'être supprimée depuis quelques mois lorsque la famille Rimbaud s'installa cours d'Orléans[139].

[139] *Ibid.*



Illustration 31 :
Cours d'Orléans à l'époque de Rimbaud.
Source :
Archives départementales des Ardennes.

Les Rimbaud restent trois ans dans cet appartement. Arthur retourna pourtant de temps en temps dans ce quartier, en 1870, cette fois pour la bibliothèque d'un jeune professeur de rhétorique, Georges Izambard (1848-1931) : « le nouveau venu prit pour logement un petit appartement au premier étage du 21, cours d'Orléans – les Allées -, à deux pas de la maison que la famille Rimbaud avait occupée autrefois dans la même rue »[140].

Selon Berrichon, la famille Rimbaud avait dû quitter son appartement du cours d'Orléans en raison de « modifications apportées par le propriétaire à l'immeuble »[141]. Le troisième déménagement de la famille Rimbaud aura lieu au premier trimestre de l'année 1865, pour emménager au 20 rue Forest.

[140] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.106 : « La Rhétorique de M. Izambard ».
[141] *Ibid.* p.65 : « Vers les concours académiques ».



Illustration 32 :
Rue Forest, proche de la gare.
Source :
Archives départementales des Ardennes.

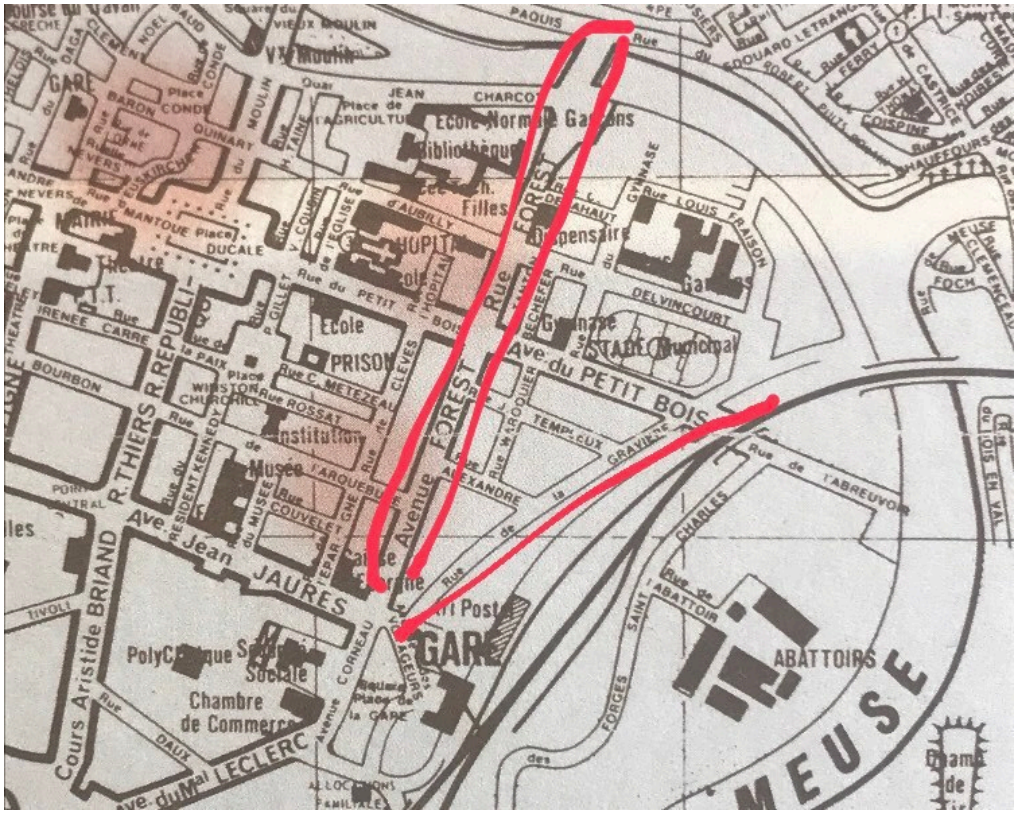


Illustration 33 :
La rue Forest indiquée sur le plan de la ville.
Si Jean-Jacques Lefrère parle d'une « rue de la Gravière », il désigne plutôt la rue derrière cette rue, à côté de la gare.
Source :
Charleville-Mézières : histoire de rues (DARDART, Gérard).

La famille quitte l'appartement en juin 1869, pour emménager au 5 bis, quai de la Madeleine (aujourd'hui quai Rimbaud) :

> La famille Rimbaud emménagea dans un appartement au 5 bis, quai de la Madeleine, presque en face du Vieux-Moulin, et à deux pas du collège. La maison, toute neuve, avait été construite par un certain Jules Baudson sur le terrain qu'il avait acquis en avril 1868. [...] Les fenêtres sur rue de l'appartement loué par Vitalie Rimbaud – était-il au premier étage ? au rez-de-chaussée comme le prétend Delahaye – donnaient sur la Meuse, à quelques dizaines de mètres en amont du Vieux-Moulin. La vue était imprenable sur le Mont-Olympe, au pied duquel on apercevait, sur l'autre rive du fleuve, un chantier de construction de bateaux. La chambre d'Arthur et de son frère s'ouvrai[t] sur la cour[142].

[142] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Ibid.* p.89.



Illustration 34 :
Quai de la Madeleine (aujourd'hui Quai Arthur Rimbaud).
Source :
Arthur Rimbaud (LEFRÈRE, Jean-Jacques).

Les Rimbaud vivent six ans dans cet appartement, avant de quitter Charleville pour s'installer à la ferme maternelle de Roche en 1875.

En ce qui concerne l'éducation, les frères Rimbaud ont été scolarisés dans deux établissements scolaires différents.

De 1861 à Pâques 1865, ils sont inscrits à l'Institution Rossat, école privée et laïque au 11 rue de l'Arquebuse tenue par François-Sébastien Rossat, docteur ès sciences de la faculté des sciences de Strasbourg.



Illustration 35 :
Photo de classe de l'Institution Rossat où figurent les frères Rimbaud (1864).
Arthur est le troisième à gauche.
Source :
Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud.

Dès Pâques 1865, Arthur et son frère Frédéric commencent à fréquenter le collège de Charleville. Fondé le 1er septembre 1803, il s'agit d'un établissement « sous le contrôle officieux de l'archevêque de Reims »[143] situé à la place du Sépulcre (aujourd'hui place Jacques Félix) avec la bibliothèque municipale.

[143] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Arthur Rimbaud.* Paris : Fayard, 2001. « Chapitre III : L'institution Rossat et le collège de Charleville », p.47.



Illustration 36 :
Charleville. - Place du Sépulcre.
« Charles de Gonzague y favorisa l'installation des sœurs sépulcrines, qui enseignent aux jeunes filles. [...] Après la Révolution, ce couvent accueille l'école centrale devenue collège, la bibliothèque, puis l'école normale des instituteurs et le petit séminaire ». (*Parcours Charleville-Mézières*, par l'Office de Tourisme Charleville/Sedan en Ardenne).
Source :
Archives départementales des Ardennes.

1.1.3 Charleville selon Rimbaud

Adolescent, Rimbaud entretient une relation compliquée avec sa ville natale. Le 25 août 1870, Rimbaud écrit à Georges Izambard, son professeur de rhétorique de l'époque, en qualifiant Charleville de « supérieurement idiote entre les petites villes de province »[144]. Le 28 août 1871, le poète se plaint encore de la vie qu'il y mène et la relation compliquée entre lui et sa mère :

> Enfermé sans cesse dans cette inqualifiable contrée Ardennaise, ne fréquentant pas un homme, recueilli dans un travail infâme, inepte, obstiné, mystérieux, ne répondant que par le silence aux questions, aux apostrophes grossières et méchantes, me montrant digne dans ma position extra-légale, j'ai fini par provoquer d'atroces résolutions d'une mère aussi inflexible que soixante-treize administrations à casquettes de plomb.

[144] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.330.

Elle a voulu m'imposer le travail, - perpétuel, à Charleville, (Ardennes) ! Une place pour tel jour, disait-elle, ou la porte[145].

Malgré son ressentiment, Charleville demeure l'une des villes les plus présentes dans l'œuvre poétique de Rimbaud, servant fréquemment de décor à ses poèmes.

a. ***Les Poètes de sept ans***

Si le nom de la ville n'est pas mentionné dans *Les Poètes de sept ans*, nous savons grâce à la biographie du poète qu'il s'agit des souvenirs au 73 rue Bourbon (appartement occupé par sa famille de 1860 à 1862), que Rimbaud évoque dans son texte.

Le poète s'inspire dès les premiers vers de sa propre vie :

Et la Mère, fermant le livre du devoir,
S'en allait satisfaite et très fière, sans voir,
Dans les yeux bleus et sous le front plein d'éminences
L'âme de son enfant livrée aux répugnances[146].

L'opposition est mise entre la Mère (Madame Rimbaud) satisfaite des devoirs bien faits, et son fils (Arthur) qui est cet enfant dont « l'âme » est « livrée aux répugnances ». Si le jeune Rimbaud est doué dans ses études (surtout à côté de son frère aîné qui ne l'est pas), s'il ne cesse de remporter des prix scolaires, il n'aime pas l'école (« Tous les jours il suait d'obéissance »[147]).

Ce qui l'intéresse, ce sont les romans, les journaux illustrés et les histoires :

À sept ans, il faisait des romans, sur la vie
Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
Forêts, soleils, rios, savanes ! – Il s'aidait
De journaux illustrés où, rouges, il regardait
Des Espagnoles rire et des Italiennes[148].

Si Rimbaud oppose, dans ce poème de jeunesse, les attentes de sa mère (c'est-à-dire le livre du devoir parfait et la « Bible à la tranche vert-chou ») à ses propres aspirations littéraires, il a en réalité eu de la chance en ce qui concerne son éducation. À l'époque où tous les enfants n'ont pas la possibilité d'aller à l'école, Arthur et Frédéric ont fréquenté d'abord

[145] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.363.
[146] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.125-126 *: Les poètes de sept ans*.
[147] *Ibid.*
[148] *Ibid.*

un établissement privé (l'Institution Rossat) et puis un établissement public (le collège municipal de Charleville). Si Madame Rimbaud a la réputation d'être trop stricte avec ses enfants, cette paysanne qui connaît à peine le nom de Victor Hugo, est aussi investie dans l'éducation de ses enfants qu'elle en est capable. Même les sœurs savent très bien lire et écrire : contrairement sans doute à la fille des « ouvriers d'à côté ».

b. ***À la Musique***

Parmi les textes évoquant la vie à Charleville, *À la Musique* reste le seul dans lequel le nom de la ville est explicitement évoqué. Sous le titre du poème (manuscrit autographe confié à Paul Demeny en octobre 1870), Rimbaud précise « Place de la gare, Charleville »[149]. Dans une autre version, confiée cette fois à Georges Izambard, nous retrouvons une autre précision, « tous les jeudis soirs ».[150]

La gare de Charleville a été inaugurée en 1858. Huit ans après, en 1866, la mairie décide d'embellir sa place : « Il est devenu indispensable d'apporter des modifications aux dispositions actuelles de la promenade créée en avant de cette gare », cite Gérard Dardart un communiqué du 19 octobre 1866, dans son article *Histoire de squares, promenades, parcs, jardins botaniques de Charleville (1ère partie)* pour le numéro 77 du *Carolo Mag*[151].

[149] *Ibid.* p. 94.
[150] *Ibid.* p. 95 : « Place de la gare, tous les jeudis soirs, à Charleville ».
[151] DARDART, Gérard. « Histoire de squares, promenades, parcs, jardins botaniques de Charleville (1ère partie) » i*n Carolo Mag* (magazine municipal de la ville de Charleville-Mézières en partenariat avec la Société d'Histoire des Ardennes)*,* numéro 77*.* Charleville-Mézières, 2004.



Illustration 37 :
Charleville. - Le Kiosque de la gare.
La carte postale montre la place de la gare avec un kiosque « pour abriter les musiciens » qui a été achevé en juillet 1879[152].
Source :
Archives départementales des Ardennes.

Rimbaud, qui n'a sans doute pas apprécié ces transformations, écrit en 1870 :

Sur la place taillée en mesquines pelouses,
Square où tout est correct, les arbres et les fleurs[153].

Nous entendons par « où tout est correct » une connotation négative, qui fait penser à un autre poème de Rimbaud, intitulé « Mémoire », dans lequel il décrit cette dame qui ne peut qu'être sa mère : « Madame se tient trop debout dans la prairie »[154]. « Tout est correct », « trop debout » : c'est cette même raideur que Rimbaud déteste.

Les lignes suivantes confirment en quelque sorte le dégoût :

[152] « Les plans du kiosque à musique du square de la gare à Charleville », sur le site des Archives départementales des Ardennes : https://archives.cd08.fr/article.php?larub=233&titre=les-plans-du-kiosque-a-musique-du-square-de-la-gare-a-charleville, page consultée le 27/01/2024.
[153] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit*. p.94.
[154] *Ibid.*p.235.

Tous les bourgeois poussifs qu'étranglent les chaleurs
Portent, les jeudis soirs, leurs bêtises jalouses[155].

C'est sur cette place que l'orchestre militaire – plus précisément l'orchestre militaire du 91° RI de Mézières[156] - joue sa musique hebdomadaire :

L'orchestre militaire, au milieu du jardin,
Balance ses schakos dans la *Valse des fifres*[157].

La connotation péjorative du verbe « balancer » montre l'attitude du poète : s'il a été présent à un tel événement, il ne l'a sans doute pas aimé.

c. *Les Assis*

Les Assis est un autre poème évoquant implicitement Charleville.

Dans *Les poètes maudits*, Paul Verlaine nous raconte « une petite histoire » par rapport à ce texte :

> Les *Assis* ont une petite histoire qu'il faudrait peut-être rapporter pour qu'on les comprît bien.
> Arthur Rimbaud, qui faisait alors sa seconde en qualité d'externe au lycée de ***, se livrait aux écoles buissonnières les plus énormes et quand il se sentait – enfin ! fatigué d'arpenter monts, bois et plaines nuits et jours, car quel marcheur ! il venait à la bibliothèque de ladite ville et y demandait des ouvrages malsonnants aux oreilles du bibliothécaire en chef dont le nom, peu fait pour la postérité, danse au bout de notre plume, mais qu'importe ce nom d'un bonhomme en ce travail malédictin ? L'excellent bureaucrate, que ses fonctions mêmes obligeaient à délivrer à Rimbaud, sur la requête de ce dernier, force Contes Orientaux et libretti de Favart, le tout entremêlé de vagues bouquins scientifiques très anciens et très rares, maugréait de se lever pour ce gamin et le renvoyait volontiers, de bouche, à ses peu chères études, à Cicéron, à Horace, et à nous ne savons plus quels Grecs aussi. Le gamin, qui, d'ailleurs, connaissait et surtout appréciait infiniment mieux ses classiques que ne le faisait le birbe lui-même, finit par « s'irriter », d'où le chef-d'œuvre en question[158].

Le bibliothécaire en chef que mentionne Verlaine n'est autre que Jean Hubert (1807-1886), ancien professeur au collège de Charleville et historien, que nous avons cité précédemment.

---

[155] *Ibid.* p.94.
[156] « Square de la gare », https://www.charleville-sedan-tourisme.fr/fiches/listing-grands-espaces/square-de-la-gare/, page consultée le 08/09/2023.
[157] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit.* p.94.
[158] VERLAINE, Paul. *Les poètes maudits*. Paris : Léon Vanier, Libraire-éditeur, 1884. p.21-22.



Illustration 38 :
Salle de lecture de la Bibliothèque municipale de Charleville, vers 1880, après les travaux suite à l'incendie de 1876.
Source :
Archives de la Médiathèque Voyelles, Charleville-Mézières (COTE du document : Ic PB 26).

Dans son poème, Rimbaud fait une caricature du personnel de la bibliothèque municipale. Ce sont, selon le poète, des vieillards immobiles et sans énergie : « Noirs de loupes, grêlés, les yeux cerclés de bagues », « leurs pieds aux barreaux rachitiques / S'entrelacent pour les matins et pour les soirs ! » Ces « assis » font aussi penser aux « épiciers retraités » assis sur les bancs verts dans *À la Musique*, mais leur inertie est encore pire aux yeux du jeune poète : « Oh ! ne les faites pas lever ! C'est le naufrage », dit Rimbaud d'un ton moqueur, « Ils surgissent, grondant comme des chats giflés / Ouvrant lentement leurs omoplates, ô rage ! ».

Que l'insatisfaction de Rimbaud vis-à-vis à cette bibliothèque et à son personnel soit comprise : selon un catalogue de la Bibliothèque de Charleville de l'année 1840, presque un tiers des livres de sa collection sont des ouvrages sur la théologie : 3158 titres (sans compter ceux qui sont sous la catégorie « Jurisprudence » mais portant sur la religion, par exemple sur la puissance du Pape). Quant aux livres de la catégorie de « Belles-lettres », ils comptent 1518 titres (du titre numéro 5492 au titre numéro 7010), dont beaucoup ne sont que les livres portant sur la grammaire ou la rhétorique. La Bibliothèque possède pourtant un nombre

considérable de livres sur la poésie (dans la sous-catégorie de « Poétique » : titres 5932 – 6523), ainsi que des livres sur l'histoire ou la géographie qui auraient pu intéresser le jeune poète si, évidemment, les collégiens avaient accès à l'intégralité de la collection municipale.

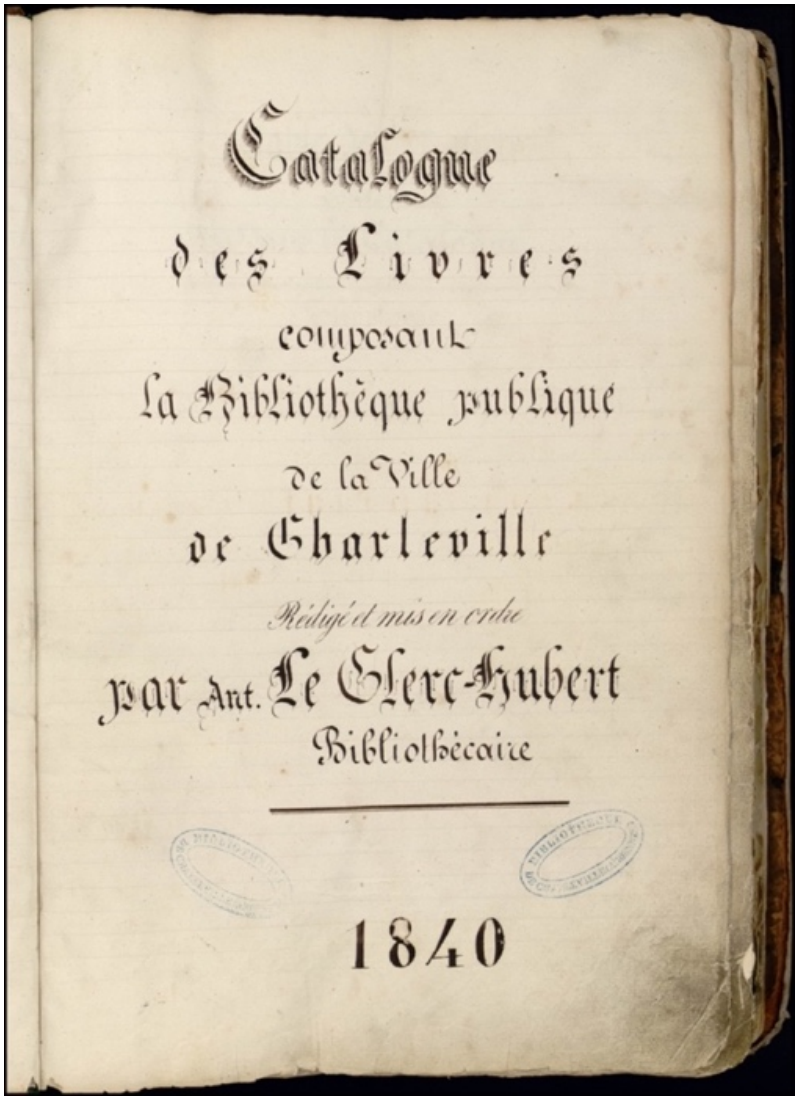
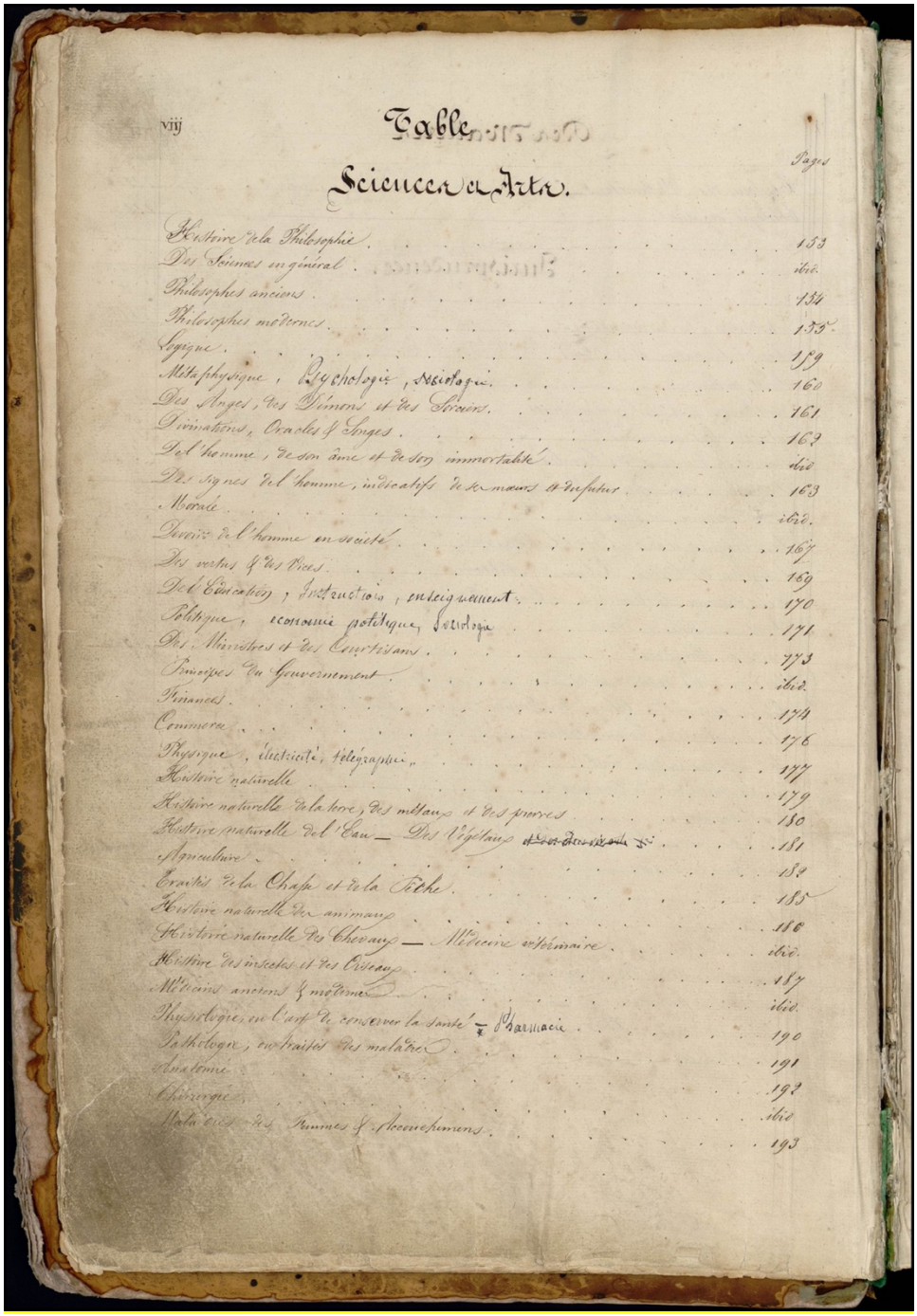


Illustration 39 :
Couverture du *Catalogue des Livres composant la Bibliothèque publique de la Ville de Charleville* (1840).
Source :
Espace Patrimoine de la Médiathèque Voyelles, Charleville-Mézières (COTE du document : B081056201_MS479_0010).



viij

Table

Pages

Sciences et Arts.

Histoire de la Philosophie . . . 153
Des Sciences en général . . . ibid.
Philosophes anciens . . . 154
Philosophes modernes . . . 155
Logique . . . 159
Métaphysique, Psychologie, Théologie . . . 160
Des Anges, des Démons et des Génies . . . 161
Divinations, Oracles et Songes . . . 163
De l'homme, de son âme et de son immortalité . . . ibid
Des signes de l'homme, indicatifs de ses mœurs et de sa nature . . . 163
Morale . . . ibid.
Devoirs de l'homme en société . . . 167
Des vertus et des Vices . . . 169
De l'Education, Instructions, enseignement . . . 170
Politique, économie politique, Statistique . . . 171
Des Ministres et des Courtisans . . . 173
Principes du Gouvernement . . . ibid.
Finances . . . 174
Commerce . . . 176
Physique, Electricité, Télégraphie . . . 177
Histoire naturelle . . . 179
Histoire naturelle de la terre, des métaux et des pierres . . . 180
Histoire naturelle de l'Eau — Des Végétaux . . . 181
Agriculture . . . 183
Traités de la Chasse et de la Pêche . . . 185
Histoire naturelle des animaux . . . 186
Histoire naturelle des Chevaux — Médecine vétérinaire . . . ibid.
Histoire des insectes et des Oiseaux . . . 187
Médecins anciens et modernes . . . ibid.
Physiologie, ou l'art de conserver la santé — Pharmacie . . . 190
Pathologie, ou traités des maladies . . . 191
Anatomie . . . 192
Chirurgie . . . ibid
Maladies des Femmes et Accouchemens . . . 193

Illustration 40 :
Extrait de la table des matières du *Catalogue des Livres composant la Bibliothèque publique de la Ville de Charleville* (1840).
Nous y trouvons beaucoup plus de titres sur la religion que sur les sciences.
Source :
Espace Patrimoine de la Médiathèque Voyelles, Charleville-Mézières (COTE du document : B081056201_MS479_0015).

1.2 Mézières

1.2.1 Mézières, ville fortifiée

L'histoire de Mézières date de l'année 899, environ sept siècles avant la fondation de Charleville :

> L'origine de Mézières est fort ancienne et il serait difficile de lui assigner une date précise. Cependant on pourrait, sans trop risquer de se tromper, la fixer à l'an 899. À cette époque, jusqu'en 930, Mézières n'était qu'un château appartenant très-probablement à Guarin, alors comte de Castrice[159]. Avant la fin du Xe siècle, ce château, par un événement encore peu connu, passa aux comtes de Rethel[160].

La première mention de Mézières figure dans un texte de l'historien rémois Flodoard (894-966), évoquant un « *castellum ... quod nominant Macerias* » :

> Flodoard, le grand historien rémois du Xe siècle, rapporte dans ce texte que, dès 920, Erlebald, comte de Castrice et usurpateur de biens appartenant à l'achevêché de Reims, avait mis à profit ce site stratégique pour y ériger une forteresse[161].



16. **Mézières** *avant la démolition des fortifications.*
Les remparts où se trouvent actuellement le Square Mialaret et le déversoir des Usines de la Macérienne.

[159] Le géographe Victor Adolphe Malte-Brun (1816-1889) précise que l'« on ne sait même pas où était le siège de ce comté, nommé dans une charte de Charles le Gros ; on présume que c'était une bourg s'élevant sur la montagne de Boisenval, à l'orient de Mézières ».
MALTE-BRUN, Victor Adolphe. *La France illustrée.* Paris : Jules Rouff et Cie éditeur, 1881.Réédition en fac-similé par les éditions du Bastion, intitulée *Ardennes : Géographie-histoire, statistique, administration.* p.17.
[160] HUBERT, Jean. *Département des Ardennes : Dictionnaire historique et géographique*. (fac-similé du livre *Géographie historique du département des Ardennes* publié en 1855). Paris : Res Universis, 1991. p.182.
[161] TAMINE, Michel. « Mézières, un nom évocateur... » in *Terres Ardennaises* (numéro 92). Charleville-Mézières : Association Terres Ardennaises, 2005. p.3.

Illustration 41 :
Mézières avant la démolition des fortifications.
Source :
Archives municipales de la ville de Charleville-Mézières.

Au XIXe siècle, le canton de Mézières fait partie de l'arrondissement de Mézières-Charleville, avec les cantons de Charleville, Flize, Monthermé, Omont, Renwez et Signy-l'Abbaye[162] :

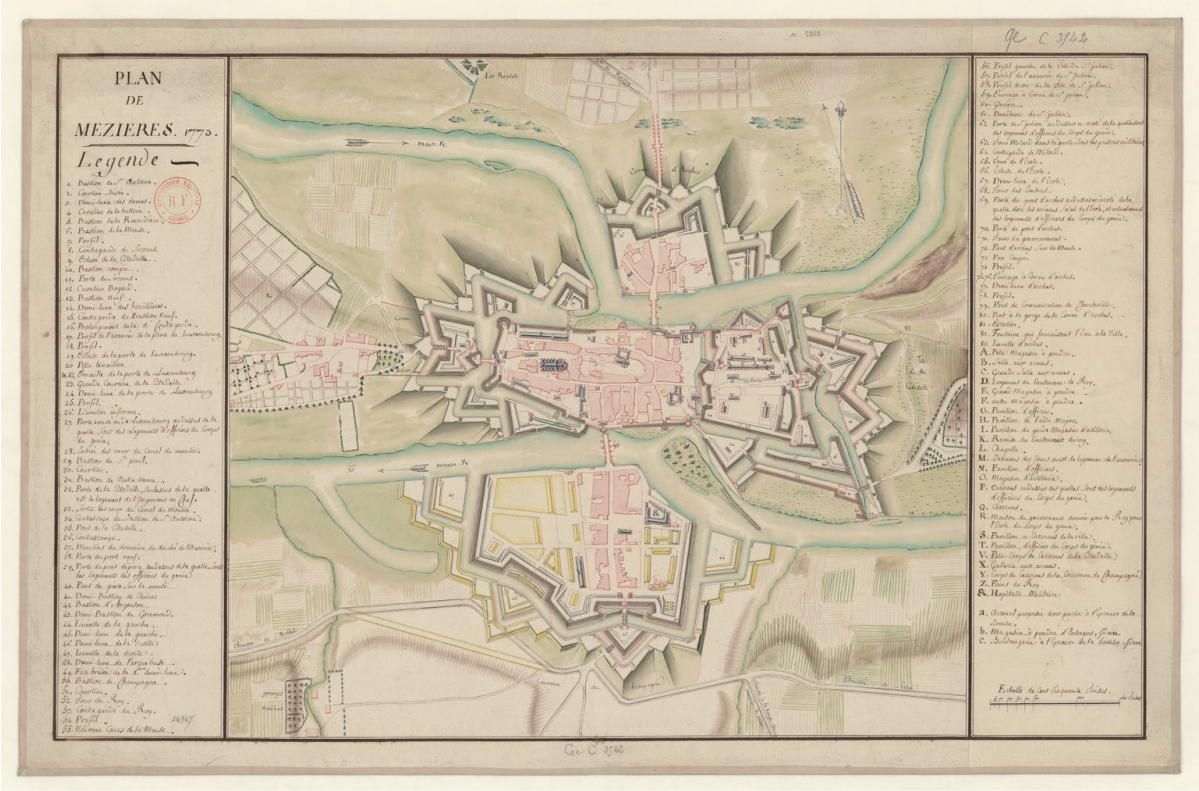
> Le canton de Mézières, composé de 17 communes, renferme 13,180 habitants. - Sa superficie est de 12,398 hectares. Il est borné au N. par le canton de Charleville, au S. par ceux de Flize et de Signy-l'Abbaye, à l'E. par l'arrondissement de Sedan, et à l'O. par les cantons de Signy-l'Abbaye et de Renwez. Il est arrosé par la Meuse, la Vence, la Sormonne et un assez grand nombre de ruisseaux qui, en général, prennent leur nom de la principale commune où ils passent. Il y a, dans ce canton, quelques communs boisées qui, par leur aspect, annoncent le voisinage de l'Ardenne, telles que Cons-la-Granville et Gernelle. Le reste du canton est agricole[163].

Le canton de Mézières, comme le reste du département, a pour l'industrie la clouterie, la ferronnerie, l'exploitation du minerai de fer, entre autres[164].

La commune de Mézières est au XIXe siècle chef-lieu du département. Ville fortifiée, elle abrite 5,277 habitants sur une superficie de 980 hectares :

> Cette ville, située au pied d'une colline, et dans une presqu'île formée par la Meuse qui la traverse deux fois, est entourée de fortifications considérables et défendues par une bonne citadelle. Elle est peu spacieuse ; les rues en sont étroites et tortueuses[165].

[162] HUBERT, Jean. *Département des Ardennes : Dictionnaire historique et géographique* (fac-similé du livre *Géographie historique du département des Ardennes* publié en 1855). Paris : Res Universis, 1991. p. 147.
[163] *Ibid.* p. 180.
[164] *Ibid.* p. 180.
[165] *Ibid.* p. 181.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 42 :
Plan de Mézières représentant encore une ville bien fortifiée (1773).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

1.2.2 Rimbaud à Mézières

Une description faite par Delahaye du parc Bois d'Amour (l'un des principaux lieux de rencontre des deux amis « à l'ouest de Mézières, proche du faubourg Saint-Julien et de la Meuse »[166], précise Jean-Jacques Lefrère) attire notre attention :

> On traversait tous les systèmes de fortifications ajoutés successivement l'un à l'autre depuis Bayard et Vauban – grosses tours cylindriques, bastions, redans, demi-lunes, banquettes, plongées, talus de toute espèce, complications amusantes – avant de parvenir à l'entrée d'un parc public nommé « Bois-d'Amour ». Il commençait par une allée sablée entre des murs, d'un côté, et, de l'autre, une haie d'aubépine haute et bien fournie, où s'encastraient les énormes troncs de vieux, magnifiques tilleuls[167].

[166] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.205 : « Avec l'assentiment des grands héliotropes ».
[167] DELAHAYE, Ernest. *Op.cit.* p.80.



Illustration 43 :
Le Bois d'amour à l'époque de Rimbaud, que nous ne trouvons plus aujourd'hui à Charleville-Mézières.
Source :
Archives départementales des Ardennes.

Un événement tragique marquera fondamentalement la vie des carolopolitains et des macériens, y compris celle de Rimbaud et de Delahaye.

Trois mois après la défaite de Napoléon III à Sedan, la ville de Mézières tombe dans les mains prussiennes :

> Les Allemands se rapprochent. Ils tentent une entrée par la Bellevue-du-Nord et bombardent la redoute du Bois-en-Val à partir de Berthaucourt. [...] Le 19 décembre, toutes les communications (trains et télégraphe) sont coupées et, dès le 25, la ville est encerclée par des troupes prussiennes, de Villers-Semeuse à Romery, en passant par Warcq, Bélair et Aiglemont[168].

Le 31 décembre 1870, les Prussiens commencent à bombarder les deux villes et les environs, mais surtout sur Mézières :

[168]CAMUZEAUX, Christian (Société d'histoire des Ardennes). « Guerre de 1870-1871 : La capitulation de Mézières » in *Carolo Mag* (numéro 243). Charleville-Mézières : Municipalité de Charleville-Mézières, décembre 2020.

> Après une dernière tentative pour inviter la place de Mézières à la reddition, le bombardement commence le 31 décembre à 7h15. Les instructions sont claires : tirer en premier sur les batteries françaises si elles répliquent, puis sur la ville. Sur cette dernière, il faut utiliser des munitions incendiaires pour démoraliser la population. [...] Dès 15h, les artilleurs allemands peuvent se concentrer sur la ville de Mézières et ils envoient environ 6300 obus sur la cité. Charleville n'a reçu que quelques obus dans la nuit et a été volontairement épargnée, apparemment pour servir de logements futurs à l'envahisseurs[169].

Le bombardement complètement inhumain survenu le jour de la Saint-Sylvestre aura des répercussions majeures :

> Le bilan fait état de 44 morts directes parmi la population de Mézières et de 4 à Charleville. Sur 506 maisons de Mézières, 174 sont entièrement brûlées et plusieurs dizaines très endommagées. Charleville n'a perdu que deux maisons[170].

Comme beaucoup de familles macériennes, les Delahaye perdent leur maison :

> La maison des Delahaye avait été détruite et incendiée vers la fin de l'après-midi. Indemnes, Ernest et les siens, courant entre les maisons incandescentes, s'étaient faufilés dans une ruelle conduisant aux remparts et avaient trouvé asile dans l'ancienne gendarmerie de Mézières, restée debout. [...] À l'aurore du premier jour de 1871, Mézières n'était plus qu'une ville en ruine, dont des fumées s'élevaient un peu partout. [...] À l'emplacement de la maison des Delahaye, il ne restait qu'une cloison percée d'une embrassure.[171]

Delahaye raconte dans ses souvenirs les retrouvailles avec Rimbaud après le bombardement :

> Après quatre jours d'émotions et de ventre creux [...] quand apparurent le petit chapeau melon, le veston noir, le pantalon bleu ardoise de mon Rimbaud.
> [...]
> Ma mère exprima vivement son admiration pour celui dont la première pensée, le premier effort, après un désastre aussi grand, tendaient à ce but unique : retrouver un ami, le consoler de sa ruine. « Consoler » ? voilà qui n'était guère dans la mentalité de Rimbaud. Simplement il avait jugé que je devais m'ennuyer ferme et il m'apportait de la lecture. [...] Comme il n'avait jamais su répondre à des paroles de sentiment, je compris ce qu'il désirait le plus à cette minute-là, je sortis avec lui tout de suite : « Nous allons voir les décombres ! ... »[172].

Le biographe poursuit dans son récit par rapport à la destruction de sa ville :

> Le plus bel effondrement était la rue de Saint-Julien où rien ne restait debout. Comme on avait commencé à faire une voie praticable entre ces amoncellements de pierres brisées, nous pûmes prendre la petite rue qui montait derrière l'église, tourner à droite, aller vers la place du Château, et nous découvrîmes l'établissement qui pour lors intéressait le plus mon

[169] CAMUZEAUX, Christian. *Ibid.*
[170] CAMUZEAUX, Christian. *Ibid.*
[171] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* pp.214-215 : « Avec l'assentiment des grands héliotropes ».
[172] DELAHAYE, Ernest. *Op.cit.* p. 99 : « Comment il était écrit que Rimbaud ne serait pas journaliste ».

compagnon, c'est-à-dire l'imprimerie Devin. Des fenêtres existaient encore, munies de barreaux de fer à travers lesquels on voyait le vide, et quelques dernières fumées. La maison où s'imprimait l'organe républicain fondé par M. Jacoby avait subi le sort commun à toutes celles de ces malheureux quartiers. C'en était fait du *Progrès des Ardennes*. Pour la troisième fois s'envolait devant Rimbaud la chance d'écrire dans un journal.[173]



Illustration 44 :
Mézières. – La rue Saint-Julien, après le bombardement du 31 décembre 1870 et du 1er janvier 1871.
Source :
Archives départementales des Ardennes.

1.2.3 Mézières selon Rimbaud

Nous n'avons pas de poème de Rimbaud dans lequel il parle de Mézières. En réalité, il ne mentionne cette ville que deux fois à son professeur Georges Izambard en 1870 : « Mézières, – une ville qu'on ne trouve pas » dans une lettre du 25 août, et « Pas de siège de Mézières » dans une autre du 2 novembre[174].

Néanmoins, Rimbaud aurait pu même s'inspirer de ses aventures à Mézières pour écrire certains poèmes. Selon Delahaye, de « magnifiques tilleuls » se trouvent au parc Bois

[173] DELAHAYE, Ernest. *Op.cit.* p.100 : « Comment il était écrit que Rimbaud ne serait pas journaliste ».
[174] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.330 et p.337.

d'Amour. Dans *Roman*, le poète écrit : « - On va sous les tilleuls verts de la promenade / Les tilleuls sentent bon dans les bons soirs de juin ! »[175] Quant aux vers évoquant la guerre franco-prussienne (que nous allons voir plus tard dans notre étude), il se peut que Rimbaud ait aussi pensé à ce qui se passe à Mézières, où la tension entre les Français et les Prussiens date de bien avant l'affreux bombardement.

Charleville et Mézières sont depuis longtemps considérées comme deux villes sœurs. Si la fusion de n'aura lieu qu'en 1966, nous pouvons dire que l'idée même date au moins du XIXe siècle, lorsque le baron Joseph Frain de La Touche (1758-1840), alors préfet des Ardennes, propose en vain « la réunion des deux communes », en avril 1805[176].

1.3 Roche

1.3.1 La ferme de la famille Cuif à Roche

Si les enfants Rimbaud voient tous le jour à Charleville, leur mère, Vitalie Cuif (1825-1907), n'est pas originaire de la ville de Gonzague, mais du hameau de Roche (qui dépend de Vouziers depuis 1792) où son père possède une ferme :

> En 1852, à la suite d'un différend avec son frère cadet, elle [Vitalie Cuif] est allée vivre à Charleville où, le 8 février de l'année suivante, elle a épousé Frédéric Rimbaud et où elle a donné naissance à ses cinq enfants. À partir du printemps 1873, elle est très régulièrement revenue en leur compagnie à la ferme familiale (mais le plus souvent sans Rimbaud) et, en 1878, elle s'y est bel et bien installée avec sa fille cadette Isabelle. Elle n'a quitté Roche pour revivre à Charleville qu'en 1897, après le mariage d'Isabelle avec Paterne Berrichon[177].

La jeune sœur du poète, Vitalie Rimbaud, y voit un joli petit village :

> Roches [*sic*] est un petit village situé dans un fond entouré et ombragé par de grands et gros arbres. D'immenses peupliers se balançant au moindre vent, de gros pommiers et des poiriers chargés à cette époque d'une neige odoriférante sont en très grand nombre dans le village et aux environs.
> [...]
> Roches [*sic*] est je crois le village le plus agréable que j'ai connu pendant le temps que je l'ai habité, quoique peu grand[178].

[175] *Ibid.* p.89.
[176] Ville de Charleville-Mézières. « La fusion, un vieux projet » in *Carolo Mag*, numéro 203.
[177] BARONIAN, Jean-Baptiste (direction). *Dictionnaire Rimbaud.* Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.
[178] RIMBAUD, Vitalie. « Journal du séjour à Roche (5 avril – septembre 1873). – Rédaction définitive en août 1874 » in *Journal et autres écrits*. Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006. p.33-34.

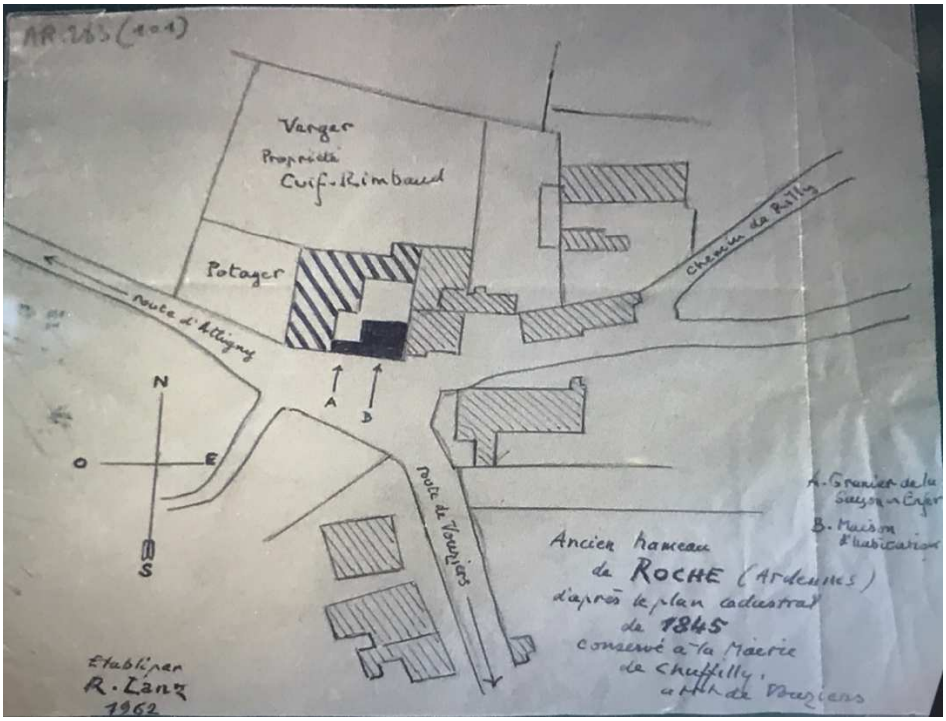


Illustration 45 :

Plan du hameau de Roche, encre sur calque, Robert Lanz (1896-1965).

Source :

Musée Arthur Rimbaud.



Illustration 46 :

Ferme de Vitalie Rimbaud à Roche pendant la guerre 14-18, photographie d'époque. Aujourd'hui la ferme n'existe plus.
Source :
Musée Arthur Rimbaud.

En 1873, Arthur passe quelques mois à la ferme de Roche. Le 11 avril, la jeune Vitalie raconte dans son journal l'arrivée « à l'improviste » de son frère :

> Je me vois encore, dans notre chambre où nous restions habituellement, occupées à ranger quelques affaires ; ma mère, mon frère et ma sœur était auprès de moi, lorsqu'un coup discret retentit à la porte. J'allai ouvrir et ... jugez de ma surprise, je me trouvai face à face à Arthur. Les premiers moments d'étonnement passé, le nouveau venu nous expliqua l'objet de cet événement ; nous en fûmes bien joyeux, et lui bien content de nous voir satisfaits. La journée se passa dans l'intimité de la famille et dans la connaissance de la propriété qu'Arthur ne connaissait presque pas pour ainsi dire[179].

Le poète va beaucoup s'ennuyer durant ce séjour. Même Charleville lui manque, comme il écrit dans sa lettre à son ami Delahaye datée du mois de mai 1873 :

> Il faut, le soir, faire deux lieues, et plus, pour boire un peu. La *mother* m'a mis là dans un triste trou. Je regrette cet atroce Charlestown, l'Univers, la Bibliothè., etc.... Je travaille pourtant assez régulièrement, je fais de petites histoires en prose, titre général : Livre païen ou Livre nègre[180].

Ces petites histoires dont Rimbaud parle deviendront quelques mois plus tard *Une saison en enfer*, chef-d'œuvre achevée « dans le grenier à grains »[181] de la ferme familiale.

1.3.2 Roche, inspiration possible pour *Les Premières communions*

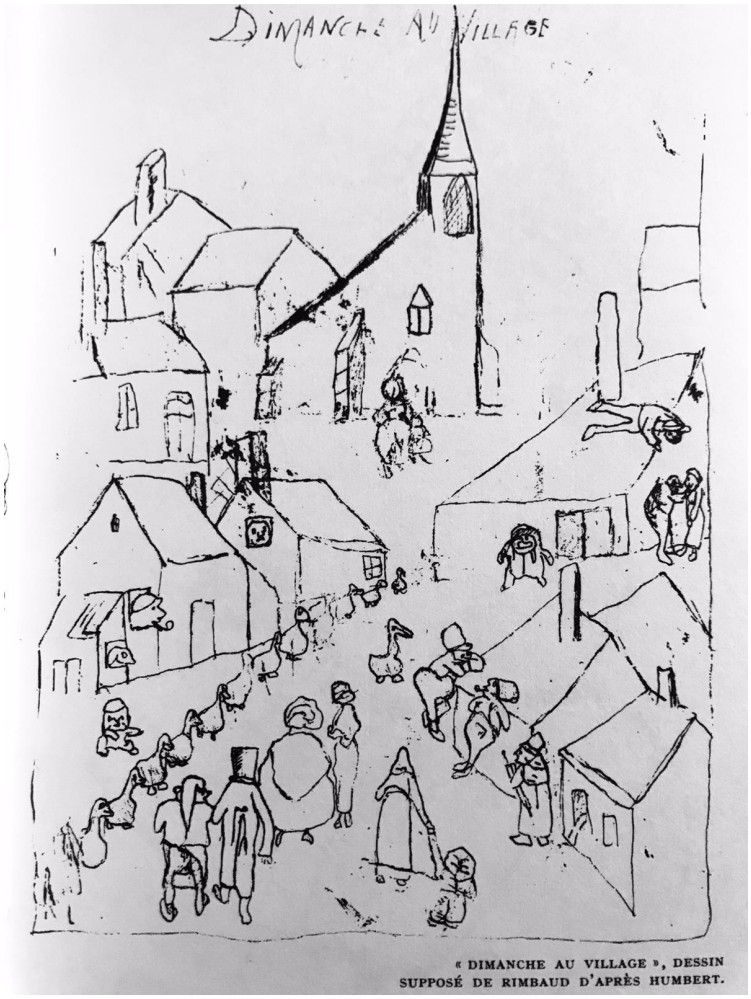
Si Rimbaud ne mentionne pas Roche dans ses poèmes, il aurait pu y penser en écrivant les vers ci-dessous des *Premières communions* :

> Vraiment, c'est bête, ces églises des villages
> Où quinze laids marmots, encrassant les piliers
> Écoutent, grasseyant les divins babillages,
> Un noir grotesque dont fermentent les souliers :
> Mais le soleil éveille, à travers des feuillages
> Les vieilles couleurs des vitraux irréguliers[182].

[179] *Ibid.* pp. 34-35.
[180] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009 : p.370.
[181] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.628 : « Une saison en enfer ».
[182] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*

Dans son commentaire, en effet, Suzanne Bernard s'intéresse surtout aux « églises de village » qui est pour elle très probablement un « souvenir personnel » du poète :

> Les églises du village paraissent représenter pour Rimbaud un souvenir personnel : peut-être l'église de Roche. Il existe un dessin de Rimbaud, reproduisant un dessin de Humbert paru dans La Lanterne de Boquillon (cf. *Le Bateau ivre*, n°14, novembre 1955), et intitulé *Le Dimanche au village à l'heure de la messe*.[183]



« DIMANCHE AU VILLAGE », DESSIN SUPPOSÉ DE RIMBAUD D'APRÈS HUMBERT.

Illustration 47 :
Dimanche au village, dessin de Rimbaud.
Si nous ne trouvons pas sur le dessin la mention « à l'heure de la messe » dont parle Suzanne Bernard, Rimbaud aurait pu s'inspirer des églises qu'il a fréquentées à Charleville, sa ville natale, ou à Méry, proche de la ferme familiale.
Source :
Album Rimbaud (Gallimard, 1967).

[183] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres*. *Op.cit.* p.419.



Illustration 48 :
L'église dans le village de Méry, située dans l'actuelle commune de Chuffilly-Roche.
Selon de journal de Vitalie Rimbaud, sœur du poète, il s'agit d'une église fréquentée par la famille, où sont d'ailleurs enterrés les grands-parents des enfants Rimbaud.
Source :
Collection personnelle.

Dans le même poème, Rimbaud parle des filles qui « vont toujours à l'église » et des garçons qui « sont destinés au chic des garnisons » : ce qui peut être interprété comme une allusion à la façon dont ses propres parents se sont rencontrés, même si cette rencontre-là s'est faite à Charleville plutôt qu'à Roche.

2. Douai

2.1 Douai à l'époque de Rimbaud

L'écrivain douaisien Hippolyte Duthillœul (1788-1862) consacre, en 1860, un ouvrage à sa ville natale, *Douai ancien et nouveau, ou Historique des rues, des places de cette ville*

et de ses alentours, nous permettant d'avoir une idée de la ville proche de l'époque de Rimbaud :

> Assis au milieu d'une belle plaine, très fertile, il est presque divisé en deux portions égales par la rivière de la Scarpe qui le traverse du sud au nord ; c'est pourquoi on désignait autrefois ces quartiers par la dénomination de ville haute ou de ville basse, quoiqu'il n'y ait presque aucune différence dans l'élévation de leurs terrains respectifs.
> La ville, comme place de guerre, est entourée de remparts et d'ouvrages avancés. Ces défenses loin de lui donner à l'extérieur un aspect sévère, ainsi que l'ont beaucoup de villes fermées, contribue au contraire à rendre sa vue plus pittoresque, parce que ses remparts sont plantés de beaux arbres, qui élèvent leurs cimes au-dessus des fabriques et ne laissent apercevoir que le faîte des principaux édifices ou les pointes des clochers.
> [...]
> Grande et élégante ville, Douai est sérieuse, polie, comme une cité parlementaire et lettrée. On l'a jadis peut-être flattée, en la surnommant l'Athènes du Nord, mais son constant amour pour les sciences, les arts et les lettres remonte à plusieurs siècles et ne s'est jamais refroidi. Ses rues sont larges, bien alignées, ses places sont vastes et régulières, bien pavées et entretenues dans un parfait état de propreté. Depuis quelques années les rues principales sont garnies de trottoirs qui facilitent la circulation aux gens de pied. Ses maisons sont spacieuses et généralement construites avec goût[184].

2.2 Rimbaud à Douai

En 1870, c'est en essayant de monter à Paris que Rimbaud finit à Douai, ville où habite la famille de son professeur de rhétorique, Georges Izambard.

Le 5 septembre, Izambard reçoit lors de ses vacances, une lettre de son élève le plus brillant, envoyée de la prison de Mazas :

> Cher Monsieur,
> Ce que vous me conseillez de ne pas faire, je l'ai fait : je suis allé à Paris, quittant la maison maternelle ! J'ai fait ce tour le 29 août. Arrêté en descendant du wagon pour n'avoir pas un sou et devoir treize francs de chemin de fer, je fuis conduit à la préfecture, et, aujourd'hui, j'attends mon jugement à Mazas !
> [...]
> et si vous parvenez à me libérer, vous m'emmènerez à Douai [...][185].

Au lieu de venir chercher Rimbaud par lui-même, Izambard envoie les treize francs dûs à l'administration des chemins de fer, qui libère par la suite le jeune détenu. « Je fis tout ... J'écrivis, j'expliquai, j'envoyai l'argent, priant qu'on le fit partir pour Charleville si la voie était encore libre, sinon pour Douai, chez moi », écrit le jeune professeur.[186]

---

[184] DUTHILLŒUL, Hippolyte. *Douai ancien et nouveau, ou Historique des rues, des places de cette ville et de ses alentours.* Douai : Chez Foucart, Libraire, 1860.
[185] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit.* p.336.
[186] *Ibid.* p.158.

La ligne de Charleville étant toujours occupée, la police finit par reconduire Rimbaud à la gare du Nord et la remettre au contrôleur du train pour Douai, « avec consigne de ne le laisser descendre que dans la gare de cette ville, où son professeur le récupérerait »[187].

C'est dans cette ville où Rimbaud, en attendant la réponse de sa mère à la lettre d'Izambard, allait passer trois semaines avec la famille Gindre qui avait élevé son professeur, dans la maison du 27 rue de l'Abbaye-des-Près[188].



Illustration 49 :
Ancienne carte postale de la rue de l'Abbaye-des-Prés [sic], où habitent les Gindre.
Source :
Archives municipales de Douai.

Dans ses souvenirs, Georges Izambard raconte le séjour de son élève chez lui :

> On installa [Rimbaud] dans une chambre très gaie, où se trouvait une bibliothèque bien garnie, laquelle venait de mon parrain, et dont on nous laissait disposer librement. Parmi les classiques, il y avait un Montaigne sur lequel Rimbaud jeta tout d'abord son dévolu : un après-midi, rentrant à la maison, je le vois qui m'attend devant la maison, notre Montaigne à la main, l'air amusé. Dès que je l'ai rejoint, il me met le livre sous les yeux marquant du

[187] *Ibid.* p.158.
[188] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.159.

> doigt une phrase qu'il me récite tout d'une haleine à mesure que je la lis. Il y est question de l'inspiration poétique.[189]

Durant ce même séjour, grâce à son professeur, Rimbaud fait la connaissance d'un autre jeune poète, Paul Demeny :

> Ce Douaisien de vingt-sept ans, grand ami d'Izambard, avait fait paraître quelques mois auparavant son premier recueil de vers, *Les Glaneuses*. Rimbaud connaissait le volume pour l'avoir lu dans la bibliothèque d'Izambard. [...] Paul Demeny était même, selon toute vraisemblance, le premier versificateur édité qu'il lui ait été donné de rencontrer.[190]

« L'ami d'Izambard présentait un autre attrait pour Rimbaud », poursuit Jean-Jacques Lefrère dans son livre :

> Il n'était pas seulement un poème édité, il était aussi un éditeur de poètes. Durant son premier séjour à Paris, Demeny avait eu pour correspondant un parent de sa mère, nommé Salvador, qui l'avait hébergé dans sa maison du 18, rue Bonaparte. Ce Salvador, en association avec un certain Devienne, gérait à cette adresse une petite entreprise d'édition, la Librairie artistique. Lorsque Devienne s'était résolu à quitter l'association, Demeny, que cette activité attirait, avait racheté ses parts avec l'aide financière de sa mère et était devenu copropriétaire de la maison d'édition. Il avait été ainsi son propre éditeur lorsque la Librairie artistique, grâce à un subside du comité des anciens Barbistes, avait publié ses *Glaneuses* en février 1870[191].

Demeny sera destinataire d'une fameuse lettre d'Arthur Rimbaud du 15 mai 1871, dite « deuxième lettre du Voyant », dans laquelle le jeune homme lui confie ses ambitions poétiques tout en lui envoyant quelques poèmes : *Chant de guerre parisien*, *Mes Petites amoureuses*, et *Accroupissements*[192].

En octobre de la même année, Rimbaud passe trois semaines supplémentaires à Douai, « après une escapade dans les Ardennes belges, à Charleroi et à Bruxelles »[193].

2.3 Douai selon Rimbaud

Du séjour de Rimbaud à Douai, nous avons le 20 septembre 1870 une pétition :

> C'est également le 20 septembre que Rimbaud y rédige une « Pétition de la garde nationale de Douai contre le maire de Charleville », en réalité une lettre de protestation pour « répondre aux nombreuses réclamations des gardes nationaux » qui n'étaient pas armés à

[189] BARONIAN, Jean-Baptiste (direction). *Dictionnaire Rimbaud*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.
[190] *Arthur Rimbaud. Op.cit.*. p.163-164.
[191] *Ibid.* p.164-165.
[192] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.342-349.
[193] *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.*

> cause de « l'imprévoyance » et de « la mauvaise volonté du gouvernement déchu ». Il semble bien que cette lettre ait été écrite à l'instigation soit de Georges Izambard, qui venait de se porter volontaire dans l'infanterie et qui souffrait de cette malencontreuse situation, soit d'un certain Félicien Petit, qui était précisément un des gardes nationaux pétitionnaires et dont le nom figure ici en guise de signature.[194]

Dans cette pétition, Rimbaud, qui signe F. Petit, est convaincu de la responsabilité de la mairie en ce qui concerne la distribution des armes :

> Le maire, en pareil cas, doit prendre l'initiative, et, comme on l'a déjà fait dans mainte commune de France, il doit spontanément mettre en œuvre tous les moyens dont il dispose, pour l'achat et la distribution des armes dans sa commune.[195]

Le 23 septembre, nous avons du même auteur un compte-rendu d'une réunion publique à Douai :

> Quelques jours plus tard, Rimbaud a rédigé le bref compte rendu d'une réunion publique qui s'est tenue rue d'Esquerchin à Douai « pour la formation d'une liste électorale ». Ce compte rendu a paru, le 25 septembre, dans Le Libéral du Nord, quotidien qui avait d'abord été lancé sous le titre Le Journal de Douai et dont Georges Izambard a été un des collaborateurs et un éphémère rédacteur en chef.[196]

Un poème de Rimbaud, *Les Chercheuses de poux*, semble tirer son inspiration du séjour à Douai du poète, selon les commentateurs :

> De quand peut dater ce poème, dont il ne reste pas de manuscrit ? D'après P. Petitfils, cette pièce serait un souvenir de l'arrivée de Rimbaud à Douai, en septembre 1870, chez les deux tantes d'Izambard, les demoiselles Gindre. Conjecture d'autant plus plausible, ajoute J. Moquet, que Rimbaud sortait de Mazas où il avait purgé huit jours de prison pour avoir voyagé sans billet de Charleroi à Paris : il a donc bien pu débarquer couvert de vermine (éd. de la Pléiade, p. 675). Une confirmation a été apportée récemment à cette hypothèse par le fait qu'Izambard avait indiqué, sur une chemise groupant des lettres à ses tantes Gindre : « CAROLINE. La chercheuse de poux » (cf. *Le Bateau ivre*, septembre 1950). Rimbaud a dû se plaire en tout cas à traiter un sujet qui paraissait réaliste de la façon la plus poétique, en insistant sur les effets musicaux.[197]

3. Paris

3.1 Paris, capitale littéraire

---

[194] *Dictionnaire Rimbaud. Ibid.*
[195] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.403-404.
Si Rimbaud mentionne dans le titre « le maire de Charleville », le texte est vraisemblablement présenté comme une pétition contre la lettre de « M. Maurice, maire de Douai ».
[196] *Dictionnaire Rimbaud. Ibid.*
[197] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres*. Édition commentée par Suzanne Bernard. Paris : Garnier Frères, 1960.

Nombreux sont les écrivains français du XIXe siècle qui ont écrit sur Paris, la véritable capitale de la littérature française.

Certains d'entre eux sont nés à Paris : Charles Baudelaire, par exemple, consacre de nombreux textes à sa ville natale qu'il aime de tout son cœur. Dans les *Tableaux parisiens* (qui fait partie du recueil *Les Fleurs du mal*), le poète peint la ville de Paris sous ses nombreuses facettes : ses paysages (*Paysages*, *Le Soleil*, *Le Crépuscule du soir*, etc.), mais aussi ses habitants (*À une mendiante rousse*, *Les sept vieillards*, *Les petites vieilles*, etc)[198].

Nous avons raison de croire, en outre, que Rimbaud a pu lire les *Tableaux parisiens*. Son *Bal des pendus* rappelle, dès le titre, la *Danse macabre* de Baudelaire. Quant à *L'Éternité*, « C'est la mer / allée avec le soleil » fait directement penser au *Soleil*, poème dans lequel Baudelaire compare le soleil au « père nourricier » (soit : « mère » ou « mer », et « père » ?).

En réalité, c'est Baudelaire qui a choisi le titre *Le Spleen de Paris* pour l'un de ses recueils les plus célèbre (qui ne sera finalement publié qu'à titre posthume et sous le titre de « Petits poèmes en prose »), comme l'atteste sa note à Hippolyte Garnier jointe à sa lettre à Ancelle, du 6 février 1866 :

> Et moi, sachant que les libraires actuels n'augurent pas toujours bien des œuvres critiques, je me disais qu'après tout on pouvait bien prendre les miennes, appuyées ainsi sur trois volumes amusants : *Les Fleurs du Mal*, *Les Paradis artificiels* et *Le Spleen de Paris* (pendant des *Fleurs du Mal*)[199].

D'autres, originaires de province, se font un nom à Paris. C'est le cas pour Victor Hugo, romancier et poète natif de Besançon, qui considère Paris comme « le point vélique de la civilisation », dans son introduction de *Paris-Guide* (1867)[200]. Sans mentionner encore ses deux romans célèbres : *Notre-Dame de Paris*, dont le titre et l'histoire évoquent l'un des monuments parisiens les plus connus (que Rimbaud a lu grâce à Izambard) ; et *Les Misérables*, dans lequel Hugo consacre de longs passages à la description de cette monstruosité urbaine qu'est la capitale française.

---

[198]BAUDELAIRE, Charles. *Les Fleurs du mal* (1861).
Version numérique : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fleurs_du_mal_(1861), page consultée le 06/09/2024.
[199] BAUDELAIRE, Charles. *Lettres : 1841-1866.* Paris : Société du Mercure de France, 1907.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Baudelaire_-_Lettres_1841-1866.djvu/516, page consultée le 05/09/2024.
[200] *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France. Première partie : La science – l'art.* Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Éditeurs, 1867.
Version en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k200159t/f1.item, page consultée le 05/09/2024.

3.1 Rimbaud à Paris

Adolescent, Rimbaud connaît parfaitement la place qu'occupe Paris pour ceux qui aspirent à une carrière littéraire.

Après plusieurs fugues pour gagner Paris, le jeune poète reçoit enfin, début septembre 1871, une invitation de Verlaine pour le rejoindre dans la capitale, où il occupe d'abord une chambre chez la belle-famille de Verlaine au 14 rue Nicolet (avant d'être prié de vivre ailleurs en raison de son comportement) :

> La rue Nicolet est une petite voie calme et pentue du dix-huitième arrondissement, sur la butte Montmartre, entre la rue Ramey et la rue Bachelet. Au numéro 14, la belle-famille de Verlaine occupait un petit hôtel particulier à deux étages, qu'une grille et une petite cour séparaient de la rue. On y accédait par un perron de quelques marches. Les piétons entraient par une porte particulière, et un portail assez large pouvait laisser passer une voiture. Deux petits pavillons latéraux formaient écurie et remise. Delahaye, qui eut plus tard l'occasion de s'y rendre à quelques reprises, trouvait à cette demeure « l'air cossu d'une habitation de rentier à son aise »[201].



Illustration 50 :
Ancienne carte postale : *Paris. – La Rue Nicolet.*
Il s'agit de la rue où se trouve la maison familiale des Mauté.

[201] *Ibid.* p.335-336.

Source :
Cartorum – Cartes postales anciennes localisées.

Dans sa mémoire, Mathilde Mauté évoque cette période de sa vie où elle voyait très peu son mari : souvent, Verlaine et Rimbaud sortent aussitôt après le déjeuner et ne rentrent pas pour dîner. En compagnie de Verlaine, le « Parisien temporaire » que fut Rimbaud a exploré tous les recoins de la ville[202] : musées (notamment le Musée du Louvre), cafés, brasseries, jardins, théâtres[203] ... Des rencontres littéraires s'imposent tout aussi naturellement : épaté par le talent de son invité, Verlaine le présente dès le 30 septembre aux dîners des Vilains-Bonshommes, et plus tard aux poètes « zutistes » avec qui Rimbaud contribue au fameux *Album zutique*.

Dans une lettre à Delahaye de juin 1872 depuis « Parmerde », Rimbaud évoque lui-même ses débauches parisiennes :

> Vive l'académie d'Absomphe, malgré la mauvaise volonté des garçons ! C'est le plus délicat et le plus tremblant des habits, que l'ivresse par la vertu de cette sauge de glaciers, l'absomphe. Mais pour, après, se coucher dans la merde !

3.2 Paris selon Rimbaud

Toujours dans sa lettre à Delahaye de juin 1872, Rimbaud donne à son ami de plus amples détails de son séjour :

> Maintenant c'est la nuit que je travaince. De minuit à 5 du matin. Le mois passé, ma chambre, rue Mr-le-Prince, donnait sur un jardin du lycée Saint-Louis. Il y avait des arbres énormes sous ma fenêtre étroite. À 3 heures du matin, la bougie pâlit : tous les oiseaux crient à la fois dans les arbres : c'est fini. Plus de travail. Il me fallait regarder les arbres, le ciel, saisis par cette heure indicible, première du matin.
> [...]
> Mais, en ce moment, j'ai une chambre jolie, sur une cour sans fond mais de 3 mètres carrés – La rue Victor-Cousin fait coin sur la place de la Sorbonne par le café du Bas-Rhin, et donne sur la rue Soufflot, à l'autre extrém. – Là, je bois de l'eau toute la nuit, je ne vois pas le matin, je ne dors pas, j'étouffe. Et voilà.

Pour nous, il est difficile de dire si Rimbaud apprécie ou non la capitale française. D'un côté, il l'appelle « Parmerde » dans sa lettre à Delahaye. D'un autre côté, il puise encore dans

[202] STEINMETZ, Jean-Luc. *Le Paris de Rimbaud.* Paris : Éditions Alexandrines, 2018.
[203] « Le poète saturnien Paul Verlaine donnait le bras à une charmante jeune personne, Mlle Rimbaut », écrit Edmond Lepelletier, ami de Verlaine, dans une chronique théâtrale : l'homosexualité étant aussi mal vue à l'époque que les relations extraconjugales, Lepelletier se permet cette caricature de la relation entre Verlaine et Rimbaud.

ses souvenirs parisiens lorsqu'il compose les *Illuminations* : dans *Villes [I]*, en comparant Londres à Paris (« Le faubourg aussi élégant qu'une belle rue de Paris est favorisé d'un air de lumière ») ; ou encore dans *Vies*, « Dans un vieux passage à Paris on m'a enseigné les sciences classiques ».

Si Rimbaud mentionne rarement cette ville de façon directe, sauf lorsqu'il évoque la Révolution française ou encore la Commune de Paris (que nous allons étudier dans un chapitre ultérieur), il nous laisse des poèmes dans lesquels il semble faire allusion à son expérience dans la capitale.

Dans *Les Déserts de l'Amour*, la lettre « V » de la « Ville » est à la majuscule : « Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la Ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle ». Pour Suzanne Bernard, cette « Ville » serait la capitale française qui a beaucoup marqué la jeunesse du poète, et le rêve en question paraît être une transposition de « l'échec » rencontré à Paris :

> Ce rêve paraît être une transposition de l'échec : la possession souhaitée n'a pas eu lieu, et la raison qu'on entrevoit ici paraît en être un complexe d'infériorité de l'adolescent maladroit, mal habillé (« en haillons ») en face de la mondaine. Rimbaud semble avoir souffert, à Paris, de sa gaucherie et de son manque d'usages, qu'il finissait du reste, par une sorte de fierté butée, par exagérer volontairement : son attitude maussade et ses manières presque grossières chez les Mauté de Fleurville, à son arrivée à Paris, me paraissent significatives de cet état d'esprit.[204]

Nous retrouvons de nouveau la lettre majuscule dans la quatrième partie de *Comédie de la soif*, où le narrateur rêve de « quelque vieille Ville » :

> Peut-être un Soir m'attend
> Où je boirai tranquille
> En quelque vieille Ville,
> Et mourrai plus content :
> Puisque je suis patient !

Ici, rien ne nous empêche de rapprocher cette « Ville » à la ville de Paris : la boisson (« Où je boirai tranquille »), la ville ancienne (« En quelque vieille ville) et l'ambiance dépressive (« Et mourrai plus content ») semblent être des éléments qui soutiennent cette hypothèse.

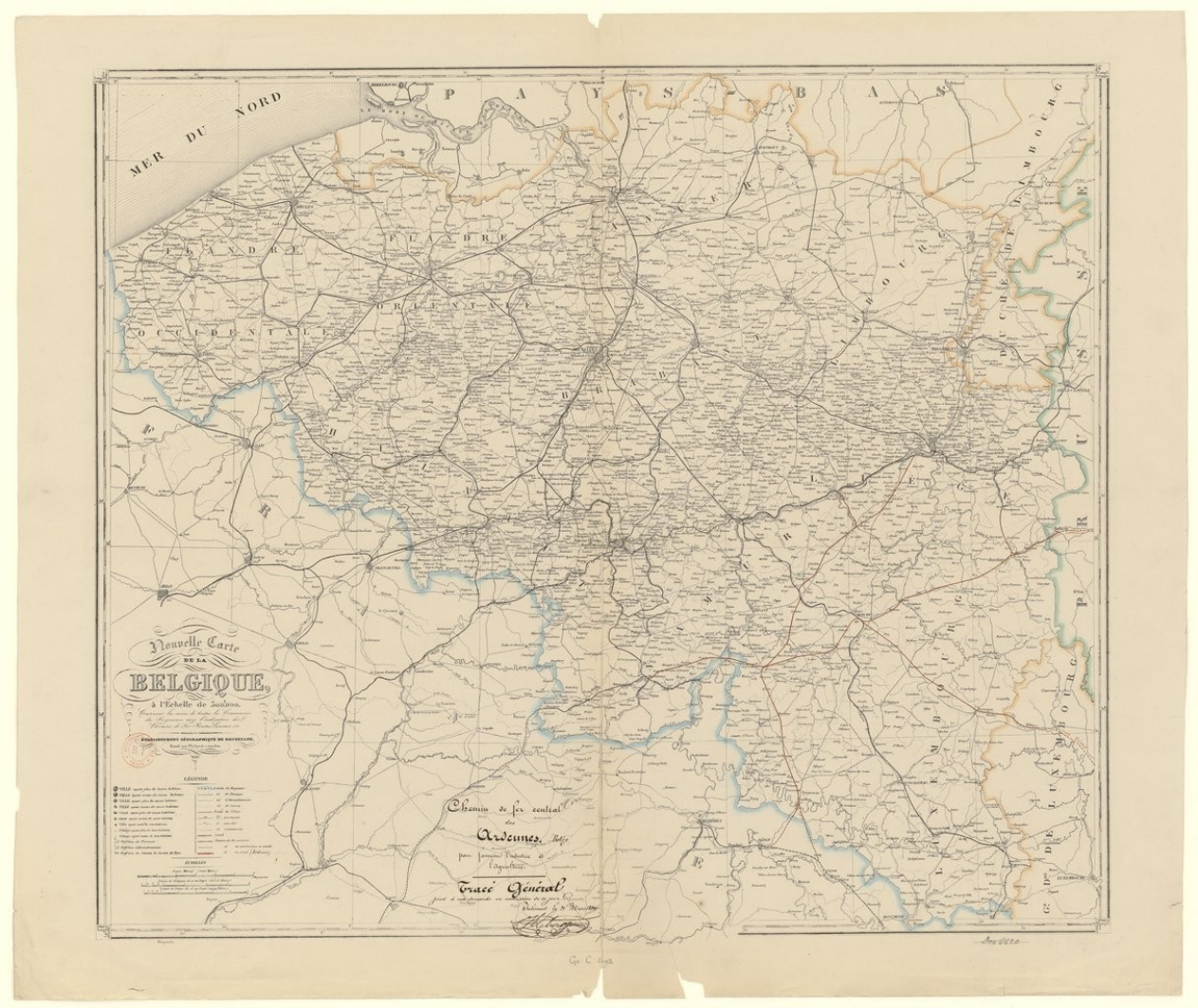
[204] Dans son commentaire, Suzanne Bernard rapproche cette phrase au paragraphe suivant (« J'étais dans une chambre, sans lumière [...] Alors, la femme disparut »).

B. Belgique

Dans le huitième tome de la *Géographie complète et universelle*, le géographe Conrad Malte-Brun donne une présentation assez détaillée de ce jeune pays, en commençant par une description physique de la Belgique :

> Le royaume de Belgique a été créé en 1830 aux dépens de la monarchie des Pays-Bas, par les puissances alliées, qui voulaient en faire une barrière politique contre les tendances de la France à ressaisir ses anciennes limites. Il est borné au nord par la monarchie néerlandaise ; à l'est par le même État et la province rhénane de la monarchie prussienne ; au sud par la France ; à l'ouest par ce même État et la mer du Nord. [...] Il se divise en neuf provinces, en y comprenant les parties du Limbourg et du Luxembourg, attribuées par les derniers traités à la Belgique.[205]

[205] MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle* (tome 8). Paris : Eugène et Victor Penaud Frères, 1851. Livre cent quatre-vingt-deuxième : « Suite de la Description de l'Europe. – Description du royaume de Belgique ».



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 51 :
Nouvelle carte de la Belgique par P. Van der Maelen (1859).
Au sud, la Belgique partage avec la France la région naturelle de l'Ardenne.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Comme beaucoup de pays en Europe, la Belgique connaît au XIXe siècle un processus d'industrialisation très important :

> Deux types d'installations industrielles se côtoient sur le territoire belge » : Les premières, les installations traditionnelles (moulins à vent et à roues à aubes, fours à chaux, carrières, etc.) ; fonctionnent sans recours à la vapeur. Les secondes, modernes, mettent à contribution les techniques plus récentes, se concentrent et acquièrent une physionomie nouvelle

(architecture de volumes simples comptant plusieurs étages, rangs de fenêtres sérialisés, hautes cheminées)[206].

En Belgique, l'urbanisation constitue la suite logique de l'industrialisation. Dans les grandes villes, comme Bruxelles, cette urbanisation se traduira surtout par une modernisation de ses rues, « élargies, redressées, pavées et dotées de trottoirs »[207] : les villes belges que Rimbaud connaîtront plus tard sont, en effet, parmi les villes « modernes ».

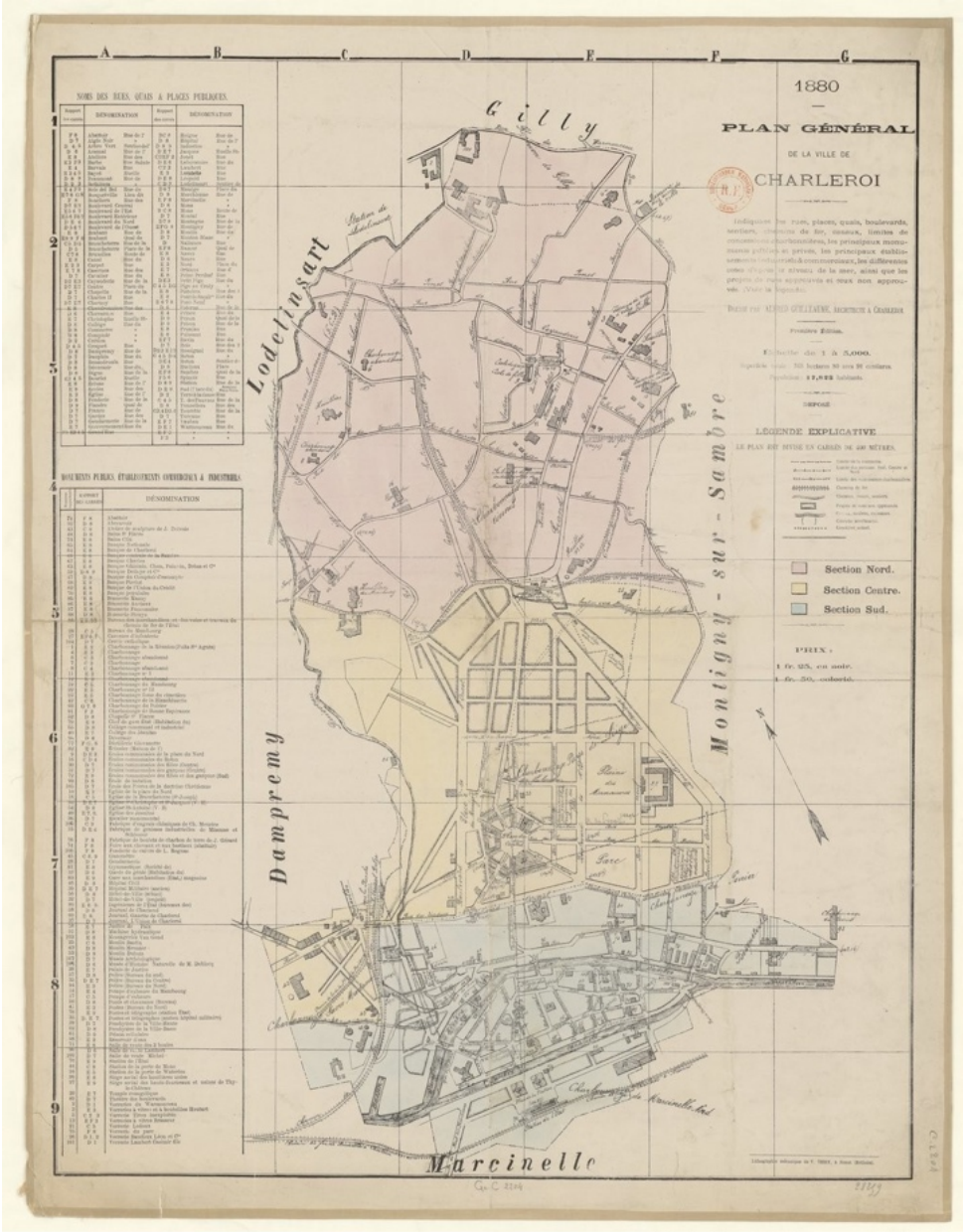
1. Charleroi

1.1 Charleroi à l'époque de Rimbaud

Charleroi, ville qui tient son nom de Charles II, roi d'Espagne, a été rattachée aux nombreux pays avant de devenir belge :

> Charleroi tient son nom de Charles II, roi d'Espagne, âgé de quatre ans au moment où sa mère, régente du royaume, faisait ériger des fortifications pour résister à la menace française. Prise par les troupes de Louis XIV en 1667, la ville fut occupée ensuite par les Hollandais, les Espagnols et les Français, avant de passer sous l'autorité autrichienne, de 1748 à 1794. Les troupes du général Jourdan la rendirent à la France le 25 juin 1794. Elle fut rattachée à la Hollande par le congrès de Vienne en 1815, jusqu'à la création de la Belgique en 1830.[208]

[206] FAVRY, Amélie. « Les Belges face à leurs industries (1780-1850) : points de vue sur un paysage inédit » in *Revue belge de philologie et d'histoire* (tome 85). Version en ligne : https://www.persee.fr/doc/rbph_0035-0818_2007_num_85_3_5102, page consultée le 25/10/2024.
[207] SCHLESSER, THOMAS. « Moderniser la rue ancienne : le réalignement à Bruxelles au XIXe siècle » in *Bruxelles Patrimoines* (numéro 32, décembre 2019). Version en ligne : https://patrimoine.brussels/liens/publications-numeriques/versions-pdf/articles-de-la-revue-bruxelles-patrimoines/numero-32/article-32-2, page consultée le 25/10/2024.
[208] BARONIAN, Jean-Baptiste (direction). *Dictionnaire Rimbaud.* Paris : Robert Laffont, 2014. « Charleroi », par André Guyaux.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 52 :
Plan général de la ville de Charleroi (1880).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

À l'époque de Rimbaud, Charleroi est une ville avec « plus de douze mille huit cents habitants » :

> Le centre – ce que les Carolorégiens appellent « la ville basse », sur la rive droite de l'ancien cours de la Sambre – y était très animé. La ville est à ce moment en pleine restructuration : destruction des fortifications (entre 1866 et 1871) et construction de

la nouvelle gare (entre 1865 et 1874). Héritière d'une forte tradition industrielle, implantée dans une région produisant de l'acier et exploitant la houille, Charleroi est, depuis la fin du XIXe siècle, un haut lieu du socialisme et de la libre-pensée[209].

1.2 Rimbaud à Charleroi

À seize ans, Rimbaud souhaite devenir journaliste. Il prend la route début octobre 1870, pour aller à Charleroi via Fumay et Givet, deux communes frontalières, afin de rendre visite au père de l'un de ses camarades qui est directeur du *Journal de Charleroi* :

> Nouveau départ, en train, jusqu'à Fumay, puis à pied, par Givet, jusqu'à Charleroi. [...] Rimbaud prend contact avec le directeur du *Journal de Charleroi* (fondé en 1845), Louis-Xavier Bufquin des Essarts, père de l'un de ses condisciples à Charleville, Jules Bufquin des Essarts (né le 22 janvier 1849).[210]

Pour le biographe Jean-Jacques Lefrère, il s'agit d'« une fugue bien planifiée » car Rimbaud s'est permis de « se restaurer et de se reposer de ses longs trajets à pied »[211].

Selon certains chercheurs, dont l'universitaire André Guyaux, Rimbaud a « peut-être à nouveau fait escale à Charleroi » en 1872 :

> Rimbaud a peut-être à nouveau fait escale à Charleroi, avec Verlaine, en juillet 1872, sur le trajet entre Charleville et Bruxelles. D'après une lettre à Émile Blémont du 22 septembre 1872, Verlaine avait, à ce moment, le projet d'une « série » qu'il aurait « nomm[ée] : De Charleroi à Londres ». Deux poèmes des « Paysages belges », dans les Romances sans paroles du même Verlaine, correspondent à des étapes de ce voyage : Walcourt et Charleroi. Verlaine, dans ce dernier poème, évoque le paysage autour de la ville, ses « forges rouges » et ses « sites brutaux », comme s'il les avait vus du train[212].

1.3 Charleroi dans les poèmes de Rimbaud

Rimbaud raconte son escapade à Charleroi dans deux poèmes, *La Maline* et *Au Cabaret-vert*.

Les thèmes des deux poèmes se ressemblent. Dans *La Maline* comme dans *Au Cabaret-Vert*, le protagoniste est un voyageur qui, après de longs trajets, rentre dans un restaurant quelconque et rencontre une fille qui lui sert un repas de la région :

> Dans la salle à manger brune, que parfumait
> Une odeur de vernis et de fruits, à mon aise
> Je ramassais un plat de je ne sais quel met

---

[209] *Dictionnaire Rimbaud. Ibid.*
[210] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.406.
[211] *Ibid.*
[212] BARONIAN, Jean-Baptiste (direction). *Op.cit.* : « Charleroi ».

Belge, et je m'épatais dans mon immense chaise.
[...]
La cuisine s'ouvrait avec une bouffée
– Et la servante vint, je ne sais pas pourquoi,
Fichu moitié défait, malinement coiffée.
(*La Maline*)

J'entrais à Charleroi.
– Au Cabaret-Vert : je demandai des tartines
De beurre et du jambon qui fût à moitié froid.
[...]
– Et ce fut adorable,
Quand la fille aux tétons énormes, aux yeux vifs,

– Celle-là, ce n'est pas un baiser qui l'épeure ! –
Rieuse, m'apporta des tartines de beurre,
Du jambon tiède, dans un plat coloré.
(*Au Cabaret-Vert*)

Le Cabaret-Vert dont Rimbaud parle dans le deuxième poème a été identifié par les rimbaldiens. Il s'agit en réalité d'un restaurant, À la Maison verte, au premier étage d'un hôtel portant le nom de l'Hôtel de l'Espérance. Le restaurant n'existe plus aujourd'hui ; quant à la façade, elle a fini par disparaître en 2013[213].

[213]Site Internet Charleroi Découverte : https://www.charleroi-decouverte.be/pages/index.php?id=552, page consultée le 16/09/2023.



Illustration 53 :
Charleroi. – Rue de la Station. – Hôtel de l'Espérance.
Le restaurant « À la Maison verte » se trouve sur la gauche de l'établissement.
Source :
Éditeur Hallet-Henry.

Dans un autre poème, *L'éclatante victoire de Sarrebrück*, Rimbaud écrit sous le titre : « remportée aux cris de vive l'Empereur ! / Gravure belge brillamment coloriée, se vend à Charleroi, 35 centimes ». Nous reviendrons plus tard sur ce poème qui fait partie des textes « engagés » de Rimbaud.

2. Bruxelles

2.1 Bruxelles à l'époque de Rimbaud

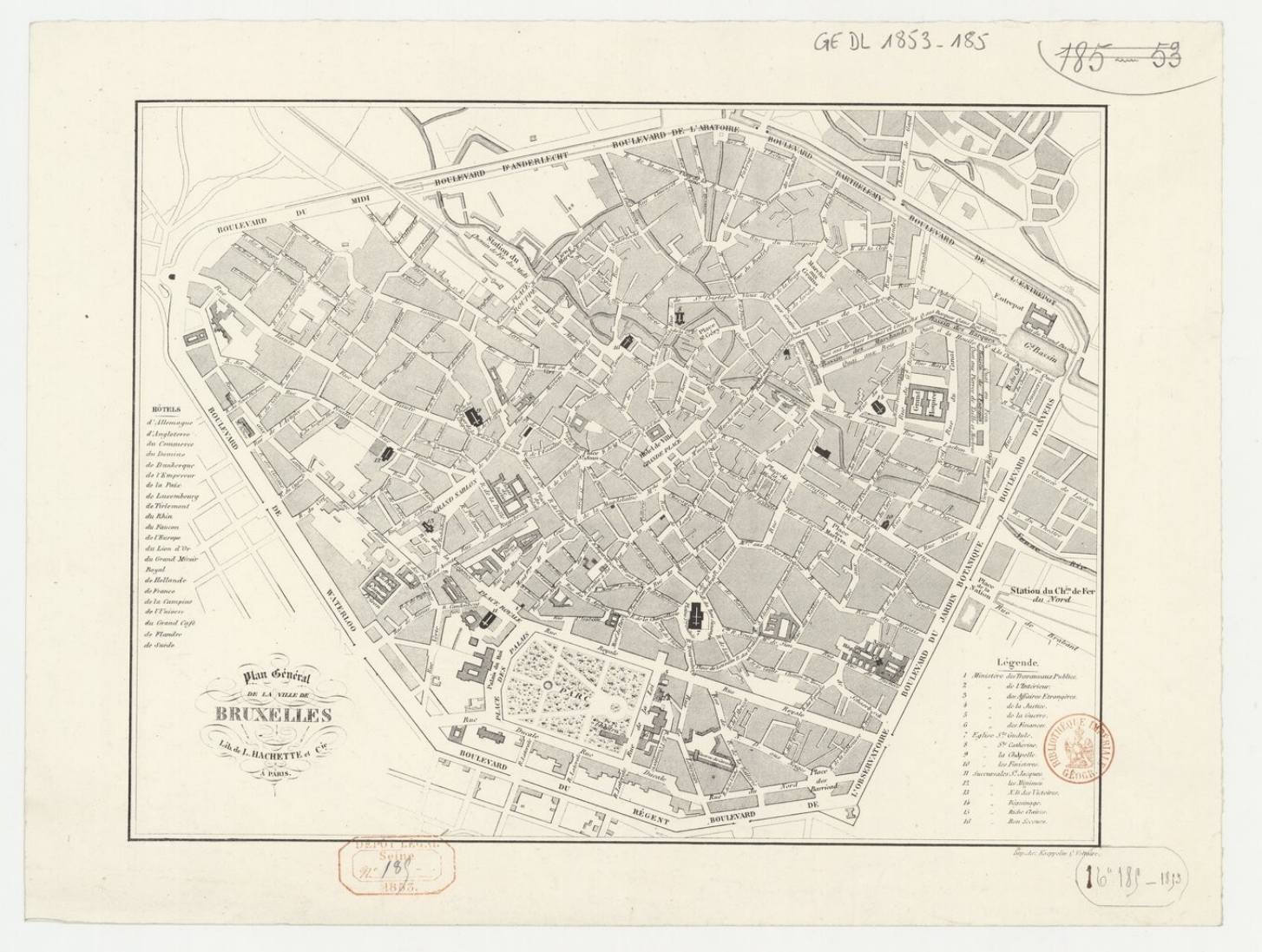
Dans sa *Géographie complète et universelle*, Malte-Brun retrace d'abord l'histoire de cette ville qui, avant de devenir belge, a été française, espagnole et autrichienne :

> L'origine de Bruxelles date du huitième siècle. Saint-Géri, évêque d'Arras et de Cambrai, fonda une chapelle dans une petite île formée par la Senne, et cette île, qui n'était qu'un marécage (en flamand breecksel), donna son nom au bourg qui, avec le château du Borgval, devint le bourg de Bruxelles, que sa position agréable fit choisir pour résidence aux ducs de Basse-Lorraine. Les comtes de Louvain, devenus ducs de Brabant, en tirent une ville importante que s'accrut encore sous les gouvernements espagnol et autrichien[214].

La ville de Bruxelles est ainsi, dès le début, destiné au multiculturalisme. Plus tard dans sa présentation, Malte-Brun qualifie la capitale de la Belgique d'une « réunion de plusieurs petites cités qui diffèrent par leur langage, leurs occupations et leurs mœurs ». La diversité culturelle, mais aussi sa localisation, feront de la capitale de ce jeune pays un refuge politique très apprécié par les expatriés :

> Par sa position intermédiaire entre les grandes capitales Londres, Paris, Vienne, et Berlin, avec lesquelles elle est reliée par des lignes de chemins de fer, elle a dû aux différents événements qui ont agité l'Europe depuis 1848 une nouvelle activité et une nouvelle prospérité croissante en servant de refuge aux personnes qui fuyaient le désordre et l'anarchie[215].

[214] MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle. Op.cit.*
[215] MALTE-BRUN, Conrad. *Ibid.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 54 :
Plan général de la ville de Bruxelles (1853).
La ville abrite non seulement les sièges des nombreuses ministères belges, mais aussi une vingtaine d'hôtels : il s'agit à la fois du centre politique de la Belgique et d'une destination populaire auprès des touristes mais aussi des réfugiés politiques.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

En 1872 et en 1873, Bruxelles accueillera, à bras ouverts, deux poètes français nommés Paul Verlaine et Arthur Rimbaud. Une vingtaine d'années après, en 1893, Verlaine écrit dans *Onze jours en Belgique* sur cette ville où il a vécu « jadis beaucoup trop » :

> Bruxelles ! J'y vécus jadis beaucoup trop. Peu au fond de changement depuis vingt et un ans. Un boulevard central assez semblable à notre avenue de l'Opéra, une Bourse

luxueusement laide ; en revanche, un babélique palais de justice, sombre intérieurement, comme sied, mais énorme et empathique à l'extérieur, avec, tout en l'air, tout en l'air, un dôme trop petit dans l'espace et trop ou trop peu doré, mais le tout en somme d'un grand effet[216].

2.2 Rimbaud à Bruxelles

Rimbaud s'est rendu à plusieurs reprises dans sa vie dans la capitale belge : entre juillet et septembre 1872 et en juillet 1873, avec Paul Verlaine ; en octobre 1873, pour imprimer son recueil *Une saison en enfer* ; et en 1876, avant de rejoindre l'armée hollandaise.

Juillet 1872, sans avertir personne, les deux poètes gagnent Bruxelles :

Ils logèrent, au moins dans les premiers temps, au Grand Hôtel liégeois, 1, rue du Progrès, à l'angle de cette rue avec la rue des Croisades et la place des Nations (aujourd'hui place Rogier). Verlaine connaissait déjà cet hôtel très proche de la gare du Nord, situé à la lisière de la commune de Saint-Josse-Ten-Noode : il y était descendu avec sa mère en août 1867 lorsqu'il était allé saluer Victor Hugo durant le séjour que l'illustre poète passait chaque année chez son fils Charles, place des Barricades. Le Grand Hôtel liégeois était un établissement « assez confortable et plutôt modeste », se souviendra le poète dans ses *Croquis de Belgique*[217].



Illustration 55 :

[216] VERLAINE, Paul. *Œuvres en prose complètes*. Paris : Gallimard, 1872. p. 418.
[217] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* Chapitre XIII : Deux spectres joyeux.

Gare du Nord de Bruxelles.
Source :
Collection personnelle[218].



Illustration 56 :
Vue panoramique de la ville de Bruxelles.
Source :
Collection personnelle.

Plusieurs textes dans *Romances sans paroles* de Verlaine évoquant ce séjour prolongé à Bruxelles durant lequel ils ont vécu, « un peu de toutes les vies pendant trois mois [*sic*] à peu près », avant de s'embarquer pour l'Angleterre en septembre :

> L'indication « Estaminet du Jeune Renard, août 72 » au bas de *Simples fresques* révèle que ces vers furent composés dans ce débit de boissons que tenait la veuve Lintermans au 4 de la rue de la Collégiale, voie pentue ; près de l'angle de la rue de Berlaimont, et à deux pas de la cathédrale.
> La mention « Champs de foire de Saint-Gilles, août 72 » au bas du poème *Chevaux de bois* atteste le passage des deux Français dans cette grande kermesse du quartier Saint-Gilles, que délimitaient le boulevard de Waterloo, la chaussée du même nom et la chaussée de Charleroi.

[218] *Souvenir de Bruxelles : 21 cartes-vues artistiques*. Bruxelles : Albert Dohmen, Albums et catalogues en phototypie, 9 rue de Chambéry.

> Dans *L'Europe illustrée* du 3 août 1873, un G. Carevail qui n'était que Georges Cavalier, un communard dont Rimbaud et Verlaine allaient faire la connaissance pendant leur séjour à Bruxelles, décrit cette foire : « Le beau monde se mêle naturellement au populaire [...] Les estaminets sont pleins ; on ne se grise plus en plein air, mais bien à huis-clos, *décemment* ; car il y a toujours des *pochards* »[219].

Le deuxième séjour à deux fut plus dramatique.

Le 3 juillet 1873, Verlaine adresse précipitamment une lettre à Rimbaud « en mer » : « En attendant, d'ici à 3 jours, *pas plus, pas moins*, Bruxelles, poste restante – à mon nom ». Rimbaud répond par la suite, les 4-5 juillet, qu'il tâchera « d'être parti Lundi soir »[220].

Dans son télégramme du 7 juillet, Verlaine précise « viens ici Hôtel liégeois » : le même hôtel que la dernière fois.

Arrivé à Bruxelles tard dans la nuit du 8 juillet, Rimbaud eut la surprise de trouver Élisa Verlaine auprès de son fils. Verlaine, sa mère et Rimbaud finissent par s'installer dans l'hôtel-restaurant nommé « À la Ville de Courtrai », situé au 1, rue des Brasseurs, en plein centre de Bruxelles, tout près de la Grand-Place.

C'est ici où se déroulera « le drame de Bruxelles » du 10 juillet 1873. Verlaine, ivre de la veille suite aux discussions avec Rimbaud, se leva de bonne heure, acheta un revolver et blessa son ami. De Rimbaud, nous avons un acte de désistement signé le 19 juillet 1873 dans lequel il désiste « des bénéfices de toute poursuite qui serait ou pourrait être intentée par le ministère public contre M. Verlaine pour le fait dont il s'agit », après le coup de révolver[221].

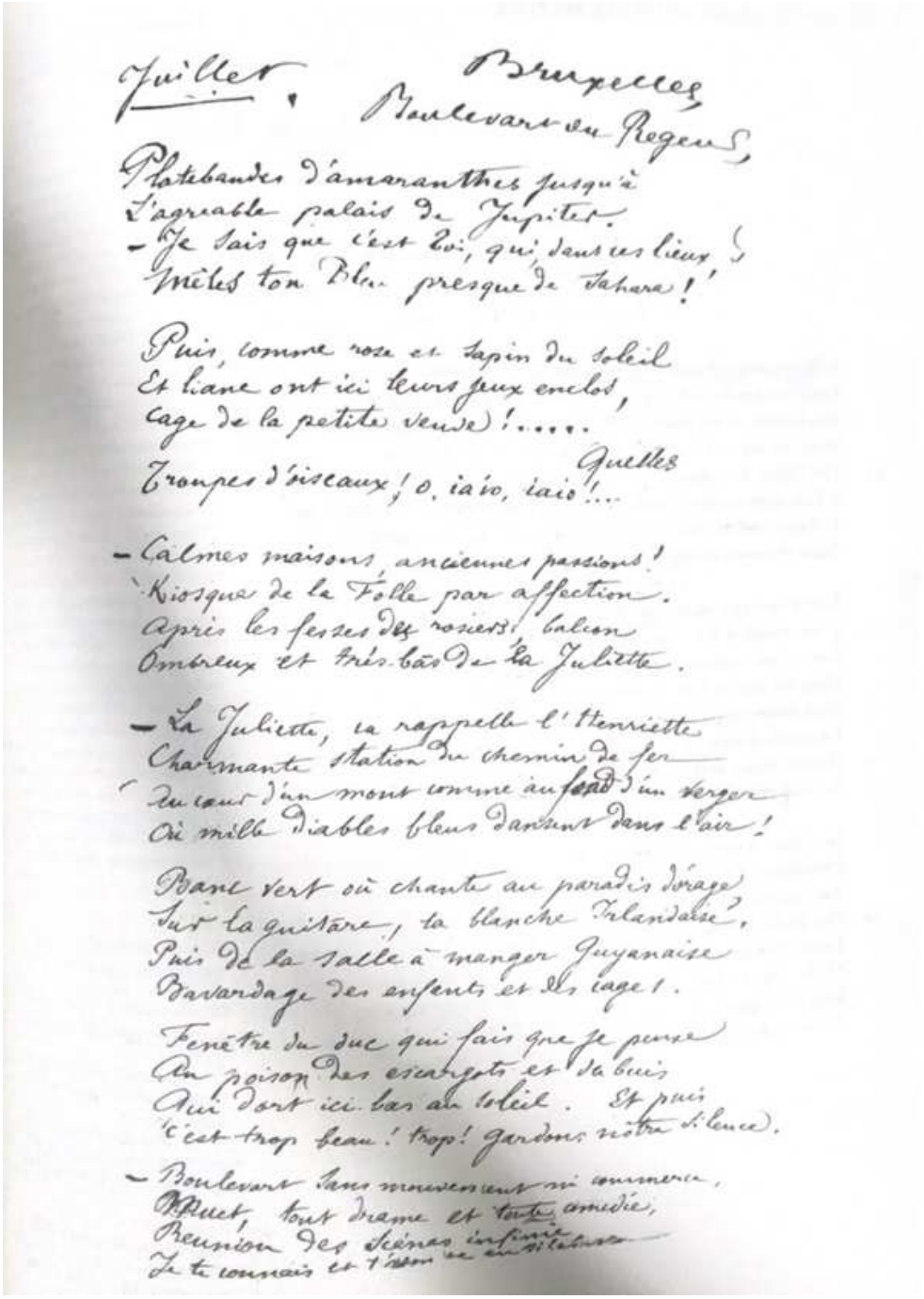
[219] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Ibid.*
[220] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit.* p.372-375.
[221] RIMBAUD, Arthur. *Ibid.*



Illustration 57 :
Vue générale de la Grand'Place,
Source :
Collection personnelle.

2.3 Bruxelles selon Rimbaud

Du côté de Rimbaud, il ne mentionne la capitale belge que dans un poème commençant par « Plates-bandes d'amaranthes », dans lequel il note « juillet » et « Bruxelles, Boulevart [*sic*] du Régent ».


Juillet. Bruxelles,
Boulevard du Regent,

Platebandes d'amaranthes jusqu'à
L'agréable palais de Jupiter.
– Je sais que c'est toi, qui dans ces lieux,
Mêles ton Bleu presque de Sahara !

Puis, comme rose et sapin du soleil
Et liane ont ici leurs jeux enclos,
Cage de la petite veuve !.....
Quelles
Tropes d'oiseaux ! o, iaio, iaio !...

– Calmes maisons, anciennes passions !
Kiosque de la Folle par affection.
Après les fesses des rosiers, balcon
Ombreux et très-bas de la Juliette.

– La Juliette, ça rappelle l'Henriette
Charmante station du chemin de fer
Au cœur d'un mont comme au fond d'un verger
Où mille diables bleus dardent dans l'air !

Banc vert où chante au paradis d'orage
Sur la guitare, ta blanche Irlandaise,
Puis de la salle à manger Guyanaise
Bavardage des enfants et des cages !

Fenêtre du duc qui fais que je pense
Au poison des escargots et de Louis
Qui dort ici bas au soleil. Et puis
C'est trop beau ! trop ! gardons notre silence.

– Boulevard sans mouvements ni commerce,
Retiré, tout drame et toute comédie,
Réunion des scènes infimes
Je te connais et t'honore ainsi à cette heure

Illustration 58 :
Plates-bandes d'amaranthes..., manuscrit autographe de Rimbaud.
Sur le manuscrit, Rimbaud écrit « platesbandes » au lieu de « plates-bandes ».
Source :
Les manuscrits d'Arthur Rimbaud : L'intégrale (Paris : Textuel, 2012).

Un doute est d'abord mis sur la datation du poème : de quel juillet s'agit-il ? S'agit-il de juillet 1872, avant que Verlaine et Rimbaud ne prennent la route pour l'Angleterre, ou bien de juillet 1873, le mois du drame de Bruxelles ?

Pour le rimbaldien Robert Goffin, le poème serait mieux daté de juillet 1873, comme le rapporte Suzanne Bernard dans ses commentaires, même si la chercheuse ne semble pas être convaincue par cette hypothèse :

> Ce poème est daté de juillet : on admet généralement qu'il a été écrit en juillet 1872 sur le boulevard du Régent, à Bruxelles, par où passaient Verlaine et Rimbaud alors en route pour l'Angleterre. Suivant Goffin, il serait mieux daté de 1873, *après* le drame de Bruxelles : en juillet, Rimbaud fut convoqué à la Sûreté publique, à sa sortie de l'hôpital, et celle-ci se trouvait alors rue Ducale, à côté du boulevard du Régent. « La cage de la petite veuve » serait une allusion à l'emprisonnement de Verlaine.
> [...]
> L'hypothèse est assez séduisante, mais obligeant à admettre que Rimbaud est revenu à la forme de versification libre qu'il avait abandonnée, pour écrire les *Illuminations* ; et surtout, n'est-il pas difficile de croire que Rimbaud, si peu de temps après le drame, avait le cœur à écrire un poème calme et même enjoué ? À vrai dire, nous avons plutôt là une suite d'impressions et de coq-à-l'âne qu'un poème vraiment pensé. « Rimbaud et tout à la joie de découvrir la « liberté libre » avec Verlaine »[222].

Nous trouvons ici donc deux raisons pour lesquelles Bernard préfère une datation en 1872. La première, c'est qu'un tel texte « calme et même enjoué » ne peut être écrit après le drame. La deuxième, c'est que le retour à la versification en 1873 paraît étrange. Benoît de Cornulier (qui ne fait, par ailleurs, pas d'hypothèse sur la datation du poème), commente : « je ne connais pas les raisons pour lesquelles la plupart des commentateurs tiennent à dater l'écriture du poème au plus tôt possible, comme si, par exemple, il *fallait* que Rimbaud ait cessé d'écrire en vers le plus tôt possible. »[223]

En plus du doute dans la datation, les toponymes identifiés varient aussi selon les commentateurs :

> Suivant Goffin, le palais de Jupiter serait le palais des Académies, avec ses colonnades, et les plates-bandes d'amaranthes celles du Parc de Bruxelles, qui est situé au coin de la rue Ducale. Delahaye pense au contraire que le palais est le palais royal[224].

---

[222] *Ibid.*
[223] DE CORNULIER, Benoît. « Rimbaud, metteur en scènes de Juliette en *juillet* », in *Parade sauvage*, numéro 22. Paris : Classiques Garnier, 2011. p.101-176.
[224] RIMBAUD, Arthur. Œuvres. *Op.cit.* p.440 : notes de Suzanne Bernard pour le poème auquel elle attribue le titre « Bruxelles ».

Quant à Benoît de Cornulier, il se demande même s'il s'agit vraiment du « boulevart » que Rimbaud décrit dans le poème :

> En l'absence d'autre motivation, il est naturel d'envisager d'abord que ce poème *concerne* ce boulevard en ce mois, d'autant plus que la dernière phrase s'adresse au « Boulevart sans mouvement ni commerce » et que les strophes précédentes semblent évoquer des choses vues sur le boulevard par un passant, notamment « maisons », « fenêtre », etc. Il est donc naturel d'essayer d'abord de reconstituer le parcours du poète dans la ville, et on n'y a pas manqué ; mais il y a peu de chances qu'on retrouve trace sur un boulevard de Bruxelles (vers 1872) de cette série : la cage (2 :3), les cris d'oiseaux (2 :4), les fesses des rosiers (3 :3), le cœur d'un mont, les diables bleus dans un verger, l'Irlandaise blanche avec guitare, etc[225].

En appuyant sur le dernier quatrain, le chercheur propose de voir dans le « boulevart » un « lieu de drames » :

> En langage de théâtre, un boulevard est un lieu de drames (voire de mélodrame », pièce de théâtre de boulevard, et, comme une pièce de théâtre est faite de scènes, c'est un lieu de scènes de boulevard ; le quatrain final confirme explicitement cette valeur en qualifiant le « Boulevart » de « Réunion des scènes », « toute drame et toute comédie »[226].

Le chercheur poursuit, dans son commentaire très minutieux, avec une hypothèse sur le nom du boulevard, en disant qu'il peut aussi faire référence à Philippe d'Orléans connu par « son goût pour le théâtre, l'opéra et l'opéra-comique », et par conséquent à l'« intérêt partagé de Verlaine et Rimbaud pour cet art »[227]. Si cette hypothèse est intéressante, nous ne sommes pas sûrs que Rimbaud ait pensé à cette période dans l'histoire de son pays, en voyant le nom que porte un boulevard quelconque à Bruxelles.

Ce qui nous convient le mieux, c'est peut-être ce que dit Jean-Jacques Lefrère dans sa biographie consacrée à Rimbaud :

> « Plates-bandes d'amaranthes [...] » déroule une succession de visions d'intérieurs de maisons, de « choses vues » à travers les fenêtres ouvertes – nous sommes en juillet – des bâtiments de ce boulevard du Régent qui allait de la place Louise à la place Madou. Que nulle station ferroviaire de Bruxelles n'ait jamais porté le nom d'Henriette, que la « Fenêtre du duc » ne soit probablement pas l'éroite rue Ziner qui reliait le boulevard du Régent à la rue Ducale, que l'actuel boulevard du Régent ne laisse plus la même impression au promeneur quand il se récite le poème qu'il a inspiré à Rimbaud, tout cela importe peu[228].

[225] DE CORNULIER, *Benoît. Op.cit.*
[226] *Ibid.*
[227] *Ibid.*
[228] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.504.

Ce qui compte, c'est la vision de Rimbaud qui mélange, très souvent dans ses poèmes, la fiction et la réalité. Autrement dit, il n'est peut-être pas utile d'essayer de déchiffrer les lieux représentés dans ce texte qui, selon Rimbaud, est vraisemblablement écrit au « Boulevart du Régent », comme il n'est pas nécessaire de chercher la « gravure belge brillamment coloriée » qui se vend à Charleroi à 35 centimes[229].

3. Bouillon

3.1 Bouillon à l'époque de Rimbaud

Située « sur la rive de la sinueuse Semoy, qui se jetait dans la Meuse au nord de Charleville », la petite ville frontalière de Bouillon était une « cité de tanneries sous un horizon de sapin et de hêtres »[230], à mi-distance de Charleville et Jehonville (Wallonie).

À l'époque de Rimbaud, c'était une petite cité de trois mille habitants qui servait de refuge pour de nombreux écrivains :

> À l'instar de Bruxelles, elle fut le refuge de nombreux écrivains 'ayant à cœur de fuir la censure française. Casanova s'en réjouissait : « Bouillon est un véritable trou, mais de mon temps, c'était la ville la plus libre d'Europe. » Des auteurs tels que Voltaire ou d'Alembert la voyaient comme la capitale des encyclopédistes. Le *Journal encyclopédique*, la *Gazette* salutaire ou *Le Journal politique* y étaient imprimés sur des presses clandestines. [...] Victor Hugo séjourna plusieurs fois à Bouillon, au début des années 1860, non pas pour écrire, mais pour dessiner, ainsi qu'il le fit également en de nombreux lieux rimbaldiens, notamment à Walcourt[231].

Dans son *Croquis de Belgique* (1895), Verlaine écrit à propos de Bouillon :

> « Bouillon en entonnoir » ; la Semoy, noire sur son lit de cailloux bavards, ses truites qualifiables vraiment de surnaturelles et son « château », son *burg* plutôt, taillé en plein granit parmi des bois sans fin, croirait-on, ses rampes rapides où dégringolaient, versant parfois, les malles-poste venant de Sedan[232].

3.2 Rimbaud à Bouillon

En 1873, Verlaine, Rimbaud et Delahaye ont l'habitude de se donner rendez-vous à Bouillon :

---

[229] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit.* p.109 : « L'éclatante victoire de Sarrebrück ».
[230] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.574.
[231] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit.*
[232] VERLAINE, Paul. *Œuvres en prose complètes.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972. p.553.

Dès le 20 avril 1873, précisent Henri Matarasso et Pierre Petitfils dans leur Vie d'Arthur Rimbaud, s'instaura une aimable tradition, la rencontre, chaque dimanche des trois amis. » Un rendez-vous est prévu à Sugny, mais le 15, Verlaine prévient Delahaye qu'il sera à Bouillon le « dix-huîtres », à l'« hostel des Ardomphes ». Le rendez-vous fut manqué. Verlaine demeura seul à l'Hôtel des Ardennes. Huit jours plus tard, le dimanches 25 mai 1873, venus de Jehonville, il invite ses deux amis à l'Hôtel de la Poste, 1, place Saint-Arnould. Ernest Delahaye arrive à Bouillon avec un retard d'une heure : « Quand je parvins à l'hôtel historique, mes deux amis étaient à table »[233].



Illustration 59 :
Hôtel des Ardennes à Bouillon.
Source :
Site Internet Delcampe.

[233] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit.*

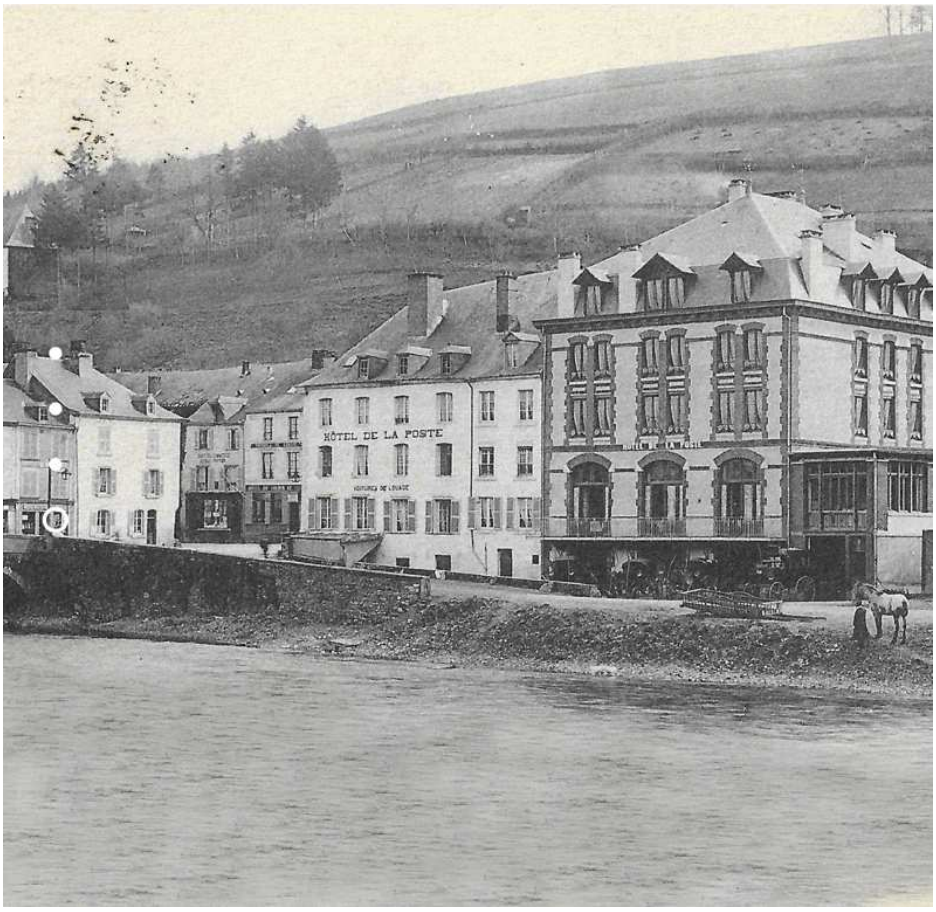


Illustration 60 :
Hôtel de la Poste.
Source :
Site Internet de l'Hôtel de la Poste.

3.3 *La Rivière de cassis* vue à Bouillon ?

De Rimbaud, nous n'avons pas de texte où il mentionne le nom de cette ville. Or, selon Delahaye, *La Rivière de cassis* désigne la Semoy : dans ce cas, cette rivière d'une couleur « cassis » (c'est-à-dire une violette très foncée, presque noire) est bel et bien celle dont parle Verlaine dans *Croquis de Belgique* :

> La rivière de cassis roule ignorée
> à des vaux étranges
> la voix de cent corbeaux l'accompagne vraie
> et bonne voix d'anges
> (RIMBAUD, Arthur. *La Rivière de cassis*.[234])

« Bouillon en entonnoir ; » la Semoy, noire sur son lit de cailloux bavards, ses truites qualifiables

[234] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.204.

vraiment de surnaturelles.
(VERLAINE, Paul. *Croquis de Belgique*.[235])

C. Angleterre

1. L'Angleterre, pays industriel « au centre du monde »

Au XIXe siècle, l'Angleterre est considérée comme le vrai centre du monde :

> Un contemporain de l'Exposition universelle de 1851 n'hésitent pas à affirmer qu'« avec la Vapeur et la Bible, les Anglais traversent l'Univers ». Il est vrai que l'Angleterre s'était vue à cette occasion consacrée au zénith des nations. « Atelier du monde », elle en était le premier producteur et la première puissance commerciale, ainsi que le pôle autour duquel se diffusait l'industrialisation en cercles concentriques au reste de la planète[236].

En effet, il s'agit du premier pays au monde à vivre une industrialisation importante :

> But what is industrialization? At its most basic level, industrialization involved the rise to prominence and eventual domination of the industrial sector within a national economy, or to put it conversely, the decline of farming, silviculture, and craft production based in the small workshop or family economy. Beginning in Britain in the mid-nineteenth century, a new industrial mode of production began to flourish, accompanied by and facilitating rapid demographic growth and urbanization[237].

Souvent, les usines nécessitant une main-d'œuvre importante pour opérer les machines se trouvent dans des villes. Par conséquent, de nombreux travailleurs quittent leur campagne pour travailler et s'installer dans les grandes villes industrielles : Manchester, Birmingham Liverpool, etc.

L'urbanisation comme l'industrialisation sont progressives :

> Même si l'ancien monde ne disparut pas complètement : travailleurs d'usine, cadres, capitaines d'industrie, profession libérale constituèrent autant de nouveaux venus qui renouvelèrent et enrichirent la structure sociale héritée de l'époque préindustrielle.
> [...]

---

[235] VERLAINE, Paul. « Croquis de Belgique » in *Œuvres posthumes.* Paris : Messein, 1913.
[236] CHASSAIGNE, Philippe. *Histoire de l'Angleterre. Des origines à nos jours*. Paris : Flammarion, 2021. p.237-257 : Chapitre XII. Un pays en expansion (1815-1880).
[237] PRITCHARD, Sara B. ZELLER, Thomas. « The Nature of Industrialization » in *The Illusory Boundary: Environment and Technology in History.* Charlottesville and London (États-Unis) : University of Virginia Press, 2010.
Traduction réalisée par DeepL : « Mais qu'est-ce que l'industrialisation ? À son niveau le plus élémentaire, l'industrialisation implique la montée en puissance et la domination du secteur industriel au sein d'une économie nationale ou, à l'inverse, le déclin de l'agriculture, de la sylviculture et de la production artisanale basée sur le petit atelier ou l'économie familiale. À partir du milieu du XIXe siècle en Grande-Bretagne, un nouveau mode de production industrielle a commencé à s'épanouir, accompagnant et facilitant une croissance démographique et une urbanisation rapides ».

> En dépit d'une urbanisation galopante, plus de neuf dixièmes de la surface du pays étaient constitués de champs, de pâturages et de petites villes demeurées plus ou moins en marge de l'industrialisation ; jusqu'au tournant du siècle, l'agriculture continua d'employer plus de main-d'œuvre que tout autre secteur industriel, et la possession du sol demeura longtemps une condition nécessaire pour entrer véritablement dans les hautes sphères de la société. Le mode de vie rural connut certes quelques modifications : des moyens de communication toujours plus rapides imposèrent les habitudes venues de la ville, les dialectes locaux déclinèrent, et les villageois cessèrent de vivre en vase clos[238].

Les Anglais semblent ne pas se mettre d'accord sur les apports de l'industrialisation. Certains auteurs, comme Thomas Hardy (*Tess d'Uberville*) et Arnold Bennett (*Anne des cinq villes*), par exemple, expriment dans leurs œuvres la nostalgie d'un monde meilleur préindustriel.

D'un côté, l'émergence des classes moyennes modifie la structure sociale dualiste qu'a connue l'Angleterre des siècles précédentes :

> Au sein de cet ensemble, on distingue couramment trois sous-groupes : au sommet, la haute bourgeoisie (*upper middle class*), recrutée pour l'essentiel dans les grands milieux d'affaires, qui se fondait petit à petit dans l'aristocratie par le biais des mariages ou des anoblissements ; la moyenne bourgeoisie (*middle middle class*), avec des revenus compris entre 300 £ et 800 £, comprenant la plupart des patrons, les négociants, les cadres, ainsi que les professions libérales : ingénieurs, notaires, hommes de loi, médecins, avocats, ou encore universitaires et écrivains. Jusque-là, nul risque de confusion avec le commun, à moins d'un spectaculaire revers de fortune. Il n'en allait pas de même pour la petite bourgeoisie (*lower middle class*), où petits employés, commis et contremaîtres, artisans et boutiquiers, toujours menacés de prolétarisation, ne parvenaient à afficher leur statut qu'à travers l'emploi d'un domestique, critère absolu d'appartenance à la bourgeoisie : leur nombre en Angleterre passe de 848 000 en 1851 à 1,3 million en 1871, et leur progression fait écho à la montée en importance des classes moyennes[239].

D'un autre côté, les classes laborieuses représentent encore la majorité de la population anglaise. « Les genres de vie, les aspirations, les mentalités étaient donc extrêmement différentes selon la position occupée dans cette hiérarchie complexe », résume Chassaigne[240].

2. Londres, capitale anglaise

En ce qui concerne Rimbaud, il a surtout connu la capitale anglaise, dans laquelle il séjourne plusieurs fois entre 1872 et 1874.

---

[238] *Ibid*. p.299-321 : Chapitre XV. La société anglaise au XIXe siècle.
[239] *Ibid.*
[240] *Ibid.*

2.1 Londres à l'époque de Rimbaud

À l'époque de Rimbaud, la capitale anglaise était une ville gigantesque :

> Au début des années 1870, Londres « n'étant pas close », n'ayant « ni commencement ni fin », frappe déjà par « son immensité » - « une agglomération de maisons, de magasins, de chantiers, d'usines et de fabriques qui couvrent plus de 100 kilomètres carrés », ainsi que l'écrit Émile de La Bédollière dans *Londres et les Anglais*, un ouvrage illustré par Gavarni et publié à Paris par le libraire-éditeur Gustave Barba en 1862. [...] En réalité, avec sa partie méridionale, de part et d'autre de la Tamise, la ville couvre environ trois cent cinquante kilomètres carrés. En 1872, la population de la capitale de l'Empire britannique s'élève à plus de trois millions deux cent mille habitants. Comme le note Élisée Reclus, Londres est alors « deux fois plus peuplée que Paris, deux ou trois fois plus que Pékin, six fois plus que Berlin ou Saint-Pétersbourg », et « aussi considérable que celle des vingt cités d'Angleterre réunies qui la suivent immédiatement par ordre d'importance »[241].



Illustration 61:
Plan de Londres : *London towards the close of the 19th century.*
Source :
London, Charles Baker & Co.

Les écrivains anglais ont beaucoup écrit sur leur capitale.

Pour les uns, c'est une ville magnifique où règne la modernité et le progrès. Samuel Johnson (1709-1784), par exemple, affirme son amour pour la ville lors d'une discussion

[241] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.

avec un ami : « Why, Sir, you find no man, at all intellectual, who is willing to leave London. No, Sir, when a man is tired of London, he is tired of life; for there is in London all that life can afford »[242].

Pour les autres, la société londonienne connaît aussi bien le progrès que la misère.

Certains écrivains expriment leur dégoût vis-à-vis à la ville industrielle. Le poète Percy Shelley (1792-1822) parle d'une ville infernale : « Hell is a city much like London - / A populous and smoky city »[243], dit-il dans *Peter Bell the Third*.

Dans une lettre de mai 1915, le romancier D.H. Lawrence (1885-1930) partage l'opinion de Shelley : « London seems to me like some hoary massive underworld, a hoary ponderous inferno. The traffic flows through the rigid grey streets like the rivers of hell through their banks of dry, rocky ash »[244]. Si Lawrence entend par « underworld » (monde souterrain) l'atmosphère « infernale » de la ville, nous ne manquons pas de remarquer que la population londonienne dépend largement du monde « souterrain », depuis l'entrée en service du métro (« underground ») le 10 janvier 1863.

[242] Site Internet consacré à Samuel Johnson : https://www.samueljohnson.com/tiredlon.html, page consultée le 08/12/2023.
Traduction de la citation : « Eh bien, Monsieur, vous ne trouvez aucun homme, même intellectuel, qui soit disposé à quitter Londres. Non, Monsieur, quand un homme est fatigué de Londres, il est fatigué de la vie ; car il y a à Londres tout ce que la vie peut se permettre ».

[243] Project Gutenberg : https://www.gutenberg.org/cache/epub/4697/pg4697-images.html, page consultée le 08/12/2023. « Part 3. Hell ».
Traduction de la citation : « L'enfer est une ville comme Londres – / Une ville peuplée et enfumée ».

[244] D. H. Lawrence Society of Great Britain : https://dhlawrencesociety.files.wordpress.com/2020/12/jdhls-5.2-2019-catherine-brown-introduction-lawrence-and-london.pdf, page consultée le 08/12/2023.
Traduction de la citation : « Londres me semble comme un monde souterrain massif et blanchâtre, un enfer lourd et blanchâtre. La circulation coule à travers les rues grises et rigides comme les rivières de l'enfer à travers leurs rives de cendres sèches et rocheuses. »

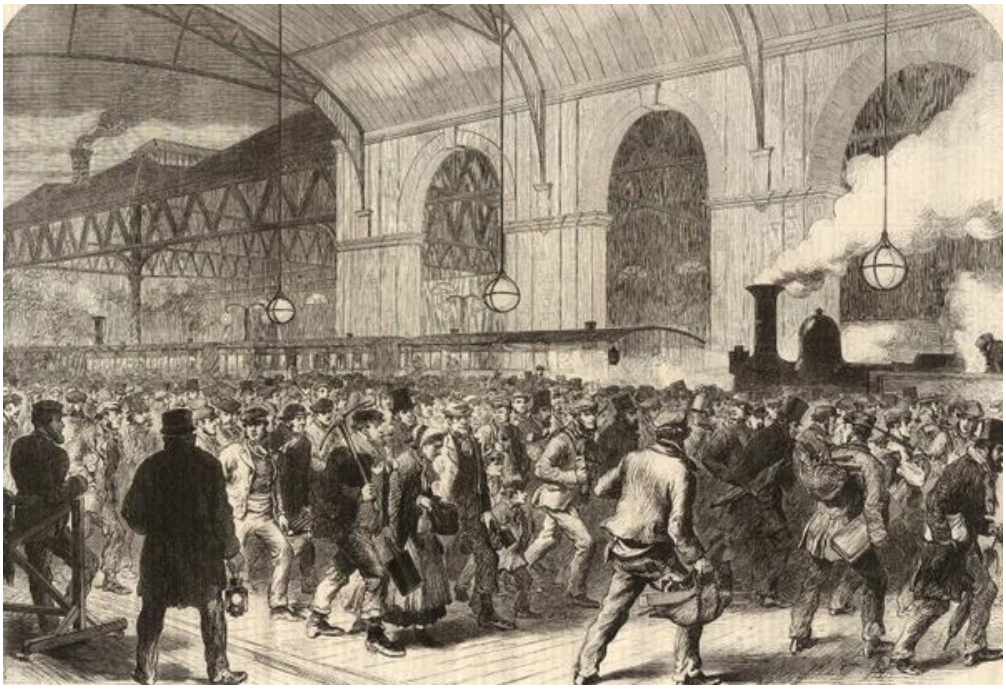


Illustration 62 :
« Arrival of the Workmen's Penny Train at the Victoria Station », *The Illustrated London News*, 22 avril 1865.
L'image montre une station de métro à Londres avec les voyageurs collés presque l'un contre l'autre : une scène assez angoissante.
Source :
London Transport Museum.

Au XIXe siècle, Londres est l'une des destinations favorites des Français, surtout depuis l'Exposition universelle de 1851, la « *Great Exhibition of the Works of Industry of all Nations* (grande exposition universelle des travaux de l'industrie de toutes les nations) ».

Souvent, les guides de voyage destinés aux Français ont été édités à la fois en France et en Angleterre, comme le *Nouveau Guide à Londres pour l'Exposition de 1851*, ou bien le *Guide illustré du voyageur à Londres et aux environs*. Ils contiennent en général une description historique de la ville, les nombreux endroits à visiter (musées, monuments, etc.), des itinéraires recommandés et autres informations pratiques, ainsi que des plans pour aider les visiteurs à mieux s'orienter dans la capitale anglaise.[245]

Nombreux sont les auteurs français du XIXe siècle qui ont écrit sur Londres.

[245] HANCOCK, Claire. *Paris et Londres au XIXe siècle.* Paris : CNRS Éditions, 2003.

Certains ont apprécié cette ville immense. C'est le cas pour le philosophe et historien Hippolyte Taine (1828-1893), par exemple, qui fait l'éloge de la capitale anglaise dans ses *Notes sur l'Angleterre* (1871), tout en la comparant à Paris :

> Paris est médiocre à côté de ces squares, de ces *crescents*, de ces cercles et de ces files de maisons monumentales en pierres massives, à portiques, à façades sculptées, de ces rues si larges ; il y en a cinquante aussi vastes que celles de la Paix ; certainement Napoléon III n'a démoli et rebâti Paris que parce qu'il a vécu à Londres. Dans le Strand, dans Piccadilly, dans Regent-street, aux environs du pont de Londres, en vingt endroits roule une foule, un bruissement, un encombrant que notre boulevard le plus affairé et le plus fourmillant n'atteint pas[246].

D'autres ont un œil critique sur les problèmes qui se cachent derrière la métropole. Dans *Les Nuits d'octobre*, par exemple, Gérard de Nerval note l'inégalité entre les riches et les pauvres : « Les nuits de Londres sont délicieuses, c'est une série de paradis ou une série d'enfers, selon les moyens qu'on possède »[247].

Pour Théophile Gautier, il manque à la ville de Londres l'art et la beauté :

> Les Anglais sont riches, actifs, industrieux ; ils peuvent forger le fer, dompter la vapeur, tordre la matière en tous sens, inventer des machines d'une puissance effrayante, ils peuvent être de grands poètes ; mais l'art, à proprement parler, leur fera toujours défaut, la forme en elle-même leur échappe. [...] Londres pourra devenir Rome, mais elle ne sera jamais Athènes, à coup sûr. Cette dernière place semble réservée à Paris[248].

2.2 Sur les pas de Rimbaud à Londres (1872-1874)

2.2.1 En 1872 et en 1873

Nous avons, grâce aux lettres de Paul Verlaine (presque exclusivement adressées à son ami Edmond Lepelletier), une idée sur les séjours londoniens des deux poètes en 1872 et en 1873.

Samedi 7 septembre 1872, Verlaine et Rimbaud gagnent Ostende, où ils embarquent sur un bateau pour Douvres (Dover, ville anglaise la plus proche de la France), avant d'arriver à Londres en soirée. Verlaine racontera son premier contact avec l'Angleterre dans un texte

---

[246] TAINE, Hippolyte. *Notes sur l'Angleterre* (Onzième édition). Paris : Librairie Hachette, 1899.
Taine est natif de Vouziers, dans les Ardennes : Rimbaud aurait-il pu connu ses écrits ?

[247] NERVAL, Gérard de. « Les Nuits d'octobre » in *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*. Paris : Michel Lévy frères, 1868 (version numérique : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Nuits_d'octobre#cite_note-1, page consultée le 08/02/2024).

[248] GAUTIER, Théophile. « Une journée à Londres » in Revue des Deux Mondes, période initiale, tome 30. Paris : Bureau de la Revue des Deux Mondes, 1842 (version numérique : https://fr.wikisource.org/wiki/Une_journée_à_Londres, page consultée le 08/02/2024).

intitulé « Notes on England. Myself as a French Master», publié dans *The Fortnightly Review* en juillet 1894 :

> During the seven of eight hours of a rather rough crossing (it was the first time for both of us), we proved our "sea legs" to be fairly good, and this in spite of a deplorable exhibition of sea-sickness on the part of the majority of our fellow- travellers. It was night when we landed, and we arranged to sleep at Dover. On the following morning we wandered through the town, with the sun shining brilliantly overhead. Dover is a mediocre town, with wonderful cliffs, which are so white that they have left their impression upon the name of England (Albion). About eight o'clock, feeling that we needed some breakfast, we went down from the top of the cliffs into the town in search of what we wanted, but not a single restaurant was open. We saw a good many of these establishments, but they were all shut and it was not before we happened to meet a Frenchman, an interpreter by profession, that we were able, after some real of fictitious difficulties had been raised, to get some eggs and tea by calling ourselves bona fide travellers. This was my first introduction to the English Sunday, which is, after all, not so terrible[249].

Dans sa lettre à du 20 septembre 1872, Verlaine raconte ses premières impressions de cette ville : « Plat comme une punaise qui serait noire, London ! Petites maisons noirousses ou grand bahuts 'gothiques' et 'vénitiens' »[250].

Les rues étaient très animées, voire bruyantes :

> Il fait depuis mon arrivée un temps superbe, c'est-à-dire imagine un soleil couchant vu à travers un crêpe gris. Mais grâce à l'inouïe circulation de voitures, cabs, omnibus (infects par parenthèse), tramways, chemins de fer incessants sur des ponts de fonte splendides de grandeur lourde, passants incroyablement brutaux, criards (les canards doivent être d'origine anglaise), l'aspect des rues est, sinon parisiens (ô blasphème !) du moins, très distrayant[251].

---

[249] LEFRÈRE, Jean-Jacques. Op.cit. p.519-520.
Traduction fournie par Jean-Jacques Lefrère (p.516) : « Pendant les sept ou huit heures d'une assez rude traversée (qui était aussi la première pour chacun de nous), nous montrâmes que nous avions le pied marin, et ce malgré les démonstrations affligeantes de mal de mer chez la plupart de nos compagnons de voyage. Il faisait nuit quand nous débarquâmes et nous fîmes en sorte de dormir à Douvres. Au matin, sous un soleil splendide, nous nous promenâmes à travers la ville. Douvres est une cité médiocre, avec de merveilleuses falaises, si blanches qu'elles ont marqué de leur empreinte le nom de l'Angleterre (Albion). Vers huit heures, ressentant l'envie d'un petit déjeuner, nous descendîmes du haut de la falaise vers la ville pour satisfaire cette envie, mais aucun restaurant n'était ouvert. Nous vîmes bon nombre de ces établissements, mais tous étaient fermés, et ce ne fut qu'après avoir rencontré un Français, interprète professionnel, que nous pûmes, après les difficultés réelles ou imaginaires qui nous étaient opposées, trouver des œufs et du thé en nous présentant comme d'authentiques voyageurs. Tel fut mon premier contact avec le dimanche anglais qui n'est, après tout, pas si insupportable 33. »
En écrivant « the seven of eight hours », Verlaine confond sans doute les langues anglaise et néerlandaise (si son séjour aux Pays-Bas en 1872 lui a permis d'acquérir quelques connaissances du néerlandais), car « of » signifie « ou » en anglais (« or »).
[250] VERLAINE, Paul. *Correspondance générale : 1857-1885 (tome 1)*. Paris : Fayard, 2005. p.242.
[251] *Ibid.* p.243.

Dans sa lettre du 22 septembre, Verlaine précise son adresse, « Howland Street, 34-35 (W). Londres »[252], chambre précédemment occupée par le journaliste et communard Eugène Vermersch.

À Londres, le couple fréquentera le milieu des communards français, dont beaucoup sont des littérateurs et des artistes, comme l'affirme Verlaine dans sa lettre du 6 novembre 1872 :

> Ma vie ici est tout intellectuelle. Je n'ai jamais plus travaillé qu'à présent. Débarrassé que je suis des mille papotages, cancans, taquineries, commérages et potins dont fut parfumé mon séjour d'un an chez cette famille, me voici tout aux vers, à l'intelligence, aux conversations purement littéraires et sérieuses. Le très petit cercle d'artistes et littérateurs... Et voilà qu'ils me viennent relancer dans mon quasi ermitage, et qu'il me faut des mémoires, et des lettres à des magistrats. Je travaille nonobstant[253].

Au-delà du travail, Verlaine et Rimbaud ont pu profiter de leur séjour pour flâner dans les galeries (par exemple, la National Gallery), et regarder des pièces de théâtre (« Vu *L'Œil crevé* », « Vu aussi Macbeth », écrit Verlaine en octobre)[254]. Mathilde, alors femme de Verlaine, demande officiellement la séparation en octobre, ce qui obligera Rimbaud à retourner à Charleville début décembre, sur le conseil de son ami.

Janvier 1873, Rimbaud retourne à Londres pour rejoindre Verlaine. Ils habitent toujours à la même adresse, jusqu'à ce que Verlaine s'embarque pour la France via Ostende début avril en espérant pouvoir arranger les choses avec sa femme : nous n'avons peu d'information sur les activités des deux poètes pendant ce deuxième séjour à Londres. Quant à Rimbaud, il arrive à l'improviste le 11 avril à la ferme de Roche. Rimbaud restera plus d'un mois en France (entre-temps, les deux amis se donnent parfois rendez-vous à Bouillon), avant de reprendre la route pour l'Angleterre fin mai, où il loue avec Verlaine un logement au 8 Great College Street, dans le quartier de Camden Town[255].

Une vingtaine d'années plus tard, Verlaine se souviendra de la capitale anglaise avec nostalgie. Dans *Un tour à Londres* (1894)[256], il raconte les choses vues « pour la première fois depuis vingt ans », c'est-à-dire depuis les années 1870 : les plats « francisés ou plutôt parisianisés » proposés dans les « grands restaurants jadis et naguères tout à fait

[252] *Ibid.* p.246.
[253] *Ibid.* p.267.
[254] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* Chapitre XIV : « Le drôle de ménage ».
[255] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Londres », par Jean-Baptiste Baronian.
[256] VERLAINE, Paul. *Œuvres en prose complètes*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972.

britanniques », la « littérale illumination[257], électrique et autrement, des grands quartiers », la toilette des femmes anglaises, les « cafés concerts, *music-halls* » ... En vingt ans, dit-il, la capitale anglaise s'est transformée en « un London international ». Ce troisième séjour en commun sera raccourci par le départ de Verlaine à Bruxelles le 3 juillet : Rimbaud le rejoint le 8 juillet dans la capitale belge.

2.2.2 En 1874

Le seul document que nous avons de Rimbaud de cette année, c'est une lettre retrouvée en 2018, écrite de l'adresse « 30 Argyle square, Euston Rd, W.C » le 16 avril 1874 et adressée à Jules Andrieu : Rimbaud lui propose un projet de livre (« Je voudrais entreprendre un ouvrage en livraisons, avec titre : L'Histoire splendide ») [258].

Néanmoins, nous avons de précieuses informations sur cette année un peu « mystérieuse » grâce à deux personnes : le poète Germain Nouveau avec qui Rimbaud habite à Londres, et sa jeune sœur Vitalie qui tient un journal dans lequel elle détaille son séjour à Londres avec sa mère et son frère.

Dans une lettre à Jean Richepin, Germain Nouveau confirme son séjour à Londres avec Rimbaud :

> Mon cher Richepin,
> J'ai quitté Paris au moment où je m'y attendais le moins. Je suis maintenant, comme tu vois, avec Rimbaud.
> Je t'écris du café de l'Étoile, au quartier français, un quartier qui est la rue Mouffetard le jour, et la nuit la rue de la Gaîté tout le temps. Nous avons loué un room dans Stampfort Street. [...] Londres, à l'arrivée, m'a produit une impression d'étouffement physique et moral : lumière d'éclipse, odeur de musc et de charbon dans les rues, tête d'Anglais sans expression, un grand mouvement sans bruit de voix. Charmants, les cabs ![259]

À la fin de sa lettre, Nouveau note leur adresse : « Stampfort Street, 178, Waterloo Road S.E., London »[260]. Cette colocation ne s'éternise pas : selon Jean-Jacques Lefrère, Germain Nouveau regagne la France sans doute au mois de juin.

---

[257] Verlaine pense-t-il sans doute à l'auteur des *Illuminations*, disparu trois ans plus tôt ?
[258] Lettre de Rimbaud à Jules Andrieu, 16 avril 1874 : http://abardel.free.fr/tout_rimbaud/lettre_andrieu_1874.htm, page consultée le 06/12/2023.
[259] NOUVEAU, Germain. *Œuvres poétiques I.* Paris : Gallimard, 1953. p.22-23.
[260] *Ibid.* p.25.

Quant à Rimbaud, il change d'adresse et fait paraître dans *The Echo* des 9, 10 et 11 juin une annonce :

> A YOUNG PARISIAN – speaks *passablement* – requires conversations with English gentlemen; his own lodgings, p.m. preferred. – Rimbaud, 40 London-st., Fitzroy sq., W.[261]

Début juillet, Vitalie Rimbaud, accompagnée par sa mère, vient à Londres pour la première fois. Rimbaud loue pour elles une pièce « au troisième étage de l'immeuble du 12, Argyle Square, W.C.1, au bout d'Euston Road », pas très loin de l'adresse indiquée précédemment dans l'annonce (nous ignorons pourtant s'il habite avec sa famille pendant cette période). Dans son journal, la jeune diariste note « La maison est tranquille, des tapis partout, même dans les escaliers et les corridors »[262].

Comme Germain Nouveau, Vitalie parle également d'un « écrasement moral » en voyant l'aspect grandiose de la capitale anglaise, très différent de tout ce qu'elle a connu dans les Ardennes :

> Nous voici arrivés à la gare de Charing Cross. Il est 10 h 10, exactement. Étourdissement, étonnement, écrasement moral, pour ainsi dire, devant l'énormité du lieu et de tout ce qui entoure, énormité non soupçonnée jusqu'alors. Bien qu'Arthur sût au juste l'heure à laquelle nous devions arriver, il nous attendait à la gare de Charing Cross bien avant 10 heures. Il va beaucoup mieux et sa grande joie de nous revoir hâtera son complet rétablissement. Dans l'encombrement de la descente du train et parmi la foule, il nous distingua vite et vint à nous. Nous étions sauvées ; et si désormais nous devons encore éprouver du saisissement à contempler les choses merveilleuses de Londres, du moins sentons-nous avec lui une sécurité complète. Il paraissait un peu déçu de ne pas voir Isabelle avec nous et sa grande joie de nous voir arrivées paraissait en être intimement troublée. Cependant, tout de suite, et tout en assurant maman qu'il avait fait et ferait, sans qu'elle ait à s'en préoccuper, le nécessaire quant aux bagages, il nous emmena dans quelques rues avoisinantes de la gare afin de nous permettre, nous dit-il, de donner un léger coup d'œil et de nous mettre en contact avec la ville. J'étais émerveillée, j'avais le vertige. Le bruit des voitures et toutes les rumeurs de la ville me causaient d'étranges effets : j'étais comme ivre. Je marchais dans un rêve. Pour traverser les rues, Arthur nous conduisait toutes deux et nous nous faufilions entre les voitures ; je ne sais par quel prodige nous n'étions pas écrasées[263].

Heureusement, son frère était là :

> Naturellement, c'est Arthur qui nous a guidées partout et nous a fait remarquer les monuments et toutes les choses merveilleuses que nous avons vues. Sans lui nous aurions

[261] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.* p.665.
[262] RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits.* Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006. p.61-84 : « III. Journal du voyage en Angleterre (juillet 1874) ».
[263] RIMBAUD, Vitalie. *Op.cit.*

été bien incapables de discerner une seule de ces merveilles, que non seulement il nous nommait, mais encore nous expliquait de la façon la plus captivante[264].

Pendant presque un mois, Arthur a été le bon fils qui conduisait sa sœur et sa mère partout dans cette ville qu'il connaissait déjà très bien : en famille, ils ont vu de « splendides magasins », des parcs, des « monuments superbes » (le Parlement, les bords de la Tamise, le palais du duc de Northumberland, le théâtre de l'Alhambra, etc.[265]), mais aussi des musées ; sans oublier, pour plaire à sa mère et sa sœurs religieuses, les lieux de culte comme l'église Saint-Jean et la cathédrale Saint-Paul[266].

Samedi 11 juillet, Vitalie voit enfin l'endroit où son frère travaille très souvent, la British Museum Library :

Il me demande si je veux l'accompagner au British Museum. Là, nous avons vu une foule de choses remarquables [...] La bibliothèque, où les dames sont admises aussi bien que les hommes, compte trois millions de livres. C'est là qu'Arthur vient si souvent[267].

[264] RIMBAUD, Vitalie. *Ibid.*
[265] Certains sites, comme le théâtre de l'Alhambra, n'existent plus à notre époque.
[266] RIMBAUD, Vitalie. *Op.cit.*
[267] *Ibid.* Vitalie précise dans son journal que les dames « sont admises aussi bien que les hommes » dans la Bibliothèque londonienne : chose surprenante pour une fille de province du XIXe siècle.



Illustration 63 :
La Reading Room telle que l'ont connue Arthur Rimbaud et Germain Nouveau.
Source :
British Museum.

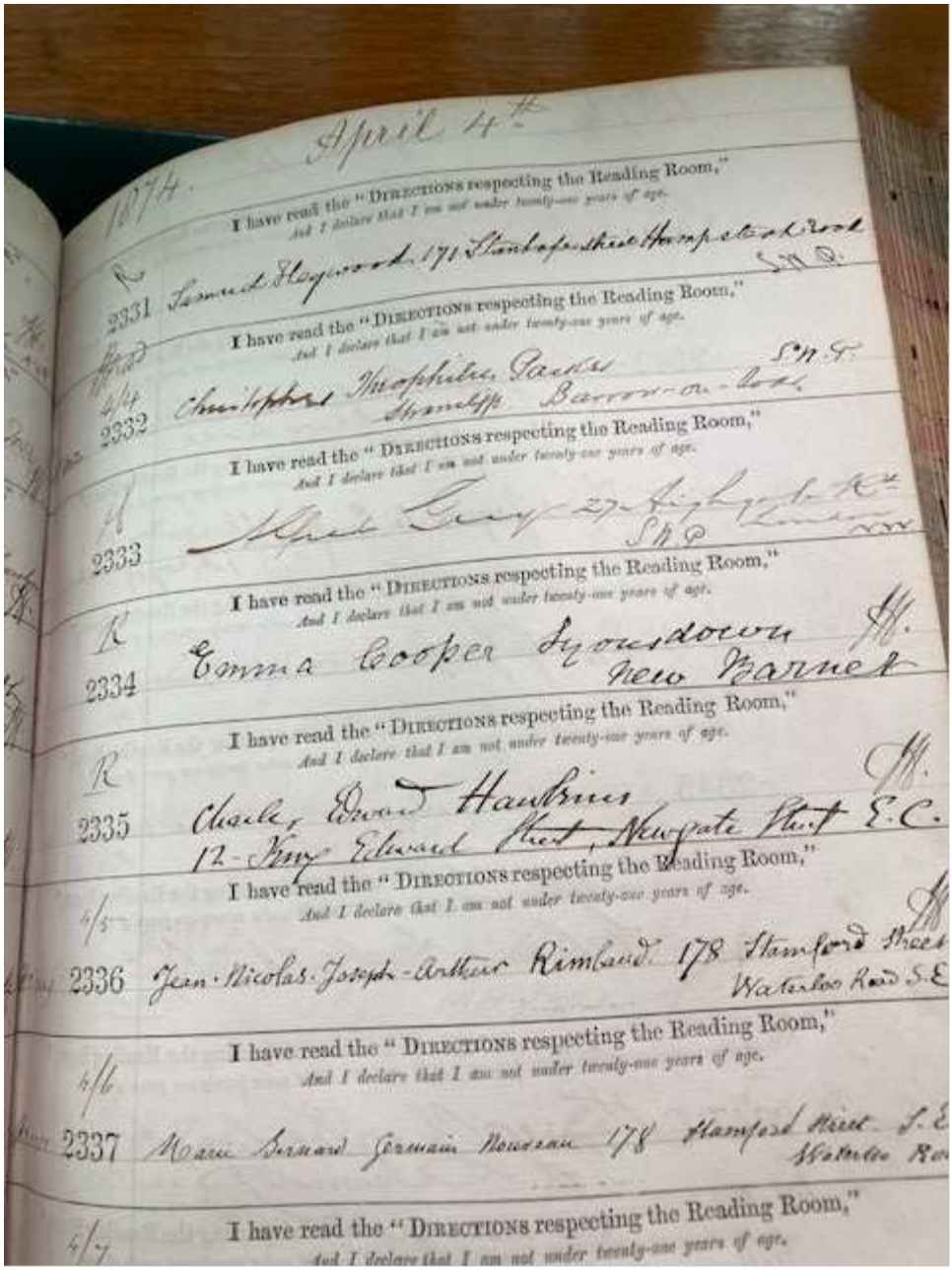


Illustration 64 :
Livre des signatures des lecteurs de la British Museum Library, dans lequel Arthur Rimbaud et Germain Nouveau ont signé le 4 avril 1874 :
2336 – Jean-Nicolas-Joseph-Arthur-Rimbaud, 178 Stamford Street, Waterloo Road, London SE.
2337 – Marie Bernard Germain Nouveau, 178 Stamford Street, Waterloo Road, London SE.
Source :
Service des Archives du British Museum.

Vitalie et sa mère quittent Londres le 31 juillet pour Charleville. Selon Vitalie, son frère, qui est « parti à quatre heures et demie », avait l'air triste : nous ignorons la raison[268]. Quant à Arthur, il quitte l'Angleterre à la fin du mois de décembre et regagne Charleville le 29 décembre, « à 9 h du matin » selon sa sœur[269].

3. L'Angleterre et sa culture comme sources d'inspiration

Si Rimbaud ne mentionne pas explicitement dans son œuvre de toponyme anglais, l'Angleterre et sa culture constituent, depuis longtemps, de véritables sources d'inspiration pour le jeune poète français et polyglotte.

3.1 Les poèmes inspirés par les séjours londoniens

3.1.1 *Ouvriers*

Pour nous, Rimbaud s'est inspiré de ses séjours en Angleterre pour rédiger ce petit texte. Tout d'abord, la tenue d'Henrika (« Henrika avait une jupe de coton à carreau blanc et brun, qui a dû être portée au siècle dernier, un bonnet à rubans, et un foulard de soie ») fait penser à une tenue féminine classique de l'époque de Rimbaud ou du XVIIIe siècle (« qui a dû être porté au siècle dernier »), comme le poète le dit lui-même dans son texte. De plus, nous lisons dans le dernier paragraphe du texte : « La ville, avec sa fumée et ses bruits de métiers, nous suivait très loin dans les chemins ». Si l'histoire se déroule en banlieue, « la ville » dont parle Rimbaud est vraisemblablement la capitale anglaise dans laquelle les deux poètes ont séjourné, où se développent déjà l'époque beaucoup d'industries (d'où « bruits de métiers »). Le chercheur Antoine Fongaro souligne par ailleurs dans son étude l'expression d'« orphelins fiancés », qui renvoie au « caractère provisoire de la liaison » du couple Rimbaud Verlaine[270].

3.1.2 *Mouvement*

Dans ce texte, Rimbaud commence déjà à utiliser des mots « techniques », bien avant d'écrire depuis l'autre bout du monde à sa mère pour demander des ouvrages spécialisés.

---

[268] RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits. Ibid.*
[269] RIMBAUD, Vitalie. *Op.cit. p.*87.
[270] Panorama critique et commentaire du poème *Ouvriers* :
http://abardel.free.fr/petite_anthologie/ouvriers_panorama.htm, page consultée le 30/08/2024.
FONGARO, Antoine. *« Ouvriers » « particuliers », De la lettre à l'esprit. Pour lire Illuminations.*Paris : Champion, 2004.

« Le mouvement de lacet sur la berge des chutes du fleuve » : selon le *Trésor de la Langue Française* (Informatisé), « le mouvement du lacet » désigne « mouvement d'un véhicule (locomotive, avion) autour d'un axe perpendiculaire aux axes de roulis et de tangage »[271]. La « rampe » dans la troisième ligne, mais surtout l'anglicisme « stock » que nous lisons plus tard dans le texte (« leur stock d'études »), nous donnent raison de croire qu'il s'agit d'un poème inspiré par les séjours londoniens du poète. Plus précisément, c'est un texte dans lequel Rimbaud évoque la modernité et ses progrès techniques très présents à son époque en Angleterre, alors véritable centre du monde. Ici, les lumières sont « inouïes » (drôle de façon typiquement rimbaldienne de mélanger les deux sens), et les voyageurs sont des « conquérants du monde » qui, en cherchant « la fortune chimique personnelle », emmènent de tout sur ce « Vaisseau » qui est le train moderne.

À propos de ce poème, Suzanne Bernard souligne dans son commentaire l'influence potentielle des poèmes de Whitman : « il est fort possible que Rimbaud ait été influencé par les poèmes en « versets » de Whitman, dont la *Renaissance littéraire* publiait la traduction en 1872, et qui chantait l'ère nouvelle, les découvertes modernes et le progrès »[272]. L'un de ces poèmes de Walt Whitman correspondant au thème dont parle la chercheuse s'intitule « À une locomotive en hiver » (« To a Locomotive in Winter »), poème faisant éloge du train dans lequel il écrit : « À travers la tempête ou le calme, tantôt rapides, tantôt ralenties, courant toujours et sans défaillances ; / Type du monde moderne – emblème du mouvement et de la puissance – pouls du continent ».[273]

Bernard n'exclut non plus pas une hypothèse basée sur une expérience vécue avec Verlaine :

> Peut-être que l'impulsion initiale vient-elle d'un trajet effectué en bateau avec Verlaine : plutôt qu'à la traversée Ostende-Douvres, je songerais à celle qu'ils ont faite en 1873, lorsqu'ils se sont embarqués à Anvers pour regagner Londres, le 26 mai, passant toute la nuit en mer (« 18 heures de mer, sans compter l'Escaut et la Thames « *river* », annonçait Verlaine à Lepelletier)[274].

---

[271] Panorama critique et commentaire du poème *Mouvement* : http://abardel.free.fr/petite_anthologie/mouvement_panorama.htm, page consultée le 31/08/2024.
[272] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.*
[273] WHITMAN, Walt. *Feuilles d'herbe* (tome II). Traduction intégrale d'après l'édition définitive. Paris : Mercure de France, 1909. Version numérique : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k30438026/f8.item#, page consultée le 02/09/2024.
[274] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.*

Du côté de Bruno Claisse, il voit dans le texte une intention allégorique (« allégorie scientiste du Vaisseau-Progrès »[275]), attestée aussi par les allusions au Déluge (« à la lumière diluvienne »).

3.1.3 *Métropolitain*

Un autre poème, *Métropolitain*, puise aussi son inspiration dans les séjours anglais du poète. Le titre, qui se traduit par « metropolitain » en anglais, peut être interprété comme une référence aux séjours de Rimbaud à Londres, « où circulaient, depuis 1863, le Metropolitain Railway et, depuis 1868, le Metropolitain District Railway.

La première phrase du texte (« Du détroit d'indigo aux mers d'Ossian ») serait, selon une interprétation généralement acceptée par les rimbaldiens, une façon d'évoquer « l'Angleterre » inspirée à la fois des légendes et des œuvres contemporaines de Rimbaud :

> Ossian est un barde légendaire écossais du IIIe siècle. Un recueil apocryphe de ce poète (rédigé par James Macpherson au XVIIIe siècle) eut un énorme succès à l'époque romantique. Les mers d'Ossian sont donc celles qui bordent l'Écosse. Selon Bruno Claisse, l'expression « détroit d'indigo », inspirée à Rimbaud par *La Mer* de Michelet, désignerait le détroit séparant l'Angleterre de l'Irlande (op. cit. 1990, p.94-95). On comprend généralement : la terre située entre le détroit d'indigo et les mers d'Ossian, c'est à dire l'Angleterre[276].

3.1.4 *Ville*

Rimbaud écrit dans *Ville* :

> Je suis un éphémère et point trop mécontent citoyen d'une métropole crue moderne parce que tout goût connu a été éludé dans les ameublements et l'extérieur des maisons aussi bien que dans le plan de la ville. Ici vous ne signaleriez les traces d'aucun monument de superstition. La morale et la langue sont réduites à leur plus simple expression, enfin ! Ces millions de gens qui n'ont pas besoin de se connaître amènent si pareillement l'éducation, le métier et la vieillesse, que ce cours de vie doit être plusieurs fois moins long que ce qu'une statistique folle trouve pour les peuples du continent. Aussi comme, de ma fenêtre, je vois des spectres nouveaux roulant à travers l'épaisse et éternelle fumée de charbon, − notre ombre des bois, notre nuit d'été ! − des Erynnies nouvelles, devant mon cottage qui est ma patrie et tout mon cœur puisque tout ici ressemble à ceci, − la Mort sans pleurs, notre active fille et servante, un Amour désespéré, et un joli Crime piaulant dans la boue de la rue.

---

[275] Panorama critique et commentaire du poème *Mouvement* : *Op.cit.*
CLAISSE, Bruno. « La mise à l'écart des fantasmagories modernes. De *Mouvement* à *Marine* » in Les *Illuminations* et l'accession au réel. Paris : Classiques Garnier, 2012.

[276] Commentaire du poème *Métropolitain* : http://abardel.free.fr/petite_anthologie/metropolitain_panorama.htm, page consultée le 04/09/2024.

Plusieurs éléments du poème indiquent qu'il s'agit bien de la ville de Londres qui est décrite dans ce poème : l'adjectif « éphémère » évoquant le statut de visiteur et non pas de « citoyen », la comparaison entre « ces millions de gens » et « les peuples du continent » mais aussi « l'épaisse et éternelle fumée de charbon » qui renvoie à l'industrie florissante de l'Angleterre victorienne.

3.1.5 *Villes [I]*

De Rimbaud, nous avons *Villes [I]* dans lequel les impressions londoniennes se mêlent à l'imagination dès le premier paragraphe :

> L'acropole officielle outre les conceptions de la barbarie moderne les plus colossales. Impossible d'exprimer le jour mat produit par le ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle du sol. On a reproduit dans un goût d'énormité singulier toutes les merveilles classiques de l'architecture. J'assiste à des expositions de peinture dans des locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton-Court. Quelle peinture ! Un Nabuchodonosor norwégien a fait construire les escaliers des ministères ; les subalternes que j'ai pu voir sont déjà plus fiers que des Brahmas et j'ai tremblé à l'aspect de colosses des gardiens et officiers de constructions. Par le groupement des bâtiments en squares, cours et terrasses fermées, on évince les cochers. Les parcs représentent la nature primitive travaillée par un art superbe. Le haut quartier a des parties inexplicables : un bras de mer, sans bateaux, roule sa nappe de grésil bleu entre des quais chargés de candélabres géants. Un pont court conduit à une poterne immédiatement sous le dôme de la Sainte-Chapelle. Ce dôme est une armature d'acier artistique de quinze mille pieds de diamètre environ.
> [...]
> Le faubourg aussi élégant qu'une belle rue de Paris est favorisé d'un air de lumière. L'élément démocratique compte quelques cents âmes. Là encore les maisons ne se suivent pas ; le faubourg se perd bizarrement dans la campagne, le « Comté » qui remplit l'occident éternel des forêts et des plantations prodigieuses où les gentilshommes sauvages chassent leurs chroniques sous la lumière qu'on a créée.

Dans cette ville, tout est « colossal » : dans « un goût d'énormité singulier », on a reproduit « les merveilles classiques de l'architecture » ; « j'assiste à des expositions de peinture dans des locaux vingt fois plus vastes qu'Hampton-Court » ; « j'ai tremblé à l'aspect de colosses des gardiens et officiers de constructions ».

Avec les parcs[277] représentant « la nature primitive travaillée par un art superbe », « le haut quartier » possédant « des parties inexplicables », mais aussi le « Nabuchodonosor » qui

[277] Dans son journal, Vitalie Rimbaud note les parcs qu'elle a pu visiter grâce à son frère lors du séjour londonien avec sa mère : Hyde Park, Kensington Gardens et Saint James Park.
RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits*. Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006.

a fait « construire les escaliers des ministères », l'architecture de la ville rappelle celle de Babylone :

> La cité antique de Babylone est aussi restée célèbre pour ses extraordinaires jardins suspendus, l'une des sept merveilles du monde antique. Organisés en terrasses, ces jardins auraient été construits par Nabuchodonosor II pour rappeler à sa femme son pays verdoyant, alors que la Mésopotamie est plate et aride.[278]

[278] « Les jardins suspendus de Babylone en Mésopotamie (Irak actuel) », sur le site de la Bibliothèque nationale de la France : https://passerelles.essentiels.bnf.fr/fr/image/15296693-8903-4c66-a012-53fecd3c27a7-jardins-suspendus-babylone-en-mesopotamie-irak-actuel, page consultée le 07/02/2025.



ca.bnf.fr / Médiathèque du musée du quai Branly - Jacques Chirac

Illustration 65 :
Mésopotamie.Vue des jardins de Semiramis (1683).[279]

[279] MANESSON-MALLET, Allain. *Illustrations de Description de l'Univers contenant les différents systèmes du Monde, les cartes générales et particulières de la géographie ancienne et moderne, les plans et profils des principales villes et des autres lieux plus considérables de la terre.* Paris : D. Thierry, 1683.

Source :
Bibliothèque nationale de France.



Illustration 66 :
Queen Anne's Mansions dans le quartier de Westminster à Londres (1905).
Construit entre 1873 et 1890, ce bâtiment, aussi extravagant à l'intérieur comme à l'extérieur, rappelle l'architecture babylonienne telle que l'on imaginait.
Source :
Wikimedia Commons.

Quant à la fin du texte (« Le faubourg [...] sous la lumière qu'on a créée »), elle rappelle les promenades avec Verlaine dans les différents quartiers de Londres, promenades dont ce dernier parle souvent dans ses lettres à Edmond Lepelletier, comme celle-ci datée du mois d'octobre 1872 dans lequel il compare aussi Londres à Paris[280] :

[280] VERLAINE, Paul. *Correspondance générale (tome 1).* Paris : Fayard, 2005.

> La Cité est un quartier vraiment intéressant : une activité inouïe dans des rues assez étroites, noires, mais flanquées de belles maisons : offices, banques, entrepôts, etc. Poussé l'autre jours en bateau jusqu'à Wolwich, – les docks sont inouïs : Carthage[281], Tyr et tout réuni, quoi ! – Regent Street, le *beau quartier*, – heu, heu ! – la Chaussée d'Antin du temps de Louis-Philippe : étages de province, passants mis comme des sauvages endimanchés, peu de voitures, pas d'équipages, *aucun* !

3.1.6 *Scènes*

Rimbaud écrit dans *Scènes* :

> L'ancienne Comédie poursuit ses accords et divise ses Idylles :
> Des boulevards de tréteaux.
> Un long pier en bois d'un bout à l'autre d'un champ rocailleux où la foule barbare évolue sous les arbres dépouillés.
> Dans des corridors de gaze noire suivant le pas des promeneurs aux lanternes et aux feuilles.
> Des oiseaux de mystères s'abattent sur un ponton de maçonnerie mû par l'archipel couvert des embarcations des spectateurs.
> Des scènes lyriques accompagnées de flûte et de tambour s'inclinent dans des réduits ménagés sous les plafonds, autour des salons de clubs modernes ou des salles de l'Orient ancien.
> La féerie manœuvre au sommet d'un amphithéâtre couronné par les taillis, – Ou s'agite et module pour les Béotiens, dans l'ombre des futaies mouvantes sur l'arête des cultures.
> L'opéra-comique se divise sur une scène à l'arête d'intersection de dix cloisons dressées de la galerie aux feux.

Dans l'ensemble, le poème se distingue par un registre de langage théâtral : « Comédie », « accords », « Idylles », « scènes lyriques », « amphithéâtre », « opéra-comique », etc. Dans son commentaire, Suzanne Bernard reconnaît un mélange « étrange » des paysages et des éléments théâtraux dans le texte, tout en rappelant que Rimbaud a été plusieurs fois à l'opéra-comique à Londres :

> Ici nous avons une évocation de scènes, mais l'imagination de Rimbaud a volontairement accentué l'aspect de féerie [...] mélange étrange du théâtre et du paysage : boulevards de tréteaux, amphithéâtre couronné par les taillis ... on ne sait plus si c'est le paysage réel qui devient un décor, ou l'inverse. Ainsi, par une double ambiguïté, Rimbaud nous donne-t-il l'impression que le monde n'est qu'un théâtre, peut être vu comme un décor factice, et inversement que le théâtre représente un autre monde où notre imagination peut jouer plus librement. Ajouter que Rimbaud est allé plusieurs fois voir l'opéra-comique à Londres, en compagnie de Verlaine ; et il est fort probable qu'il a dû y aller même en 1874, en compagnie de Nouveau.

[281] Rimbaud mentionne aussi Carthage dans *Promontoire* : « de grands canaux de Carthage et des Embankments d'une Venise louche ».

3.2 Inspirations shakespeariennes

Nous trouvons dans deux poèmes de Rimbaud aux inspirations shakespeariennes : *Ophélie*, dont le titre fait référence à un personnage de *Hamlet* ; et *Bottom*, titre qui est le nom d'un personnage dans *Songe d'une nuit d'été*. En réalité, nous ignorons si le célèbre dramaturge anglais faisait partie de ses lectures, mais Rimbaud aurait pu au moins le découvrir à travers Victor Hugo, qui lui consacre un essai en 1864, durant son exil.[282].

3.2.1 *Ophélie*

Ophélie (Ophelia en anglais) est un personnage dans *Hamlet* de William Shakespeare. Jeune fille rendue folle par la mort de son père, elle meurt noyée dans un ruisseau. La reine Gertrude raconte la noyade d'Ophélie dans l'acte IV :

> There is a willow grows aslant a brook,
> That shows his hoar leaves in the glassy stream;
> There with fantastic garlands did she come
> Of crow-flowers, nettles, daisies, and long purples
> That liberal shepherds give a grosser name,
> But our cold maids do dead men's fingers call them:
> There, on the pendent boughs her coronet weeds
> Clambering to hang, an envious sliver broke;
> When down her weedy trophies and herself
> Fell in the weeping brook. Her clothes spread wide;
> And, mermaid-like, awhile they bore her up:
> Which time she chanted snatches of old tunes;
> As one incapable of her own distress,
> Or like a creature native and indued
> Unto that element: but long it could not be
> Till that her garments, heavy with their drink,
> Pull'd the poor wretch from her melodious lay
> To muddy death[283].

---

[282] HUGO, Victor. *William Shakespeare.* Paris : Éditions Flammarion, 2003.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/William_Shakespeare_(Victor_Hugo), page consultée le 30/08/2024).
La dédicace de cet ouvrage est faite à l'Angleterre même, pays natal de Shakespeare : « Je lui dédie ce livre, glorification de son poëte. Je dis à l'Angleterre la vérité ; mais, comme terre illustre et libre, je l'admire, et comme asile, je l'aime ».

[283] SHAKESPEARE, William. « Hamlet, Prince of Denmark » in *The Complete Works of William Shakespeare*. Oxford (Royaume-Uni) : Oxford Edition, 1911.
Traduction réalisée avec DeepL :

« Un saule pousse au bord d'un ruisseau,
Qui montre ses feuilles rongées par le courant ;
C'est là qu'elle est venue avec des guirlandes fantastiques
De fleurs de corbeaux, d'orties, de marguerites et de longues pourpres.

Rimbaud aurait pu connaître aussi la traduction par Alexandre Dumas et Paul Meurice, s'il n'a pas pu lire Shakespeare en anglais :

> Dans le prochain ruisseau
> Un vieux saule en rêvant mire au cristal de l'eau
> Ses rameaux éplorés aux teintes monotones.
> C'est là qu'ayant tressé de bizarres couronnes,
> Elle voulut suspendre au feuillage ployé
> Son trophée odorant ... Mais sous son petit pié
> Une branche se brise, et la pauvre enfant tombe,
> Avec toutes ses fleurs, au noir ruisseau, sa tombe ! –
> – Et, d'abord, ses habits étalés et flottants,
> La soutiennent sur l'eau pendant quelques instants.
> On aurait dit de loin une blanche naïade.
> Riante, elle chantait des fragments de ballade,
> Frappait l'onde en jouant, sans souci du danger,
> Et, comme un cygne, calme, elle semble nager.
> Mais ce ne fut pas long ! car l'eau trempait sa robe,
> Et la pauvre petite au ciel bleu se dérobe,
> Et la vague, éloignant sa vie et son accord,
> De sa douce chanson l'entraîne dans la mort ![284]

Le personnage d'Ophélie est célébré au XIXe siècle dans l'art comme dans la littérature. L'un des tableaux les plus connus représentant la mort d'Ophélie est celui du peintre anglais John Everett Millas (1845-1905), réalisé entre 1851 et 1852.

Que les bergers libéraux appellent d'un nom plus grossier,
Mais que nos froides servantes appellent des doigts d'hommes morts :
Là, sur les rameaux pendants, les herbes de sa couronne
S'accrochant à la couronne, un éclat envieux s'est brisé ;
Quand ses trophées de mauvaises herbes et elle-même
tombèrent dans le ruisseau qui pleure. Ses vêtements s'étalèrent ;
Et, comme une sirène, ils la portèrent pendant un certain temps :
Pendant ce temps, elle chantait des bribes de vieux airs ;
Comme une personne incapable de comprendre sa propre détresse,
Ou comme une créature native et induite
A cet élément, mais cela ne dura pas longtemps.
Jusqu'à ce que ses vêtements, alourdis par la boisson,
Tirent la pauvre malheureuse de son lit mélodieux
Pour mourir dans la boue ».

[284] DUMAS, Alexandre. MEURICE, Paul. *Hamlet, prince de Danemark. Drame en vers en cinq actes et huit parties.* Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-historique, le 15 décembre 1847.



Illustration 67 :
La noyade d'Ophélie représentée par le peintre anglais John Everett Millas (1852).
Bouche ouverte, les deux mains dans l'air, Ophélie semble en train de chanter une chanson. Ses yeux sont ouverts mais sans lumière : elle est sans doute déjà morte.
Tate (https://www.tate.org.uk/art/artworks/millais-ophelia-n01506).

Les poètes français ont beaucoup écrit sur Ophélie, désignée parfois comme « Ophélia », un mélange entre son nom en anglais et celui en français[285]. Parmi eux, nous pouvons citer par exemple Alfred de Musset et Théophile Gautier :

Noun, la fidèle Noun,
Par sa douleur brisée
Rejoindra sous les eaux l'ombre d'Ophélia.
(Alfred de Musset, *Après la lecture d'Indiana*)

Tandis qu'Ophélia te dit tout haut : Je t'aime.
(Théophile Gautier, *Thébaïde*)[286]

Théodore de Banville s'est aussi inspiré d'Ophélie dans son poème *La Voie lactée* :

Si Dieu n'eût allumé l'autre flambeau : Shakspere !
Dans le monde réel plein d'ombre et de rayon,

[285] Dans sa version, Rimbaud emploie tantôt le nom d'Ophélie, tantôt le nom d'Ophélia, sans doute par souci de rimes.
[286] RIMBAUD, Arthur. Œuvres complètes. *Op.cit.* Notes : p.829-830.

Tout ce qui nous sourit, tout ce que nous voyons,
Les cieux d'azur, les mers, ces immensités pleines,
La fleur qui brode un point sur le manteau des plaines,
Les nénuphars penchés et les pâles roseaux
Qui disent leur chant sombre au murmure des eaux,
[...][287]

Rimbaud, alors fort attiré par la poésie parnassienne, a bien connu ces vers de Banville (en 1870, il a donné à son professeur Izambard le recueil de Banville *Les Cariatides*, dans lequel se trouve le long poème). Dans sa version, le jeune poète reprend les rimes de Banville (« roseaux – eaux ») :

Le vent baise ses seins et déploie en corolle
Ses grands voiles bercés mollement par les eaux ;
Les saules frissonnants pleurent sur son épaule,
Sur son grand front rêveur s'inclinent les roseaux.

Côté thématique, le poème de Rimbaud prend une autre dimension que celle dans la pièce de Shakespeare. Ophélie sous la plume de Rimbaud est une jeune femme vivant la liberté, même dans sa mort :

Oui tu mourus, enfant, par un fleuve emporté !
- C'est que les vents tombant des grands monts de Norwège
T'avaient parlé tout bas de l'âpre liberté.
[...]
Ciel ! Amour ! Liberté ! Quel rêve, ô pauvre Folle !

« Tes grandes visions étranglaient ta parole », dit Rimbaud encore. Nous sommes ici pleinement dans le symbolisme : la jeune femme innocente se réincarne en « voyante ».

3.2.2 *Bottom*

Nous avons de Rimbaud une « illumination » curieuse portant un titre en anglais, « Bottom » :

La réalité étant trop épineuse pour mon grand caractère – je me trouvai néanmoins chez ma dame, en gros oiseau gris bleu s'essorant vers les moulures du plafond et traînant l'aile dans les ombres de la soirée.

[287] BANVILLE, Théodore de. *La Voie lactée*. Version en ligne : https://www.poetica.fr/poeme-1734/theodore-de-banville-la-voie-lactee/, page consultée le 18/02/2024.

> Je fus, au pied du baldaquin supportant ses bijoux adorés et ses chefs-d'œuvre physiques, un gros ours aux gencives violettes et au poil chenu de chagrin, les yeux aux cristaux et aux argents de consoles.
> Tout se fit ombre et aquarium ardent.
> Au matin, - aube de juin batailleuse, - je courus aux champs, âne, claironnant et brandissent mon grief, jusqu'à ce que les Sabines de la banlieue vinrent se jeter à mon poitrail[288].

Les commentateurs soulignent, dans l'édition de la Pléiade des *Œuvres complètes* de Rimbaud, une double source d'inspiration du *Songe d'une nuit d'été* de William Shakespeare, mais aussi des *Métamorphoses* ou *L'Âne d'or* d'Apulée (vers 125-vers 170), écrivain et orateur issu d'une famille berbère romanisée :

> Rimbaud a biffé un autre titre : « Métamorphoses », et l'a remplacé par « Bottom », du nom du personnage de Shakespeare dans *Le Songe d'une nuit d'été* qui se retrouve métamorphosé en âne : dans le poème de Rimbaud, c'est la troisième des métamorphoses, qui rappelle aussi celle de L'Âne d'or d'Apulée, de celui qui s'identifie successivement à un « gros oiseau », à « un gros ours », et à un « âne ». Trois animaux, trois paragraphes[289].



Illustration 68 :
Scene from A Midsummer Night's Dream. Titania and Bottom, par Edwin Landseer (1851).
Source :
National Gallery of Victoria (Melbourne, Australie).

[288] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.313 : *Bottom.*
[289] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*

Nous pouvons nous interroger sur la familiarité de Rimbaud avec l'œuvre de Shakespeare, du moins dans ses traductions françaises. Une telle hypothèse n'a rien d'improbable : les *Œuvres complètes de Shakespeare*, traduites par François-Victor Hugo, fils de Victor Hugo, parurent en 1865, année où Rimbaud entre au collège de Charleville et rencontre son professeur de rhétorique, Georges Izambard, qui lui prête *Notre-Dame de Paris*. Rimbaud aurait-il pu, ne serait-ce que feuilleter, dans une librairie ou chez son professeur, cette édition qui aurait sans doute attiré son attention ?

Dans tous les cas, c'est la préface par Victor Hugo qui souligne très bien l'importance de cette œuvre traduite de l'anglais vers le français, qu'il qualifie de « don qu'un Français offre à la patrie » :

> Cette traduction de Shakespeare, c'est, en quelque sorte, le portrait de l'Angleterre envoyé à la France. À une époque où l'on sent approcher l'heure auguste de l'embrasement des peuples, c'est presque un acte, et c'est plus qu'un fait littéraire. Il y a quelque chose de pieux et de touchant dans ce don qu'un Français offre à la patrie, d'où nous sommes absents, lui et moi, par notre volonté et avec douleur.[290]

Pour nous, le « portrait de l'Angleterre envoyé à la France » dont parle Hugo ne se limite pas à la littérature classique : les récits de voyage, les modes et bien d'autres aspects de la vie participent aussi aux échanges continus entre la France et l'Angleterre, chaque pays « envoyant » à l'autre un fragment de son propre portrait.

[290] SHAKESPEARE, William. *Le Songe d'une nuit d'été* (traduction par François-Victor Hugo). Paris : Pagnerre, 1865.Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Le_Songe_d'une_nuit_d'été_(trad._Hugo).

DEUXIÈME PARTIE

ESPACES GÉOGRAPHIQUES :

REFLET DE LA SENSIBILITÉ GÉOGRAPHIQUE DE RIMBAUD

CHAPITRE III

ESPACES NATURELS ET HUMAINS DANS L'ŒUVRE POÉTIQUE DE RIMBAUD

> Comme l'antique Jupiter d'Égine à trois yeux, le poëte a un triple regard, l'observation, l'imagination, l'intuition. L'observation s'applique plus spécialement à l'humanité, l'imagination à la nature, l'intuition au surnaturalisme. Par l'observation, le poëte est philosophe, et peut être législateur ; par l'imagination, il est mage, et créateur ; par l'intuition, il est prêtre, et peut être révélateur.
>
> − HUGO, Victor. *Proses philosophiques* (Albin Michel, 1937).

> J'ai créé toutes les fêtes, tous les triomphes, j'ai essayé d'inventer de nouvelles fleurs, de nouveaux astres, de nouvelles chairs, de nouvelles langues. J'ai cru acquérir des pouvoirs surnaturels. Eh bien ! je dois enterrer mon imagination et mes souvenirs ! Une belle gloire d'artiste et de conteur emportée !
>
> − RIMBAUD, Arthur. *Adieu* in *Œuvres complètes* (Pléiade, 2009).

Si Rimbaud puise largement son inspiration dans la géographie et dans les paysages qui l'entourent, il refuse de se contenter d'être un « peintre » fidèle à ce qu'il voit devant les yeux, nous laissant ainsi une œuvre dépassant largement la simple description réaliste.

Dans cette perspective, nous examinerons à travers des exemples la construction des espaces géographiques dans l'œuvre poétique de Rimbaud, tout en prenant en compte les limites inhérentes à une telle analyse face à la complexité et à la richesse de son œuvre.

I. Espaces naturels

A. La nature, espace de douceur et de mélancolie

1. La nature comme figure maternelle

Adolescent, Rimbaud peine à ressentir de l'amour dans l'approche rigide et disciplinée de sa mère.

En quête d'affection maternelle, le poète se tourne souvent vers la nature, la « Mère Nature » qu'est l'ultime figure nourricière. Cette quête transparaît dans son œuvre, notamment dans *Soleil et chair*, où l'image de la terre est assimilée à celle d'une mère féconde.

Dans la quatrième strophe, Rimbaud écrit : « Que la terre est nubile et déborde de sang ». « Nubile » désigne « être en âge d'être marié(e) » : associé au « débordement de sang », cette phrase évoque de manière efficace la fécondité d'une mère, d'une terre qui serait une figure maternelle pour les êtres vivants. L'observation du rimbaldien François Ruchon soutient cette hypothèse, soulignant une influence apparente d'*Hermès* d'André Chénier, dans lequel il écrit : « Que la terre est nubile et brûle d'être mère », formule reprise par Rimbaud en modifiant les derniers mots.

Plus loin dans le poème de Rimbaud, cette idée sera soutenue non seulement par une personnification de la terre (« la terre berçant l'homme »), mais aussi par l'évocation de la figure de Cybèle, « Magna Mater » ou Déesse mère :

> Je regrette le temps de la grande Cybèle
> Qu'on disait parcourir, gigantesquement belle,
> Sur un grand char d'airain, les splendides cités ;
> Son double sein versait dans les immensités
> Le pur ruissellement de la vie infinie.
> L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie,
> Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux.
> - Parce qu'il était fort, l'Homme était chaste et doux.
> [...]
> Grande mère des dieux et des hommes, Cybèle.[291]

[291] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*



Illustration 69 :
Cybele in her chariot drawn by two lions (1530-1560).
Source :
Metropolitain Museum of Art (New York, États-Unis).

2. La nature, espace de tranquillité

Ver erat et *L'Éternité* sont parmi les poèmes dans lesquels Rimbaud met en scène une nature paisible et porteuse de sérénité.

Ver erat est un poème en latin rédigé dans le cadre d'un concours :

> La composition avait eu lieu le 6 novembre 1868. « Trois heures et demie ont été accordées pour faire cette composition », précise le Bulletin [officiel de l'académie de Douai, Ire année, 2, 15 janvier 1869], en un *Nota* qui suit le texte d'Horace. Le libellé de l'exercice était : « Développer le sujet indiqué par Horace dans les vers suivants » (*Ode* IV, livre III) [...] Jules Janin en avait donné la traduction suivante : « un jour, sur le mont Vultur, aux confins de l'Apulie ma seconde mère, las de jouer, près de sommeil, la colombe, oiseau des poëtes [...] me couvrit des feuilles naissantes du myrte et du laurier sacré.

Dans sa composition, Rimbaud imagine un écolier malade qui, libéré des contraintes scolaires, trouve son bonheur dans la nature :

> Ver erat, et morbo Romae languebat inerti

Orbilius : diri tacuerunt tela magistri;
Plagarumque sonus non jam veniebat ad aures,
Nec ferula assiduo cruciabat membra dolore.
Arripui tempus : ridentia rura petivi
Immemor ; a studio moti curisque soluti
Blanda fatigatam recrearunt gaudia mentem.
Nescio quà laetà captum dulcedine pectus
Taedia jam ludi, jam tristia verba magistri
Oblitum, campos late spectare juvabat
Laetaque vernantis miracula cernere terrae.

(C'était le printemps, et, à Rome, Oribilius s'alanguissait d'une maladie énervante. Les traits de ce maître redoutable se turent ; l'écho de ses coups ne me parvenait plus oreilles, et la férule ne tourmentait plus mes membres d'une douleur opiniâtre. Je saisis le moment : j'aspirai, oublieux, à de riantes campagnes. De douces joies ranimèrent l'esprit harassé de qui s'éloignait de l'étude et se libérait des soucis. L'âme séduite par je ne sais quelle plaisante douceur, ayant oublié l'ennui de l'école et l'austérité du maître, j'aimais embrasser du regard les champs et percevoir l'épanouissement miraculeux de la terre reverdissante.)

Dans *L'Éternité*, Rimbaud écrit :

Elle est retrouvée.
Quoi ? – L'Éternité.
C'est la mer allée
Avec le soleil.

Dans *Délires II*, le poète expliquera ses ressentis cachés derrière ces jolis vers : « Enfin, ô bonheur, ô raison, j'écartai du ciel azur, qui est du noir, et je vécus, étincelle d'or de la lumière *nature*. De joie, je prenais une expression bouffonne et égarée au possible ». Ainsi, ces quelques strophes de *L'Éternité* se présentent comme une célébration de la joie retrouvée au contact de la nature sereine et éternelle.

3. La nature comme (ultime) refuge

Dans trois poèmes de Rimbaud, la nature est présentée comme l'ultime refuge de trois jeunes défunts : *Ophélie*, *Le Dormeur du val* et *Enfance*.

Dans *Ophélie*, Rimbaud réimagine la mort tragique d'Ophélie, personnage d'*Hamlet* de William Shakespeare. Dans ce poème, la nature sert de dernier refuge de la jeune fille défunte. « Comme un grand lys », Ophélie flotte sur « l'onde calme et noire ». La nature semble veiller tendrement sur Ophélie : le vent « baise ses seins et déploie en corolle / Ses grands voiles », les saules « pleurent sur son épaule », les roseaux « s'inclinent » « sur son grand front rêveur », les nénuphars « soupirent autour d'elle ».

De manière assez similaire, Rimbaud évoque dans *Le Dormeur du val* un paysage charmant :

> C'est un trou de verdure où chante une rivière
> Accrochant follement aux herbes des haillons
> D'argent ; où le soleil, de la montagne fière,
> Luit : c'est un petit val qui mousse de rayons.
>
> Un soldat jeune, bouche ouverte, tête nue,
> Et la nuque baignant dans le frais cresson bleu,
> Dort ; il est étendu dans l'herbe, sous la nue,
> Pâle dans son lit vert où la lumière pleut.
> Les pieds dans les glaïeuls, il dort. Souriant comme
> Sourirait un enfant malade, il fait un somme :
> Nature, berce-le chaudement : il a froid.
>
> Les parfums ne font pas frissonner sa narine ;
> Il dort dans le soleil, la main sur sa poitrine
> Tranquille. Il a deux trous rouges au côté droit.

Dans ce « trou de verdure », nous trouvons les éléments les plus agréables de la nature : la rivière, les herbes et la montagne. « Étendu dans l'herbe », le jeune soldat est baigné à la lumière du soleil (« où la lumière pleut »), dans son « lit vert ». Cette scène évoquerait le jeune homme dans *Ver erat* allongé « sur la rive verdoyante d'une rivière » (« jacui viridanti in fluminis orâ »), si ce n'était pas pour la mort qui sera révélée seulement à la fin du poème (« Il a deux trous rouges au côté droit »). Dans ce poème, la nature, par son caractère paisible, devient le dernier refuge pour le jeune soldat, tandis que les éléments vivants (la rivière qui « chante », le soleil qui « luit », la montagne « fière ») qui s'y trouvent constituent un contraste poignant face à la mort prématurée du jeune soldat.

Finalement, au tout début d'*Enfance II*, c'est la « petite morte » se cachant « derrière les rosiers » dont l'identité qui a suscité de nombreuses hypothèses[292] : encore une fois, la nature serait la dernière demeure d'une jeune personne défunte.

[292] Le texte date bien avant la disparition prématurée de Vitalie (le 18 décembre 1875), ce qui exclut l'hypothèse que « la petite morte » fasse référence à Vitalie Rimbaud. Suzanne Bernard suggère une évocation d'une autre petite sœur de Rimbaud, Victorine Pauline Vitalie morte en nourrice en 1857 ; alors que Antoine Adam et Antoine Fongaro préfèrent y voir Elisa Moncomble, une cousine de Verlaine morte à l'âge d'un peu plus de trente ans.

4. La nature, espace de mélancolie et de désenchantement

Chez Rimbaud, la nature sert souvent d'espace de mélancolie et de désenchantement : *Soleil et chair*, *Mémoire*, *Comédie de la soif* et *Jeunesse*, pour ne citer que quelques exemples.

Dans le dixième vers de *Soleil et chair*, Rimbaud semble vouloir répondre à la question posée par Musset dans son *Rolla* (« Regrettez-vous le temps où le ciel sur la terre / Marchait et respirait dans un peuple de dieux ? »[293]) : « Je regrette les temps de l'antique jeunesse ». Influencé par Musset, le jeune poète puise dans ses connaissances des classiques et enrichit son texte de nombreuses références mythologiques : Vénus, Pan, Cybèle ...

Dans son poème, Rimbaud exprime son regret pour un temps ancien où la nature, représentée et protégée par les dieux et les déesses, occupe encore une place importante dans la vie de l'Homme (« Et tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu ! ». Comme nous l'avons déjà vu plus haut, la nature est présentée ici comme un cadre protecteur, maternel et maternant, par un vocabulaire renvoyant à la maternité : « la terre berçant l'homme », « L'Homme suçait, heureux, sa mamelle bénie / Comme un petit enfant, jouant sur ses genoux » (en parlant de Cybèle, Déesse Mère), « Divine mère », etc. L'aspect « maternel » de la nature suscite ainsi une douce nostalgie comparable à celle que l'on éprouve pour une maison d'enfance, refuge empreint de sentiments de réconfort : un refuge qui semble à jamais perdu, auquel le poète ne peut que songer : « Si les temps revenaient, les temps qui sont venus ! ».

Dans *Mémoire*, la nature sert de toile de fond aux souvenirs personnels : l'eau et le soleil, « Madame » qui se tient « trop debout dans la prairie » après le départ de « l'homme », des peupliers, de « jeunes d'herbe pure », les jeux avec son frère Frédéric au bord de la Meuse[294]... Si le « sel des larmes d'enfance » au premier « tableau » établit déjà l'ambiance mélancolique du poème, les nombreuses exclamations renforcent encore cette impression : « Eh ! l'humide carreau tend ses bouillons limpides ! » ; « Hélas ! [...] après le départ de l'homme ! » : « Regrets des bras épais et jeunes d'herbe pure ! » ; « Qu'elle pleure à présent sous les remparts ! », etc. Cette mélancolie est également reflétée par l'évolution de l'eau au

[293] Voir commentaire de Suzanne Bernard par rapport à l'influence de Musset.
[294] Commentaire de Suzanne Bernard : « Dans les deux derniers quatrains, Rimbaud se met en scène personnellement : souvenir, peut-être, de ses jeux avec son frère sur une petite barque au bord de la Meuse, et que Delahaye a racontés dans ses *Souvenirs familiers* ».

fil de la journée / du poème : de « l'eau claire » (première partie) à « l'eau meuble d'or pâle », (deuxième partie), pour arriver finalement à « cet œil d'eau sans bords » (cinquième et dernière partie), traduisant une perception qui, au fil du temps, s'est obscurcie et complexifiée.

Dans *Comédie de la soif*, la mélancolie et le désenchantement se reflètent non seulement à travers des expressions sombres (« Nous rentrons du cimetière », « Légendes ni figures / Ne me désaltèrent », « Qui mine et désole », etc.), mais aussi dans la nature désolante qui y est dépeinte par le poète : « froides sueurs » de la lune, « l'affreuse crème » (la boue au fond de l'étang ?), des « bois flottants », les pigeons qui « tremblent dans la prairie », les « derniers papillons » ... Tout au long du texte, le « MOI » prend la parole comme narrateur de cette « comédie » en cinq actes, souvent avec des affirmations « négatives » qui accentuent son désenchantement : « Mourir aux fleuves barbares », « Ah ! tarir toutes les urnes ! », « Non, plus ces boissons pures », « Plus ces paysages », etc.

Une atmosphère mélancolique, voire morose, imprègne tout le texte de *Jeunesse I.* « L'inévitable descente du ciel », le cheval « percé par la peste carbonique », les « desperadoes » (c'est-à-dire les hors-la-loi) « languissent après l'orage, l'ivresse et les blessures », de petites enfants qui « étouffent des malédictions le long des rivières » : les personnages interagissent avec une nature qui, loin d'être apaisante, se transforme en un espace angoissant, dépourvu de la sérénité.

B. La nature, espace merveilleux

1. La nature comme espace de contemplation et de rêverie

1.1 Les paysages naturels comme espace « féerique »

Dans deux *Enfance* et *Aube*, la nature s'impose comme décor féerique et magique.

1.1.1 *Enfance*

Les trois premières parties d'*Enfance*, notamment, rappellent les contes de fée, tant sur le fond que la forme.

Enfance I s'ouvre sur la présentation du personnage (protagoniste ?), tout comme dans *La Petite fille et les allumettes* de Hans Christian Anderson :

Enfance I	*La Petite fille et les allumettes*

Cette idole, yeux noirs et crin jaune, sans parents ni cour, plus noble que la fable, mexicaine et flamande ; son domaine, azur et verdure insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms férocement grecs, slaves, celtiques.	Comme il faisait froid ! la neige tombait et la nuit n'était pas loin ; c'était le dernier soir de l'année, la veille du jour de l'an. Au milieu de ce froid et de cette obscurité, une pauvre petite fille passa dans la rue, la tête et les pieds nus. Elle avait, il est vrai, des pantoufles en quittant la maison, mais elles ne lui avaient pas servi longtemps : c'étaient de grandes pantoufles que sa mère avait déjà usées, si grandes que la petite les perdit en se pressant de traverser la rue entre deux voitures.

Nous avons des informations sur cette « idole », même si elle demeure anonyme : « yeux noirs et crin jaune », « mexicaine et flamande », « sans parents ni cour » mais « plus noble que la fable ». Son « domaine » se trouve dans la nature, vraisemblablement proche de la mer : « son domaine, azur et verdures insolents, court sur des plages nommées, par des vagues sans vaisseaux, de noms férocement grecs, slaves, celtiques »[295]. L'atmosphère féérique se prolonge dans les deux paragraphes qui suivent :

> À la lisière de la forêt - les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent, - la fille à lèvre d' orange, les genoux croisés dans le clair déluge qui sourd des prés, nudité qu'ombrent, traversent et habillent les arcs-en-ciel, la flore, la mer.
> Dames qui tournoient sur les terrasses voisines de la mer ; enfantes et géantes, superbes noires dans la mousse vert-de-gris, bijoux debout sur le sol gras des bosquets et des jardinets dégelés - jeunes mères et grandes sœurs aux regards pleins de pèlerinages, sultanes, princesses de démarche et de costume tyranniques, petites étrangères et personnes doucement malheureuses.

Dans ces deux paragraphes, la nature merveilleuse accueille en elle de différents personnages. La fille à lèvre d'orange « à la lisière de la forêt », où « les fleurs de rêve tintent, éclatent, éclairent », les dames qui « tournoient sur les terrasses voisines de la mer », « jeunes mères et grandes sœurs », « sultanes », « princesses », « petites étrangères et personnes doucement malheureuses » : ces personnages aux identités floues renforcent encore l'atmosphère onirique du récit.

Dans son ensemble, *Enfance II* est un texte imprégné de mélancolie :

> C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. - La jeune maman trépassée descend le perron. - La calèche du cousin crie sur le sable. - Le petit frère - (il est aux Indes !) là, devant le couchant, sur le pré d'œillets. - Les vieux qu'on a enterrés tout droits dans les remparts aux giroflées.

[295] Effet d'exotisme par l'énumération ?

> L'essaim des feuilles d'or entoure la maison du général. Ils sont dans le midi. — On suit la route rouge pour arriver à l'auberge vide. Le château est à vendre ; les persiennes sont détachées. - Le curé aura emporté la clef de l'église. - Autour du parc, les loges des gardes sont inhabitées. Les palissades sont si hautes qu'on ne voit que les cimes bruissantes. D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans.
> Les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes. L'écluse est levée. Ô les calvaires et les moulins du désert, les îles et les meules.
> Des fleurs magiques bourdonnaient. Les talus le berçaient. Des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient. Les nuées s'amassaient sur la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes.

Le lecteur est saisi tout de suite par un sentiment de vide : « les prés remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes » ; quant aux « moulins du désert », ils seraient sans doute que des hallucinations des voyageurs désespérés (ce qui expliquerait « les calvaires »). Le dernier paragraphe d'*Enfance II* renforce encore ces impressions par une succession d'images qui semblent sortir droit des rêves et des contes de fées : « des fleurs magiques bourdonnaient », « des bêtes d'une élégance fabuleuse circulaient », « les nuées s'amassaient sir la haute mer faite d'une éternité de chaudes larmes ».[296]

Dans *Enfance III*, chaque paragraphe est composé d'une phrase isolée, créant l'effet des scènes « fragmentées » :

> Au bois il y a un oiseau, son chant vous arrête et vous fait rougir.
> Il y a une horloge qui ne sonne pas.
> Il y a une fondrière avec un nid de bêtes blanches.
> Il y a une cathédrale qui descend et un lac qui monte [297].
> Il y a une petite voiture abandonnée dans le taillis, ou qui descend le sentier en courant, enrubannée.
> Il y a une troupe de petits comédiens en costumes, aperçus sur la route à travers la lisière du bois.
> Il y a enfin, quand l'on a faim et soif, quelqu'un qui vous chasse.

---

[296] L'image de la mer « haute » reviendra dans *Après le Déluge* : « la mer étagée là-haut comme sur les gravures ».

[297] Par rapport à la cathédrale qui descend et le lac qui monte, Antoine Fongaro propose l'hypothèse d'une influence baudelairienne :

> La cathédrale désignant la forêt, il suffit de se pencher lentement sur la surface de l'eau du lac bordé de forêts pour voir la surface du lac monter et la cathédrale-forêt descendre dans les profondeurs de l'eau.
> [...]
> Sans compter que dans le cas particulier de Rimbaud il y a un autre texte qui va dans le même sens : texte que Rimbaud ne pouvait pas ne pas connaître, puisqu'il s'agit du premier vers d'*Obsession* :
>
> Grand[s] bois, vous m'effrayez comme des cathédrales.

(FONGARO, Antoine. « Le lac et la cathédrale » in *Parade sauvage* (bulletin numéro 4). Paris : Classiques Garnier, 1988.)

Dans cette partie, « D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans » est remplacée par une série de phrases commençant par « Il y a ». L'effet de manque n'y est donc plus et le lecteur se retrouve, avec l'auteur, dans un espace féérique habité par des créatures et des objets étranges.

1.1.2 *Aube*

Aube est empreint d'une sérénité que le lecteur trouve rarement chez Rimbaud :

> J'ai embrassé l'aube d'été.
> Rien ne bougeait encore au front des palais. L'eau était morte. Les camps d'ombres ne quittaient pas la route du bois. J'ai marché, réveillant les haleines vives et tièdes, et les pierreries regardèrent, et les ailes se levèrent sans bruit.
> La première entreprise fut, dans le sentier déjà empli de frais et blêmes éclats, une fleur qui me dit son nom.
> Je ris au wasserfall blond qui s'échevela à travers les sapins : à la cime argentée, je reconnus la déesse.
> Alors je levai un à un les voiles. Dans l'allée, en agitant les bras. Par la plaine, où je l'ai dénoncée au coq. À la grand'ville elle fuyait parmi les clochers et les dômes, et courant comme un mendiant sur les quais de marbre, je la chassais.
> En haut de la route, près d'un bois de lauriers, je l'ai entourée avec ses voiles amassés, et j'ai senti un peu son immense corps. L'aube et l'enfant tombèrent au bas du bois.
> Au réveil il était midi.

Si l'écriture à la première personne « brise » le code du conte de fées, généralement rédigé à la troisième personne, l'atmosphère du poème n'est pas moins empreinte de féerie. Dès la première phrase, des éléments naturels sont personnifiés, que ce soit l'aube d'été que le narrateur a « embrassé » et qui « fuyait » et « courait », ou encore la fleur qui lui « dit son nom ». « À la cime argentée », le « je » a même reconnu « la déesse » : nous sommes pleinement dans un cadre magique.

1.2 L'univers et le rêve cosmique

1.2.1 Du culte des astres au rêve cosmique

À la fin du XVIIIe siècle, Volney[298], voyageur et philosophe, explique « le culte des astres » dans son chef d'œuvre *Les Ruines, ou Méditation sur les révolutions des empires*.

L'observation du ciel trouve sa première motivation dans les besoins de l'agriculture :

[298] Constantin-François Chassebœuf de La Giraudais, dit Volney (1757-1820).

> En effet, alors que les hommes commencèrent de se réunir en société, ce fut pour eux une nécessité d'étendre leurs moyens de subsistance, et par conséquent de s'adonner à l'agriculture : or, l'agriculture, pour être exercée, exigea l'observation et la connaissance des cieux. Il fallut connaître le retour périodique des mêmes opérations de la nature, des mêmes phénomènes de la voûte des cieux ; en un mot, il fallut régler la durée, la succession des saisons et des mois de l'année. Ce fut donc un besoin de connaître d'abord la marche du soleil, qui, dans sa révolution zodiacale, se montrait le premier et suprême agent de toute création ; puis de la lune, qui, par ses phases et ses retours, réglait et distribuait le temps; enfin des étoiles et même des planètes, qui, par leurs apparitions et disparitions sur l'horizon et l'hémisphère nocturnes, formaient de moindres divisions ; enfin il fallut dresser un système entier d'astronomie, un calendrier ; et de ce travail résulta bientôt et spontanément une manière nouvelle d'envisager les puissances dominatrices et gouvernantes.[299]

Ayant observé dans un premier temps les liens entre les productions terrestres et les êtres célestes, les hommes en conclurent « une idée d'*action*, de puissance de ces êtres *célestes*, *supérieurs* », tout en transposant ces nouvelles notions dans leur théologie :

> Or, comme l'état social avait déjà introduit une hiérarchie méthodique de rangs, d'emplois, de conditions, les hommes, continuant de raisonner par comparaison, transportèrent leurs nouvelles notions dans leur théologie ; et il en résulta un système compliqué de *divinités graduelles*, dans lequel le *soleil*, *dieu premier*, fut un *chef* militaire, un *roi* politique ; la lune, une *reine* sa compagne; les *planètes*, des serviteurs, des porteurs d'ordre, des messagers ; et la multitude des *étoiles*, un *peuple*, une *armée* de héros, de *génies* chargés de régir le monde sous les ordres de leurs officiers. [...] Et comme l'état social avait introduit des usages et des pratiques composés, le culte, marchant de front, en prit de semblables : les cérémonies, d'abord simples et privées, devinrent publiques et solennelles ; les offrandes furent plus riches et plus nombreuses, les rites plus méthodiques.[300]

Au XIXe siècle, l'étude de l'univers connaît un essor spectaculaire, largement grâce aux avancées techniques permettant aux scientifiques d'observer le ciel avec une précision inédite. L'univers, mais aussi la relation entre l'homme et l'univers, exercent une fascination sur les scientifiques et les géographes les plus illustres. Dans *Cosmos : Essai d'une physique du monde*[301], par exemple, le géographe allemand Alexander von Humboldt explore les lois universelles régissant la nature, tout en établissant une vision d'ensemble de l'univers. Du côté français, le mathématicien et astronome Pierre-Simon Laplace apporte, avec son *Traité de Mécanique céleste*, une contribution décisive à l'astronomie mathématique.

---

[299] VOLNEY. *Les Ruines, ou méditation sur les Révolution des empires.* Paris : Chez Dessenne, Volland, Plassan, 1791.
[300] VOLNEY. *Ibid.*
[301] VON HUMBOLDT, Alexander. *Cosmos : Essai d'une physique du monde* (traduit en français par H. Faye). Paris : Gide et J. Baudry, 1855. Version en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k73654q.image, page consultée le 03/09/2025.

Les avancées scientifiques nourrissent aussi l'imaginaire des écrivains, qui ont désormais la possibilité d'appréhender l'univers sous un jour nouveau tout en l'associant aux réflexions philosophiques, comme le dit très bien Camille Flammarion dans ses *Récits de l'infini* :

> L'astronomie, cette reine des sciences, ne se borne plus aujourd'hui à nous montrer des masses inertes en mouvement dans le vide : elle nous fait entrevoir la vie immense qui est répandue sur les autres terres de l'espace : elle nous découvre le véritable ciel, elle jette les bases d'une philosophie nouvelle qui nous apprend enfin ce que nous sommes, d'où nous venons, où nous allons, et quelles sont les destinées qui nous emportent dans le système du monde matériel et spirituel.[302]

1.2.2 L'univers dans l'œuvre de Rimbaud

Pour Rimbaud, l'univers demeure un espace fascinant : « Ô fécondité de l'esprit et immensité de l'univers ! », exclame-t-il dans *Génie* (*Illuminations*).

Dans son œuvre de jeunesse, Rimbaud s'approprie tantôt les symbolismes conventionnels des éléments de l'univers (tels qu'ils sont évoqués par Volney dans *Les Ruines*), tantôt en forge de nouveaux. Ainsi, le soleil est à la fois « dieu de feu » (*Délires II*) et « le foyer, de tendresse et de vie » (*Soleil et chair*) ; la lune est en même temps image sacrée (« Par la lune d'été vaguement éclairée [...] La Dryade regarde au ciel silencieux »[303]) et une présence empreinte d'atrocité (« Toute lune est atroce » dans *Le Bateau ivre*).

Chez Rimbaud, les composants de l'univers s'inscrivent parfois dans des décors dignes de conte de fée, comme dans *Ma Bohême* ou dans *Enfance* :

> - Petit-Poucet rêveur, j'égrenais dans ma course
> Des rimes. Mon auberge était à la Grande-Ourse.
> Mes étoiles au ciel avaient un doux frou-frou.
> (*Ma Bohême*)

> Moins haut, sont des égouts. Aux côtés, rien que l'épaisseur du globe. Peut-être les gouffres d'azur, des puits de feu. C'est peut-être sur ces plans que se rencontrent lunes et comètes, mers et fables.
> (*Enfance*)

2. La nature et l'imaginaire mythologique

2.1 *Soleil et chair* : hymne à la nature des temps anciens

[302] NATHAN, Michel. « La rêverie cosmique de Camille Flammarion » in *Romantisme* (numéro 11). Paris : Armand Colin, 1976. Version en ligne : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1976_num_6_11_5032, page consultée le 27/11/2024.
[303] *Soleil et chair.*

Pour nous, les dixième et dernier vers constituent des phrases clés de *Soleil et chair* : « Je regrette les temps de l'antique jeunesse » (vers 10) ; « Les Dieux écoutent l'Homme et le monde infini ! » (vers 128).

À travers un filtre « mythologique », la nature apparaît dans ce long poème en vers comme un espace sacré gouverné par les divinités, où « tous les animaux aimaient, aimaient en Dieu ». Les figures mythologiques, en parfaite harmonie avec la nature, en deviennent une composante à part entière : ainsi « dans les nénufars baisaient la Nymphe blonde », « dans les veines de Pan mettaient un univers », et Cybèle, « Grande mère des dieux et des hommes » parcourt « sur un grand char d'airain » et fit chanter « le rossignol aux bois et l'amour dans les cœurs », etc.

2.2 *Fêtes de la faim* : écho aux *Métamorphoses* d'Ovide

Fêtes de la faim évoque un paysage étrange :

> Les cailloux qu'un pauvre brise,
> Les vieilles pierres d'églises,
> Les galets, fils des déluges,
> Pains couchés aux vallées grises ![304]

Dans la version du poème insérée dans *Délires II*, Rimbaud modifie « couchés » en « semés ». Vraisemblablement à partir de cette version, le chercheur C.A. Hackett[305] voit dans les « pains couchés aux vallées grises » un écho à la légende évoquée par Ovide dans ses *Métamorphoses*, dans laquelle les pierres sont transformées en hommes :

> Au temps de Deucalion, venu de l'Asie dans la Grèce vers l'an 1574 avant Jésus-Christ, les fleuves de Thessalie, grossis par des pluies abondantes, franchirent leurs 'digues et se répandirent sur la Thessalie et sur les contrées voisines. Deucalion et ceux de ses sujets qui purent échapper à l'inondation se retirèrent sur le Parnasse : quand les eaux se furent écoulées, ils redescendirent dans la plaine. Leurs enfants sont ces pierres mystérieuses qui, jetées par Deucalion et Pyrrha, repeuplèrent le monde[306].

De ce point de vue, le poème reste, à l'instar de *Soleil et chair*, dans une logique où des forces surnaturelles dominent notre monde.

---

[304] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* Dans la version du poème insérée dans *Délires II*, Rimbaud modifie « couchés » en « semés ».
[305] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.442.
[306] OVIDE. *Les Métamorphoses*. Traduction par auteurs multiples. Texte établi par Désiré Nisard. Paris : Firmin-Didot, 1850. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Métamorphoses_(Ovide,_Nisard)/Livre_1, page consultée le 01/03/2024.

2.3 *Métropolitain* : « l'ondine niaise à la robe bruyante »

Le troisième paragraphe de *Métropolitain* est entièrement composé de « fantasmagories » :

> Lève la tête : ce pont de bois, arqué ; les derniers potagers de Samarie ; ces masques enluminés sous la lanterne fouettée par la nuit froide ; l'ondine niaise à la robe bruyante, au bas de la rivière : les crânes lumineux dans les plans de pois - et les autres fantasmagories - La campagne.

Tête « levée », on voit « la campagne » de toute époque mais aussi celle des mythologies : « les derniers potagers de Samarie » (Samarie est le nom historique et biblique de l'ancienne capitale du royaume d'Israël), « lanterne fouettée par la nuit froide, « l'ondine niaise à la robe bruyante au bas de la rivière (l'ondine est un génie féminin des eaux dans la mythologie germanique », etc. Dans ce paragraphe empreint d'imagination, les éléments historiques et mythologiques se mêlent dans une véritable « fantasmagorie ».

3. La nature, espace aux résonances bibliques

3.1 *Une saison en enfer*

Le titre du recueil, « Une saison en enfer », suggère déjà une inspiration biblique : dans la Bible, l'enfer est l'espace du « châtiment éternel » qui s'oppose à celui de la « vie éternelle », le paradis (Matthieu 25 :46).[307]

Dans l'ensemble, *Une saison en enfer* est imprégnée de mystère, comme Rimbaud l'annonce dans *Nuit de l'enfer*, troisième texte du recueil : « Je vais dévoiler tous les mystères : mystères religieux ou naturels, mort, naissance, avenir, passé, cosmogonie, néant. Je suis maître en fantasmagories ».

De « la plage armoricaine » (*Mauvais sang*) aux « eaux irritées » (*Nuit de l'enfer*), la nature surgit temps en temps dans ce recueil où Rimbaud mobilise ses connaissances religieuses.

[307] « Matthieu 25 :46 », La Sainte Bible : https://saintebible.com/matthew/25-46.htm, page consultée le 12/02/2025.

Dans *Nuit de l'enfer*, « Jésus marche sur les eaux irritées » est une allusion à un passage de l'Évangile selon Matthieu (14 :22-33) : « Tard dans la nuit, Jésus se dirigea vers ses disciples en marchant sur l'eau »[308].

Dans *Matin*, Rimbaud écrit : « Du même désert, à la même nuit, toujours mes yeux las se réveillent à l'étoile d'argent, toujours, sans que s'émeuvent les Rois de la vie, les trois mages, le cœur, l'âme, l'esprit ». Pour Suzanne Bernard, le passage est « fondé sur le symbolisme de Noël »[309]. Il s'agit, en effet, d'un passage de Luc 2 :8-19 dans la Bible auquel Rimbaud fait allusion :

> Dans cette même région, il y avait des bergers qui passaient la nuit dans les champs pour garder leur troupeau. Un ange du Seigneur leur apparut et la gloire du Seigneur les entoura de lumière. Ils eurent alors très peur. Mais l'ange leur dit : « N'ayez pas peur, car je vous apporte une bonne nouvelle qui réjouira beaucoup tout le peuple : cette nuit, dans la ville de David, est né, pour vous, un Sauveur ; c'est le Christ, le Seigneur. Et voici le signe qui vous le fera reconnaître : vous trouverez un petit enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche[310].

3.2 *Après le Déluge* (*Illuminations*)

Dans la Bible (Ancien Testament), Dieu punit l'humanité en déclenchant le Déluge, épargnant seul Noé, « homme juste » qui « marchait avec Dieu » :

> Noé fit tout ce que Yahweh lui avait ordonné.
> Il avait six cents ans quand eut lieu le déluge, une inondation de la terre.
> [...]
> Le déluge fut quarante jours sur la terre ; les eaux grossirent et soulevèrent l'arche, et elle s'éleva au-dessus de la terre. Les eaux crûrent et devinrent extrêmement grosses sur la terre, et l'arche flotta sur les eaux. Les eaux, ayant grossi de plus en plus, couvrirent toutes les hautes montagnes qui sont sous le ciel tout entier. Les eaux s'élevèrent de quinze coudées au-dessus des montagnes qu'elles recouvraient.
> Toute chair qui se meut sur la terre périt : oiseaux, animaux domestiques, bêtes sauvages, tout ce qui rampe sur la terre, ainsi que tous les hommes. De tout ce qui existe sur la terre sèche, tout ce qui a souffle de vie dans les narines mourut. Tout être qui se trouve sur la face du sol fut détruit depuis l'homme jusqu'à l'animal domestique, jusqu'aux reptiles et jusqu'aux oiseaux du ciel ; ils furent exterminés de la terre, et il ne resta que Noé et ce qui était avec lui dans l'arche. Les eaux furent hautes sur la terre pendant cent cinquante jours.[311]

---

[308]« Matthieu 14 :22-33 : https://www.bible.com/fr/bible/63/MAT.14.22-33.BFC, page consultée le 12/02/2025.
[309] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.*
[310] Version en ligne de la Bible : https://www.bible.com/fr/bible/63/LUK.2.8-19.BFC, page consultée le 06/12/2O24.
[311] Genèse, Bible Crampon 1923 : https://fr.wikisource.org/wiki/Bible_Crampon_1923/Genèse, page consultée le 12/02/2025.

Dans son poème, Rimbaud s'inspire de ce fameux épisode biblique :

> Aussitôt que l'idée du Déluge se fut rassise,
> Un lièvre s'arrêta dans les sainfoins et les clochettes mouvantes et dit sa prière à l'arc-en-ciel à travers la toile de l'araignée.
> Oh ! les pierres précieuses qui se cachaient, − les fleurs qui regardaient déjà.
> Dans la grande rue sale les étals se dressèrent, et l'on tira les barques vers la mer étagée là-haut comme sur les gravures.
> Le sang coula, chez Barbe-Bleue, − aux abattoirs, − dans les cirques, où le sceau de Dieu blêmit les fenêtres. Le sang et le lait coulèrent.
> Les castors bâtirent. Les « mazagrans » fumèrent dans les estaminets.
> Dans la grande maison de vitres encore ruisselante les enfants en deuil regardèrent les merveilleuses images.
> Une porte claqua, et sur la place du hameau, l'enfant tourna ses bras, compris des girouettes et des coqs des clochers de partout, sous l'éclatante giboulée.
> Madame*** établit un piano dans les Alpes. La messe et les premières communions se célébrèrent aux cent mille autels de la cathédrale.
> Les caravanes partirent. Et le Splendide-Hôtel fut bâti dans le chaos de glaces et de nuit du pôle.
> Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, − et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps.
> − Sourds, étang, − Écume, roule sur le pont, et par dessus les bois ; − draps noirs et orgues, − éclairs et tonnerres − montez et roulez ; − Eaux et tristesses, montez et relevez les Déluges.
> Car depuis qu'ils se sont dissipés, − oh les pierres précieuses s'enfouissant, et les fleurs ouvertes ! – c'est un ennui ! et la Reine, la Sorcière qui allume sa braise dans le pot de terre, ne voudra jamais nous raconter ce qu'elle sait, et que nous ignorons.[312]

Dans la version de Rimbaud, la nature s'apprête à se réveiller après la catastrophe terrestre : le lièvre qui fait sa prière, les fleurs qui « regardaient déjà », « les castors bâtirent », etc. Au lieu d'un tableau d'ensemble décrivant l'après-Déluge de façon panoramique, Rimbaud construit son texte par une succession de brèves scènes (chacune composées en une ou deux phrases), dévoilant progressivement les paysages en reconstruction.

[312] Dans son commentaire, Suzanne Bernard souligne « la cristallisation des images autour d'un mot-clef » qui n'est autre que le « Déluge » :

> Au sens matériel, il inspire le thème de l'eau, du ruissellement (la mer, le sang et le lait qui coulent, les castors qui bâtissent, comme Rimbaud ne l'ignore pas, au bord de l'eau, les estaminets, la maison « encore ruisselante » ...) ; quant au sens moral et biblique, on le voit se développer progressivement à mesure que la société et la civilisation se propagent jusque dans la nuit du pôle, jusqu'à ce qu'éclate la grande apostrophe où l'apprenti sorcier, dit Étiemble, « essaie des incantations pour un nouveau « grand nettoyage » : « Sourds, étang ... » Texte étonnant, en tout cas, tant par la nouveauté de l'expression et des images que par la quantité des suggestions qu'il nous offre.

C. La nature : l'appel de l'inconnu

Dès ses premiers vers, la nature représente pour Rimbaud un espace de liberté qui l'enchante et l'appelle :

> Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien,
> Par la Nature, - heureux comme avec une femme.
> (*Sensation*)

> Je m'en allais, les poings dans mes poches crevées ;
> Mon paletot aussi devenait idéal :
> J'allais sous le ciel, Muse ! et j'étais ton féal ;
> Oh ! là là ! que d'amours splendides j'ai rêvées !
> (*Ma Bohême*)

Parmi tous les espaces représentés dans l'œuvre de Rimbaud, la mer, qu'il n'a vue pour la première fois qu'en 1872 en compagnie de Verlaine, est celle qui le fascine, l'obsède même.

Dans *Le Bateau ivre*, poème rythmé par l'imagination, c'est le bateau personnifié qui raconte ses aventures maritimes :

> La tempête a béni mes éveils maritimes
> [...]
> Et dès lors, je me suis baigné dans le Poème
> De la Mer, infusé d'astres, et lactescent,
> Dévorant les azurs verts ; où, flottaison blême
> Et ravie, un noyé pensif parfois descend.

Dans *Comédie de la soif*, Rimbaud s'adresse aux « anciens exilés chers » : « Anciens exilés chers / Dites-moi la mer. »[313] Cette invocation résonne non seulement comme écho au *Voyage* de Baudelaire (« Étonnants voyageurs ! [...] Dites, qu'avez-vous vu ? »), mais se présente aussi comme une réminiscence de l'enfant que fut Rimbaud qui, avide d'autres horizons (*Les Poètes de sept ans*).

Cette « obsession maritime » se prolonge de manière plus subtile dans *Les Déserts de l'Amour*, où le narrateur se souvient d'avoir vu des livres d'un ancien camarade, trempés « dans l'océan » :

[313] Pour nous, Jean-Luc Steinmetz a raison d'évoquer dans son commentaire (GF Flammarion, 2010) le personnage d'Ulysse, qui, après la guerre de Troie, passe encore des années en mer avant de retrouver l'île d'Ithaque.

> Il y avait là un de mes jeunes amis anciens, prêtre et vêtu en prêtre ; maintenant : c'était pour être plus libre. Je me souviens de sa chambre de pourpre, à vitres de papier jaune ; et ses livres, cachés, qui avaient trempé dans l'océan !

D'après Delahaye, l'ami serait un ex-camarade séminariste qui fréquentait à l'époque le collège de Charleville, et la chambre aurait aussi réellement existé.[314] Quant aux livres qui « avaient trempé dans l'océan », ils peuvent très bien être des éléments purement imaginaires, comme les « toiles de navire » qui seront évoquées un peu plus loin.

D. Les facettes sombres de la nature

1. Le ciel, spectateur sans pitié

Si Rimbaud fait éloge du ciel dans *Soleil et chair*, il lui arrive aussi de dépeindre le côté impitoyable de ses composants, notamment le soleil et la lune sous leurs aspects moins agréables.

1.1 La chaleur oppressive du soleil

Dans *Le Forgeron*, c'est le soleil féroce qui brûle les dos des « Malheureux » :

> « Oh ! tous les Malheureux, tous ceux dont le dos brûle
> Sous le soleil féroce, et qui vont, et qui vont,
> Qui dans ce travail-là sentent crever leur front,
> Chapeau bas, mes bourgeois ! Oh ! ceux-là, sont les Hommes !

La lettre M à la majuscule dans « Malheureux », surtout, fait croire à une inspiration tirée des *Misérables* de Victor Hugo, dans lequel Jean Valjean souffre sous « l'ardent soleil » : « Sous le bâton, sous la chaîne, au cachot, à la fatigue, sous l'ardent soleil du bagne, sur le lit de planches des forçats, il se replia en sa conscience et réfléchit ».[315]

Dans *Le Bateau ivre*, le soleil est d'abord associé à l'horreur :

> J'ai vu le soleil bas, taché d'horreurs mystiques,
> Illuminant de longs figements violets,
> Pareils à des acteurs de drames très-antiques
> Les flots roulant au loin leurs frissons de volet !

Plus loin dans le poème, le bateau sera porteur des « lichens de soleil » :

---

[314] Voir les notes dans l'édition des œuvres de Rimbaud commentée par Suzanne Bernard. *Op.cit.*
[315] HUGO, Victor. *Les Misérables.* Paris : Émile Testard, 1890.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Misérables/Tome_1/Livre_2/07, page consultée le 27/11/2024.

Moi qui trouais le ciel rougeoyant comme un mur,
Qui porte, confiture exquise aux bons poètes
Des lichens de soleil et des morves d'azur.

La connotation maladive des deux termes empruntés par Rimbaud, « lichen » et « morve », montrent un aspect très désagréable à la scène décrite. Le soleil perd aussi, à partir de ces lignes, son sens positif. Quand on retrouve l'image du soleil vers la fin du poème, elle devient amère :

Mais, vrai, j'ai trop pleuré ! Les Aubes sont navrantes,
Toute lune est atroce et tout soleil amer :
L'acre amour m'a gonflé de torpeurs enivrantes.

1.2 La lune, contraire de la sérénité

Le Bateau ivre, dans lequel le bateau-aventurier-narrateur qualifie « toute lune » d'« atroce », n'est pas le seul poème de Rimbaud où la lune incarne autre chose que la sérénité que l'on lui attribue habituellement.

Dans *Villes [II]*, la lune « brûle et hurle » : « les Bacchantes des banlieues sanglotent et la lune brûle et hurle ». Cette formulation attire notre attention non seulement par la personnification de la lune (sa métamorphose en une personne hurlante), mais aussi par la brûlure qui est d'habitude plutôt au soleil qu'à la lune. Cette opposition rejoint en même temps celle des Bacchants − c'est-à-dire disciples de Bacchus, dieu du vin et de la fête - en train de sangloter.

L'image de la lune demeure perturbante dans les contributions de Rimbaud à l'*Album zutique*, projet collaboratif d'un petit cercle littéraire dit des « zutistes ». Dans *Le balai*, la lune est associée à la mort : « Ô Lune où l'esprit de nos Sœurs mortes se plaît ». La majuscule attribuée à la lettre S dans « Sœurs » donne une connotation religieuse ou sacrée à ce petit vers, ce qui rejoint *L'Angelot maudit* dans lequel Rimbaud écrit « Sous la lune sainte qui vaque, / De sang sale un léger cloaque ! »

2. Les côtés sombres de l'eau

Loin de sa douceur et de son rôle nourricier, l'eau peut aussi apparaître comme un espace sombre voire menaçant.

2.1 Le fleuve : eau funèbre et impitoyable

Par son caractère imprévisible, le fleuve est fréquemment associé au danger, voire à la mort. La connotation funèbre, surtout, apparaît déjà dans la mythologie grecque qui évoque cinq fleuves des Enfers. Parmi eux, le Styx est le seul nommé dans *L'Illiade* d'Homère - œuvre que Rimbaud a sûrement connu en tant qu'élève des classiques - où il est décrit comme « l'eau souterraine de Styx »[316].

Dans son œuvre, Rimbaud explore également le côté sombre du fleuve.

Dans *Ophélie*, le « long fleuve noir » sur lequel la jeune femme défunte flotte, fait vraisemblablement écho aux fleuves des Enfers :

> Voici plus de mille ans que la triste Ophélie
> Passe, fantôme blanc, sur le long fleuve noir.

Dans *Comédie de la soif*, le fleuve est de nouveau associé à la mort, lorsque le narrateur prononce : « Moi − Mourir aux fleuves barbares ». Dans une autre version manuscrite, Rimbaud intitule même son poème « Enfer de la soif »[317], ce qui renforce l'atmosphère funèbre qui y dégage.

2.2 La mer et l'océan : eaux dangereuses et indomptables

Par son imprévisibilité, l'espace maritime se voit fréquemment associé au danger. Dans *L'Odyssée* d'Homère, Ulysse et son équipage affrontent les tempêtes les d'autres dangers marins qui mettent constamment leurs vies en péril. Dans *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, c'est précisément à la suite d'un naufrage que Crusoé se retrouve sur une île et est forcé de confronter la nature sauvage.

Au XIXe siècle, les écrivains continuent d'explorer la facette menaçante des eaux maritimes, comme dans *Moby Dick* (1851) d'Herman Melville où l'équipage se lance dans une aventure périlleuse à la chasse de la baleine blanche ; ou encore dans *Vingt mille lieues sous les mers* (1870) de Jules Verne, dans lequel le capitaine Nemo parcourt les fonds des mers à bord de son sous-marin.

Chez Rimbaud, l'espace maritime apparaît à plusieurs reprises comme lieu inquiétant et périlleux. Dans *Ophélie*, un contraste saisissant oppose « les mers folles » à l'immobilité de la jeune femme morte :

---

[316] HOMÈRE. *Illiade*. Traduction par Leconte de Lisle. Paris : A. Lemerre, 1866.
[317] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*

C’est que la voix des mers folles, immense râle,
Brisait ton sein d’enfant, trop humain et trop doux.

Dans *Le Bateau ivre*[318], c’est le bateau personnifié qui raconte ses périples maritimes parsemés de périls :

La tempête a béni mes éveils maritimes.
[...]
J’ai suivi, des mois pleins, pareilles aux vacheries
Hystériques, la houle à l’assaut des récifs,
Sans songer que les pieds lumineux des Maries
Pussent forcer le mufle aux Océans poussifs !

3. Le désert : entre la rêverie et l’épreuve

Chez Rimbaud, le désert revêt une symbolique multiple.

Dans *Les Poètes de sept ans*, c’est le grand espace rêvé pas encore accessible pour l’enfant-poète-romancier : « À sept ans, il faisait des romans, sur la vie / Du grand désert, où luit la Liberté ravie ».

Dans *Mauvais sang*, le désert est associé à la quête, à une marche épuisante à la fois physique et spirituelle : « Allons ! La marche, le fardeau, le désert, l’ennui et la colère ».

Mais le désert peut aussi très bien être une métaphore de ce qui semble « déserté », comme dans *Après le Déluge* où « les déserts de thym » dressent un décor désolant, laissé par les ravages du déluge :

Depuis lors, la Lune entendit les chacals piaulant par les déserts de thym, − et les églogues en sabots grognant dans le verger. Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c’était le printemps.

II. Espaces humains

A. La campagne

1. La campagne, espace d’ennui et d’enfermement

Pour Rimbaud, dont la mère est propriétaire d’une ferme à Roche, la campagne qu’il connaît dans la vraie vie évoque avant tout l’ennui et l’enfermement. En mai 1873, il écrit à son ami Delahaye depuis Roche :

[318] Dans ce poème, Rimbaud semble vouloir répondre à la question posée par Baudelaire dans *Le Voyage* : « Étonnants voyageurs ! [...] Dites, qu’avez-vous vu ? ».

> La *mother* m'a mis là dans un triste trou. Je ne sais pas comment en sortir : j'en sortirai pourtant. Je regrette cette atroce Charlestown, l'Univers, la Bibliothè., etc....[319]

Accablé par l'ennui, le jeune poète finit par trouver sa ville natale, qu'il qualifiait autrefois de « supérieurement idiote », plus désirable que « le triste trou » : un malaise profond vis-à-vis à la campagne qui trouvera écho dans plusieurs de ses poèmes.

1.1 *Les Premières communions* : « Vraiment, c'est bête, ces églises de villages »

Les Premières Communions est un poème profondément ancré dans la réalité vécue par les enfants Rimbaud : le titre même fait penser à la première communion d'Arthur et de son frère, événement marquant de leur enfance.



Illustration 70 :
Les frères Rimbaud lors de leur Première Communion, Arthur à droite et Frédéric à gauche.

[319] RIMBAUD, *Arthur. Œuvres complètes. Op.cit.*

Source :
Bibliothèque nationale de France.

L'aspect monotone et oppressant de la campagne se reflète dès la première partie du poème :

Vraiment, c'est bête, ces églises de villages,
Où quinze laids marmots, encrassant les piliers,
Écoutent, grasseyant les divins babillages,
Un noir grotesque dont fermement les souliers.
Mais le soleil éveille, à travers les feuillages,
Les vieilles couleurs des vitraux ensoleillés.

La pierre sent toujours la terre maternelle,
Vous verrez des monceaux de ces cailloux terreux
Dans la campagne en rut qui frémit, solennelle,
Portant, près des blés lourds, dans les sentiers sérieux,
Ces arbrisseaux brûlés où bleuit la prunelle,
Des nœuds de mûriers noirs et de rosiers furieux.

Tous les cent ans on rend ces granges respectables
Par un badigeon d'eau bleue et de lait caillé.
Si des mysticités grotesques sont notables,
Près de la Notre-Dame ou du saint empaillé,
Des mouches sentant bon l'auberge et les étables
Se gorgent de cire au plancher ensoleillé.

L'enfant se doit surtout à la maison, famille
Des soins naïfs, des bons travaux abrutissants.
Ils sortent, oubliant que la peau leur fourmille
Où le Prêtre du Christ plaqua ses doigts puissants.
On paie au Prêtre un toit d'une charmille
Pour qu'il laisse au soleil tous ces fronts bruissants.

Dans ce poème, le paysage campagnard se caractérise par une immuabilité et une atmosphère pesante : les « vieilles » couleurs des vitraux irréguliers, la pierre qui sent « toujours » la terre maternelle, les blés « lourds » ... S'ajoutant à cet environnement, les valeurs traditionnelles, dont la religion : « Près de la Notre-Dame », « Où le Prêtre du Christ plaqua ses doigts puissants ». Les « églises des villages » évoquées au début du poème, d'ailleurs, renvoient très probablement aux églises à Roche et à Méry, que le poète a connues et fréquentées avec sa famille[320].

[320] RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits.* Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006.

« Ils sortent »[321] : le pronom personnel « ils » après cette phrase indique qu'il ne s'agit pas d'un enfant, mais plutôt d'un archétype. Plus tard dans le poème, nous verrons d'autres « portraits de groupe » : « les Josephs et les Marthes », « les filles » qui « vont toujours à l'église », « les garçons » qui sont « destinés au chic des garnisons ». Dans son analyse, Manami Imura souligne que chaque groupe de personnes est « ancré dans un lieu d'origine qui lui est propre », alors que les personnages qui composent ces groupes sont « sans visage et uniformisés »[322].

1.2 *Les Déserts de l'Amour* : « C'est certes la même campagne »

Il s'agit de deux récits de rêve précédés par un « avertissement » : « ces écritures-ci sont d'un jeune, tout jeune *homme*, dont la vie s'est développée n'importe où ».

Ce qui nous intéresse, c'est la « maison rustique » de ses parents évoquée dans le premier « rêve » :

> C'est certes la même campagne. La même maison rustique de mes parents : la salle même où les dessus de portes sont des bergeries roussies, avec des armes et des lions. Au dîner, il y a un salon avec des bougies et des vins et des boiseries rustiques.
> [...]
> Moi j'étais abandonné, dans cette maison de campagne sans fin : lisant dans la cuisine, séchant la boue de mes habits devant les hôtes, aux conversations du salon : ému jusqu'à la mort par le murmure du lait du matin et de la nuit du siècle dernier.

Cette maison rustique n'est pas seulement ancrée à la campagne, mais dans la *même* campagne. Le jeune homme – ou plutôt l'enfant qu'il fut (« j'étais ») et qui y vivait - se sentait abandonné, dans la maison « sans fin » : que nous pouvons interpréter comme « sans issue », un lieu d'où il ne pouvait s'échapper. En plus, les « conversations du salon » lui semblaient banales et il préfère se réfugier dans la lecture : sa manière de « s'échapper » mentalement de ce cadre monotone aux conversations ordinaires.

1.3 *Vies* : « gentilhomme d'une campagne aigre au ciel sombre »

[321] Le poète, mais aussi le futur négociant, exècrent profondément le manque de stimulation intellectuelle. Dans sa lettre du 2 septembre 1881 à sa famille, l'épistolier se plaint de son travail « absurde et abrutissant ». Dans une autre lettre du 4 août 1888, il exprime de nouveau sa peur : Le plus triste n'est pas encore là. Il est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est éloigné de toute société intelligente ».
[322] IMURA, Manami. « Poésie et province : Les Premières Communions » in *Parade sauvage* (colloque n°5, 2004).

Si la première partie évoque la douceur d'un souvenir lointain[323], la chute s'impose dès la deuxième : « À présent, gentilhomme d'une campagne aigre au ciel sombre, j'essaye de m'émouvoir au souvenir de l'enfance mendiante ». L'enfermement de la campagne devient explicite dans la troisième partie du texte, qui fait écho à la ferme de Roche : « Dans un grenier où je fus enfermé à douze ans j'ai connu le monde, j'ai illustré la comédie humaine ». La ferme maternelle abrite effectivement un grenier dans lequel Rimbaud se livrait à l'écriture en 1873, comme en témoigne le journal de sa sœur Vitalie, même si Arthur avait à cette époque-là beaucoup plus que douze ans. La campagne, loin d'être un lieu d'évasion, est pour le jeune poète un endroit oppressant.

2. *Mauvais sang* : « le travail fleuri de la campagne »

Nous lisons dans *Mauvais sang* :

> Encore tout enfant, j'admirais le forçat intraitable sur qui se referme toujours le bagne ; je visitais les auberges et les garnis qu'il aurait sacrés par son séjour ; je voyais *avec son idée* le ciel bleu et le travail fleuri de la campagne ; je flairais sa fatalité dans les villes. Il avait plus de force qu'un saint, plus de bon sens qu'un voyageur – et lui, lui seul ! pour témoin de sa gloire et de sa raison.

Dans son commentaire, Suzanne Bernard associe cette campagne à « la douceur fleurie » dans *Mystique*, interprétant ce passage comme issu d'un « souvenir personnel de vagabondages par la campagne ». Pour notre part, la formule « le travail fleuri de la campagne » rappelle aussi *L'Homme des champs ou les Géorgiques françaises* (1800) de Jaques Delille, ouvrage que Rimbaud a connu (à partir duquel il a écrit *Olim inflatus ...*, composition en latin imposée comme devoir au collège), et dans lequel Delille fait l'éloge de la campagne dès la préface :

> Eh quoi ! Cet art charmant, le plus doux et le plus naturel et le plus vertueux de tous ; cet art que j'ai appelé ailleurs le luxe de l'agriculture, que les poëtes eux- mêmes ont peint comme le premier plaisir du premier homme ; ce doux et brillant emploi des richesses des saisons et de la fécondité de la terre, qui charme la solitude vertueuse, qui amuse la vieillesse détrompée, qui présente la campagne et les beautés agrestes avec des couleurs plus brillantes, des combinaisons plus heureuses, et change en tableaux enchanteurs les scènes de la nature sauvage et négligée, seroit sans intérêt ![324]

[323] « Je me souviens des heures d'argent et de soleil vers les fleuves, la main de la campagne sur mon épaule, et de nos caresses debout dans les plaines poivrées ».
[324] DELILLE, Jacques. *L'Homme des champs*. Strasbourg : Imprimerie Levrault, 1800. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/L%E2%80%99Homme_des_champs, page consultée le 25/01/2025.

3. *Métropolitain* : « les autres fantasmagories – la campagne »

Métropolitain nous étonne par les images qui s'y trouvent :

> Lève la tête : ce pont de bois, arqué ; les derniers potagers de Samarie ; ces masques enluminés sous la lanterne fouettée par la nuit froide ; l'ondine niaise à la robe bruyante, au bas de la rivière ; les crânes lumineux dans les plans de pois – et les autres fantasmagories – la campagne.

La figure de la campagne apparaît de façon surprenante dans ce poème, qui s'attache, semble-t-il, à traduire les impressions propres à une expérience urbaine, plus précisément à celle de la capitale anglaise : « métropolitain » renvoie à la fois à la ville elle-même et aux métros londoniens.[325] Ces « autres fantasmagories », dont la campagne, renvoient à ce que le poète voit en se levant la tête (« Lève la tête ! » : mais elles semblent être des hallucinations, une sorte de prolongement de « l'hallucination simple » dont parle Rimbaud dans *Délires II*.[326]

4. *Ornières* : la campagne ardennaise ?

Rimbaud écrit dans *Ornières* :

> À droite l'aube d'été éveille les feuilles et les vapeurs et les bruits de ce coin du parc, et les talus de gauche tiennent dans leur ombre violette les mille rapides ornières de la route humide. Défilé de féeries. En effet : des chars chargés d'animaux de bois doré, de mâts et de toiles bariolées, au grand galop de vingt chevaux de cirque tachetés, et les enfants et les hommes sur leurs bêtes les plus étonnantes ; — vingt véhicules, bossés, pavoisés et fleuris comme des carrosses anciens ou de contes, pleins d'enfants attifés pour une pastorale suburbaine. — Même des cercueils sous leur dais de nuit dressant les panaches d'ébène, filant au trot des grandes juments bleues et noires.

---

[325] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*
« Notes « par rapport au poème *Métropolitain* :

> Le poème se compose comme les cinq parties du trajet d'un « métropolitain ». Rimbaud et Nouveau séjournaient à Londres au printemps 1874, où circulaient, depuis 1863, le Metropolitain Railway et, depuis 1868, le Metropolitain District Railway. Le journal de Vitalie Rimbaud, en juillet 1874, en parle comme d'une « merveille » (Il passe sans cesse sous les tunnels, sous les ponts, et avec quelle rapidité ! » et fait état d'un voyage à New Hall, avec Rimbaud, le 20 juillet, par le « chemin de fer souterrain ».

[326] Extrait de *Délires II* :

> Je m'habituai à l'hallucination simple : je voyais très-franchement une mosquée à la place d'une usine, une école de tambours faite par des anges, des calèches sur les routes du ciel, un salon au fond d'un lac ; les monstres, les mystères ; un titre de vaudeville dressait des épouvantes devant moi.

Selon Delahaye, le point de départ du poème aurait été le passage d'un cirque américain à Charleville que Rimbaud aurait apprécié. Mais les « animaux de bois » rappellent à Suzanne Bernard un poème de Verlaine, *Bruxelles. Chevaux de bois.*[327] La chercheuse propose ainsi l'hypothèse d'un cirque vu en compagnie de Verlaine.

Dans tous les cas, « la route humide » renvoie à la campagne, comme le remarque aussi Antoine Compagnon dans *La « boue rouge et noire » ou Rimbaud chiffonnier*.[328] De ce point de vue, la campagne ardennaise nous semble plus vraisemblable, car Rimbaud aurait pu imaginer le parcours du cirque jusqu'à Charleville, probablement en passant par de petites communes voisines à l'aspect plus rural.[329]

B. La ville

1. Petite ville, petite bourgeoisie

Dans la vision de Karl Marx, la petite bourgeoisie est « bourgeois et peuple à la fois » :

> Dans une société avancée et forcée par sa situation, le petit-bourgeois devient, d'une part, socialiste, de l'autre, économiste, c'est-à-dire qu'il est ébloui par la splendeur de la grande bourgeoisie et qu'il a de la commisération pour les souffrances du peuple. Il est bourgeois et peuple à la fois. [...] Un tel petit-bourgeois déifie la contradiction parce que la contradiction est le noyau de son essence.[330]

---

[327] VERLAINE, Paul. *Romances sans paroles.* Paris : Vanier, 1902.
Les chevaux de bois évoqués par Verlaine dans son poème font écho aux divertissements d'un cirque :

> Tournez, tournez, bons chevaux de bois,
> Tournez cent tours, tournez mille tours,
> Tournez souvent et tournez toujours,
> Tournez, tournez au son des hautbois.

[328] COMPAGNON, Antoine. « La 'boue rouge et noire' ou Rimbaud chiffonnier » in *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Éditions Hermann, 2021.
[329] Sans doute à la manière de Barnum & Bailey Circus lors de leur tournée en 1902, qui a traversée 106 villes françaises, y compris de petites communes. (DENIS, Dominique, « Barnum & Bailey Circus en France en 1902 » in *Cirques et Chapiteaux*, 2016 : https://www.circus-parade.com/2016/05/05/barnum-bailey-france-1902/, page consultée le 31/01/2025).
[330]MARX, Karl. ENGELS, Friedrich. WERKE. (Band 27). Berlin (Allemagne : Dietz Verlag Berlin, 1963. Version en ligne : https://marx-wirklich-studieren.net/wp-content/uploads/2012/11/mew_band27.pdf, page consultée le 21/06/2025 :

> In einer fortgeschrittenen Gesellschaft und durch den Zwang seiner Lage wird der *Kleinbürger* einesteils Sozialist, anderensteils Ökonom, d.h., er ist geblendet von der Herrlichkeit der großen Bourgeoisie und hat Mitgefühl für die Leiden des Volkes. Er ist Bourgeois und Volk zugleich. […] Ein solcher Kleinbürger vergöttlicht den *Widerspruch*, weil der Widerspruch der Kern seines Wesens ist.

Traduction en français fournie par Hartmut STENZEL. (STENZEL, Hartmut. « Les écrivains et l'évolution idéologique de la petite bourgeoisie dans les années 1840 : le cas de Baudelaire » in *Romantisme* (n°17-18, 1977) : https://www.persee.fr/doc/roman_0048-8593_1977_num_7_17_5126, page consultée le 24/01/2025).

Or, pour Rimbaud, qui a passé son enfance et son adolescence à Charleville, la mentalité de la petite bourgeoisie est quelque chose d'insupportable : « ma ville natale est supérieurement idiote entre les petites villes de province », affirme-t-il dans la lettre à son professeur le 25 août 1870.

À la musique, que nous avons déjà étudié en parlant de Charleville, peut être interprété comme une satire de la petite bourgeoisie et de ses préoccupations médiocres. Dans ce poème, Rimbaud évoque une scène de musique aux allures réalistes dans la petite ville de province. Comme le remarque très bien Kristin Ross dans son livre, dès le tout début, le nom propre (« Place de la Gare, Charleville ») ancre le poème dans la « banalité et la spécificité des petits bourgeois » :

> La question du lieu y est déterminante : le nom propre « Place de la Gare, Charleville », placé en dessous du titre, loin d'évoquer une géographie exotique, sert plutôt à ancrer le poème dans la banalité et la spécificité des petits bourgeois qu'il dépeint. Le poème s'ouvre en effet par une description du square : la petite ville de province apparaît comme une nature transformée et subdivisée, rendue sordide et médiocre, à court de générosité et à court d'air, à l'image de ses habitants qui suffoquent.[331]

Dans les strophes suivantes, la médiocrité de la petite bourgeoisie est encore soulignée à travers des caricatures des personnages variés. On y trouve un notaire qui « pend à ses breloques à chiffres », des rentiers « à lorgnons » ; mais aussi des « officieux cornacs » (registre de langue très familier), des « épiciers retraités » (que Rimbaud exècre dans sa lettre à Izambard du 25 août : « C'est effrayant, les épiciers retraités qui revêtent l'uniforme ! ») qui tisonnent le sable avec leur canne à pomme », un bourgeois qui « savoure » son « onnaing » (une pipe en terre réfractaire). Ce sont des personnages qui accordent beaucoup d'importance à leurs possessions matérielles, dont les gestes sont alourdis (« pend », « traînent », « tisonnent ») : excellente caricature de la mentalité de la petite bourgeoisie qui se livre aux préoccupations très ordinaires.[332]

[331] ROSS, Kristin. *Op.cit.*

[332] La satire de la (petite) bourgeoisie se retrouve également dans *Soir historique*, où Rimbaud écrit : « on joue aux cartes au fond de l'étang ». Selon Suzanne Bernard, c'est le « caractère factice » de cette classe sociale qui est dénoncé dans cette phrase.

2. Grande ville : entre fascination et désenchantement

2.1 *Ouvriers* et *Mouvement* : préoccupations industrielles

Au XIXe siècle, les fumées sont synonymes du progrès industriel :

Or, dans *Ouvriers*, Rimbaud remet en question l'industrialisation qui fait que la campagne soit aussi exposée aux « fumées » et aux « bruits de métiers » de la ville :

> La ville, avec sa fumée et ses bruits de métiers, nous suivait très loin dans les chemins. Ô l'autre monde, l'habitation bénie par le ciel et les ombrages ! Ô l'autre monde, l'habitation bénie par le ciel et les ombrages ! Le sud me rappelait les misérables incidents de mon enfance, mes désespoirs d'été, l'horrible quantité de force et de science que le sort a toujours éloignée de moi. Non ! nous ne passerons pas l'été dans cet avare pays où nous ne serons jamais que des orphelins fiancés. Je veux que ce bras durci ne traîne plus *une chère image.*

Dans son commentaire, Suzanne Bernard suggère de voir dans le poème une référence à une région du Nord de la France ou d'Angleterre : « Les *bruits de métiers* (de métiers à tisser) peuvent faire songer soit à une région du Nord de la France, soit à une région d'Angleterre où l'industrie textile est florissante ». À cette région, souligne la chercheuse, « Rimbaud oppose un *autre monde* (qu'il se rappelle ou qu'il imagine) : des pays moins industriels, où le ciel est pur, où 'la ville' ne poursuit pas le promeneur dans la banlieue ».

Dans *Mouvement*, poème que nous avons déjà étudié dans le deuxième chapitre, Rimbaud exprime d'un ton sarcastique son inquiétude par rapport à la modernité et la mentalité des gens. Les personnages évoqués dans le poème ont beau être « conquérants du monde » : à la recherche de « la fortune chimique personnelle », ils ne sont finalement pas si différents de la petite bourgeoisie dépeinte dans *À la musique*, ces adultes qui manifestent un attachement presque obsessif à leurs possessions.

2.2 La ville et l'illusion de la richesse

Rimbaud écrit dans la cinquième partie de *Mauvais sang* :

> Dans les villes la boue réapparaissait soudainement rouge et noire, comme une glace quand la lampe circule dans la chambre voisine, comme un trésor dans la forêt ! Bonne chance, criais-je, et je voyais une mer de flammes et de fumée au ciel ; et, à gauche, à droite, toutes les richesses flambant comme un milliard de tonnerres.

Dans ce texte, la « boue »[333] côtoie les richesses de la ville. Dans son commentaire, Suzanne Bernard interprète « les richesses » comme celles vues par Rimbaud à Londres : « C'est plutôt une sorte d'hallucination qui fait voir à Rimbaud un « flamboiement » de richesse tout autour de lui : la vision est à la fois symbolique et impressionniste ».

Dans *Parade*, Rimbaud critique les jeunes envoyés en ville, qui sont « affublés d'un *luxe* dégoûtant » :

> Il y a quelques jeunes, – comment regarderaient-ils Chérubin ? – pourvus de voix effrayantes et de quelques ressources dangereuses. On les envoie prendre du dos en ville, affublés d'un *lux*e dégoûtant.

Ici, Rimbaud critique le luxe urbain qu'il qualifie de « dégoûtant ». Cette perspective nous rappelle en quelque sorte la vie parisienne décrite par Balzac dans ses *Illusions perdues*, qui participe à la corruption morale de Lucien de Rubempré :

> À Paris, il y a des impôts sur tout, on y vend tout, on y fabrique tout, même le succès.
> [...]
> Lucien vécut au jour le jour, dépensant son argent à mesure qu'il le gagnait, ne songeant point aux charges périodiques de la vie parisienne[334].

Finalement, dans le premier paragraphe de *Métropolitain* :

> Du détroit d'indigo aux mers d'Ossian, sur le sable rose et orange qu'a lavé le ciel vineux viennent de monter et de se croiser des boulevards de cristal habités incontinent par de jeunes familles pauvres qui s'alimentent chez les fruitiers. Rien de riche. – La ville !

Ici, le tiret introduit une exclamation paradoxale : « La ville ! », qui oppose, de manière très intelligente, les « boulevards de cristal »[335], vision assez fantastique, aux « jeunes familles pauvres » menant une vie où il n'y a « rien de riche ». Ce contraste illustre bien la critique de Rimbaud par rapport à la vie urbaine et les désillusions qu'elle engendre.

2.3 *Les Déserts de l'Amour* : la ville comme espace de désenchantement

Le deuxième rêve des *Déserts de l'Amour* est un rêve « urbain » :

---

[333] Nous retrouvons cette image de « boue » à la fin d'*Une saison en enfer*, dans *Adieu* (« cité énorme au ciel taché de feu et de boue »).

[334]BALZAC, Honoré de. *Illusions perdues.* Paris : Vve A. Houssiaux, 1874. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Illusions_perdues, page consultée le 15/12/2024.

[335] Rimbaud pense-t-il sans doute au Palais de cristal (Crystal Palace) anglais ?

> Cette fois, c'est la Femme que j'ai vue dans la ville, et à qui j'ai parlé et qui me parle. [...] J'étais en haillons, moi, et elle, mondaine, qui se donnait ; il lui fallait s'en aller ! Une détresse sans nom ; je la pris, et la laissai tomber hors du lit, presque nue ; et, dans ma faiblesse indicible, je tombai sur elle et me traînai avec elle parmi les tapis sans lumière. La lampe de la famille rougissait l'une après l'autre les chambres voisines. Alors la femme disparut. Je versai plus de larmes que Dieu n'en a pu jamais demander.
> Je sortis dans la ville sans fin. Ô Fatigue ! Noyé dans la nuit sourde et dans la fuite du bonheur. C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément.

Dans son commentaire, Suzanne Bernard interprète ce rêve comme « transposition de l'échec » rencontré par Rimbaud à Paris :

> la possession souhaitée n'a pas eu lieu, et la raison qu'on entrevoit ici paraît en être un complexe d'infériorité de l'adolescent maladroit, mal habillé (« en haillons ») en face de la *mondaine*. Rimbaud semble avoir souffert, à Paris, de sa gaucherie et de son manque d'usages, qu'il finissait du reste, par une sorte de fierté butée, par exagérer volontairement : son attitude maussade et ses manières presque grossières chez les Mauté de Fleurville, à son arrivée à Paris, me paraissent significatives de cet état d'esprit[336].

3. Les villes entre réel et imaginaire

3.1 Les villes dans *Villes [II]* et *Villes [I]*

Ces deux poèmes, que nous avons déjà examinés dans le deuxième chapitre, feront ici l'objet d'une analyse complémentaire.

Villes [II] s'ouvre sur une exclamation « Ce sont des villes ! », mais les visions qui suivent s'inscrivent plutôt dans un univers fantastique, où se mêlent les « chalets de cristal et de bois » et les « vieux cratères » avec des figures mythologiques telles que les « centauresses » et les « cortèges de Mabs ». Dans son commentaire, Suzanne Bernard souligne notamment le mélange des souvenirs personnels aux souvenirs de lecture :

> Je crois que nous devons admettre, en tout cas, que l'imagination du poète « agglomère » différentes visions, souvenirs de voyage ou souvenirs de lectures ou de gravures. [...] Mais, en outre, Rimbaud convoque toute la mythologie, les légendes, les souvenirs, non seulement de tous les pays, mais de toutes les époques : et, mettant tous les éléments sur le même plan, il les brasse en une extraordinaire synthèse, non pas figée, mais animé d'un dynamisme, d'un fourmillement étonnant[337].

---

[336] La chercheuse souligne également le parallèle avec la « maison de campagne sans fin » précédemment évoquée : « impression que l'on ressent fréquemment en rêve [...] quand on erre interminablement dans des rues ou dans des corridors ; peut-être y a-t-il là aussi une impression ressentie par Rimbaud à son arrivée dans la capitale ».

[337] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.*

Si *Villes [I]* emprunte de nombreux éléments aux souvenirs de Londres, comme nous l'avons déjà montré dans la première partie de notre étude, le texte s'en distingue également par une forte dimension fantastique :

> Le titre « Villes » - au pluriel – indique que ce poème [*Villes (I)*] n'est pas la peinture d'une seule ville, mais un assemblage hétéroclite, rigoureusement ordonné, de quartiers et d'aspects de diverses villes, réelles et imaginées. On y trouve des allusions à Paris et à Sainte Chapelle, à la Norvège, à la Grèce et à l'Orient. Et si Rimbaud décrit quelques détails, il s'intéresse avant tout à la ville en général, à la structure et à la « géométrie » de la ville, à tout ce qui lui permet d'organiser les éléments de sa vision : cercles et squares, points et niveaux, hauteurs et profondeurs. [...] « Villes » n'est pas une peinture réaliste de Londres ou d'une ville quelconque, c'est une vision prophétique des grandes villes de nos jours[338].

3.2 Les villes : vers un futur rêvé ?

Dans deux textes d'*Une saison en enfer*, les villes sont associées à l'avenir, marquées par des verbes conjugués au futur.

Dans *Délires I*, les villes inconnues apparaissent comme une sorte de promesse : « lui me rendra forte, nous voyagerons, nous chasserons dans les déserts, nous dormirons sur les pavés des villes inconnues, sans soins, sans peines ».

Dans *Adieu*, les villes représentent de nouveau un futur rêvé : « Et à l'aurore, armés d'une ardente patience, nous entrerons aux splendides villes ».

III. La saison et la saisonnalité

La saison suggère la temporalité, une temporalité qui hésite entre la circularité (par le renouveau des saisons) et le progrès[339].

De *Ver erat* (« C'était le printemps ») à *Une saison en enfer*, de la chambre glaciale des *Étrennes des orphelins* à l'aube d'été dans *Aube*, Rimbaud évoque fréquemment la saison et les saisons dans son œuvre, jouant avec les différents symbolismes que l'on peut accorder aux : en effet, le titre même d'*Une saison en enfer* présuppose la place qu'occupent la saison et la saisonnalité dans ce recueil aux allures autobiographiques.

---

[338] HACKETT, Cecil A. *Op.cit.*

[339] WETZEL, Hermann H. « Périodisation et terminologie. Mes saisons de Rimbaud » in *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Éditions Hermann, 2021.

A. Le printemps

Le 24 mai 1870, Rimbaud s'adresse à Théodore de Banville, l'un des précurseurs du mouvement parnassien :

> Nous sommes aux mois d'amour ; j'ai presque dix-sept ans. L'âge des espérances et des chimères, comme on dit, – et voici que je me suis mis, enfant touché par le doigt de la Muse, – pardon si c'est banal, – à dire mes bonnes croyances, mes espérances, mes sensations, toutes ces choses des poètes – moi j'appelle cela du printemps.

Dans son œuvre, tantôt Rimbaud célèbre le printemps comme une saison porteuse d'espoir, tantôt il le mentionne sur un ton râleur.

Le titre d'une composition en latin, *Ver erat*, signifie lui-même « c'était le printemps ». Dans ce devoir de collège, Rimbaud situe son récit sur une journée printanière agréable où le jeune homme entend les mots d'Apollon, dieu de la musique et du chant, qui lui dit : « Tu seras poète ! » (« Tu vates eris » !) : ainsi, le printemps en tant que saison est associé dans ces vers à la beauté, mais aussi à l'espoir, renforcé par l'emploi du futur : un motif classique en littérature.

Dans *Après le Déluge*, poème en prose composé vers la fin de la carrière poétique de Rimbaud, c'est la nymphe Eucharis – créée par Fénélon dans son roman *Les Aventures de Télémaque* qui annonce l'arrivée du printemps : « Puis, dans la futaie violette, bourgeonnante, Eucharis me dit que c'était le printemps ». En grec, « eucharis » signifie « grâce » ou encore « reconnaissance » : il s'agit ainsi encore de la beauté qui est associée à cette saison.

Or, dans deux autres textes, le printemps prend des dimensions assez différentes.

Dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, Rimbaud confronte l'esthétique parnassienne avec ironie :

> Dis, non les pampas printaniers,
> Noirs d'épouvantables révoltes,
> Mais les tabacs, les cotonniers !
> Dis les exotiques récoltes !

L'ironie poursuit dans *Un cœur sous une soutane* :

> Voici le printemps. Le plant de vigne de l'abbé bourgeonne dans son pot de terre : l'arbre de la cour a de petites pousses tendres comme des gouttes vertes sur ses branches.
> [...]

> Ne devinez-vous pas pourquoi je meurs d'amour ? La fleur me dit : salut : l'oiseau me dit bonjour : Salut ; c'est le printemps ! c'est l'ange de tendresse !'

Dans un texte de *l'Album zutique*, « à la manière de François Coppée », encore :

> Je préfère sans doute, au printemps, la guinguette
> Où des marronniers nains bourgeonne la baguette,
> Vers la prairie étroite et communale, au mois
> De mai.

Dans le prologue d'*Une saison en enfer*, Rimbaud dit simplement : « Et le printemps m'a apporté l'affreux rire de l'idiot ». D'après Suzanne Bernard, cette phrase rappellerait « la tentative décrite dans *Alchimie du verbe*, l'état d'égarement et de demi-folie qu'a dû connaître Rimbaud au *printemps* de 1872 ». Mario Richter, un autre commentateur de Rimbaud, rapproche la phrase de Rimbaud de la strophe finale de *L'Héautontimorouménos* (le titre en grec signifie « le bourreau de soi-même ») de Baudelaire :

> Je suis de mon cœur le vampire,
> − Un de ces grands abandonnés
> Au rire éternel condamnés,
> Et qui ne peuvent plus sourire.[340]

B. L'été

Dans une lettre datant de juin 1872, Rimbaud écrit à son ami Delahaye :

> Et l'été accablant [...] je hais l'été, qui me tue quand il se manifeste un peu. [...] Le premier matin en été et les soirs de décembre, voilà ce qui m'a ravi toujours ici.

Le futur explorateur « abyssin » éprouve une aversion pour l'été chaude, n'appréciant cette saison que lorsqu'elle est adoucie par la fraîcheur. Ainsi, « par les soirs bleus d'été », le protagoniste de *Sensation* s'en va libre et heureux ; ainsi dans *Aube*, il situe l'expérience à « l'aube d'été », moment clé du poème. « L'aube d'été » reviendra dans *Ornières*, cette fois personnifiée et s'inscrivant dans un décor fantastique :

> À droite l'aube d'été éveille les feuilles et les vapeurs et les bruits de ce coin du parc, et les talus de gauche tiennent dans leur ombre violette les mille rapides ornières de la route humide. Défilé de féeries.

[340] RICHTER, Mario. « Échos baudelairiens dans le 'prologue' d'*Une saison en enfer* » in *Parade sauvage* n°15. Paris : Classiques Garnier, 1998.

L'été, avec sa chaleur accablante, est aussi employé comme métaphore de lutte, comme dans *Le Mal*, poème vraisemblablement inspiré par la guerre de 1870 :

> Tandis qu'une folie épouvantable, broie
> Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
> − Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
> Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement !...

C. L'automne

Rimbaud ne mentionne cette saison que dans un texte, *Adieu* :

> L'automne déjà ! – Mais pourquoi regretter un éternel soleil, si nous sommes engagés à la découverte de la clarté divine, - loin des gens qui meurent sur les saisons.
> L'automne. Notre barque élevée dans les brumes immobiles tourne vers le port de la misère, la cité énorme au ciel taché de feu et de boue.

Dans son commentaire, Suzanne Bernard avance l'idée d'un adieu multiple, à « sa tentative magique, aux formes versifiées qu'il a citées dans *Alchimie du Verbe*, peut-être aussi à certaines proses écrites pendant sa période de 'Voyance' ».[341]

Ici, l'automne est pour le poète la saison qui conclure une période cruciale de sa vie, celle de la rédaction d'*Une saison en enfer* mais aussi les derniers temps partagés avec Verlaine qui ont été assez mouvementés. Par cet « adieu », Rimbaud a terminé sa « saison » en enfer : maintenant, engagé dans « la découverte de la clarté divine », « loin des gens qui meurent sur les saisons », il n'est plus contraint par la saisonnalité et aspire à l'éternité.

D. L'hiver

Chez Rimbaud, l'hiver hésite entre plusieurs symbolismes souvent contradictoires.

Avec ses vents, l'hiver peut être perçu comme une saison impitoyable : « L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil » (*Les Étrennes des orphelins*), « Et que leur langue blanc tremblotte / Au vent d'hiver » (*Les Effarés*).

Parfois, nous trouvons chez Rimbaud l'association entre l'hiver et le confort.

Dans *Rêvé pour l'hiver*, nous lisons des impressions d'un agréable voyage en wagon (réel ou imaginaire) :

> À *** Elle.

[341] Commentaire de Suzanne Bernard. *Op.cit.*

L'hiver, nous irons dans un petit wagon rose
Avec des coussins bleus.
Nous serons bien. Un nid de baiser fous repose
Dans chaque coin moelleux.
[...]
Et tu me diras : « Cherche ! » en inclinant la tête,
− Et nous prendrons du temps à trouver cette bête
− Qui voyage beaucoup...
En Wagon, le 7 octobre 70.[342]

Dans *Adieu*, Rimbaud qualifie l'hiver de « la saison du comfort », écrivant « comfort » à l'anglaise, « comme Baudelaire quand il parle de l'hiver comme de la saison du bonheur »[343] :

> Mais la belle saison, la saison du bonheur, pour un homme de rêverie et de méditation comme lui, c'est l'hiver, et l'hiver dans sa forme la plus rude. [...] Son nid en sera plus chaud, plus doux, plus aimé : les bougies allumées à quatre heures, un bon foyer, de bons tapis, de lourds rideaux ondoyant jusque sur le plancher, une belle faiseuse de thé, et le thé depuis huit heures du soir jusqu'à quatre du matin. Sans hiver, aucune de ces jouissances n'est possible ; *tout* le *comfort* exige une température rigoureuse.[344]

Dans d'autres poèmes, Rimbaud met en avant le silence hivernal : un silence synonyme de la solitude, comme dans *Les Poètes de sept ans* (« Derrière la maison, en hiver, s'illunait »), *Les Déserts de l'Amour* (« C'était comme une nuit d'hiver, avec une neige pour étouffer le monde décidément »), ou encore dans *Mauvais sang* (« Sur les routes, par des nuits d'hiver, sans gîte, sans habits, sans pain, une voix étreignait mon cœur gelé »).

Dans *Fêtes d'hiver*, l'hiver est dépeint comme une saison magique, presque à la manière des contes de fée :

---

[342] Dans son commentaire, Suzanne Bernard cite un autre chercheur, Jacques Gengoux, qui voit dans ce poème une inspiration directe des *Cariatides* de Théodore de Banville *À une muse folle*, où on retrouve « l'hiver », « les coussins » et le lit recouvert d'une « étouffe moelleuse » :

> Voici que l'hiver sombre attriste la campagne,
> Rentrons fouler tous deux les splendides coussins ;
> [...]
> Notre lit est couvert d'une étouffe moelleuse.

[343] Commentaire de Suzanne Bernard : elle cite les observations de Mario Matucci.
[344]BAUDELAIRE, Charles. *Petits poèmes en prose*. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Page:Baudelaire_-_Petits_poèmes_en_prose_1868.djvu/288, page consultée le 01/02/2025.

> La cascade sonne derrière les huttes d'opéra-comique. Des girandoles prolongent, dans les vergers et les allées voisins du Méandre, – les verts et les rouges du couchant. Nymphes d'Horace coiffées au Premier Empire, – Rondes Sibériennes, Chinoises de Boucher.

Finalement dans *Villes I,* Rimbaud évoque une scène hivernale inspirée par ses séjours à Londres : « Impossible d'exprimer le jour mat produit par le ciel immuablement gris, l'éclat impérial des bâtisses, et la neige éternelle au sol ».

CHAPITRE IV

ESPACES GÉOGRAPHIQUES COMME TÉMOIN DE L'EXPÉRIENCE HUMAINE

> Tant qu'il existera, par le fait des lois et des mœurs, une damnation sociale créant artificiellement, en pleine civilisation, des enfers, et compliquant d'une fatalité humaine la destinée qui est divine ; tant que les trois problèmes du siècle, la dégradation de l'homme par le prolétariat, la déchéance de la femme par la faim, l'atrophie de l'enfant par la nuit, ne seront pas résolus ; tant que, dans de certaines régions, l'asphyxie sociale sera possible ; en d'autres termes, et à un point de vue plus étendu encore, tant qu'il y aura sur la terre ignorance et misère, des livres de la nature de celui-ci pourront ne pas être inutiles.
>
> − HUGO, Victor. Préface aux *Misérables*. (Ollendorff, 1904).

I. Perspectives microgéographiques : l'espace comme miroir des réalités sociales

Au XIXe siècle, Élisée Reclus fut le premier géographe à utiliser le terme de « géographie sociale » :

> Reclus fut le premier à utiliser l'expression de « géographie sociale ». Contre l'acception vidalienne de la géographie comme science du paysage, il considérait que « la géographie n'est que l'histoire dans l'espace », un espace comme ensemble en évolution, dynamique et différencié : « La géographie n'est pas chose immuable, elle se fait, se refait tous les jours : à chaque instant, elle se modifie sous l'action de l'homme. » La plupart du temps, Reclus évite la réification empiriste de l'espace découlant du postulat de l'existence autonome des processus, des structures ou des faits qui forment l'objet de l'analyse spatiale. Il conçoit au contraire l'espace comme un produit social – plus exactement comme étant à la fois producteur et produit, déterminant et déterminé -, donc comme une chose que l'on ne saurait expliquer sans étudier le fonctionnement de la société.[345]

Pour Reclus, l'espace n'est donc pas immuable, mais se modifie et se transforme avec l'action de l'homme. [346] Cette idée trouve des échos dans la littérature du XIXe siècle, notamment chez Victor Hugo, auteur des *Misérables*, immense œuvre à la fois « historique » et « sociale » qui figure parmi les romans les plus notables de son époque. Dans ce roman, les descriptions des différents quartiers parisiens dépassent largement la fonction décorative : au contraire, elles permettent de mettre en lumière les inégalités sociales entre les espaces privilégiés et ceux qui en sont beaucoup moins, ainsi que les tensions qui en découlent.

[345] ROSS, Kristin. *Op.cit.*
[346] La dimension sociale de la géographie se manifeste surtout dans son livre *L'Homme et la Terre* (1905).

Chez Rimbaud, nous retrouvons une influence hugolienne à cet égard, notamment dans certains poèmes en prose.

A. Inégalités sociales

Les romanciers ne sont pas seuls dans leur ambition de dépeindre l'humanité. Rimbaud, souvent qualifié de poète « symboliste », n'est pas moins sensible face aux réalités sociales, comme le remarque Stefan Zweig dans ses écrits en 1907 :

> C'est avec brutalité qu'il traite la poésie ... Ses poèmes sont impitoyables ... ; certains puent la pauvreté, les vêtements sales, les chaussures pleines de sueur, les vapeurs des latrines : un peloton génial de la réalité réaliste au possible et de fantaisie effrénée.[347]

Doté d'une profonde empathie, Rimbaud dépeint souvent dans son œuvre la vie de ceux qui sont bien moins privilégiés que lui, à travers des descriptions minutieuses et touchantes. À la différence de Hugo, le jeune poète évoque plus souvent des espaces à l'échelle minuscule : un square, une boulangerie, une église ... Ainsi, nous proposons d'étudier quelques poèmes de Rimbaud sous l'angle de la « microgéographie »[348], c'est-à-dire d'examiner les pratiques du quotidien qui y sont relevées et la manière dont ces espaces reflètent les aspects sombres de la société de l'époque de Rimbaud.

1. *Les Étrennes des orphelins*

Dans ce poème, la misère des enfants transparaît notamment à travers l'environnement qui les entoure.

Le jour du Nouvel An, on « entend » chuchoter deux enfants dans une chambre « plein d'ombre » :

> La chambre est pleine d'ombre ; on entend vaguement
> De deux enfants le triste et doux chuchotement.
> Leur front se penche, encore alourdi par le rêve,

[347] Il s'agit d'une traduction citée dans *Arthur Rimbaud* (agenda perpétuel publié en collaboration avec le Musée Arthur Rimbaud à Charleville-Mézières). Moers (Allemagne) : Edition Aragon, 1991.
ZWEIG, Stefan. *Leben und Dichtung*. Berlin (Allemagne) : Insel Verlag, 1907.
Version originale de la citation :

> Brutal faßt er die Poesie an ... Rücksichtslos sind seine Gedichte [...]; manche sticken von Armut, von schmutzigen Kleidern, schwitzigen Schuhen, von Dunst der Latrinen: ein genialer Knäuel realistischster Wirklichkeit und zügelloser Phantasie.

[348] « Microgéographie » : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/microgeographie, page consultée le 20/10/2025.

Sous le long rideau blanc qui tremble et se soulève ...

Orphelins, ces deux enfants se trouvent dans un environnement entièrement privé de chaleur :

− Puis, la chambre est glacée... on voit traîner à terre,
Épars autour des lits, des vêtements de deuil
L'âpre bise d'hiver qui se lamente au seuil
Souffle dans le logis son haleine morose !
[...]
− Et là, − c'est comme un nid sans plumes, sans chaleur,
Où les petits ont froid, ne dorment pas, ont peur ;
Un nid que doit avoir glacé la bise amère ...

Plus tard dans le texte, ce « nid sans plume, sans chaleur » sera mis en contraste par les souvenirs d'autrefois, d'une chambre douillette illuminée par le feu de la cheminée :

Un grand feu pétillait, clair, dans la cheminée,
Toute la vieille chambre était illuminée ;
Et les reflets vermeils, sortis du grand foyer,
Sur les meubles vernis aimaient à tournoyer.
[...]
− La chambre des parents est bien vide, aujourd'hui ;

Mais aussi par une vie n'existant que dans le rêve, où les enfants n'auront plus froid :

Ils rêvent que, penchés sur leur petit bras rond ;
[...]
Au foyer plein d'éclairs chante gaîment le feu ...
Par la fenêtre on voit là-bas un beau ciel bleu ;
La nature s'éveille et de rayons s'enivre ...
La terre, demi-nue, heureuse de revivre,
A des frissons de joie aux baisers du soleil ...
Et dans le vieux logis tout est tiède et vermeil,
Les sombres vêtements ne jonchent plus la terre,
La bise sous le seuil a fini par se taire ...[349]

2. *Les Effarés*

Dans *Les Effarés*, Rimbaud exploite à nouveau cadre hivernal et joue sur le contraste entre le froid et la chaleur :

Noirs dans la neige et dans la brume,
Au grand soupirail qui s'allume,
Leurs culs en rond,

[349] L'utilisation des points de suspension accentuent également l'effet de rêve.

À genoux, cinq petits, − misère ! −
Regardent le boulanger faire
Le lourd pain blond ...

[...]
Quand ce trou chaud souffle la vie
Ils ont leur âme si ravie
Sous leurs haillons,

Ils se ressentent si bien vivre,
Les pauvres petits museaux pleins de givre
Qu'ils sont là, tous,

Collant leurs petits museaux roses
Au treillage, grognant des choses
Entre les trous,

Mais bien bas, − comme une prière....
Repliés vers cette lumière
Du ciel rouvert,

Si fort, qu'ils crèvent leur culotte,
Et que leur lange blanc tremblotte
Au vent d'hiver ....[350]

À l'intérieur de la boulangerie, le boulanger, joyeux, « chante un vieil air » en attendant que le « lourd pain blond » cuise. Dehors, cinq « pauvres petits » en haillons observent cette scène du travail empreinte de chaleur et de bonheur (« Quand ce trou chaud souffle la vie »), leurs derrières « noirs dans la neige et dans la brume ».

À travers l'environnement hivernal hostile à l'existence de ces enfants, mais aussi la posture « à genoux » de ces « cinq petits » dans cet environnement neigeux, Rimbaud renforce l'idée d'une pauvreté écrasante et une destinée malheureuse à laquelle ils sont déjà soumis.

3. *Les Pauvres à l'église*

Les Pauvres à l'église est un poème dans lequel Rimbaud évoque plus directement la pauvreté :

Parqués entre des bancs de chêne, aux coins d'église
Qu'attiédit puamment leur souffle, tous leurs yeux

[350] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.82-83.

Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise
Aux vingt gueules gueulant les cantiques pieux ;

Comme un parfum de pain humant l'odeur de cire,
Heureux, humiliés comme des chiens battus,
Les Pauvres au bon Dieu, le patron et le sire,
Tendent leurs oremus risibles et têtus.

[...]

Dehors, le froid, la faim, l'homme en ribote :
C'est bon. Encore une heure ; après, les maux sans noms !
− Cependant, alentour, geint, nasille, chuchote
Une collection de vieilles à fanons :

Ces effarés[351] y sont et ces épileptiques
Dont on se détournait hier aux carrefours ;
Et, fringalant du nez dans des missels antiques,
Ces aveugles qu'un chien introduit dans les cours.

Et tous, bavant la foi mendiante et stupide,
Récitent la complainte infinie à Jésus
Qui rêve en haut, jauni par le vitrail livide,
Loin des maigres mauvais et des méchants pansus.

[...]

Distingués, − ô Jésus ! − les malades du foie
Font baiser leurs longs doigts jaunes aux bénitiers.[352]

Dès le début, la souffrance des pauvres, « parqués entre des bancs de chêne, aux coins de l'église »[353]est mise en opposition avec le chœur de l'église « ruisselant d'orrie » (« orrie » désigne « ornements dorés » dans le parler ardennais).

Tout au long du poème, le « portrait de groupe » des pauvres dans un cadre privé de chaleur (« dehors, le froid ») reflète une Église qui ne se soucie guère des conditions de vie des plus démunis. Les pauvres gens aux coins d'« église » (le bâtiment) apparaissent aussi comme des marginaux rejetés par l'« Église » (la religion) : ainsi, les « oremus » sont « risibles et têtus », tandis que la foi se présente comme « mendiante et stupide ».

[351] « Ces effarés » font naturellement penser à un autre poème de Rimbaud étudié ci-dessus, *Les Effarés.*
[352] *Ibid.* p.132-133.
[353] Dans son commentaire, Suzanne Bernard souligne la déshumanisation des pauvres par l'adjectif choisi, renforçant ainsi l'idée de misère : « les pauvres *parqués* comme du bétail ».

B. Guerres et conflits

Loin d'être de simples décors, les espaces participent activement à la représentation de ces épisodes violents et traumatisants.

1. La Révolution française (1789-1799)

Face aux bouleversements de son époque, Rimbaud, qui connaît bien l'histoire moderne, réactive l'héritage révolutionnaire dans deux poèmes portant sur la Révolution française.

1.1 *Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize*

Comme nous l'avons déjà vu dans le premier chapitre, il s'agit une réponse directe aux propos visant à susciter des sentiments patriotiques, face à l'absurdité de la situation de soixante-dix.

Dans ce poème, Rimbaud « transforme » sa colère en une métaphore saisissante : « Ô Soldats que la Mort a semés, noble Amante, / Pour les régénérer, dans tous les vieux sillons ». Ici, nous sommes très loin de la nature bienveillante dans *Le Dormeur du val* : au lieu d'être un refuge paisible pour ces victimes de guerre, la terre est marquée et sillonnée par leur sang.

1.2 *Le Forgeron*

Le Forgeron, dans lequel l'événement se déroule « Palais des Tuileries, vers le 10 août 1892 », évoque à sa manière un épisode célèbre de la Révolution française :

> Le boucher Legendre, l'un des meneurs de l'insurrection du 20 juin, parvient aux appartements du roi, réclamant l'exécution des décrets de bannissements des prêtres réfractaires et s'adressant directement à Louis XVI avec une insolence devenue légendaire. Après divers incidents, le roi, maintenant son refus, saisit un bonnet rouge et s'en coiffe. La scène est racontée par la plupart des historiens de la Révolution française, notamment par Mignet, Thiers et Michelet.[354]

[354] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Ibid.*



Illustration 71 :
Louis XVI avoit mis le Bonnet rouge, il avoit crié vive la nation, il avoit bu a la santé des fans-culotte ...
Source :
Paris Musées.

Dans son poème, Rimbaud remplace le boucher par un forgeron, sans doute inspiré par les vers de François Coppée, *La Grève des forgerons*[355] (« Les forgerons s'étaient tous mis en grève. »)[356].

[355] RIMBAUD, Arthur. *Ibid.*
[356] COPPÉE, François. *Œuvres complètes de François Coppée*, Paris : L. Hébert, libraire, 1885.
Version en ligne du poème cité : https://fr.wikisource.org/wiki/La_Grève_des_forgerons, page consultée le 01/12/2024.

D'un point de vue « micro-géographique »[357], les cours « envahies » par la foule servent de cadre de la confrontation entre le forgeron et le roi :

> Il le prend par le bras, arrache le velours
> Des rideaux, et lui montre en bas les larges cours
> Où fourmille, où fourmille, où se lève la foule,
> [...]
> Près de cet homme-là se sentait l'âme soûle,
> Et, dans la grande cour, dans les appartements,
> Où Paris haletait avec des hurlements,
> Un frisson secoua l'immense populace.

Les cours, espaces habituellement inaccessibles aux gens ordinaires, deviennent ainsi le théâtre d'une révolte populaire. Le forgeron, en confrontation directe avec le roi, est aussi celui qui lui « montre » la foule d'en bas. Cette scène, rythmée par un effet de « plongée » cinématographique, accentue la tension dramatique entre le pouvoir (le roi « saisi » par le forgeron) et le peuple (la foule d'en bas prête à renverser l'ordre établi).

2. La guerre franco-prussienne (1870)

2.1 La guerre de 1870 dans les Ardennes

Une déclinaison en trois temps est généralement admissible quand on parle de la guerre franco-prussienne des années 1870-1871 :

> 1/ Bismarck avait besoin d'un conflit armé pour entraîner l'Allemagne du Sud derrière la Prusse et ses satellites afin de parachever la construction politique de l'Allemagne unifiée ; 2/ Bismarck a attiré la France dans un piège, à partir d'un différend portant sur la succession au trône d'Espagne (à travers la candidature d'un prince apparenté à la maison des Hohenzollern, qui menaçait en quelque sorte de reconstituer autour de la France l'ancien empire de Charles Quint) ; 3/ la France est tombée les yeux fermés dans ce piège, entraînée sans doute par une opinion publique effervescence, et convaincue de sa supériorité militaire. Tout cela, c'est l'histoire de la crise diplomatique de l'été 1870, qui allait se conclure par la provocation adressée aux Français, la fameuse « dépêche d'Ems » : une histoire étayée par le témoignage de deux des principaux acteurs, le chancelier Otto von Bismarck lui-même

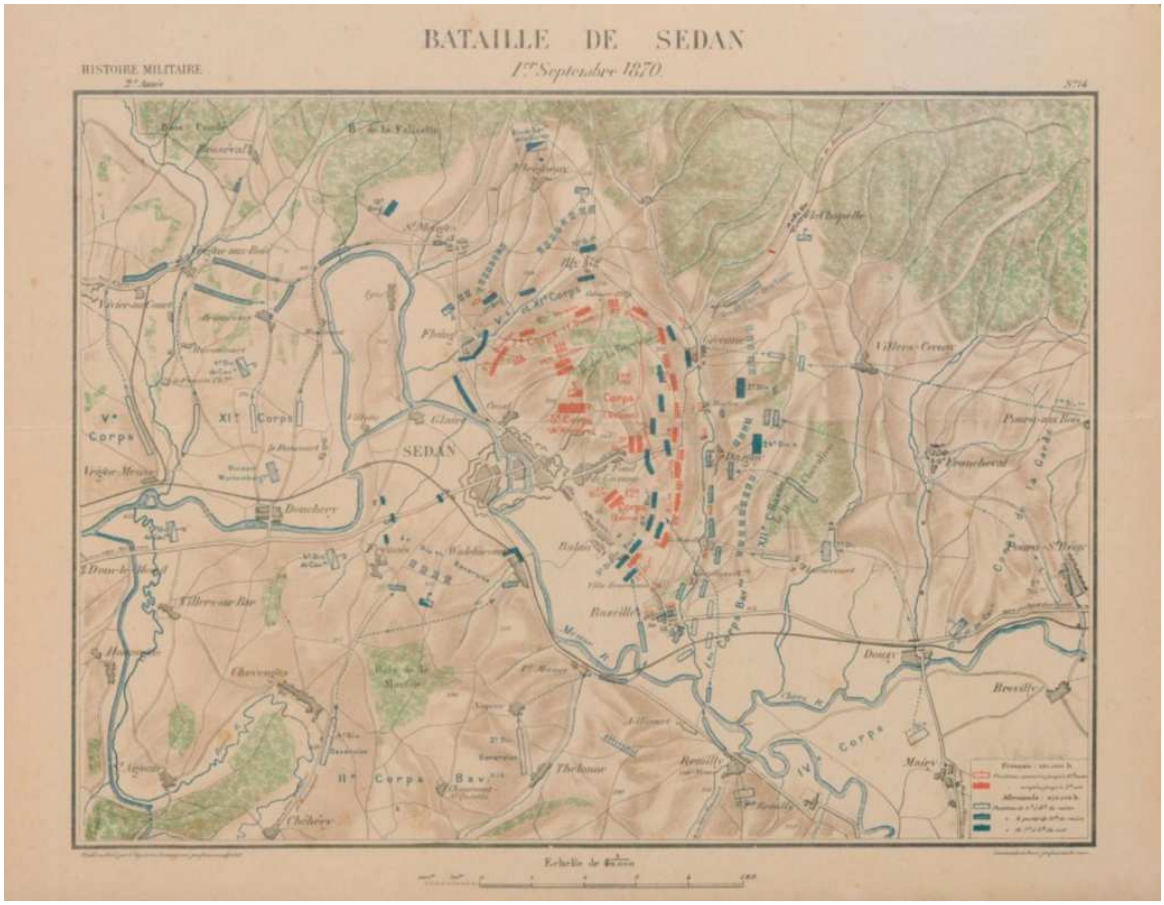
[357] « Microgéographie », sur le site de Géoconfluences , Ressources de géographie pour les enseignants proposées par la Direction générale de l'enseignement scolaire et l'École Normale Supérieure de Lyon (https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/microgeographie, page consultée le 09/02/2025) :

> Si la géographie est l'étude de l'espace des sociétés, la microgéographie est l'étude d'espaces des sociétés d'échelle micro : de l'ordre du mètre à la dizaine voire à la centaine de mètres. On peut aussi la définir comme une géographie des microterritoires. La question n'est pas tant de déterminer une surface ou une distance plafond que de distinguer des pratiques et des méthodes scientifiques qui caractérisent cette approche.

dans ses Mémoires, et le chef du gouvernement français Émile Ollivier dans le long plaidoyer qui l'occupa pendant les vingt dernières années de sa vie, *L'Empire libéral*[358].

De nombreuses villes situées à la proximité de l'actuelle frontière franco-allemande ont été touchées par cette guerre brutale : Sarrebruck, Strasbourg, Metz ... Dans les Ardennes, le 1er septembre 1870, Sedan devient le théâtre de l'un des épisodes les plus décisifs du conflit, marquant la défaite de l'armée française et la chute du Second Empire :

> Depuis le début de la matinée, les troupes françaises sont bombardées par l'artillerie allemande forte d'environ cinq cents canons et installée sur les hauteurs qui entourent la ville de Sedan. De nombreux soldats français sont tués ou blessés par des obus ou des éclats d'obus sans avoir même pu combattre. [...] Dans la matinée du 2 septembre 1870, l'armée française capitule. Napoléon III, avant la signature de la capitulation, sort de la ville de Sedan.[359]



[358] BOURGUINAT, Nicolas. VOGT, Gilles. *La guerre franco-allemande de 1870 : Une histoire globale*. Paris : Flammarion, 2020.
[359] *Épisode 3 : La bataille de Sedan et la proclamation de la République* (article publié sur le site des Archives départementales des Ardennes) : https://archives.cd08.fr/article.php?laref=1638&titre=la-guerre-de-1870-dans-les-ardennes, page consultée le 10/01/2025.

Illustration 72 :
Plan de la bataille de Sedan.
Le 1er septembre, l'armée française (représentée en rouge) est encerclée par l'armée allemande (représentée en bleu).
Source :
Archives départementales des Ardennes.

Bien que l'objectif principal de l'armée allemande soit désormais la prise de Paris, les Ardennes resteront encore longtemps occupées par les Allemands. Un armistice a néanmoins été conclu à Mézières dès la défaite de Sedan :

> Dès le 2 septembre, un armistice est conclu entre l'armée ennemie et la place de Mézières afin de ravitailler les prisonniers de guerre français rassemblés sur la presqu'île d'Iges à Sedan et de soigner les blessés. Les villes de Charleville et Mézières accueillent ainsi plusieurs milliers de blessés. Cet armistice dont les clauses comprennent la suspension des hostilités dans un rayon de vingt kilomètres autour de Sedan est à plusieurs reprises prolongé jusqu'à la date du 20 octobre à midi. Les deux camps en profitent pour renforcer leurs positions et redéployer des troupes[360].

Le climat d'insécurité ne tardera pas de s'installer à nouveau. Le 15 novembre, « les soldats de l'armée régulière de Mézières attaquent des positions allemandes trop proches de la place ». L'armée allemande, qui y voit une menace, considère dès lors la prise de Mézières comme affaire urgente : à partir du 25 décembre, les Allemands « rapprochent leurs troupes d'infanterie de Charleville et Mézières et commencent les travaux d'installation de leurs batteries d'artillerie »[361]. Du 31 décembre 1870 au 1er janvier 1871, les Allemands vont bombarder la ville de Mézières et laisser la ville moyenâgeuse en ruines.

2.2 Les espaces comme témoin de violence

L'expérience que Rimbaud retire de la guerre est une expérience particulière. D'une part, dès le début, il ne partage « ni l'illusion ni l'enthousiasme patriotique » qui règnent chez la grande majorité des Français : « Je vois encore son haussement d'épaules devant le grand mouvement chauvin qui accueillit la déclaration de guerre, en juillet 1870 ». D'autre part, le jeune homme est saisi, au moins au début de la guerre, par « une impression de vide » : le retour de son professeur et confident Izambard dès le 24 juillet 1870, mais aussi les opérations

[360] *Épisode 4 : Le siège et le bombardement de Mézières* (article publié sur les Archives départementales des Ardennes) : https://archives.cd08.fr/article.php?laref=1643&titre=la-guerre-de-1870-dans-les-ardennes, page consultée le 10/01/2025.
[361] *Épisode 4 : Le siège et le bombardement de Mézières. Ibid.*

militaires empêchant le déroulement de vacances normales.[362] Comme le résume à juste titre Louis Forestier dans sa contribution au *Dictionnaire Rimbaud*, « la guerre est nécessairement vécue de façon différente par un adulte ou par un collégien en rupture de collège et ivre d'escapades »[363].

Néanmoins, nous avons de Rimbaud quelques poèmes poignants, témoins de cette guerre qui a marqué profondément sa génération. Pour notre part, nous nous intéressons notamment à quatre poèmes « de guerre » dans lesquels les espaces géographiques sont témoins de la cruauté de guerre : *Le Dormeur du val*, *Le Mal*, *La Rivière de Cassis* et *Les Corbeaux*.

2.2.1 *Le Dormeur du val*

Dans ce poème que nous avons déjà étudié dans le troisième chapitre, la nature est dépeinte comme un espace vibrant de vie : rivière, herbes, montagne, soleil ... Souriant, un jeune soldat dort dans ce cadre paisible : nous ne découvrons sa mort qu'à la fin du poème, avec les « deux trous rouges au côté droit ». Dans l'ensemble, le poème dégage une atmosphère mélancolique : la nature devient le dernier refuge d'un jeune homme disparu, son dernier sourire témoignant des idéaux et des illusions liés à une guerre qui lui a coûté sa vie.

2.2.2 *Le Mal*

Le Mal dénonce la violence destructrice de la guerre :

Tandis que les crachats rouges de la mitraille
Sifflent tout le jour par l'infini du ciel bleu ;
Qu'écarlates ou verts, près du Roi qui les raille,
Croulent les bataillons en masse dans le feu ;

Tandis qu'une folie épouvantable, broie
Et fait de cent milliers d'hommes un tas fumant ;
− Pauvres morts ! dans l'été, dans l'herbe, dans ta joie,
Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement ! –

− Il est un Dieu, qui rit aux nappes damassées,
Des autels, à l'encens, aux grands calices d'or ;
Qui dans le bercement des hosannah s'endort,

Et se réveille, quand des mères, ramassées
Dans l'angoisse, et pleurant sous leur vieux bonnet noir,

[362] *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.*
[363] *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.*

Lui donnent un gros sou lié dans leur mouchoir !

L'effet dramatique s'impose dès les deux premiers quatrains. Sous le ciel bleu infini, la mitraille personnifiée « crache » du rouge : le sang des soldats. « Cent milliers d'hommes » se réduisent à « un » tas fumant, tandis que le Roi « raille » et le Dieu « rit » de leur destinée. La nature, que le poète implore dans le deuxième quatrain, (« Nature ! ô toi qui fis ces hommes saintement ! »), devient ainsi tombeau des soldats et témoin des cruelles réalités de la guerre.

2.2.3 *Les Corbeaux* et *La Rivière de Cassis*

Les Corbeaux et *La Rivière de Cassis* [364] présentent de nombreuses similitudes, tant dans leur thématique que dans leur structure poétique.

Les Corbeaux	***La Rivière de Cassis***
Seigneur, quand froide est la prairie, Quand dans les hameaux abattus, Les longs angelus se sont tus ... Sur la nature défleurie Faites s'abattre des grands cieux Les chers corbeaux délicieux. Armée étrange aux cris sévères, Les vents froids attaquent vos nids ! Vous, le long des fleuves jaunis, Sur les routes aux vieux calvaires, Sur les fossés et sur les trous ; Dispersez-vous, ralliez-vous ! Par milliers, sur les champs de France, Où dorment des morts d'avant-hier, Tournoyez, n'est-ce pas, l'hiver, Pour que chaque passant repense ! Sois donc le crieur du devoir, Ô notre funèbre oiseau noir ! Mais, saints du ciel, en haut du chêne, Mât perdu dans le soir charmé, Laissez les fauvettes de mai Pour ceux qu'au fond du bois enchaîne,	La rivière de cassis roule ignorée En des vaux étranges : La voix de cent corbeaux l'accompagne, vraie Et bonne voix d'anges : Avec les grands mouvements des sapinaies Quand plusieurs vents plongent. Tout roule avec des mystères révoltants De campagnes d'anciens temps : De donjons visités, de parcs importants : C'est en ces bords qu'on entend Les passions mortes des chevaliers errants : Mais que salubre est le vent ! Que le piéton regarde à ces claires-voies : Il ira plus courageux. Soldats des forêts que le Seigneur envoie, Chers corbeaux délicieux ! Faites fuir d'ici le paysan matois. Qui trinque d'un moignon vieux.

[364] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.
Selon Delahaye, il s'agit d'une rivière dans les Ardennes, la Semois (Semoy) qui est évoquée dans le titre, « au bord de laquelle Rimbaud aimait flâner ». Cette rivière arrose Bouillon, ville frontière où Rimbaud et Verlaine se donneront rendez-vous plusieurs fois en 1873.

Dans l'herbe d'où l'on ne peut fuir, La défaite sans avenir.	

Dans ces deux poèmes, l'aspect de la nature est beaucoup plus perturbant que paisible. Dans *Les Corbeaux*, sur la nature défleurie[365], les corbeaux sont comme des « crieurs du devoir » qui rappellent sans cesse aux Français « les morts qui ont été sacrifiés »[366] menant seulement à une « défaite sans avenir ». Dans le deuxième texte, Rimbaud reprend le motif de « corbeaux » : la voix de « cents corbeaux » accompagne la rivière qui roule « en des vaux étranges », atmosphère troublante renforcée par les « grands mouvements des sapinaies » sous le vent, et les « mystères révoltants » de « campagnes d'anciens temps ».

Par rapport aux *Corbeaux*, les notes dans les *Œuvres complètes* (Pléiade, 2009) situent sa composition à l'hiver 1871-1872, suggérant ainsi qu'il évoque non seulement la guerre de 1870 mais aussi la Commune :

> Peut-on déduire de l'esprit de l'hiver qui inspire ce poème et détermine tout un climat, que ces vers ont été composés durant l'hiver 1871-1872 ? Cette conjecture chronologique correspond assez bien au sujet du poème, qui oppose les « morts d'avant-hier » (v.14), victimes de la guerre de 1870, aux autres morts, ceux de la Commune, enchaînés par « La défaite sans avenir » (v.24) ; aux uns, l'hiver, les « vieux calvaires » (v.10), les corbeaux et les délices du deuil patriotique ; aux autres, « les fauvettes de mai » (v.21) – le mois de la Commune de Paris et de sa défaite[367].

À notre avis, il s'agit d'une perspective très intéressante qui en dit long sur de l'œuvre de Rimbaud, où souvent un seul texte ne se limite pas à un événement unique, mais où un anachronisme intentionnel s'impose. Ainsi *Jugurtha* évoque à la fois à la fameuse guerre ancienne mais aussi à la « conquête » d'Algérie ; ainsi *Les Corbeaux* se lit comme une sorte

---

[365] DELAHAYE, Ernest. « Souvenirs familiers à propos de Rimbaud » in *Delahaye témoin de Rimbaud* (textes réunis et commentés par Frédéric Eigeldinger et André Gendre). Neuchâtel (Suisse) : À La Baconnière, 1974 :

La nature défleurie rappelle une anecdote triste rapportée par Ernest Delahaye dans sa mémoire. En 1870, l'ennemi étant proche, il fallait, à Mézières, « raser autour des fortifications tout ce qui pouvait gêner la défense » :

> Là où existaient la veille, en masse touffue, de grands arbres fruitiers, s'étendait l'immense blancheur du ciel sur un tas confus de verdure saccagée, effondrée, aplatie. Dans cette broussaille gambadaient, couraient une troupe, comme de singes à première vue, en réalité de gamins et de femmes du peuple avec des paniers remplis des fruits tardifs, poires, pommes, raisin, et que poursuivaient de gestes désespérés, de cris furieux quelques honnêtes propriétaires de ces jardins infortunés.

[366] Commentaire de Suzanne Bernard.

[367] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*

d'hommage funèbre aux morts d'« avant-hier », et dans *La Rivière de Cassis* les chevaliers moyenâgeux errent à travers les « campagnes d'anciens temps ».

3. La Commune de Paris (1871)

3.1 La Commune de Paris : rappel historique

La Commune est « corrélée aux rancœurs d'une population en souffrance et aux aspirations d'une République sociale pour les apaiser » :

> Du 18 mars au 28 mai 1871, la Commune de Paris marque le soulèvement de la population qui rejette les conditions de la capitulation acceptées le 28 janvier par le Gouvernement d'Adolphe Thiers pour mettre fin à la guerre avec la Prusse et les États allemands (perte de l'Alsace et de la Moselle et versement d'une lourde indemnité), et craint le rétablissement de la monarchie[368].

Pour les habitants de Paris, la colère n'est pas sans raison. La ville souffre depuis déjà plusieurs mois : les Archives de Paris nous apprennent qu'après plus de trois mois d siège, les armées prussiennes commencent à bombarder le 5 janvier sur la rive gauche, dans le 5e arrondissement[369]. À Paris, le sentiment d'humiliation sera par la suite renforcé par l'entrée des Allemands dans Paris le 3 mars et leur défilé sur les Champs-Élysées, le transfert du siège de l'Assemblée nationale à Versailles, mais aussi les nombreuses mesures répressives mises en œuvre par le général Joseph Vinoy, alors gouverneur de Paris, pour étouffer les voix du peuple.

La tentative du gouvernement de s'emparer des armes appartenant à la Garde nationale de Paris, le matin du 18 mars, constitue l'élément déclencheur des émeutes et marque le début de la Commune :

> L'élément déclencheur des émeutes est la tentative de saisie par le Gouvernement, le matin du 18 mars, au sommet de la Butte Montmartre, des 250 canons et mitrailleuses de la Garde nationale que Paris a payés par souscription. L'opération échoue. Thiers redoutant la fraternisation de l'armée régulière et des Parisiens, fait évacuer la capitale, installe le Gouvernement à Versailles et prépare le siège de Paris.

---

[368] « La Commune de Paris », site Internet de l'Assemblée nationale : https://www.assemblee-nationale.fr/dyn/histoire-et-patrimoine/troisieme-republique/la-commune-de-paris, page consultée le 12/01/2025.

[369] « 5 janvier 1871 : début du bombardement de Paris », site Internet des Archives de Paris : https://archives.paris.fr/a/1051/5-janvier-1871-debut-du-bombardement-de-paris/#:~:text=Les%20premiers%20jours%20de%20l,dans%20le%205e%20arrondissement, page consultée le 12/01/2025.

> Pendant ce temps, le 19 mars, dans la capitale, le comité central de la Garde nationale annonce des élections municipales. Le 26, le Conseil de la Commune est élu. Seuls quatre arrondissements votent contre les listes en faveur de la Commune. Une cérémonie républicaine est organisée à l'Hôtel de Ville sous l'emblème du drapeau rouge.[370]

La Commune désigne par la suite ses commissions et prend rapidement plusieurs mesures symboliques, dont la séparation de l'Église et l'État et l'enseignement laïque, ainsi que de diverses mesures sociales afin d'améliorer le quotidien des habitants[371].

La Commune de Paris, qui nous a légué un héritage précieux, sera militairement défaite au cours de la « Semaine sanglante » du 21 au 28 mai 1871 :

> Les condamnations s'accumulent par dizaine de milliers : mort ou déportation, notamment en Nouvelle-Calédonie. Entre dix mille et trente mille morts chez les « Communards » sont comptabilisés, selon les historiens, au cours de cette seule semaine.
> En novembre 1872, la commission d'enquête parlementaire chargée d'examiner les actes du Gouvernement depuis le 4 septembre 1870 rend son rapport.
> Les amnisties de 1879 et 1880 viennent régulariser la situation des Communards encore en vie.[372]

3.2 La Commune de Paris selon Rimbaud

3.2.1 *Paris* : impressions parisiennes lors la Commune

Dans une lettre datée du 18 avril 1871, Rimbaud prête attention aux productions visuelles dans les rues de Paris durant la Commune :

> Causons Paris. [...] On s'arrêtait aux gravures de A. Marie, les *Vengeurs*, les *Faucheurs* de la mort ; surtout aux dessins comiques de Draner et de Faustin [...]. Les choses du jour étaient le *Mot d'ordre* et les fantaisies, admirables, de Vallès et de Vermersch au *Cri du Peuple*. [373]

---

[370] « La Commune de Paris », site Internet de l'Assemblée nationale, *Op.cit.*
[371] « Les 150 ans de la Commune. : les racines de réformes audacieuses (4/5) », site Internet de la ville de Paris : https://www.paris.fr/pages/les-150-ans-de-la-commune-les-racines-de-reformes-audacieuses-4-5-17087, page consultée le 12/01/2025.
[372] « La Commune de Paris », site Internet de l'Assemblée générale. *Op.cit.*
[373] ROSS, Kristin. *Op.cit.* :

> À la fin des années 1860, l'usage des slogans connaît une mutation. Le mot « slogan », qui avait toujours désigné un cri de ralliement – il découle d'un terme celte signifiant « cri de ralliement des morts » - acquiert un sens nouveau : celui d'une phrase, courte, percutante, utilisée dans la publicité ou la promotion commerciale.
> [...]
> La première spécificité est d'ordre purement quantitatif. Le conflit social et politique se traduit par une incroyable abondance de journaux, de pamphlets, de tracts, de brochures de propagande, de profession de foi, de déclarations d'intention, de manifestes.

Dans une contribution à *L'Album zutique*, Rimbaud transcrit ses observations par des parodies de « slogans » : « Cirages onctueux ! », « Pains vieux, spiritueux ! », « Soyons chrétiens ».

Si Rimbaud n'aurait pas pu participer directement à la « semaine sanglante »[374], il nous laisse des textes évoquant cet événement emblématique de l'histoire de la France.

3.2.2 *Chant de guerre parisien* : un printemps « sanglant »

Dans son livre, Kristin Ross souligne le contraste entre la forme et le thème du poème :

> En effet, à première vue tous les éléments de la chanson d'amour pastorale sont réunis : mai, Éros, les fleurs, semer, les aubes, même les paysages (Corots) – autant de chose « printanières ».
> [...]
> Mais l'aube printanière est en réalité le faux soleil des Versailles incendiaires qui bombardent Paris et sa banlieue, la floraison celle de l'artillerie de bombes, et le paysage paisible des Corots figure la ville embrassée.

Pour notre part, nous nous intéressons notamment à la manière dont les espaces y sont représentés.

Les deux premiers quatrains suggèrent un « printemps » et des « choses printanières » particuliers :

> Le Printemps est évident, car
> Du cœur des Propriétés vertes,
> Le vol de Thiers et de Picard
> Tient ses splendeurs grandes ouvertes !
>
> Ô Mai ! quels délirants cul-nus !
> Sèvres, Meudon, Bagneux, Asnières,
> Écoutez donc les bienvenus
> Semer les choses printanières !

Les quatre premiers vers évoquent des « Propriétés vertes » et « splendeurs grandes ouvertes », faisant presque écho à la prairie dans *Mémoire* ou encore aux décors de *Jugurtha* : de grands espaces ouverts symbolisant la liberté. Or, ces espaces sont traversés par une violence politique, « le vol de Thiers et de Picard », c'est-à-dire les mesures répressives prises par Adolphe Thiers et Ernest Picard à l'origine de la chute de la Commune de Paris. Dans le

[374] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.*

deuxième quatrain, Rimbaud ne cache plus son ressentiment : « quels délirants cul-nus ! ». Quant aux « choses printanières », elles ne sont autre que les bombes que « l'armée versaillaise déversait sur la banlieue parisienne »[375] : pour nous, elles rappellent également *Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize* dans lequel la terre est sillonnée par le sang des soldats morts.

Dans le troisième quatrain, le rouge des eaux est clairement le rouge du sang :

> Ils ont shako, sabre et tam-tam,
> Non la vieille boîte à bougies
> Et des yoles qui n'ont jam, jam ...
> Fendent le lac aux eaux rougies ![376]

Dans son commentaire, Suzanne Bernard rapproche ces vers à un événement marquant, celui qui s'est déroulé « au Bois de Boulogne, dont les troupes versaillaises s'étaient emparées le 15 mai (1871) »[377] : c'est donc « le sang versé du peuple de Paris dont les eaux du lac sont 'rougies' »[378].

Rimbaud termine son poème les vers ci-dessous :

> La Grand ville a le pavé chaud,
> Malgré vos douches de pétrole,
> Et décidément, il nous faut
> Vous secouer dans votre rôle ...
>
> Et les Ruraux qui se prélassent
> Dans de longs accroupissements,
> Entendront des rameaux qui cassent
> Parmi les rouges froissements !

« La Grand ville », qui n'est autre que Paris, « a le pavé chaud », « malgré vos douches de pétrole » :

> La Ville de Paris reste « brûlante » d'énergie (jeu de mots sur pavé chaud et douches de pétrole). Les communards venaient de prouver leur fureur en rasant, le 10 mai, la maison de Thiers. Pendant la Semaine sanglante, ils allaient incendier de nombreux édifices publics.[379]

---

[375] Notes de Suzanne Bernard.
[376] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.*
[377] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.390.
[378] Commentaire du poème sur le site « Abardel » : http://abardel.free.fr/petite_anthologie/chant_de_guerre_parisien_notes.htm, page consultée le 02/03/2024.
[379] Commentaire de Suzanne Bernard.

À travers les espaces et les couleurs qui y sont associées (le vert et le rouge), Rimbaud fait résonner dans son poème l'esprit de la Commune et affirme son soutien aux communards.

3.2.3 *L'Orgie parisienne* ou *Paris se repeuple*

L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple est un autre poème « communard » du poète :

Ô lâches, la voilà ! dégorgez dans les gares !
Le soleil expia de ses poumons ardents
Les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares.
Voilà la Cité belle, assise à l'Occident !

Allez ! on préviendra les reflux d'incendie,
Voilà les quais ! voilà les boulevards ! voilà
Sur les maisons, l'azur léger qui s'irradie,
Et qu'un soir la rougeur des bombes étoila.
[...]
Ô cité douloureuse, ô cité quasi morte,
La tête et les deux seins jetés vers l'Avenir
Ouvrant sur ta pâleur ses milliards de portes,
Cité que le Passé sombre pourrait bénir :
[...]

Dans ce poème, Rimbaud évoque de nouveau l'écrasement de la Commune par les forces versaillaises : « dégorgez dans les gares », « les boulevards qu'un soir comblèrent les Barbares »[380], « les reflux d'incendie », « un soir la rougeur des bombes étoila ».

Après des accusations l'égard des troupes versaillaises (« cœurs de saleté », « Bouche épouvantables »[381], « Vos ventres sont fondus de hontes, ô Vainqueurs », etc.), le poète parle de nouveau de la cité qui, au lieu d'être « belle », est maintenant « douloureuse » et « quasi morte ». Mais il n'insiste pas beaucoup sur cette négativité : « la tête et les deux seins jetés vers l'Avenir » serait donc une affirmation d'espérance malgré tout cela. Ainsi, la ville de Paris ne demeure pas seulement victime de la répression et de la destruction, mais incarne aussi un espace de résistance portant en elle un certain espoir.

3.2.4 *Qu'est-ce pour nous, mon Cœur* et *Bonne pensée du matin*

[380] Suzanne Bernard voit dans son commentaire un écho au *Sacre de Paris* de Leconte de Lisle, dans lequel il écrit : « Les balles du barbare ont troué ces poitrines / Et rompu ces cœurs généreux ».
[381] Le mot « bouche », d'ailleurs, est souvent employé de manière négative par Rimbaud : il appelle par exemple sa mère la « bouche d'ombre » dans sa lettre du 17 avril 1871 à Paul Demeny.

Si *L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple* porte en lui un espoir irrépressible, une volonté de se tourner décidément vers l'avenir, *Qu'est-ce pour nous, mon Cœur* incarne celle d'une transformation apocalyptique de la « vieille terre » :

Les volcans sauteront ! et l'océan frappé...

Oh ! mes amis ! – mon cœur, c'est sûr, ils sont des frères :
Noirs inconnus ; si nous allions ! allons ! allons !
Ô malheur ! je me sens frémir, la vieille terre,
Sur moi de plus en plus à vous ! la terre fond,

Ce n'est rien ! j'y suis ! j'y suis toujours.

Quant à *Bonne pensée du matin*, il s'oppose en quelque sorte à *Qu'est-ce pour nous, mon Cœur.* En effet, nous ne trouvons aucun bouleversement transformateur dans ce poème « calme » :

À quatre heures du matin, l'été,
Le sommeil d'amour dure encore.
Sous les bosquets, l'aube évapore
L'odeur du soir fêté.

Mais là-bas dans l'immense chantier,
Vers le soleil des Hespérides,
En bras de chemise, les charpentiers
Déjà s'agitent.

Dans leur désert de mousse, tranquilles,
Ils préparent les lambris précieux
Où la richesse de la ville
Rira sous de faux cieux.

Ah ! pour ces Ouvriers charmants
Sujets d'un roi de Babylone,
Vénus ! laisse un peu les Amants
Dont l'âme est en couronne

Ô Reine des Bergers !
Porte aux travailleurs l'eau-de-vie.
Pour que leurs forces soient en paix
En attendant le bain dans la mer, le midi.

Dans ce poème, le calme (« le sommeil ») s'oppose clairement à l'agitation de « l'immense chantier », où les « Ouvriers charmants » travaillent sous l'ordre d'un « roi de Babylone ». En associant Paris à Babylone (Mésopotamie), ville « aux mœurs corrompues »

selon la Bible[382], Rimbaud exprime sa déception face à l'oubli rapide des traumatismes de l'« année terrible » :

> Selon une logique réellement historienne, Rimbaud imagine son *immense chantier*, fournisseur de *lambris précieux*, dans la direction même où se concentrait de plus en plus la *richesse de la ville* – zones de loisirs comme le *Bois* par excellence, *calmes maisons* de banlieues fortunées, telles l'Auteuil des Goncourt, et sans doute beaux quartiers des arrondissements de l'Ouest. C'est pour ce Paris des riches que travaillent, respectueux de l'Ordre, des Ouvriers désormais *charmants* et c'est ce mouvement social de grande ampleur, auquel les événements de l'année terrible ne devaient valoir qu'une brève pause, que Rimbaud inscrit dans le poème sous le déguisement parodique d'une allusion au *soleil des Hespérides* (énoncé où le *soleil* est aussi sans doute celui de la richesse elle-même). La caricature ou la chanson ne s'étaient pas fait faute, sous le masque d'une antiquité de carton-pâte, de tourner en dérision la société de l'Empire et ce qu'on a nommé la fête impériale[383].

Si Rimbaud fait preuve dans son œuvre d'une conscience politique, comme nous avons vu avec tous les poèmes cités ci-dessus, ses démarches ne s'inscrivent pas forcément dans une poésie engagée :

> Il est tentant de faire de Rimbaud ce qu'on appelle banalement une conscience politique, mais force est de reconnaître que, en son temps, il n'a joué aucun rôle politique actif [...] si plusieurs de ses poèmes s'appartenant à de violentes charges contre le Second Empire, les aberrations de la guerre, la religion catholique, la famille ou l'école, s'ils prônent des idées d'émancipation sociale, s'ils exaltent notamment le bellicisme de la Commune, ils n'entrent jamais dans une logique partisane. Qui plus est, ils sont sans destin, puisque aussi bien, à de rares exceptions près, ils ne connaissent qu'une publication tardive et, même quand ils finissent par être publiés, ils voient le jour dans des supports qui ne circulent qu'au sein de cercles littéraires renfermés sur eux-mêmes.[384]

II. Espaces géographiques comme reflets des expériences personnelles

A. Rimbaud et les Ardennes : une relation complexe

1. Le rejet des origines ?

Alors que d'autres écrivains, comme Dhôtel ou Chateaubriand, se distinguent par l'amour amour profond qu'ils portent à leurs régions d'origine, le rapport entre Rimbaud et sa ville natale se résume en une phrase devenue célèbre : « Ma ville natale est supérieurement

[382] « Une référence culturelle majeure : Babylone dans la Bible » : https://archeologie.culture.gouv.fr/babylone/fr/babylone-dans-la-bible, page consultée le 08/03/2024.
[383] REBOUL, Yves. « Rimbaud devant Paris : deux poèmes subversifs » in *Littératures : Rimbaud dans le texte* (numéro 54). Toulouse : Université de Toulouse, 2006. Version en ligne : https://www.persee.fr/doc/litts_0563-9751_2006_num_54_1_1995, page consultée le 08/03/2024.
[384] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud*. Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.

idiote entre les petites villes de province », écrit Rimbaud à son professeur Georges Izambard dans une lettre du 25 août 1870.

Si Rimbaud exprime fréquemment son mécontentement par rapport à sa ville natale, il ne faut sans doute pas prendre ses propos « au premier degré ». Pour notre part, nous nous interrogeons sur le véritable sentiment de Rimbaud envers l'environnement dans lequel il grandit : déteste-t-il vraiment cet endroit où il peut voir chaque jour son meilleur ami, et où son professeur, qui le préfère largement aux autres élèves, met à sa disposition une bibliothèque entière ? Ou bien, s'agit-il plutôt d'un ennui tout à fait légitime que l'on peut ressentir dans une petite ville de province, et d'un désir profond d'échapper au contrôle maternel ?

Autrement dit, l'âme du *poète de sept ans* est-elle « livrée aux répugnances » à causes des devoirs, ou plutôt par sa mère exigeant à la maison une obéissance absolue (« Tout le jour il suait d'obéissance ») ? Nous nous demandons, en effet, sur la véritable source de l'apparent rejet de Rimbaud de ses origines, surtout quand nous pensons au futur négociant qui semble développer une nouvelle affection pour les endroits où vit sa famille (Charleville ou Roche) : Les termes « supérieurement idiote » (Charleville) et « triste trou » (Roche) seront remplacés par un ton bien plus affectueux : « Quant à venir m'y reposer auprès de vous, ce me serait fort agréable », écrit Rimbaud dans sa lettre du 30 décembre 1884 adressée à sa mère.

2. Les Ardennes comme repère identitaire : étude du régionalisme rimbaldien

Le Rimbaud que Verlaine a vu pour la première fois, c'est un adolescent dont la voix est « très accentuée en ardennais » :

> Je m'étais, je ne sais pourquoi, figuré le poète tout autre. C'était, pour le moment, une vraie tête d'enfant dodue et fraîche sur un grand corps osseux et comme maladroit d'adolescent qui grandissait encore et de qui la voix, très accentuée en ardennais, presque patoisante, avait ces hauts et ces bas de la mue.[385]

L'influence des Ardennes sur Rimbaud ne se limite pas à son accent : au contraire, son œuvre regorge de nombreuses occurrences « régionales », tant sur le plan textuel que linguistique.

[385] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit*. p.337.

2.1 Le régionalisme textuel

Le Dictionnaire *Littré* définit le régionalisme comme « esprit de région, de localité ». Cette définition trouve une résonance au XIXe siècle, où, malgré la domination culturelle et littéraire de la capitale – marquée par les nombreux ouvrages publiés à Paris mais aussi avec des « imitations assez maladroites » de la littérature parisienne diffusées dans les villes de province[386] – de plus en plus d'auteurs se sont aperçus qu'il y avait, en réalité, « des pays dignes d'être regardés et des personnages qui méritent d'être dépeints » en dehors de Paris. Ainsi, le régionalisme devient en littérature une manière de revendiquer les richesses régionales face à prédominance parisienne, portée par des auteurs tels que Georges Sand, Alphonse Daudet ou encore Frédéric Mistral.

De manière similaire, Rimbaud, sans être écrivain régionaliste à proprement parler, puise souvent dans son attachement ambigu aux Ardennes, sa région natale, comme nous avons déjà vu précédemment : *À la musique* évoque Charleville dans son sous-titre, tandis que *Roman* et *Les Premières communions* s'inspirent respectivement de Mézières et de Roche. Mais ce n'est pas tout. *Phrases,* l'un des poèmes en prose des *Illuminations*, évoque vraisemblablement une scène « ardennaise » ou « flamande », le « 'rouissage' des plantes textiles, qui consiste à les faire tremper dans l'eau »[387] :

> Une matinée couverte, en Juillet. Un goût de cendres vole dans l'air ; – une odeur de bois suant dans l'âtre, – les fleurs rouies – le saccage des promenades – la bruine des canaux par les champs – pourquoi pas déjà les joujoux et l'encens ?

2.2 Les régionalismes linguistiques

2.2.1 La richesse linguistique des Ardennes

Lise Bésème-Pia, folkloriste ardennaise, décrit dans son livre *Patois ardennais : L'ancien parler de chez nous* quelques particularités du patois des Ardennes : « Le tout donne un langage qui paraît rude et quelque peu rocailleux : notre manière d'avaler une multitude de syllabes est très courante, surtout lorsqu'on s'exprime rapidement ; la façon dont nous accentuons ou transformons certains sons paraît bien souvent bizarres aux personnes n'étant pas de notre région »[388].

---

[386] CHARLES-BRUN, Jean. *Les littératures provinciales avec une esquisse de géographie littéraire de la France*. Paris : Bloud et Cie, Éditeurs, 1907.
[387] L'œuvre poétique de Rimbaud commentée par Suzanne Bernard. *Op.cit.*
[388] BÉSÈME-PIA, Lise. *Patois ardennais : L'ancien parler de chez nous.* Pomacle : Éditions Harlaut, 2018.

Dans l'avant-propos de son livre *Le parler des Ardennes*, Michel Tamine parle de quatre groupes de mots et d'expressions dans les parlers régionaux.

Le premier, « sans doute la plus difficile d'accès », qui nécessite « une patiente observation » et une « écoute attentive » de la part des chercheurs : très souvent, le locuteur ne se rend pas compte du fait qu'un mot ou un autre n'est, en réalité, pas utilisé dans le français standard (l'auteur illustre ce point par un anecdote qui s'est passé en Provence, lorsqu'un élève utilisait le mot « carte » pour désigner son « cartable »)[389].

Le deuxième « est constitué de termes qui doivent leur confort aux lacunes de la langue nationale » : autrement dit, certains termes des patois sont tellement précis qu'ils n'ont pas vraiment d'équivalent en français standard. Parfois, note Michel Tamine, « le mot régional se révèle plus efficace, en termes d'économie linguistique ». Le troisième groupe « puise ses sources dans ce qu'on peut appeler le fond culturel régional, en ce sens qu'il témoigne d'activités parfois séculaires, d'industries traditionnelles, qui pour être disparues, n'en restent pas moins présentes dans la conscience culturelle des autochtones ». En d'autres mots, beaucoup de termes dans ce groupe sont aujourd'hui tombés dans l'oubli parce qu'ils ne sont plus proches de nos quotidiens[390].

Quant au quatrième groupe de mots, dont les correspondants français sont parfaitement connus, ils subsistent grâce à un choix conscient de la part des locuteurs :

> Leur emploi résulte alors d'un choix conscient, et répond à des circonstances et des objectifs plus ou moins complexes : identité de l'interlocuteur, lieu de l'énonciation, recherche d'expressivité, etc. Car le régionalisme échappe pour une part aux nécessités de la stricte communication, et se charge souvent d'une force affective qui manque au français courant. En raison même de son poids affectif, il est le mot de famille, du petit cercle d'intimes, c'est lui qui traduit spontanément l'émotion intense ; c'est lui, surtout, qui fournit au locuteur malicieux nombre de comparaisons piquantes et alertes, qui jouent un rôle non négligeable, dans la mesure où elles assurent parfois la survie du terme qu'elles contiennent[391].

Si les Ardennais disposent d'une grande richesse linguistique en termes de vocabulaire « local », le patois ardennais n'est guère classé parmi les langues régionales de la France. Dans une lettre en réponse à notre interrogation par rapport à ce sujet, M. Tamine nous explique qu'il n'existe pas de parler « spécifiquement ardennais », car « pas de mot utilisé en

[389] TAMINE, Michel. *Le parler des Ardennes.* Chamalières : Christine Bonneton Éditeur, 2015. p.5.
[390] TAMINE, Michel. *Ibid*. p. 6-7.
[391] TAMINE, Michel. *Ibid*. p. 7-8.

Ardenne qu'on ne puisse imputer à l'un des trois dialectes sources (le champenois, le wallon et le lorrain) ».[392]

2.2.2 L'ardennisme de Rimbaud

Sur le plan thématique, les Ardennes apparaissent à plusieurs reprises dans l'œuvre de Rimbaud : de manière explicite dans des poèmes comme *À la musique*, mais aussi de manière plus implicite, comme dans *Roman* (poèmes que nous avons étudié dans le deuxième chapitre) ; ou encore *La Rivière de Cassis*, qui semble s'inspirer de la célèbre légende ardennaise des *Quatre fils Aymon*.

Sur le plan linguistique, nous trouvons chez le jeune poète la présence des expressions locales, révélant sa maîtrise et son usage du langage de sa région natale, bien qu'il ait été formé au français standard enseigné à l'école.

Dans *La Maline*, « j'ai pris *une* froid » (« Tout bas : « Sens donc : j'ai pris *une* froid sur la joue… ») est, selon Jean-Baptiste Baronian, « un belgicisme assez populaire, en particulier dans la vallée de la Meuse entre la frontière française et Namur, et dans le Hainaut : attraper un rhume »[393].

Dans *Pauvres à l'église*, le terme « orrie » (« Vers le chœur ruisselant d'orrie et la maîtrise ») est un ardennisme qui désigne « des ornements dorés »[394] . Dans *Premières Communions*, les « rosiers fuireux » (« Des nœuds de mûriers noirs et de rosiers fuireux ») désignent « des églantiers »[395]. Nous nous demandons s'il s'agit dans les deux cas des usages inconscients, ou bien d'une manière pour capturer et reconstituer l'atmosphère de sa ville natale.

Dans *Le Bateau ivre*, poème que Rimbaud apportera plus tard à Paris aux dîner des Vilains-Bonshommes, il utilise le terme « flache d'eau » (« Si je désire une eau d'Europe, c'est la flache ») pour désigner « flaque d'eau » [396].

Dans son *Dictionnaire Rimbaud*, Baronian cite d'autres « termes et des expressions qu'on qualifie de régionaux » employés par Rimbaud, dont beaucoup sont

[392] Échange par mail : nous remercions M. Michel Tamine pour sa patience et sa bienveillance.
[393] BARONIAN, Jean-Baptiste. « Le lexique ardennais de Rimbaud » in *Rimbaud vivant* (numéro 58). Charleville-Mézières : Association internationale des Amis de Rimbaud, 2019. pp.121-136.
[394] RIMBAUD, Arthur. *Op.cit*. p. 855.
[395] *Ibid*. p.860.
[396] *Ibid.* p.164.

« incompréhensibles que dans ces régions-là »[397]. Nous reprenons cette partie du livre sous forme de tableau quelques exemples, pour illustrer la présence du parler ardennais présents dans l'œuvre de Rimbaud.

Expression régionale	**Poème(s) et/ou autres écrits**	**Équivalent en français standard**
Bandes de musique rare	*Vagabonds*	Groupe de musiciens (parfois ambulant) en Champagne et en Wallonie.
Caverne(s)	*Vagabonds,* Lettre à Delahaye de juin 1872	Une source captée et naturelle.
Darne	*Accroupissements,* *Les Poètes de sept ans*	« Ivre » ou « pris de vertige », « avoir une malaise », « avoir le tournis ».
Doigts de pied	*Accroupissements*	Orteils.
Épater	*À la musique,* *La Maline*	Écraser, aplanir (en wallon).
Fesses des rosiers	« Plates-bandes d'amarantes... »	Une branche flexible, souvent une baguette de coudrier, qui sert à renforcer ou à réparer une haie vive.
Fouffre	*Mes petites amoureuses*	Chiffon, haillon et, par extension, objet dénué de valeur (terme en général employé au pluriel).
Mauvais sang	*Mauvais sang*	Se dit d'une personne qui a mal tourné.
Pâtis	*Voyelles*	L'endroit où l'on fait paître les bestiaux.
Pialat	*Mes petites amoureuses*	Un tas, un amas.
Portenteux	Lettre à Georges Izambard du 12 juillet 1871	Important, volumineux, extraordinaire (du latin « portitor »).
Ravine	*Villes*	Petit ravin.
Vacherie	*Le Bateau ivre*	Une étable à vaches.

Si le régionalisme devient de moins en moins présent chez Rimbaud au fur et à mesure, il ne disparaît pas complètement : dans les *Illuminations,* nous trouvons le terme « tentures » dans *Royauté,* qui signifie « double rideaux » en Belgique.

[397]BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit.*

B. Espaces géographiques comme miroir de l'état intérieur

1. Espaces et émotions dans la littérature

La littérature regorge d'exemples dans lesquels les espaces et les paysages sont reliés aux émotions et aux sentiments. Les autobiographies, en particulier, constituent un genre dans lesquels les espaces géographiques sont fréquemment associés aux émotions.

Souvent, les espaces familiers suscitent chez les autobiographes des sentiments de nostalgie : ainsi, Chateaubriand se remémore Saint-Malo dans *Mémoires d'outre-tombe*, Ruskin se souvient de Herne Hill dans *Praeterita : souvenirs de jeunesse*...

De manière similaire, les romanciers jouent largement sur les cadres géographiques afin de mieux traduire les ressentis des personnages.

Dans *Les Misérables* de Victor Hugo, par exemple, la forêt provoque chez la jeune Cosette la peur et quelques hallucinations :

> Elle regarda avec désespoir cette obscurité où il n'y avait plus personne, où il y avait des bêtes, où il y avait peut-être des revenants. Elle regarda bien, et elle entendit les bêtes qui marchaient dans l'herbe, et elle vit distinctement les revenants qui remuaient dans les arbres. Alors elle ressaisit le seau, la peur lui donnait de l'audace [...] À peine eut-elle fait cent pas qu'elle s'arrêta encore, et se remit à se gratter la tête. Maintenant, c'était la Thénardier qui lui apparaissait ; la Thénardier hideuse avec sa bouche d'hyène et la colère flamboyante dans les yeux. L'enfant jeta un regard lamentable en avant et en arrière. Que faire ? que devenir ? où aller ? Devant elle le spectre de la Thénardier ; derrière elle tous les fantômes de la nuit et des bois.[398]

Selon les personnages, les émotions suscitées par un même espace géographique peuvent varier considérablement. Par rapport à ce point, l'image de la mer dans *La petite sirène* de Hans Christian Andersen[399] constitue un exemple très parlant. Pour les peuples terrestres, la mer infinie riche de merveilles est symbole de liberté et d'aventure, ce qui explique pourquoi le prince et ses hommes choisissent de s'y aventurer. Aux yeux des sœurs aînées de l'héroïne, la mer est synonyme d'un cadre sécurisant, un « chez-soi » :

> La première fois qu'une des sœurs sortait de l'eau, elle était toujours enchantée de toutes les nouvelles choses qu'elle apercevait ; mais, une fois grandie, lorsqu'elle pouvait monter à

[398] HUGO, Victor. *Les Misérables.* Paris : Émile Testard, 1890.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Misérables/Tome_2/Livre_3/05, page consultée le 28/12/2024.
[399] ANDERSEN, Hans Christian. « La petite sirène » in *Contes d'Andersen* (traduction par David Soldi). Paris : Librairie Hachette et Cie, 1876.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Contes_d'Andersen/La_Petite_Sirène, page consultée le 29/12/2024.

> loisir, le charme disparaissait, et elle disait au bout d'un mois qu'en bas tout était bien plus gentil, et que rien ne valait son chez-soi.

Quant à la plus jeune sœur, elle voit dans cette même mer infinie et protectrice un espace de renfermement et de tristesse :

> Plus d'une fois, le soir et le matin, elle retourna à l'endroit où elle avait laissé le prince. Elle vit mûrir les fruits du jardin, elle vit fondre la neige sur les hautes montagnes, mais elle ne vit pas le prince ; et elle retournait toujours plus triste au fond de la mer. Là, sa seule consolation était de s'asseoir dans son petit jardin et d'entourer de ses bras la jolie statuette de marbre qui ressemblait au prince, tandis que ses fleurs négligées, oubliées, s'allongeaient dans les allées comme dans un lieu sauvage, entrelaçaient leurs longues tiges dans les branches des arbres, et formaient ainsi des voûtes épaisses qui obstruaient la lumière.

Dans un esprit similaire, nous retrouvons dans l'œuvre poétique de Rimbaud une dynamique entre les espaces et les émotions, où les éléments de géographie jouent un rôle essentiel dans l'expression des sentiments.

2. Espaces et émotions chez Rimbaud

Chez Rimbaud, le lien entre les espaces et les émotions se manifestent dans les textes qui sont soit directement « autobiographiques », soit inspirés partiellement par sa vie réelle. Parfois, il s'agit même des textes faussement « autobiographiques », où l'expression à la première personne n'est pas synonyme d'une représentation fidèle à la vraie vie.

2.1 La liberté et le bonheur

2.1.1 La liberté rêvée : *Sensation* et *Ma Bohème*

Chez Rimbaud, les espaces naturels, en particulier les espaces ouverts, sont souvent associés à la liberté, et, par extension, au bonheur d'échapper du contrôle maternel. Cette thématique apparaît notamment dans deux poèmes en vers, *Sensation* et *Ma Bohème*.

Dans le premier texte, le titre indique déjà un lien avec les perceptions sensorielles. Le premier quatrain évoque des « soirs bleus d'été » qui suggèrent une répétition d'expériences en question, où le protagoniste « rêveur » va dans la belle nature : « dans les sentiers », il se laisse « picoter par les blés », et « fouler l'herbe menue ». Mais ces émotions ne sont pas celles du moment « présent » : l'emploi du futur (« j'irai », « j'en sentirai », « j'irai loin, bien loin » ...) traduit une projection vers un avenir idéalisé, un temps meilleur de liberté.

Dans *Ma Bohème*, Rimbaud reprend le thème de *Sensation*, celui d'une liberté sur la route. Les soirs automnaux évoqués sont couverts d'un aspect fantastique : « assis au bord

des routes » « ces bons soirs de septembre », le « Petit-Poucet rêveur », dont l'« auberge était à la Grande-Ourse », sent des « gouttes de rosée » sur son front. Contrairement à *Sensation*, où la liberté est projetée dans le futur, toute l'histoire de *Ma Bohème* se déroule au passé (« je m'en allais », « j'allais sous le ciel ») : les marqueurs temporels du passé et l'image du « Petit-Poucet rêveur » donnent au poème l'allure des souvenirs d'enfance imaginaires[400].

2.1.2 Charleroi et le bonheur du voyage

Au Cabaret-Vert et *La Maline* sont parmi les sonnets évoquant une escapade en Belgique : fin septembre 1870, Rimbaud arrive dans la ville de Charleroi, en cherchant à se faire embaucher par le journal local.

La joie transparaît à travers les deux textes. Dans *Au Cabaret-Vert*, le jeune homme entre au restaurant après huit jours de chemin. « Bienheureux », il contemple « les sujets très naïfs » de la tapisserie ornant cet endroit tout vert, lorsqu'une belle servante lui apporte de la nourriture dans un plat « colorié ». Dehors, le soleil brille : un rayon de soleil éclaire sa « chope immense », ajoutant une touche à ce moment chaleureux. *La Maline*, texte composé pendant la même période, rappelle fortement *Au Cabaret-Vert* par la similitude de leurs scènes. Cette fois, le jeune homme mange un plat belge dans une salle à manger « brune », quand une servante au joue « pêche rose et blanc » vient près de lui. Dans les deux textes, l'ambiance accueillante émerge grâce à des descriptions vibrantes de couleurs et de personnages, renforçant le sentiment de réconfort qui se dégage de ces simples moments.

2.2 La solitude

Cependant, dans les poèmes de Rimbaud, l'espace apparaît plus souvent comme miroir d'une immense solitude intérieure ressentie tout au long de son enfance et de son adolescence.

2.3.1 *Les Poètes de sept ans*

Dans Les Poètes de sept ans, la solitude se sent d'abord à l'intérieur de l'appartement : « l'ombre des couloirs aux tentures moisies » dans le vers huitième

[400] Malgré la joie qui se dégage dans *Sensation* et *Ma Bohème*, la liberté n'y est jamais associée au moment présent : le jeune poète semble incapable de vivre pleinement dans l'instant présent.

fonctionne comme point de départ pour arriver à la description d'une enfance solitaire : il est difficile de grandir heureux dans de tels décors morbides.

Les descriptions du dehors renforcent l'idée de la solitude. En hiver, le jardinet derrière la maison est éclairé par la lumière de la lune. Mais quel endroit ! « Gisant au pied d'un mur, enterré dans la marne » : « gisant » (c'est-à-dire qui « git », qui est étendu immobile ») et « enterré fait du jardinet un endroit presque funèbre, accentuant l'impression d'isolement qui y règne.



Illustration 73 :
Jardinet derrière la maison où Rimbaud a passé une grande partie de son adolescence, aujourd'hui baptisé la « Maison des Ailleurs » (7 Quai Arthur Rimbaud, Charleville-Mézières). L'âge de « sept » ans évoqué dans le poème ne correspond donc pas à l'âge du poète lorsqu'il vivait dans cet appartement.
Source :
Collection personnelle.[401]

2.2.2 *Les Déserts de l'Amour*

[401] Photo prise par l'auteure.

La solitude revient dans un autre texte, intitulé « Les Déserts de l'Amour » : le titre, soigneusement choisi par le Rimbaud, fait déjà allusion à cet état d'esprit – grâce à l'image du désert connue par notre imaginaire - avant que l'on ne lise la suite.

Le texte s'ouvre sur un « avertissement » qui rappelle un état d'être similaire à celui dans *René* de Chateaubriand : « sans parents, sans amis, pour ainsi dire seul sur la terre » du célèbre écrivain breton devient chez le jeune homme ardennais « sans mère, sans pays, insoucieux de tout ce qu'on connaît ».

Tout au long du texte, le sentiment de solitude se renforce à travers deux rêves.

Le premier rêve s'ouvre sur une description d'une campagne immuable : « C'est certes la même campagne. La même maison de campagne de mes parents »[402]. Mais il y a dans cette stabilité de quoi pour être heureux : le salon, « avec des bougies et des vins et des boiseries rustiques », les servantes, les amis... Or, le narrateur annonce sa solitude dans la première phrase du prochain paragraphe : « Moi j'étais abandonné ». La solitude ressentie quand il n'était pas « seul », est en réalité une solitude plus profonde à laquelle aucune compagnie ne saurait remédier, y compris la « servante » qui rejoindra le jeune homme dans la « chambre très sombre » dans les deux derniers paragraphes.

Nous retrouvons dans le deuxième rêve des éléments du premier : une femme (« Femme » à la majuscule renvoie sans doute à une figure symbolique), une chambre « sans lumière » dans la même maison de famille (« la lampe de la famille »). Dans ce rêve « urbain », le jeune homme sort dans la ville « sans fin ». Dans son commentaire, Suzanne Bernard souligne cette impression que « l'on ressent fréquemment en rêve » mélangée à l'épuisement de la poursuite :

> La *ville sans fin* est à mettre en parallèle avec la « maison de campagne sans fin » du « rêve » précédent : impression que l'on ressent fréquemment en rêve, en effet, quand on erre interminablement dans des rues ou dans des corridors. [...] Tout ce paragraphe décrit une poursuite épuisante, comme on en fait dans les rêves ; mais l'impression dominante est de tristesse plutôt que d'angoisse, d'*épuisement* aussi.

[402] La seule « maison de campagne » que Rimbaud a connue est celle de Roche appartenant la famille de sa mère : ses propres parents ne possèdent guère une telle maison. Nous apercevons ici un autre type de solitude ressenti par le jeune poète : ayant grandi dans une famille monoparentale, il rêve, dans *Les Déserts de l'Amour* comme dans ses brouillons « Je rêvai que ... j'étais né à Reims »), d'une famille heureuse avec ses deux parents qui s'aiment.

« Elle n'est pas revenue, et ne reviendra jamais » : le jeune homme, laissé en solitude, redevient « un enfant ». Il y a dans la dernière phrase du texte (« Vrai, cette fois, j'ai pleuré plus que tous les enfants du monde ») quelque chose « de naïf et d'enfantin », comme le remarque encore Bernard. Pour notre part, nous pensons également aux enfants dans *Les Étrennes des orphelins*, sans parents (ce qui rappelle le début du récit) et seuls au monde.

2.2.3 *Enfance*

Dans la deuxième partie du texte, c'est dans la négation que se manifeste l'idée de la solitude : l'auberge « vide », les prés qui « remontent aux hameaux sans coqs, sans enclumes », les loges des gardes « inhabités » (« D'ailleurs il n'y a rien à voir là-dedans », précise le poète).

Le côté sombre s'intensifie au fil du poème et devient plus personnel. Dans la quatrième partie, le narrateur s'identifie enfin à un enfant abandonné (« Je serais bien l'enfant abandonné »), les sentiers sont « âpres » et l'air, « immobile ».

La cinquième partie est étouffée des éléments obscurs :

> Qu'on me loue enfin ce tombeau, blanchi à la chaux avec les lignes du ciment en relief – très loin sous terre.
> Je m'accoude à la table, la lampe éclaire très vivement ces journaux que je suis idiot de relire, ces livres sans intérêt.

« Qu'on me loue enfin ce tombeau » : l'ambiance funèbre s'impose dès les premiers mots. La phrase suivante semble évoquer ce qui se passe « très loin sous terre », à l'intérieur de ce « tombeau » : tout seul, le narrateur relit des journaux qu'il est « idiot de relire », des « livres sans intérêt ».

2.2.4 *Vies*

Nous lisons dans la troisième et dernière partie de *Vies* :

> Dans un grenier où je fus enfermé à douze ans j'ai connu le monde, j'ai illustré la comédie humaine. Dans ce cellier j'ai appris l'histoire. À quelque fête de nuit dans une cité du Nord, j'ai rencontré toutes les femmes des anciens peintres. Dans un vieux passage à Paris on m'a enseigné les sciences classiques. Dans une magnifique demeure cernée par l'Orient entier j'ai accompli mon immense œuvre et passé mon illustre retraite. J'ai brassé mon sang. Mon devoir m'est remis. Il ne faut même plus songer à cela. Je suis réellement d'outre-tombe, et pas de commissions.

Dans ce poème, à partir du « grenier », du « cellier » dans lesquels le narrateur a « connu le monde » et « appris l'histoire », Rimbaud laisse s'envoler son imagination : dans « une cité du Nord » (le nord de la France ou à la frontière belge, ou bien le pôle nord qu'il n'a visité que dans son imagination ?), dans « un vieux passage de Paris » (sans doute inspiré par son séjour dans la capitale), et enfin dans « une magnifique demeure cernée par l'Orient entier » qui est purement fictive. Finalement, le narrateur annonce qu'il a « brassé son sang » et que son « devoir » lui est remis ; qu'il est « réellement d'outre-tombe » - phrase qui rappelle les *Mémoires d'Outre-tombe* de Chateaubriand mais aussi son propre poème, *Enfance*, dans lequel il écrit « Qu'on me loue enfin ce tombeau ». Ainsi, le sentiment de solitude se traduit dans *Vies* à travers les espaces évoqués qui mènent à la chute « funèbre ».

Ainsi, le sentiment de confinement apparaît comme un constant chez Rimbaud. Qu'il s'agisse des « latrines » (*Les Poètes de sept ans*), d'un espace « très loin sous terre » (*Enfance*), ou encore du « grenier » (*Vies*), le poète semble constamment enfermé dans des espaces clos, traduisant symboliquement un monde intérieur troublé d'un adolescent en crise.

TROISIÈME PARTIE

DU RÊVE GÉOGRAPHIQUE À L'EXPLORATION

CHAPITRE V

ENTRE RÉEL ET IMAGINAIRE :

ICI ET AILLEURS SELON RIMBAUD

> Je suis dépaysé, malade, furieux, bête, renversé ; j'espérais des bains de soleil, des promenades infinies, du repos, des voyages, des aventures, des bohémienneries.
>
> − Lettre de Rimbaud à Izambard du 25 août 1870.

I. L'ambivalence des ailleurs : entre fascination et eurocentrisme géographique

A. Les « ailleurs » dans la propagande coloniale du XIXe siècle

Au XIXe siècle, en Europe, le colonialisme est indissociable du nationalisme : les propagandes coloniales - qui se font largement à travers les presses destinées à la classe moyenne - servent avant tout de justifier l'expansion territoriale, tout en renforçant l'idée de supériorité des Européens par rapport aux autres races.

1. Les « ailleurs » comme espaces de danger

Les territoires habités par « l'Autre » sont souvent qualifiés de « sauvages », nécessitant d'être « civilisés » par la présence des Européens. *Le Petit Journal* est parmi les presses françaises de cette époque qui adhèrent à cette mentalité, comme le montre *Le mythe de la colonisation dans les images de la presse populaire (1890-1900)* de Christian Loubet, spécialiste de l'Histoire de l'Art et des Mentalités modernes :

> Les « reportages » du *Petit Journal* donnent une vision calamiteuse des pays tropicaux : invasion des sauterelles (Algérie, 4-7-91), cyclone entraînant le désarroi (Mayotte, 27-3-98), famine causant des épidémies (Inde,7-2-97). Voici une planète interdite, un lieu qui pose en obstacle ses défenses naturelles devant le héros. Pour « nos » soldats, « les fièvres pernicieuses » menacent autant que les « embûches traîtresses des ennemis » (7-10-91). Ces commentaires sont confirmés par l'iconographie.[403]

[403] LOUBET, Christian. « Le mythe de la colonisation dans les images de la presse populaire (1890-1900) » in *Cahiers de la Méditerranée* (numéro 42, 1, 1991).



Illustration 74 :
Le fléau algérien, illustration sur la couverture du *Petit journal : supplément illustré, numéro du 4 juillet 1891*.[404]
Source :
Le Petit Journal.

[404] Si cette représentation évoque une situation inquiétante, elle participe, comme beaucoup d'images produites à l'époque, à une rhétorique visuelle représentant les régions extra-européennes comme espaces de danger, alors que l'Europe avait elle-même connu, quelques siècles plus tôt seulement, la Peste noire et d'autres catastrophes majeures.

2. Une curiosité non sollicitée pour l'« Autre »

Si les territoires colonisés sont fréquemment décrits comme des espaces dangereux, les Européens manifestent pourtant une curiosité redoutable à l'égard des peuples habitant ces parties du monde, comme en témoignent les événements contemporains et leurs représentations visuelles :

> Beau programme : compter puis exhiber. Au Jardin d'Acclimatation (près du zoo), on peut voir les Amazones et les guerriers dahoméens (28-2-91) ou les Paï Pi Bri venus de Côte d'Ivoire pour se donner en spectacle, danser et mîmer les gestes de la vie quotidienne des Tropiques. L'éditorialiste du Journal exprime moins le racisme naïf qu'un sentiment ambivalent (6-8-92). Plus tard, à l'occasion de la visite « libre » des 122 sujets du roi Toffa du Bénin (aux frais de la société d'ethnographie qui les présente au palais des arts libéraux), la curiosité se confirme. « C'est assurément ce qu'il y a de plus étrange à voir en ce moment à Paris » souligne le journaliste, qui suggère (avec humour ?) : « Pourquoi un impresario hardi ne conduirait-il pas au Dahomey, une troupe d'Européens ? » (24-4-93)[405].

[405] LOUBET, Christian. *Ibid.*



8 Supplément illustré du Petit Journal

la victoire que l'Empereur est représenté; non, le soir tombe, c'est le déclin du jour en même temps que celui de la fortune; la nuit descend déjà sur les arbres, elle étend l'échec des uniformes chamarrés des guides rouges et des aides de camp, et sur un tertre ensemble et lentement s'avance lentement le cheval blanc de Napoléon.

La bête est d'un mouvement superbe et l'une exécution exquise. Sans vouloir chercher trop loin, ne vous semble-t-il point que seule elle paraît inconsciente, son masque et impassible et fait ressortir davantage la préoccupation des personnages humains de ablesu.

L'empereur est soucieux au-delà de toute xpression. Il n'est point abattu, car il ne encontrera jamais à lutter, il reviendra de l'île d'Elbe, et peu s'en est fallu qu'il ne s'échappât aussi de Sainte-Hélène; mais il sent bien que les jours d'Austerlitz, de Wagram et d'Iéna sont finis et que son admirable campagne de France ne sauvera pas le pays que son excessive ambition a perdu.

Et alors peut-être songe-t-il à son fils bien-aimé pour qui le trône du monde entier lui paraissait trop petit. Peut-être voit-il Waterloo, Schœnbrunn, avec la mort du duc de Reichstadt, qui fut Napoléon II, et l'indigne conduite de celle qui ne voulut plus être la veuve de Napoléon et devint la femme d'un gentilhomme quelconque; il voit encore Sainte-Hélène avec Hudson Lowe, la France envahie deux fois, malgré la plus belle série de victoires qui ait existé, et devenue après lui plus petite que lorsqu'il l'avait prise.

Tout cela, l'admirable génie de Meissonier l'a résumé dans cette merveilleuse figure dont nous sommes heureux de donner la véritable impression.

Amazones, Guerriers et Féticheurs Dahoméens

DU JARDIN D'ACCLIMATATION

Le Petit Journal publiait il y a quelques jours un article trop intéressant sur les Dahoméens pour qu'il fût possible de ne pas le compléter par une image dans le *Supplément illustré*.

On vous a longuement et savamment parlé de ces nègres qui ont récemment donné pas mal de tintouin à la France. Il n'a point été commode de les réduire au respect et pas mal de sang a coulé en Afrique pour arriver à une paix qui, espérons-le, ne sera plus troublée.

Les Dahoméens sont braves et vigoureux, les femmes valent les hommes, la preuve en est que le roi a peur garde d'honneur un bataillon d'amazones dont l'énergie et la férocité ne le cèdent en rien à celles des hommes.

Les relations devenues moins tendues, roi de Dahomey a autorisé M. John Hoa[ck] emmener quelques-uns de ses sujets à Pa[ris] et nous avons maintenant parmi nous q[uel]ques sujets de Sa Majesté Behanzin, soi[xante] hommes et quatorze femmes originaires d'A[bo]mey; cinq hommes et dix femmes et d'[une] deux féticheurs, deux musiciens et un cuisi[nier].

C'est le Jardin d'acclimatation, très bi[en] installé pour ce genre d'exhibition, qui les recueillie; on peut les y voir tous les jours, livrer aux exercices les plus étranges et les plus intéressants.

Les Amazones font l'exercice avec plus régularité encore que les guerriers du sexe masculin, les féticheurs, moitié prêtres, moitié sorciers, exercent leurs pratiques curieuses, et tout ce monde...est très sensible à l'intérêt des Parisiens et reçoit très volontiers [les] pièces de monnaie qu'on veut bien leur d[onner].

Amazones, guerriers et féticheurs dahoméens

DU JARDIN D'ACCLIMATATION

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France



Illustrations 75 et 76 :
En haut : « Amazones, guerriers et féticheurs dahoméens » (*Le Petit Journal- Supplément du dimanche* du 28 février 1891).
En bas : « Les Paï-Pi-Bri au Jardin d'Acclimatation » (*Le Petit Journal- Supplément du dimanche* du 5 août 1893).
Dans la presse populaire de l'époque, de nombreuses représentations visuelles similaires contribuent à renforcer les stéréotypes et les préjugés l'égard des autres peuples.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Ces « spectacles » forcés, ainsi que leurs représentations visuelles dans les presses populaires, réduisent les peuples des territoires colonisés aux simples « animaux » et reflètent une dynamique inégale entre les colonisateurs et les peuples colonisés.

B. L'exotisme[406] à travers une perspective ethnographique

1. La voix ethnographique dans le contexte colonial

Dans son article *Qu'est-ce que l'exotisme ?*, le géographe Jean-François Staszak explique le processus d'exotisation qui nécessite deux étapes, celle de la dé-contextualisation et celle de la re-contextualisation :

> D'abord, pour qu'un lieu, être humain ou objet lointain paraisse bizarre, il faut parvenir à l'aborder, à se saisir de lui et à le déconnecter du contexte local dans lequel il est parfaitement intégré et n'a rien de bizarre : il faut le dé-contextualiser. Pour ensuite le considérer selon notre point de vue, repérer ce qu'il a de curieux ou d'anormal, il faut le placer dans le cadre

[406] Dans le cadre de notre étude, nous analysons uniquement l'exotisme présent dans la littérature européenne.

> de notre société, où on le contemple et où on voit comme il s'écarte de nos valeurs et de nos habitudes : c'est la re- contextualisation. L'exotisation est un changement de contexte, par lequel l'objet exotisé est mis à disposition (de lointain il devient proche) et qui construit son étrangeté[407].

À l'époque coloniale, l'ethnographie, centrée sur l'étude des cultures et des modes de vie des populations dites « primitives », s'inscrit dans cette logique d'exotisation. Au XIXe siècle, elle se caractérise par une approche descriptive et consiste notamment à collecter des informations sur les populations extra-européennes, souvent dans le but de les classifier et représenter comme fondamentalement différentes, renforçant le regard « exotisant » porté sur les autres cultures :

> La reconnaissance des espaces exotiques emprunta, pour ce qui regarde l'homme, deux voies complémentaires : d'un côté, l'étude de l'histoire, des langues, de la « physionomie morale » des peuples et de leurs productions en liaison avec le sol ; de l'autre, la reprise instrumentale d'un thème hiérarchique déjà séculaire dont le système des races et la théorie dite des stades de développement permirent d'actualiser le poncif.[408]

Quant à la voix « ethnographique »[409], elle désigne un ton de narration hérité des études ethnographiques qui présuppose l'étrangeté de l'observé. On la retrouve souvent dans les ouvrages de géographie, dont ceux déjà cités dans le premier chapitre de notre recherche (Conrad Malte-Brun, auteur de *Géographie complète et universelle*, est lui-même parmi les membres fondateurs de la Société d'ethnographie de Paris, « établissement d'utilité publique » créé en 1839[410]).

---

[407] STASZAK, Jean-François. « Qu'est-ce que l'exotisme ? » in *Le Globe* (tome 148, 2008). Version en ligne sur le site de l'Université de Genève : https://www.unige.ch/sciences-societe/geo/files/4314/4464/7645/Globe2008_Article1_.pdf, page consultée le 04/03/2024.

[408] BLANCKAERT, Claude. « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIIIe siècle – XIXe siècle) » in *Ethnologie française* (vol. 34-4). Version en ligne : https://shs.cairn.info/revue-ethnologie-francaise-2004-4-page-661?lang=fr, page consultée le 24/02/2025.

[409] MOOC : Aboriginal Worldviews and Education » (« Les visions du monde autochtones et l'éducation ») de l'Université de Toronto (Canada). Pour plus d'information sur le cours : https://www.coursera.org/learn/aboriginal-education, page consultée le 22/02/2024.
À lire également, en ce qui concerne la représentation de l'autre, à travers les exemples des objets dans les musées ethnographiques :
YAP, Yee-Yin. *Ethnographic Representations of Self and The Other in Museums: Ideas of Identity and Modernity* (Université de Malmö, Suède) :
https://www.diva-portal.org/smash/get/diva2:1482768/FULLTEXT01.pdf, page consultée le 22/02/2024.

[410] « Bulletin de la Société d'ethnographie » sur Gallica : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k5433136p?rk=21459;2, page consultée le 25/04/2025.
Si l'inscription « Corporer diversi sed mentis lumine fratres » (« Différents dans le corps mais frères dans la lumière de l'esprit » figure sur l'emblème de la Société d'ethnographie, elle entoure une image d'un homme

2. Les déclinaisons de l'exotisme

Venant du grec *exôticos*, qui signifie « ce qui est étranger ou extérieur au sujet », le terme « exotique » est appliqué d'abord aux productions étrangères, avant de prendre au fur et à mesure de nouveaux sens :

> Appliqué dans un premier temps aux productions du sol étranger, notamment les plantes et les fleurs, l'adjectif qualifie ensuite des contrées, des villes et des mondes lointains, ainsi que des décors qui ajoutent à l'idée d'espace celles d'artefact et de travestissement. Néanmoins, il faut attendre le XIXe siècle pour que le terme soit utilisé au sens figuré, afin de désigner des mœurs et des objets d'art. L'exotique éveille alors tous les sens : la vue avec les décors ou les paysages exotiques, l'odorat avec les parfums exotiques, l'ouïe avec les instruments exotiques, le goût avec les mets exotiques ; l'adjectif renvoyant à un étranger lointain, le plus souvent en provenance de régions chaudes et peu connues.
> Il faut également attendre le XIXe siècle pour qu'apparaisse le substantif exotisme, dont la définition comprend deux acceptions bien distinctes : « ce qui est exotique » et « le goût pour ce qui est exotique »[411].

2.1 L'exotisme : reflet d'une position de pouvoir

Dans l'article de Staszak, l'auteur associe la fabrication de l'exotisme aux pouvoirs coloniaux et économiques des pays européens :

> En toute logique, les habitants des Tropiques (de même que ceux de l'Orient ou des continents autres que l'Europe) pourraient ou devraient considérer comme lointains et bizarres les produits de la zone tempérée (ainsi que ceux de l'Occident et de l'Europe), et les caractériser à leur tour comme exotiques. Or, il n'en est rien.
> La faculté du point de vue occidental à se considérer comme allant de soi dans les définitions des dictionnaires reflète une position de pouvoir qui est le fruit de la conquête, de la domination coloniale puis économique de l'Occident sur le reste du Monde (ou presque). Oui, Londres et Paris constituent ou constituaient bien un ici absolu (le méridien originel, le centre de la mappemonde) par rapport auquel se défini(ssai)t un ailleurs absolu, aussi bien pour les habitants du centre qui imposait cette vision du monde que pour ceux de la périphérie que celle-ci marginalisait. Et la plupart de ces périphéries n'eurent et n'ont pas les moyens politiques, militaires, économiques et ultimement culturels et linguistiques de s'autoproclamer centres de façon durable et convaincante. C'est dans la langue dominante que se dit et se pense l'exotisme[412].

---

blanc soutenu par deux hommes, l'un africain et l'autre asiatique, tous les deux représentés de manière stéréotypée.

[411] FLÉCHET, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire » in *Hypothèses* (2008/1). Paris : Éditions de la Sorbonne, 2008.

[412] STASZAK, Jean-François. *Op.cit.*

.

Pour le chercheur, peu importe le point de vue adopté, l'« Autre » est inévitablement et naturellement perçu comme « bizarre », en raison de la distance et des coutumes différents. Or, « il n'en est rien » : l'Occident se considère comme « ici » et le point de référence universel puisqu'il s'est déjà imposé comme centre du monde à travers la domination coloniale et économique. Suivant cette logique, nous pouvons constater encore à nos jours ces inégalités aussi bien dans le langage courant que dans le langage soutenu, aussi bien dans la vie de tous les jours (pensons au terme « boisson exotique » qui désigne plutôt un jus de fruit colombien qu'une bière allemande) que dans la recherche scientifique (l'expression « Extrême-Orient », ne pose, semble-t-il, aucun problème aux chercheurs venant eux-mêmes de l'Asie de l'Est).

En tant que phénomène culturel mais aussi tendance esthétique, l'exotisme se reflète fréquemment dans l'art et la littérature du XIXe siècle. En littérature, nous pouvons citer non seulement les romans où les histoires se déroulent dans des pays lointains (*Voyage en Orient* de Gérard de Nerval, *Madame Chrysanthème* de Pierre Loti, etc.), mais aussi la poésie parnassienne dans laquelle l'ailleurs sert souvent de décor et d'ornement.

Il n'existe pas une seule manière de décrire les territoires et les peuples « exotiques ». Au contraire, l'exotisme est en soi « hiérarchisé » : souvent, les descriptions des territoires européens (par exemple, la Scandinavie, la Grèce ou encore l'Italie) sont moins empreintes d'un regard « ethnographique » que celles des régions extra-européennes.

2.2 L'orientalisme : une déclinaison de l'exotisme

Dans son livre *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident,* Edward Said explique la fascination pour l'Orient qui permet de définir l'Occident par contraste :

> L'Orient n'est pas seulement le voisin immédiat de l'Europe, il est aussi la région où l'Europe a créé les plus vastes, les plus riches et les plus anciennes de ses colonies, la source de ses civilisations et de ses langues, il est son rival culturel et il lui fournit l'une des images de l'Autre qui s'impriment le plus profondément en lui. De plus, l'Orient a permis de définir l'Europe (ou l'Occident) par contraste : son idée, son image, sa personnalité, son expérience[413].

[413] SAID, Edward. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident.* Paris : Éditions du Seuil*,* 2005.

Nombreux sont les auteurs fascinés par l'Orient, territoire lointain et par conséquent, « mystérieux ». Dans la préface à son recueil intitulé *Les Orientales*, Victor Hugo qualifie l'Orient de « préoccupation générale » porteuse de rêveries :

> Il résulte de tout cela que l'Orient, soit comme image, soit comme pensée, est devenu, pour les intelligences autant que pour les imaginations, une sorte de préoccupation générale à laquelle l'auteur de ce livre a obéi peut-être à son insu. Les couleurs orientales sont venues comme d'elles-mêmes empreindre toutes ses pensées, toutes ses rêveries ; et ses rêveries et ses pensées se sont trouvées tour à tour, et presque sans l'avoir voulu, hébraïques, turques, grecques, persanes, arabes, espagnoles même, car l'Espagne c'est encore l'Orient ; l'Espagne est à demi africaine, l'Afrique est à demi asiatique[414].

Dans l'art, les femmes « orientales » sont souvent indissociables aux fantasmes érotiques :

> Au XIXe siècle, c'est à la grande bourgeoisie industrielle et financière qu'appartient l'immense majorité des acheteurs d'œuvres d'art. [...] Les peintres orientalistes lui offrent l'évasion dont elle a besoin, la possibilité de rêver devant des images de minarets, de casbahs blanches, de souks colorés, de déserts, d'oasis, mais aussi de sultanes recluses avec leurs esclaves dans l'intimité raffinée et luxueuse des harems. Pour la grande bourgeoisie, l'orientalisme, c'est la sensualité, l'excitant mystère des nudités suggérées par des soieries légères et diaphanes, l'apparente liberté de mœurs de ces femmes cloîtrées dont les attitudes et les comportements contrastent fortement avec la pruderie occidentale. Le spectacle de ces images de harems lui donne la sensation quelque peu perverse de pénétrer par effraction dans un univers interdit où se mêlent intimement exotisme et érotisme[415].

[414] HUGO, Victor. *Les Orientales.* Paris : Ollendorf, 1912.
Préface de l'édition originale : https://fr.wikisource.org/wiki/Les_Orientales/Préface_de_l'édition_originale, page consultée le 03/03/2024.
[415] « La femme orientale dans la peinture du XIXe siècle » : https://histoire-image.org/etudes/femme-orientale-peinture-xixe-siecle?i=755, page consultée le 04/03/2024.

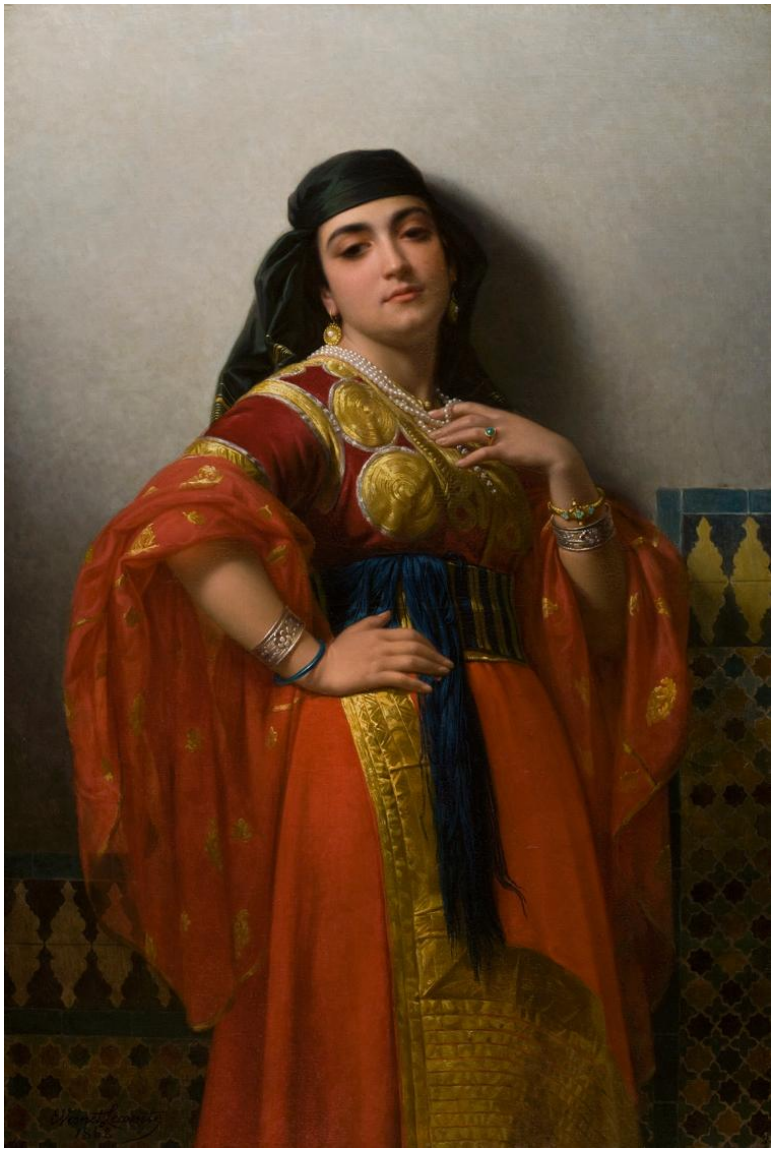


Illustration 77 :
Beauté orientale par Émile Vernet-Lecomte (1869).
Le tableau montre une jeune fille « orientale » dont la pose peut être considérée comme suggestive par le regard masculin : nous trouvons au XIXe siècle beaucoup de tableaux comme celui-ci qui mettent l'accent sur l'innocence et la sensualité supposées des femmes « orientales ».
Source :
Wikimedia Commons.

L'objectivation des femmes « orientales » offrent à la grande bourgeoisie la possibilité d'un rêve « interdit ». En littérature, tout comme dans l'art, les personnages tels que Kiku-San (« une petite femme à peau jaune, à cheveux noirs, à yeux de chat »)[416] ou encore

[416] LOTI, Pierre. *Madame Chrysanthème*. Paris : Calmann-Lévy, 1899.

Esmeralda (« Elle dansait, elle tournait, elle tourbillonnait sur un vieux tapis de Perse, jeté négligemment sous ses pieds »)[417] incarnent un fantasme inlassable autour des femmes « exotiques ».

II. La cartographie imaginaire de Rimbaud

Bon élève, Rimbaud possède de solides connaissances géographiques pour un jeune homme de son âge et de son époque.

A. Rimbaud et la synthèse géographique

Dans *Pour une géographie littéraire*, Michel Collot commente *Le génie du lieu* de Michel Butor, le qualifiant d'« une sorte de puzzle » :

> Chacun fait l'objet d'une série de notations fragmentaires, qui se mêlent aux évocations d'autres lieux, selon une combinaison complexe, dont le principe est variable, mais qui n'obéit à aucune articulation chronologique, ni même strictement géographique. Le lieu ne s'impose plus comme unité ni comme totalité close sur elle-même ; il s'ouvre sur tous les autres, non pas à la faveur d'un parcours qui tracerait de l'un à l'autre un itinéraire comme dans les récits dc voyage classiques, ni grâce à un regard panoramique qui les réunirait en un super-paysage, mais au prix d'un montage, qui n'aboutit à aucune vision d'ensemble dont toutes les pièces paraissent interchangeables et permutables.[418]

Chez Rimbaud, nous trouvons un effet similaire de « puzzle ».

Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs est un poème saturé de toponymes disparates :

> Tu ferais succéder, je crains,
> Aux Grillons roux les Cantharides,
> L'or des Rios au bleu des Rhins,
> Bref, aux Norwèges les Florides :
> [...]
>
> Là ! ... Comme si les Acajous
> Ne servaient, même en nos Guyanes,
> Qu'aux cascades des sapajous,
> Au lourd délire des lianes !

Si le jeune poète envoie *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* à Théodore de Banville en vue d'être publié, son texte se présente comme une réponse à, voire une critique de

Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Madame_Chrysanthème, page consultée le 19/12/2024.
[417] HUGO, Victor. Notre-Dame de Paris. Paris : Librairie Ollendorf, 1904.
Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Notre-Dame_de_Paris, page consultée le 19/12/2024.
[418] COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Paris : Éditions Corti, 2014.

l'esthétique parnassienne[419] qui repose trop souvent sur des éléments extravagants contribuant plus à la forme qu'au fond.

Or, dans *Promontoire,* Rimbaud énumère lui aussi les visions merveilleuses de toutes les parties du monde :

> L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick au large en face de cette villa et de ses dépendances qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire et le Péloponèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie ! Des fanums qu'éclaire la rentrée des théories ; d'immenses vues de la défense des côtes modernes ; des dunes illustrées de chaudes fleurs et de bacchanales ; de grands canaux de Carthage et des embankments d'une Venise louche ; de molles éruptions d'Etnas et des crevasses de fleurs et d'eaux. Des glaciers, des lavoirs entourés de peupliers d'Allemagne, des talus de parcs singuliers ; et les façades circulaires des « Royal » ou des « Grand » de quelque Brooklyn ; et leurs railways flanquent, creusent, surplombent les dispositions de cet hôtel, choisies dans l'histoire des plus élégantes et des plus colossales constructions de l'Italie, de l'Amérique et de l'Asie, dont les fenêtres et les terrasses, à présent pleines d'éclairages, de boissons et de brises riches, sont ouvertes à l'esprit des voyageurs et des nobles, qui permettent, aux heures du jour, à toutes les tarentelles illustres de l'art, de décorer merveilleusement les façades du Palais-Promontoire.

Dans ce poème, les éléments d'antan ou fictifs se mêlent à ceux qui sont bien réels. Épire et Péloponnèse sont des provinces de l'ancienne Grèce, tandis que « Scarbro' » correspond à la prononciation anglaise de « Scarborough », port et station balnéaire où se trouve réellement un Grand Hôtel « ouvert en 1867, et suivait la forme d'un petit promontoire de la falaise »[420] ; Rimbaud aurait pu voir en Angleterre des peupliers d'Allemagne, alors que les « molles éruptions d'Etnas et des crevasses de fleurs et d'eaux » ne peuvent qu'être imaginaires.

B. L'Europe : point de départ pour Rimbaud

L'Europe est pour Rimbaud un point de départ naturel : Français, il a connu au cours de sa jeunesse de nombreux endroits en Europe, avant de partir « loin, très loin » comme il l'a toujours souhaité.

Pour Rimbaud, bon élève doué en lettres et langues classiques, l'Europe des temps anciens représente quelque chose de très fascinant. Dans *Bateau ivre*, il prononce cette phrase

---

[419] Lire aussi :
KAHN, Gustave. « Le Parnasse et l'Esthétique parnassienne » in *Symbolistes et Décadents.* Paris : Librairie Léon Vanier, éditeur, 1902. Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/Symbolistes_et_Décadents/Études/Le_Parnasse_et_l'Esthétique_parnassienne, page consultée le 04/02/2025.

[420] Commentaire de Suzanne Bernard. *Op.cit.*

à travers le bateau personnifié : « Je regrette l'Europe aux anciens parapets ! » Dans *Michel et Christine*, c'est encore l'Europe ancienne qui est mise en avant : « Sur l'Europe ancienne où cent hordes iront ! ». Dans *Mauvais sang*, Rimbaud va jusqu'à proclamer : « Pas une famille d'Europe que je ne connaisse ». Au contraire, l'Europe à l'heure présente ne lui suffit pas. Dans la quatrième section du même texte, Rimbaud annonce son projet qui deviendra plus tard réalité : « Ma journée est faite : je quitte l'Europe ».

Outre les « lieux biographiques » que nous avons déjà étudié dans le deuxième chapitre, Rimbaud évoque encore dans son œuvre plusieurs autres toponymes européens de manière assez « aléatoire », comme nous venons de voir dans *Promontoire* : Venise, Etnas (volcan situé en Sicile, Italie), Épire (région partagée entre la Grèce et l'Albanie), Péloponnèse (péninsule en Grèce).

Dans la deuxième section de *Mauvais sang*, Rimbaud puise dans l'histoire ancienne en s'imaginant plusieurs vies qu'il aurait pu avoir aux siècles derniers :

> Je me rappelle l'histoire de la France fille aînée de l'Église. J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte, j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme ; le culte de Marie, l'attendrissement sur le crucifié s'éveillent en moi parmi les mille féeries profanes. — Je suis assis, lépreux, sur les pots cassés et les orties, au pied d'un mur rongé par le soleil. — Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'Allemagne.



Illustration 78 :
Chevalier en armure, visière levée, sur un cheval qui se cabre (1658).
Copie d'après l'estampe de Jost Ammann dans *Artliche und kunstreiche Figuren zu der Reiterey*, Francfort, 1584. Rimbaud aurait-il sans doute eu l'occasion de voir cette image lors de sa visite au Musée du Louvre ?
Source :
Collection du Musée du Louvre.

Dans ses poèmes, Rimbaud semble fasciné par le nord, notamment par l'actuelle Scandinavie qui est une région captivante riche d'histoire.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 79 :

Norvège, Suède et Danemark par Félix Delamarche (1828).

Au XIXe siècle, en raison de division politique, les géographes n'utilisent pas encore le terme de « Scandinavie » tel que nous le connaissons aujourd'hui : le *Cours de géographie* de Cortambert désigne par « Monarchie scandinave » Suède et Norvège, et traite le Danemark d'un territoire « à part » [421] ; tandis que Conrad Malte-Brun, géographe français d'origine danoise sa *Géographie complète et universelle*, évoque aussi dans des chapitres distincts la « Péninsule scandinave, comprenant la monarchie suédo-norvégienne » et le « royaume de Danemarck et ses « dépendances »[422].

Source :
Bibliothèque nationale de France.

Le poète, qui a parlé des barbaries de ses ancêtres gaulois dans *Mauvais sang*, songe dans *Délires I* aux Scandinaves comme un autre peuple « barbare » : « Je suis de race lointaine : mes pères étaient Scandinaves : ils se perçaient les côtes, buvaient leur sang ».

[421] CORTAMBERT, Eugène. *Cours de géographie. Op.cit.*
[422] MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau* (tome 6). Paris : Eugène et Victor Penaud frères, 1851.

Le Norvège (orthographié en « Norwège »), surtout, semble susciter un intérêt particulier chez Rimbaud. Dans *Ophélie*, ce sont les vents tombent « des grands monts de Norwège » : s'agit-il d'un clin d'œil à la Scandinavie où se déroule l'histoire racontée par Shakespeare ? Dans *Comédie de la soif*, le poète demande aux « Juifs errants de Norwège » de lui dire « la neige » : le chercheur Jean-Luc Steinmetz souligne dans son commentaire la répétition de la rime « Norwège » / « neige » que l'on trouve déjà dans *Ophélie*. Finalement, l'adjectif « norwégien » dans *Villes [I]* serait, comme nous avons déjà étudié dans le deuxième chapitre, une simple allusion au caractère nordique de la ville en question.

Les phrases qui ouvrent *Dévotion*, poème assez obscur et difficile à analyser, semblent faire allusion aux pays du Nord : « À ma sœur Louise Vanaen de Voringhem : − Sa cornette bleue tournée à la mer du Nord. – Pour les naufragés ».

Accessoirement, Rimbaud pose une question dans *Comédie de la soif* : « Choisirai-je le Nord / Ou le Pays des Vignes ? ». Malgré le caractère ambigu du terme « Nord » (nord de la France ou au nord de la France ?), rien ne nous empêcherait de l'interpréter comme une allusion aux pays scandinaves.

C. L'Asie : entre enchantement et condescendance

Les termes tels que « Proche-Orient », « Moyen-Orient » et « Extrême-Orient » suggèrent préalablement une vision centrée sur l'Europe : un fait que l'on ignore encore trop souvent aujourd'hui. Le mot « proche » désigne en effet des territoires relativement proches de l'Europe, tandis que « extrême » se réfère à ceux perçus comme très éloignés, toujours en relation avec l'Europe, le point de départ.

1. Échos à la géographie sacrée

La *Géographie sacrée* (1848) présente la ville de Nazareth, située dans la région de Galilée (aujourd'hui nord de l'Israël) où Jésus a grandi[423] :

> Nazareth (Nazareth ou Nasra), à l'ouest du mont Thabor, patrie de la sainte Vierge. C'est là que Jésus-Christ résida avec sa famille jusqu'à son baptême ; ce qui lui fit donner, ainsi qu'à

[423] Version en ligne de la Bible : https://saintebible.com, page consultée le 08/03/2024 :

> Hommes Israélites, écoutez ces paroles ! Jésus de Nazareth, cet homme à qui Dieu a rendu témoignage devant vous par les miracles, les prodiges et les signes qu'il a opérés par lui au milieu de vous, comme vous le savez vous-mêmes.

ses disciples, le nom de Nazaréen. On montre encore à Nazareth le lieu où l'ange annonça à la Vierge sa conception miraculeuse, et la place où demeurait Joseph d'Arimathie.[424]

Ayant très probablement utilisé un manuel similaire au collège de Charleville, Rimbaud connaît naturellement cette ville biblique importante qu'il évoque dans *Tempus erat* en parlant de la jeunesse de Jésus : « Tempus erat, quo Nazareth habitabat Iesus » (« C'était du temps où Jésus habitait à Nazareth »).

Rimbaud fait preuve de sa solide connaissance de la géographie biblique dans un autre texte, *Fragments d'une paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*, étouffé de toponymes bibliques :

Toponyme	**Dans le texte de Rimbaud**	**Dans la *Géographie sacrée* (1848)**
Samarie	À Samarie, plusieurs ont manifesté leur [croyance *corrigé en* foi] en lui.	La Samarie était bornée au nord par la Galilée, à l'est par le Jourdain, au midi par la Judée, à l'ouest par la grande Mer.
Galilée	L'air léger et charmant de la Galilée : les habitants le reçurent avec une joie curieuse.	La Galilée était un pays fertile et très-bien cultivé, riche surtout en vignes et en oliviers ; on y voyait beaucoup de villes et de bourgs très-peuplés.
Cana	Et personne n'avait parlé du vin de Cana à Capharnaum.	Cana, ville que plusieurs auteurs placent dans la tribu d'Éphraïm ; est célèbre par le premier miracle de Jésus-Christ, qui y changea l'eau en vin.

[424] *Géographie sacrée contenant l'origine des nations. Op.cit.*

Capharmaum	Et personne n'avait parlé du vin de Cana à Capharnaum.	Capharnaüm ou Caparnaüm, au nord-ouest du lac de Génézareth, dans un canton appelé *Genésar*. Jésus-Christ y résida et y fit plusieurs miracles : c'est là qu'il guérit la belle-mère de saint Pierre, un paralytique, le fils du centenier et qu'il ressuscita la fille de Jaïre.
Bethsaïda	[Jés *corrigé en* Bethsaïda], la piscine des cinq galeries, était un point d'ennui. [...] C'est là que Jésus fit la première action grave, avec les infâmes infirmes.	Bethsaïde ou Julias, au sud-ouest de Capharnaüm, sur le lac de Génézareth. Jésus-Christ y opéra plusieurs miracles, entre autres la guérison d'un aveugle. Cette ville était la patrie des apôtres Pierre, André et Philippe. C'est dans le désert, près de Bethsaïde, que Jésus-Christ nourrit cinq mille hommes avec cinq pains et deux poissons.

Dans *Mauvais sang* et *Enfance*, Rimbaud s'imagine un parcours religieux :

J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de Solyme.
(*Mauvais sang*)

Je suis le saint, en prière, sur la terrasse, - comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de Palestine.
(*Enfance*)

Finalement, nous lisons dans *Jeune ménage* :

− S'il n'arrive pas un feu follet blême,
Comme un coup de fusil, après des vêpres.
− Ô spectres saints et blancs de Bethléem,
Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre !

Bethléem étant une ville en Palestine proche de Jérusalem, Suzanne Bernard se demande dans son commentaire si dans cette invocation aux spectres, Rimbaud vise la religion ou bien « la tendance de Verlaine au mysticisme »[425].

2. L'Asie comme terre de rêveries

Au XIXe siècle, l'Asie demeure pour les Européens un continent mystérieux, à la fois source de lieux bibliques et berceau des cultures jugées comme « exotiques ». Poète, Rimbaud n'échappe en rien à cette fascination et nous un nombre de textes dans lesquels il évoque librement ce continent captivant.

Souvent, les rêveries asiatiques de Rimbaud sont intemporelles. Dans le passage de *Mauvais sang* que nous venons de voir plus haut, Rimbaud évoque Byzance, ancienne cité grecque renommée « Constantinople » en devenant capitale de l'Empire romain au IVe siècle. Dans *Villes II*, il imagine « un boulevard » de Bagdad, ville ayant connu le sommet de sa gloire aux VIIIe et IXe siècles :

> En une heure je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de Bagdad où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver[426].

La Perse (aujourd'hui l'Iran) est parmi ces endroits lointains qui ont nourri l'imagination de Rimbaud. Dans *Les Sœurs de charité*, le poète évoque un « Génie inconnu » « dans la Perse » : « Et qu'eût, le front cerclé de cuivre, sous la lune / Adoré, dans la Perse un Génie inconnu ».

Dans *Les mains de Jeanne-Marie*, ce sont des « Asies », des « Khenghavars » et des « Sions » qui font partie de ses rêveries :

Oh ! quel Rêve les a saisies
Dans les pandiculations ?
Un rêve inouï des Asies,

[425] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.440.
[426] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes*. *Op.cit.* p.301.

Des Khenghavars ou des Sions ? [427]

Dans la Bible, « Sion » est synonyme de Jérusalem. Quant à « Khenghavar », il renvoie à Kengavar, ville située à l'ouest de l'Iran. Dans son commentaire, le chercheur Georges Kliebenstein voit une influence possible de *Voyage en Perse* d'Eugène Flandin (dans lequel il écrit « Kingavar » [428] :

> Nous sommes arrivés de bonne heure à Kingavar ; la journée était longue et la ville fort petite, ce qui fit que nous eûmes tout le temps nécessaire pour la visiter et en examiner les ruines. Cette ville portait anciennement le nom de *Konkabar*, qui se rapproche tellement de celui que lui donnent aujourd'hui les Persans, qu'on peut dire qu'il n'a pas changé. Il est même digne de remarquer que, parmi tous les noms des divers lieux célèbres de la Perse, c'est peut-être celui qui s'est le mieux conservé tel que les historiens l'ont transmis.[429]

L'imagination de Rimbaud s'envole jusqu'en Inde[430], vaste pays dans le sud de l'Asie considéré comme une véritable mine de trésor.

Dans *Enfance,* le « petit frère » est aux Indes (encore une fois, le toponyme est employé au pluriel) :

> C'est elle, la petite morte, derrière les rosiers. – La jeune maman trépassée descend le perron – La calèche du cousin crie sur le sable – Le petit frère – (il est aux Indes !)[431]

Dans *Villes [I]*, Rimbaud parle des « nababs », princes de l'Inde musulmane[432]:

---

[427] L'utilisation du pluriel accentue la force de l'imagination et fait penser à *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs* dans lequel Rimbaud écrit : « L'or des Rios au bleu des Rhins, / Bref, aux Norwèges les Florides ».

[428] KLIEBENSTEIN, Georges. MURPHY, Steve. *Rimbaud : Poésies, Une saison en enfer.* Neuilly-sur-Seine : Atlande, 2009.

[429] FLANDIN, Eugène. *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, attachés à l'ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841*. Paris : Gide et Jules Baudry, Éditeurs, 1851.

[430] CORTAMBERT, Eugène. *Op.cit.* :

> L'Inde est renommée pour ses richesses minérales, il y a des mines d'or, et beaucoup de rivières sont aurifères. Le fer, l'aimant, l'acier naturel, l'argent, le plomb, le zinc, se rencontrent en plusieurs endroits. Les diamants du Dékhan sont fameux. Il faut ajouter les rubis, les saphirs, les améthystes, les onyx, le lapis-lazuli.
> Le riz, la principale nourriture des Hindous, abonde presque partout. L'Inde possède aussi nos céréales, le froment, l'orge, le maïs ; elle produit le toll, arbuste qui porte une sorte de pois fort employée comme aliment ; on y récolte les melons, les ananas, l'igname.

[431] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit*. p.290.

[432] « Nabab » in *Dictionnaire Littré* (version en ligne) : https://www.littre.org/definition/nabab, page consultée le 22/02/2024 :

> Il se dit des Anglais qui, ayant rempli de grands emplois ou fait le commerce dans l'Inde, en sont revenus avec des richesses considérables. En général, tout richard, avec une pointe d'ironie pour l'étalage du luxe.

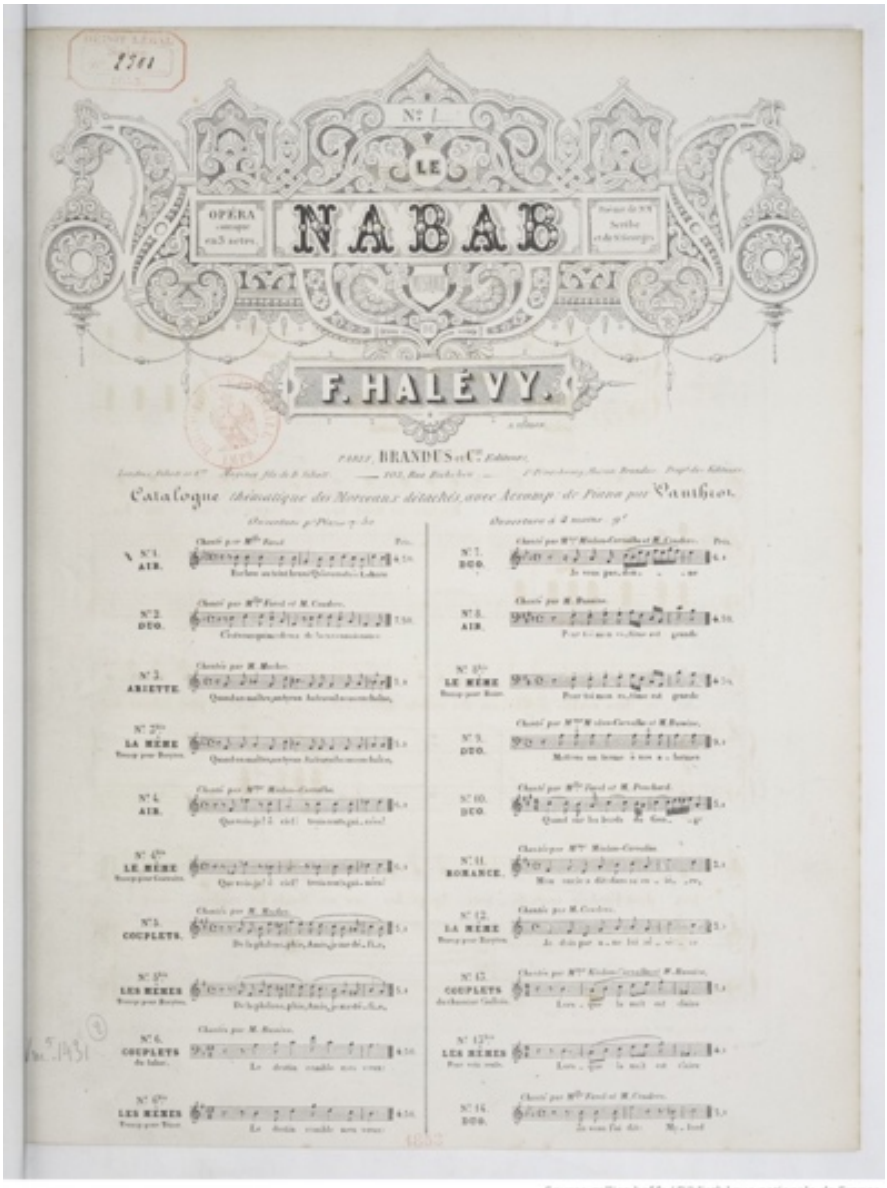
Le quartier commerçant est un circus d'un seul style, avec galeries à arcades. On ne voit pas de boutiques. Mais la neige de la chaussée est écrasée ; quelques nababs aussi rares que les promeneurs d'un matin de dimanche à Londres, se dirigent vers une diligence de diamants.



Illustration 80 :
Gravure *Nabab de la côte du Coromandel* (circa 1797).
Source :
Costume Council Fund.

Nous ne savons pas où Rimbaud aurait pu connaître un terme si précis. Toutefois, nous pourrions penser à un article consacré à l'opéra-comique *Le Nabab*, écrit par le critique Gustave Planche numéro du septembre 1853 de la *Revue des deux mondes* :

La fable imaginée par MM. Scribe et Saint-Georges est d'une ingénuité qui défie toute définition. [...] Jusqu'à présent, nous avions cru qu'un nabab était un négociant indien enrichi par le commerce. Vous dire comment un nabab est devenu entre les mains de MM. Scribe et Saint-Georges lord Evandale serait impossible. La reine Victoria peut élever au titre de baronnet ou de lord qui bon lui semble ; mais jusqu'à présent la richesse n'a pas été considérée comme un droit suffisant. Donc ce nabab, pourvu ou non du titre de lord, s'ennuie à périr et veut se tuer[433].



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 81 :

[433] PLANCHE, Gustave. « Opéra-comique : le nabab ». in *Revue des deux mondes* (septembre 1853). Version en ligne : https://www.revuedesdeuxmondes.fr/article-revue/le-nabab-opera-comique-de-m-halevy-2/, page consultée le 22/02/2024.

Page de l'opéra-comique *Le Nabab* (1853).[434]
Source :
Bibliothèque nationale de France.

3. Préjugés raciaux à l'égard de des peuples asiatiques

En accord avec la mentalité de l'époque, certains préjugés raciaux trouvent leur place chez Rimbaud, bien que leur présence reste marginale.

Rimbaud écrit dans *L'Homme juste* : « j'exècre tous ces yeux de Chinois ». Dans *À propos de L'Homme juste*, Yves Reboul reconnaît dans cette phrase « l'auteur des Misérables », « vieillard 'aux yeux de chinois' »[435]. En tout cas, l'argument de Reboul semble assez raisonnable et rejoint ce qu'écrit Baudelaire à propos de Hugo en 1862 : « Le public était tellement las de Victor Hugo, de ses infatigables facultés, de ses indestructibles beautés, tellement irrité de l'entendre toujours appeler le juste »[436]. Dans *Délires I*, c'est le « compagnon d'enfer » qui veut « devenir hideux comme un Mongol ». Pour Suzanne Bernard, il s'agirait d'une « allusion satirique au faciès 'mongoloïde' de Verlaine ».[437]

Que ce soit les yeux de « Chinois » ou la prétendue laideur de « Mongol »[438], de telles associations montrent une attitude assez méprisante à l'égard de certaines populations de l'Asie, ce qui correspond, malgré la modernité indéniable de Rimbaud, à la mentalité prédominante de son temps.

D. L'Arabie : un « Orient » fantasmé

Au XIXe siècle, l'Arabie est considérée comme faisant partie de l'Asie :

> Cette grande presqu'île, située dans le S.O. de l'Asie, s'étend entre la Turquie, au N., la Mer Rouge ou le golfe Arabique, à l'O., la mer d'Oman, au S. et au S.E., et le golfe Persique, à l'E. Elle touche vers le N.O. à l'Égypte par l'isthme de Suez.[439]

---

[434] Au XIXe siècle, l'« exotisme » est parmi les sujets les plus traités dans les arts, y compris dans les pièces de théâtre, parmi lesquels nous pouvons citer aussi *Madame Chrysanthème*, opéra-comique créé en 1893 d'après le roman semi-autobiographique de Pierre Loti.
[435] REBOUL, Yves. « À propos de L'Homme juste » in *Parade sauvage* (numéro 2). Paris : Classiques Garnier, 1985.
[436] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* Notes : p.856-857.
[437] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.466.
[438] La dépréciation générale à l'égard des Mongols de la part des Européens trouve sa racine dans l'histoire, notamment dans l'invasion de l'Europe survenue au XIIIe siècle commandée par Batu et Khadan, petits-fils de Gengis Khan, fondateur de l'Empire mongol.
[439] COURTAMBERT, Eugène. *Op.cit.*

Le futur négociant arabophone ne mentionne pourtant pas beaucoup l'Arabie dans son œuvre.

Dans *Jugurtha*, poème associant l'histoire ancienne et l'histoire contemporaine de l'Algérie, Rimbaud répète au début des paragraphes « Nascitur Arabiis ingens in collibus infans » (« Dans les collines arabes est né un enfant illustre »), donnant à son texte des allures épiques.

Dans *Promontoire*, le poète compare dans une vision fantastique le « promontoire » à l'Arabie : « aussi étendu que l'Épire et le Péloponèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie ! » Dans le même texte, il évoque la ville de Carthage, ville tunisienne située au nord-est de la capitale, Tunis : « De grands canaux de Carthage et des Embankments d'une Venise louche ». Si Rimbaud n'a jamais vu de canal à Carthage, il aurait pu voir, comme le pensent Suzanne Bernard et Vernon Underwood dans leurs études, l'Albert Embankment inauguré en 1869 et le Victoria Embankment inauguré en 1870.



Illustration 82 :

Victoria Embankment, Londres, vers 1890.
Source :
Library of Congress (États-Unis).

Finalement, c'est un poème en vers commençant par « Est-elle almée ? » qui attire notre attention :

> Est-elle almée ? ... aux premières heures bleues
> Se détruira-t-elle comme les fleurs feues ...
> Devant la splendide étendue où l'on sente
> Souffler la ville énormément florissante !
>
> C'est trop beau ! c'est trop beau ! mais c'est nécessaire
> − Pour la Pêcheuse et la chanson du Corsaire,
> Et aussi puisque les derniers masques crurent
> Encore aux fêtes de nuit sur la mer pure ![440]

S'il est difficile de savoir à quoi ou à qui Rimbaud fait allusion en parlant d'« elle », nous savons qu'« almée », mot emprunté à la langue arabe, désigne une danseuse orientale. En langue française, le terme apparaît pour la première fois dans les *Lettres sur l'Égypte* de Claude Savary : « L'Égypte, Monsieur, ainsi que l'Italie, possède des improvisatrices. On les appelle almé savantes... Les almés savent par cœur toutes les chansons nouvelles »[441]. Par rapport aux deux derniers vers, Suzanne Bernard estime qu'« il y a là le souvenir d'une fête de nuit costumée »[442] : hypothèse intéressante d'après laquelle Rimbaud a consacré ses vers à une danseuse « orientale ».

[440] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.221.
[441] « Almée », sur le site du CNRTL : https://www.cnrtl.fr/definition/almée, page consultée le 06/03/2024.
[442] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* Commentaire par Suzanne Bernard : p.441.



Illustration 83 :
Almée – Collection « Nouveautés Fatinitza », Atelier Nadar.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

E. L'Afrique selon Rimbaud poète

Avant même d'y passer une dizaine d'années de sa vie, l'Afrique apparaît déjà dans l'œuvre de jeunesse du poète.

Dans *Jeune ménage*, Rimbaud parle d'une « fée africaine » :

Que ce sont bien intrigues de génies
Cette dépense et ces désordres vains !
C'est la fée africaine qui fournit

La mûre, et les résilles dans les coins[443].

Dans son étude, le chercheur Jacques Gengoux[444] suggère l'influence de *La Sorcière* (1862) de Jules Michelet dans lequel il écrit : « 'Nature les fait sorcières.' − C'est le génie propre à la Femme et son tempérament. Elle naît Fée »[445].

Dans *Soir historique*, c'est « Afrique et Occidents » qui attire notre attention :

> À sa vision esclave, − l'Allemagne s'échafaude vers des lunes ; les déserts tartares s'éclairent − les révoltes anciennes grouillent dans le centre du Céleste Empire, par les escaliers et les fauteuils de rocs − un petit monde blême et plat, Afrique et Occidents, va s'édifier[446].

Pourquoi Rimbaud associe-t-il le nom d'un continent à « Occidents », terme qui s'oppose traditionnellement à « Orient », et en plus employé au pluriel ? Dans son étude, Antoine Fongaro propose de voir dans le pluriel « Occidents » une référence aux puissances coloniales :

> Le pluriel « Occidents » semble tenir compte de la présence d'au moins deux pays occidentaux dans l'édification de ce « monde » : la France et l'Angleterre. La France, qui a occupé l'Algérie depuis 1830, se sert de celle-ci comme base pour étendre son influence sur tout le nord de l'Afrique ; elle a, ensuite, occupé le Sénégal (1845-1865, avec Faidherbe), et de là elle pousse vers l'est (vers le Niger). De son côté, l'Angleterre manœuvre en Égypte depuis la réalisation du Canal de Suez en 1869 (encore une merveille du progrès des lumières) ; et en Afrique du Sud, où elle s'est installée depuis longtemps au Cap et au Natal. Les perspectives économiques et géopolitiques de ces avancées de la civilisation semblent illimitées à l'époque de Rimbaud ; mais, lui, ne voit s'édifier qu'un monde « petit », « blême », « plat »[447].

Dans *Plates-bandes d'amaranthes*, le poète parle d'un « Bleu presque de Sahara » :

> Plates-bandes d'amaranthes jusqu'à
> L'agréable palais de Jupiter.
> − Je sais que c'est Toi, qui, dans ces lieux,
> Mêles ton Bleu presque de Sahara ![448]

---

[443] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.219.
[444] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.440.
[445] MICHELET, Jules. *La Sorcière*. Paris : Calmann-Lévy, 1878.
Version en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k57265106, page consultée le 06/03/2024.
[446] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.331.
[447] FONGARO, Antoine. « Soir historique » in *Parade sauvage* (numéro 19). Paris : Classiques Garnier, 2003.
[448] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.222.

Pour Jean-Pierre Giusto, il s'agit d'une « métamorphose » permettant d'associer cet après-midi bruxellois au Sahara :

> Les derniers vers de la strophe notent l'intensité de la lumière chaude – un « Toi » mystérieux en est rendu responsable, sans doute Jupiter qui habite le palais du boulevard [...] L'important est ici l'affirmation du « Je sais ». Le principe de la métamorphose qui permet d'allier cet après-midi d'été une capitale du Nord et le Sahara est connu du poète, affirmé du poète, affirmé dans son existence[449].

Finalement, dans *Parade*, Rimbaud énumère des noms hétéroclites : « Chinois, Hottentots, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démences, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales »[450]. Parmi ces noms, « Hottentot » est un nom péjoratif pour désigner les Khoïkhoï, peuple pastoral vivant dans l'Afrique australe. Nous nous demandons bien si Rimbaud a connu l'*Encyclopédie* de Diderot dans lequel ce dernier décrit le peuple de manière assez biaisée : « leur langue est étrange, ils gloussent comme des coqs d'Inde », « les femmes naturelles du Cap sont sujettes à cette monstrueuse difformité », etc[451].

[449] GIUSTO, Jean-Pierre. *Rimbaud créateur.* Paris : Presses universitaires de France, 1980. p.199.
[450] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.293.
[451] D'ALEMBERT, Jean Le Rond. DIDEROT, Denis. *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (tome 8). Version en ligne : https://fr.wikisource.org/wiki/L'Encyclopédie/1re_édition, page consultée le 07/03/2024.

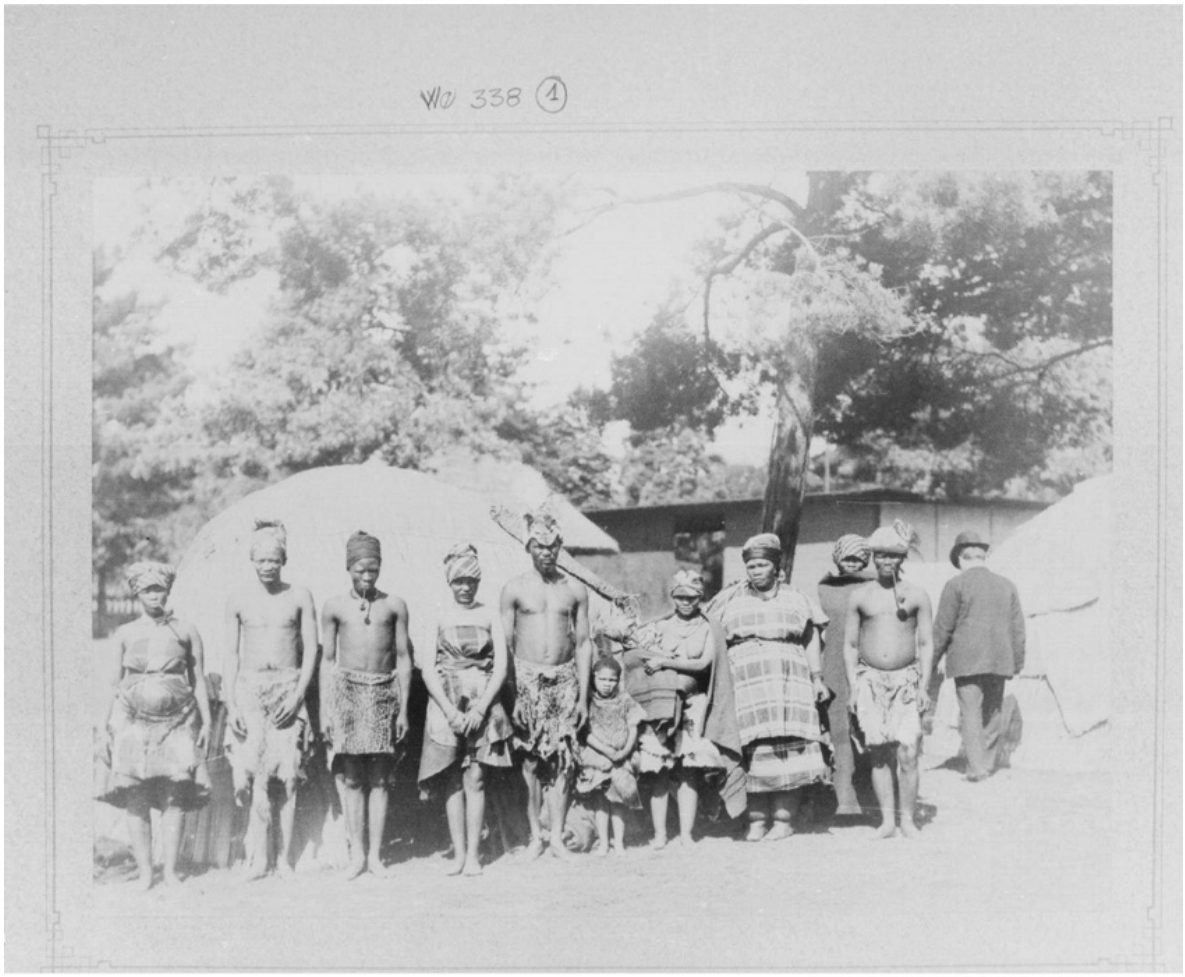


Illustration 84 :
Un groupe de personnes Khoïkhoï photographié dans leurs tenues traditionnelles.
Au XIXe siècle, la photographie joue un rôle essentiel dans la construction de l'image de l'« Autre », notamment à travers de nombreux clichés comme celui-ci représentant des peuples non-européens posant docilement devant l'objectif.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

F. L'Amérique : le « Nouveau monde »

Au XIXe siècle, l'Amérique est encore présentée comme le « Nouveau monde » ou le « Nouveau continent » dans les ouvrages de géographie publiés par les auteurs européens, malgré sa « découverte » au XVe siècle :

> L'Amérique, appelée aussi *Nouveau continent* et *Nouveau monde*, fut inconnue aux anciens géographes [...] le nom en fut cependant appliqué aux premières îles américaines (les Antilles) que Christophe Colomb découvrit en 1492. Le Nouveau continent aurait dû porter

> le nom de ce grand homme ; mais il a pris celui d'un voyageur florentin, Américo Vespuce, qui ne le vit qu'en 1497 ou 1499[452].
> [...]
> L'Amérique a pour caractère général un sol humide et d'une extrême fécondité ; presque partout elle est parée d'une végétation rigoureuse et gigantesque ; la nature y est grande et majestueuse ; il y a des fleuves très-étendus, de vaste lacs, de belles cataractes, de longues chaînes de montagnes, des volcans redoutables, d'épaisses forêts, d'immenses savanes. On y voit des terrains fangeux et malsains, et d'autres qui sont riant et délicieux. [...] L'Amérique est extrêmement riche en or et en argent ; ces métaux abondent surtout dans la grande chaîne principale et dans Sierra Nevada. Il y a, dans l'Amérique méridionale, d'importantes mines de diamants, d'émeraudes, de platine et de cuivre[453].

D'après Ernest Delahaye, un professeur du collège de Charleville lisait aux collégiens des romans d'aventure de James Fenimore Cooper lorsqu'ils se comportaient bien. Les histoires se déroulant dans le « Nouveau Monde » auraient pu exercer une influence sur le jeune Rimbaud, qui à son tour évoque fréquemment l'Amérique dans son œuvre.

1. Les toponymes « exotiques » dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*

Dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*, il s'agit pour Rimbaud de reprendre les certains principes de l'esthétique parnassienne, notamment son goût pour l'exotisme, afin d'en parodier les « mécanismes » :

> Tu ferais succéder, je crains
> Aux Grillons roux les Cantharides
> L'or des Rios au bleu des Rhins
> Bref, aux Norwèges les Florides.
> [...]
> Dis, front blanc que Phébus tanna,
> De combien de dollars se rente,
> Pedro Velasquez, Habana.
> [...]
> Qu'on doive lire de Tréguier
> À Paramaribo, rachète
> Des Tomes de Monsieur Figuier,
> − Illustrés ! – chez Monsieur Hachette ![454]

---

[452] CORTAMBERT, Eugène. *Cours de géographie. Op.cit.*
[453] CORTAMBERT, Eugène. *Op.cit.* p.80-85.
[454] La chercheuse Kristin Ross propose dans son livre une interprétation très pertinente à l'égard des toponymes dans ce poème.
ROSS, Kristin. *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale.* Paris : Les Prairies ordinaires, 2020 :

> Ici, le nom propre géographique, mis au pluriel – les Florides et les Norwèges -, banalise la pratique parnassienne comme rapport à un ensemble d'éléments détachés et réifiés : la Floride n'est pas un endroit

Dans ce poème, l'Amérique, le « Nouveau Monde », est clairement mise à l'honneur, avec notamment quatre toponymes évoqués aux différents moments : Rio, Floride, Habana et Paramaribo.

Si « Rio » désigne très probablement Rio de Janeiro, ville connue à l'époque de Rimbaud comme capitale de l'Empire du Brésil, nous n'écartons pas l'hypothèse d'un jeu de mots entre le nom de la ville et le sens du mot « rio » en portugais, la « rivière », faisant ainsi écho au « Rhin » qu'est un fleuve très important en Europe.

À propos de « Floride », Suzanne Bernard propose de voir une influence de Leconte de Lisle :

> *Grillons*, *Rhins* et *Norwèges* évoquent les pays du Nord, opposés aux *Cantharides* (coléoptères dont on trouve de nombreuses variétés au Brésil), aux *Rios* et aux *Florides*. Peut-être faut-il voir là une allusion à Leconte de Lisle, qui après avoir déjà, dans ses *Poèmes et Poésies* de 1858, écrit des poèmes nordiques et des poèmes tropicaux, avait donné au *Parnasse* de 1866 d'une part *Les Larmes de l'ours* et *Le Cœur d'Hialmar*, d'autre part Le Rêve du jaguar et La Vérandah ? Ce qui rend cette supposition assez vraisemblable, c'est que le nom de la *cantharide* figure dans *Les Jungles* (*Poèmes et Poésies*) de Leconte de Lisle :
>
> *La cantharide vibre autour du roi rayé*[455].

Quant à « Havana », il désigne La Havane, capitale de Cuba connue à l'époque notamment pour son port :

> Cette ville, située sur la côte septentrionale, dans la partie occidentale de l'île, a un vaste port, le meilleur de l'Amérique et qui peut contenir mille vaisseaux. L'intérieur de la ville est triste ; mais, dans le port et sur les quais, tout respire l'activité et le mouvement.[456]

---

spécifique, mais un fatras de lieux communs exotiques, de citations et de références botaniques forgées de toutes pièces. Il suffit de changer l'oiseau, l'insecte, la couleur, et le tour est joué : nous voici en Norvège ! [...]
La poésie ultérieure de Rimbaud se caractérise, on l'a vu, par une prolifération de noms géographiques. Mais dans l'ensemble, son *usage* de la géographie diffère et fait la critique de l'appropriation orientaliste ou exotique des toponymes qui prévaut dans la littérature française du XIXe siècle. Dans ce passage, par exemple, en lieu et place de « Florides » et « Norwèges », nous n'avons pas simplement « les Guyanes », mais *nos* Guyanes. Le pronom possessif associé au nom propre est un cas de ce que les philosophes du langage appellent, à la suite de Russell, la « description définie » - un cas de dénonciation, non de connotation. [...] En outre, « nos Guyanes » et les autres démonstratifs, déictiques, noms propres et « descriptions définies » qui abondent dans l'œuvre rimbaldienne signalent des incursions répétées du problème du référent à une époque où la poésie se proclame résolument préservée des changements de dénonciation.

[455] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres. Op.cit.* p.416.
[456] CORTAMBERT, Eugène. *Cours de géographie*. *Op.cit.*

Finalement, Paramaribo est la capitale de l'actuel Suriname, pays d'Amérique du Sud appelé « Guyane néerlandaise » jusqu'à son indépendance en 1975. Le géographe Conrad Malte-Brun donne dans sa *Géographie complète et universelle* une description vivante de la ville :

> La *Guyane hollandaise*, baignée au nord par l'Atlantique, borné à l'ouest par la colonie anglaise, au sud par le Brésil, et à l'est par la Guyane française [...] Sa capitale, *Paramaribo*, est une des plus belles et des plus riches de l'Amérique méridionale ; toutes ses rues sont larges, parfaitement droites, plantées de chaque côté de fleurs ou de fruits, et, au lieu d'être pavées, elles sont sablées comme les allées d'un jardin. Les rues des faubourgs sont plantées comme celles de la ville ; les places publiques, ombragées également par de beaux arbres, sont vastes et régulières.[457]

Nous sommes tentés de supposer que, au fil de ses lectures, Rimbaud a pu rencontrer des descriptions similaires de la « ville-jardin » qu'est Paramaribo : ce qui expliquerait peut-être aussi le lexique qu'il emploie dans *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*.

2. L'Amérique et le rêve du lointain

Rimbaud rêve déjà de l'Amérique dans *Les poètes de sept ans* :

Dans *Villes [II]*, l'imagination de Rimbaud s'envole aux « Alleghanys » et aux « Libans » : « Ce sont des villes ! C'est un peuple qui se sont montés ces Alleghanys et ces Libans de rêve ! »

Les « Alleghanys » désignent les monts Allegheny, « chaîne de l'Alleghany, qui s'étend du sud-ouest au nord-est, depuis la 34e parallèle jusqu'à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent » comme l'explique Malte-Brun, qui parle dans son livre également de la place qu'occupe cette chaîne de montagnes dans l'industrie du pays :

> La Géorgie [...] Vers les monts Alleghanys, qui le bordent au nord, s'élèvent de vastes forêts qui fournissent une grande quantité de bois et de charpente ; les bords des rivières sont couverts de champs de riz ; le blé et l'indigo sont cultivée sur les terres élevées. Le coton, renommé pour sa qualité, est une des plus importantes productions du pays.[458]

En outre, il faut souligner la présence d'une ligne de chemin de fer dans les monts Allegheny, « Allegheny Portage Railroad », ouverte depuis 1834 :

---

[457] MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle*. Paris : Eugène et Victor Penaud frères, éditeurs, 1851.
[458] MALTE-BRUN, Conrad. *Op.cit.*

The first railroad to cross the Allegheny Mountains, the Allegheny Portage Railroad was the final piece of the Pennsylvania Main Line Canal. "The Portage" opened in 1834, marking the first time that there was one, direct route between Philadelphia and Pittsburgh. All things to all people, it served merchants, passengers, slaves in pursuit of freedom, and soldiers from the Mexican War.[459]



Illustration 85 :
Ligne de chemin de fer dans les monts Allegheny par Frederick Gutekunst (1875).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Avec « une grande quantité de bois et de charpente », matières essentielles à l'architecture, mais aussi le chemin de fer dans la région, ce ne serait sans doute pas un hasard que les Alleghanys soient évoqués dans un poème intitulé « Villes ».

Quant aux « Libans », il s'agit très vraisemblablement du township « Mount Lebanon » dans le comté d'Allegheny, et non pas d'une forme au pluriel du pays du même nom.

Finalement, dans *Plates-bandes d'amaranthes*, Rimbaud mentionne une « salle à manger Guyanaise », qui est probablement une simple évocation « exotique » : « Puis de la salle à manger Guyanaise / Bavardage des enfants et des cages ».

3. Les peuples indigènes de l'Amérique

3.1 « Peaux-Rouges » : terme approximatif inventé par les Européens

[459] « Allegheny Portage Railroad », sur le site de National Park Service (États-Unis) : https://www.nps.gov/alpo/index.htm, page consultée le 07/02/2025.
Traduction réalisée avec DeepL :

Premier chemin de fer à traverser les monts Allegheny, l'Allegheny Portage Railroad était la dernière pièce du canal Pennsylvania Main Line. Le « Portage » a été inauguré en 1834, marquant la première fois qu'il existait une route directe entre Philadelphie et Pittsburgh. Il servait à la fois aux marchands, aux passagers, aux esclaves en quête de liberté et aux soldats de la guerre du Mexique.

Au début du *Bateau ivre*, le bateau personnifié parle des « Peaux-Rouges » qu'il voit durant son aventure :

> Comme je descendais des Fleuves impassibles,
> Je ne me sentis plus guidé par les haleurs :
> Des Peaux-Rouges criards les avaient pris pour cibles
> Les ayant cloués nus aux poteaux de couleurs[460].

Le Dictionnaire Littré indique que « Peaux-Rouges » est un nom donné[461] « aux indigènes de l'Amérique du Nord, ainsi dits de la couleur cuivrée de leur peau »[462]. Si aucune connotation négative semble être associée à ce terme, il s'inscrit dans une logique inventée par les Européens catégorisant l'homme en fonction de sa couleur de peau. De cette perspective, plus on multiple les catégories, plus la distinction entre « nous » et l'« Autre » s'accentue à travers un regard de plus en plus biaisé :

> Les peuples non européens ne sont pas d'abord définis par une couleur simple qui s'opposerait à la peau blanche, mais ils sont vus à travers le prisme d'un nuancier assez fluctuant. De fait, c'est Linné qui définit une taxinomie des couleurs de peau et des races en distinguant quatre catégories dans l'édition de 1758 du *Système de la nature* : l'homme européen (« blanc »), américain (« rouge »), asiatique (« jaune ») et africain (« noir »). Auparavant, il n'y avait pas de catégorie spéciale pour les peaux tendant vers la nuance de rouge ou cuivrée mais seulement une tripartition noir/blanc/jaune et brun plus ou moins confondus. On constate une permanence de cette hésitation sur les désignations du chromatisme du brun-rouge dans les dictionnaires de l'époque.[463]

[460] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.162.
[461] C'est-à-dire « donné » par les Blancs.
[462] « Peau », définition dans le dictionnaire Littré : https://www.littre.org/definition/peau, page consultée le 06/02/2025.
[463] MAGNOT-OGILVY, Florence. « La beauté des Amérindiens et le trouble chromatique dans quelques récits de voyage du premier quart du XVIIIe siècle » in *Lumières* (n°36, 2020) : https://shs.cairn.info/revue-lumieres-2020-2-page-79?lang=fr, page consultée le 06/02/2025.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 86 :
Deux photos dans *Peaux-Rouges, album de 41 photos d'Indiens d'Amérique du Nord en 1884.*
Le XIXe siècle continue de désigner ces peuples comme « Indiens », appellation issue d'une erreur d'identification majeure de Christophe Colomb lors de ses aventures.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

3.2 « Guaranis », peuple amazonien

Dans *Métropolitain*, Rimbaud mêle des repères géographiques très éloignées :

> Des routes bordées de grilles et de murs, contenant à peine leurs bosquets, et les atroces fleurs qu'on appelait cœurs et sœurs, Damas damnant de longueur, - possessions de féeriques aristocraties ultra-Rhénanes, Japonaises, Guaranies, propres encore à recevoir la musique des anciens – et il y a des auberges qui pour toujours n'ouvrent déjà plus – il y a des princesses, et si tu n'es pas trop accablé, l'étude des astres – le ciel[464].

Parmi les populations évoquées, les Guaranis[465] sont un peuple indigène des régions amazoniennes. Toujours dans la *Géographie complète et universelle*, Malte-Brun fournit une description de ce peuple à la fois scientifique et biaisée :

[464] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.308-309.
[465] Dans son commentaire, Suzanne Bernard souligne que « chez les Guaranis, les tombes des personnages de distinction étaient plantées de fleurs », ce qui explique en quelque sorte les « bosquets » et « fleurs » mentionnés précédemment.

> Les *Guaranis*, dont le nom, suivant M. d'Orbigny, signifie guerre et guerrier. [...] Les Guaranis forment la nation la plus nombreuse de l'Amérique méridionale, puisque leur nombre est évalué à 300,000, parmi lesquels 50,000 sont à l'état sauvage et le reste est chrétien. Ils habitent les territoires de la république Argentine, de celle de Bolivia, du Paraguay et du Brésil. Leur couleur est en général jaunâtre, un peu rouge et très claire. Leur taille est peu élevée ; elle dépasse rarement 1 mètre 65. Ils ont la tête arrondie, le nez court et peu large, les yeux petits et expressifs relevés à leur angle extérieur, le menton rond et très-court, les sourcils étroits et arqués, la barbe et les cheveux noirs.[466]

À travers une étude minutieuse des régions présentes dans l'œuvre de Rimbaud, nous pouvons dire que pour le poète, l'ailleurs demeure avant tout un refuge imaginaire, une échappatoire que nul autre ne peut lui offrir. D'un côté, il cherche à travers ses propres mots à rompre avec l'esthétisme parnassien, comme le montre notamment *Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs.* D'un autre côté, il n'est pas en dehors de son temps : l'effet de puzzle reflète malgré lui l'influence de l'exotisme parnassien, tandis que l'usage de termes péjoratifs ne fait que confirmer les stéréotypes et les biais propres à son époque.

En quelque sorte, le goût pour le lointain sera aussi à l'origine des malheurs du négociant-explorateur qu'il deviendra : l'« ailleurs », qui est censé être meilleur qu'« ici », se révélera hélas bien loin d'un paradis sur Terre, entraînant chez lui une forte désillusion[467].

[466] MALTE-BRUN, Conrad. *Op.cit.*

[467] Un inversement de rôle s'opère suite au départ de Rimbaud, témoignant d'une mentalité très intéressante : l'« ailleurs » d'autrefois devient le nouveau « ici » à l'origine de nombreux soucis, alors que les Ardennes se transforment en un nouvel « ailleurs » auquel vers lequel Rimbaud se tourne, s'intéressant soudainement aux « petites affaires » de chez sa mère et sa sœur.

CHAPITRE VI

RIMBAUD NÉGOCIANT-EXPLORATEUR ET LA GÉOGRAPHIE

> Je voyage depuis huit années environ sur la côte orientale d'Afrique, dans les pays d'Abyssinie, du Harar, des Dankalis et du Somal, au service d'entreprises commerciales françaises. [...] Je suis un des très peu nombreux négociants français en affaires avec le roi Ménélick, du Choa (Abyssinie méridionale), ami de tous les pouvoirs européens et chrétiens.
>
> − Lettre de Rimbaud du 15 décembre 1887 à Jean-Baptiste Fagot, député de Vouziers.

> On a voulu rendre mystérieuse la vie que Rimbaud a passée en ces pays. Elle a été, au contraire, claire et nette comme un cristal et les nombreuses personnes qui l'ont connu pendant cette période peuvent l'affirmer.
> Cette vie toute de travail, d'initiative et de courage peut servir d'exemple aux jeunes gens qui, par manque d'énergie, végètent ou traînent leur ennui dans nos villes.
>
> − Discours prononcé par Alfred Bardey lors de l'inauguration du monument Rimbaud à Charleville le dimanche 21 juillet 1901.

I. L'exploration à l'ère coloniale

A. Cartes et récits d'exploration au service de l'expansion coloniale

1. La cartographie : connaître pour conquérir

Si les Européens ne sont pas les premiers à cartographier le monde, on attribue généralement le début de la cartographie scientifique à un géographe grec, Ptolémée, dont les travaux influenceront largement ceux des cartographes après lui :

> Les archéologues ont révélé l'existence de cartes très anciennes, notamment dans les civilisations babylonienne et égyptienne.
> [...]
> On attribue généralement la naissance de la cartographie scientifique à Ptolémée, astronome, mathématicien et géographe grec du iie siècle après J.-C., qui va réaliser un travail de compilation des connaissances disponibles dans sa *Géographie*. La géographie ptoléméenne va ensuite fortement influencer les cartes du Moyen Âge.[468]

[468] CHABERT, Christophe. « Une brève histoire de la cartographie et de ses biais » in *Constructif : De nouvelles géographies* (numéro 60-3). Version en ligne : https://shs.cairn.info/revue-constructif-2021-3-page-10?lang=fr, page consultée le 24/02/2025.

C'est à la Renaissance que la production cartographique connaît un vrai essor, grâce à l'invention de nouveaux outils et aux succès des grandes explorations (favorisées à leur tour par le développement des cartes et des plans) :

> C'est cependant à la Renaissance que la production cartographique va connaître un développement spectaculaire. La découverte du Nouveau Monde, la mise au point de l'imprimerie et les progrès de la navigation en haute mer poussent de plus en plus de commanditaires, dont les monarchies, à vouloir se procurer des portulans, nom donné aux sublimes cartes maritimes de cette époque.[469]

Au XIXe siècle, grand siècle de l'expansion coloniale, la cartographie devient une discipline à mi-chemin entre la science et la politique :

> Au XIXe siècle, la cartographie devient une affaire d'État. L'exploration des mers est quasiment achevée et les Européens se lancent à la conquête de l'intérieur des terres, en Afrique, en Asie du Sud-Est, en Amérique et en Australie. Le contrôle, l'administration, le partage et l'aménagement des territoires coloniaux conduiront à la production d'une immense quantité de cartes. [...] Le XIXe siècle voit également la naissance des cartes statistiques et thématiques, où le cartographe va s'intéresser à ce que contiennent les espaces et non plus uniquement à leur topographie.[470]

S'intéressant à de plus en plus de thématiques, les cartes deviennent alliées parfaites de l'expansion coloniale, favorisée largement par l'acquisition des connaissances géographiques par rapport aux pays « conquis » ou « prêts à être conquis ».[471]

---

[469] CHABERT, Christophe. *Ibid.*

[470] *Ibid.*

[471] CLAVARON, Yves. *La carte et le territoire colonial : 15 études sur la poétique de l'espace (post)colonial.* Paris : Édition Kimé.
Version en ligne : https://shs.cairn.info/la-carte-et-le-territoire-colonial--9782841749997?lang=fr, page consultée le 24/02/2025.
Dans l'introduction du livre, Yves Clavaron explique comment la géographie contribue à la construction des identités des colonisateurs et des colonisés, tout en citant la chercheuse Gayatri Spivak, spécialiste dans le domaine des études postcoloniales :

> Ainsi, la géographie est considérée, au même titre que l'ethnologie, comme l'un des agents privilégiés de la construction mutuelle des identités des colonisateurs et des colonisés, phénomène théorisé par Gayatri Spivak sous les termes de « *othering* » – une « fabrique de l'altérité » consistant à réifier l'autre dans sa différence radicale – et de « *worlding* », processus par lequel les espaces extra-européens sont intégrés au monde d'un point de vue eurocentrique. La recréation du monde colonisé passe, selon elle, par la cartographie, la nomination, mais aussi tout simplement par la présence de l'Occidental dans le paysage, « ce qui oblige l'indigène à faire l'expérience de sa terre natale comme espace impérial ». L'autorité coloniale se rend visible de multiples manières dans l'organisation de l'espace, notamment par la mise en place d'infrastructures de transports.

2. L'exploration : thème récurrent dans les presses du XIXe siècle

L'exploration constitue un thème récurrent dans les presses du XIXe siècle :

> On trouve dans des textes de presse du XIXe siècle des explorations, des tournées, des excursions, des promenades, des visites : les textes traitant de la description d'un espace portent de nombreux titres. [...] Ce n'est pas régulier, il n'en existe pas de rubriques ou d'habitudes, mais il existe un certain nombre de ces textes : des rapports officiels publiés en avant-première, des excursions individuelles relatées dans les colonnes du journal sous la forme de de correspondances (par exemple, avec le rédacteur du journal à qui l'on adresse la description), des relevés scientifiques peuvent aussi entrer dans l'économie textuelle du journal.[472]

Parmi les publications dédiées au grand thème de l'exploration, le *Bulletin de la Société de Géographie* s'impose comme une référence incontournable dans le domaine :

> Le *Bulletin de la Société de Géographie*, qui paraît à partir de 1822, inscrit les voyages d'exploration au sein de l'entreprise, savante et collective, de découverte du monde par la réduction systématique des blancs de la carte. Il témoigne des travaux d'une société savante dont les membres assument une fonction d'encadrement scientifique en constituant en énigme géographique tel ou tel lieu du monde ainsi désigné à l'investigation des voyageurs. Chaque voyage singulier entrepris dans l'inconnu est alors appelé à prendre place au sein du grand récit de la découverte du monde, que les géographes écrivent en même temps qu'ils le mettent en scène comme dévoilement programmé de la surface de la terre. Les cartes publiées, qui figurent les itinéraires des voyageurs construits par les soins des géographes à partir des informations rapportées, font preuve de l'avancement du travail et donnent à voir autant de déchirures infligées au « voile de l'ignorance ».[473]

[472] *Retronews : Un siècle d'explorations : Découvrir, exploiter, coloniser.* Paris : Bibliothèque nationale de France, 2022.

[473]

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE TOME TROISIÈME

DU BULLETIN

DE LA SOCIÉTE DE GÉOGRAPHIE.

Pages

RAPPORT sur l'amélioration du bulletin, par M. Roux. 1

PREMIÈRE SECTION. — REVUE.

Réflexions diverses. . . . . 12, 137, 221, 282.

§ 1er. — *Voyages, Mémoires, Ouvrages géographiques.*

Cahier de janvier et février.

— Journal de la résidence de M. Dupuis, chez les Achantis. . . 13
— Voyage de découvertes dans l'intérieur de l'Afrique, depuis la côte occidentale jusqu'au Niger, par le major Gray, et le chirurgien Dorchard. . . . . *id.*
— Voyage à travers les pays de Timanni, Kouranko et Soulima, jusqu'aux sources de la Rokille et du Niger, pendant l'année 1822, par le capitaine Gordon Laing. 14
— Lettres de M. Rüppell, du 3 mai et du 27 juillet 1824, sur le Kordoufan, etc. 15
— De Jonathan Washington Muggs et de son prétendu voyage. . 16
— Relation d'une expédition à Dongola et à Sennaar, sous le commandement d'Ismaïl Pacha, par G. B. English. . . . . *id.*
— Colonie des Anglo-Américains au cap Mesurado 17
— Voyage dans la Colombie, par G. Mollien, en 1822 et 1823. 18
— Voyage dans la Colombie, par le colonel anglais Fr. Hall. . *id.*
— Trois autres ouvrages sur la Colombie. . . . . *id.*
— Voyage au Chili, au Pérou et au Mexique, en 1820, 1821 et 1822, par le capitaine B. Hall. 19
— Ouvrages sur le Chili, par un jeune Américain, par Maria Graham et par Schmidt-Meyer. 20

Illustration 87 :

Extrait de la table des matières du troisième tome du *Bulletin de la Société de Géographie* (1825). Les voyages et les découvertes occupent une place importante dans cette publication, comme en témoigne la première section intitulée « Voyages, Mémoires, Ouvrages géographiques ».
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Bien que les récits d'exploration aient pour mission principale d'informer le public des progrès réalisés dans le domaine, ils sont souvent étouffés de remarques racistes et colonialistes, faisant croire aux lecteurs que les peuples « moins civilisés » avaient besoin des Européens pour les sauver de l'obscurité et de l'ignorance.

B. Les figures d'exploration au XIXe siècle

1. Les explorateurs curieux : pour connaître la « terra incognita »

Si la géographie s'est beaucoup développée comme discipline scientifique, au XIXe siècle, il reste encore des territoires peu connus des Européens. Ces « blancs de la cartes » qui appellent les plus courageux des individus à s'y aventurer :

> L'explorateur est perçu comme un homme exceptionnel, capable d'affronter avec détermination les multiples risques du voyage, qu'ils proviennent du milieu – « climat malsain », « déserts inhabitables » - ou des populations rencontrées – « fanatisme religieux », « sauvagerie », « fourberies et traîtrises », « mœurs étranges » ... Traversant des latitudes censées être à l'opposé de la clémence du climat européen, l'explorateur est celui qui est prêt à donner sa vie sur l'autel de la connaissance[474].

Parmi eux, nous pouvons citer de nombreux explorateurs, comme Antoine (1810-1897)[475]et Arnauld d'Abbadie d'Arrast (1815-1893), deux frères d'origine basque et irlandaise connus notamment pour leurs travaux sur l'Abyssinie ; mais aussi des exploratrices, comme l'illustre orientaliste Alexandra David-Néel (1868-1969), la première femme européenne à gagner Lhassa, ou bien Isabelle Eberhardt (1877-1904) qui parcourt le Sahara sous l'identité de Si Mahmoud et écrit sur ses découvertes.

[474] BLAIS, Hélène. LOISEAUX, Olivier (direction). *Visages de l'exploration au XIXe siècle : Du mythe à l'histoire.* Paris : BnF Éditions, 2022.
[475] Dans sa lettre du 10 décembre 1886, Rimbaud demande à sa famille l'envoi du *Dictionnaire amhara* d'Antoine d'Abbadie.

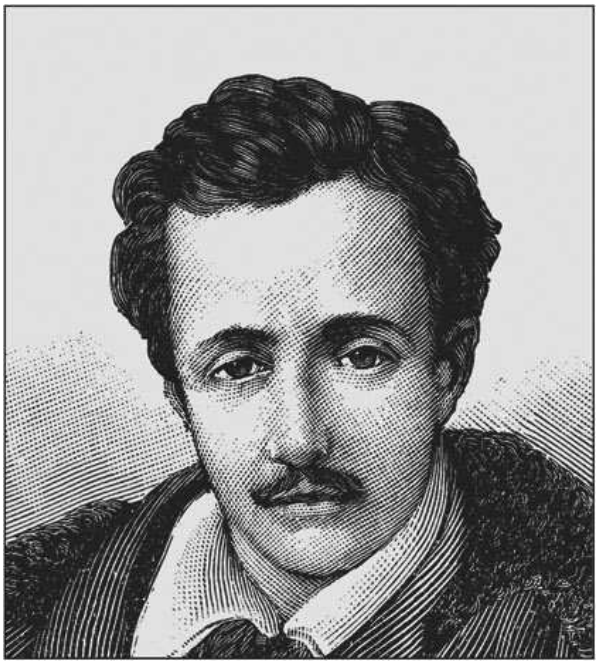


Illustration 88 :
Antoine d'Abbadie d'Arrast, géographe, circa 1830.
Source :
Château- observatoire d'Abbadia (Hendaye).

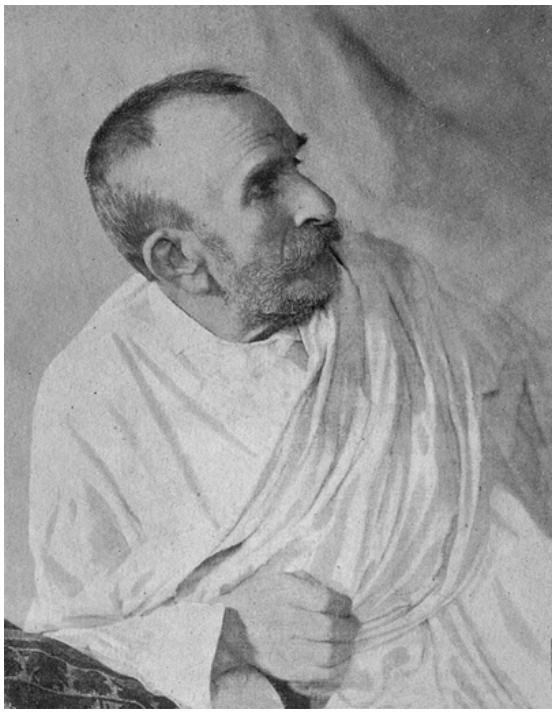


Illustration 89 :
Arnauld d'Abbadie d'Arrast, géographe.
Source :

Catholic Encyclopedia (1913).



Illustration 90 :
Alexandra David-Néel en costume tibétain en 1933.
Source :
Musée Preus (Norwège).



:

Illustration 91 :
Isabelle Eberhardt en 1895.
Source :
The Soundless Sahara, par Ronald Victor Courtenay Bodley.

Fondamentalement, l'exploration est en réalité une « co-production des savoirs » plutôt qu'une activité solitaire :

> L'exploration n'est pas seulement la mise en œuvre de l'esprit de curiosité, elle repose aussi sur des enjeux politiques, économiques, sociaux, qui souvent dépassent largement la seule figure iconique de l'explorateur. La question de l'appropriation est au cœur du voyage. Celle-ci peut-être intellectuelle. Les explorateurs sont des savants qui œuvrent à une meilleure connaissance du monde : en le cartographiant, en le mesurant, en le nommant, ils posent les jalons d'un quadrillage de la Terre dont le cadre est européen. Pourtant, des itinéraires en jours de marche, des toponymes transcrits sur les cartes, des grammaires et des vocabulaires patiemment collectés témoignent d'une co-production des savoirs. Si l'explorateur est souvent représenté seul, l'exploration est rarement individuelle. Que dire de tous ceux dont on ignore souvent les noms, mais qui ont secondé, accompagné, soutenu

> les explorateurs ? Qualifiées de « guides » ou d'interprètes, ces figures invisibles ont parfois reçu un soupçon d'attention[476].

2. Les militaires : explorer pour conquérir

Poussés par les exigences des « conquêtes » territoriales, les militaires jouent un rôle actif dans l'exploration, participant non seulement à la cartographie des régions traversées, mais laissant aussi un nombre de rapports riches en matière de géographie physique et humaine des pays « conquis ».

En 1885, la conférence de Berlin » incitera encore davantage les puissances européennes à s'imposer sur leurs territoires désirés en Afrique :

> À la conférence de Berlin de 1884-1885, il a été décidé que pour qu'une puissance européenne puisse réclamer des droits sur des territoires, elle doit y avoir une présence effective. Les Français et les Britanniques ont tracé une frontière entre leurs zones d'influence au Sahel et au Sahara central sans y être présent ni y avoir aucune troupe, en contradiction avec ce droit international. La France envoie donc des missions, qui ont à la fois pour but de mieux connaître ces régions pour pouvoir affiner le tracé des frontières, mais aussi de faire valoir ses droits à occupation ultérieure par une présence effective.[477]

Aujourd'hui, nous trouvons sur le site « Mémoire des hommes » (portail culturel du Ministère des Armées) une page dédiée aux « expéditions militaires » : des grandes expéditions de François d'Orléans à la présence des armées françaises au Levant (Asie occidentales), en passant par les expéditions de Madagascar, ces explorations militaires sont témoin d'une époque où la France, tout comme d'autres puissances colonisatrices, ne cessait d'accroître son influence dans des régions qui ne lui appartiennent pas, modifiant ainsi la cartographie mondiale.

[476] *Visages de l'exploration au XIXe siècle : Du mythe à l'histoire. Op.cit.*
[477] *Retronews. Op.cit.*



Illustration 92 :
Page Internet consacrée aux expéditions militaires, sur le site « Mémoire des Hommes ».
Source :
Ministère des Armées.

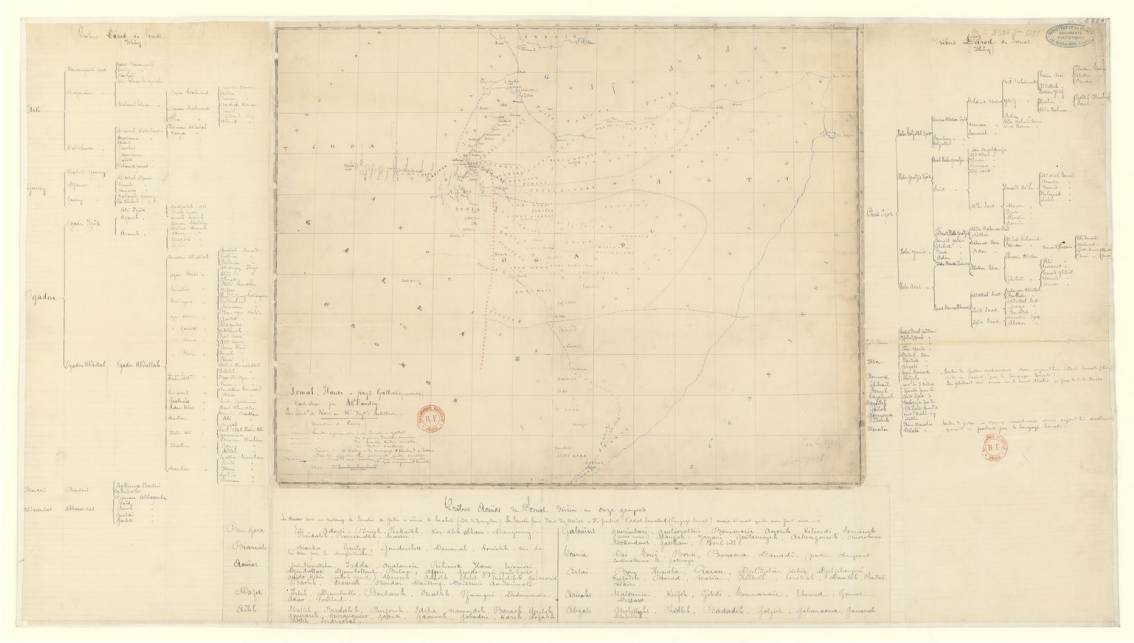
3. Les négociants-explorateurs : le gain économique comme motivation

S'ils ne sont point explorateurs « de profession », les négociants sont obligés de connaître les régions qu'ils traversent : le sol, le climat, les productions, mais aussi les aspects plus « humains », comme la situation politique du pays ou bien les coutumes des peuples indigènes. Beaucoup d'entre eux sont polyglottes, comme il est toujours important de savoir converser, même en phrases simples, avec les peuples indigènes dont la plupart ne parlent pas les langues européennes : fait souvent attesté par les expressions locales soigneusement notées dans leurs carnets de voyage. Les négociants sont aussi ceux qui cartographient les routes commerciales dans les régions concernées : ces cartes deviendront précieuses pour l'étude de géographie.

Alfred Bardey (1854-1934) et César Tian (1839-1917), que Rimbaud connaîtra durant la deuxième moitié de sa vie, font partie de ces négociants. Bardey, surtout, a un véritable intérêt pour la géographie et fait partie de la Société de géographie depuis 1880 : nous lui devons non seulement des articles (*Notes sur le commerce du Somal, du Harar et du pays des Gallas*, *Notes sur le Harar*, etc), mais aussi des cartes, dont *Somal, Harar et pays des Gallas*.



Illustration 93 :
Alfred Bardey en 1883.
Source :
Société de géographie.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 94 :
Somal, Harar et pays des Gallas par Alfred Bardey (1897).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

II. Rimbaud négociant-explorateur et la géographie

Nous trouvons dans le cahier de brouillons de Rimbaud quelques informations portant sur le Nil, sans doute issues des cours de géographie :

> Le nil
> Le nil est, par ses inondations, le bienfaiteur de l'Egypte. Sans lui, ce terrain avare ne rendrait rien aux mains laborieuses qui le cultivent. tous les ans sans exception et meme a epoque fixe il franchit les limites que Dieu lui a imposées pour se rependre dans les contrées qui l'environnent et les imbiber d'une quantité d'eau, qui, jointe aux rosées nocturnes, suffissent, depausant sur la terre un limon gras suffisent dis-je a l'arroser.[478]

En réalité, il s'agit des seules notes de géographie de Rimbaud qui nous sont parvenues : fait surprenant surtout quand il connaîtra plus tard véritablement l'Égypte et son fleuve, mais aussi bien d'autres régions grâce aux différents métiers exercés au cours de la deuxième moitié de sa vie.

[478] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.396.

A. Le parcours professionnel comme source d'apprentissage

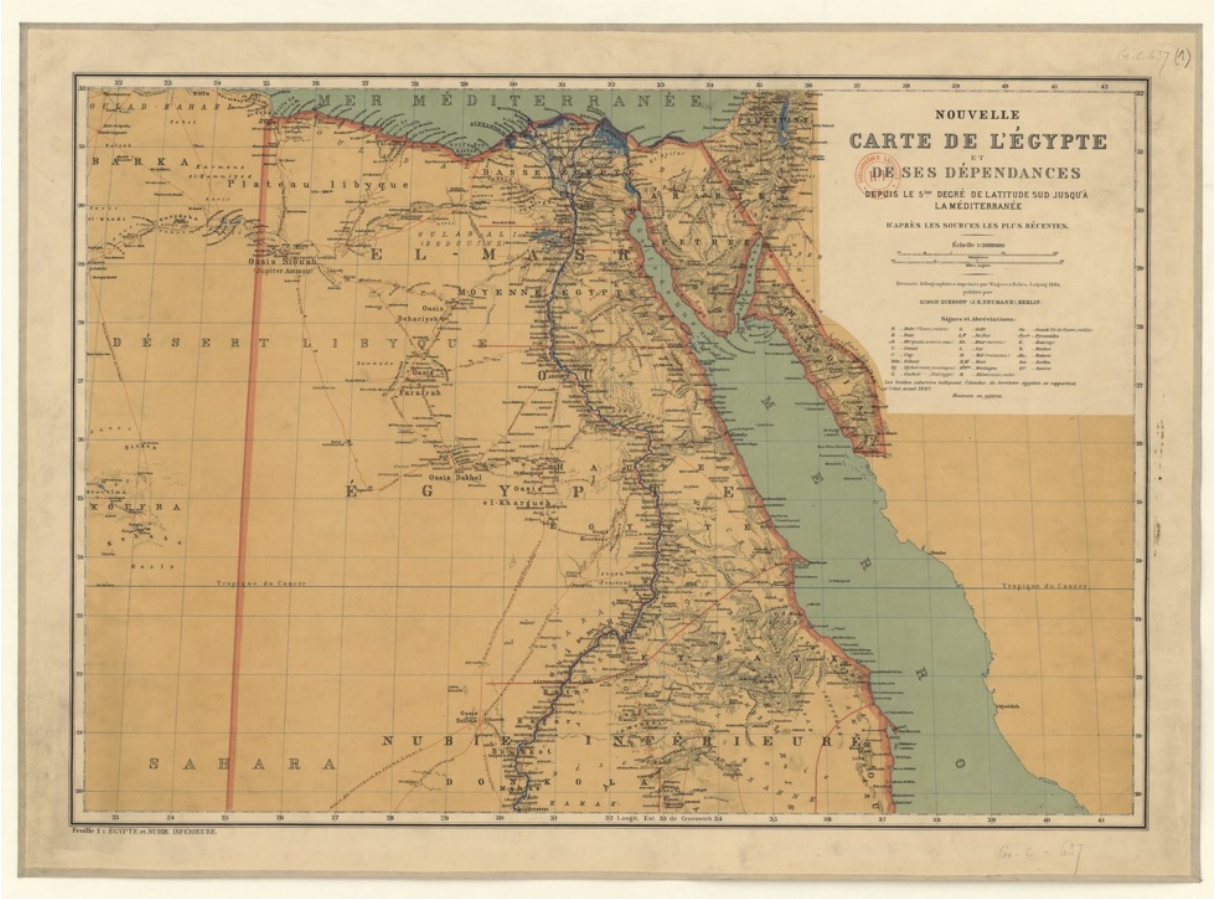
1. 1878-1880 : le début d'une carrière non-littéraire

1.1 Égypte

Grâce à sa situation géographique, l'Égypte est considérée à l'époque de Rimbaud comme un haut-lieu du commerce à l'international, notamment après l'ouverture du canal de Suez :

> L'Égypte est dans une situation physique très-remarquable, qui la rend propre à être le lien du commerce entre l'Afrique et l'Asie, entre l'Europe et l'Inde : on a cherché plusieurs fois à unir la Méditerranée à la Mer Rouge par des voies de communication : les anciens rois Nékhao et Ptolémée-Philadelphe avaient fait creuser, du Nil au golfe de Suez, un canal qui a été comblé par les sables ; aujourd'hui une compagnie à la tête de laquelle se sont mis des Français, s'occupe activement de la construction d'un canal qui joindrait directement la Méditerranée à la Mer Rouge, en coupant l'isthme entre Port-Saïd (l'emplacement du Péluse) et Suez, et en passant par le lac *Timsah* et les lacs *Amers* ; il est ouvert déjà entre la Méditerranée et le lac Timsah ; un embranchement le fait correspondre avec le Nil.
> Le canal *Mahmoudieh* a été creusé de la branche occidentale du Nil à Alexandrie. Enfin un chemin de fer unit cette ville au Caire, et Le Caire à Suez[479].

[479] CORTAMBERT, Eugène. *Cours de géographie comprenant la Description physique et politique et la Géographie historique des diverses contrées du globe.* Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1864.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 95 :
Nouvelle carte de l'Égypte et de ses dépendances (1884).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Le 17 novembre 1878, Rimbaud s'adresse à sa famille depuis Gênes après un long trajet à pied et annonce son départ prochain pour l'Égypte : « un passage pour l'Égypte se paie en or ». Mi-décembre, depuis Alexandrie, ville située au nord du pays, l'ex-poète envisage pour la première fois un emploi n'ayant aucun lien avec son passé littéraire :

> Je vais avoir un emploi prochainement ; et je travaille déjà assez pour vivre, petitement il est vrai. Ou bien je serai occupé dans une grande exploitation agricole[480]à quelques dix lieues d'ici (j'y suis déjà allé, mais il n'y aurait rien avant quelques semaines) ; − ou bien j'entrerai prochainement dans les douanes anglo-égyptiennes, avec bon traitement ; − ou bien, je crois plutôt que je partirai prochainement pour Chypre, l'île anglaise, comme interprète d'un corps de travailleurs.

[480] Il s'agit d'un projet assez étonnant : Vitalie, la sœur d'Arthur, avait parlé dans son journal de son frère qui ne s'occupe guère aux travaux agricoles à la ferme de Roche.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 96 :
Alexandrie, Itinéraire de l'Orient (1892).
Alexandrie est à l'époque de Rimbaud un lieu incontournable du commerce international.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

À la fin de l'année, Rimbaud finira par trouver un emploi à Chypre, non pas celui d'interprète qu'il souhaitait, mais en tant que surveillant d'un chantier employé par l'entreprise Ernest Jean et Thial fils, installée à Larnaca.

1.2 Chypre

Île située à la partie la plus orientale de la mer Méditerranée, Chypre est à l'époque de Rimbaud un endroit dominé par les puissances coloniales anglaises :

> Chypre, en effet, qui appartenait auparavant à l'Empire ottoman, était passée sous la domination anglaise depuis juillet 1878. Une politique de grands travaux, souvent confiés à des Français, s'était ensuivie afin de moderniser l'île, qui, depuis l'ouverture du canal de Suez, avait pris une importance stratégique en Méditerranée. [...] De nombreux projets sont en cours de réalisation : chemins de fer, construction de casernes, de forts, de ports, d'hôpitaux. Les pierres extraites de la carrière sont transportées sur des bateaux spéciaux, les mahonnes, qui les convoient jusqu'à l'endroit où doit être construit un canal[481].

[481] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Chypre » par Jean-Luc Steinmetz.



Illustration 97 :
Stanford's map of Cyprus showing the adminstrative divisions and the identified ancient sites, par Edward Stanford (1878).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Le 15 février 1879, Rimbaud écrit à sa famille pour la première fois depuis Larnaca, ville côtière de Chypre :

> Le premier village est à une heure de marche. Il n'y a ici qu'un chaos de rocs, la rivière et la mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été il y a quatre-vingts degrés de chaleur. À présent, on a souvent cinquante. C'est l'hiver. Il pleut quelques fois. On se nourrit de gibier, de poules, etc.

À travers ces phrases courtes, Rimbaud éprouve son désespoir dans cet endroit isolé. Il continue sur le même ton dans sa lettre du 24 avril : « La chaleur est très forte. On fauche le grain. Les puces sont un supplice affreux, de nuit et de jour. En plus, les moustiques. Il faut dormir au bord de la mer, au désert ».

Tombé malade fin mai 1879, Rimbaud quitte son emploi et retourne à Roche auprès de sa famille, où il passe plusieurs mois. Mars 1880, il reprend enfin la route depuis Marseille

pour Alexandrie, mais obligé peu après de quitter la ville pour rejoindre à nouveau Chypre, où il devient surveillant de chantier au mont Troodos (lettre du 23 mai 1880) :

> Je suis surveillant au palais que l'on bâtit pour le gouverneur général, au sommet du Troodos, la plus haute montagne de Chypre (2100 mètres). [...] Il faut toujours voyager à cheval, les transports sont excessivement difficiles, les villages très loin, la nourriture très chère. De plus, tandis qu'on a très chaud dans les plaines, à cette hauteur-ci il fait et fera encore pendant un mois un froid désagréable ; il pleut, grêle, vente à vous renverser. Il a fallu que je m'achète matelas, couvertures, paletot, bottes, etc., etc[482].

2. 1880-1885 : employé commercial à Aden et à Harar

De août 1880 à 1885, Rimbaud fut employé commercial à Aden, d'abord chez la Maison Mazeran, Viannay et Bardey, et puis uniquement par les frères Bardey.

Dans son mémoire *Barr-Adjam*, Alfred Bardey parle de son entreprise qui fonctionne grâce à la collaboration de plusieurs personnes, dont Rimbaud qu'il qualifie d'un « grand et sympathique garçon qui parle peu »[483]:

> Cette entreprise, qui fut heureusement mise sur pied fonctionna régulièrement, pendant plusieurs années, grâce à la collaboration d'une brillante équipe qui sut se faire aimer des indigènes et qui comprit par ordre d'ancienneté : Pinchard, qui m'accompagna dans mon premier voyage au Harar ; Arthur Rimbaud, que j'y envoyai à mon retour à Aden ; Pierre Bardey, mon frère ; Pierre Mazeran ; Otto Frey, Gabriel Ferrand, les frères André et Charles Cotton, ces quatre derniers attachés à l'agence de transit de Zeilah. À Harar fut encore employés les Grecs Sottiro, les frères Constantin et Dimitri Righas.
> Grâce à la volonté et à l'activité de ces pionniers nos caravances circulèrent entre Zeilah et Harar et vice-versa à intervalles réguliers d'un mois environ, alors que précédemment il fallait attendre souvent une année avant de pouvoir mettre en marche une gaflah (caravane somalie)[484].

2.1 Aden, Yémen : « roc affreux »

1.1.1 Le Yémen et son port stratégique, Aden

Un article intitulé *Voyage dans le Yémen* dans *Le Monde illustré* du 31 octobre 1891 nous donne quelques informations sur le Yémen connu à l'époque :

---

[482] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes.* p.475.
[483] La description que Bardey donnera à Jean Bourguignon dans sa lettre du - est tout autre : « actif, exceptionnellement intelligent mais misanthrope au-delà de toute expression » (*Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911)*. Paris :).
[484] BARDEY, Alfred. *Barr-Adjam : Souvenir du patron de Rimbaud, Aden-Harar, 1880-1887.* Paris : L'Archange Minotaure, 2010. p.6.

> Le Yémen, l'Arabie Heureuse des Anciens, s'étend dans le sud-ouest de la péninsule arabique, entre le Hedjaz, au nord, l'Hadramaout, au sud, la Mer Rouge, à l'ouest, se continuant par des plateaux inconnus à l'est. C'est l'ancienne royaume de la reine de Saba, conquis plus tard par les Éthiopiens, tombé enfin dans les mains des Turcs. Le vilayet du Yémen comprend deux contrées bien distinctes : le désert, qui s'étend tout le long de la côte ; puis, à douze ou quinze heures de marche de la mer, la région montagneuse[485].

À l'époque, il s'agit d'un pays connu non seulement pour la production du café, mais aussi pour le trafic d'esclaves :

> Dans les montagnes, se trouvent des villages aux maisons de pierre ; sur les pentes, des champs en terrasses, bien labourés, dont les terres sont soigneusement soutenues par des murs ; de loin, on dirait d'immenses escaliers ; dans tous ces champs, on cultive le café, qui est porté à dos de chameaux jusqu'à Hodéida, d'où il est embarqué pour l'Europe, principalement pour Marseille. Quant à la ville de Moka, située sur la côte, un peu plus au sud, elle ne produit ni n'exporte ce café unique au monde auquel elle a donné son nom ; seul, le port d'Aden, reçoit aussi quelques ballots de café.
> Hodéida est, avec Djeddah et Massaouah, un des ports les plus importants de la Mer Rouge ; malheureusement, il ne doit pas seulement sa prospérité au commerce du café, mais aussi au trafic très rémunérateur des esclaves qu'on amène d'Afrique, commerce clandestin, bien entendu ; mais, malgré les croisières, on pourrait estimer à un millier, le nombre des esclaves qui, chaque année, débarquaient à Hodéida, il y a deux ou trois ans ; depuis cette époque, je doute que le nombre en ait sensiblement diminué[486].

[485] *Le Monde illustré* du 31 octobre 1891. Version en ligne : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k62231119, page consultée le 24/03/2024.
[486] *Le Monde illustré* du 31 octobre 1891. *Ibid.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 98 :
Carte du Royaume d'Yémen dans l'Arabie heureuse par Guillaume Delisle (1715).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Situé à l'extrémité sud-ouest de la péninsule arabique, Aden est un port naturel et stratégique du Yémen :

> Aden est un port du Yémen, situé à l'extrémité sud-ouest de la péninsule arabique. Sous domination turque aux XVIe et XVIIe siècles, longtemps éclipsée par Moka, la ville, de taille modeste, fut une dépendance du sultanat de Lahej jusqu'en janvier 1839, date à laquelle elle fut cédée aux Anglais. Vers 1880, Aden était un port moderne et prospère, comptant environ trente mille habitants[487].

Dans son livre *D'Aden à Zanzibar*, Alexandre Le Roy affirme l'importance de ce port qui est comme une « porte » pour les missionnaires :

> Située comme au point de jonction des trois parties de l'ancien monde, entre l'Europe, l'Asie et l'Afrique, Aden est, pour ainsi dire, la seule porte par où sortent les missionnaires

[487] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Aden », par Aurélia Cervoni.

> lorsqu'ils abandonnent les pays éclairés par l'Évangile pour entre dans ceux que les ténèbres du paganisme couvrent encore[488].

2.1.2 Rimbaud à Aden

Rimbaud connaît Aden pour la première fois en juillet 1876, lorsque le *Prins van Oranje* s'y embarque en direction de Java.

Quatre ans plus tard, Rimbaud retrouve Aden en août 1880, après une recherche infructueuse du travail dans « tous les ports de la Mer rouge » : « J'ai cherché du travail dans tous les ports de la Mer Rouge, à Djeddah, Souakim, Massaouah, Hodeidah, etc », précise-t-il dans une lettre du 17 août, désormais embauché comme « marchand de café » (chez la Maison Viannay-Bardey et Cie).

Huit jours plus tard, le 25 août, Rimbaud donne une première description de cet endroit qu'il trouve déjà « affreux » :

> Aden est un roc affreux, sans un seul brin d'herbe ni une goutte d'eau bonne (on boit l'eau de mer destillée) : la chaleur y est excessive, surtout en juin et en septembre, qui sont les deux canicules : 35° la température nuit et jour constant d'un bureau très frais et très ventilé[489].

Une aversion encore plus profonde pour cette ville se développe chez Rimbaud au fil du temps :

> Je trime comme un âne dans un pays pour lequel j'ai une horreur invincible.
> (Lettre du 10 mai 1882)

> Quelle existence désolante je traîne sous ces climats absurdes et dans ces conditions insensées !
> (Lettre du 5 mai 1884)

> Une année ici en vaut cinq ailleurs. [...] j'espère bien n'avoir plus guère de mon existence à dépenser dans ce sale lieu.
> (Lettre du 14 avril 1885)

La perception de Rimbaud d'Aden s'aligne avec celles des autres voyageurs de son époque, à l'instar de Lina Boegli, jeune institutrice suisse qui y fait escale en 1892, un an après le décès du poète-explorateur : « Un rocher nu, d'un brun rougeâtre, au sommet duquel

[488] LEROY, Alexandre. *D'Aden à Zanzibar : Un coin de l'Arabie heureuse le long des côtes*. Tours : Alfred Mame et fils, Éditeurs, 1894.
[489] Si Rimbaud parle de la chaleur à Aden en septembre, c'est sans doute parce que ses collègues lui en ont parlé.

se dresse la caserne de la garnison anglaise, qui surplombe quelques douzaines de masures, serrées entre la mer et le rocher : voilà la ville d'Aden ! »[490]



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 99 :
Vue d'Aden, photo prise par Auguste Bartholdi (1834-1904).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

2.2 Harar, Abyssinie (Éthiopie)

2.2.1 Abyssinie : entre indépendance et dépendance

L'Abyssinie est un ancien empire d'Afrique :

[490] VOELLMY, Jean. « Les déclarations de Rimbaud confrontées à celles d'autres voyageurs » in *Parade sauvage* (numéro 11). Paris : Classiques Garnier, 1994.

L'Abyssinie recouvre approximativement l'actuelle Éthiopie et l'actuelle Érythrée, une partie du Soudan et le nord de la Somalie. Fondé par la dynastie Zagoué au Xe siècle, à la chute du royaume d'Aksoum, l'empire d'Abyssinie fut gouverné, à partir de 1268, par la dynastie salomonite, dont les origines remonteraient à la reine de Saba. Sa capitale était Gondar, située au nord-est du lac Tana. Évangélisée depuis le IIIe siècle [*sic*], l'Abyssinie est occupée dans sa partie orientale par les musulmans : Harar, fondée au Xe siècle, est considérée comme la quatrième ville la plus sainte de l'islam. Au XVIIe siècle, l'empire d'Abyssinie se divise en plusieurs royaumes, dont les principaux sont l'Amhara, le Choa, le Dankali, le Tigré. En 1855, le négus Théodoros II (1818-1868) monte sur le trône d'Éthiopie après avoir réalisé l'unité du pays à la suite de plusieurs batailles. Après un différend avec les Anglais, il est défait le 13 avril 1868 par les troupes de sir Robert Napier devant la forteresse de Magdala [...] Tekle Giyorgis II (1838-1872), puis Johannes IV (1837-1889), roi du Tigré, lui succèdent. Johannes IV remporte plusieurs victoires décisives contre les puissances étrangères qui menacent la souveraineté du pays (les Égyptiens en 1875-1876, les Italiens en 1887). Il est vaincu le 9 mars 1889 par Ménélik II (1844-1913), roi du Choa, lors de la bataille de Metemma[491].

[491] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Abyssinie » par Aurélie Cervoni.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 100 :
Carte de l'Abyssinie par MM. Ferret et Galinier (1842).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Si l'Abyssinie du ne connaît pas de colonisation européenne à proprement parler, son destin est étroitement lié aux Européens présents sur le territoire.

Sur le plan culturel mais surtout religieux, le christianisme arrive au pays avec Frumence (vers 315 – entre 380 et 383) évêque originaire de Tyr (Empire byzantin) qui convertit le roi

Ezana d'Aksoum (aujourd'hui ville septentrionale d'Éthiopie) au christianisme et devient ainsi fondateur de l'Église chrétienne de l'Éthiopie[492]. Au XIXe siècle, la foi en commun fait donc des Abyssins une « belle race » très appréciée par les Européens. C'est pour ceci que Charles-Xavier Rochet d'Héricourt (1801-1854) écrit, dans son *Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume du Choa* :

> En somme, le caractère moral des Abyssins se rapproche du caractère des Européens : par leur gaieté, leur enjouement, leur franchise, leur amour des choses belliqueuses, ils tiennent beaucoup de l'esprit français ; je ne vois pas d'eux à nous de ces différences énormes qui divisent radicalement des peuples, telles, par exemple, que l'orgueil stupide et la superbe apathie qui séparent à jamais les Turcs de la civilisation européenne, ou le fanatisme musulman dont l'indomptable obstination élève un mur d'airain entre les Arabes et les nations chrétiennes[493].

2.2.2 Rimbaud à Harar

Harar se situe dans l'est de l'Abyssinie :

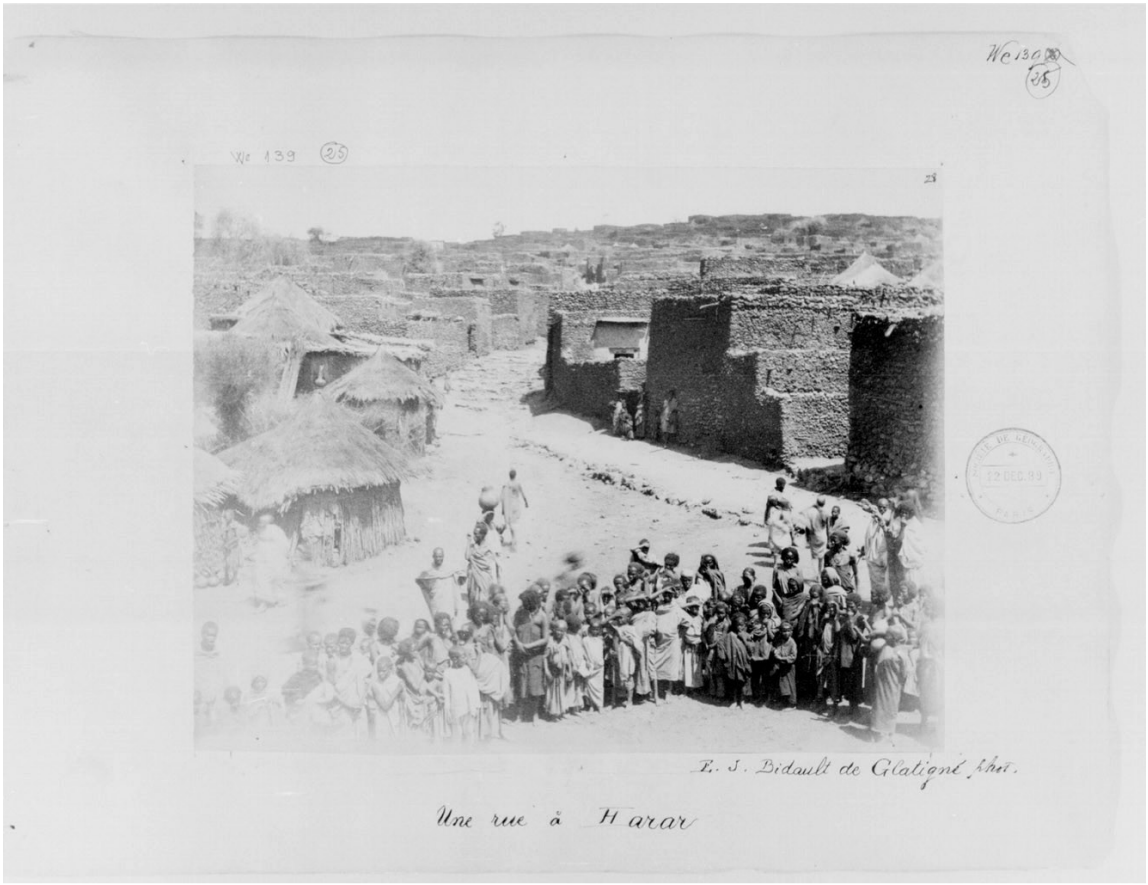
> Harar est une ville d'Afrique orientale, dans l'est de l'actuelle Éthiopie. Située en bordure du plateau éthiopien, à mille huit cent quatre-vingts mètres d'altitude, à trois cent vingt kilomètres des côtes somalies de la Mer Rouge, elle jouit d'un climat tempéré et salubre. La vieille cité fortifiée, dont les fondations remontent au Xe siècle, est construite sur une colline basse que domine à l'ouest le mont Hakim. Elle était autrefois le siège d'un émirat indépendant qui a joué un rôle important dans la propagation de l'islam en Éthiopie. En 1875, un corps expéditionnaire envoyé par le khédive l'a conquise sans rencontrer la moindre résistance. En 1885, trois ans après avoir pris le contrôle de l'Égypte, les Anglais y ont installé l'émir Abdullahi, mais son règne a été de courte durée : après leur victoire à la

---

[492] HEITZ, Lucien. « L'Éthiopie chrétienne : introduction à une histoire imprégnée de fois et à quelques aspects nouveaux d'une mission œcuménique » in *Histoire, monde et culture religieuse* (numéro 24, avril 2012). Paris : Karthala, 2012.

[493] ROCHET D'HÉRICOURT, Charles-Xavier. *Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume du Choa.* Paris : Arthus Bertrand, 1841.
Deux remarques par rapport à ce paragraphe :
1) Le ton de Rochet d'Héricourt rappelle celui des géographes de son époque. Si un peuple non européen est apprécié par les Européens, ils essaient de trouver des similarités entre cette race et la race blanche ; en revanche, si ce n'est pas le cas, ils insistent sur les différences, tout en décrivant le peuple en question avec des adjectifs péjoratifs.
Il arrive aussi à ces auteurs de décrire la même qualité de manière contradictoire. Prenons l'exemple de l'« amour des choses belliqueuses » dont parle Rochet d'Héricourt : chez un peuple apprécié par les Européens, il s'agit d'une qualité qui rappelle « l'esprit français » ; chez un peuple « mal vu » par les Blancs, au contraire, l'esprit belliqueux est souvent associé à la « barbarie ».
2) « Ils tiennent beaucoup de l'esprit français », dit Charles-Xavier Rochet d'Héricourt dans son livre. Il rejoint donc l'opinion générale de son époque, celle d'une Europe civilisée qui l'emporte sur le reste du monde : les autres parties du monde n'ont qu'à « tenir » telle ou telle qualité de l'Europe, à la manière d'un enfant qui tient des caractéristiques de ses parents. Il s'agit, évidemment, d'un point de vue très euro-centrique qui « infantilise » les peuples non européens.

bataille de Tchalenko (Chellenko), en 1887, les soldats chrétiens de Ménélik, roi du Choa depuis 1866, allaient s'emparer de Harar et de sa région[494].



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 101 :
Une rue à Harar, photographie prise par Joseph Édouard Bidault de Glatigné (1889).
Nous y voyons les habitants en tenues traditionnelles, plus légères que les vêtements européens de l'époque en raison du climat.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

« Enthousiaste » de cette ville, Alfred Bardey, employeur de Rimbaud, en parle très souvent avec ses collaborateurs :

> Très enthousiaste du Harar j'assurais dans ma correspondance ou dans mes conversations avec tous ceux qui voulaient bien m'entendre, à Rimbaud comme à d'autres, que c'était un pays d'avenir, peuplé, sain et réellement agréable pour ceux qui ne tiennent pas absolument à la vie européenne. Je parlais fréquemment de toutes les petites industries que l'on pouvait y créer[495].

[494] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Harar » par Jean-Michel Cornu de Lenclos.
[495] *Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911). Op.cit.*
Lettre d'Alfred Bardey à Jean Bourguignon du 4 avril 1901.

Quant à Rimbaud, il mentionne Harar pour la première fois dans sa lettre du 2 novembre 1880 à sa famille, annonçant son départ prochain pour la ville :

> La maison a fondé une agence dans le Harar, une contrée que vous trouverez sur la carte au sud-est de l'Abyssinie. On exporte de là du café, des peaux, des gommes, etc., qu'on acquiert en échange de cotonnades et marchandises diverses. Le pays est très sain et frais, grâce à sa hauteur. [...] Je suis encore ici pour un certain temps, quoique je sois engagé pour un autre poste sur lequel je dois me diriger prochainement. [...] Il n'y a point de routes et presque point de communications. On va d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine ; de là au Harar, par vingt jours de caravane[496].

Le 13 décembre 1880, Rimbaud écrit pour la première fois depuis Harar :

> Je suis arrivé dans ce pays après vingt jours de cheval à travers le désert Somali. Harar est une ville colonisée par les Égyptiens et dépendant de leur gouvernement. La garnison est de plusieurs milliers d'hommes. Ici se trouvent notre agence et nos magasins. Les produits marchands du pays sont le café, l'ivoire, les peaux, etc. Le pays est élevé mais non infertile. Le climat est frais et non malsain. On importe ici toutes marchandises d'Europe, par chameaux. Il y a d'ailleurs beaucoup à faire dans le pays[497].

Dans sa lettre du 15 février 1881, il donne une description des habitants et des activités de la région :

> Les indigènes sont des Gallas, tous agriculteurs et pasteurs : gens tranquilles quand on ne les attaque pas. Le pays est excellent, quoique relativement froid et humide ; mais l'agriculture n'y est pas avancée. Le commerce ne comporte principalement que les peaux des bestiaux, qu'on trait pendant leur vie et qu'on écorche ensuite ; puis du café, de l'ivoire, de l'or, des parfums, encens, musc, etc. Le mal est que l'on est à 60 lieues de la mer et que les transports coûtent trop[498].

Rimbaud démissionne en septembre 1881, mais reprend plus tard son travail pour les mêmes employeurs jusqu'en 1884. Rentré fin 1881 à Aden pour rejoindre la maison mère, il y passera toute l'année 1882. Fin mars 1883, Rimbaud signe un nouveau contrat avec la

---

[496] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.481.
L'ancien patron de Rimbaud précise dans sa lettre (que nous venons de mentionner) les occupations de Rimbaud à Harar : « ses premières fonctions consistèrent à acheter dans les environs de la ville les principaux produits du pays, café, peaux de bœuf & de chèvre, ivoire, musc-civette etc. qu'il fallait d'abord centraliser au Harar et envoyer ensuite à la côte ».

[497] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.484.
Dans cette lettre, Harar est passé de « très sain » à « non malsain ».

[498] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.489.
Une coïncidence existe entre cette lettre et *Mauvais sang.* Le poète écrit dans *Mauvais sang* : « Les Gaulois étaient les écorcheurs de bêtes, les brûleurs d'herbes les plus ineptes de leur temps ». Quelques années plus tard, le négociant parle d'un autre peuple « écorcheur de bêtes » : .« Le commerce ne comporte principalement que les peaux des bestiaux, qu'on trait pendant leur vie et qu'on écorche ensuite ».

maison, pour prendre la direction de Harar, avant d'organiser en août une expédition en Ogadine, qu'il détaillera plus tard dans un rapport.

Avril 1884, la maison entre en liquidation et délivre à Rimbaud une attestation pour mettre fin au contrat :

> Les événements qui nous ont obligés d'entrer en liquidation nous mettent dans la nécessité d nous priver de vos excellents services. Par la présente nous vous rendons hommage pour le travail, l'intelligence, la probité et le dévouement que vous avez toujours montrés à la défense de nos intérêts dans les différents postes que vous avez occupés chez nous, pendant quatre années, et principalement dans celui de directeur de notre agence de Harar[499].

Libéré de son contrat, Rimbaud passe des mois sans emploi mais vit toujours à Aden, avant d'être à nouveau engagé, le 10 janvier 1885, par les frères Bardey qui ont réussi à fonder une nouvelle société commerciale sous le nom de Pierre Bardey : « M. Rimbaud s'engage, comme employé de M. Bardey, à exécuter tout ce qui lui sera commandé ayant rapport aux affaires de son commerce »[500]. L'embauche ne dure pas très longtemps : l'attestation délivrée par Bardey à Rimbaud le 14 octobre 1885 confirme la rupture définitive du contrat : « Je n'ai eu qu'à me louer de ses services et de sa probité. Il est libre de tout engagement avec moi »[501].

[499] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.544-545.
[500] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.556.
[501] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.565.



Illustration 102 :
La maison Bardey à Aden.
C'est ici où Rimbaud a été engagé pendant plusieurs années.
Source :
Le Figaro / Jean-Jacques Lefrère.

3. 1885 – 1886 : trafiquant d'armes

Septembre 1885, Rimbaud rompt son contrat avec Bardey, et décide de s'associe avec Pierre Labatut pour livrer des fusils de Tadjourah, colonie française, à Ankober, capitale du Choa, sur la demande du roi Ménélik II.

Rimbaud explique ce projet dans sa lettre du 22 octobre 1885 à sa famille :

> Il me vient quelques centaines de fusils de France, je vais former une caravane et porter cette marchandise à Ménélik, roi du Choa. La route est très longue, deux mois de marche presque jusqu'à Ankober, la capitale, et les pays qu'on traverse jusque-là sont d'affreux déserts. Mais là-haut en Abyssinie, le climat est délicieux, la population est chrétienne et hospitalière, la vie est presque pour rien[502].

Le futur associé de Rimbaud se nomme Pierre Labatut. Un autre explorateur, nommé Paul Soleillet, lui donne en 1882 le portrait suivant :

[502] *Ibid.*

> M. Pierre Labatut, après avoir été colporteur en France et en Italie, entrepreneur en Égypte, est venu au Choa il y a une dizaine d'années, où il a su, par son aménité, sa franchise, sa loyauté, acquérir la confiance du roi, l'estime des grands, l'affection des petits. M. Labatut est le seul négociant européen fixé dans l'Éthiopie méridionale, il fait un commerce assez important entre le Choa et Aden[503].

En 1881, Labatut propose à Bardey de s'associer avec lui, ce qu'il refuse, jugeant l'opération trop dangereuse. En 1885, c'est avec Rimbaud que Labatut signe une convention d'engagement :

> Je soussigné, Pierre Labatut, négociant au Choa (Abyssinie) déclare m'engager à payer à Me Arthur Rimbaud, dans le délai d'un an ou plus tôt à partir de la date du présent, la somme de cinq mille dollars Marie-Thérèse, valeur reçue comptant à Aden ce jour, et je prends à ma charge tous les frais du dit sieur Rimbaud, lequel se rend au Choa avec ma première caravane[504].

Or, l'affaire ne cesse de se compliquer, d'abord avec l'interdiction du gouvernement français des convois d'armes vers le Choa (que les deux associés ne connaissent qu'en avril 1886), qui sera relevée plus tard en juillet ; ensuite, par la mort soudaine de Labatut en France (qui est retourné au pays en juillet même pour se faire soigner d'un cancer)[505].

Malgré la malchance de son associé, Rimbaud décide de se lancer tout seul dans une aventure qui ne sera que périlleuse, qu'il qualifiera plus tard de « routes horribles rappelant l'horreur présumée des paysages lunaires » dans sa lettre au directeur du *Bosphore égyptien*[506].

3.1 Tadjourah, colonie française

Désignée comme « Côte française des Somalis » de 1896 à 1946, Tadjourah se situe sur l'actuel territoire de la République de Djibouti. Nous lisons la présentation suivante dans le *Nouvel Atlas Colonial* de Henri Mager :

> À l'entrée de la Mer Rouge, dans le Golfe d'Aden, la France possède l'étendue de côte comprise entre le Raz Doumeira (sur le Grand-Détroit de Bab-el-Mandeb), et le Raz Goumarlé (près de Zeyla), avec les Îles Moucha, situées au centre du Golfe de Tadjoura.
> L'Administration de la Côte française s'était établie à Obock (au N. du Golfe de Tadjoura), point acquis en 1862, où en 1883 furent installés des dépôts de charbon et de vivres pour nos

[503] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Labatut, Pierre (1842-1886) » par Jacques Bienvenu.
[504] *Ibid.*
[505] *Ibid.*
[506] Lettre adressée au directeur du *Bosphore égyptien* parue dans *Le Bosphore égyptien* les 25 et 27 août 1887.

bâtiments de guerre. [...] Le pays qui s'étend de la Côte jusqu'à Harâr peut être considéré comme improductif ; les parties montagneuses de la vallée d'Aouach donnent seules quelques cultures[507].

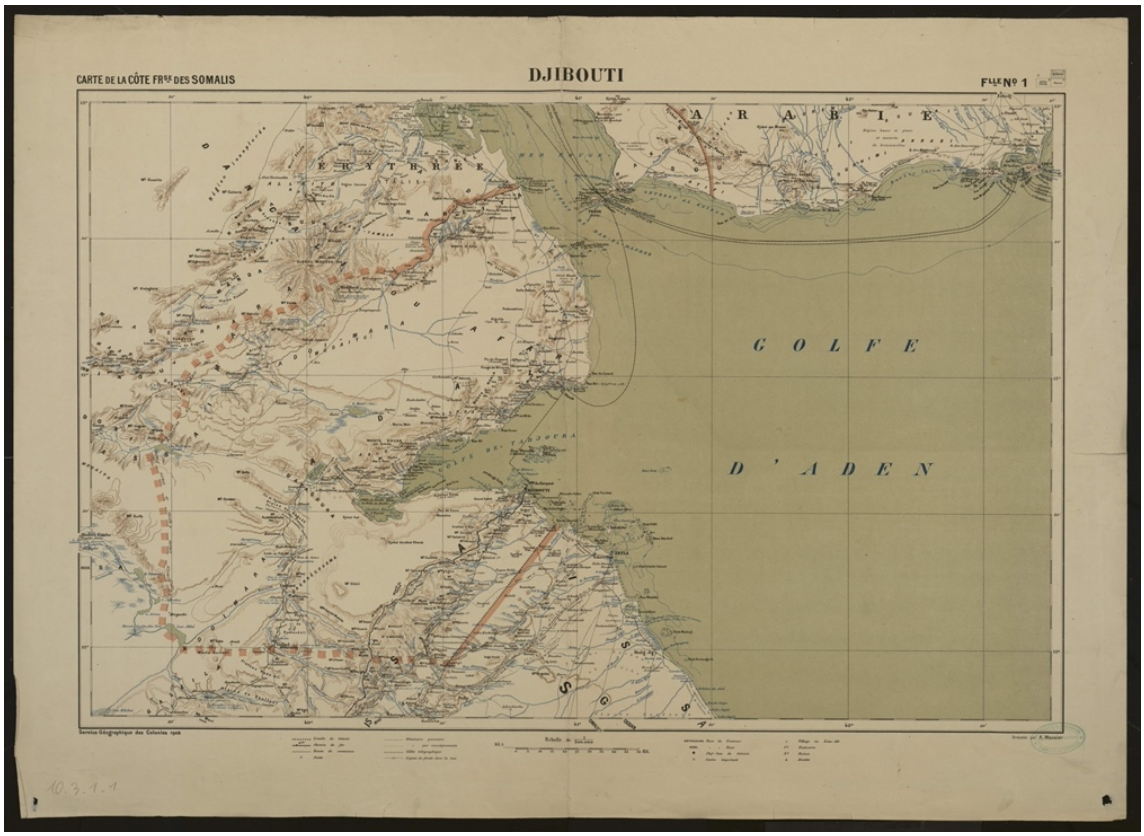


Illustration 103 :
Carte de la Côte française des Somalis dressée par A. Meunier (1908).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

À l'époque de Rimbaud, Tadjourah n'est qu'un simple village :

Située sur la rive occidentale du golfe d'Aden, sur le territoire de l'actuel Djibouti, Tadjourah était, au XIXe siècle, un village dankali, de près de mille habitants, gouverné par un sultan. Le 17 novembre 1884, elle intégra officiellement le protectorat d'Obock, français depuis le 11 mars 1862[508].

Dans son livre *Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge*, Charles Rochet d'Héricourt donne une triste description de l'endroit :

[507] MAGER, Henri. *Nouvel Atlas Colonial*. Paris : Ernest Flammarion, éditeur, 1899.
[508] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit*. « Tadjourah » par Aurélia Cervoni.

Il est triste de rencontrer, au commencement d'un voyage aventureux, une contrée aussi désolée que celle où Toujourra est située ; je ne sais rien de plus morne que l'aspect de ce hameau et des lieux qui l'entourent : sur le bord de la mer, une grève blanchâtre et ardente où sont jetées, adossées les unes aux autres, les huttes mesquines qui forment le misérable village de Toujourra ; au fond, se dressant à une hauteur considérable, des montagnes rocailleuses de productions volcaniques, qui s'étendent du sud-est au nord-ouest sur la même ligne et élèvent de l'est à l'ouest leurs gradins dépouillés : voilà le paysage uniforme qui se déroule devant vous lorsque vous abordez à Toujourra. Quelques arbustes rabougris, vainqueurs de la stérilité de cette terre, sont les seules traces de végétation qu'y rencontre la vue attristée : il semble que toute vie se soit retirée de là ; et il y a dans cette aridité monotone un emblème de mort qui dessèche l'âme et l'espérance[509].



Illustration 104 :
Vieille mosquée de Tadjourah, photo prise par Claude Dethève (1867-1936).
Djibouti est un pays essentiellement musulman.
Source :
Médiathèque de Roanne.

Le 3 décembre 1885, c'est Rimbaud qui écrit à sa famille à propos de Tadjourah :

Ce Tadjourah-ci est annexé depuis un an à la colonie française d'Obok. C'est un petit village Dankali avec quelques mosquées et quelques palmiers, il y a un fort construit jadis par les Égyptiens, et où dorment à présent six soldats français sous les ordres d'un sergent, commandant le poste. On a laissé au pays son petit sultan et son administration indigène. C'est un protectorat. Le commerce du lieu est le trafic d'esclaves[510].

[509] ROCHET D'HÉRICOURT, Charles-Xavier Rochet. *Op.cit.*
[510] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.569.

« N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves. Les marchandises que nous importons sont des fusils », rajoute l'épistolier pour rassurer sa famille.

Durant son séjour, Rimbaud s'est surtout rendu plusieurs fois à Obock (« Obok » dans sa lettre), un port du golfe de Tadjourah :

> Un port du golfe de Tadjourah, situé sur le territoire de l'actuel Djibouti, à 80 km au sud du débouché de la Mer Rouge. Obock fut cédé à la France par Abou-Bekr, sultan du pays d'Adel, en vertu d'un traité signé le 11 mars 1862. L'objectif du gouvernement français était de créer un comptoir qui pût concurrencer Aden, tenu par les Anglais depuis 1839. La colonie ne commença à se développer qu'à partir de 1881, grâce à l'action de quelques négociants comme Pierre Arnoux et Paul Soleillet. Sous l'impulsion de Léonce Lagarde, nommé « commandant d'Obock » le 4 août 1884, elle s'étendit aux territoires voisins, notamment Tadjourah, Sagallo et Ambado. De nombreux voyageurs, à la fin du XIXe siècle, ont souligné l'intérêt stratégique d'Obock, qui permettait aux navires en route pour l'Extrême-Orient de se ravitailler en charbon, en vivres et en eau potable[511].

La description par Pierre Loti, écrivain et voyageur contemporain de Rimbaud, nous donne plus d'information sur le port dont parle l'ex-poète :

> Le pays où nous arrivons est celui des Dankalis, dépendant du sultan de Tadjoura, et en redescendant un peu le long de cette côte, nous trouverons l'établissement français d'Obock. Il apparaît bientôt, dans une vapeur lumineuse qu'agite sans cesse un tremblement de mirage. C'est d'abord une grande construction neuve, à véranda comme celles d'Aden, visible de loin avec sa blancheur sur ces sables. Bâtie par la compagnie qui fournit du charbon aux navires de passage, elle est là unique, un peu surprenante par son air de confort et de sécurité au milieu de ce pays maudit[512].

Si Loti voit en Obock un coin « de confort et de sécurité au milieu de ce pays maudit », Rimbaud exprime plutôt son pessimisme quant à l'avenir de cette colonie, dans sa lettre du 7 octobre 1884 à sa famille :

> Il y a ici près la triste colonie française d'Obock, où on essaie à présent de faire un établissement ; mais je crois qu'on n'y fera jamais rien. C'est une plage déserte, brûlée, sans vivres, sans commerce, bonne seulement pour faire des dépôts de charbon, pour les vaisseaux de guerre pour la Chine et Madagascar[513].

[511] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit*. « Obock » par Aurélia Cervoni.
[512] *Ibid.*
[513] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.554.



Illustration 105 :
Port d'Obock et possessions françaises sur la Mer Rouge par Henri Mager (1885).
L'expression « possessions françaises » correspond naturellement à la mentalité coloniale de l'époque.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

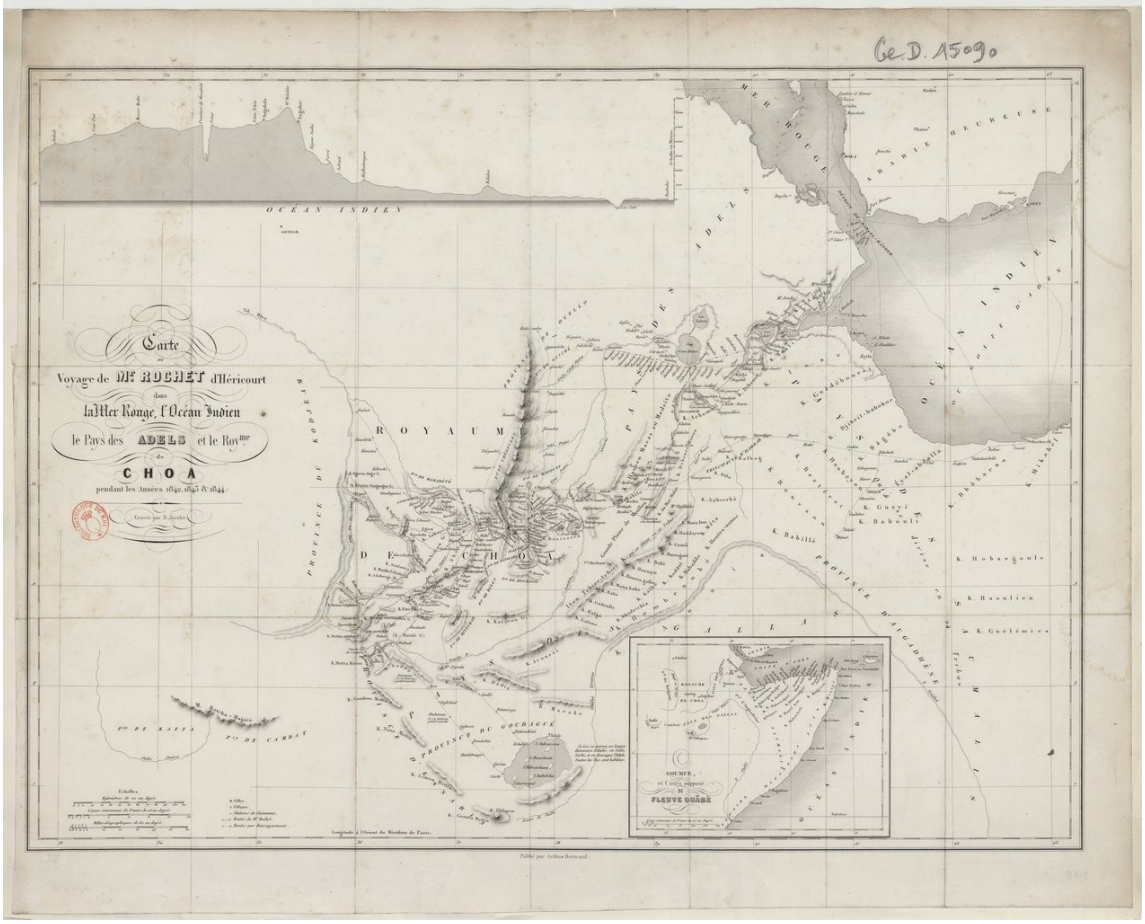
3.2 Ankober, Choa

3.2.1 Le Choa et Ménélik II

Dans *Voyage sur la côte orientale de la Mer rouge, dans le pays d'Adel et le royaume du Choa*, l'explorateur Charles-Xavier Rochet d'Héricourt propose la description suivante de ce lieu :

> Les provinces qui obéissent au roi du Choa forme une contrée à peu près circulaire, ayant environ 75 lieues de diamètre, enclavée entre le royaume de Gondar ; qui la borne au nord, le royaume de Djindjiro, la province de Caffa, qui lui sont contigus au sud-ouest, le Nil, dont les eaux forment sa frontière occidentale, les montagnes habitées par les Aroussis ou Itou-Gallas au sud, et le pays d'Adel à l'est[514].

[514] ROCHET D'HÉRICOURT, Charles-Xavier. *Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge, dans le pays d'Adel et le royaume du Choa. Op.cit.*



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 106 :

Carte du Voyage de Mr Rochet d'Héricourt dans la Mer Rouge, l'Océan Indien, le Pays des Adels et le Royaume de Choa pendant les Années 1842, 1843 et 1844.

Le Choa est une province historique de l'Éthiopie où se situe l'actuelle capitale du pays, Addis-Abeba.

Source :

Bibliothèque nationale de France.

Ménélik II (1844-1913), négus du Choa devenu en 1889 « roi des rois », figure parmi les personnages incontournables de l'histoire moderne de son pays.

Après l'ouverture du canal de Suez en 1869, l'Abyssinie devient très importante aux yeux des Européens, ce qui bénéficiera largement à Ménélik :

> Après l'ouverture du canal de Suez, les Européens cherchèrent à s'établir sur les ports de la Mer Rouge : les Anglais à Aden, les Français à Obock puis à Djibouti, les Italiens à Massaouah. Dès lors, les relations avec l'Abyssinie prirent de l'importance pour les Européens. Les expéditions françaises et italiennes rivalisèrent de bienveillance envers le roi du Choa, en lui faisant des cadeaux. L'expédition Brémond de 1883 lui avait livré un trône d'un luxe inouï, ainsi qu'un manteau royal en velours rouge brodé d'or et doublé d'hermine.

> La mission italienne du comte Antonelli, arrivée peu avant celle de Brémond, avait aussi apporté de riches présents : un casque surmonté d'une couronne royale, un manteau royal, des miroirs de Venise et des armes richement damasquinées. Ménélik sut habilement profiter de ces rivalités en distribuant à chacun des promesses[515].

Dans les conversations avec les voyageurs étrangers, Ménélik témoigne d'un vif intérêt pour les pays lointains et laisse une forte impression sur les voyageurs étrangers :

> Tous les observateurs étrangers ont été impressionnés par l'intelligence et le talent de Ménélik, sa compréhension des affaires mondiales, l'intérêt qu'il prenait à la modernisation. [...] l'Empereur « aime beaucoup les cartes géographiques ; il les comprend fort bien », remarquait le Français Jean Duchesne-Fournet. Un voyageur anglais, le capitaine Wellby, rapporte pour sa part qu'en lui donnant l'autorisation de traverser l'empire d'Éthiopie, alors en grande partie inexploré, Ménélik fit ce commentaire : « Faites-moi tenir un exemplaire de chacune des cartes que vous dresserez en cours de route »[516].



Illustration 107 :

[515] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Ménélik II (1844-1913) » par Jacques Bienvenu.
[516] PANKBURST, Richard. « Ménélik II. Empereur d'Éthiopie » in *Présence africaine* (février 1962). Paris : Éditions Présence africaine, 1962.

Ménélik II vers la fin de sa vie.
À la fois attaché aux traditions et intéressé par les technologies modernes, notamment occidentales[517], Ménélik II est à l'origine d'une série de réformes économiques, politiques et sociales qui donneront à l'Éthiopie sa forme contemporaine.
Source :
Wikimedia Commons / R. Pankhurst, *The Ethiopians: A History*.

Soucieux du progrès mais aussi de l'indépendance de son pays, Ménélik exprime sa volonté de recruter un ingénieur auprès d'une compagnie suisse :

> Le roi Ménélik II, roi du Choa qui souhaite moderniser son pays, va s'adresser à une compagnie suisse établie à Aden pour recruter un ingénieur. Pourquoi la Suisse ? Parce que c'est un des rares pays d'Europe qui ne soit pas colonisateur. Engager Ménélik vis-à-vis de pays comme la Grande-Bretagne, la France, l'Allemagne et l'Italie qui ont déjà des implantations en Afrique et qui convoitent la région[518].

La personne choisie se nomme Alfred Ilg. Né en 1854, comme Rimbaud, il gagnera la confiance du roi :

> Citoyen suisse, ingénieur de formation, Alfred Ilg est arrivé en Abyssinie en 1878 et s'est tout de suite mis au service de Ménélik, dont il devint en quelque sorte l'homme de confiance et l'homme à tout faire : effectuer des travaux d'irrigation, construire des routes, des ponts, des voies de chemin de fer et même la toute nouvelle capitale Addis-Abeba, négocier avec les représentants des firmes commerciales européennes, parlementer avec les délégués des gouvernements étrangers. Il s'est d'ailleurs si bien acquitté de ces multiples tâches qu'il a été officiellement nommé ministre des Affaires étrangères de l'Empire et qu'il a reçu de Ménélik la concession de certaines terres arables et celle, pour quatre-vingt-dix-neuf ans, de la grande ligne ferroviaire reliant Addis-Abeba à la Mer Rouge dont il avait été le maître d'œuvre[519].

[517] Dans une perspective décoloniale, il importe de distinguer soigneusement deux termes, « moderne » et « européen », trop souvent considérées comme synonymes, en raison des nombreux apports de l'Europe à la vie moderne telle que nous la connaissons.
[518] MORET, Chantal. « Arthur Rimbaud – Alfred Ilg, une rencontre en Afrique » (conférence du 12 décembre 2015 à la Société des Poètes Français, transcrite par Sylvain Delbès) in *Rimbaud vivant* (numéros 54 et 55). Charleville-Mézières/Paris : Amis de Rimbaud, 2015-2016.
[519] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.* « Alfred Ilg (1854-1916) » par Jean-Baptiste Baronian.



Illustration 108 :
M. Ilg, ministre du négus Ménélik (*L'Univers illustré*, 10 mars 1900).
Source :
Bibliothèque nationale de France.



Illustration 109 :
Action de la Compagnie impériale des chemins de fer éthiopien (14 décembre 1899) portant signature d'Alfred Ilg.
Source :
Collection d'un membre du Ersten Deutschen Historic-Actien-Club.

3.2.2 Rimbaud au Choa : échec commercial

Bien avant le départ, Rimbaud écrit à sa famille le 3 décembre 1885, tout en idéalisant cet endroit lointain où son peuple partage avec son pays la même foi chrétienne :

> Une fois la rivière Hawache passée, on entre dans les domaines du puissant roi Ménélik. Là, ce sont des agriculteurs chrétiens ; le pays est très élevé, jusqu'à trois mille mètres au-dessus de la mer ; le climat est excellent ; la vie est absolument pour rien ; tous les produits de

> l'Europe poussent ; on est bien vu de la population. Il pleut là six mois de l'année, comme au Harar, qui est un des contreforts de ce grand massif éthiopien[520].

Rimbaud finit par partir seul début octobre 1886, à cause des nombreuses contraintes dont la mort de son associé. Contrairement à ce dont il avait rêvé, l'arrivée à Ankober ne sera que le début d'une expérience malheureuse :

> Son séjour à Ankober, qu'il atteint vers le 6 ou le 7 février 1887, est une désillusion. Dès son arrivée, il est assailli par les créanciers de Labatut, mort en septembre 1886. La veuve de son associé lui réclame en outre une partie de ses bénéfices. Rapidement, il est contraint de quitter Ankober pour Entotto, où le roi Ménélik, en campagne contre l'émir du Harar, a établi sa résidence. [...] La transaction avec Ménélik se révèle désastreuse : le roi confisque les fusils acheminés et oblige Rimbaud à les lui vendre à un prix réduit. Rimbaud n'a d'autres choix que la fuite. « Traqué par la bande des prétendus créanciers de Labatut, auxquels le roi donnait toujours raison, tandis que je ne pouvais jamais rien recouvrer de ses débiteurs, tourmenté par sa famille abyssine qui réclamait avec acharnement sa succession et refusait de reconnaître ma procuration, je craignis d'être bientôt dépouillé complètement et je pris le parti de quitter Choa » (à Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden, 30 juillet 1887)[521].

En fin de compte, de sa mésaventure dans ce pays qui lui faisait rêver quelques mois avant, Rimbaud ne tire qu'une bonne chose : une relation professionnelle solide avec Alfred Ilg qui deviendra vite son correspondant fidèle. Aujourd'hui, nous connaissons, largement grâce à la riche correspondance entretenue avec Ilg, les préoccupations professionnelles de Rimbaud durant les trois dernières années de sa vie.

4. 1887 : de nouveau en Égypte

N'ayant pas trouvé d'emploi en Égypte en 1878-1879, il y retourne presque neuf ans plus tard pour tenter de nouveau sa chance : « Je suis venu en Égypte parce que les chaleurs étaient épouvantables, cette année, dans la Mer Rouge », annonce-t-il dans sa lettre du 23 août 1887. Or, cette fois, Rimbaud se rend compte de la réalité qui n'est point favorable à son séjour : « ici le logement, la pension et le vêtement (dans les déserts on ne s'habille pas) vous mangent tout » (lettre du 24 août 1887).

La première destination africaine de Rimbaud, pays qui aurait pu fasciner le jeune poète, se révèle en fin de compte invivable pour l'homme qu'il est devenu, à son profond regret.

---

[520] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.569.
[521] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit*. « Abyssinie » par Aurélia Cervoni.

5. 1888 – 1891 : comptoir commercial à Harar

Le 27 mars 1888, Rimbaud s'adresse à Émile de Gaspary, vice-consul de France à Aden, sollicitant sa recommandation concernant un établissement commercial qu'il compte ouvrir bientôt à Harar, pour lui faciliter les affaires là-bas :

> Me disposant à m'en retourner au Harar très prochainement pour un établissement commercial où je compte intéresser plusieurs négociants français d'Aden, je viens solliciter de votre bienveillance éprouvée une recommandation pour le gouverneur de cet excentrique marché[522].

Le 15 mai, Rimbaud écrit à sa famille depuis Harar, à propos de l'agence qu'il vient de monter :

> Je me trouve réinstallé ici, pour longtemps.
> J'établis un comptoir commercial français, sur le modèle de l'agence que je tenais dans le temps, avec, cependant, quelques améliorations et innovations. Je fais des affaires assez importantes, qui me laissent quelques bénéfices.
> Pourriez-vous me donner le nom des plus grands fabricants de draps de Sedan ou du département ? Je voudrais leur demander de légères consignations de leurs étoffes : elles seraient de placement au Harar et en Abyssinie[523].

C'est cette activité, en association avec César Tian, négociant marseillais installé à Aden depuis 1869, qu'occupera Rimbaud jusqu'à son dernier retour en France en 1891.

B. Correspondance familiale (1878-1891) : témoignage d'un observateur du terrain

1. Une relation épistolaire surprenante

Dans sa lettre du 10 août 1901 à Vitalie Rimbaud-Cuif, Alfred Bardey écrit :

> J'avais le plus grand désir de vous faire une visite car j'avais pour votre fils une sincère amitié dont il m'accordait [,], je crois [,] la réciprocité car il m'a confié bien souvent ses pensées qui indiquaient combien il avait conservé d'affection à sa famille et particulièrement à vous[524].

Ici, Bardey parle d'une « affection à sa famille » et particulièrement de la mère, de la part de Rimbaud : chose étonnante vu le passé compliqué où Rimbaud accuse souvent sa mère d'être trop stricte ou rigide.

---

[522] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.642.
[523] *Op.cit.* p.650.
[524] LEFRÈRE, Jean-Jacques (présentation et notes). *Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911). Op.cit.*

Néanmoins, Rimbaud laisse derrière lui une riche correspondance familiale, dans laquelle il s'adresse exclusivement à ses « chers amis »[525], c'est-à dire sa mère Vitalie et sa sœur Isabelle.

En effet, Rimbaud demande de temps en temps des nouvelles de sa famille (« Et à la maison ? La moisson est finie ? Contez-moi vos novelles », demande-t-il à la fin de sa lettre du 25 août 1880[526]), et s'inquiète quand les lettres arrivent plus tard que prévu.

Le Rimbaud épistolier a tout l'air d'un bon fils de famille. Le 7 novembre 1881, par exemple, il essaye de rassurer sa famille en lui disant : « Si vous avez besoin, prenez ce qui est à moi : c'est à vous »[527]. Le 25 mai 1882, encore, il écrit à sa « chère maman » : « Je suis heureux de savoir que ta santé s'est remise et que tu peux rester en repos, il serait malheureux d'être obligé de travailler »[528]. Rimbaud s'occupe également de sa fratrie : son mécontentement envers son frère (« ça me gênerait assez, par exemple, que l'on sache que j'ai un pareil oiseau pour frère », dit-il dans sa lettre du 7 octobre 1884[529]), ainsi que ses inquiétudes par rapport à Isabelle (« Isabelle a bien tort de ne pas se marier si quelqu'un de sérieux et d'instruit se présente, quelqu'un avec un avenir », s'adresse Rimbaud à sa famille le 6 mai 1883[530]). Vraisemblablement, Rimbaud accorde une grande importance à ses correspondantes, raison pour laquelle que le 8 décembre 1882, angoissé, il écrit à sa mère qui ne voulait plus se mêler de ses affaires :

> Ce qui est surtout attristant, c'est que tu termines ta lettre en déclarant que vous ne vous mêlerez plus de mes affaires. Ce n'est pas une bonne manière d'aider un homme à des mille lieues de chez lui, voyageant parmi des peuplades sauvages et n'ayant pas un seul correspondant dans son pays ! J'aime à espérer que vous modifierez cette intention peu charitable. Si je ne puis même plus m'adresser à ma famille pour mes commissions, où diable m'adresserai-je ?[531]

[525] Nous nous demandons la raison derrière l'appellation de « chers amis » alors qu'il s'agit de deux femmes à qui Rimbaud s'adresse : pourquoi pas « chères amies » ? Rimbaud veut-il sans doute ne traiter sa mère et sa sœur que de « simples amis », à qui il donne parfois des nouvelles mais surtout demander des services ? Il s'est trompé d'ailleurs du prénom d'un véritable « cher ami » d'enfance, en écrivant « Monsieur Alfred Delahaye, 8, place Gerson, à Paris » dans sa lettre à Ernest Delahaye du 18 janvier 1882.
[526] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.479.
[527] *Op.cit.* p.501.
[528] *Op.cit.* p.511.
[529] *Op.cit.* p.553.
[530] *Op.cit.*. p.527.
[531] *Op.cit.* p.518.

Jusqu'ici, nous sommes tentés de dire qu'il s'agit d'une correspondance tout à fait normale entre les membres de famille qui ne se voient que rarement. Seulement, le langage qu'utilise Rimbaud ne nous permet pas de faire une telle hypothèse. Dans ses lettres, Rimbaud désigne les travaux à la ferme de Roche comme « vos petits travaux » (22 juillet 1881[532]) ou « vos petites affaires » (7 novembre 1881[533]), sur un ton plus ou moins moqueur qui sous-entend presque, par comparaison, l'importance de ses propres occupations. En parlant d'Aden dans sa lettre du 22 septembre 1880, Rimbaud n'oublie pas d'exprimer son dégoût pour Roche où habite sa famille : « Aden, [...] le lieu le plus ennuyeux du monde, après toutefois celui que vous habitez »[534].

2. Une attention accordée à la géographie physique et humaine

Dans sa lettre à Paul Demeny du 28 août 1871, Rimbaud écrit : « Tenez, je suis un piéton, rien de plus ; j'arrive dans la ville immense sans aucune ressource matérielle ».

Quelques années plus tard, Rimbaud abandonne la littérature et devient, grâce à ses nombreuses activités, un véritable « piéton » dans les régions bien loin de ses Ardennes natales.

Le 17 novembre 1878, Rimbaud écrit pour la première fois à ses « chers amis et raconte son long parcours pour arriver jusqu'en Égypte :

> J'arrive ce matin à Gênes, et reçois vos lettres. Un passage pour l'Égypte se paie en or ; de sorte qu'il n'y a aucun bénéfice. Je pars lundi 19 à 9 heures du soir. On arrive à la fin du mois.
> Quant à la façon dont je suis arrivé ici, elle a été accidentée et rafraîchie de temps en temps par la saison. Sur la ligne droite des Ardennes en Suisse, voulant rejoindre, de Remiremont, la correspondance allemande à Wesserling, il m'a fallu passer les Vosges : d'abord, en diligence ; puis, à pied, aucune diligence ne pouvant plus circuler dans cinquante centimètres de neige en moyenne et par une tourmente signalée. Mais l'exploit prévu était le passage du Gothard, qu'on ne passe plus en voiture à cette saison et que je ne pouvais, par conséquent, faire en voiture[535].

[532] *Ibid.* p.496.
[533] *Ibid.* p.501.
[534] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.480.
[535] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.467-468.

Dans cette lettre écrite « sur le mode du récit de voyage », comme le souligne Annick Louis dans son livre *Homo explorator*[536], Rimbaud prête beaucoup d'attention aux paysages vus :

> À Amsteg, à une quinzaine de kilomètres d'Altdorf, la route commence à grimper et à tourner selon le caractère alpestre.
> [...]
> Avant d'arriver à Andermatt, on passe un endroit d'une horreur remarquable, dit le pont du Diable, - moins beau pourtant que la Via Mala du Splügen que vous avez en gravure.
> [...]
> À Göschenen, un village devenu bourg par l'affluence des ouvriers, on voit au fond de la gorge d'ouverture du fameux tunnel, les ateliers et les cantines de l'entreprise[537].

Plus tard, ses lettres seront moins chargées des descriptions de paysages aussi détaillées, même si elles seront toujours présentes, comme nous l'avons déjà étudié avec le « parcours professionnel » de Rimbaud. L'attention portée à la géographie physique cède petit à petit sa place à la géographie humaine (comme le remarque aussi Annick Louis[538]).

Dans sa lettre du 15 février 1879 envoyée de Larnaca, trois mois à peine après la lettre détaillant son aventure, Rimbaud décrit son environnement de manière la plus simple possible, comme si l'ennui dans un pays ne peut que se traduire en descriptions « minimalistes » :

> Le premier village est à une heure de marche. Il n'y a qu'ici qu'un chaos de rocs, la rivière et la mer. Il n'y a qu'une maison. Pas de terre, pas de jardins, pas un arbre. En été il y a quatre-vingts degrés de chaleur. À présent, on en a souvent cinquante. C'est l'hiver. Il pleut quelques fois On se nourrit de gibier, de poules, etc.

Plus tard, dans ses lettres envoyées de Harar et d'Aden, Rimbaud parlera de temps en temps de la manière dont on y vit, mais aussi des fois de la politique :

---

[536] LOUIS, Annick. *Homo Explorator : L'écriture non littéraire d'Arthur Rimbaud, Lucio V. Mansilla et Heinrich Schliemann.* Paris : Classiques Garnier, 2022. p.195.
[537] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.468.
[538] LOUIS, Annick. *Op.cit* :

> L'absence de description et de pittoresque constitue un des traits saillants de la correspondance de Rimbaud, qui se développe dans la mesure où il s'éloigne d'Europe. Lors de ses premiers déplacements, ses lettres à sa famille contiennent un mélange de narration et de description, comme celle de 17 novembre 1878 de Gênes où il décrit le paysage suisse qu'il a traversé, les sommets, la route, le paysage, sur le mode du récit de voyage. Du Harar, il commence par proposer une forme de description [...] Ce sont donc les activités et les habitants, bien plus que les paysages, qui sont décrits.

> Car il faut dire qu'il n'y a aucun lieu de réunion public au Harar ; on est forcé de rester chez soi continuellement. Je compte, d'ailleurs, faire un curieux album de tout cela.
> (Harar, lettre du 19 mars 1883)

> Il y a ici près la triste colonie française d'Obock, où on essaie à présent de faire un établissement mais je crois qu'on n'y fera jamais rien. C'est une plage déserte, brûlée, sans vivres, sans commerce, bonne seulement pour faire des dépôts de charbon pour les vaisseaux de guerre pour la Chine et Madagascar.
> La côte du Somali et le Harrar sont en train de passer des mains de la pauvre Égypte dans celles des Anglais qui n'ont d'ailleurs pas assez de forces pour maintenir toutes ces colonies. L'occupation anglaise ruine tout le commerce de ces côtes, de Suez à Guardafui.
> (Aden, lettre du 7 octobre 1884)

Si la correspondance familiale n'est pas celle d'un géographe à proprement parler, s'il y insère parfois des opinions biaisées à l'égard des populations indigènes (dues largement à la mentalité de son époque), elle se lit facilement comme un ouvrage de vulgarisation géographique dans laquelle il explique avec clarté la vie dans des pays lointains.

3. Quand l'ailleurs devient ici : le désenchantement de Rimbaud explorateur

3.1 Le « moi souffrant » au cœur de ses écrits

« Il est évident que je ne suis pas venu ici pour être heureux », affirme Rimbaud dans sa lettre du 29 mai 1884.

Ce n'est pas la joie de découverte, mais plutôt le « moi » souffrant, qui est au centre des lettres de Rimbaud. Dans son commentaire, le biographe Jean-Jacques Lefrère remarque « un refrain souvent égocentrique » et un ton de « collégien en pension » ou de « prisonnier » :

> Tout, ou beaucoup, a été dit sur cette correspondance « africaine » (qui ne l'est d'ailleurs qu'en partie) : son apparence plate et monotone, ses rengaines, ses plaintes, ses doléances ressassées notamment dans les lettres à la mère – le climat pénible, le travail abrutissant, les conditions d'existence difficiles, les gains modestes, les projets de départ : un refrain souvent égocentrique, où Rimbaud ne parle que de lui sur le ton d'un collégien en pension contraint de donner des nouvelles à sa famille, ou sur celui d'un prisonnier écrivant aux siens le temps qui lui reste à tirer. Mais cette impression n'est-elle pas due au fait que l'on cherche dans ces lettres autre chose que ce qu'elles contiennent ? Car cette correspondance familiale est avant tout celle d'un exilé qui envoie de temps en temps des nouvelles à une mère avec laquelle il eut jadis des relations difficiles[539].

[539] RIMBAUD, Arthur. *Correspondance.* Paris : Fayard, 2007. Commentaire par Jean-Jacques Lefrère.

Celui qui admirait jadis « le forçat intraitable » (*Mauvais sang*) devient un « prisonnier » (lettre du 25 août 1880 : « Je suis comme prisonnier ici »[540]) étouffé dans les contrées qu'il n'apprécie pas du tout.

Si Alfred Bardey parle de l'amitié que Rimbaud lui accorde dans son mémoire comme dans son discours, Rimbaud voit leur relation d'une manière complètement différente. Dans ses lettres adressées aux siens, Rimbaud désigne son travail comme de l'« esclavage » et de ses employeurs comme des « ignobles pignoufs » :

> Enfin qu'il arrive seulement un jour où je pourrai sortir de l'esclavage et avoir des rentes assez pour ne travailler qu'autant qu'il me plaira !
> (Lettre du 29 mai 1884)

> J'ai quitté mon emploi à Aden après une violente discussion avec ces ignobles pignoufs qui prétendaient m'abrutir à perpétuité. J'ai rendu beaucoup de service à ces gens, et ils ont toujours cherché à me faire perdre quelque chose. Enfin qu'ils aillent au diable. Ils m'ont donné un bon certificat pour cinq années.
> (Lettre du 22 octobre 1885)

Une obsession de la souffrance transparaît dans les écrits de Rimbaud, dans lesquels il compare souvent sa situation à laquelle de ses proches (qu'il imagine) :

> Je vous souhaite plus de chance et plus de gaîté que moi.
> (Lettre du 2 septembre 1881)

> Pour vous vous n'avez pas de ces mauvais rêves ; et j'aime à me représenter votre vie tranquille et vos occupations paisibles. Qu'elles durent ainsi ! Quant à moi je suis condamné à vivre longtemps encore, toujours peut-être, dans ces environs-ci.
> (Lettre du 5 mai 1884)

Les termes comme « destin » et « sort » reviennent très souvent dans les lettres de Rimbaud, comme si quelqu'un d'autre, sans doute un pouvoir surnaturel, lui a infligé toutes sortes de malheur :

> Enfin ! puisque c'est mon sort de vivre dans ces pays ainsi.
> (Lettre du 4 août 1888)

> Eh bien, je me résignerai à mon sort. Je mourrai où me jettera le destin.
> (Lettre du 24 juin 1891)

3.1 Rimbaud fils exilé : l'impossible retour

[540] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.479.

Malgré la souffrance, Rimbaud incarne par sa propre volonté la figure d'un « fils exilé » et cherche constamment des excuses pour lesquelles il ne peut retourner au pays.

Si nous ne connaissons guère les réponses de Vitalie Rimbaud-Cuif, fidèle correspondante de son fils, rien ne nous empêche d'imaginer une mère inquiète, lui conseillant à plusieurs reprises de retourner à la maison si son existence devenait trop difficile.

Dans sa lettre du 16 novembre 1882, Rimbaud exprime déjà un doute par rapport à son retour, probablement suite à un échange sur le sujet avec sa mère :

> Quant à revenir en France, qu'irais-je chercher là, à présent ? Il vaut beaucoup mieux que je tâche d'amasser quelque chose par ici ; ensuite, je verrai.

« Ensuite, je verrai », écrit encore le fils. À peine deux ans plus tard, Rimbaud deviendra beaucoup plus pessimiste quant à l'idée du retour et commence à se considérer comme un « étranger » : « En France, je serais un étranger et je ne trouverais rien », écrit-il le 5 mai 1884. Le 30 décembre de la même année, il exprime à nouveau son inquiétude pour sa situation d'emploi au cas où il est obligé de retourner au pays :

> Jusqu'à présent je trouve à vivre ici. Si je quitte, que rencontrerai-je en échange ? Comment puis-je aller m'enfouir dans une campagne où personne ne me connaît, où je ne puis trouver aucune occasion de gagner quelque chose ? Comme vous le dites, je ne puis aller là que pour me reposer.

Au fil des échanges, Rimbaud se laisse porter par d'innombrables pensées parasites. Tantôt il veut rester là où il est pour y gagner de l'argent, tantôt il veut rentrer se marier chez sa mère (il y pensera encore en 1890, tout en soulignant l'impossibilité de se fixer chez sa mère[541]).

L'année 1887 en particulier voit des lettres dans lesquelles, Rimbaud, désormais travaillant à son propre compte, analyse sa situation et insiste sur l'impossibilité de retourner en France ou même en Europe (il utilise même le verbe « aller » dans une de ces lettres) :

> Pourtant, je ne puis aller en Europe, pour bien des raisons. D'abord, je mourrais l'hiver ; ensuite, je suis trop habitué à la vie errante, libre et gratuite[542] ; enfin, je n'ai pas de position.

[541] Lettre du 10 août 1890 : « Je ne pourrai consentir à me fixer chez vous, ni à abandonner mes affaires ici ».
[542] Alors qu'il parle fréquemment dans ses lettres comment la vie coûte cher et comment les autres lui volent de l'argent !

> Je dois donc passer le reste de mes jours à errer dans les fatigues et les privations, avec l'unique perspective de mourir à la peine.
> (Lettre du 23 août 1887)

> Et puis, quoi faire en France ? Il est bien certain que je ne puis plus vivre sédentairement ; et surtout, j'ai grand'peur du froid, - puis, enfin, je n'ai ni revenus suffisants, ni emploi, ne soutiens, ni connaissances, ni profession, ni ressources d'aucune sorte. Ce serait m'enterrer que de revenir.
> (Lettre du 8 octobre 1887)

Contrairement au « fils prodigue », le « fils exilé » que fut Rimbaud se contente de se plaindre de son existence, en attribuant ses malheurs au destin : même l'abandon de la poésie ne lui enlève pas son côté sensible.

C. Écrits professionnels (1883-1891) : une sensibilité géographique au service des activités professionnelles

Fidèle à son métier, les écrits de Rimbaud servent surtout à communiquer avec ses collaborateurs à propos des marchés dans les régions où ils exercent leurs activités.

Néanmoins, quelques lettres témoignent d'une curiosité de Rimbaud négociant à l'égard de la géographie.

Dans sa lettre à Alfred Bardey du 26 août 1883, Rimbaud parle des « curiosités du Harar » : « Vous voulez d'autres curiosités du Harar ? L'histoire du Guirane Ahmed a un second volume, me dit-on, beaucoup plus intéressant que le premier géographiquement ! ». Dans une autre lettre datée du 23 septembre de la même année, cette fois adressée aux « MM. Mazeran, Viannay et Bardey », Rimbaud tient ses patrons au courant non seulement des expéditions commerciales en cours mais aussi celles à venir, sans oublier de mentionner la situation géographique et politique des régions concernées :

> Nos hommes pour les expéditions du Dankali et de l'Hawache arrivent de Zeilah.
> [...]
> Deux autres expéditions, l'une au Wabi par l'Ogadin et l'autre au Wabi par l'Ennya, sont aussi en préparation. Les rivières baissent à présent et nous allons être renseignés définitivement sur tout ce qu'il y a à faire dans le grand cercle du Harar. Un rapport commercial et géographique suivra toutes ces recherches, et nous l'adresserons à Marseille. D'après nos renseignements particuliers nous croyons que l'Itou sera de nouveau envahi et définitivement annexé à l'empire de Ménélik au commencement de 1884. Une résidence y sera même fondée. Les frontières de l'établissement égyptien et de l'Abyssinie seraient ainsi déterminées régulièrement. Et l'accès des Gallas, Itous et Arroussis serait peut-être plus facile. Pour la cité de Harar elle est hors de plan de l'Abyssinie.

Le rapport commercial et géographique dont parle Rimbaud ne sera autre que la fameuse *Notice sur l'Ogadine*, adressée d'abord à ses patrons et ensuite publiée par la Société de Géographie grâce à Alfred Bardey.

L'enthousiasme de Rimbaud pour la géographie se manifeste à travers ses nombreux écrits professionnels. Deux documents, notamment, témoignent des solides connaissances géographiques de l'ex-titulaire des prix en histoire-géographie : la lettre adressée au directeur du *Bosphore égyptien* et la *Notice sur l'Ogadine*.

1. Lettre au directeur du *Bosphore égyptien*

Rimbaud annonce au tout début le but de sa lettre :

> De retour d'un voyage en Abyssinie et au Harrar, je me suis permis de vous adresser les quelques notes suivantes sur l'état actuel des choses dans cette région. Je pense qu'elles contiennent quelques renseignements inédits, et quant aux opinions y énoncées, elles me sont suggérées par une expérience de sept années de séjour là-bas.

La lettre de Rimbaud nous frappe par l'amplitude des informations fournies (raison pour laquelle qu'elle sera même publiée par le journal les 25 et 27 août 1887). Nous y trouvons non seulement des détails fascinants concernant les découvertes scientifiques, mais aussi l'exploration, témoignant de l'intérêt que porte l'épistolier à l'égard de la géographie :

> Les caravanes descendent au lac salé [...] Il paraît qu'il se forme actuellement une société française pour l'exploitation de ce sel.
> [...]
> Toute cette route a été relevée astronomiquement, pour la première fois, par M. Jules Borelli, en mai 1886, et ce travail est relié géodésiquement par la topographie, en sens parallèle des monts Itous, qu'il a faite dans son récent voyage au Harrar.
> [...]
> Ayant promptement réglé mes comptes avec Ménélik, je lui demandai un bon de paiement au Harrar, désireux que j'étais de faire la route nouvelle ouverte par le roi à travers les Itous, route jusqu'alors inexplorée, et où j'avais vainement tenté de m'avancer du temps de l'occupation égyptienne du Harrar. À cette occasion, M. Jules Borelli demanda au roi la permission de faire un voyage dans cette direction, et j'eus ainsi l'honneur de voyager en compagnie de notre aimable et courageux compatriote, de qui je fis parvenir ensuite à Aden les travaux géodésiques, entièrement inédits, sur cette région.

Tout au long de sa lettre, Rimbaud fournit à son correspondant des situations géographiques des régions parcourues, tant sur l'aspect physique (paysages) que sur l'aspect humain (transport, commerce mais aussi politique), montrant une très bonne connaissance des actualités géopolitiques des régions concernées :

> L'Hawach est une rigole tortueuse et obstruée à chaque pas par les arbres et les roches [...] D'ailleurs il est partout bordé de forêts et de déserts, éloigné des centres commerciaux et ne s'embranchant avec aucune route.
> [...]
> Du Harrar à Antotto, résidence actuelle de Ménélik, il y a une vingtaine de jours de marche sur le plateau des Itous Gallas, à une altitude moyenne de 2 500 mètres, vivres, moyens de transport et de sécurité assurés.
> [...]
> Cette route compte sept étapes au-delà de l'Hawach et douze de l'Hawach au Harrar sur le plateau Itou, région de magnifiques pâturages et de splendides forêts à une altitude moyenne de 2 500 mètres, jouissant d'un climat délicieux. Les cultures y sont peu étendues, la population y était assez claire, ou peut-être s'étant écartée de la route par crainte des déprédations des troupes du roi. Il y a cependant des plantations de café, les Itous fournissant la plus grande partie de quelques milliers de tonnes de café qui se vendent annuellement au Harrar. Ces contrées, très salubres et très fertiles, sont les seules de l'Afrique orientale adaptées à la colonisation européenne.

Pour nous, la lettre a été écrite sur un ton particulièrement intéressant. D'un côté, il s'agit d'une lettre conforme aux demandes de correspondance professionnelle, globalement sérieuse et « droite au but » comme dans les manuels de géographie qu'il aurait pu connaître plus tôt dans sa vie. D'un autre côté, le poète que fut Rimbaud réapparaît presque inintentionnellement – un peu comme dans la lettre à sa famille détaillant son arrivée en Égypte écrite neuf ans plus tôt - notamment par les exagérations (« l'horreur présumée des paysages lunaires », « les Debné, tribu d'ailleurs des plus misérables ») et par les descriptions vives des paysages.[543]

2. *Notice sur l'Ogadine*

L'Ogaden, parfois désigné comme « Ogadine » à l'époque de Rimbaud, fait partie de la région somalie au Sud-Est de l'Éthiopie actuelle.

[543] Une hypothèse audacieuse : Rimbaud aurait pu penser aux « quelques hideux feuillets » de son « carnet de damné » (prologue d'*Une saison en enfer*) en écrivant au début de sa lettre « les quelques notes suivantes », notamment quand elle concerne des régions affreuses traversées lors des expéditions commerciales.



Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Illustration 110 :

Carta dei possedimenti e zona d'influenza dell'Italia in Africa (1896).
Le territoire de l'Ogaden, comme nous pouvons voir sur la carte, est frontalier de celui du Harar que Rimbaud connaît très bien grâce à ses activités.
Source :
Bibliothèque nationale de France.

« Nous vous communiquons les quelques renseignements rapportés par notre première expédition dans l'Ogadine », écrit Rimbaud dans son texte adressé à la direction de la maison Mazeran, Viannay et Bardey le 10 octobre 1883, *Notice sur l'Ogadine*[544].

Si le texte est signé Rimbaud, ce n'est pas lui, mais l'employé grec, Sotiro, qui part à l'aventure, précise Alfred Bardey dans sa lettre à Jean Bourguignon du 4 avril 1901 :

> A la fin du mois de mars 1883 il allait enfin prendre la direction de Harar où il arrivait dans le courant du mois suivant. Il avait à peu près carte blanche.
> Des Italiens avec Sacconi comme chef venaient de s'établir dans le pays et cette compétition nous obligeait à agrandir encore, pour compenser, nos relations indigènes.
> Rimbaud fit partir notre employé Sottiro pour l'Ogaden et écrivit à son retour le rapport si complet sur l'Ogaden que j'adressai sous son nom à la Société de Géographie[545].

Le travail de Rimbaud, c'est celui d'un écrivain qui met en forme les informations fournies (il a dû, semble-t-il, traduire certaines des notes de son adjoint écrites en grec) :

> Rimbaud, selon toute vraisemblance, a mis en forme les informations que lui a fournies Sotiro et qui concernaient la géographie des lieux (un « plateau de steppes », couvert d'« herbes hautes » et de cailloux, où il fait « plus chaud » qu'au Harar), la faune (gazelles, antilopes, girafes, rhinocéros et, sur les bords du Wabi, hippopotames et crocodiles), la population (des tribus nomades de pasteurs, élevant des bœufs, des moutons, des chèvres, des chameaux, des autruches, et de chasseurs récoltant l'ivoire en poursuivant à cheval les éléphants), la religion (« Ils sont musulmans fanatiques »), le commerce (importation de coton, de perles et de tabac ; exportation de plumes d'autruche et d'ivoire)[546].

Étudions donc le texte de Rimbaud divisé en trois parties.

La « notice » s'ouvre sur le but de la communication : « Nous vous communiquons les quelques renseignements rapportés par notre première expédition dans l'Ogadine ». Dans la première partie du texte, Rimbaud décrit en détails cette région qu'il connaît désormais très bien : le nom de la région, les routes commerciales, le climat, les paysages, la faune et la flore, mais aussi les peuples qui y habitent (que l'auteur considère avec un regard assez biaisé de son époque), que nous présentons brièvement dans le tableau ci-dessous :

---

[544] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.536-543.
[545] *Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911). Op.cit.*
[546] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit*. « Notice sur l'Ogadine » par André Guyaux.

Nom de la région	Ogadine est le nom d'une réunion de tribus Somalies d'origine et de la contrée qu'elles occupent et qui se trouve délimitée généralement sur les cartes entre les tribus somalies des Habr-Gerhadjis, Doulbahantes, Midjertines et Hawîa, au nord, à l'est et au sud.
Routes commerciales	Il y a deux routes du Harar à l'Ogadine : l'une par l'est de la ville, vers le Boursouque, et au sud du mont Condoudo par le War Ali ; comporte trois stations jusqu'aux frontières de l'Ogadine. [...] L'autre route se dirige au sud-est du Harar par le gué de la rivière du Hérer, le marché de Babili, les Warra-Heban, et ensuite les tribus pillardes Somali-Gallas de l'Hawîa.
Climat	Son climat est donc plus chaud que le Harar. Elle aurait paraît-il deux saisons de pluies, l'une en octobre et l'autre en mars. Les pluies sont alors fréquentes mais assez légères.
Paysages	L'Ogadine est un plateau de steppes presque sans ondulations, incliné généralement au sud-est ; sa hauteur doit être à peine la moitié de celle (1800 m) du massif du Harar.
Faune	Leurs troupeaux consistent en bœufs à bosse, moutons à poil ras, chèvres, chevaux de race inférieure, chamelles laitières, et enfin eu autruches dont l'élevage est une coutume de toutes les Ogadines. [...] Les bêtes féroces sont assez rares en Ogadine.
Flore	L'aspect général de l'Ogadine est donc la steppe d'herbes hautes, avec des lacunes pierreuses, et ses arbres, du moins dans la partie explorée par nos voyageurs, sont tous ceux des déserts somalis, mimosas, gommiers, etc. [...]
Peuple	Comme toutes les tribus somalies qui les environnent, les Ogadines sont entièrement nomades et leur contrée manque complètement de routes ou de marchés. [...] Les Ogadines ont des traditions assez longues de leurs origines. [...] Ils sont musulmans fanatiques[547]. Chaque camp a son imam qui chante la prière aux heures dues. De wodads (lettrés) se trouvent dans chaque

[547] Nous invitons le lecteur à réfléchir sur l'adjectif employé, « fanatique » : Que peut-on sous-entendre lorsque cet adjectif est employé dans les écritures européennes ? Les Européens ayant parcouru le monde afin d'évangéliser les autres régions n'ont-ils pas aussi été « fanatiques » de cette perspective ? Pourquoi cet adjectif est-il donc rarement appliqué aux Chrétiens ?

	tribu ; ils connaissent le Coran et l'écriture arabe et sont poètes[548] improvisateurs ! Les familles ogadines sont fort nombreuses.

Nous trouvons dans la deuxième partie des informations concernant la situation économique de la région, notamment l'importation (« les Sheetings de fabrique américaine et anglaise », etc.), l'exportation (« le sel », « les plumes et l'ivoire ») et les modalités de transaction (« la monnaie est entièrement inconnue dans toute l'Ogadine »).

Quant à la troisième et dernière partie, elle contient surtout des renseignements à propos de « notre première expédition dans l'Ogadine », ainsi que des décisions prises suite à cette aventure commerciale :

> De mémoire d'hommes on n'avait vu en Ogadine une quantité de marchandises auss considérable que les quelques centaines de dollars que nous expédiâmes.
> [...]
> Nous sommes donc décidés à créer un poste sur le Wabi, et ce poste sera environ au point nommé Eimeh, grand village permanent situé sur la rive Ogadine du fleuve à huit jours de distance du Harar par caravanes.

Dans l'ensemble, les écrits professionnels de Rimbaud montrent une grande attention accordée à la géographie, sujet incontournable à l'époque pour un négociant français installé en dehors de l'Europe.

D'un côté, Rimbaud privilégie évidemment la géographie « utilitaire », en apportant à ses lecteurs des informations géographiques utiles pour les affaires. D'un autre côté, son style d'écriture se trouve à mi-chemin entre un style scientifique et un style littéraire, comme c'est souvent le cas même dans les manuels de géographique de l'époque, dont les auteurs se permettent de qualifier, avec beaucoup de sentiments, telle ou telle région d'« affreuse » ou de « hostile ». Autrement dit, tout comme pour les géographes même les plus illustres de son époque, le côté sensible joue un rôle indéniable dans ces écrits professionnels de Rimbaud, « transformant » souvent de « l'ailleurs » d'espaces de danger[549]: mais espaces affreux et dangereux pour qui, et pourquoi ? En explorant cette question, nous espérons apporter des réflexions non seulement sur la sensibilité géographique de Rimbaud, mais aussi sur la « scientificité » de la géographie du XIXe siècle, bien qu'elle soit déjà qualifiée à l'époque de matière « scientifique ».

[548] Rimbaud pense-t-il, même brièvement, à son passé littéraire ?
[549] Voir aussi le chapitre V de notre étude.

D. Les épreuves photographiques : traces visuelles des expériences vécues

Madame Rimbaud fut parmi les premières personnes à connaître le projet de photographie de son fils, qui lui écrit le 18 janvier 1882 pour lui faire part d'un nouveau projet :

> Ci-joint une lettre pour Delahaye, prenez-en connaissance. S'il reste à Paris, cela fera bien mon affaire : j'ai besoin de faire acheter quelques instruments de précision. Car je vais faire un ouvrage pour la Société de géographie, avec des cartes et des gravures, sur le Harar et les pays Gallas. Je fais venir en ce moment de Lyon un appareil photographique ; je le transporterai au Harar, et je rapporterai des vues de ces régions inconnues. C'est une très bonne affaire.

Bien que peu nombreuses, les photographies prises par Rimbaud négociant parvenues jusqu'à nos jours constituent des témoignages précieux de sa sensibilité face à son nouvel environnement et immortalisent les observations issues de ses années de négociant.

1. Autoportraits : Rimbaud « abyssin »

Le 18 mai 1889, Rimbaud écrit à sa famille en se moquant de sa propre existence :

> Je regrette de ne pouvoir faire un tour à l'Exposition cette année [...] à la prochaine je pourrai exposer peut-être les produits de ce pays, et peut-être, m'exposer moi-même, car je crois qu'on doit avoir l'air excessivement baroque après un long séjour dans des pays comme ceux-ci.

En réalité, bien avant cette lettre « pessimiste », Rimbaud « s'expose » lui-même par le biais des autoportraits, grâce à son appareil photographique. Le 6 mai 1883, Rimbaud écrit à sa famille en joignant des photographies de lui-même prises par lui-même :

> Ci-inclus deux [*sic*] photographies de moi-même par moi-même.
> [...]
> Ces photographies me représentent l'une debout sur une terrasse de la maison, l'autre debout dans un jardin de café, une autre les bras croisés dans un jardin de bananes. [..] Ceci est seulement pour rappeler ma figure et vous donner une idée des paysages ici.



Illustration 111 :
Rimbaud « debout sur une terrasse de la maison ».
Source :
Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud.



Illustration 112 :
Rimbaud « les bras croisés dans un jardin de bananes ».
Source :
Bibliothèque nationale de France.

Dans ces photos, l'ex-poète est métamorphosé non seulement par son visage durci, bronzé, mais aussi par des tenues typiques des Européens en Afrique de l'époque. Dans sa lettre du 15 juillet 1891, Rimbaud considéra son choix vestimentaire comme une des causes de sa maladie :

> Le climat du Harar est froid de novembre à mars. Moi, par habitude, je ne me vêtais presque pas : un simple pantalon de toile et une chemise de coton. Avec cela des courses à pied de 15 à 40 kilomètres par jour, des cavalcades insensées à travers les abruptes montagnes du pays. Je crois qu'il a dû se développer dans le genou une douleur arthritique causée par la fatigue, et les chauds et froids.

« Ceci est seulement pour rappeler ma figure et vous donner une idée des paysages ici » : mais quelle figure et quels paysages ! Sur les trois photos, le Rimbaud négociant apparaît bien différent du jeune poète qu'il fut, peut-être sauf pour le regard toujours aussi pénétrant :

c'est un homme d'affaires qui nous regarde et qui nous juge ou se juge lui-même, le visage très sérieux. Quant aux paysages, ils n'ont rien à voir avec tout ce que ses « chers amis » ont connu, en leur offrant une idée de la vie que mène Rimbaud le fils, le frère : le « je » est désormais véritablement « un autre ».

2. Photographies « ethnographiques » et le regard sur l'« Autre »

Le 24 juillet 1883, Alfred Bardey écrit à Rimbaud pour accuser la réception des photographies : « Plusieurs de vos photographies sont un peu brouillées, mais on voit qu'il y a progrès, car les autres sont parfaites ».[550]

Rimbaud répond le 26 août à son patron encore en France :

> J'ai reçu la lettre où vous m'accusez réception des photographies. Je vous remercie. Celles-là n'avaient rien d'intéressant. J'avais lâché ce travail à cause des pluies, le soleil n'a pas paru depuis trois mois. Je vais le reprendre avec le beau temps, et je pourrai vous envoyer des choses vraiment curieuses.

En effet, les conditions météorologiques n'étaient pas optimales pour l'activité de Rimbaud en tant que photographe. Dans son ouvrage *Rimbaud photographe*, Hugues Fontaine nous apprend que Rimbaud aurait pris ses photographies durant la saison des pluies, période durant laquelle les conditions climatiques ne sont point favorables à leur développement :

> Cet échange nous informe sur les conditions matérielles de production des photographies faites par Rimbaud à Harar. Le *kremt*, la saison des pluies, peut y commencer en mai ; elles durent le plus souvent jusqu'à la fin août, date à laquelle Rimbaud répond à Bardey. Or il faut un franc soleil pour noircir dans le châssis-presse le papier albuminé. Trois mois de pluie ne font donc pas l'affaire du photographe.[551]

Dans *Rimbaud photographe*, Hugues Fontaine s'intéresse à une photographie particulièrement « brouillée » représentant la vie quotidienne des habitants de Harar :

> Parmi les épreuves qui nous ont été conservées, une photographie particulièrement « brouillée » montre une place emplie d'une foule, le *souk magalla*, principale marché de la ville. On devine à l'horizon le minaret de la mosquée de la grande place du *faras magala*,

[550] Dans sa lettre, Bardey écrit également : « Je voudrais pouvoir reconnaître votre attention mais vous êtes un peu bizarre et je ne sais que vous adresser qui puisse vous faire plaisir ». Curieusement, la phrase fait écho à la lettre de Léon Valade à Émile Blémont du 5 octobre 1871, dans laquelle il décrit à son ami l'adolescent fraîchement arrivé à Paris : « caractère plus sauvage que timide », « le Diable au milieu des docteurs ! »
[551] FONTAINE, Hugues. *Rimbaud photographe*. Paris : Textuel, 2019.

reconnaissable à ses petits balcons circulaires, qui pointe derrière une rangée de maisons. Autour de la place, un alignement de boutiques. Cette fois encore, c'est Bardey qui nous donne dans ses Notes sur le Harar une description des lieux nous permettant de considérer cette image illisible- et désignant, au passage, les trois principales places de marché de la ville :

> « De la place [le *faras magala*] descendent cinq rues principales, se dirigeant assez directement vers les cinq portes. L'une de ces rues, qui aboutit à Bab-es-Salam, traverse, à mi-chemin, une autre place où se tient un marché permanent (*souk magala*), marché de la ville. Autour de cette place s'alignent quelques magasins et boutiques, où l'on vend des cotonnades, de la verroterie, du fil de laiton et de cuivre, etc. Au temps des Égyptiens, elles étaient approvisionnées, comme les magasins d'Égypte, de tous les produits, vêtements, boissons, conserves, etc., nécessaires à une garnison. Sur la place même, et dans les rues avoisinantes se tiennent les femmes du pays, qui viennent vendre du beurre ou du miel logés dans des gourdes sèches, des baies de café encore vertes que les indigènes mangent cuites dans du beurre, des feuilles de caféiers, dont ils boivent l'infusion, des piments, du sel, etc. Une autre petite place, voisine du Souk, plantée de piques fourchus, sert d'abattoir et de marché à la viande. »[552]

La place représentée par Rimbaud dans cette photographie nous rappelle, par sa position centrale dans la vie des habitants de Harar, la place Ducale à Charleville où se tenaient à l'époque aussi des marchés assez réguliers : marchés que Madame Rimbaud et ses enfants ont fréquentés. L'ailleurs photographié par l'explorateur lui rappelle-t-il son passé *de poète de sept ans* ?

[552] FONTAINE, Hugues. *Ibid.*



Illustration 113 :
Marché de Harar, photo prise par Rimbaud en 1883.
Malgré l'image devenue floue, nous y apercevons un marché très animé : nous nous demandons si en prenant cette photo, Rimbaud ait pensé aux marchés à Charleville autrefois fréquentés avec sa famille.
Source :
Arthur Rimbaud photographe par Hugues Fontaine.

Une curiosité de l'autre manifeste dans d'autres photographies de Rimbaud parvenues jusqu'à nous. Trois photos sur cinq représentent des « locaux », dont trois enfants, un adolescent et un adulte, chacun accompagné d'outils du quotidien propres à leur région. Le premier plan met avant ces personnages et leurs objets, tandis que l'arrière-plan montre des éléments caractéristiques du lieu, qu'il s'agisse de l'architecture ou de la nature aride : mise en scène rappelant celle typique de la photographie ethnographique de l'époque.



Illustration 114 :
Une série de photos prises par Rimbaud représentant la vie quotidienne de la région telle qu'il la connaît : jardin (gauche), habitant local (centre), habitation (droite).
Source :
Le Figaro / Musée Arthur Rimbaud.

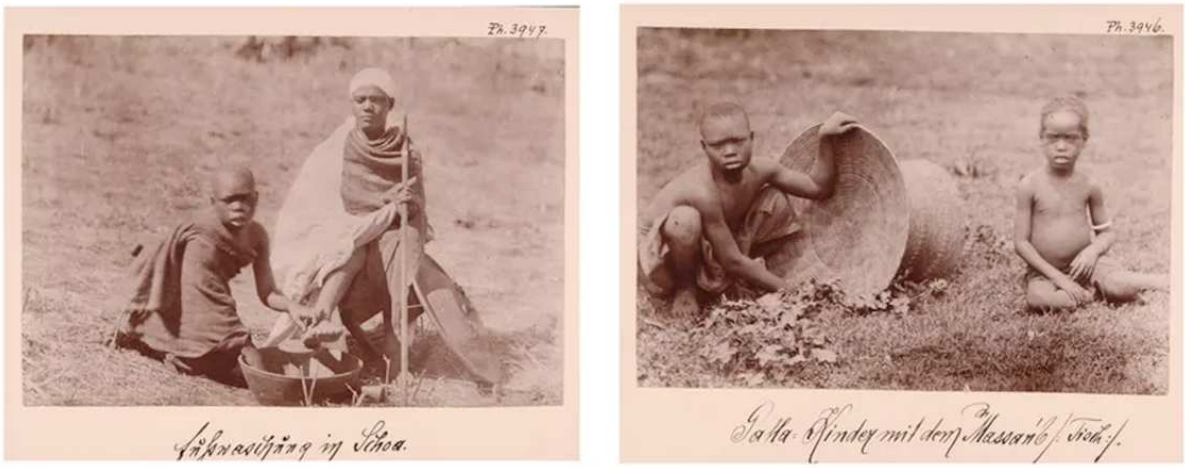


Illustration 115 :
Une autre série de photos prises par Rimbaud où figurent des personnes locales, à la mode des photographies « ethnographiques » de l'époque.
Source :
Le Figaro / Musée Arthur Rimbaud.

En tout cas, Rimbaud ne demeure pas longtemps photographe, sans doute en raison de l'activité beaucoup moins rentable qu'il l'imaginait selon l'hypothèse de Hugues Fontaine :

> Si la garnison égyptienne, aux dires de Bardey, se composait de quatre à cinq mille hommes, le nombre d'officiers susceptibles de payer une guinée un portrait photographique était nécessairement limité. De même pour les marchands grecs ou arméniens établis dans la ville.

> Quant aux voyageurs, ils n'étaient pas légion. Harar n'étant pas un lieu de passage fréquenté, au même titre qu'Aden sur la route des Mascareignes ou de l'Asie. S'il n'était pas subventionné, un photographe négociant ne pouvait se maintenir que s'il existait sur place un marché suffisant pour lui permettre de vendre tous les jours des épreuves de ses photographies, portraits vendus à ceux qui avaient besoin de se faire photographier ou *paysages et types*, acquis par les voyageurs de passage.
> [...]
> Il se peut aussi que l'impatient Rimbaud se soit laissé des contraintes qu'imposait assurément l'exigeant travail de développement des plaques de verre et de tirage des épreuves.[553]

III. Arthur Rimbaud : explorateur et « géographe en herbe »

A. Les qualités d'explorateur de Rimbaud négociant

1. Un goût d'aventure hérité du père

1.1 Frédéric Rimbaud : militaire, arabophone et écrivain

Frédéric Rimbaud (1814-1878) voit le jour le 7 octobre 1814, à Dole, dans le Jura.

Selon Thierry Dardart, auteur du livre *L'honneur du capitaine Rimbaud*, un ami de la famille nommé Antoine Pacouret, « militaire officiant au 46e régiment d'infanterie de ligne », aurait pu servir de « figure tutélaire » au jeune Frédéric[554], qui s'engage dans le même régiment le 9 octobre1832, deux jours après son dix-huitième anniversaire.

Bon militaire, Frédéric progresse au cours des années dans la hiérarchie des grades et sera affecté en Algérie :

> Nommé sergent-major en 1839, il est affecté en Algérie. En 1845, il est promu lieutenant et devient chef du bureau arabe de Sebdou dans la province d'Oran, non loin de la frontière marocaine[555].

En 1847, de retour en France et affecté à Mézières, Frédéric Rimbaud rencontre Vitalie Cuif, sa future femme :

> En 1847, Frédéric Rimbaud est de retour en France et, après avoir été promu au grade de capitaine, il est cantonné à Mézières avec le 47e de ligne. Une de ses rares distractions consiste à assister un soir par semaine (d'ordinaire le jeudi) à un concert donné par la fanfare militaire de son régiment, sur le kiosque à musique de la place de la Gare à Charleville. C'est

[553] FONTAINE, Hugues. *Op.cit.*
[554] DARDART, Thierry. *L'honneur du capitaine Rimbaud : révélations sur le père d'Arthur Rimbaud.* Thierry Dadart, 2022.
[555] BARONIAN, Jean-Baptiste. « RIMBAUD, Frédéric (1814-1878) » in *Dictionnaire Rimbaud.* Paris : Robert Laffont, 2014.

là qu'il rencontre Vitalie Cuif. Il l'épouse le 8 février 1853 : il a trente-neuf ans ; elle en a vingt-huit[556].

Trois mois après le mariage, Frédéric quitte sa femme pour suivre le 47e régiment jusqu'à Lyon, alors que Vitalie est enceinte de leur premier fils qui recevra le prénom du père. Ainsi s'installe la coutume chez les Rimbaud-Cuif : de temps en temps le capitaine retourne au foyer familial, avant de reprendre vite la vie militaire. Cinq enfants sont nés de cette union : Frédéric (1853), Arthur (1854), une première Vitalie morte à l'âge de trois mois (1857), Vitalie (1858) et Isabelle (1860).


PENSIONS MILITAIRES

Ancienneté de Service. Blessures ou Infirmités.

MANUEL DES PENSIONS

47e Régiment d'Inf.e de ligne

ÉTAT GÉNÉRAL des Services et Campagnes de M. Rimbaud

Capitaine

DÉTAIL DES SERVICES

DÉTAILS DES CAMPAGNES ET BLESSURES, &c.

OBSERVATIONS.

RÉSUMÉ

Total

Certifié Véritable par Nous Membres composant le Conseil

Rimbaud

Colonel

MINISTÈRE DE LA GUERRE ARCHIVES ADMINISTRATIVES

Illustration 116 :
Détail des services de Frédéric Rimbaud (1814-1878), père d'Arthur Rimbaud.
Source :
Service historique de la Défense.

[556] BARONIAN, Jean-Baptiste. « RIMBAUD, Frédéric (1814-1878) ». *Ibid.*

À partir de 1860, les enfants ne verront plus jamais leur père :

> Car, désormais, le capitaine Frédéric Rimbaud va d'une garnison à l'autre : Dieppe, Wissembourg, Grenoble, Cambrai, Valenciennes, Chalons… et ne remet plus les pieds à Charleville. En 1864, peut-être lassé d'avoir sans cesse été ballotté d'une région à l'autre, il demande sa mise à la retraite et choisit de se terrer à Dijon, rue d'Ahuy (l'actuelle place Charles-François-Dupuis)[557].

Mais Frédéric Rimbaud est loin d'être uniquement un militaire :

> Excellent militaire, appliqué et consciencieux, il parvient assez rapidement à avoir une bonne connaissance de l'arabe. Dans une lettre adressée à Charles Houin, le 20 octobre 1896, Isabelle Rimbaud devait rapporter que son père était « un linguiste arabe distingué » et ajouter : « Il y a de lui, à la maison, une grammaire arabe revue et corrigée entièrement ; une quantité de documents français-arabes se rapportant aux guerres d'Algérie, des anecdotes, des contes, etc. Il y avait aussi une traduction du Coran (texte arabe en regard) égarée aujourd'hui. Tout cela est manuscrit et très soigné[558].

Les paroles d'Isabelle rapportées par Marguerite-Yerta Méléra, confidente de la fille du capitaine donnent encore plus de détails sur ces ouvrages :

> Mon père [...] a laissé les éléments de plusieurs ouvrages, dont l'un sur l'éloquence militaire. Un autre intitulé « Correspondance militaire ». – Un troisième sur l'art de la guerre. Ce sont des travaux énormes. La « Correspondance militaire » a plus de 700 pages très grand format finement manuscrites de la main de mon père ; c'est un recueil de morceaux d'éloquence, avec commentaire, analyses, etc. Cet ouvrage diffère de l'« Éloquence militaire » en ce que celui-ci est un traité comparant les orateurs modernes aux orateurs anciens dont les discours avaient été édités par une société d'officiers et sous le même titre vers 1818. Le « Livre de guerres » est remarquable par un grand nombre de plans et par des épisodes se rattachant aux expéditions d'Algérie, de Crimée, d'Italie[559].

Si Charles Houin, l'un des premiers biographes d'Arthur Rimbaud, avait confié qu'il n'avait jamais eu accès à ces documents[560], tout n'est pas perdu :

---

[557] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit.*
[558] BARONIAN, Jean-Baptiste. *Op.cit.*
[559] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Arthur Rimbaud.* Paris : Fayard, 2009.
[560] Jean-Jacques Lefrère se demande dans son livre si ces documents ont été détruits lors de l'incendie du 12 octobre 1918 à la ferme des Cuifs.Quant à Pierre Petitfils, qui tient son hypothèse de Jean Bourguignon, autre biographe de la première heure de Rimbaud, « Vitalie Rimbaud, veuve du capitaine, avait parfois utilisé les paperasses de son époux comme papiers d'emballage pour ses achats au marché ».
LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.*

> Les Archives nationales conservent soixante-cinq rapports signés par Frédéric Rimbaud au temps de son séjour à Sebdou : le plus ancien date du 1er août 1847, le dernier du 1er juin 1850, et tous ont la sécheresse propre à cette sorte d'écrits[561].

Ces rapports de la main de Frédéric Rimbaud contribuent, de leur propre manière, aux connaissances de la région où il est affecté.

Il est pertinent de mentionner, pour mieux comprendre le parcours de Frédéric, un certain Oscar Mac Carthy (1815-1894). Dans une lettre du 18 mars 1850 envoyée de Tlemcen (chef-lieu de la wilaya du même nom, dans laquelle se trouve Sebdou où Rimbaud est affecté), ce géographe et explorateur français d'origine irlandaise parle d'une série d'observations :

> J'ai une série d'observations très-nombreuses, barométriques seulement, car je suis complètement dépourvu d'autres instruments, ce que je regrette vivement, car je suis très-souvent en position, au milieu des Arabes, sur des points éloignés, de faire des observations longues et exactes. Pour le seul point d'El-Arrêcha, au milieu des hauts plateaux et au sud de Sebdou, j'ai 400 observations recueillies avec soin, sinon toujours dans les circonstances favorables, mais vous savez qu'ici on ne fait pas tout ce qu'on veut[562].

Mac Carthy aurait pu au moins apprendre l'existence d'un Rimbaud chef du bureau arabe de Sebdou, si ces deux personnes ne s'étaient pas encore rencontrées à l'époque.

En 1852, quand Frédéric Rimbaud est déjà de retour en France depuis quelques temps, la *Revue de l'Orient* publie deux études de sa main, dont une cosignée par Rimbaud et Mac Carthy :

> La première signée « Rimbaud, chef du bureau arabe de Sebdou », la seconde cosignée par Rimbaud et un certain Oscar Mac Carthy. Cette dernière reprenait, avec quelques variantes, la précédente, intitulée « Le Sultan des sauterelles », et utilisait des éléments de rapports que le lieutenant avait consacrés en 1848 et 1849 aux ravages provoqués par les sauterelles sur les récoltes de la région de Sebdou[563].

1.2 De père en fils : l'impact du père absent et omniprésent

1.2.1 La quête d'une famille idéale

Si le poète ne connaît à peine son père, il en parle dans ses écrits.

Dans son cahier de brouillons, appelé aussi le « Cahier des dix ans », le jeune Rimbaud rêve d'une famille rémoise plus de trois siècles avant son temps :

---

[561] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.*
[562] MAC CARTHY, Oscar. « Correspondance particulière de la revue » in *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies* (janvier 1850) : https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/cb328574376/date, page consultée le 10/07/2024.
[563] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Op.cit.*

> [J]e revai que [...] j'étais né à Reims l'an 1503 Reims était alors une petite ville où pour mieux dire un bourg cependant renommé a cause de sa belle cathedrale, temoin du sacre du roi Clovis. Mes parents etaient peu riches mais très honnetes. [...] mon père était officier dans les armées du roi. c'était un homme grand, maigre, chevelure noire, barbe [...] peau de meme couleur.[564].

Le choix de Reims comme cadre de cette vie « rêvée » témoigne d'une réflexion intéressante. Située à environ quatre-vingt-dix kilomètres de Charleville, la ville des sacres n'était, même au XVIe siècle, pas complètement inaccessible grâce aux moyens de transport de l'époque[565]. Pour cette raison, le choix du toponyme donne déjà à la vision de Rimbaud un aspect « réaliste » : la proximité entre les deux villes rend cette vie imaginaire plus plausible, tandis qu'une localisation dans le sud de la France, par exemple, n'aurait pas pu avoir le même effet. L'aspect « réaliste » de cette vie rêvée sera renforcé et contrasté dans la suite de l'extrait : renforcé par le père « officier du roi » dont le statut rappelle celui du « capitaine » de Frédéric Rimbaud ; contrasté par la mère « douce » et « calme » (bien différente de Vitalie Rimbaud-Cuif) et les « frères » (alors que Rimbaud n'a en réalité qu'un seul frère), mais aussi, bien entendu, par la relation qu'entretiennent ses deux parents imaginaires.[566]

Dans un autre texte que nous avons étudié plus tôt, *Les Déserts de l'Amour*, la famille s'impose également comme un idéal auquel aspire le jeune homme.

Deux textes de Rimbaud évoquent des événements majeurs auxquels son père avait participé.

En 1869, Rimbaud écrit *Jugurtha* dans le cadre d'un concours de composition en latin, associant la défaite de Jugurtha face aux Romains à celle de l'émir Abdelkader face aux Français. Dans *Un cœur sous une soutane*, Rimbaud évoque encore un événement marquant de son époque : « Sur les murs, une peinture de la bataille d'Inkermann ». Survenu le 5 novembre 1854, il s'agit d'un affrontement de la guerre de Crimée, qui oppose le Royaume-Uni et la France à la Russie. Si son père n'avait pas participé à cette bataille, le poète aurait pu penser à lui en mentionnant la peinture dans son récit.

Adulte, Rimbaud exprime dans sa lettre du 6 mai 1883 l'envie d'élever un fils :

---

[564] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes*. *Op.cit.* p.392.
[565] Reims est accessible en train depuis 1858.
[566] En plus, le père « imaginaire » a la chevelure noire et surtout, le teint foncé : il ressemble plus à un homme aux origines africaines ou arabes qu'à un homme blanc, ce qui ne serait pas une pure coïncidence si nous prenons en compte la biographie du capitaine Rimbaud (le teint foncé par le soleil ?).

> Hélas ! à quoi servent ces allées et venues, et ces fatigues, et ces aventures chez des races étranges, et ces langues dont on se remplit la mémoire, et ces peines sans nom si je ne dois pas un jour, après quelques années pouvoir me reposer dans un endroit qui me plaise à peu près, et trouver une famille, et avoir au moins un fils que je passe le reste de ma vie à élever à mon idée, à orner et à armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque, et que je voie devenir un ingénieur renommé, un homme puissant et riche par la science ?[567]

En songeant au fils qu'il n'aura finalement pas, Rimbaud ne parle point de la littérature : le fils qu'il voudrait élever et « armer de l'instruction la plus complète qu'on puisse atteindre à cette époque », il sera « un homme puissant et riche par la science ». En quelque sorte, Rimbaud souhaite devenir pour son « fils » le père qu'il n'a jamais eu.

1.2.2 L'expérience du père comme inspiration

Le capitaine, qui renonce très tôt à ses responsabilités familiales en abandonnant son foyer, y laisse de nombreux documents issus de ses missions à l'étranger. En 1881, Arthur Rimbaud se souvient encore de ces papiers, en écrivant à sa mère le 15 février, afin de demander à son frère de lui rendre un service :

> Dites à F[rédéric] de chercher dans les papiers arabes un cahier intitulé *Plaisanteries, jeux de mots*, etc., en arabe ; et il doit y avoir aussi une collection de *dialogues*, de *chansons* ou je ne sais quoi, utile à ceux qui apprennent la langue. S'il y a un ouvrage en arabe, envoyez[568].

Privé de l'amour paternel, Rimbaud ressemble à son père malgré lui. Dans *Rimbaud et l'Algérie*, l'auteur souligne, à travers l'exemple d'un article du capitaine Rimbaud intitulé « Le Sultan des sauterelles », l'« excellente maîtrise de l'arabe dialectal de l'ouest algérien » du capitaine[569]. Des années plus tard, Rimbaud fera preuve d'une aptitude linguistique assez similaire à laquelle que son patron Alfred Bardey salue dans sa mémoire.

Dans *L'honneur du capitaine Rimbaud : révélations sur le père d'Arthur Rimbaud*, Thierry Dadart souligne également le « style journalistique » des écrits de Rimbaud explorateur, élément un trait qui semble avoir été « hérité » de son père :

> Mais la vie du paternel demeure un exemple. Car elle interroge par le nombre des lieux visités, des peuplades rencontrées et des risques affrontés. Le militaire est aussi un

[567] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.527.
[568] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.490.
[569] ABDEL-JAOUAD, Hédi. *Rimbaud et Algérie. Op.cit.*

explorateur de son temps. Et nous imaginons que le style journalistique du capitaine en Algérie soit mis en correspondance aux écrits d'Arthur au Harar et tout particulièrement sa contribution au *Bosphore Égyptien* (20 août 1887) ou son *Rapport sur l'Ogadine* (10 décembre 1883).[570]

2. Les qualités d'explorateur d'Arthur Rimbaud

2.1 Curiosité et motivation

2.1.1 Curiosité intellectuelle (ou phobie de l'ignorance)

Dans sa lettre du 19 mars 1883, Rimbaud confie à sa famille sa peur de devenir « bête » : « Quant aux livres, ils me seront très utiles dans un pays où il n'y a pas de renseignements et où l'on devient bête comme un âne, si on ne repasse pas un peu ses études »[571]. Une inquiétude qui ne s'atténuera pas avec le temps, puisqu'il réitère sa crainte cinq ans plus tard dans une lettre datée du 4 août 1888 : « Le plus triste [...] est dans la crainte de devenir peu à peu abruti soi-même, isolé qu'on est éloigné de toute société intelligente »[572].

Or, Rimbaud se montre déterminé dans sa lutte contre contre l'ignorance[573], afin de demeurer « le seul employé un peu intelligent » (selon lui) dans les pays lointains. Dès ses premiers jours en Afrique, il demande à sa famille de lui envoyer des livres (notamment des ouvrages techniques et manuels de langues), mais aussi des outils qui l'aideront dans son métier. Cependant, malgré sa démarche « savante », il manque à Rimbaud des correspondants plus « compétents » pour lui fournir les ressources adaptées à ses besoins, comme le souligne Annick Louis dans son livre *Homo Explorator* :

> L'absence de correspondants spécialisés constitue, sans aucun doute, un handicap majeur à toute tentative de professionnalisation dans l'exploration et la science. [...] En revanche, étant donné le caractère peu fiable du courrier et l'ignorance de sa famille quant aux questions techniques et géographiques, Rimbaud est obligé de demander plusieurs fois les objets qui lui sont indispensables, et de se livrer à de compliquées démarches pour envoyer les fonds nécessaires à leur achat, de procéder à de coûteux virements d'argent, et d'attendre longtemps leur arrivée. [...] Par

[570] DADART, Thierry. *Op.cit.*
[571] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.525.
[572] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.657.
[573] Rimbaud a peur de devenir bête, étant « éloigné de toute société intelligente » : nous sommes encore pleinement dans la mentalité européenne de son siècle, qui a tendance à traiter les sociétés africaines de « barbares » ou d'« incivilisées ». Nous n'exagérons point en disant que le concept même de l'intelligence et de la civilisation tel que l'on (la génération de Rimbaud mais aussi la nôtre), est largement fondé sur un point de vue euro-centrique qui regarde la civilisation européenne comme une vraie civilisation, et les connaissances des autres peuples, comme seulement accessoires et folkloriques.

ailleurs, comme on a vu, le matériel et les livres ne lui parviennent pas nécessairement en bon état[574].



Illustration 117 :
« Bibliothèque africaine » de Rimbaud, où l'on trouve un nombre d'ouvrages techniques mais pas une seule publication littéraire.
Source :
Musée Arthur Rimbaud.[575]

2.1.2 Le désir de l'ailleurs « revisité »

Deux choses demeurent constantes chez Rimbaud malgré le nouveau choix professionnel : l'horreur de rester sédentaire et l'envie de partir.

Dans sa lettre du 24 août 1887, il reproche son existence égyptienne d'être trop « sédentaire » et rêve d'aller à Zanzibar où « on fait des voyages » : « on reste trop sédentaire, tandis qu'à Zanzibar on fait des voyages à l'intérieur ».

[574] LOUIS, Annick. *Homo explorator : L'écriture non littéraire d'Arthur Rimbaud, Lucio V. Mansilla et Henrich Schliemann*. p.55-56.
[575] Photo prise par l'autrice du présent travail.

Quant au départ, il en parle aussi fréquemment à sa famille, notamment en 1881 qui marque le début de son mécontentement envers ses employeurs et les affaires :

> Je ne compte pas rester longtemps ici ; je saurai bientôt quand je partirai. Je n'ai pas trouvé ce que je présumais ; et je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits. [...] Je compte trouver mieux un peu plus loin. [...] Je serais même heureux de partir d'ici, dès à présent[576].
> (Lettre du 15 février 1881)

> Les affaires ne sont pas brillantes. Qui sait combien je resterai ici. Peut-être prochainement vais-je faire une campagne dans le pays. Il est arrivé une troupe de missionnaires français, et il se pourrait que je les suive dans les pays jusqu'ici inaccessibles aux Blancs de ce côté.
> (Lettre du 16 avril 1881)

> Pour moi je compte quitter prochainement cette ville-ci pour aller trafiquer ou explorer à mon compte dans l'inconnu. Il y a un grand lac à quelques journées d'ici, et c'est en pays d'ivoire, je vais tâcher d'y arriver. Mais le pays doit être hostile.
> Je vais acheter un cheval et m'en aller.
> (Lettre du 4 mai 1881)

Pour nous, ces trois passages que nous venons de citer reflètent très bien la mentalité de Rimbaud à l'époque. D'un côté, sur un ton réaliste, il exprime sa déception en annonçant ses projets à venir (« je vis d'une façon fort ennuyeuse et sans profits », « les affaires ne sont pas brillantes », « je vais acheter un cheval »). D'un autre côté, il ne semble pas avoir de projet précis : « Je compte trouver mieux un peu plus loin », « il se pourrait que je les suive dans les pays jusqu'ici inaccessibles aux Blancs de ce côté », « aller trafiquer ou explorer à mon compte dans l'inconnu ». En lisant ces lettres, en réalité, nous avons constamment l'impression que « les affaires ne sont pas brillantes » constituent plus une excuse qu'un vrai motif : *puisque* les affaires ne vont pas bien, l'ex-poète s'offre de nouveau le rêve de partir loin, « dans l'inconnu ».

En effet, la lettre du 15 janvier 1885, dans laquelle Rimbaud exprime son dilemme à l'âge de trente ans, semble nous rejoindre sur cette hypothèse :

> Ne comptez pas que mon humeur deviendrait moins vagabonde, au contraire, si j'avais le moyen de voyager sans être forcé de séjourner pour travailler et gagner l'existence, on ne me verrait pas deux mois à la même place. Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter. Mais d'un autre côté, je ne voudrais pas vagabonder dans la misère, je voudrais avoir quelques milliers de francs de rentes, et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes, en vivant modestement, et en faisant quelques petits trafics pour payer mes frais[577].

[576] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.489.
[577] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.558.

D'une part, le Rimbaud négociant n'a pas perdu l'humeur vagabonde de Rimbaud poète, du « poète de sept ans » même. Celui qui parlait des « forêts, soleils, rios, savanes » au pluriel parle à présent des « contrées magnifiques », également au pluriel :

> À sept ans, il faisait des romans, sur la vie
> Du grand désert, où luit la Liberté ravie,
> Forêts, soleils, rios, savanes !
> (*Les Poètes de sept ans*)

> Le monde est très grand et plein de contrées magnifiques que l'existence de mille hommes ne suffirait pas à visiter.
> (Lettre du 15 janvier 1885)

D'autre part, devenu plus réaliste, il souhaite économiser grâce aux rentes et avoir la possibilité de séjourner dans plusieurs pays : « je ne voudrais pas vagabonder dans la misère, je voudrais avoir quelques milliers de francs de rentes, et pouvoir passer l'année dans deux ou trois contrées différentes ».

Malheureusement, la vie à laquelle songe Rimbaud ne deviendra pas réalité, notamment à cause de la maladie développée au fil du temps qui lui coûtera sa vie à l'âge de trente-sept ans.

2.2 Autonomie et esprit aventurier

« Le pays que vous songez à parcourir est très redoutable pour les Européens, même dans les conditions particulièrement favorables où vous vous trouvez », avertit le secrétaire général de la Société de Géographie dans sa lettre à Rimbaud du 4 octobre 1887[578].

Or, ce n'est pas la première fois que Rimbaud s'aventure dans des conditions plus ou moins périlleuses en tant que professionnel de commerce, souvent en raison de la distance, de la forte chaleur ou bien des tribus hostiles.

Dans sa lettre du 2 novembre 1880, Rimbaud parle d'un voyage d'Aden à Harar dans le cadre de son emploi : « On va d'Aden au Harar : par la mer d'abord, d'Aden à Zeilah, port de la côte africaine ; de là au Harar, par vingt jours de caravane »[579].

[578] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.607.
[579] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.481.

À Harar, ayant obtenu la confiance de ses employeurs, Rimbaud est laissé « à peu près libre de faire ses opérations comme il l'entendrait », une liberté qui se traduira par un départ dans le sud fructueux :

> Quand pour la deuxième fois j'arrivai au Harar, Mars 1881, je le trouvai tout à fait découragé. [...] Je le laissai à peu près libre de faire ses opérations comme il l'entendrait pourvu qu'elles ne sortirent pas du cadre de nos affaires.
> C'est alors qu'il partit pour Boubassa à 60 kilomètres environ dans le sud. Ses achats à jours fixes firent affluer les vendeurs indigènes et en quelques jours il put remplir plusieurs maisons gallas des produits qu'il avait traités.[580]

Le 2 juillet 1881, ayant « un peu de fièvre », Rimbaud écrit à sa famille depuis le Harar, annonçant une « petite expédition » de six semaines :

> Je repars dans quelques jours pour un pays totalement inexploré par les Européens ; et, si je réussis à me mettre décidément en route, ce sera un voyage de six semaines, pénible et dangereux, mais qui pourrait être de profit. – Je suis seul responsable de cette petite expédition. J'espère que tout ira pour le moins mal possible[581].

L'aventure en question fait partie des activités régulières de la maison Bardey :

> Sous l'impulsion de Bardey, le comptoir de Harar envoyait des caravanes à la côte au rythme d'une toutes les trois semaines environ. Constitu[é]s de soixante chameaux, ces convois emportaient douze tonnes de café et cent vingt peaux de bœuf placées en couverture, à raison de deux par bête. [...] La sécurité et la conduite de ces gaflahs qui voyageaient sans véritable escorte armée étaient assurées par le chef galla Hadj Ameur entre Harar et Gueldessa, et par l'ogas des Issas pour la traversée du pays somali jusqu'à Zeilah[582].

Finalement, le *Compte rendu des séances de la commission centrale* publié par la Société de géographie (séance du 7 décembre 1883), nous lisons le paragraphe suivant mentionnant « M. Rimbeaud [*sic*] » à l'origine d'une expédition dangereuse :

> - D'Alger, 24 novembre 1883, M. Alfr. Bardey écrit, en envoyant sa photographie : « Par ce courrier, je vous adresse quelques photographies que j'ai reçues dernièrement de M. Rimbeaud, l'agent de ma maison de Harar. Elles ne sont pas très bonnes, mais j'espère vous en adresser sous peu de meilleures.
> M. Rimbeaud dirige toutes nos expéditions du Somal et des pays Gallas. L'initiative de l'exploration du Wabi, qui coule dans le pays d'Ogaden, lui est due. Vous savez sans doute que dans une expédition parallèle, M. Sacconi, explorateur italien, vient de trouver la mort. M. Sottiro, notre agent, fut retenu quinze jours prisonnier et ne fut mis en liberté qu'après

[580] Lettre d'Alfred Bardey. *Op.cit.*
[581] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.494.
[582] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Arthur Rimbaud. Op.cit.* p.827.

> les démarches d'un Ogäs, ou grand chef, que M. Rimbeaud envoya de Harar pour le délivrer[583].

2.3 Compétences linguistiques

Dans sa lettre du 10 décembre 1886, Rimbaud fait savoir à sa famille son apprentissage de l'amharique, langue parlée par une majorité de la population abyssinienne : « Je vous rappelle le *Dictionnaire amhara* par M. d'Abbadie, que vous avez dû déjà demander, je ne puis m'en passer pour l'étude de la langue »[584].

Au XIXe siècle, la maîtrise de plusieurs langues constitue un véritable atout pour les explorateurs, leur permettant de communiquer efficacement avec les populations locales et documenter leurs découvertes. Certains, comme Antoine d'Abbadie ou encore Louis-Gustave Binger[585], sont même devenus des linguistes accomplis et laissent des travaux rigoureusement documentés.

Dans le cas de Rimbaud, poète possède déjà des dispositions pour les langues : titulaire de prix en composition latine au collège, il a appris successivement l'anglais, l'allemand, l'italien et bien d'autres langues européennes. Quelques années plus tard, en tant que négociant, il maîtrisera également plusieurs langues dans les régions qu'il traversera.

Dans son journal du 9 février 1887, l'explorateur Jules Borelli note ses premières impressions de son compatriote qu'il vient de rencontrer ce jour-là :

> Il sait l'arabe et parle l'amharigna et l'oromo. Il est infatigable. Son aptitude pour les langues, une grande force de volonté et une patience à toute épreuve, le classent parmi les voyageurs accomplis.[586]

Dans sa mémoire, Alfred Bardey confirme notamment la maîtrise d'arabe de son employé :

> M. Dubar est très satisfait de Rimbaud qui connait déjà suffisamment l'arabe pour donner ses ordres dans cette langue, ce qui lui vaut la considération de son personnel indigène, qui le désigne cependant sous le nom de *Karani* (en traduction littérale « le méchant »), qui est

---

[583] *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale (Année 1883)*. Paris : Société de géographie, 1883. p.592-593.
[584] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.570.
[585] VAN DEN AVENNE, Cécile. « L'exploration coloniale en ses langues : Une philologie des carnets africains du capitaine Binger » in *Genèses*, n°106 (1). Version en ligne : https://shs.cairn.info/revue-geneses-2017-1-page-131?lang=fr, page consultée le 17/02/2025.
[586] *Dictionnaire Rimbaud. Op.cit.*

> celui que l'on donne à tout directeur en sous-ordre, qui peut être en réalité un très bon homme[587].

2.4 Facilité d'adaptation : entre pragmatisme et ambiguïté

Dans son discours prononcé lors de l'inauguration du monument Rimbaud le 21 juillet 1901 à Charleville, Alfred Bardey évoque les souvenirs d'un Rimbaud respectueux des coutumes indigènes :

> Cet état de service indique que Rimbaud, qui connaissait tout à fait les langues des pays dans lesquels il voyageait, qui savait se bien faire voir des principaux chefs, en prenant et suivant leurs conseils, en marchant selon les coutumes politiques et religieuses et le caractère des indigènes, aurait fait encore de belles explorations si la mort ne l'avait enlevé si prématurément[588].

Dans sa lettre au ministre de la Marine et des colonies du 15 décembre 1887, Rimbaud se présente aussi comme « agent de commerce français, voyageant depuis environ huit ans sur la côte orientale d'Afrique, honorablement connu de tous les Européens, aimé des indigènes »[589].

Or, la correspondance familiale montre une autre facette de Rimbaud explorateur. S'il s'adapte bien aux coutumes des régions dans lesquelles il séjourne, il exprime, à plusieurs reprises, son mépris envers les peuples indigènes qu'il est obligé de côtoyer durant son travail.

En 1880, Rimbaud se considère déjà comme « le seul employé un peu intelligent d'Aden »[590]. Dans sa lettre du 15 février 1881, cette fois envoyée de Harar, il dit que « le tout est identique à ce qui existe en Europe, seulement c'est un tas de chiens et de bandits »[591]. Si Rimbaud s'adapte en apparence très bien aux coutumes locales, il se sent surtout étouffé, et exprime son mécontentement de la façon la plus extravagant dès qu'il y a quelque chose qui ne va pas, en associant son malheur aux peuples indigènes :

---

[587] BARDEY, Alfred. *Op.cit.* p.220.
[588] LEFRÈRE, Jean-Jacques (présentation et notes). *Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911)*. Paris : Fayard, 2011.
[589] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.631.
D'après certains chercheurs, Rimbaud se serait converti à l'islam, sans doute par nécessité professionnelle, conformément aux usages de l'époque.
[590] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.479. Lettre de Rimbaud à sa famille du 22 septembre 1880.
[591] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.489.

> Et puis, n'est-ce pas misérable, cette existence sans famille, sans occupation intellectuelle, perdu au milieu des nègres dont on voudrait améliorer le sort et qui, eux, cherchent à vous exploiter et vous mettent dans l'impossibilité de liquider des affaires à bref délai ? Obligé de parler leurs baragouins, de manger leurs sales mets, de subir mille ennuis provenant de leur paresse, de leur trahison, de leur stupidité !
> (Lettre du 4 août 1888 à sa famille)[592]

> Nous menons une triste existence au milieu de ces nègres.
> (Lettre du 18 mai 1889 à sa famille).[593]

S'il n'échappe pas aux influences de la mentalité coloniale européenne, l'attitude de Rimbaud vis-à-vis à l'esclavage est plutôt ambiguë. Jamais dans sa correspondance ne critique-t-il ceux qui possèdent des esclaves, mais il insiste sur le fait qu'il ne les vend pas : « N'allez pas croire que je sois devenu marchand d'esclaves », affirme-t-il à sa famille dans la lettre écrite de Tadjourah le 3 décembre 1885[594].

Comme nous l'avons déjà vu dans sa lettre du 18 mai 1889, Rimbaud parle de l'idée de s'exposer lui-même à l'Exposition universelle, où les personnes noires sont exposées dans des espèces de zoos pour le plaisir du public européen. Si le Rimbaud auteur *d'Une saison en enfer* considère sa race comme « inférieure », le Rimbaud d'Abyssinie semble s'assimiler, malgré lui (rappelons ses propos méprisants envers les indigènes que nous avons vus plus haut), au peuple qui peut, selon la mentalité de son époque, être « exposé ».

B. De la rupture à la réconciliation : Rimbaud explorateur et le monde savant

1. L'écriture et le désir de publication : du poète à l'explorateur

Si l'on en croit Alfred Bardey, Rimbaud n'aime pas évoquer son passé littéraire :

> Il ne m'a jamais laissé faire allusion à ses anciens travaux littéraires. Je lui ai demandé quelquefois pourquoi il ne les continuait pas. Je n'obtenais que ses réponses habituelles « absurde, ridicule, dégoûtant, etc. »[595].

L'ignorance sans doute voulue de la lettre de Paul Bourde, ancien camarade de classe devenu journaliste, du 29 février 1888, confirme encore le mépris de Rimbaud à l'égard de la littérature :

---

[592] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.656-657.
[593] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.669.
[594] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.569.
[595] LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Arthur Rimbaud. Op.cit*. p.893.

> Vous ignorez, sans doute, vivant si loin de nous, que vous êtes devenu à Paris dans un très petit cénacle une sorte de personnage légendaire, un de ces personnages dont on a annoncé la mort, mais à l'existence duquel quelques fidèles persistent à croire et dont ils attendent obstinément le retour. On a publié dans des revues du Quartier latin et même réuni en volumes vos premiers essais, prose et vers ; quelques jeunes gens (que je trouve naïfs) ont essayé de fonder un système littéraire sur votre sonnet sur la couleur des lettres. Ce petit groupe qui vous a reconnu pour maître, ne sachant ce que vous êtes devenu, espère que vous réapparaîtrez un jour pour le tirer de son obscurité. Tout cela est sans portée pratique d'aucune sorte, je m'empresse de l'ajouter pour vous renseigner consciencieusement. Mais à travers, permettez-moi de vous parler franchement, à travers beaucoup d'incohérence et de bizarrerie j'ai été frappé de l'étonnante virtuosité de ces productions de votre première jeunesse[596].

Depuis longtemps, les études semblent vouloir insister sur une rupture radicale entre la vie de poète et d'explorateur de Rimbaud : la radicalité serait essentielle dans la construction d'un personnage « mystifié ». Or, il est faux de dire que Rimbaud a « cessé d'écrire » après 1874-1875, quand il a tout simplement abandonné un genre littéraire : la poésie. Mais l'écriture est un constant dans sa vie : des brouillons dans le « cahier de dix ans », à la poésie, à la correspondance composée de plus de deux cent lettres adressées à sa famille et à ses autres correspondants.

Dans sa lettre à Delahaye du 18 janvier 1882, Rimbaud lui fait part l'idée de « composer un ouvrage, sur le Harar et les Gallas que j'ai explorés, et le soumettre à la Société de géographie »[597]. Cinq ans plus tard, en août 1887, Rimbaud s'adresse à la Société de Géographie, en espérant pouvoir concrétiser son projet grâce à une subvention : initiative qui sera refusée plus tard dans l'année.

Mais l'envie de se faire publier persiste. Le 15 décembre de la même année, Rimbaud écrit à sa famille depuis Aden :

> J'ai écrit la relation de mon voyage en Abyssinie, pour la Société de Géographie. J'ai envoyé des articles au *Temps*, au *Figaro*, etc... J'ai l'intention d'envoyer aussi au *Courrier des Ardennes* quelques récits intéressants de mes voyages dans l'Afrique orientale. Je crois que cela ne peut pas me faire de tort.

[596] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit*. p.641-642.
[597] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.504.

Le Parnasse contemporain, auquel le jeune Rimbaud de quinze ans aspirait à se faire publier, est désormais remplacé par des journaux, y compris le *Courrier des Ardennes* qu'il méprisait auparavant.[598]

2. Rimbaud et la Société de Géographie

2.1 Une publication ratée et une publication réussie

Élève brillant, le jeune poète que fut Rimbaud ne se soucie encore guère de ce monde dit « savant », en écrivant dans son cahier de brouillons :

> On en voudrait une pourquoi apprendre le latin ; personne ne parle cette langue quelquefois j'en vois sur les journaux mais Dieu merci je ne serai pas journaliste pourquoi apprendre et de l'histoire et de la geographie ? on en il est vrai besoin de savoir que paris est en France mais on ne demande pas a quel degrè de latitude de l'histoire apprendre la vie de Chinaldon de nabopolassar de Darius de Cyrus et d'alexandre et de leurs autres comperes remarquables par leurs noms diaboliques, est un supplice ? –
> Que m'importe moi qu'alexandre ait été célèbre ? que m'importe...[599]

Une vingtaine d'années après, le négociant-explorateur exprimera pourtant sa volonté d'être reconnu par la Société de Géographie.

Dès 1883, Rimbaud songe à recevoir un financement de la Société de géographie : « Je compte faire quelques bénéfices au Harar et pouvoir recevoir, dans un an, des fonds de la Société de géographie » (lettre à sa famille du 14 mars 1883). En 1887, il s'adresse enfin à la société savante et obtient une réponse le 4 octobre. Dans sa lettre, Charles Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie, lui fait part de l'avis défavorable concernant son projet, même si « quelques extraits intéressants » de son journal de route du Choa à Zeilah seront publiés dans le *Bulletin* de l'association :

> En réponse à votre lettre du 26 août, la Société de géographie me charge de vous informer qu'il ne lui est point possible, quant à présent, de répondre favorablement au désir que vous exprimez. [...] Il est à craindre que – votre voyage n'intéressant pas directement un pays français, la politique française, - la somme demandée dans votre lettre ne paraisse trop élevée.
> [...]
> Je viens de recevoir de M. A. Bardey une lettre dans laquelle il donne des extraits intéressants de votre journal de route du Choa à Zeilah. Ces extraits vont être publiés au *Bulletin de la Société de géographie* dont fait partie M. Bardey.

[598] Lettre de Rimbaud à Izambard du 25 août 1870 : « Me voilà réduit, en fait de journaux, à l'honorable *Courrier des Ardennes*, propriétaire, gérant, directeur, rédacteur en chef et rédacteur unique, A. Pouillard ! »
[599] RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes. Op.cit.* p.393.

Si la réponse à la demande de Rimbaud est négative, Maunoir n'hésite pas à donner à son correspondant des conseils dans l'espoir de lui être utile :

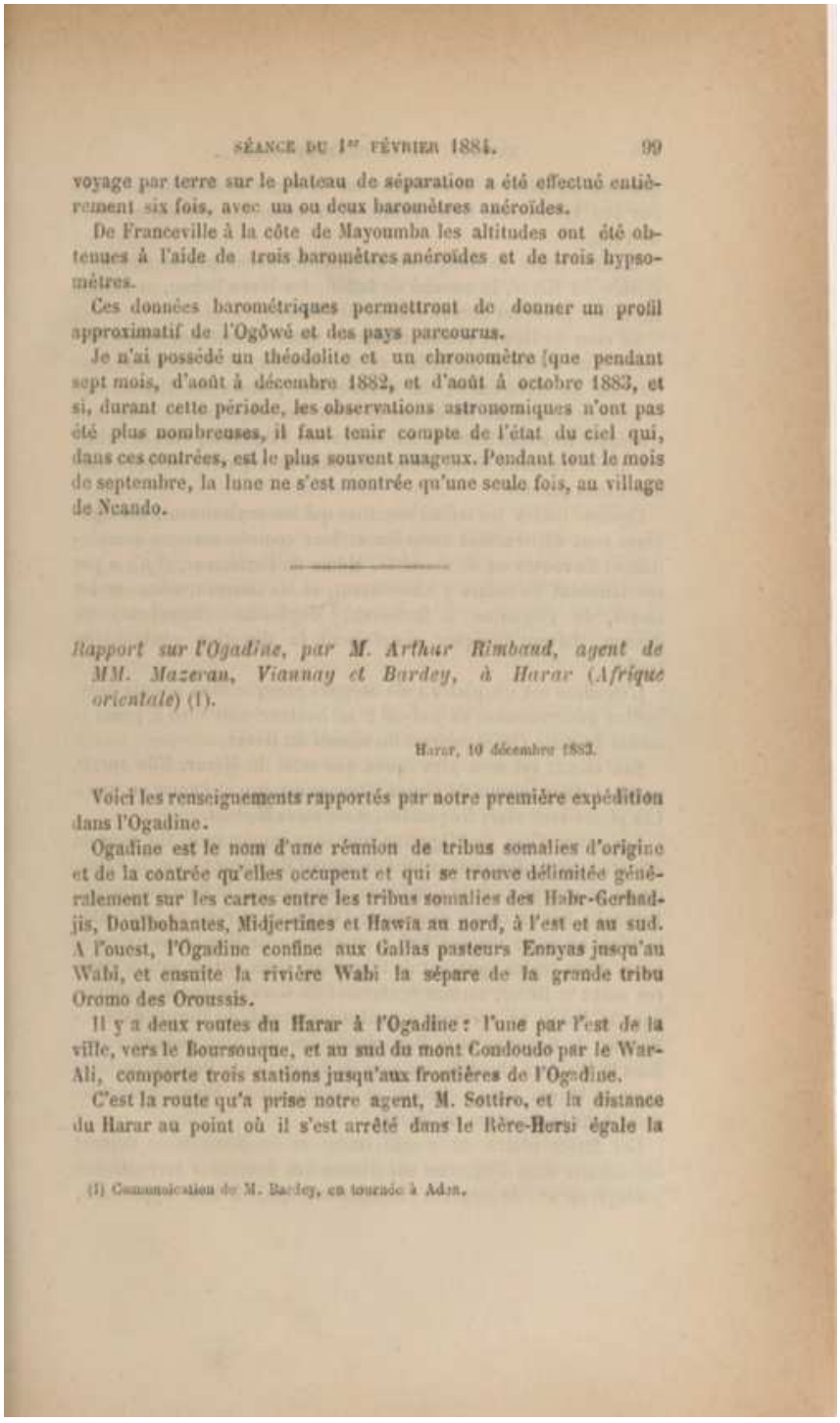
> D'emblée, en effet, vous sortiriez du rang des débutants et le rapporteur auquel la Commission des missions renverrait votre demande, aurait un point d'ennui. Si vous pensiez devoir adopter cette manière de faire, je me mettrais à votre disposition pour rechercher les moyens d'assurer la publication de votre mémoire, afin de le bien faire connaître.

De son vivant, Rimbaud connaîtra néanmoins un succès en termes de publication auprès de la prestigieuse société. Peu après la réception du *Rapport sur l'Ogadine*, Alfred Bardey s'adresse à la Société de géographie à propos de l'initiative de Rimbaud, en vue d'une publication éventuelle :

> Le 24 novembre, Alfred Bardey informe la Société de géographie de Paris, dont il est membre, de l'initiative, « due à Rimbaud », de l'« exploration du Wabi, [le fleuve] qui coule dans le pays d'Ogadène ». La Société de géographie en fait état dans sa séance du 7 décembre. Le 10 janvier 1884, Alfred Bardey envoie au bibliothécaire de la Société une copie, abrégée et retouchée, du texte rédigé par Rimbaud : « Monsieur et cher collègue, / J'ai l'honneur de vous adresser le rapport géographique, sur l'Ogadine, que je vous ai annoncé il y a un mois. / Il est facile de suivre sur mes cartes les explications de M. Rimbeaud [*sic*] et de placer les nouvelles tribus qu'il désigne / […] / Vous pouvez user de ces documents aussi largement qu'il vous conviendra » (BnF, cartes et plans, SG COLIS 15 [2510])[600].

C'est cette version qui sera publiée, en 1884, par la Société de géographie dans son compte-rendu de l'année : *Rapport sur l'Ogadine*, « par M. Arthur Rimbaud, agent de MM. Mazeran, Viannay et Bardey, à Harar (Afrique orientale)[601].

[600] « Notice sur l'Ogadine » par André Guyaux. *Op.cit.*
[601] *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale (Année 1884)*. Paris : Société de géographie, 1884. p.99-103.



SÉANCE DU 1er FÉVRIER 1884. 99

voyage par terre sur le plateau de séparation a été effectué entièrement six fois, avec un ou deux baromètres anéroïdes.

De Franceville à la côte de Mayoumba les altitudes ont été obtenues à l'aide de trois baromètres anéroïdes et de trois hypsomètres.

Ces données barométriques permettront de donner un profil approximatif de l'Ogôwé et des pays parcourus.

Je n'ai possédé un théodolite et un chronomètre que pendant sept mois, d'août à décembre 1882, et d'août à octobre 1883, et si, durant cette période, les observations astronomiques n'ont pas été plus nombreuses, il faut tenir compte de l'état du ciel qui, dans ces contrées, est le plus souvent nuageux. Pendant tout le mois de septembre, la lune ne s'est montrée qu'une seule fois, au village de Ncando.

Rapport sur l'Ogadine, par M. Arthur Rimbaud, agent de MM. Mazeran, Viannay et Bardey, à Harar (Afrique orientale) (1).

Harar, 10 décembre 1883.

Voici les renseignements rapportés par notre première expédition dans l'Ogadine.

Ogadine est le nom d'une réunion de tribus somalies d'origine et de la contrée qu'elles occupent et qui se trouve délimitée généralement sur les cartes entre les tribus somalies des Habr-Gerhadjis, Doulbohantes, Midjertines et Hawia au nord, à l'est et au sud. A l'ouest, l'Ogadine confine aux Gallas pasteurs Ennyas jusqu'au Wabi, et ensuite la rivière Wabi la sépare de la grande tribu Oromo des Oroussis.

Il y a deux routes du Harar à l'Ogadine : l'une par l'est de la ville, vers le Boursouque, et au sud du mont Condoudo par le War-Ali, comporte trois stations jusqu'aux frontières de l'Ogadine.

C'est la route qu'a prise notre agent, M. Sottiro, et la distance du Harar au point où il s'est arrêté dans le Rère-Hersi égale la

(1) Communication de M. Bardey, en tournée à Aden.

Illustration 118 :
Rapport sur l'Ogadine publié dans le *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale* (1884).
Source :
Bibliothèque nationale de France.

2.2 Reconnaissance posthume en tant qu'explorateur

À titre posthume, le poète sera également reconnu comme explorateur.

En 1901, dix ans après la disparition de Rimbaud, une plaque a été apposée devant sa maison natale à Charleville-Mézières, sur laquelle nous lisons l'inscription : « poète et explorateur ».



Illustration 119 :
Plaque commémorative apposée devant la maison natale de Rimbaud à Charleville-Mézières.
Source :
Collection personelle.[602]

De nos jours, le Musée Rimbaud consacre une petite salle (« Vers l'Afrique »), où nous sont exposés de divers objets en lien avec les années « africaines » de Rimbaud. Nous y trouvons aussi bien des effets personnels (couverts, pochette, cartes, livres, etc.) que des dons provenant des sources variées, y compris des descendants d'Alfred Bardey.

[602] Photo prise par l'auteure.




JUSTUS PERTHES' AFRIKA
SEKTION ABESSINIEN

Illustrations 120 et 121 :
Objets divers ayant appartenu à Rimbaud durant ses années de négociant-explorateur.
Source :
Musée Arthur Rimbaud.[603]

Cent-trente ans après la mort de Rimbaud, la Société de Géographie consacre, dans *L'Incroyable histoire de la géographie*, une page entière figurant un Rimbaud en tenue d'explorateur, expliquant les contributions de l'ex-poète à la géographie :

> Certaines explorations émanent parfois d'initiatives privées, comme celle d'un certain Arthur Rimbaud, qui ouvre en 1887 une voie inconnue dans la corne de l'Afrique, afin de sécuriser son activité de trafiquant d'armes.
> [...]
> Le célèbre poète est accompagné du géographe-explorateur Jules Borelli, soutenu par Paris et la Société de Géographie. Au sud de l'Abyssinie, ils découvrent un chemin permettant de relier le pays Choa à la côte via la cité de Harar[604].

[603] Photo prise par l'auteure.
[604] PITTE, Jean-Robert et SIMMAT, Benoît (scénario). BERCOVICI, Philippe (dessin). LEROLLE, Christian (couleur). *L'Incroyable histoire de la géographie : 200 ans d'exploration du monde.* Paris : Les Arènes BD, 2021.

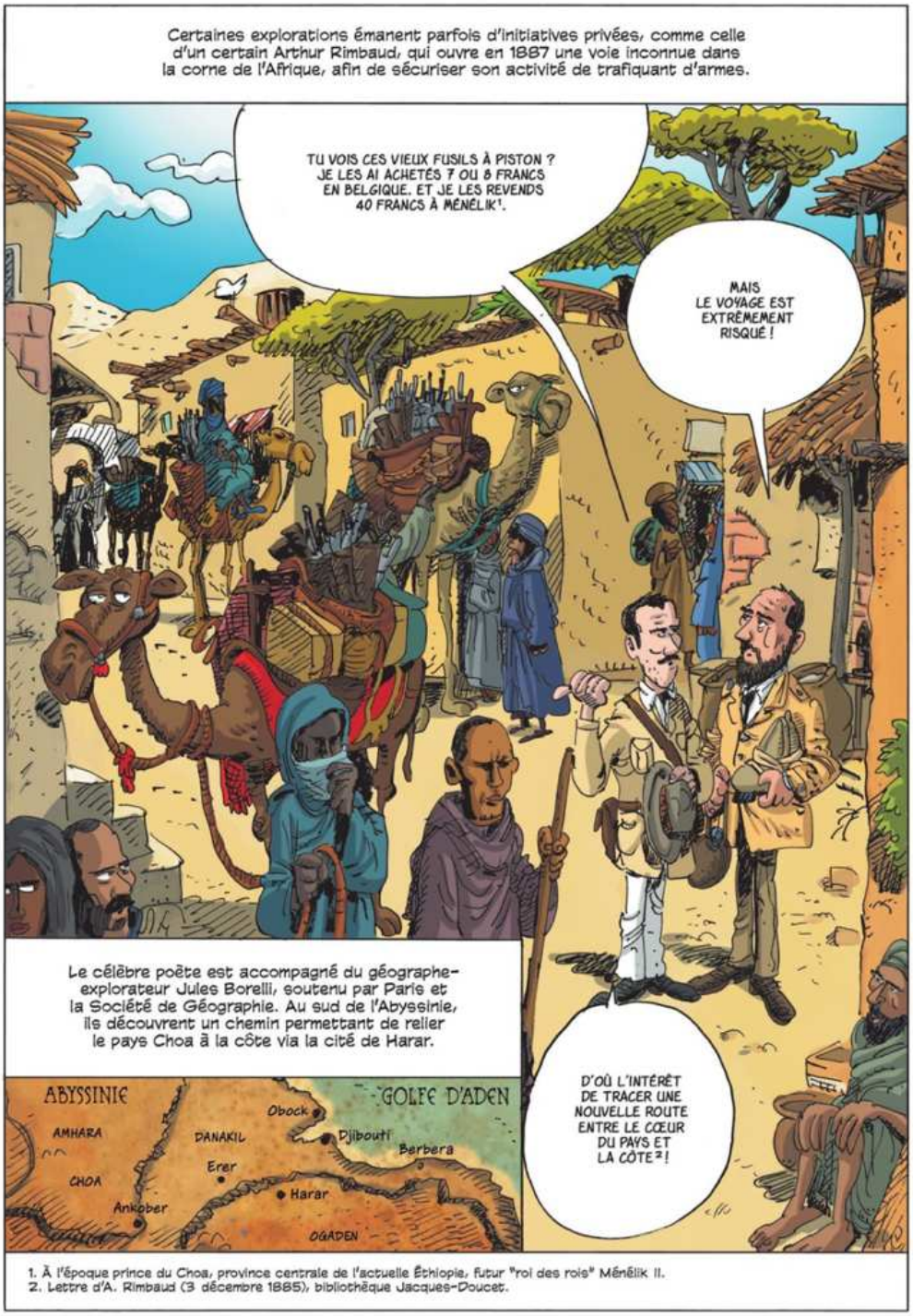


Illustration 122 :

Page 101 de la bande dessinée *L'incroyable histoire de la géographie : 200 ans d'exploration du monde.*

Le personnage de Rimbaud, qui tient la deuxième position depuis la droite, y prononce une phrase tirée directement de sa lettre du 3 décembre 1885 : « D'où l'intérêt de tracer une nouvelle route entre le cœur du pays et la côte ».

Source :

Société de Géographie.

CONCLUSION

Rigoureusement fondée sur des sources historiques et archivistiques, notre recherche a conduit à reconsidérer le rapport entre Rimbaud et la géographie, non pas dans son acception strictement scientifique, mais comme champ de réflexion sur les espaces vécus et transposés en écriture, domaine jusqu'ici encore très peu exploré par les études rimbaldiennes.

S'il ne quitte définitivement son pays natal qu'au milieu de sa vingtaine, Arthur Rimbaud, devenu postérieurement figure emblématique de la poésie française, manifeste dès ses premiers vers une conscience aigüe par rapport aux grands sujets de la géographie, nourrie à la fois par les lectures de jeunesse et par ses expériences de vie.

Dans un souci de clarté et de lisibilité, nous avons choisi de structurer cette thèse en trois parties qui, bien que distinctes, ont été conçues pour rendre visibles les liens qui les unissent.

La première partie s'est attachée à mettre en évidence l'expérience géographique du poète, en particulier à travers les lectures, les aventures et les voyages qui ont marqué aussi bien sa vie que son œuvre.

Le premier chapitre a donc proposé d'examiner un point de départ essentiel, celui de la géographie racontée à la jeunesse au XIXe siècle, que ce soit dans les manuels scolaires ou dans les livres de lecture. L'idée est bien simple : avant de devenir poète, Arthur Rimbaud, est avant tout un élève qui, depuis son pupitre, rêve déjà des espaces qu'il n'a pas encore eu l'occasion de découvrir.

L'analyse de cette géographie « scolaire » s'est ainsi déclinée en deux temps dans ce premier chapitre de notre étude. Grâce à une recherche minutieuse, nous avons pu trouver notamment trois manuels scolaires publiés à l'époque de Rimbaud – tous les trois publiés avant qu'il ne rentre au collège - dont un s'organise autour d'une idée désuète à l'ère de la laïcité, celle de la « géographie sacrée ». Sur la forme, ces manuels censés apprendre aux élèves à connaître le monde sont étonnement dépourvu d'images et semblent encourager l'apprentissage par cœur. Sur le fond, nous avons vu comment ils ont une fonction bien au-delà des apports pédagogiques et scientifiques : celle de la promotion de l'idéologie de l'époque qui inclure d'une part la fierté nationale et d'autre part, la glorification du colonialisme qui place les Blancs au-dessus des autres races.

Mais l'endoctrinement ne s'arrête pas là. D'un côté, le Ministère de l'Instruction publique publiait des listes de livres de lecture recommandés aux élèves et à leurs familles,

toujours dans une stratégie claire visant à former de bons patriotes dès les bancs de l'école. D'un autre côté, le marché du livre voit tout au long de ce siècle riche en productions littéraires, une floraison d'ouvrages destinés au même public jeune : presses pour la jeunesse, romans d'aventure, entre d'autres publications. Quelle que soit leur nature, le message reste le même : intéresser un jeune lectorat par des histoires captivantes, tout en leur vendant l'idée de la supériorité de la race blanche, discours séduisant aussi bien le gouvernement que le grand public, à une époque imprégnée de progrès industriels et économiques.

L'examen de ces documents « hors-texte » nous a aidé, avant d'aborder les textes écrits de la main de Rimbaud, à mettre en évidence à la fois son génie littéraire et son ancrage profondément humain, ainsi que sa très grande sensibilité vis-à-vis à la géographie et au monde qui l'entoure. Si tous les élèves de sa classe ont mémorisé par cœur les mêmes leçons de géographie, s'ils ont aussi, entre les cours, les devoirs et les lectures à la maison, rêvé de dépasser les frontières de leur région, rares sont ceux qui, comme lui, ont su transformer ces apprentissages et ces aspirations en une telle force poétique, appelée à marquer définitivement la littérature française de son siècle.

Dans le cas de Rimbaud, en effet, il est celui qui, malgré ses bonnes notes, « dérange », qui questionne. Si les connaissances géographiques lui ont finalement servi d'inspiration dans son œuvre – contrairement à ce qu'il laissait entendre son cahier de brouillons – le collégien cherchait déjà à distinguer le discours national des réalités, bien que celles-ci restent encore ambiguës pour quelqu'un de son âge. Sans pouvoir être qualifié d'« anticolonialiste » au sens strict, dû aux limites de son temps, le jeune homme commença néanmoins, dès les premiers jours de sa carrière de poète, à remettre en question la légitimité des puissances coloniales : une attitude singulière chez un adolescent de son époque.

Le deuxième chapitre s'est développé autour d'une idée clé, celle des « expériences géographiques », au pluriel.

Au lieu de tourner tout de suite notre regard vers l'œuvre poétique de Rimbaud, nous avons montré dans un premier temps la manière dont l'espace géographique se déploie à travers tout type d'écriture au XIXe siècle : journal intime, correspondance, mémoire ou encore récit de voyage. Nous avons vu comment, dans ces écritures diverses, l'espace vécu se manifeste tant au présent qu'au passé, révélant une tension constante entre l'homme et les lieux qui ont marqué son existence.

L'exploration de ces pratiques d'écriture du XIXe siècle s'est avérée intéressante pour deux raisons. D'une part, elle a permis de bien placer l'œuvre de Rimbaud dans son contexte historique, notamment quand le poète aurait pu lui-même connaître certains écrits mentionnés. D'autre part, elle a fourni un cadre d'interprétation précieux pour la troisième et dernière partie de notre étude, consacrée aux écritures de Rimbaud négociant-explorateur, en particulier sa correspondance professionnelle et personnelle, mais aussi ses « récits de voyage » commerciaux.

Souvent, c'est à travers le déplacement que l'homme parvient à connaître son environnement et à acquérir des connaissances géographiques par rapport à celui-ci. Dans un second temps, nous avons donc étudié les diverses formes que prend le déplacement dans l'œuvre de Rimbaud. Chez lui, l'homme se relie à la terre aussi bien par les connaissances issues des ouvrages de géographie, que par l'expérience du terrain : la géographie s'apprend autant par l'esprit que par le corps.

De cette perspective, nous avons choisi tout naturellement de suivre le poète dans ses propres déplacements à travers l'Europe, de ses Ardennes natales jusqu'à Londres des *Illuminations.* Ici, nous apercevons déjà la force de l'imaginaire du poète. D'une part, la dimension imaginaire demeure même dans les textes où des lieux précis sont explicitement mentionnés : celui qui s'inspire de ses voyages dans son écriture ne doit donc en aucun cas être confondu avec un auteur de récit de voyage. D'autre part, nombreux sont les toponymes et les paysages que Rimbaud n'a jamais réellement connus, ce qui ne l'a néanmoins empêché de les évoquer aux côtés de ceux qu'il a véritablement traversés.

Pour nous, cette capacité de mêler aussi librement le réel et l'imaginaire s'explique par une admirable sensibilité géographique, notion que nous avons explorée par la suite dans la deuxième partie de notre recherche, consacrée aux nombreux espaces géographiques évoqués dans l'œuvre de Rimbaud.

Dans le troisième chapitre, nous avons analysé un nombre de poèmes de Rimbaud où se manifestent de différents types d'espace, naturels comme humains. Rien ne semble échapper à l'attention du poète : la nature y apparaît à la fois merveilleuse et effrayante ; la campagne se transforme en espace d'enfermement malgré son ciel ouvert ; et les villes se présentent tantôt comme un lieu de fascination, tantôt comme l'espace des désillusions les plus fines.

Chez Rimbaud, chaque sensation compte : les espaces deviennent sous sa plume témoins privilégiés de son expérience et de sa perception du monde.

Dans le quatrième chapitre de notre thèse, nous avons continué d'explorer l'aspect sensible de l'œuvre de Rimbaud, toujours en lien avec les espaces géographiques.

Pour nous, il s'agit aussi de ce qu'il y a de plus touchant chez le jeune poète, qualifié de « diable au milieu des docteurs » pour son comportement aux dîners des Villains-Bonshommes, et réputé pour avoir co-écrit le *Sonnet du trou du cul* avec Verlaine, entre autres poèmes « zutistes » qui auraient sans doute fait rougir les hommes de lettres de son temps. En effet, au-delà des clichés du génie littéraire et du « petit voyou », Arthur Rimbaud apparaît avant tout comme un enfant né sous le drapeau du Second Empire et ayant grandi avec la Troisième République.

Comme beaucoup de jeunes de son âge, il a dû apprendre à faire face aux réalités de son époque, marquée par non seulement des conflits interminables et par les inégalités sociales ; mais aussi par les épreuves de sa vie personnelle, celle du deuxième enfant de famille placé sous l'autorité d'une mère religieuse et rigide, suite au départ de son père, capitaine qui aurait pu comprendre ses vocations littéraires. Chez Rimbaud, les espaces géographiques se métamorphosent ainsi tantôt en miroir des réalités sociales, tantôt en scène des expériences personnelles : double rôle qui nous rappelle par moments les œuvres de Hugo ou encore de Chateaubriand.

Finalement, la troisième et dernière partie de notre thèse s'articule autour le « rêve géographique » de Rimbaud et la réalisation éventuelle – au moins en quelque sorte – de celui-ci.

Deux notions demeurent essentielles tout au long de cette partie : « ailleurs » et « ici », que nous avons pris le temps d'examiner tout au long du cinquième chapitre. Le contraire de l'« ici », l' « ailleurs » promet une vie, un avenir au-delà de ce que l'on connaît « ici et maintenant ». Le charme de l'« ailleurs » se trouve encore amplifié par les discours du XIXe siècle, époque marquée par une fascination, voire une obsession pour ce que l'on désignait alors comme l'« exotisme », goût mêlant curiosité intellectuelle et eurocentrisme persistant. Si Rimbaud se montre violemment critique contre la poésie parnassienne célébrant les thèmes « exotiques » sans fondement, il ne pouvait pas pour autant s'empêcher de dresser sa propre

« carte » imaginaire des lieux, parfois imprégnée de clichés hérités de cette fascination propre à son temps.

Quelques années après, le départ soudain de Rimbaud renversera les rôles de ces « ici » et de ces « ailleurs » : vues depuis Aden, « roc affreux, sans un brin d'herbe », les Ardennes natales de l'ex-poète deviendraient un nouveau « ailleurs », « là-bas ».

Dans le sixième et dernier chapitre, c'est donc précisément la vie du négociant-explorateur qui nous intéresse. Après une mise en contexte historique bien nécessaire par rapport à l'exploration, nous avons de nouveau « suivi » les pas de Rimbaud, cette fois bien loin de l'Europe : Aden, Harar, Choa, etc. Comparés à son œuvre de jeunesse, l'ensemble des écritures de Rimbaud de 1878 à 1891 accorde une attention plus importante à l'aspect « scientifique » de la géographie, indispensable pour sa profession de négociant.

D'un côté, la correspondance personnelle de Rimbaud témoigne d'une forte volonté de documenter ses observations géographiques : les lettres adressées aux siens se lisent quasiment comme des feuilletons de vulgarisation scientifique, grâce auxquels sa famille, malgré la distance, avaient la possibilité de connaître les lieux traversés par le fils « exilé ». De l'autre, ses écrits professionnels mettent en évidence, tant sur la forme que dans le fond, les qualités que possède Rimbaud en tant qu'explorateur mais aussi, dans un sens large, « géographe » et « ethnographe » en herbe : curiosité intellectuelle, facilité d'adaptation, compétences linguistiques ...

De son côté, le trentenaire se réconcilie aussi, du moins partiellement, avec le monde savant qu'il avait autrefois cherché à fuir. Presque poétiquement, la revue de la Société de Géographie est devenue pour lui un nouveau *Parnasse contemporain* : même ambition éditoriale, même confrontation au refus, si ce n'est pas pour une publication réussie signée « M. Arthur Rimbaud, agent de MM. Mazeran, Viannay et Bardey », grâce à son patron de l'époque. Une reconnaissance posthume sera également accordée à Rimbaud par cette même Société de Géographie, en raison de ses contributions comme explorateur.

En retraçant l'évolution « professionnelle » de ce personnage singulier, la présente thèse a non seulement éclairé le parcours unique du poète ardennais devenu négociant-explorateur « abyssin », mais aussi montré comment son existence brève s'est réalisée dès l'origine à partir d'un imaginaire géographique puissant.

Or, il nous reste peut-être un dernier renversement à souligner. Reconnu aujourd'hui comme « poète et explorateur », Rimbaud est devenu lui-même un élément de ce que nous pouvons appeler une géographie « rimbaldienne », comme le souligne déjà le début du numéro 84 de *La Grive*, consacré entièrement à l'évènement marquant de l'année 1954 qu'est le Centenaire de Rimbaud :

> Depuis la veille le Quai du Moulinet (ancien Quai de la Madeleine) s'appelait le Quai Arthur-Rimbaud. L'averse venait de cesser, les « tilleuls verts de la promenade » s'égouttaient ; quand Madame Georges Duhamel accomplit le premier geste de la journée en dévoilant la plaque portant ces simples mots : « ICI VECUT RIMBAUD (1869-1875) ».
> [...]
> Place de l'Agriculture (autrefois Place du Sépulcre) Mlle Yvonne Delahaye dévoila une seconde plaque sur l'ancien collège que fréquenta Rimbaud.
> [...]
> Puis le Musée est inauguré par Georges Duhamel, fidèle à une vieille promesse. C'est le moment de rappeler que sans Henri Matarasso ce musée ne serait pas riche et que sans l'action patiente et soutenue, sans la ténacité de la Société des Écrivains Ardennais, qui remonte à 1927, il ne serait pas né ou il ne serait pas à Charleville.[605]

Loin d'être anecdotiques, ces toponymes devenus « rimbaldiens » témoignent de l'influence qu'a eue Rimbaud sur les territoires qu'il a connus et traversés. Dans une perspective patrimoniale, c'est désormais Rimbaud qui s'inscrit à son tour dans la topographie qu'il a contribué à façonner à travers ses textes. Aujourd'hui, les lieux parcourus par le poète-explorateur – en France comme à l'étranger - sont devenus de véritables « lieux de mémoire »[606] qui racontent, plus qu'un siècle après sa disparition, son parcours emblématique parmi les écrivains incontournables de la littérature française. Ce glissement de la géographie littéraire vers la patrimonialisation entre en résonance, de manière inattendue mais significative, une autre voie que nous avons empruntée au cours d'une recherche précédente. Cette précédente étude, menée dans le cadre d'un mémoire de Master 2 Ville, Architecture, Patrimoine[607], portait sur le processus de valorisation culturelle de la figure d'Arthur Rimbaud, à travers les lieux qui lui sont associés et les discours construits autour du « mythe » rimbaldien.

---

[605] « Le Centenaire de Rimbaud » in *La Grive* (numéro 84). Charleville (aujourd'hui Charleville-Mézières) : La Grive, janvier 1855.
[606] Voir « Mémoire » sur le site Géoconfluences : https://geoconfluences.ens-lyon.fr/glossaire/memoire, page consultée le 08/07/2025.
[607] YANG, Xu. *La patrimonialisation d'Arthur Rimbaud*, mémoire de Master 2 Ville, Architecture, Patrimoine (Recherche), sous la direction de Gilles-Antoine Langlois. Université Paris Cité et École nationale supérieure d'architecture de Paris-Val de Seine, 2022.

Une telle étude, aussi rigoureuse soit-elle, comporte nécessairement des limites qu'il convient de mentionner. Rétrospectivement, l'ancrage historique de notre approche a parfois restreint la place accordée à des analyses textuelles plus fines, qui auraient pu enrichir mais aussi nuancer certaines conclusions. En outre, malgré l'ampleur des recherches entreprises, la complexité et la densité de la biographie de Rimbaud, ainsi que la difficulté d'interprétation de ses écrits ont constitué pour nous des obstacles persistants à une compréhension exhaustive. Finalement, en dépit d'une ambition de pluridisciplinarité, la réalisation de la thèse par une chercheuse formée à la littérature implique assurément l'absence d'une expertise en géographie, domaine qui aurait pu apporter un éclairage supplémentaire à la manière dont Rimbaud perçoit et transcrit ses observations géographiques.

En fin de compte, notre thèse ne se résume pas à un travail « académique », car elle a été écrite aussi bien avec le cerveau qu'avec le cœur : ce qui expliquerait peut-être aussi, d'une certaine manière, ses imperfections et ses limites que nous venons de mentionner. En réalité, cette thèse ne saurait voir le jour si son auteure n'avait pas, au printemps 2014[608] – au « mois d'amour » pour reprendre la formule de Rimbaud – découvert l'œuvre du jeune homme au regard perçant, dans une ville côtière bien fleurie et bien différente de sa « Charlestown » ardennaise. Âgée alors de dix-sept ans, tout comme le poète sur sa fameuse photo prise par Étienne Carjat et reproduite presque à l'infini, l'adolescente a appris à aimer la poésie, mais aussi la correspondance, de ce poète né cent quarante-deux ans jour pour jour plus tôt qu'elle, et qui semble la comprendre plus qu'elle ne le comprendrait : celle qui rêvait d'avoir une sœur jumelle finit par trouver un « frère jumeau » dans la littérature française, devenue désormais son nouveau refuge.

En choisissant d'étudier l'œuvre et la vie de Rimbaud sous l'angle de la géographie, l'auteure de ce travail académique a pu « voyager » au-delà du temps et de l'espace que son existence même lui accorde, « accompagnée » de son poète-explorateur bien aimé. Celle qui a lu « Et j'irai loin, bien loin, comme un bohémien » (*Sensation*), finit par aller loin, très loin : Charleville-Mézières devenue au fil des années sa propre ville de cœur ; Londres où elle s'est achetée une gaufre comme Rimbaud l'avait fait pour sa jeune sœur, une centaine d'années plus tôt ; Bruxelles où elle a suivi le couple « infernal » jusqu'à la galerie où était vendu le

[608] YANG, Melody (Mélodie) Xu. « Ma rencontre avec Arthur Rimbaud » in *Rimbaud vivant* (numéro 60). Charleville-Mézières/Paris : Association des Amis de Rimbaud, 2021.

fameux pistolet ; Hendaye où elle a visité le Château-Observatoire d'Abbadia, construit par Antoine d'Abbadie, géographe profondément basque dont l'œuvre a atteint le « sieur » Rimbaud négociant-explorateur ; et plus récemment, à Attigny, pour saluer le pays natal de la « Mother », qui, malgré son tempérament et certains de ses choix très discutables par rapport à tous ses enfants, mérite beaucoup plus d'attention et de compréhension qui lui sont accordées habituellement.

Notre thèse, étude pluridisciplinaire résolument moderne, audacieuse et surtout loin d'être parfaite, s'est ainsi donnée naturellement un ultime objectif et une ultime ambition, celle de servir d'inspiration pour ses futurs lecteurs, quels que soient leurs profils. Elle témoigne de la possibilité d'aimer passionnément tout en rédigeant un travail fondé sur des recherches approfondies et des réflexions rigoureuses ; du courage d'aborder des auteurs réputés difficiles à comprendre ; mais aussi, de l'acceptation de ce qui demeure inexpliqué, puisque l'incompréhension n'est pas nécessairement l'opposé de l'amour.

Concluons donc avec une phrase de Michel Murat dans l'avant-propos des *Saisons de Rimbaud*, ouvrage collectif publié en 2021 chez les Éditions Hermann : « L'érudition rimbaldienne a de beaux jours derrière elle, et on est en droit de penser qu'elle a aussi de beaux jours devant elle »[609]. Nous sommes convaincues qu'il reste encore beaucoup de choses à dire par rapport à Rimbaud, non pas par une obligation de creuser encore ses textes, mais parce que ses mots méritent - et mériteront toujours – d'être écoutés.

[609] BIVORT, Olivier. GUYAUX, André. MURAT Michel. NAKAJI, Yoshikazu (direction). *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Éditions Hermann, 2021.

BIBLIOGRAPHIE

I. Corpus

RIMBAUD, Arthur. *Correspondance* (commentaire par Jean-Jacques Lefrère). Paris : Fayard, 2007.

RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes*. Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 2009.

RIMBAUD, Arthur. *Œuvres* (sommaire biographique, introduction, notices, relevés de variantes et notes par Suzanne Bernard). Paris : Garnier Frères, 1960.

RIMBAUD, Arthur. *Œuvres complètes* (présentation par Jean-Jacques Steinmetz). Paris : GF Flammarion, 2010.

(Collectif) *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale (Année 1883)*. Paris : Société de géographie, 1883.

II. Ouvrages autour d'Arthur Rimbaud

A. Écrits par ceux qui ont connu Rimbaud

BARDEY, Alfred. *Barr-Adjam : Souvenir du patron de Rimbaud, Aden-Harar, 1880-1887.* Paris : L'Archange Minotaure, 2010.

(Collectif) LEFRÈRE, Jean-Jacques (présentation et notes). *Sur Arthur Rimbaud : Correspondance posthume (1901-1911)*. Paris : Fayard, 2011.

DELAHAYE, Ernest. *Souvenirs familiers à propos de Rimbaud, Verlaine, Germain Nouveau.* Paris : Albert Messein, 1925.

DELAHAYE, Ernest. EIGELDINGER, Frédéric. GENGRE, André. *Delahaye témoin de Rimbaud*. Neuchâtel (Suisse) : À la Baconnière, 1974. p.65.

IZAMBARD, Georges. *Rimbaud tel que je l'ai connu.* Paris : Le Passeur, 1991.

KLIEBENSTEIN, Georges. MURPHY, Steve. *Rimbaud : Poésies, Une saison en enfer.* Neuilly-sur-Seine : Atlande, 2009.

RIMBAUD, Isabelle. *Dans les remous de la bataille*. Paris : Librairie Chapelot, 1917.

RIMBAUD, Isabelle. *Rimbaud mourant* (édition présentée et annotée par Éric Marty). Paris : Édition Manucius, 2009.

RIMBAUD, Vitalie. *Journal et autres écrits.* Charleville-Mézières : Musée-Bibliothèque Arthur Rimbaud, 2006.

VERLAINE, Paul. *Correspondance générale I (1857-1885).* Paris : Fayard, 2005.

VERLAINE, Paul. *Les poètes maudits*. Paris : Léon Vanier, Libraire-éditeur, 1884.

B. D'autres publications autour de Rimbaud

1. Publications à propos de sa vie

ABDEL-JAOUAD, Hédi. *Rimbaud et l'Algérie.* Paris : Paris Méditerranée, 2004.

BARONIAN, Jean-Baptiste (direction). *Dictionnaire Rimbaud.* Paris : Éditions Robert Laffont, 2014.

BORER, Alain. *Rimbaud en Abyssinie.* Paris : Seuil, 2004.

CARA, Robert. *5 bis quai de la Madeleine à Charleville.* Charleville-Mézières : Arch'libris, 2022.

(Collectif) *Arthur Rimbaud.* Agenda perpétuel publié en collaboration avec le Musée Arthur Rimbaud à Charleville-Mézières. Moers (Allemagne) : Edition Aragon, 1991.

DARDART, Thierry. *L'honneur du capitaine Rimbaud : révélations sur le père d'Arthur Rimbaud.* Thierry Dadart, 2022.

FONTAINE, Hugues. *Rimbaud photographe*. Paris : Textuel, 2019.

LEFRÈRE, Jean-Jacques. *Arthur Rimbaud.* Paris : Fayard, 2001.

MATARASSO, Henri et PETITFILS, Pierre (réunion et commentaire des iconographies). *Album Rimbaud.* Paris : Éditions Gallimard, 1967.

MICHON, Pierre. *Rimbaud le fils.* Paris : Éditions Gallimard, 1993.

MORET, Chantal. « Arthur Rimbaud – Alfred Ilg, une rencontre en Afrique » (conférence du 12 décembre 2015 à la Société des Poètes Français, transcrite par Sylvain Delbès) in *Rimbaud vivant* (numéros 54 et 55). Charleville-Mézières/Paris : Amis de Rimbaud, 2015-2016.

REBOUL, Yves. « Rimbaud devant Paris : deux poèmes subversifs » in *Littératures : Rimbaud dans le texte* (numéro 54). Toulouse : Université de Toulouse, 2006.

STEINMETZ, Jean-Luc. *Le Paris de Rimbaud.* Paris : Éditions Alexandrines, 2018.

2. Publications à propos de son œuvre

BARONIAN, Jean-Baptiste. « Le lexique ardennais de Rimbaud » in *Rimbaud vivant* (numéro 58). Charleville-Mézières : Association internationale des Amis de Rimbaud, 2019.

BRUNEL, Pierre. *Éclats de la violence.* Paris : José Corti, 2004.

BRUNEL, Pierre. « Rimbaud en marche (conférence du 18/11/2017 à la Société des Poètes français, transcrite par Carole GALTIER) » in *Rimbaud vivant* (numéros 56-57, années 2017-2018). Paris / Charleville-Mézières : Les Amis de Rimbaud, 2018.

CLAISSE, Bruno. « La mise à l'écart des fantasmagories modernes. De *Mouvement* à *Marine* » in *Les Illuminations et l'accession au réel*. Paris : Classiques Garnier, 2012.

COMPAGNON, Antoine. « La 'boue rouge et noire' ou Rimbaud chiffonnier » in *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Éditions Hermann, 2021.

DAVIES, Margaret. « Génie, Autour de '*Ville(s)*' et de *Génie* » in *Revue des Lettres Modernes*, série Rimbaud n°4 (p.47-65). Paris : Éditons Minard, 1980.

DE CORNULIER, Benoît. « Rimbaud, metteur en scènes de Juliette en *juillet* », in *Parade sauvage*, numéro 22. Paris : Classiques Garnier, 2011.

FONGARO, Antoine. « Le lac et la cathédrale » in *Parade sauvage* (bulletin numéro 4). Paris : Classiques Garnier, 1988.

FONGARO, Antoine. « Soir historique » in *Parade sauvage* (numéro 19). Paris : Classiques Garnier, 2003.

GIUSTO, Jean-Pierre. *Rimbaud créateur.* Paris : Presses universitaires de France, 1980. p.199.

IMURA, Manami. « Poésie et province : Les Premières Communions » in *Parade sauvage* (colloque n°5, 2004).

LOUIS, Annick. *Homo explorator : L'écriture non littéraire d'Arthur Rimbaud, Lucio V. Mansilla et Henrich Schliemann*.

REBOUL, Yves. « À propos de L'Homme juste » in *Parade sauvage* (numéro 2). Paris : Classiques Garnier, 1985.

RICHTER, Mario. « Échos baudelairiens dans le 'prologue' d'*Une saison en enfer* » in *Parade sauvage* n°15. Paris : Classiques Garnier, 1998.

ROSS, Kristin. *Rimbaud, la Commune de Paris et l'invention de l'histoire spatiale*. Paris : Les Prairies ordinaires, 2020.

VOELLMY, Jean. « Les déclarations de Rimbaud confrontées à celles d'autres voyageurs » in *Parade sauvage* (numéro 11). Paris : Classiques Garnier, 1994.

WETZEL, Hermann H. « Périodisation et terminologie. Mes saisons de Rimbaud » in *Les Saisons de Rimbaud.* Paris : Éditions Hermann, 2021.

III. Publications en sciences humaines

A. Histoire

1. Publications datant d'avant notre époque

1.1 Publications générales

GUIZOT, François. *L'Histoire de France : depuis les temps les plus reculés jusqu'en 1789, racontée à mes petits-enfants.* Paris : Librairie Hachette, 1872.

HÉRODOTE (HERODOTUS). *The Histories.* New York (États-Unis) : Barnes & Noble Classics, 2004.

1.2 Histoire régionale

DROHOJOWSKA, Antoinette-Joséphine-Françoise-Anne. *L'histoire de l'Algérie racontée à la jeunesse*. Paris : A. Allouard, 1848.

2. Publications contemporaines

2.1 Histoire régionale

2.1.1 Europe

BOURGUINAT, Nicolas. VOGT, Gilles. *La guerre franco-allemande de 1870 : Une histoire globale*. Paris : Flammarion, 2020.

CAMUZEAUX, Christian (Société d'histoire des Ardennes). « Guerre de 1870-1871 : La capitulation de Mézières » in *Carolo Mag* (numéro 243). Charleville-Mézières : Municipalité de Charleville-Mézières, décembre 2020.

CHASSAIGNE, Philippe. *Histoire de l'Angleterre. Des origines à nos jours*. Paris : Flammarion, 2021.

FAVRY, Amélie. « Les Belges face à leurs industries (1780-1850) : points de vue sur un paysage inédit » in *Revue belge de philologie et d'histoire* (tome 85).

HANCOCK, Claire. *Paris et Londres au XIXe siècle.* Paris : CNRS Éditions, 2003.

PRITCHARD, Sara B. ZELLER, Thomas. « The Nature of Industrialization » in *The Illusory Boundary: Environment and Technology in History.* Charlottesville and London (États-Unis) : University of Virginia Press, 2010.

SCHLESSER, THOMAS. « Moderniser la rue ancienne : le réalignement à Bruxelles au XIXe siècle » in *Bruxelles Patrimoines* (numéro 32, décembre 2019).

2.1.2 Régions extra-européennes

HEITZ, Lucien. « L'Éthiopie chrétienne : introduction à une histoire imprégnée de fois et à quelques aspects nouveaux d'une mission œcuménique » in *Histoire, monde et culture religieuse* (numéro 24, avril 2012). Paris : Karthala, 2012.

PANKBURST, Richard. « Ménélik II. Empereur d'Éthiopie » in *Présence africaine* (février 1962). Paris : Éditions Présence africaine, 1962.

LOUBET, Christian. « Le mythe de la colonisation dans les images de la presse populaire (1890-1900) » in *Cahiers de la Méditerranée* (numéro 42, 1, 1991).

2.2 Histoire coloniale, géographie, exploration

BLAIS, Hélène. LOISEAUX, Olivier (direction). *Visages de l'exploration au XIXe siècle : Du mythe à l'histoire.* Paris : BnF Éditions, 2022.

CHABERT, Christophe. « Une brève histoire de la cartographie et de ses biais » in *Constructif : De nouvelles géographies* (numéro 60-3).

CLAVARON, Yves. *La carte et le territoire colonial : 15 études sur la poétique de l'espace (post)colonial.* Paris : Édition Kimé.

(Collectif) *Retronews : Un siècle d'explorations : Découvrir, exploiter, coloniser.* Paris : Bibliothèque nationale de France, 2022.

VAN DEN AVENNE, Cécile. « L'exploration coloniale en ses langues : Une philologie des carnets africains du capitaine Binger » in *Genèses*, n°106 (1).

B. Géographie

1. Publications datant d'avant notre époque

1.1 Manuels et ouvrages de référence

CORTAMBERT, Eugène. *Cours de géographie comprenant la Description physique et politique et la Géographie historique des diverses contrées du globe.* Paris : Librairie de L. Hachette et Cie, 1864.

CORTAMBERT, Eugène. *Description particulière de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et de l'Océanie.* Paris : Librairie Hachette, 1873.

MALTE-BRUN, Conrad. *Géographie complète et universelle ou Description de toutes les parties du monde sur un plan nouveau*. Paris : Eugène et Victor Penaud Frères, 1851.
MALTE-BRUN, Victor Adolphe. *La France illustrée.* Paris : Jules Rouff et Cie éditeur, 1881.Réédition en fac-similé par les éditions du Bastion, intitulée *Ardennes : Géographie-histoire, statistique, administration.*
MANESSON-MALLET, Allain. *Illustrations de Description de l'Univers contenant les différents systèmes du Monde, les cartes générales et particulières de la géographie ancienne et moderne, les plans et profils des principales villes et des autres lieux plus considérables de la terre.* Paris : D. Thierry, 1683.
MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Géographie sacrée*. Paris : Hachette, 1848.
MEISSAS, Achille. MICHELOT, Auguste. *Nouvelle géographie méthodique*. Paris : Hachette, 1841.
VON HUMBOLDT, Alexander. *Cosmos : Essai d'une physique du monde* (traduit en français par H. Faye). Paris : Gide et J. Baudry, 1855.

1.2 Études régionales

(Collectif) *Compte rendu des séances de la Société de géographie et de la commission centrale (Année 1884)*. Paris : Société de géographie, 1884.
DUTHILLŒUL, Hippolyte. *Douai ancien et nouveau, ou Historique des rues, des places de cette ville et de ses alentours.* Douai : Chez Foucart, Libraire, 1860.
HUBERT, Jean. *Département des Ardennes : Dictionnaire historique et géographique* (fac-similé du livre *Géographie historique du département des Ardennes* publié en 1855). Paris : Res Universis, 1991.
LEROY, Alexandre. *D'Aden à Zanzibar : Un coin de l'Arabie heureuse le long des côtes*. Tours : Alfred Mame et fils, Éditeurs, 1894.
MAC CARTHY, Oscar. « Correspondance particulière de la revue » in *Revue de l'Orient, de l'Algérie et des colonies* (janvier 1850).
MAGER, Henri. *Nouvel Atlas Colonial*. Paris : Ernest Flammarion, éditeur, 1899.

1.3 Autres

MICHELET, Jules. *Notre France*. Paris : Librairie Armand Colin, 1907.

RECLUS, Élisée. *L'Homme et la Terre*, 1905.
RECLUS, Élisée. *Histoire d'un ruisseau*, 1869.
RECLUS, Élisée. « Du sentiment de la nature » in *Revue des Deux Mondes*, 1866.
RECLUS, Élisée. « L'Homme et la Nature : De l'Action humaine sur la géographie physique » in *Revue des Deux Mondes*, 1864.
TAINE, Hippolyte. *Notes sur l'Angleterre* (Onzième édition). Paris : Librairie Hachette, 1899.

2. Publications contemporaines

2.1 Publications générales

CIATTONI, Annette et VEYRET, Yvette (direction). *Les fondamentaux de la géographie* (4e édition). Paris : Armand Colin, 2018.
PITTE, Jean-Robert et SIMMAT, Benoît (scénario). BERCOVICI, Philippe (dessin). LEROLLE, Christian (couleur). *L'Incroyable histoire de la géographie : 200 ans d'exploration du monde.* Paris : Les Arènes BD, 2021.
RICHARD, Hélène. « La création du département des Cartes géographiques de la Bibliothèque royale », in *Naissance de la géographie moderne (1760-1860)*, ouvrage publié sous la direction de Jean-Marc Besse, Hélène Blais et Isabelle Surun. Lyon : ENS Éditions, 2010.
TUAN, Yi-Fu. *Space and Place: The Perspective of Experience*. Minneapolis (États-Unis) : University of Minnesota Press, 2001.

2.2 Études régionales

BÉSÈME-PIA, Lise. *Patois ardennais : L'ancien parler de chez nous.* Pomacle : Éditions Harlaut, 2018.
DARDART, Gérard. « Histoire de squares, promenades, parcs, jardins botaniques de Charleville (1ère partie) » i*n Carolo Mag* (magazine municipal de la ville de Charleville-Mézières en partenariat avec la Société d'Histoire des Ardennes), numéro 77. Charleville-Mézières, 2004.
FRÉMONT, Armand. « L'espace vécu et la notion de région » in *Travaux de l'Institut Géographique de Reims*, 1981.

TAMINE, Michel. *Le parler des Ardennes.* Chamalières : Christine Bonneton Éditeur, 2015.
TAMINE, Michel. « Mézières, un nom évocateur... » in *Terres Ardennaises* (numéro 92). Charleville-Mézières : Association Terres Ardennaises, 2005.

2.3 Géographie et autres sciences humaines

CHEVALIER, Jean-Pierre. « La géographie scolaire, discipline politique (France XIXe, début XXe) », in *Cahiers de Narratologie* [En ligne], 2021.
RAUCH, André. « Le voyageur et le touriste » in *In Situ, Revue des Patrimoines. Le patrimoine des guides : lecture de l'espace urbain européen* (n°15, 2011).

2.4 Géographie et littérature

CAVAILLÉ, Fabienne. « Que peut la fiction pour la géographie ? Les apports de la littérature de jeunesse dans les apprentissages » in *Annales de géographie* (revue, Armand Colin), 2016.
COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire.* Paris : Éditions Corti, 2014.
DUPUY, Lionel. « Jules Verne et la géographie française de la deuxième moitié du XIXe siècle » in *Annales de géographie* (revue, Armand Colin), 2011.
LEFORT, Isabelle. « Tableaux et voyages : questions d'écritures et d'identité » in *Annales de géographie* (revue, Armand Colin), 2021.
TISSIER, Jean-Louis. « De l'esprit géographique dans l'œuvre de Julien Gracq » in *Espace géographique*, 1981.
TOFFANO, Piero. « Quelle valeur a la beauté de la nature dans l'œuvre de Chateaubriand ? » in *Littératures* (revue), 2018.
VIDAL DE LA BLACHE, Paul. *Tableau de la géographie de la France*. Paris : Hachette, 1908.
VON HUMBOLDT, Alexander. « De l'étude de la contemplation de la nature » in *Revue des Deux Mondes*, 1845.

C. Ethnographie et ethnologie

1. Études générales

(Collectif) Bulletin de la *Société d'Ethnographie*. Paris : Société d'Ethnographie, 1887.

2. Études en lien avec la géographie

BLANCKAERT, Claude. « Géographie et anthropologie : une rencontre nécessaire (XVIIIe siècle – XIXe siècle) » in *Ethnologie française* (vol. 34-4).

MAGNOT-OGILVY, Florence. « La beauté des Amérindiens et le trouble chromatique dans quelques récits de voyage du premier quart du XVIIIe siècle » in *Lumières* (n°36, 2020).

3. Études autour de la notion de l'exotisme

FLÉCHET, Anaïs. « L'exotisme comme objet d'histoire » in *Hypothèses* (2008/1). Paris : Éditions de la Sorbonne, 2008.

STASZAK, Jean-François. « Qu'est-ce que l'exotisme ? » in *Le Globe* (tome 148, 2008).

YAP, Yee-Yin. « Ethnographic Representations of Self and The Other in Museums: Ideas of Identity and Modernity » in *Glocal Times* (numéro 21). Malmö (Suède): Université de Malmö, 2014.

4. Études autour des questions raciales

(Collectif) Revue *L'Histoire* (numéro 493), avec dossier spécial « La Fabrique des races ». Paris : Éditions Croque Futur, 2022.

DE GOBINEAU, Arthur. *Essai sur l'inégalité des races humaines.* Paris : Éditions Pierre Belfond, 1967.

KEEVAK, Michael. *Becoming Yellow: A Short History of Racial Thinking*. Princeton (États-Unis) : Princeton University Press, 2011.

SAID, Edward. *L'Orientalisme : L'Orient créé par l'Occident.* Paris : Éditions du Seuil, 2005.

TOURNIER, Maurice. « Les *jaunes* : un mot-fantasme à la fin du 19e siècle » in *Mots. Les langages du politique* (1984).

D. Sciences politiques

MARX, Karl. ENGELS, Friedrich. *WERKE.* (Band 27). Berlin (Allemagne) : Dietz Verlag Berlin, 1963.

E. Pédagogie

(Collectif) *Moniteur de l'instruction primaire du Nord*. Publié sous les auspices de M. Vallon, préfet du Nord. Lille : Guillot Librairie, 1864.

IV. Littérature

A. Publications littéraires datant d'avant notre époque

1. Ouvrages des Anciens

OVIDE. *Les Métamorphoses*. Traduction par auteurs multiples. Texte établi par Désiré Nisard. Paris : Firmin-Didot, 1850.

La Sainte Bible. Traduction par Augustin Crampon. Texte établi par la Société de S. Jean l'Évangéliste. Paris – Tournai – Rome : Desclée et Cie, 1923.

HOMÈRE. *Illiade*. Traduction par Leconte de Lisle. Paris : A. Lemerre, 1866.

2. Publications destinées à la jeunesse

ANDERSEN, Hans Christian. « La petite sirène » in *Contes d'Andersen*. Traduction par David Soldi. Paris : Librairie Hachette et Cie, 1876.

DEFOE, Daniel. *Aventures de Robinson Crusoé.* Paris : Théodore Lefèvre, Éditeurs, 1878.

FOUILLÉE, Augustine (BRUNO, G). *Le tour de la France par deux enfants*. Paris : Librairie classique d'Eugène Belin, 1878.

(Magazine collectif) *La Semaine des Enfants*. Paris : Ch. Lahure, 1857.

3. Poésie

BANVILLE, Théodore de. *La Voie lactée*.

BAUDELAIRE, Charles. *Œuvres complètes.* Paris : Gallimard, édition de la Pléiade, 1975.

COPPÉE, François. *Œuvres complètes de François Coppée*, Paris : L. Hébert, libraire, 1885.

DELILLE, Jacques. *L'Homme des champs*. Strasbourg : Imprimerie Levrault, 1800.

HUGO, Victor. *L'Art d'être grand-père.* Paris : Calmann-Lévy, éditeurs, 1877.

HUGO, Victor. *Les Orientales.* Paris : Ollendorf, 1912.

NERVAL, Gérard de. « Les Nuits d'octobre » in *Œuvres complètes de Gérard de Nerval*. Paris : Michel Lévy frères, 1868.

NOUVEAU, Germain. *Œuvres poétiques I.* Paris : Gallimard, 1953.

VERLAINE, Paul. *Œuvres en prose complètes.* Paris : Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1972.
VERLAINE, Paul. *Romances sans paroles.* Paris : Vanier, 1902.
WHITMAN, Walt. *Feuilles d'herbe* (tome II). Traduction intégrale d'après l'édition définitive. Paris : Mercure de France, 1909.

4. Romans

BALZAC, Honoré de. *Illusions perdues.* Paris : Vve A. Houssiaux, 1874.
HUGO, Victor. *Les Misérables.* Paris : Émile Testard, 1890.
HUGO, Victor. *Notre-Dame de Paris.* Paris : Librairie Ollendorf, 1904.
LOTI, Pierre. *Madame Chrysanthème*. Paris : Calmann-Lévy, 1899.

5. Théâtre

DUMAS, Alexandre. MEURICE, Paul. *Hamlet, prince de Danemark. Drame en vers en cinq actes et huit parties.* Représenté pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre-historique, le 15 décembre 1847.
SHAKESPEARE, William. « Hamlet, Prince of Denmark » in *The Complete Works of William Shakespeare*. Oxford (Royaume-Uni) : Oxford Edition, 1911.
SHAKESPEARE, William. *Le Songe d'une nuit d'été*. Traduction par François-Victor Hugo. Paris : Pagnerre, 1865.
ZWEIG, Stefan. *Leben und Dichtung*. Berlin (Allemagne): Insel Verlag, 1907.

6. Récits de voyage

(Collectif) *Paris Guide par les principaux écrivains et artistes de la France. Première partie : La science – l'art.* Paris : A. Lacroix, Verboeckhoven et Cie, Éditeurs, 1867.
FLANDIN, Eugène. *Voyage en Perse de MM. Eugène Flandin, peintre, et Pascal Coste, architecte, attachés à l'ambassade de France en Perse pendant les années 1840 et 1841*. Paris : Gide et Jules Baudry, Éditeurs, 1851.
GAUTIER, Théophile. « Une journée à Londres » in *Revue des Deux Mondes*, période initiale, tome 30. Paris : Bureau de la Revue des Deux Mondes, 1842.

ROCHET D'HÉRICOURT, Charles-Xavier Rochet. *Voyage sur la côte orientale de la Mer Rouge, dans le Pays d'Adel et le Royaume du Choa.* Paris : Arthus Bertrand, 1841.

7. Essais et commentaires littéraires

BALZAC, Honoré de. *Théorie de la démarche.* Paris : Éditions Bossard, 1922.

BAUDELAIRE, Charles. *Le Peintre de la vie moderne.* Paris : Calmann-Lévy, 1885.

CHARLES-BRUN, Jean. *Les littératures provinciales avec une esquisse de géographie littéraire de la France*. Paris : Bloud et Cie, Éditeurs, 1907.

HUGO, Victor. *William Shakespeare.* Paris : Éditions Flammarion, 2003.

MICHELET, Jules. *La Sorcière*. Paris : Calmann-Lévy, 1878.

KAHN, Gustave. « Le Parnasse et l'Esthétique parnassienne » in *Symbolistes et Décadents.* Paris : Librairie Léon Vanier, éditeur, 1902.

8. Mémoires

CHATEAUBRIAND, François-René de. *Mémoires d'outre-tombe.* Paris : Garnier, 1910.

VOLNEY. *Les Ruines, ou méditation sur les Révolution des empires.* Paris : Chez Dessenne, Volland, Plassan, 1791.

9. Correspondance

BAUDELAIRE, Charles. *Lettres : 1841-1866.* Paris : Société du Mercure de France, 1907.

10. Autres publications

DE MONTAIGLON, Anatole. RAYNAUD, Gaston. *Recueil général et complet des fabliaux des XIIIe et XIVe siècles* (tome 1). Paris : Librairie des bibliophiles, 1872-1890.

B. Commentaires littéraires contemporains

BATE, Jonathan. *Romantic Ecology. Wordsworth and the Environmental Tradition.* Londres (Royaume-Uni) : Routledge, 1991.

COLLOT, Michel. *Pour une géographie littéraire*. Paris : Éditions Corti, 2014.

LE HUENEN, Roland. *Le récit de voyage au prisme de la littérature.* Paris : Presses de l'université Paris-Sorbonne, 2015.

LEJEUNE, Philippe. *Je est un autre : L'autobiographie, de la littérature aux médias.* Paris : Édition du Seuil, 1980.
MOUSSA, Sarga. « Le récit de voyage, genre 'pluridisciplinaire'. À propos des *Voyages en Égypte au XIXe siècle* » in *Sociétés & Représentations,* n° 21(1).
NATHAN, Michel. « La rêverie cosmique de Camille Flammarion » in *Romantisme* (numéro 11). Paris : Armand Colin, 1976.
JOSSUA, Jean-Pierre. « Le journal comme forme littéraire et comme itinéraire de vie. » in *Revue des sciences philosophiques et théologiques*, Tome 87 (4).
SIMONET-TENANT, Françoise*. Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire.* Avant-propos par Philippe Lejeune. Paris : Téraèdre, 2004.
STENZEL, Hartmut. « Les écrivains et l'évolution idéologique de la petite bourgeoisie dans les années 1840 : le cas de Baudelaire » in *Romantisme* (n°17-18, 1977).
TADIÉ, Jean-Yves. *Introduction à la vie littéraire du XIXe siècle*. Paris : Bordas, 1970.
VAILLANT, Alain. *La Crise de la littérature : Romantisme et modernité*. Grenoble : UGA Éditions, 2019.

V. Ressources iconographiques

Souvenir de Bruxelles : 21 cartes-vues artistiques. Bruxelles : Albert Dohmen, Albums et catalogues en phototypie, 9 rue de Chambéry.

VI. Ressources numériques

A. Usuels

D'ALEMBERT, Jean Le Rond. DIDEROT, Denis. *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers* (1751 – 1772) : https://fr.wikisource.org/wiki/Encyclopédie,_ou_Dictionnaire_raisonné_des_sciences,_des_arts_et_des_métiers.
LITTRÉ, Émile. *Dictionnaire Littré* : https://www.littre.org
Dictionnaire de l'Académie Française : https://www.dictionnaire-academie.fr
Centre national de Ressources Textuelles et Lexicales : https://www.cnrtl.fr
Wikitionnaire : https://fr.wiktionary.org/wiki/Wiktionnaire:Page_d'accueil

B. Autres ressources numériques par thématiques

1. Histoire

RetroNews : https://www.retronews.fr

2. Géographie

Géoconfluences : https://geoconfluences.ens-lyon.fr

3. Pédagogie

Persée Éducation : https://education.persee.fr

Ministère de la culture : https://www.culture.gouv.fr

4. Services régionaux

4.1 Paris et Île-de-France

Archives de Paris : https://archives.paris.fr

Paris Musées : https://www.parismusees.paris.fr/fr

Service historique de la Défense : https://www.servicehistorique.sga.defense.gouv.fr

Ville de Paris : https://www.paris.fr

4.2 Département des Ardennes

Archives départementales des Ardennes : https://archives.cd08.fr

Charleville Sedan Tourisme : https://www.charleville-sedan-tourisme.fr

Musées de Charleville-Mézières : https://www.musear.fr

Ville de Charleville-Mézières : https://www.charleville-mezieres.fr

4.2 Belgique

Charleroi Découverte : http://www.charleroi-decouverte.be

4.3 Royaume-Uni

British Library : https://www.bl.uk

British Museum : https://www.britishmuseum.org

4.4 États-Unis

National Park Service : https://www.nps.gov/alpo/index.htm

5. Sciences politiques

Assemblée nationale : https://www.assemblee-nationale.fr

Sénat : https://www.senat.fr

6. Sciences humaines

Cairn Info : https://shs.cairn.info

Encyclopædia Universalis : https://www.universalis.fr

Open Editions : https://www.openedition.org

Persée : https://www.persee.fr

7. Littérature

7.1 Bibliothèques en ligne

Gallica : https://gallica.bnf.fr

Project Gutenberg : https://www.gutenberg.org

Wikisource : https://wikisource.org/wiki/Main_Page

7.2 Sites Internet dédiés aux auteurs

Abardel (site d'étude et d'information rimbaldiennes) : http://abardel.free.fr

D. H. Lawrence Society of Great Britain : https://dhlawrencesociety.com

J. F. Cooper Society : https://jfcoopersociety.org

Samuel Johnson : https://www.samueljohnson.com

VII. Multimédia

A. Cours

1. Séminaire

FLÉCHEUX, Céline. *Partir/Revenir.* Séminaire à l'Université Paris Cité (2020-2021).

2. MOOC

(Collectif) *Aboriginal Worldviews and Education.* Toronto (Canada) : Université de Toronto.

Lien au MOOC : https://www.coursera.org/learn/aboriginal-education

B. Documentaire

Rencontre avec les nièces d'Arthur Rimbaud, *Lectures pour tous* (1954), sur le site de l'INA : https://www.ina.fr/ina-eclaire-actu/video/i21012821/rencontre-avec-les-nieces-d-arthur-rimbaud

C. Radio

Radio France : https://www.radiofrance.fr

ANNEXE 1

PRINCIPAUX TOPONYMES ÉVOQUÉS PAR RIMBAUD DANS SES POÈMES [610]

I. Europe

A. Le continent

Citation	Texte
Sur l'Europe ancienne où cent hordes iront !	*Michel et Christine*

B. Les pays

1. La France

1.1 Le pays

Citation	Texte	Commentaire
Par milliers, sur les champs de **France** / Où dorment des morts d'avant-hier.	*Les Corbeaux*	
At novus Arabiis victor nunc imperat oris, **Gallia**! (Mais maintenant un nouveau vainqueur règne sur les rivages arabes, la France !)	*Jugurtha*	Ancien nom de la France.

1.2 Les régions

Citation	Texte	Commentaire
Me voici sur **la plage armoricaine.**	*Mauvais sang*	Région maritime de la France de l'Ouest.
Ô Mai ! quels délirants cul-nus ! / **Sèvres**, **Meudon**, **Bagneux**, **Asnières**, / Écoutez donc les	*Chant de guerre parisien*	Communes situées dans l'actuelle région de l'Île-de-France.

[610] Pour les toponymes mentionnés plus qu'une fois par Rimbaud dans ses textes, nous choisissons une seule citation par toponyme, afin de faciliter la lecture.

bienvenus / Semer les choses printanières !		
Bismarck médite. Son petit index crochu chemine, sur le vélin, du Rhin à la Moselle, de la Moselle à la Seine ; de l'ongle, il a rayé imperceptiblement le papier autour de **Strasbourg** : il passe outre. A Sarrebruck, à **Wissembourg**, à **Woerth,** à **Sedan**, il tressaille, le petit doigt crochu : il caresse **Nancy**, égratigne **Bitche** et **Phalsbourg**, raie **Metz**, trace sur les frontières de petites lignes brisées, − et s'arrête… Triomphant, Bismarck a couvert de son index l'Alsace et la Lorraine !	*Le rêve de Bismarck*	Rimbaud énumère ici des noms de villes et de régions situées dans le nord de la France.
Place de la gare, **Charleville**	*À la musique*	Ville natale d'Arthur Rimbaud.
Dans un vieux passage à **Paris** on m'a enseigné les sciences classiques.	*Vies*	Capitale de la France.
Comme aux soirs de **Saint-Cloud**, un fin nuage bleu.	*Rages de César*	Commune située dans l'actuelle région de l'Île-de-France.
Comme un chat des **Monts-Rocheux**	*Honte*	Rimbaud parle ici sans doute de Roche, terre

		natale de sa mère, Vitalie Rimbaud-Cuif.
Morts de **Valmy**	*Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize*	Commune située dans l'actuelle région de Grand Est, où a eu lieu en 1792 la bataille de Valmy, une bataille des guerres révolutionnaires.
Ou les a-t-on surpris autour de **Montfaucon**, dans un souper conquis par noise, avec une dizaine de ribaudes ?	*Charles d'Orléans à Louis XI*	Commune située dans l'actuelle région Auvergne-Rhône-Alpes.
Pour malaxer l'ennui d'un tunnel, sombre veine / Qui s'offre aux voyageurs, près de **Soissons**, ville d'Aisne.	Contribution à *l'Album zutique*	Commune située dans le département de l'Aisne, dans l'actuelle région de Hauts-de-France.
Bismarck médite. Son petit index crochu chemine, sur le vélin, du Rhin à la Moselle, de la Moselle à la **Seine**.	*Le rêve de Bismarck*	Fleuve français.



Illustration 123 :
Les communes ou subdivisions territoriales françaises évoquées par Rimbaud dans ses poèmes, des villes très connues aux villages peu connus.
La France constitue le pays avec le plus de toponymes représentés dans les poèmes de Rimbaud, faisant preuve d'une bonne connaissance de la géographie, mais aussi de l'histoire et de la situation géopolitique de son pays.
Source :
Carte créée avec UMap et OpenStreetMap, outils collaboratifs de cartographie en licence libre.

2. D'autres régions en Europe

Citation	Texte	Commentaire
C'est que les vents tombent des grands monts de **Norwège**.	*Ophélie*	Pays en Europe : on écrit généralement « Norvège ».
Plus tard, reître, j'aurais bivaqué sous les nuits d'**Allemagne**.	*Mauvais sang*	Pays en Europe.
L'Éclatante Victoire de **Sarrebrück** remportée aux cris de vive l'Empereur !	*L'Éclatante Victoire de Sarrebrück*	Ville en Allemagne.
J'ai dans la tête des routes dans **les plaines souabes**.	*Mauvais sang*	Région en Allemagne.
Bruxelles, Boulevart du Régent.	*Plates-bandes d'amaranthes*	Ville en **Belgique**.
J'entrais à **Charleroi**.	*Au Cabaret-Vert*	Ville en Belgique.

Morts de **Fleurus**.	*Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize*	Ville en Belgique.
Alba manus, rostro florentia serta gerentes / Quae Venus in **Cypriis** redolentia carpserat hortis. (Blanche troupe, portant au bec des couronnes de fleurs que Vénus avait cueillies odorantes aux jardins de Chypre.)	*Ver erat*	**Île de Chypre**.
Une peinture de la bataille d'**Inkermann**.	*Un cœur sous une soutane*	Ville en **Ukraine**.
Quibus totam Asiam, imo fere totam **Italiam** subegimus. (Ces temps où nous soumîmes toute l'Asie et presque toute l'Italie.)	*Verba apollonii de Marco Cicerone*	Pays en Europe.
Néanmoins ils restent, / - **Sicile**, Allemagne, / dans ce brouillard triste / et blêmi, justement !	*Entends comme brame*	Région en Italie.
Roma, priùs multi sedes impura latronis, / Ruperat angustos muros, effusaque circùm, / Vicinas scelerata sibi constrinxerat oras. (Rome, jadis creuset impur d'une multitude de brigands, avait rompu ses murs augustes et, s'étendant alentour, avait annexé les régions voisines.)	*Jugurtha*	Ville en Italie.
De grands canaux de Carthage et des Embankments d'une **Venise** louche.	*Promontoire*	Ville en Italie.

Incague la mer de **Sorrente** / Où vont les Cygnes par milliers.	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Péninsule en Italie.
De molles éruptions d'**Etnas** et des crevasses de fleurs et d'eaux des glaciers.	*Promontoire*	Volcan situé en Sicile, Italie.
L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick en large en face de cette villa et de ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'**Épire** et le Péloponnèse, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie !	*Promontoire*	Région partagée entre la **Grèce** et l'**Albanie**.
L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick en large en face de cette villa et de ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire et le **Péloponnèse**, ou que la grande île du Japon, ou que l'Arabie !	*Promontoire*	Péninsule en Grèce.
Bismarck médite. Son petit index crochu chemine, sur le vélin, du **Rhin** à la Moselle, de la Moselle à la Seine.	*Le Rêve de Bismarck*	Fleuve de l'Europe de l'Ouest et de l'Europe centrale.

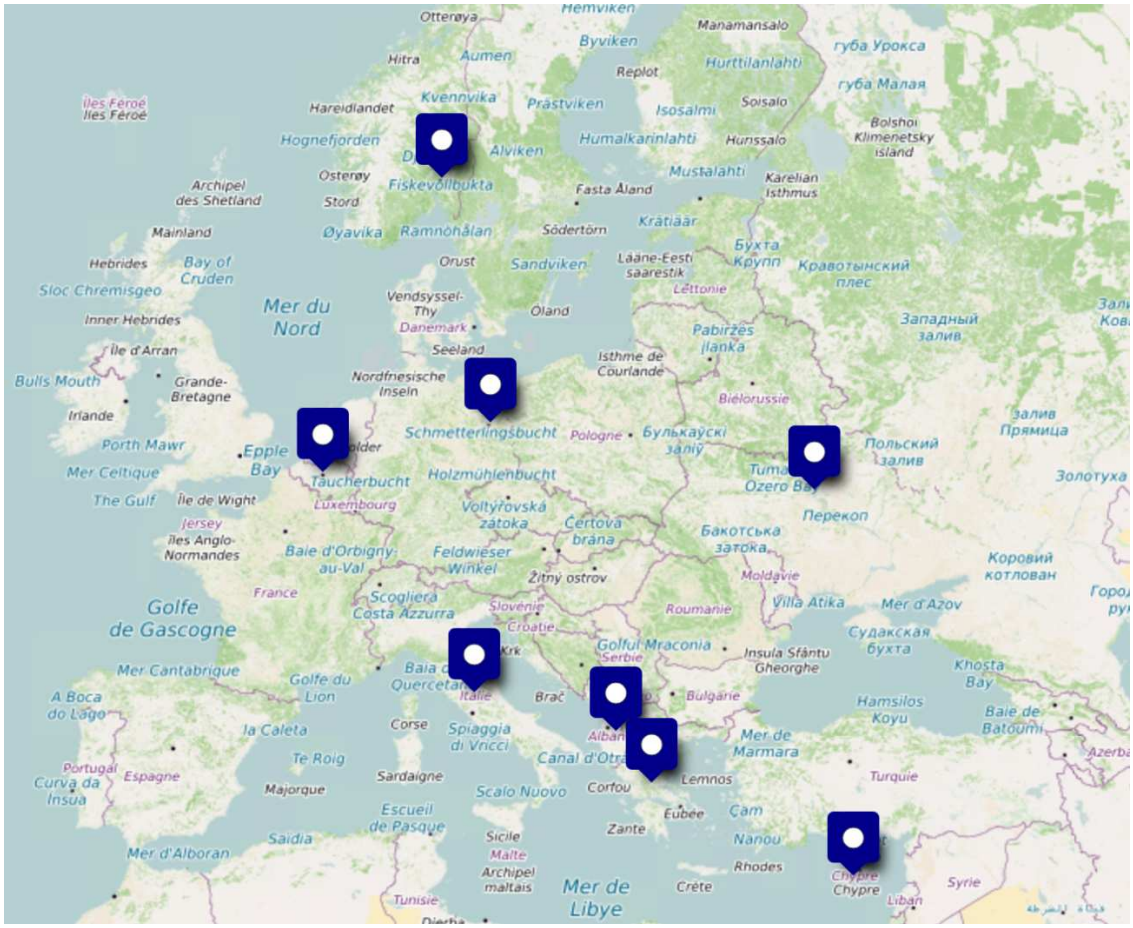


Illustration 124 :
Les principaux pays d'Europe évoqués dans les poèmes de Rimbaud (villes et espaces naturels) en dehors de la France.
S'il s'inspire largement de ses séjours à Londres pour écrire les *Illuminations*, Rimbaud n'évoque pas, au moins pas de manière explicite, les toponymes anglais
Source :
Carte créée avec UMap et OpenStreetMap, outils collaboratifs de cartographie en licence libre.

II. Asie

A. Le continent

Citation	Texte	Commentaire
Quibus totam **Asiam**, imo fere totam Italiam subegimus. (Ces temps où nous soumîmes toute l'Asie et presque toute l'Italie.)	*Verba apollonii de Marco Cicerone*	Il s'agit d'une composition scolaire.

B. Les différentes régions de l'Asie

1. L'Asie de l'Ouest

Toponyme(s) dans la citation	Texte	Commentaire
Ô pour ces ouvriers charmants / sujets d'un roi de **Babylone** / Venus ! laisse un peu les amants / dont l'âme est en couronne.	*Bonne pensée du matin*	Il s'agit d'une ville ancienne et biblique dans la Mésopotamie, en **Iraq** actuel.
En une heure je suis descendu dans le mouvement d'un boulevard de **Bagdad** où des compagnies ont chanté la joie du travail nouveau, sous une brise épaisse, circulant sans pouvoir éluder les fabuleux fantômes des monts où l'on a dû se retrouver.	*Villes [II]*	Bagdad est la capitale de l'Iraq.
J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de **Byzance**, des remparts de Solyme.	*Mauvais sang*	Aujourd'hui **Istanbul**, capitale de la **Turquie**.
J'aurais fait, manant, le voyage de terre sainte ; j'ai dans la tête des routes dans les plaines souabes, des vues de Byzance, des remparts de **Solyme**.	*Mauvais sang*	Aujourd'hui Jérusalem.
Et personne n'avait parlé du vin de **Cana** à Capharnaüm, ni sur le marché, ni sur les quais.	*Fragments d'une paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*	Village de l'**Israël** antique.
Et personne n'avait parlé du vin de Cana à **Capharnaüm**, ni sur le marché, ni sur les quais.	*Fragments d'une paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*	Village de pêcheurs de l'ancienne province de Galilée, en Israël, qui est

		fréquemment cité dans les évangiles.
L'air léger et charmant de la **Galilée**.	*Fragments d'une paraphrase de l'Évangile selon saint Jean*	Région en Israël très importante dans la Bible : la famille de Jésus vit à Nazareth dans cette région.
Tempus erat, quo **Nazareth** habitabat Iesus. (C'était du temps où Jésus habitait à Nazareth.)	*Tempus erat*	Dans la Bible, la famille de Jésus vit à Nazareth.
− Ô Spectres saints et blancs de **Bethléem** / Charmez plutôt le bleu de leur fenêtre !	*Jeune ménage*	Ville en Palestine proche de Jérusalem, Israël.
Un rêve inouï des Asies / Des Khengavars ou des **Sions** ?	*Les mains de Jeanne-Marie*	Dans la Bible, Sion désigne la ville de Jérusalem.
Je suis le saint, en prière, sur la terrasse, − comme les bêtes pacifiques paissent jusqu'à la mer de **Palestine**.	*Enfance*	Pays en Asie de l'Ouest.
Dans la **Perse** un Génie inconnu...	*Les Sœurs de charité*	Aujourd'hui **Iran**.
Un rêve inouï des Asies / Des **Khengavars** ou des Sions ?	*Les mains de Jeanne-Marie*	Ville en Iran.

2. L'Asie du Sud

Citation	Texte	Commentaire
La calèche du cousin crie sur le sable – Le petit frère – il est aux **Inde**s **!**	*Enfance*	Rimbaud évoque ici l'**Inde**, pays situé en Asie du Sud.

3. L'Asie de l'Est

Chine : Rondes Sibériennes, **Chinoises** de Boucher.	*Fête d'hiver*	La citation fait référence à une population issue de la Chine, pays situé en Asie de l'Est.
L'aube d'or et la soirée frissonnante trouvent notre brick en large en face de cette villa et de ses dépendances, qui forment un promontoire aussi étendu que l'Épire et le Péloponnèse, ou que la grande île du **Japon**, ou que l'Arabie !	*Promontoire*	Pays situé en Asie de l'Est.
Mongolie : Je veux devenir hideux comme un **Mongol**.	*Délires I*	La citation fait référence à une population issue de la Mongolie, pays situé entre la Russie et la Chine. Si la « laideur » attribuée au peuple mongol ne se détache pas de la « supériorité blanche » supposée de l'époque, il ne s'arrête pas là : l'invasion mongole de l'Europe au XIIIe siècle a eu des influences

		fondamentales sur la façon dont l'Europe perçoit encore le peuple en question, des siècles plus tard.

4. L'Asie du Nord

Citation	Texte	Commentaire
Rondes **Sibériennes**, Chinoises de Boucher.	*Fête d'hiver*	La citation évoque le peuple issu de la Sibérie, région en **Russie**.

5. L'Asie du Sud-Ouest

Citation	Texte	Commentaire
Nascitur **Arabiis** ingens in collibus infans. (Dans les collines arabes est né un enfant illustre.)	*Jugurtha*	Rimbaud évoque ici l'***Arabie*** ou la péninsule arabique, région située dans le sud-ouest de l'Asie, proche de l'Afrique.

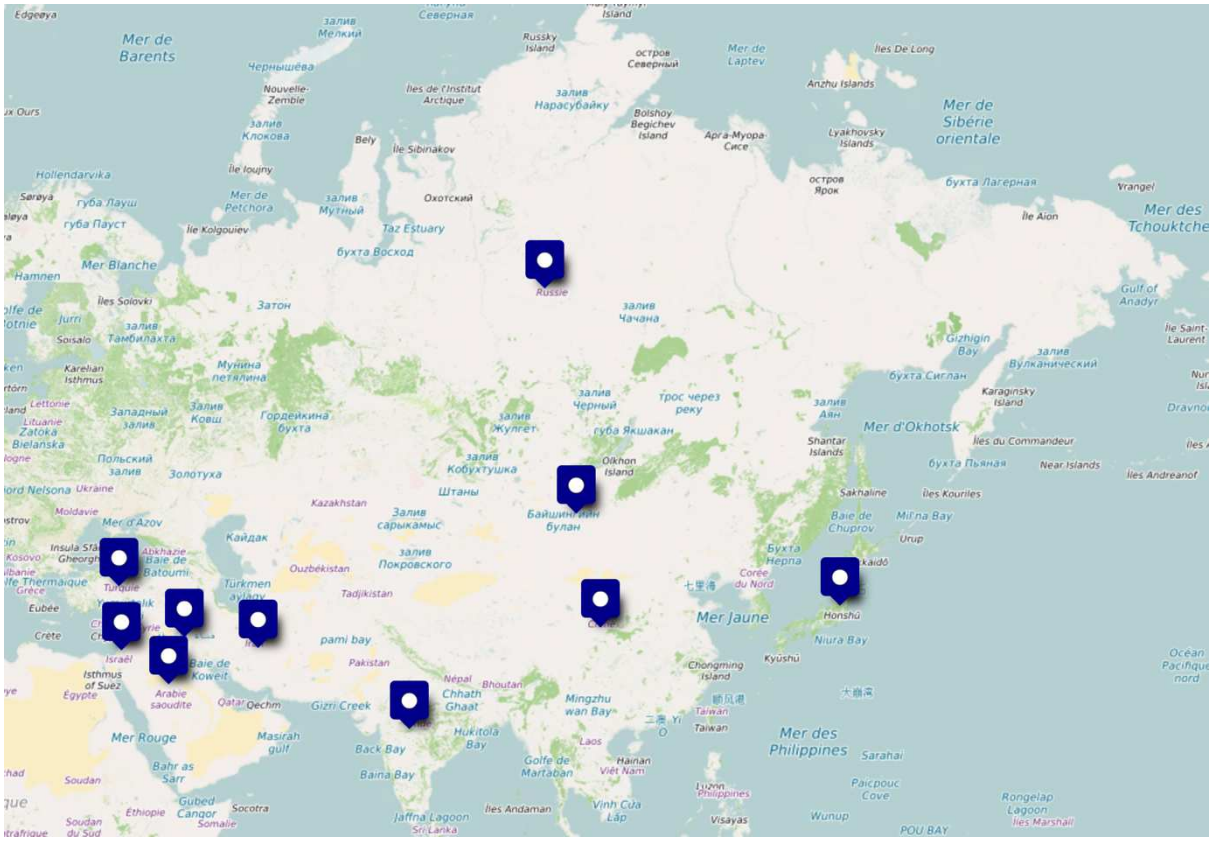


Illustration 125 :
Les principaux pays d'Asie évoqués dans les poèmes de Rimbaud.
Source :
Carte créée avec UMap et OpenStreetMap, outils collaboratifs de cartographie en licence libre.

III. Afrique

A. Le continent

Citation	Texte
À sa vision esclave, − l'Allemagne s'échafaude vers des lunes ; les déserts tartares s'éclairent − les révoltes anciennes grouillent dans le centre du Céleste Empire, par les escaliers et les fauteuils de rocs − un petit monde blême et plat, **Afrique** et Occidents, va s'édifier.	*Soir historique*

B. Les régions d'Afrique

Citation	Texte	Commentaire

Chinois, **Hottentots**, bohémiens, niais, hyènes, Molochs, vieilles démences, démons sinistres, ils mêlent les tours populaires, maternels, avec les poses et les tendresses bestiales.	*Parade*	La citation évoque un peuple issu de l'Afrique australe, les Hottentots.
De grands canaux de **Carthage** et des Embankments d'une Venise louche.	*Promontoire*	Ville en **Tunisie**.
Nullus erat, **Numidus** qui contra surgere posset ! (Il n'était personne qui pût s'élever contre lui !)	*Jugurtha*	Ancien royaume localisé principalement sur les territoires de l'**Algérie**, la Tunisie, la **Libye** et le **Maroc**.
– Je sais que c'est Toi qui, dans ces lieux, / Mêles ton Bleu presque de **Sahara** !	*Bruxelles*	Désert situé dans la partie nord de l'Afrique.



Illustration 126 :
Les principaux pays d'Afrique évoqués dans les poèmes de Rimbaud.
Dans ses poèmes, le poète ne mentionne pas encore les régions qu'il traversera des années plus tard.
Source :
Carte créée avec UMap et OpenStreetMap, outils collaboratifs de cartographie en licence libre.

IV. Amérique

A. Le continent

Citation	Texte
Europe, Asie, **Amérique**, disparaissez.	*Qu'est-ce pour nous, mon Cœur*

B. Les régions

Citation	Texte	Commentaire
Ce sont des villes ! C'est un peuple qui se sont montés ces **Alleghanys** et ces Libans de rêve !	*Villes [II]*	Division territoriale aux **États-Unis**.
Ce sont des villes ! C'est un peuple qui se sont montés ces Alleghanys et ces **Libans** de rêve !	*Villes [II]*	*Township* du comté d'Allegheny dont le nom fait hommage au Mont Liban, chaîne de montagnes du Liban.
Des routes bordées de grilles et de murs, contenant à peine leurs bosquets, et les atroces fleurs qu'on appellerait cœurs et sœurs, Damas damnant de longueur, − possessions de féeriques aristocraties ultra-Rhénanes, Japonaises, **Guaranies**, propres encore à recevoir la musique des anciens − et il y a des auberges qui pour toujours n'ouvrent déjà plus − il y a des princesses, et si tu n'es pas trop accablé, l'étude des astres − Le ciel.	*Métropolitain*	Les Guaranis forment un groupe de populations indigènes des **régions amazoniennes** du Brésil, d'Argentine, de Bolivie, de l'Uraguay et du Paraguay.
Tu ferais succéder, je crains / Aux Grillons roux les Cantharides / L'or des Rios au bleu des Rhins / Bref, aux Norwèges les **Floride**s.	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Un État situé dans le sud-est des États-Unis.
Là ! … Comme si les Acajous Ne servaient, même en nos **Guyanes**,	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Département d'outre-mer français, situé en Amérique du Sud.

Qu'aux cascades des sapajous, Au lourd délire des lianes !		
De combien de dollars se rente / Pedro Velasquez, **Habana**.	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Il s'agit de la capitale du **Cuba**.
Qu'on doive lire de Tréguier / À **Paramaribo**, rachète / Des Tomes de Monsieur Figuier, / − Illustrés ! − chez Monsieur Hachette !	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Paramaribo est la capitale de **Suriname**.
L'or des **Rios** au bleu des Rhins.	*Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs*	Rio de Janeiro, capitale du **Brésil**.

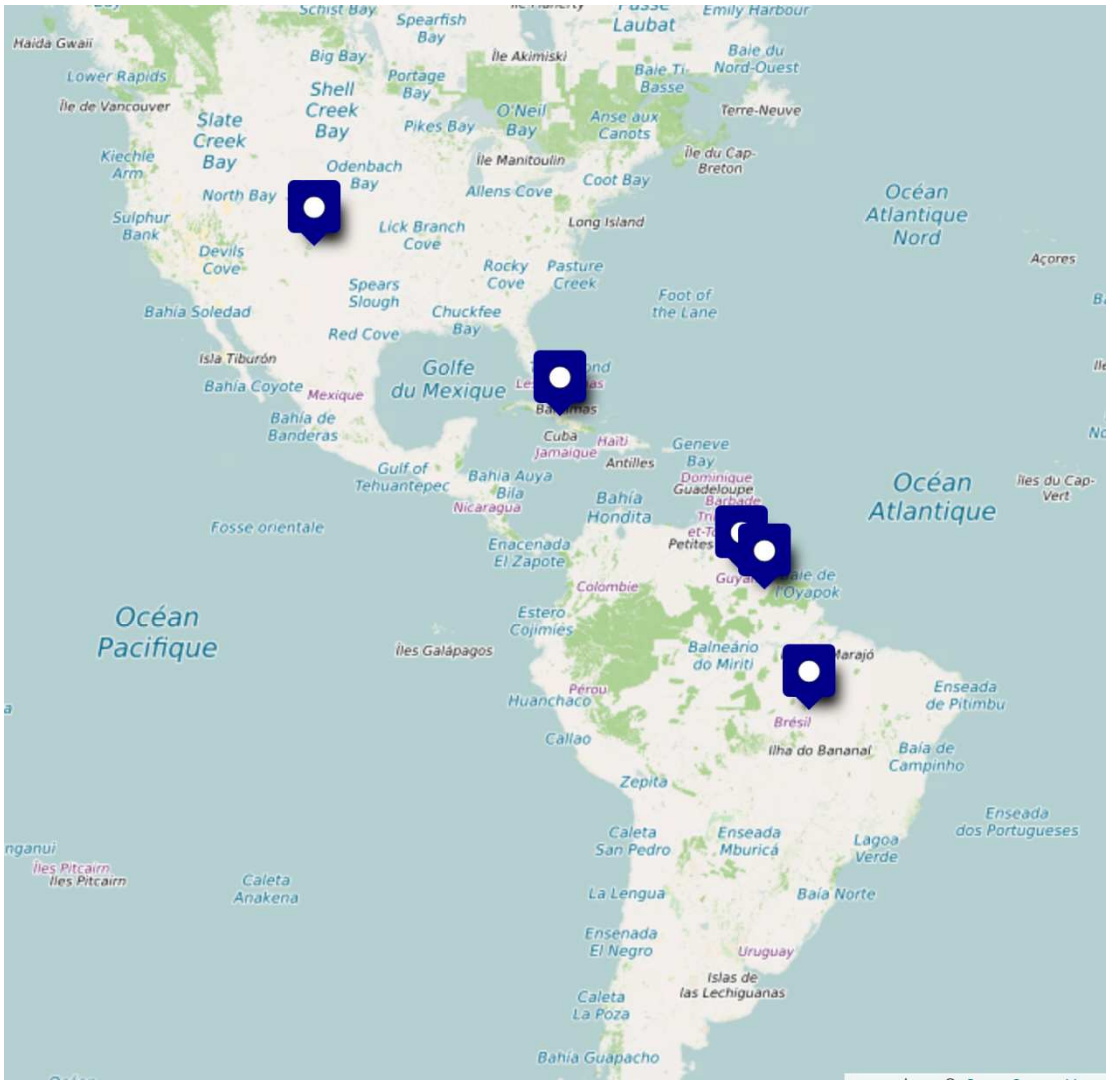


Illustration 127 :
Les principaux pays et territoires d'Amérique évoqués dans les poèmes de Rimbaud.
Si Rimbaud n'a jamais exploré l'Amérique dans la vraie vie, il l'a connu grâce aux romans d'aventure, comme beaucoup de jeunes de son époque.
Source :
Carte créée avec UMap et OpenStreetMap, outils collaboratifs de cartographie en licence libre.

ANNEXE 2

TOUS LES TEXTES DE RIMBAUD CITÉS

POÉSIE (DANS L'ORDRE D'APPARITION)

Le Bateau ivre

Est-elle almée ?

Parade

Morts de Quatre-vingt-douze et de Quatre-vingt-treize

L'Éclatante victoire de Sarrebrück

Mauvais sang

L'Impossible

Ma Bohême

Sensation

Enfance

Nuit de l'enfer

Matin

À une Raison

Soir historique

Comédie de la Soif

Délires I

Dévotion

Promontoire

Mouvement

Solde

Vagabonds

Adieu

Après le Déluge

Départ

L'Impossible

Les Poètes de sept ans

À la Musique

Mémoire

Les Assis

Roman

Les Premières communions

Chant de guerre parisien

Mes Petites amoureuses

Accroupissements

Les Chercheuses de poux

Bal des pendus

L'Éternité

Villes [I]

Vies

Les Déserts de l'Amour

Comédie de la soif

La Maline

Au Cabaret-Vert

Plate-bandes d'amaranthes...

La Rivière de Cassis

Ouvriers

Mouvement

Métropolitain

Ville

Scènes

Ophélie

Bottom

Soleil et chair

Ver erat

Le Dormeur du val

Enfance

Jeunesse

Aube

Délires II
Fêtes de la faim
Le Forgeron
Villes [II]
Parade
Ce qu'on dit au poète à propos de fleurs
Un cœur sous une soutane
Le Mal
Alchimie du Verbe
Les Étrennes des orphelins
Les Effarés
Fêtes d'hiver
Les Pauvres à l'église
Les Corbeaux
Chant de guerre parisien
L'Orgie parisienne ou Paris se repeuple
Qu'est-ce pour nous, mon Cœur
Bonne pensée du matin
Jugurtha

À ces titres s'ajoutent plusieurs contributions de Rimbaud à l'Album zutique, écrites par Rimbaud lui-même ou en collaboration avec les autres « zutistes ».

CORRESPONDANCE (DANS L'ORDRE CHRONOLOGIQUE)

À Théodore de Banville, le 24 mai 1870
À Georges Izambard, le 25 août 1870
À Georges Izambard, le 5 septembre 1870
À Georges Izambard, le 2 novembre 1870
À Paul Demeny, le 15 mai 1871
À Paul Demeny, le 28 août 1871
À Ernest Delahaye, juin 1872

À Ernest Delahaye, mai 1873
À sa famille, le 17 novembre 1878
À sa famille, le 15 février 1879
À sa famille, le 24 avril 1879
À sa famille, le 23 mai 1880
À sa famille, le 17 août 1880
À sa famille, le 25 août 1880
À sa famille, le 22 septembre 1880
À sa famille, le 2 novembre 1880
À sa famille, le 13 décembre 1880
À sa famille, le 15 février 1881
À sa famille, le 16 avril 1881
À sa famille, le 4 mai 1881
À sa famille, le 2 juillet 1881
À sa famille, le 22 juillet 1881
À sa famille, le 22 septembre 1881
À sa famille, le 7 novembre 1881
À Ernest Delahaye, le 18 janvier 1882
À sa famille, le 10 mai 1882
À sa famille, le 25 mai 1882
À sa famille, le 16 novembre 1882
À sa famille, le 8 décembre 1882
À sa famille, le 14 mars 1883
À sa famille, le 19 mars 1883
À sa famille, le 6 mai 1883
À Alfred Bardey, le 26 août 1883
À MM. Mazeran, Viannay et Bardey, le 23 septembre 1883
À sa famille, le 5 mai 1884
À sa famille, le 29 mai 1884
À sa famille, le 7 octobre 1884
À sa famille, le 30 décembre 1884

À sa famille, le 15 janvier 1885

À sa famille, le 14 avril 1885

À sa famille, le 22 octobre 1885

À sa famille, le 3 décembre 1885

À sa famille, le 10 décembre 886

À sa famille, le 23 août 1887

À sa famille, le 24 août 1887

Au directeur du *Bosphore égyptien*, les 25 et 27 août 1887

À sa famille, le 8 octobre 1887

À sa famille, le 15 décembre 1887

À sa famille, le 27 mars 1888

À sa famille, le 15 mai 1888

À sa famille, le 4 août 1888

À sa famille, le 18 mai 1889

À sa famille, le 10 août 1890

À sa famille, le 24 juin 1891

À sa famille, le 15 juillet 1891

AUTRES

Pétition de la garde nationale de Douai contre le maire de Charleville du 20 septembre 1870

Annonce dans *The Echo* des 9, 10 et 11 juin 1874

Notice sur l'Ogadine, le 10 octobre 1883